Année 1895 Tome XVI

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)



Ont collaboré à ce tome :

Henri Albert, Thomas Carlyle (Edmond Barthélemy *trad.*), Victor Charbonnel, Judith Cladel, Louis Dumur, André Gide, Mécislas Golberg, Remy de Gourmont, Charles Guérin, A.-Ferdinand Herold, Charles-Henry Hirsch, Francis Jammes, F. Jollivet Castelot, Pierre Louys, Maurice Magre, Camille Mauclair, Pierre Quillard, Rachilde, Hugues Rebell, Adrien Remacle, Adolphe Retté, Albert Samain, Gabriel Soulages, Robert de Souza, Auguste Strindberg, Laurent Tailhade, Alfred Vallette, Francis Vielé-Griffin, Jean Viollis.

Musique de Gabriel Fabre.

Portrait de Novalis

Dessins, Vignettes et bois nouveaux de Maurice Delcourt, L. Welden-Hawkins *et* Alfonse Herold.

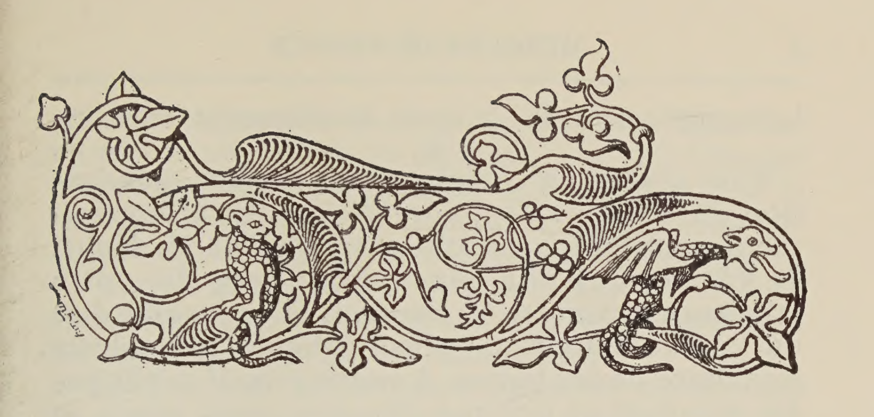
15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15

PARIS

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America



LA POÉTIQUE NOUVELLE

A PROPOS D'UN ARTICLE RÉCENT DE LA

REVUE DES DEUX-MONDES

La *Revue des Deux-Mondes* est un des boulevards du « Symbolisme ». L'aimable mais rigide M. Brunetière lui accorda, naguère, avec quelques restrictions judicieuses et courtoises, sa partielle approbation critique, et l'assura de sa sympathie putative ; voici que M. Doumic, voix moins autorisée, sans doute (il en conviendra sans fausse modéstie), mais sonore, déjà, et écoutée, vient d'énoncer les considérants d'un premier jugement réformable (1).

Il se déclare « tout disposé à croire que ce mouvement de rénovation est le plus intéressant, s'il n'est pas le seul, qui se soit dessiné en ces dernières années » ; il parle et conclut, non sans gracieuseté, par ce vœu : « Est-il indiscret de souhaiter que nos poètes arrivent enfin à débrouiller leurs idées ?..... » Essayons-nous donc, s'il veut bien le permettre, à lui éclaircir les siennes ;

---

(1) *La Poétique nouvelle* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 Août 1895).

la besogne sera de la sorte doublement efficace.

★

Pour étudier le complexe effort d'une génération, M. Doumic s'est adressé, un peu arbitrairement peut-être, « surtout aux livres de M. Henri de Régnier » ; il cite, plus loin, le nom de notre talentueux confrère M. Samain, et va jusqu'à dire qu'« on ne saurait non plus négliger » le modeste signataire de ces lignes. A notre avis, il n'eût pas été malséant au critique d'écarter, sans plus, ce dernier poète de la discussion d'idées et de formules où il a aussi peu à voir que MM. Verhaeren, Kahn ou Retté, dont les noms ne figurent pas dans cette étude ; celle-ci, par autant, eût gagné en homogénéité, surtout quand au nom de Samain fussent venus s'ajouter ceux d'Ephraïm Mikhaël, de Quillard, d'Herold, de Merrill, de tous ceux enfin de la mythologie, de l'allégorie sentimentale et du symbolisme décoratif. L'article de M. Doumic traite presque exclusivement, en effet, de ces aspects du rêve, et étudie, non sans perspicacité, tout un côté de l'extériorité de la poétique contemporaine, mais un côté seulement. En écrivant : « La poésie nouvelle a déjà ses lieux communs, ses procédés quasiment mécaniques, son jeu d'énigmes, son répertoire d'emblêmes en tous genres, son fatras et sa défroque », le jeune critique disait excellemment une vérité incontestable ; mais pour être fragmentairement exacte, son étude n'en est que plus regrettablement incomplète.

Je sais bien que la question est abstruse pour un homme qui avoue parler avec trop d'humeur des poètes et qui, bien qu'il « ne puisse être accusé de ne les avoir pas lus », doit être tenu pour un lecteur peu averti : « quand il ouvre », en effet, « sans méfiance nos petits livres, il est d'abord tout à fait déconcerté. Tout de suite il perd pied. Toutes ses habitudes intellectuelles lui rendent inaccessible cette poésie... Il essaie d'abord de comprendre, jusqu'à ce qu'il ait com-

pris *qu'il n'y a rien à comprendre* ..... ce sont des choses incohérentes et douces..... » (1). Comme on conçoit que M. Doumic se soit satisfait de la lecture d'un premier poème (2), qu'il cite par fragments inintelligibles ; aussi bien, il accordera de bonne grâce qu'il ne saurait, dans ces conditions, figurer pour nous le lecteur idéal, qu'il peut devenir ; il le deviendra, sans doute.

Qu'il souffre, entre temps, que nous examinions le « mouvement de rénovation » auquel il s'intéresse avec raison.

★

S'il s'était agi de faire surgir, à l'orée du grand bois romantique, le Chevalier et la Licorne que M. Muhlfeld plaisante sans remords (3), de faire évoluer sur des Terrasses des Dames en compagnie de Pages et de Nains, de noliser, au hasard ou pour leurs vieilles destinations indéterminées, l'Argo de Jason ou la Galère de Géronte, et de voguer, à force de rames, sur un flot de rhétorique, vers le vague horizon d'un idéalisme sonore et creux, il eût été, apparemment, inutile de sonner la charge : les Parnassiens, groupés sur les rives du Léthé, eussent pu ouvrir leurs rangs à de pareils novateurs, l'« embarquement pour l'immortalité » se fût effectué de concert. C'est d'autre chose qu'il fut question, et bien qu'un apaisement se fasse chez nos aînés, bien que la voix fausse et grêle de M. Coppée ne semble grossie que de la solitude même où l'on abandonne les bergers grisonnants du Pinde, quoique nous écoutions sans amertume, voire avec une satisfaction mal dissimulée, des mots de courtoisie que nous rétorquons sans sourire et de bonne foi, le fossé est large qui nous sépare du Parnasse.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, loc. cit.

(2) De M. Chantavoine — qui remarquait judicieusement dans les *Débats* que les titres des trois contes de M. de Régnier « comportent un H initial » — on a pu dire : il ne lit que les titres, *mais avec quelle conscience !*

(3) *Revue Blanche* : « *Le petit Symbolard* ».

Nous ne parlons pas en notre nom, nous regardons autour de nous, nous concluons : car « bien que considéré dans son groupe comme le plus hardiment novateur et que ce soit à lui que revienne la plus grande part d'influence » (1), le poète dont parle M. Doumic sait trop bien que l'artiste est le produit de son temps, directement comme Shakespeare (pour choisir des exemples dignes de nous occuper), ou indirectement comme Poe, — l'un concentrant en lui la lumière diffuse qui l'encercle, l'autre se détachant en un contraste exaspéré sur l'ombre circonvoisine. Il ne peut donc être question d'influence individuelle ; notre génération est bigarrée ; la force de ce mouvement, c'est qu'il est anarchique et s'appuie sur la conscience intime de chaque participant. Les vieilles règles normaliennes qui font de la genèse des écoles littéraires des propositions géométriques sont spécieuses et plaisantes, mais sans consistance inébranlable ; au surplus, elles concluraient comme nous.

S'il faut chercher l'auteur responsable de cette « poétique nouvelle », ce ne sera ni Rimbaud, ni Laforgue, ni Mallarmé, ni Verhaeren, ni Kahn, ni X, ni Z, ni Y, mais eux tous, sans doute, et, avant eux, les Parnassiens eux-mêmes qui en devront assumer la gloire ou l'opprobre : leur réaction devant amener notre action ; et c'est ainsi que de l'influence indirecte du Parnasse est sorti le symbolisme ; première vérité qui resplendit clairement pour tous.

Mais que sera ce Symbolisme ? Nous pourrions conclure *a priori* qu'il devra être le contraire du « Parnassisme » ; voyons si les faits confirment la logique. Les réflexions précédentes peuvent nous guider dans le choix des caractéristiques d'un tel Symbolisme virtuel. Nous devrons, dès d'abord, écarter toutes les amplifications de rhétorique

(1) Où M. Doumic a-t-il pris ces renseignements ?

où le Parnasse a excellé ; le traitement de mythes helléniques, hindous, voire germano-norses, où s'appliquèrent diversement et avec un art incontesté Leconte de Lisle, MM. de Heredia, Dierx et vingt autres, ne caractérisera pas bien nettement une inspiration nouvelle, et le rajeunissement allégorique de telles légendes, sous l'influence de Wagner et des Anglais, semblera plutôt le développement ultime des prémices parnassiennes à qui reviennent, sans conteste possible, le Cygne et la Licorne, le Chevalier et la Dame, accessoires dont M. Doumic signale, plus haut, la décrépitude, constatant ainsi, non pas la décadence d'une école nouvelle, mais le rayonnement extrême et vacillant de l'ancienne.

A rester dans l'extériorité de cette poétique, nous pouvons constater qu'au monomorphisme parnassien avec toutes ses restrictions s'oppose, en très vive lumière, le polymorphisme récent, avec ses excès; d'aucuns, toutefois, transigeants de nature, accordent que l'observation stricte des lois anciennes n'est pas incompatible avec la rénovation de la pensée, et ils citent Lord Byron; ceci n'est pas pour satisfaire la logique, mais nous nous garderons d'en discuter ici, l'Art, au reste, se prouvant par l'effet(1). Ainsi, même ce « vers libre » si marquant ne doit pas nous suffire pour discerner le Symboliste, le poète nouveau : c'est dans sa pensée donc qu'il nous faudra regarder; aussi bien, si la rénovation est profonde et promise à la durée, c'est dans l'esthétique qu'elle devra apparaître évidente.

✶

L'amour de la *forme impassible*, de l'*attitude*, a ennobli le rêve marmoréen du Parnasse, et, bien qu'il s'en défende sous prétexte « qu'on n'est pas

(1) L'étude des livres critiques de MM. de Souza et Mockel est *indispensable* pour qui veut traiter de ces questions de rythmique ; M. Sully Prudhomme notamment, qui *n'attend que des raisonnements*, y trouvera le prétexte, s'il lui plaît, de quitter une attitude un peu facilement olympienne.

de bois » et « que c'est plein de vers d'amour dans Coppée », nous le prouverions par maints exemples oiseux; ce qui caractériserait logiquement, ce qui, en fait, caractérise le Symboliste, c'est la passion *du mouvement au geste infini*, de la Vie même, joyeuse ou triste, belle de toute la multiplicité de ses métamorphoses; passion agile et protéenne qui se confond avec les heures du jour et de la nuit, perpétuellement renouvelée, intarissable et diverse comme l'onde et le feu, riche du lyrisme éternel, prodigue comme la Terre, puissante, profonde et voluptueuse comme le Mystère.

Voilà le rêve que M. Doumic pourra deviner derrière la « poétique nouvelle » dont il dénigre, à bon droit peut-être, les réalisations (toute œuvre est trop terne pour refléter dignement une pareille vision), mais dont la noblesse nous fortifie non de vanité, comme on le répète, mais d'une orgueilleuse piété, altière et vivifiante.

Ouvrez, maintenant, ces ouvrages que vous parcouriez tantôt ; le sommet évident de l'œuvre de M. de Régnier est cette *Sirène* dont vous vantiez la rhétorique et le tact mythologique : c'est désormais la glorification de la Vie, rare ailleurs dans ces nobles livres, que vous y pourrez lire ; la Vie exulte chez Verhaeren, tragique et omniprésente ; Laforgue la pleura trop belle, et mourut ; Retté la célèbre d'un lyrisme inlassé ; Gide la boude, jaloux et exclusif ; Saint-Pol-Roux se baigne dans sa lumière ; Robert de Souza, ardent, la vêt de l'élégance de ses rythmes ; Mockel lui tresse une guirlande naïve ; Kahn la figure féerique ; à Herold, elle apparait éblouissante et votive ; Merrill lui voue de pieuses pierreries ; Mauclair l'auréole de sa propre passion ; Van Lerberghe la courtise d'une voix de tendresse ; Maeterlinck l'enrichit du domaine même de la Mort ; René Ghil, même, si obscur qu'on le veuille, n'exalte qu'elle, longuement... La vision s'est amplifiée autour de nous, et c'est le culte de

la Vie qui a précipité vers l'étude des solutions extrêmes de l'anarchie et du socialisme maint jeune poète, pour l'étonnement du grand nombre. Tel est le courant grandiose et limpide qui nous entraîne, humbles et confiants, hors du val de lauriers où le Parnassien repose *lentus in ombra*, vers la mer soucieuse et l'azur.

Nos cadets, Francis Jammes, délicat et souvent intense, Emmanuel Signoret, magnifique et croyant, Maurice Pujo, de *L'Art et la Vie*, Edmond Pilon, fastueux encore, Degron, Roland de Marès, Tristan Klingsor, André et Maurice Magre, Saint-Georges de Bouhélier, Ruytters, Gerardy, Van de Putte, vingt autres, s'en viennent, enthousiastes et divers, vers le champ de Vie prodigue où il y a place pour tous les moissonneurs, qu'ils fauchent ou qu'ils glanent. La Vie au rêve élargi purifie et élève la génération qui vient : il n'y aura plus place demain pour « la poésie artificielle », pour l'esthétique maladive, pour l'anormal, le bizarre et l'obscène. Nous lisons dans les *Essais de Jeunes* ces phrases de M. Leblond, que goûtera M. Brunetière et qui disent excellemment ce que M. Doumic lira avec fruit :

« Baudelaire, impuissant et névropathe, non inconscient d'ailleurs, fut bien le néfaste ancêtre des Littérateurs Artificiels. Le maladif, le curieux et l'exceptionnel l'attirait. Il fut un merveilleux critique d'art, mais il n'entendait rien à la nature. « J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance », avoue quelque part l'auteur des *Paradis Artificiels*. Le premier, donc, il initia nos intelligences avides aux voluptés stérilisantes. Subtil, il fut le pédagogue civilisé et précieux qui nous enseigna les douloureuses joies de notre propre agonie, le dilettante de la mortification. C'est depuis lors qu'on se montra si friand de tout ce qui est particulier, étrange et pathologique. Depuis ce temps, nos écrivains furent des spécialistes, nos romans des monographies très fouillées de phénomènes contingents. Et l'on a préconisé le frisson nouveau (puérile et décevante recherche !), les mysticismes morbides et le libertinage cérébral.

» Les bibelots d'antiquaire, les ameublements bizarres d'artisans anciens, devinrent nos objets favoris ; on préféra l'ivresse verbale aux émotions naturelles, les parcs factices aux sites champêtres. On rechercha l'expression rare et l'archaïsme.

» Le Poète cessa d'être un pontife pour devenir un dilettante, l'art d'être un sacerdoce pour être un jeu. Et l'on différencia l'Ethique de l'Esthétique.

» Au lieu de se compléter et de s'harmoniser dans la contemplation panthéiste, on s'ingénia à exagérer ses défauts dans l'espoir de les sublimer, à déformer et pervertir ses facultés sensitives et actives dans l'atmosphère viciée des officines intellectuelles.

» Et l'esprit critique se développa au détriment de l'angélique candeur du Poète.

» Mais la Littérature Artificielle, comme d'ailleurs le Préraphaëlisme et le Symbolisme en peinture, n'aura été qu'une crise pathologique traversée par notre organisme intellectuel. Et l'Art continuera sa divine tradition ; et, comme le remarque fort justement dans l'*Art Jeune* un intelligent écrivain belge, M. Van de Putte, il continuera son évolution lente et majestueuse vers ce qu'il appelle le *Naturisme*...

» Dans les menus faits de la vie quotidienne, le grand art est de retrouver des émotions divines ; en de frustes objets, de découvrir un symbole toujours changeant d'une loi cosmique et éternelle...

» Pour moi, des Esseintes, ce maniaque héros qui caractérise si parfaitement l'état d'âme de toute une génération d'artistes, suivra bientôt dans l'oubli son devancier, le jocrisse et déliquescent Adoré Floupette...

» Le poète redevient un mystique et fruste paysan, retourne à la nature, n'y cherchant pas seulement le soleil et des couleurs, mais aussi un Dieu et des idées... » (1)

Nous citons ces lignes bien caractéristiques du moment présent, et nous les citons entre maintes autres. Le dernier écho du satanisme antinaturel de Baudelaire, le dernier contour du formisme illusoire de Gautier s'éteint, s'évanouit ; le noble

---

(1) *Essais de Jeunes*, nº 8, Août 95.

idéalisme visionnaire de Lamartine, ce dieu de Verlaine, revit sur les lèvres mêmes de M. de Heredia ; Hugo, le « Père » prodigue, à qui on pardonne sa loquace éloquence prestigieuse, survit dans l'essence panthéistique du *Satyre* dont Mallarmé intensifie la syllepse auguste ; le rêve élargi de Vigny, dont le pessimisme agit par réaction, s'éclaire. Tous ceux à qui répugne une stagnation contradictoire avec le principe même d'une poétique, tous ceux qui aspirent vers la vie de l'Art, ont cherché, et trouvé, je crois, l'Art même de la Vie. Ainsi apparaît plus large la conception esthétique de notre poésie française en l'an de grâce 1895, ainsi s'excusent les gamineries passées et se justifie l'émotion sympathique ou antipathique qui saisit, M. Doumic le constate, au seul nom du Symbolisme, tous ceux que la littérature intéresse.

M. Doumic est de ceux-là, qu'il regarde dcnc de plus haut ; car ces pages ont suffi à lui prouver que sa critique, logique et excellente par endroit, a péché par un manque de vues d'ensemble, auquel nous souhaiterions sans doute qu'il remédie, mais que nous serions les derniers à lui tenir à crime.

— « Vous bénéficiez de l'inattention générale », a dit M. de Bonnières; c'était mésestimer spirituellement notre art, qui en souffre, bien au contraire, comme nous venons de nous en expliquer.

Francis Vielé-Griffin.



HARMONIES PLANES

AU PACAGE

Petit troupeau des voiles sur la mer
Que pousse et garde le bon vieux vent fidèle,
N'ouvrez trop au large vos blanches, vos noires âmes :
La baie féconde est riche par le calme
Et nourricière.

L'œil de l'astre berger vous guide, essaimez-vous !
Et paissez par les accalmies,
Le col plongeant, en d'attentifs remous
De toute la toison balancée.

Le désir vous est un ennemi,
Qui vous levant le col du flot nourricier,
Vous le tendra vers l'infini,
D'où l'on hume les brises d'un inatteingible mystère...

O vous les blanches, et vous les noires,
Au large abri du promontoire,
Bercez-vous, et paissez
La prée profonde !
Les eaux y sont claires
De la sérénité qui déplisse leurs moires,
Et force à voir au fond de son âme le mystère
Fécondateur de la plaine profonde,
— Insaisissable mystère aux âmes vagabondes,
Qui brouillent de luttes écumeuses le miroir

Où vous paissez votre âme et fléchissez votre aile,
Sous la garde du bon vieux vent fidèle,
Petit troupeau des voiles sur la mer.



« *CAUDE-CÔTE* »

Passante, elle étendit sa fatigue dans l'herbe
Qui, de sa hauteur foulée, lui fit molle et creuse la couche,
D'où bruissait l'effarouchement des mouches,
Surprises, et le frisson grêle des gerbes.
Haussant de la verdure fraîche ses seins pressés,
Elle tenait droite sur l'appui d'un coude sa tête ;
Les tiges retombaient le long de son corps, en baisers
De menues fleurs pâlies du soleil dur des crêtes,
Et prolongeant de leur courbe gracile
L'ombre légère et longue des cils,
Devant ses yeux par l'horizon de songe grandis,
Treillissaient de leurs minces grilles croisillées,
Avec l'immensité des eaux marines l'infini.
Des gramens atteignaient de leur sveltesse les épis
Qui la coiffaient, à la soie de mauves liés.
C'était l'union de toutes les tigettes de la prairie
Aux artifices dont les robes se passementent
Pour voiler et border de leurs grâces entrelacées
Le rêve, au repos, de la passante.

Et la falaise d'une épaule géante la portait,
La tendait, du creux de la couche en corbeille,
Aux prises de lumière du ciel
Qui l'enveloppait d'une ivre inconscience de paix,
Où elle n'ouït plus bientôt le bruit d'abeille
Qu'était sa vie parmi les vies...
Et comme la passante n'entendait plus son âme,
Perdue diffuse en le cristal des flammes
Où l'évaporaient les radiances du ciel et des eaux,
Parut, des loins de la mer, mouche au réseau
Des herbes, le grand vaisseau,
Chut le soleil comme une graine brûlée,
Et par dessus l'immense voix,
Qui fait du monde l'écho d'une éternelle plainte exhalée,
Un grillon chanta.



BISES DOUCES

Le silence chuchote des brises
Pour les pensées qu'on n'entendrait plus,
Mais écoute l'aube fine et ses bises,
Les douces, qui glissent une langue aiguë
Aux dents incisives des serrures
Et disent
Le passé des choses qu'on ne voit plus.

Elles ne sifflent, écoute, elles susurrent,
Plus gazouilleuses que moqueuses
Des roses jeunesses qu'elles ironisent,
Et voici, coulis, un soupir
Où ils revivent les désirs
Que levaient brunes et blondes charmeuses.

Et voici : ce sont des adolescentes;
Passent leurs amours mélancolieuses :
Des traînes modulées caressantes
De soies qui luisent aux pas des princesses
Jaunes et roses par les pentes des mousses,
Et que des traînes suivent, gémissantes
De loques qui bruissent au dos des pauvresses
Comme feuilles sèches que le vent pousse.

Ecoute s'unir pauvresses et princesses
De la même plainte aigre-douce
Qu'ensemble elles chantent sur les routes;
Princes et bergers s'unissent
Et flûtent aussi la même chanson
Qui se répond
Des amertumes aux caprices.

Œil mi-clos à ces visions confuses,
Les moindres fentes les diffusent,
Ecoute l'aube paisible et si fine en ses bises,
Les douces, qui glissent une langue aiguë
Aux dents incisives des serrures
Et disent

Le passé qui tant toujours dure
Des choses qu'on ne voit plus...



LA NUIT NOIRE

Attendre...
Le calme étale fait un lit de la barque profonde
Qui suspend notre somnolence sur l'onde
Comme sur un duvet mol et lourd;
L'épaisse ténèbre fait une chambre
De toute l'immensité où nous disperse le jour;
Rien du ciel ne luit, du rivage, ni de l'onde :
L'infini mort est noir.
Nous sommes bien fermés chez nous
Où soi-même l'on ne peut se voir...
Nul vent; les voiles tombent
Autour du lit flottant, en rideaux plats;
La veilleuse du fanal qui brûle au bout du mât
N'oscillant que des remuements de nos songes
N'éclaire nulle route de sa défense.
On ne dort pas pourtant, on veille, sans être las
D'attendre.... Confiance! ..

ROBERT DE SOUZA.



INTRODUCTION

A UNE

CHIMIE UNITAIRE

PREMIÈRE ESQUISSE)

Omnia in omnibus ; omne omne est.

Les corps n'existent que par nombres et qualités. Les corps ne sont ni simples ni composés. Les formules de la Chimie ne sont que des méthodes d'exprimer de quelle manière les corps diffèrent et correspondent.

Les différences des corps se sont produites par scission, agglomération, condensation, atténuation, polymérisation, substitution, commutation.

§

Ce que l'on appelle hydrogène n'est pas un corps simple, ni un corps composé. C'est la matière dans la condensation 1.

Le carbone peut ainsi être formulé : $H^{12} = C$.

L'oxygène, de même : H^{16} ou $CH^4 = 16 = O$.

L'azote, de même : H^{14} ou $CH^2 = 14 = Az$.

L'azote pourtant en se combinant avec un autre corps se dédouble ; c'est pourquoi on le formule : $Az^2 = 28$.

§

Argumentation :

En privant l'air de son oxygène par oxydation ou combustion, il reste un résidu de CO ou Az^2.

CO = 28. Densité = 0,9722 : 1 litre = 1,25 gr. Point d'ébullition = 190°.

Az^2 = 28. Densité = 0,9722 : 1 litre = 1,25 gr. Point d'ébullition = 190°.

Or l'azote $Az = CH^2$; par conséquent $Az^2 = C^2H^4$, et par analogie $CO = C^2H^4$.

CO = 28 : Densité 0,97 : 1 litre = 1,25 gr.
C^2H^4 = 28 : » 0,97 : » = 1,25 gr.

Ainsi et comme corollaire $O = CH^4 = 16$.

Le méthane CH^4 a la densité 0,55 et l'oxygène la densité double = 0,55 × 2 ; ce qui correspond à la molécule de l'oxygène = O^2.

Théodore de Saussure introduisit dans un endiomètre de l'air dépouillé d'acide carbonique : il le mélangea avec de l'hydrogène et soumit le tout à l'étincelle électrique. Le gaz, après l'action de l'étincelle, contenait de l'acide carbonique.

Ces expériences furent confirmées par Boussingault, qui a trouvé qu'indépendamment d'un corps carburé l'air contient un corps hydrogéné. Plusieurs chimistes d'alors pensaient que ce principe hydrogéné et carboné fût le gaz des marais (C^2H^4). (Frémy et Pelouze.)

§

Regardons d'abord la formule du méthane qui fut indiquée C^2H^4 et qui est écrite CH^4 de nos jours.

D'après nos formules monistiques, C^2H^4 correspond à Az^2 et CH^4 à O, parfois à O^2. N'y a-t-il pas là une explication provisoire de la présence de l'hydrogène et des hydrocarbures dans l'atmosphère, prétendue « composée » d'azote (C^2H^4) et d'oxygène (CH^4) ?

Puis, l'acide carbonique, qui est toujours présent dans l'air, pourrait de même s'élucider par le tableau suivant :

CO^2 = 44 : Densité 1,52 : 1 litre = 1,97
Az^2O = 44 : » 1,52 : » = 1,97

[Comparons les propriétés du gaz hilarant et de l'acide carbonique, tous deux anesthésiques, et nous verrons s'il existe une correspondance intérieure.]

§

En formulant l'azote CH^2 ou C^2H^4 et l'acide carbonique Az^2O, toute une série de phénomènes jusqu'ici obscurs s'éclaircissent. Ainsi le rôle de l'azote dans l'économie animale et végétale ; la nutrition des animaux par des hydrates carboniques et le grand excès de matières azotiques sécrétées ; le miracle des plantes qui se nourrissent de l'eau et de l'air et qui produisent du charbon et des albuminats sans absorption d'azote ni d'acide carbonique suffisante (censé à 4/10000 de l'air ambiant) qui ne constitue que des impuretés ; la transformation de la fécule en albuminats : CHO ou CHOAz ; enfin l'origine de la création par l'eau et l'air, même pasteurisés, au commencement des siècles.

§

Quelle correspondance, se demande-t-on, entre le gaz des marais et l'oxygène ? Réponse : ils ne sont pas identiques puisqu'ils se ressemblent. L'oxygène avec le méthane produisent le soufre $= CH^4O$, qui correspond à $O^2 = 32$. Or, l'ozone s'indiquait autrefois O^2, et en frottant le soufre on obtient l'odeur de l'ozone. (Troost.)

L'hydrogène sulfuré $= H^2S$ se dissout en $CH^4 + H^2O$, ce qui explique la présence de l'hydrogène sulfuré dans l'eau stagnante où le CH^4 se trouve. Par les étincelles électriques l'odeur du soufre se révèle : qu'il soit l'oxygène O de l'air qui se dédouble en $O^2 = CH^4O = S$; qu'il soit l'azote de l'air qui s'hydrate par l'humidité, d'où la réaction : $AzH^2O = CH^4O$, lorsque $Az = CH^2$; $AzH^2 = CH^4$; mais $AzH^2 = O$, d'où $O = CH^4$.

§

Ce que l'on appelle l'air n'est ni un mélange ni une combinaison ; ce n'est ni de l'oxygène ni de l'azote. Il est tous les deux ou aucun.

Puisque le carbone flotte entre 11 et 12, on peut indiquer l'azote CH^2 ou CH^3.

Puisque l'oxygène flotte entre 15 et 16, on peut indiquer l'oxygène CH^3 ou CH^4.

Donc il y a des circonstances où l'oxygène semble identique à l'azote, tous deux indiqués CH^3.

L'air est donc CH^3, ce qui signifie : Oxygène et Azote.

En privant l'air de son oxygène par le phosphore, on aurait le droit de présumer une commutation comme celle ci :

$$P = CH^3O = \underset{\overset{\vee}{Az}}{CH^3}\ \underset{\overset{\vee}{O}}{CH^3}$$

$$O = CH^3.$$

Le phosphore prend $\underset{\overset{\vee}{O}}{CH^3}$ de l'air et rend $\underset{\overset{\vee}{Az}}{CH^3}$.

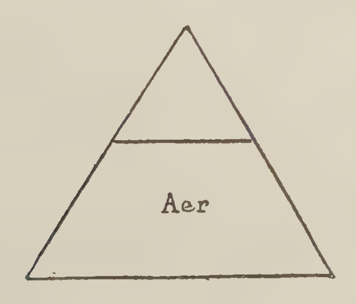
Par l'opération, une condensation de CH^3 a lieu et $CH^2 =$ Azote [14] reste.

§

Quand on fait passer des étincelles électriques par de l'air $(CH^3)^n$, un $\underset{\overset{\vee}{Az}}{CH^3}$ se fend et donne avec un autre CH^3 un $CH^2 + H^3 = AzH^3 =$ ammoniaque. Un autre $\underset{\overset{\vee}{O}}{(CH^3)^n}$ donne $CH^3CH^3CH^3 = AzO^2 =$ peroxyde d'azote. Un autre CH^3 avec H^3 produit de l'eau $= H^2O$ qui s'oxyde à $H^2O^2 =$ eau oxygénée.

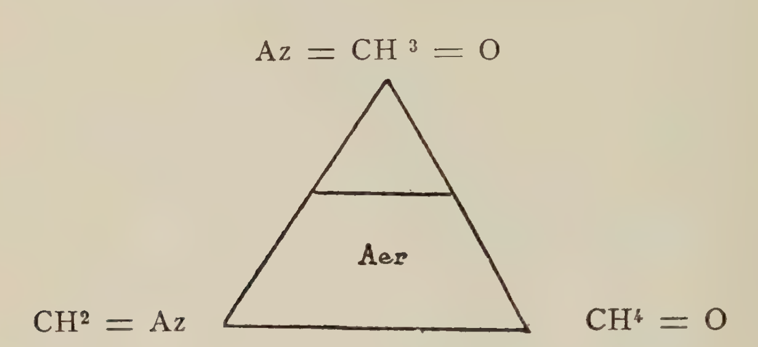
§

L'acide carbonique qui accompagne tous les phénomènes de combustion, d'oxydation et de respiration, s'élucide par cette réaction $CH^3 =$ l'air, se condense en $CH^2 = Az$. $2\ CH^2 = CO$. Par addition d'un $\underset{\overset{\vee}{O}}{CH^3}$ on arrive à CO^2.



Ainsi les grands chimistes du Moyen Age et de la Renaissance indiquaient l'air, le tout, la source de l'univers.

Développant et complétant la figure, nous verrons tout dériver de là.



Par CH^2, CH^3, CH^4, la vie organique prend naissance.

L'azote $= CH^2$ s'oxyde dans les plantes à $CH^2O =$ aldéhyde formique.

L'aldéhyde formique se dédouble et polymérise en glucose : $(CH^2O)^6$; amidon, cellulose, dextrine $= C^6H^{10}O^5$; alcool méthylique $= CH^4O$, etc.

En oxydant l'alcool méthylique on possède les :

Acide formique $= CH^2O^2$.
Acide oxalique $= C^2H^2O^4$.
Acide acétique $= C^2H^4O^2$.

L'amidon, en détachant un $CH^2 = Az$, va former l'aleurone, un amidon azoté qui constitue la transition à l'albumen, un amidon azoté avec du soufre et du phosphore, un CH^4O et un CH^3O détachés de $C^6H^{10}O^5$ polymérisé.

§

La chimie dite organique fonctionne avec du carbone et l'eau.

$$C + H^2O = CH^2O = \text{aldéhyde formique.}$$

Polymérisé 6 fois, l'aldéhyde formique donne :

$$(CH^2O)^6 = C^6H^{12}O^6 = \text{glucose} = 180$$

La glucose déshydratée donne :

$$C^6H^{10}O^5 = \text{Amidon} = 162$$

Or « l'amidon contient toujours une petite quantité

d'une substance azotée de nature albumineuse ». (FRÉMY ET PELOUZE.)

Ce qui prouve que l'amidon possède la faculté d'additionner un azote ou de former une amide AzH^2, qui constituerait l'albumine.

Je pourrais donc donner une formule schématique de l'albumine :

$$C^6H^{10}O^5 . AzH^2 = 178$$

Si je voulais détacher un soufre et un phosphore de cette formule, elle se présenterait comme :

$$C^3HO^4AzSP = 178$$

Lorsque $S = CH^4O$ et $P = CH^3O$

Ou si je voulais transformer AzH^2 en O, la formule serait :

$$C^6H^{10}O^6 = 178$$

équivalant à une glucose $C^6H^{12}O^6$ tirée de H^2.

Je prie d'observer que la formule $C^6H^{10}O^5AzH^2$ n'est que schématique, alors que l'amidon déjà dans sa formule $(C^6H^{10}O^5)^n$ indique une polymérisation.

Dans des pages suivantes, je ferai voir l'utilité de ma formule de l'albumine, expliquant toute une série de phénomènes, la fermentation y comprise, qui ne serait que la formation d'un azote CH^2 par oxydation, ce qui veut dire que le ternaire $C^nH^nO^n$ se fournit lui-même de son ferment = Az.

§

M. Gréhan, dans son livre *Les Poisons de l'air*, a donné quelques tableaux sur la composition de certaines espèces d'air.

Dans un puits rempli d'air vicié, il trouva la composition à 3 mètres de profondeur :

Acide carbonique	=	5,45
Oxygène	=	13,25
Azote	=	81,30
		100,00

à une profondeur de 6 mètres :

Acide carbonique	=	5,43
Oxygène	=	5,91
Azote	=	88,66
		100,00

L'acide carbonique se tient ici assez constant, mais la quantité de l'azote a augmenté dans la même proportion qu'a diminué l'oxygène.

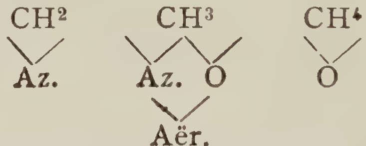
Donc, on pourrait conclure que l'oxygène, ou l'air, a transformé tant d'oxygène CH^4 en azote CH^3.

Aux analyses du gaz d'éclairage, à Paris, il a trouvé entre autres ces deux compositions :

Hydrogène	=	50,2 —	47,1
Gaz des marais	=	32,8 —	31,1
Oxyde de carbone	=	12,9 —	6,8
Ethylène	}	3,8	{ 4,2
Propylène	}		{ 2,4
Azote	=	0,0	2,8
Acide carbonique	=	0,3	0,6
		100,00	100,00

Dans ce cas, l'augmentation de l'azote semble provenir de l'oxyde de carbone, qui a diminué : $CO = Az^2$.

M. André Dubosc, ingénieur à Rouen, a observé que la quantité de soufre recueillie dans les vases d'épuration des usines à gaz renferme une partie constante de soufre, de quelle provenance que fussent les charbons. Ce qui ne s'explique que par la formule du gaz des marais CH^4 comparée à celle du soufre CH^4O.



L'hydrogène, quatorze fois moins pesant que l'air, nous permet aussi de formuler l'air = H^{14} = Air = 14 = CH^2 ou CH^3 = 14. Az = O = air.

Az O

Observation. Az se transforme en un liquide qui bout à 190°. L'air se transforme en un liquide qui bout à 190°.

Le poids moléculaire de l'air est 28.

Donc :

Az^2 = 28 Dens. 1
Air = 28 — 1

La solubilité dans l'eau de :

Az = 0,02
Air = 0,02

Le coefficient de dilatation de :

Az = 0,366
Air = 0,366

Pression constante :

$$Az = 0,3670$$
$$Air = 0,3670$$

Poids moléculaire et densité :

$$Az^2 = 28 = 0,9$$
$$CO = 28 = 0,9$$
$$C^2H^4 = 28 = 0,9$$
$$Air = 28 = 1,0$$

L'eau dissout l'azote de l'air comme si l'azote existait seul à une pression de 4/5 et l'oxygène comme s'il existait seul sous une pression de 1/5.

L'eau était autrefois formulée HO, maintenant H^2O, ce qui dépend du poids flottant de l'oxygène, 15 ou 16.

L'eau varie beaucoup dans sa composition d'après la température.

Si l'on considère l'hydrogène comme un métal, l'eau H^2O est un oxyde, ce qui se confirme par l'eau oxygénée H^2O^2 qui est un sel et qui possède la saveur d'un sel métallique.

L'eau gelée soit en glace soit en neige renferme toujours de l'ammoniaque $= AzH^3$.

AzH^3 équivaut à $HO = 17$, d'où s'ensuit que H^2O a perdu un H par la congélation (1).

$$H^2O = CH^4.\ H^2 = CH^6$$
$$» = CH^3.\ H^2 = CH^5$$
$$HO = CH^4.\ H = CH^5$$
$$» = CH^3.\ H = CH^4 = O$$

Le poids flottant de l'oxygène explique l'équivalence fortuite de O avec HO toutes les fois qu'un métal avide d'oxygène, comme le sodium ou le potassium, s'oxyde. Aussitôt l'oxyde formé, l'hydrate est là.

§

L'eau de mer renferme toujours du chlore (brome et iode).

Le poids du chlore varie entre 34 et 36, et il n'y a pas de matière plus indécise que le chlore. L'eau

(1) Eau de pluie d'hiver dans un mètre cube :
Ammoniaque = 16 gr. 030
Eau de pluie d'été :
Ammoniaque = 3 gr. 100.

chlorée émet une odeur de matières organiques en décomposition avec un trait d'acide sulfureux. Le chlore produit par du sel marin, de l'acide sulfurique et du peroxyde de manganèse sent l'hydrogène sulfuré, l'acide sulfureux et le brome.

Le chlorure dégagé du chlorure de chaux exhale des vapeurs nitreuses et d'acide hypochlorique.

Le chlore pourrait donc se formuler de plusieurs manières :

$(OH)^2$ = un double hydroxyle.
2 H^2O = une double eau.

Par conséquent, et en tous les cas, la présence du chlore dans l'eau de mer ne reste plus une énigme. Et il suffit de faire évaporer de l'eau au soleil pour avoir le chlore ou tout au moins le gaz chlorhydrique.

§

L'eau distillée contient souvent un peu d'acide chlorhydrique. (Frémy-Pelouze.)

Quand on distille l'eau de mer pour les équipages des navires, on ne doit pas pousser la distillation trop loin, pour éviter le dégagement d'acide chlorhydrique. (Troost.)

Le chlore avec 5 H^2O congèle à 0° en forme de cristaux octaédriques à base rhomboïde.

$$Cl + 5\ H^2O = 126$$
$$7\ H^2O = 126 = \text{Iode.}$$

Le chlore avec 5 H^2O est-il l'iode même, qui cristallise aussi en octaèdres rhomboïdes?

Dans ce cas, le chlore équivaut à 2 H^2O.

Chlore = 34
+ 46
Brome = 80
+ 46
Iode = 126

Entre le chlore et le brome il y a une différence de 46 ; et entre le brome et l'iode il y a aussi une différence de 46.

Ces 46 unités peuvent représenter AzO^2 = 46 : ou CH^2O^2 = acide formique (produit de combustion des algues marines).

Chlore = $(OH)^2$
Brôme = $(OH)^2\ AzO^2$
Iode = $(OH)^2\ 2\ AzO^2$

ou

$$\text{Chlore} = (OH)^2$$
$$\text{Brôme} = (OH)^2\ CH^2O^2$$
$$\text{Iode} = (OH)^2\ 2\ CH^2O^2$$

Par la combustion des algues, qui renferment au moins de la potasse, il se produit de l'acide formique CH^2O^2 qui ne constitue qu'un oxyde de carbone CO hydraté $= + H^2O$. En ajoutant du chlore $(OH)^2$ la réaction devient évidente.

Dans le premier cas, où les 46 sont évalués par AzO^2, on se rappelle que $CO = 2\ Az$, de sorte que l'entrée de AzO^2 n'exige plus de motifs (1).

De nos jours on produit l'iode par $NaAzO^3$ traité par SO^2 et $Cl = (OH)^2$.

$$2\ AzO^2\ (OH)^2 = \text{iode}.$$

Le rôle de SO^2 s'explique par la parenté du chlore avec l'hydrogène sulfuré :

$$Cl = CH^4.\ H^2O.$$
$$H^2S = CH^4.\ H^2O.$$

On a récemment trouvé une correspondance plausible entre l'oxyhydroquinone et l'iode.

Oxyhydroquinone $= C^6H^3\ (OH)^3 = 126$,
Iode $= C^6H^3\ (OH)^3 = 126$.

Le rapport semble plus proche entre :

Pyrogallole $= C^6H^3\ (OH)^3 = 126$. Point de fusion 114°. Point d'ébullition 210°.

Iode $= C^6H^3\ (OH)^3 = 126$. Point de fusion 114°. Point d'ébullition 210°.

Dans ce cas l'iode peut être regardé comme un trioxybenzol ; un $C^6H^6 + O^3 = C^6H^3\ (OH)^3$.

Et la raison $C^6H^6 = 3C^2H^2$ = trois acétylènes, produit de distillation sèche, trois fois oxydés $= O^3$. C'est pourquoi on s'adjuge le droit de formuler l'iode dans certains cas comme un dérivé des houilles.

Les houilles de Commentry (Allier) et de Silésie « renferment » de l'iode.

---

(1) « Outre l'iodure de potassium, les eaux-mères de varech que l'on vend à Paris contiennent des azotates de potasse et des chlorures de potassium et de sodium. Or, comme l'acide sulfurique, en décomposant ces deux derniers genres de sels, met en liberté de l'acide azotique et de l'acide chlorhydrique, il doit se produire par l'action réciproque de ceux-ci, de l'eau, un dégagement de chlore et de gaz acide hypoazotique : aussi observe-t-on une assez forte effervescence et des vapeurs rutilantes ». — (Thénard.)

Dernière synthèse d'iode. Benzine C^6H^6, acide chromique CrO^3, à froid. Puis : acide hydro-chlorique, ensuite acide nitrique. La liqueur brune sent le brome, puis l'iode, et semble contenir des iodures bromés.

L'acide chlorochromique CrO^2Cl^2 ressemble au brome. (Cleve)

Obs : Dans les alcools primaires et secondaires, un hydroxyle OH peut facilement être remplacé par un Cl, Br ou I.

Obs : AzO^2, le radical de l'acide nitrique peut facilement remplacer l'hydrogène du benzole.

§

La variabilité des poids atomiques semble indiquer une différence dans la constitution des corps, dépendante de la combinaison de laquelle ils sortent.

Ainsi Berzelius trouva le poids atomique du molybdène = 96, en l'isolant du molybdate de plomb. Berlin trouva 92 en isolant le métal d'un cholybdate d'ammonium.

L'osmium est déterminé 191 jusqu'à 198, d'après divers auteurs.

Le magnésium qu'obtint Davy du sulfate par électrolyse était blanc d'argent, décomposait l'eau et s'oxydait dans l'air.

Le magnésium produit par Bussy (1828) du chlorure au moyen de potassium ressemblait à du fer gris, inaltérable dans l'air ; il ne décomposait point l'eau à la température ordinaire.

Thénard pense que l'iodure d'azote préparé par de l'iode et de l'ammoniaque n'est pas le même qui se produit par une dissolution alcoolique d'iode et un excès d'ammoniaque.

Le même auteur a observé que l'azote extrait de l'air par le phosphore ne possède pas les mêmes propriétés que l'azote extrait par un mélange de soufre, de fer et d'eau.

Les réfractions atomiques prouvent le mieux cette fluctuation. Ainsi :

Oxygène	d'hydroxyle = 1,506 :	Raie α rouge, etc.		
—	d'éther oxyde = 1,655 :	—	—	
—	de carbonyle = 2,238 :	—	—	

§

Chlore = 35 + 46	Soufre = 32 + 47	Phosphore = 31 + 44

Brome =	80	Sélénium =	79	Arsenic =	75
	+ 46		+ 47		= 44
Iode =	126	Tellure =	125	Antimoine =	119
			126		120
			127		121
			128		

Chlore = $(OH)^2$; Soufre = CH^4O; Phosphore = CH^3O.
Brome = $(OH)^2\ AzO^2$ Sélénium = $CH^4.O.\ AzO^2.H$
Arsenic = $CH^3.O.\ AzO^2$ ou $CH^3.O.\ Az^2O$.
Iode = $(OH)^2\ 2\ AzO^2$, Tellure = $CH^4O\ 2\ AzO^2H$,
Antimoine = $CH^3.O.\ 2\ AzO^2$ ou $CH^3O.\ 2\ Az^2O$.

En considérant les trois progressions, on reconnaît que le mouvement se fait par les nombres 46, 47 et 44, tous des Az O = Aër.

L'air, sous l'influence de l'électricité, produit AzO^2, AzO^2H et Az^2O, d'où l'on pourrait conclure que ces neuf corps, autrefois dits simples, se sont constitués par l'air AzO et l'eau OH, et qu'ils sont capables de se produire encore sous les mêmes conditions.

C'est pour cela qu'il existe une parenté manifeste entre tous les neuf. Le chlore ressemble à l'hydrogène sulfuré, le phosphore au soufre et à l'arsenic, le chlorure de soufre au brome et à l'iode, l'iodure de soufre à l'antimoine, etc.

Autrefois le phosphore appartenait au groupe de l'azote = CH^2 ou CH^3, ce qui est motivé par la formule ci-dessus donnée CH^3O.

Autrefois, on avait l'habitude de poser les acides comme contraires aux alcalis, et de diviser les acides en oxygénés et hydrogénés.

Les acides et les alcalis renferment les deux O et H, mais les acides plus d'oxygène que les alcalis, et les acides dits hydrogénés plus d'hydrogène que les acides oxygénés.

Partout les acides cherchent de l'hydrogène pour former de l'eau, les alcalis exigent de l'oxygène pour leur saturation.

Dans le premier cas, une atténuation a lieu, dans le second, une condensation.

Les acides colorent le tournesol en rouge (atténuation) et les alcalis le colorent en bleu (condensation).

Acide sulfurique = $SO^3H = SO^2\ (OH) = CH^4O^3\ (OH) = CH^5O^4$.

Acide nitrique = $AzO^3H = AzO^2\ (OH) = CH^2O^2\ (OH) = CH^3O^3$.

Acide chlorhydrique = $HCl = (H^2O)^2 = H^2\ (OH)^2 = H^3O\ (OH)$.

$SO^3H = CH^5O^4 = CH^4O^3 (OH)$.
$AzO^3H = CH^3O^3 = CH^2O^2 (OH)$.
$HCl = (H^2O)^2 = H^3O (OH)$.
$SO^3H = AzO^3H^2$.
$AzO^3H = AzO^3H$.
$HCl = AzO. H^5$.
$SO^3H = CO^2. HO. H^2O. H^2$.
$AzO^3H = CO^2. HO. H^2$.
$HCl = CO. H^7$.

L'acide sulfurique, considéré comme le produit final d'une combustion, est analogue aux acides organiques qui terminent une combustion, et surtout avec l'acide succinique dérivé d'une résine :

Acide formique $= CH^2O^2$.
— carbonique $= C^2H^4O$.
— oxalique $= C^2H^2O^4$.
— acétique $= C^2H^4O^2$.
— sulfurique $= CH^4O^4 = CH^5O^4$.
— — $= C^5H^4O = C^5H^5O$.
— succinique $= C^4H^6O^4$.

Il y a une parenté entre l'acide acétique et l'acide sulfurique. En chauffant du soufre dans un tube en U, il m'est arrivé d'obtenir l'odeur de l'acide acétique. Le réactif le plus autorisé pour reconnaître l'acide acétique est l'acide sulfurique qui dégage l'acide acétique (Troost) (1).

En chauffant l'acide acétique on obtient entre autres le méthane $= CH^4$, la base du soufre $= CH^4O$, et de l'acide sulfurique $= CH^4O + O^3$.

On a remarqué que l'acide sulfocyanique sent l'acide acétique (Cleve). L'odeur étant reconnue comme le réactif de l acide, on a le droit de soupçonner la présence de cet acide, et quand les poids moléculaires correspondent, il n'y a plus de doute.

Acide acétique = 60.
— sulfocyanique = 60.
— acétique $= CH^4. CO^2 = C^2H^2. H^2O^2. = CH^3CO^2H$.

---

(1) J'ai chauffé de l'acide sulfurique avec l'hydroquinone, réducteur connu, et j'ai reçu l'odeur acétique.
Réaction :

$SO^3 = C^2H^8O^3$.
Acide acétique $= C^2H^4O^2$.

Acide sulfocyanique = HS. CAz = H CH^4O. CH^3. C.
— — = CH^4. CO^2 = C^2H^2. H^2O^2.

En chauffant l'acide acétique on obtient entre autres C^2H^2 = acétylène = 26, qui est métamère au cyanogène CAz = 26.

On remarque aussi la présence de Az en forme de CH^3, et le méthane CH^4, etc.

§

Il existe un métal dont la composition a toujours été connue = AzH^4 = CH^6.

Dans ces derniers temps, on a révoqué en doute la nature élémentaire du cobalt et du nickel.

Et après avoir condensé l'hydrogène à un liquide métallique, il n'y avait plus de doute que l'hydrogène entrait dans la formation des métaux

Or, on avait longtemps observé que les radicaux alcooliques formaient des combinaisons avec les métaux, et si intimes que le métal ne pouvait plus être reconnu.

Un chimiste moderne (M. Troost) observe que l'oxyde d'éthylène C^2H^4O « est analogue à CaO, si l'on compare le glycol = $C^2H^4(OH)^2$ à $Ca(OH)^2$: *C^2H^4, Ethylène étant un radical divalent analogue aux métaux divalents* ».

Uu autre (M. L. Garnier) résume les radicaux électro-positifs : *métaux*, *hydrogène*, *radicaux d'alcools*.

De même, il comprend sous le type moléculaire H-H.

$$\overset{+}{R} - \overset{+}{R}$$

métal,
hydrocabure.

$$\overset{+}{R} - H$$

hydrure métallique
ou de radical alcoolique.

Après tout, une analogie existait entre les hydrocarbures et les métaux, ce qui m'amenait à chercher les formules provisoires des métaux sous les hydrocarbures et surtout entre les radicaux alcooliques.

En commençant par le fer, j'écrivais au hasard comme $(C^2H^4)^2$ = 56.

Or C^2H^4 = 28 serait le silicium et ainsi le fer constituerait un silicium double.

C'est aussi au milieu des silicates qu'a pris naissance le fer.

La fonte de fer sent les gaz d'hydrocarbure (FRÉMY, PELOUZE), et en dissolvant du fer dans un acide le gaz hydrogène exhale des vapeurs d'hydrocarbure (et même d'hydrogène sulfuré).

La présence constante du carbonate dans le fer s'explique par là. Le charbon s'allume vers 240°, mais il reste encore dans une fonte de fer qui a passé par 1.600° (1).

La présence du soufre CH^4O et du phosphore CH^3O dans la plupart des fontes ne reste plus mystérieuse.

Passant par telle hydrocarbure aux radicaux alcooliques, je remarquai aussitôt que le triméthylanine $(CH^3)^3$ AZ $= 59$ constituait la moitié numérique de l'étain $= 118 = 2 \times 59$.

Et, de plus, que les deux matières possédaient ses propriétés organoleptiques correspondantes : elles sentaient la marée et l'ammoniaque.

Or, le nombre 118 ou le poids atomique de l'étain constitue juste le poids moléculaire du triéthylphosphène $= (C^2H^5)^3P. = 118$.

Le phosphore $= CH^3O$ est là. Si l'on verse de l'acide chlorhydrique sur l'étain, on obtient un gaz hydrogène qui sent l'ail $=$ P. (FRÉMY et PELOUZE.)

Il y a donc lieu de supposer que l'étain puisse être considéré comme un dérivé de CH^3, soit de C^2H^5.

Et, comme corollaire, que le phosphore peut être formulé $CH^3.O = CH^3.AzH^2 = 31$).

CH^3 AZH^2 n'est autre chose que méthylamine qui sent l'ammoniaque.

L'hydrogène phosphoré est en parenté avec l'ammoniaque (CLEVE) $H^3Az = 17$.

$$H^3P = \times 2 = 34.$$

Etant donné ce point de départ, j'ai essayé de formuler la construction des métaux les plus usités et de les réunir en groupes d'après leur parenté en nombres et qualités.

---

(1) Charbon, graphite ou anthracite chauffés à la flamme du chalumeau à gaz oxygène et hydrogène, on obtient un charbon altéré par l'aimant et qui ressemble aux scories du fer.

Silicium = C^2H^4 = 28
Fer = $(C^2H^4)^2$ = 56 (55)
Manganèse = $(C^2H^3)^2$ = 55 (= 54)
Zinc = $(CH^4O)^2$ = 64
Cuivre = $(CH^4O)^2$ = 63

Etain = $(C^2H^5)^3P$ = 118 =
Mercure = $(C^2H^5)^3Sn$ = 200
Plomb = $(C^2H^5)^3$ In (ou Cd) = 207

Titan = C^2H^5Fl = 48
Cuivre = C^2H^5Cl = 63
Argent = C^2H^5Br = 107
Or = C^2H^5I 1/2 Br = 197

Chrome = C^2H^5Az = 52
Cobalt = C^2H^5S = 58
Argent = C^2H^5Se = 107
Nickel = C^2H^5P = 57
Arsenic = $C^2H^5AzO^2$ = 75
Titan = $C^2H^5 + H^2O$ = 48

Calcium = CH^3CAz = 40
Strontium = C^2H^5SAz = 87
Baryum = $C^3H^7CAzS^2H^4$ = 137

Or = Fe^2Si^3 = 197
Or = Fe^3S = 197

Sodium = C^2 = 24 (23)
Potassium = C^3H^3 = 39
Calcium = C^3H^4 = 40
Aluminium = C^2H^3 = 27
Magnésium = C^2H^5 = 29

Maintenant, il faut jeter un coup d'œil sur ces formules afin de découvrir si, sous les nombres, il y a des qualités qui justifient le choix.

En formulant le zinc $(CH^4O)^2$ = 2 soufre, j'ai expliqué la grande ressemblance du chlorure de zinc avec l'acide sulfurique, reconnu depuis longtemps par les chimistes et utilisé par les technologistes.

Pour le cobalt et le nickel, toujours soupçonnés d'être des composés, et par leurs poids atomiques identiques 57,58, estimés très énigmatiques, je crois avoir résolu le problème par les formules :

C^2H^5P = Nickel
C^2H^5S = Cobalt

C'est que l'atome de cobalt peut monter à 59 et 60, tandis que le nickel tient le milieu 58 sans s'élever à 59.

La différence entre le soufre = 32 et le phosphore = 31 indique la différence entre Co et Ni flottant comme le S et le P.

§

HUGUET : *Animie médicale et pharmaceutique.*

« Nous avons réussi à obtenir les sels appelés verts de nickel avec les sels rouges de cobalt et les incolores de la substance qui accompagne les deux métaux, et en outre à transformer plusieurs sels verts de nickel en sels rouges de cobalt et autres correspondants. » (Août 1889.)

§

Similia Similibus dissolventur. Similia similia appetunt.

Le cuivre se dissout le mieux en acide nitrique concentré.

Cuivre = 63 Cu
Acide Nitrique = 63 = $HAzO^3$

Le cuivre sent l'acide nitrique.

L'or se dissout en eau régale.

Or = 197
2 HCl + 2 AzO^3 = 197

L'or se dissout en SO^3K.

Or = 197
2 SO^3K = 197

L'or se dissout en cyanure de potassium.

Or = 197
3 Kly = 197

Le zinc se dissout le mieux en acide sulfurique :

Zinc = $(CH^4O)^2$ = 65
Soufre = CH^4O

Acide sulfurique :

Étendu = $SO^4 + 2H^2O = 65 \times 2$

L'anhydride azoteux Az^2O^3 se produit par le trioxyde d'*arsenic* et l'acide nitrique.

L'Arsenic = 75. La formule de l'arsenic = $C^2H^5AzO^2$
Az^2O^3 = 75

S'il y a là une commutation d'arsenic et d'acide nitrique, elle reste à débrouiller.

L'anhydride azotique Az^2O^5 est produit par du chlore et l'azotate d'*argent*.

Argent = 107
Az^2O^5 = 107.

Le minium se dissout en eau sucrée avec une goutte d'acide chlorhydrique.

Sucre = 343
Chlorate de plomb = 343

Les sels de plomb ont la saveur sucrée.

L'oxyde de plomb hydraté est soluble en glycérine.

Glycérine = 86
Bioxyde de plomb = 86 × 3

La glycérine est un dérivé gras. Le plomb fondu sent la graisse et le plomb donne une tache grasse. Cfr : Crasse de plomb = Pb^2O.

Le plomb s'unit au sucre ; donnant :

$$C^{12} H^{10} O^{10} 2 PbO$$

On rend la cristallisation du sucre plus facile au moyen du sous-acétate de plomb.

Les chlorures sont en général solubles dans l'eau, à cause de la construction du chlore (OH^2) ou O^2H^2. *Similia Similibus dissolventur.*

Insolubles sont : le chlorure d'argent, le chlorure cuivreux et le chlorure mercureux.

$AgCl$ = 140 (141, 142)
Cu^2Cl^2 = 198 = 99 × 2
Hg^2Cl^2 = 471 = 235 × 2

En cherchant la raison de l'insolubilité du chlorure d'argent, je fus frappé de certaines ressemblances entre ce sel et l'albumine. Tous deux d'une consistance pas trop commune, gélatineuse ; insolubles dans l'eau, solubles dans l'ammoniaque ; après dessiccation, d'un aspect corné (argent corné) tous les deux.

D'ailleurs, il existe une affinité entre les deux matières. Ainsi le nitrate d'argent est transformé dans le tube digestif en chloro-albuminate. L'argent donné comme médecine est éliminé par les urines, qui sont souvent albumineuses (commutation ?).

Dans la photographie, la sensibilité du chlorure d'argent est augmentée par l'albumine, sensible elle-même à la lumière (1).

(1) Le chlorure d'argent devient violet à la lumière. L'albu-

L'analogie trop évidente m'engageait à comparer les poids moléculaires, et grande fut ma surprise en trouvant qu'entre le chlorure d'argent AgCl = 140 (141, 142) et l'albumine telle que je l'avais formulée, $C^6H^{10}O^5AzH^2$ = 178, il n'y avait qu'une différence d'un Cl ou 2 H^2O.

En formulant le chlorure d'argent $AgCl^2$ = 178 ou Ag^2 (H^2O), celui-ci correspond juste à mon albumine = 178 (1).

Certes, il doit exister une similitude de composition, et si je ne puis dire aujourd'hui la raison de l'insolubilité du chlorure d'argent, je la dirai une autre fois.

§

Moins un chlorure renferme de chlore, moins il est soluble.

Les chlorures insolubles deviennent solubles dans l'acide chlorhydrique ou NaCl. Donc, par addition de Cl. De même, par addition de H^2O. Cu^2Cl^2 est insoluble dans l'eau, soluble en HCl. Cu Cl^2 + 2 H^2O est soluble.

§

Amidon = $C^6H^{10}O^5$ = 162
Albumine = $C^6H^{12}O^5$ + Az = 178
— = $C^6H^{10}O^5$ + O = 178 = $C^6H^{10}O^5AzH^2$
— = $C^6H^{12}O^6$ = 178

L'acide silicique gélatineux ressemble à la gomme ou à l'albumine et donne avec la chaux un lut juste comme l'albumine.

L'acide silicique coagule par l'acide carbonique juste comme l'albumine, qui ne coagule point par la chaleur, comme on a cru autrefois, mais par l'acide carbonique dégagé.

3 Si O^2 = 178 = $C^6H^{12}O^6$
Albumine = 178 = $C^6H^{12}O^5Az$
Gomme = 162 = $C^6H^{10}O^5$ = + O = 178

---

mine bouillie avec l'acide hydrochlorique prend une teinte violette. L'albumine forme avec l'azotate d'argent un précipité insoluble. Aussi le blanc d'œuf est-il recommandé comme contrepoison de l'azotate d'argent.

(1) *Observation.* — Les albumines demandent pour leur polymérisation autant de H^2O que l'albumine contient d'azote

§

L'albumine coagulée est soluble dans la potasse, comme la silice coagulée (= Quartz).

Tout le monde se rappelle la découverte de Huxley du corps gélatineux albuminoïde, trouvé aux profondeurs de l'Océan, nommé Bathybius Hæckelii, et longtemps estimé comme l'animal primordial, le protoplasme, origine de la vie. Les savants anglais nièrent la nature organisée de ce corps, en objectant que toutes les fois que l'on précipite du sulfate de chaux avec l'alcool on obtient une matière glutineuse identique au Bathybius. Huxley et Hæckel même se retiraient devant la majorité et les preuves.

Or, il semble que cette fois tous deux ont eu raison.

$$\begin{array}{llr} \text{Plâtre} = CaSO^3H^2 & = & 132 \\ \text{Alcool} = C^2H^6O & = & 46 \\ \hline & & 178 \\ \text{Albumine} & = & 178 \end{array}$$

Il y a dans la chimie de Roscoe et Schorlemmer un passage que je veux citer :

Les albuminates « contiennent tous des carbone, hydrogène, azote, oxygène et soufre. A la combustion, ils rendent une odeur de corne et laissent des cendres qui renferment pour la plupart du phosphate de chaux. »

D'où la chaux, et d'où le phosphore ? a-t-on le droit de demander, puisque les auteurs ont oublié de le dire.

Voyons la décomposition du problème :

$$Ca = C^3H^3$$
$$S = CH^4O$$
$$CaSO^3H^2 = C^3H^3.CH^4.O.O^3,H^2$$
$$C^2H^6O = C^2H^5(HO)$$

Donc l'albumine $= C^3H^3.CH^4O.O^3H^2,C^2H^5(HO)$.

Bathybius = Albumine $= \underbrace{C^3H^3.}_{Ca}\ \underbrace{CH^4O.}_{S}\ O^3H^2.C^2H^5(OH) = 178$.

La présence du phosphate au lieu du sulfate de chaux s'explique par les poids atomiques glissants du soufre et du phosphore :

$$Ph = 30 = 31 = CH^2O = CH^3O.$$
$$S = 31 = 32 = CH^3O = CH^4O.$$

D'ailleurs $\left.\begin{array}{l} Ca\,HPO^4 + 2\,H^2O = 172 \\ Ca\,SO^4 + 2\,H^2O = 172 \end{array}\right\}$ presque identiques.

Or $C^{12}H^{21}O^{11}$ (= sucre) = 172 × 2
$CaSO^4$ = = 137
$C^{13}H^{10}Az^2O^5$ (gélatine) = 137 × 2.

Rappelons encore ceci :

$$\text{Oxyde d'éthylène} \quad \begin{matrix} CH^2 \\ CH^2 \end{matrix} \!\!> O$$

$= C^2H^4O$ « est analogue à CaO, si l'on compare le glycol $= C^2H^4(OH)^2$ à $Ca(OH)^2$; C^3H^4 étant un radical divalent analogue aux métaux divalents. » — (Troost).

On sait que les indigènes de la Terre de Feu se nourrissent d'une argile siliceuse, et que certaines peuplades en Suède et en Finlande mélangent de la farine minérale à la pâte de leur pain.

Serait-ce que le problème de transmuer les pierres en pain fût déjà résolu ?

Et pourquoi, lorsque le silicium et le carbone se présentent comme presque identiques, l'un ne remplacerait-il pas l'autre dans ses combinaisons dites organiques ?

Cfr : Silico-chloroforme, silicononylalcool, etc.

Dans les analyses d'un œuf d'oiseau, on ne trouve presque jamais la silice annotée ; et on se demande où l'oisillon peut se fournir dans la coque de la grande dose de silice qu'il lui faut, pour le bec, les plumes, les serres, sans avoir la faculté de transformer son albumine en silice et en chaux. Cette dernière exigée en quantité considérable par la formation des os, qui ne trouvent pas leurs éléments dans la coquille (1).

Les protistes, aux profondeurs de la mer, d'abord une masse gélatineuse, commencent à bâtir leur carapace siliceuse ou calcaire (2).

(1) Est-ce donc que la coquille de chaux d'un œuf est sécrétée par l'albumine ?

(2) La correspondance intime entre la silice et le carbonate de chaux pourrait s'expliquer par ces chiffres-là. Cfr : le pétrosilex ou pierre à feu se trouve toujours dans la craie. Et le silex le plus pur exposé à l'air se couvre d'une couche de craie.

Cette observation est d'ailleurs faite par les paysans d'Angleterre, qui racontent que les silex dans les champs se changent en craie.

$CaSO^4$ (Plâtre)	= 137
$C^{13}H^{10}Az^2O^5$ (Gélatine)	= 137 + 2.
Si $(OH)^3$	= 178
Albumine	= 178
CaO = $C^2H^4.O$	= 56
2 Si = $(C^2H^4)^2$	= 56
SiO^2 =	= 60
CO^3 =	= 60

Dans la fabrication du sucre, la chaux joue un rôle trop remarquable à côté de l'albumine.

Ainsi, on clarifie le sucre soit par le noir animal, soit par l'albumine.

Le noir animal consiste en os brûlés, qui renferment pour la plupart du phosphate de chaux.

$CaHPO^4 + 2\,H^2O = 172 = CaSO^4 + 2H^2O = 172.$
$C^{12}H^{22}O^{11}$ (Sucre) $= 172 \times 2.$

Le phosphate de chaux du noir animal semble ici remplacer le sulfate de chaux ou l'albumine.

C'est que le sucre est regardé comme la combinaison d'une glucose avec un lévulose avec élimination d'une molécule d'eau. (Troost.)

$$\underset{\text{Sucre}}{C^{12}H^{22}O^{11}} + H^2O = \underset{\text{Glucose}}{C^6H^{12}O^6} \times \underset{\text{Lévulose.}}{C^6H^{12}O^6}$$

Et l'Albumine = $C^6H^{10}Q^6 = C^6H^{12}\,AzO^5 = C^6H^{10}O^5.AzH^2$.

« Il a été démontré récemment que la gomme ($= C^6H^{10}O^5 = 162$) n'est pas un corps neutre ; c'est un véritable sel qui résulte de la combinaison de la *chaux* avec un acide qui a été nommé acide gummique. » (Frémy.)

La gomme renferme du phosphate de chaux. (Vauquelin.)

La betterave contient, outre le sucre : albumine, phosphate de chaux, etc.

§

Les poids atomiques flottants de calcium = 39,40, et de potassium = 39. expliquent la présence du potassium dans toute solution de chaux en eau.

En outre : la potasse brute est toujours *adultérée* de : carbonate de chaux, phosphate de chaux, *albumine*, etc. (Frémy, Pelouze.)

§

La baryte BaO^2 a la saveur d'urine. (Thénard.)

$$Ba\,O^2 = 168.$$

Acide urique =

$$C^5H^4Az^4O^3 = 168$$

Le sulfate de baryte sent les œufs pourris.

$$BaHPO^4 = 233$$
$$BaSO^4 = 133$$
$$Ba = 137$$
$$CaSO^4 = 137$$

L'albumine avec permanganate de potasse donne acide carbonique et urée.

Urée : carbamide $= CO\,(AzH^2)^2 = 59 = 3 \times 59 = 178\ (177) =$ Albumine.

En polymérisant l'urée trois fois, on constituerait la synthèse de l'albumine.

En changeant l'acide urique en urée, ce serait le commencement de la synthèse de l'albumine.

Or : Acide urique équivaut à BaO^2.

Donc...

« Albumine est protéine avec des traces de soufre et de phosphore. Si l'on ajoute quelques gouttes d'acide sulfurique ou acétique, il se forme une liqueur opaque qui se couvre de moisissure : pénicillium glaucum. » (Frémy et Pelouze.)

L'acide tartrique se couvre en solution avec de la moisissure.

$$\text{Acide tartrique} = (CH^2O)^5$$
$$\text{Albumine} = (CH^2O)^5\ Az^2$$

C'est la génération spontanée qui continue et recommence tous les jours.

L'origine de la vie est donc plus qu'une !

Auguste Strindberg.



LE CHÈVRE-PIEDS

Sous cette roche en pleurs où dort la femme nue,
Nuage d'aube éparse en la menteuse nuit,
Le chèvre pieds regarde à travers l'eau qui flue
Les lointaines maisons de labeur et de bruit.

Les tristes paysans se penchent vers la glèbe
Pour un baiser de serfs et de haineux amants
Dont la bouche anxieuse évoque de l'Erèbe
L'or futur des épis et des riches froments;

Avares de moissons qui fatiguent les granges,
Ils méprisent l'aurore et les soleils couchants
Et refusent d'ouïr les paroles étranges
Qui montent des taillis, des sources et des champs;

Et leur charrue, avec les jours et les années,
Impitoyable au deuil des bois silencieux,
Attente à la beauté des forêts profanées
Où rôdaient librement les fauves et les dieux.

Mais le sylvain survit à la sylve abattue
Dans l'antre encor voilé de feuillage ; sa chair
Immortelle, parmi les siècles, perpétue
Le grand frisson d'amour qui fait tressaillir l'air,

Et dans les flancs d'une passante solitaire,
Il sème, au chant des eaux et des rameaux flottants,
Des fils aventureux affranchis de la terre
En qui bout la jeunesse héroïque des temps.

PIERRE QUILLARD.

LE CHATEAU DE DEUIL

Conte

—

I

Entre deux collines ardues, l'une au nord et l'autre au sud, dans un fond où un rû fuit et se plaint sous les gramens et les prêles, au bord d'un étang dont l'eau sombre garde le reflet de sapins séculaires et dormants, se tasse le château de Deuil. Il n'a ni tourelles élancées, ni pont-levis, ni barbacanes, mais long et bas, crépi de blanc lugubre, couvert d'ardoises obscures, par toutes ses étroites fenêtres glauques, il se mire en l'eau noire de l'étang. Sa porte d'ébène entre-close semble faite des planches d'un cercueil. Et, pareil à quelque vieillard qui songe, il luit, dans les soirs rouges, tandis que les sapins gémissent autour de lui et que l'eau fébrile du rû lui raconte éternellement une histoire des anciens âges.

Ainsi au passant crépusculaire qui descend l'une des collines rocailleuses apparaît le château de Deuil.

Une Dame solitaire l'habite, jeune, dirait-on, à observer la grâce de sa démarche. Cependant ses yeux de gel, sa face pâle aux lèvres violettes, ses cheveux d'argent filé et l'étroite robe noire tombant en fuseaux autour de son corps maigre, évoquent le silence et la mort. Et nul ne la vit sourire et nul ne l'entendit parler.

Ceux du bourg prochain, prêchés par un vieux homme, reclus dans une tour aiguë surmontée d'un coq de fer qui tourne et grince à tous les vents, se signent quand ils passent devant le châ-

teau. Et lorsque entre eux ils chuchotent de la Dame, ils la nomment la Damnée — sans en savoir rien sinon que le Vieux leur a dit qu'elle était telle. Les Pauvres ne frappent jamais à la porte du château. Quand ils découvrent la Dame, ils marmottent des exorcismes. Entre eux ils la nomment la Mauvaise, parce qu'elle n'a jamais eu l'air de les apercevoir.

Ceux des labours qui grommellent en tourmentant la glèbe, parce que la Dame est toute blanche et toute noire, l'appellent la Pie. Et, disant cela, ils agitent leurs mains bourrues avec dérision et ils se prennent à rire. Mais si alors elle apparaît entre les sapins, ils se taisent, ils baissent la tête et ils la regardent en-dessous craintivement.

Les Errants crépus qui passent et offrent des étoffes bariolées, des toiles peintes, des bijoux cliquetants et des faïences fragiles, saluent la Dame du nom d'Ennoïa.

Pour le Maître de l'Or, dont le domaine embrasse tout le sommet de la colline du sud, il n'aime pas qu'on parle de la Dame devant lui. Le vieux homme de la tour et lui ordonnent qu'on travaille et qu'on paye les taxes et les dîmes sans regarder vers la Dame. Tous feignent d'obéir. Mais à la veillée, la porte fermée, ils s'entretiennent à voix basse du château mystérieux et de son hermétique châtelaine.

II

C'est que tous les ans, la veille de la Pentecôte, des serviteurs chenus, vêtus de soie sombre, sortent du château de Deuil, vont aux bicoques du bourg, aux cabanes des Terriens, aux bouges des Pauvres et parmi les caravanes des Errants. Et ils invitent tous les habitants à se rendre le lendemain soir sur le bord de l'étang, pour un festin et pour un bal que leur offre la Dame.

Malgré leur crainte, malgré les malédictions du vieillard qui psalmodie sous un coq de fer, mal-

gré les menaces du Maître de l'Or, ils y viennent tous attirés par des désirs de viande et de gaieté : ceux qui geignent dans le bourg, ceux qui halètent aux labours, les Errants bizarres porteurs de clinquants grelottants et aussi les Pauvres de tous les chemins. Et selon qu'il leur est recommandé, ils amènent leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux petits encore pendus à la mamelle des mères. Sous les sapins, il y a de longues tables garnies de vaisselles précieuses, chargées de nourritures succulentes et de fleurs. Les convives s'asseyent, et ils mangent avidement à la clarté de hautes torches fichées en terre. Lorsqu'ils ont chassé la faim, ils se lèvent et se dispersent, en chantant, autour de l'étang où la lune danse sur les vagues. Alors la porte d'ébène du château s'ouvre toute large. Précédée des serviteurs chenus qui portent des fioles guillochées où scintille un vin d'or, entourée de jeunes hommes vêtus de moire pourprée et qui portent des violes et des flûtes, la Dame apparaît. Dès qu'elle est sortie avec son cortège, la porte se referme et l'on arbore au-dessus un étendard noir aux armes de la châtelaine : une tête de mort d'argent dont les yeux de rubis flambloient et qui ricane sur champ de sinople. Elle porte comme un pistil au crâne ce signe : D. — La devise est celle-ci : *Deleatur*.

Les serviteurs versent le vin étoilé dans des buires violettes et le distribuent aux convives. Maints parmi les jeunes hommes tirent de leurs flûtes et de leurs violes des clameurs stridentes qui éveillent une joie étrange dans le cœur de la foule, et qui font sangloter les vieilles hulottes balancées à la cime pointue des sapins. Ensuite d'autres jeunes hommes chantent. Ils disent la beauté de la terre grasse de moissons et de fruits savoureux ; ils disent encore que cette terre est à tous et veut qu'on communie en elle. Et les flûtes et les violes roucoulent et se pâment comme des colombes amoureuses. Tous écoutent charmés ; ils frémissent à cause de leur grand

désir de cette terre riche en biens merveilleux et qui les appelle. Puis les flûtes et les violes s'enflent, grondent et menacent, pareilles au vent d'hiver dans les futaies dépouillées. Les chanteurs disent la haine du vieillard égoïste et le mensonge mortel de ses paroles et combien dérisoires les grincements du coq de fer. Ils disent aussi la voracité du Maître de l'Or et sa joie d'étendre toujours ses domaines tandis que tous lui vouent leur travail, comme firent leurs pères et comme le feront peut-être leurs enfants. Alors la foule tressaille. Un très séculaire souvenir de douleur et d'iniquité pèse sur son âme unanime.

Et, s'exclamant, ils maudissent le Vieux Homme et le Maître de l'Or.

« Ah ! ah ! ah ! hurlent les plus ardents en se jetant vers la Dame, parle enfin et dis-nous comment il faut agir pour communier avec les fruits de la terre maternelle. Apprends-nous quelles œuvres de nos mains renverseront l'imprécateur de la tour et celui qui nous a volé les collines ! »

Mais la Dame ne répond pas. Pourtant — ce seul soir de Pentecôte — elle sourit, lève la main et désigne l'étendard et la tête de mort et la devise... Alors ceux du bourg, ceux des labours, les Errants et les Pauvres ont peur. Ils reculent, ils font silence, ils secouent la tête — et ils n'osent même pas se regarder entre eux.

La Dame laisse retomber sa main, son sourire s'envole ; deux larmes jaillies de ses yeux glacés tracent un trait morne sur ses joues mates. Et le vent nocturne, levé soudain, apporte le rire rouillé du coq de fer et le ronflement du Maître de l'Or tranquille et gras dans son domaine.

« Dansons ! Dansons ! pour oublier nos peines », crie la foule terrifiée. Alors, sur un signe de la Dame, les flûtes et les violes jouent un branle hoquetant et sombre, pareil au bruit de marteaux de bronze sur des enclumes de granit. La Dame rentre dans le château ; la porte se ferme et l'on amène l'étendard. Toute la nuit le branle roule

en furieux tourbillons la foule frénétique. Et tous dansent : ceux du bourg dont les faces grises s'essayent à grimacer le plaisir, ceux des labours dandinant, comme des pachydermes, leurs épaules lourdes. Et les Pauvres clopinent en cadence, meurtrissant, élargissant davantage les plaies de leurs pieds. Et les Errants font tinter leurs pendeloques et leur cœur maigre saute dans sa cage d'os. Les femmes aussi peinent à danser. Et les enfants sautillent comme des passereaux blessés.

Quand ils sont las de danser, ils se mêlent et s'aiment parmi l'herbe trempée de la sueur de la terre et de leur sueur épaisse... Puis ils font des ablutions dans l'eau noire de l'étang. Et leurs unions sont stériles — et leurs regards vacillent en détresse.

Quand l'aube entr'ouvre ses yeux limpides à l'orient du ciel, ils se séparent. Ceux du bourg retournent à leurs métiers mornes. Ceux des labours retournent tourmenter la glèbe. Les Pauvres reprennent leur course effarée. Et les Errants vont çà et là offrant leurs toiles peintes et leurs verroteries que tout le monde leur refuse.

Cependant le Maître de l'Or et le Vieux de la tour aiguë les morigènent et, en punition de leur désobéissance, ils leur infligent de durs travaux.

III

Une année, des invasions de poux volants, des maladies inconnues jusqu'alors et une grande famine ravagèrent le pays. Les hommes prenaient en dégoût leur stérile travail quotidien ; les femmes évitaient leurs maris et les enfants mouraient avant de grandir. Même la terre se refusait : elle ne poussait que des herbes étiolées. Les arbres aussi perdirent leurs feuilles dès le mois de Mai. Pourtant le Maître de l'Or et le Vieux de la tour se montraient de plus en plus exigeants. Malgré les plaintes balbutiées que leur portèrent

les plus hardis de la foule, ils commandaient un labeur toujours plus grand, et la dîme qu'ils prélevaient était telle que beaucoup étaient réduits à brouter l'herbe dure des talus et que les Pauvres tuaient les plus faibles d'entre eux pour les manger.

Quand la Pentecôte fut venue, on assembla des soldats pour les empêcher de se rendre au château de Deuil. Mais exaspérés, affolés par l'attente du repas succulent qu'ils savaient sous les sapins, ils se ruèrent et dispersèrent les soldats à coups de cailloux.

Ce soir-là, ils mangèrent hâtivement, sans échanger les propos insoucieux auxquels ils s'égayaient d'habitude. Les flûtes et les violes se taisaient et aussi les jeunes hommes. Mais la Dame les attendait vêtue d'une robe rouge comme un crépuscule de colère. Et au-dessus de la porte d'ébène flottait un étendard couleur de flamme. Dès qu'ils eurent mangé, tous se précipitèrent vers la Dame et lui dirent : « Vois notre misère... Sauve-nous ! » Et ils repoussaient les fioles de vin.

Alors les yeux de la Dame s'allumèrent comme des soleils et embrasèrent la nuit ; sa face se colora et, étendant les bras, pour la première fois, elle parla :

« Il faut que vous vous sauviez vous-mêmes. »

« Nous le voulons ! » s'écrièrent-ils tous... Puis il se fit un grand silence. Le vent nocturne, élevé soudain, passa. Alors, parmi ses rumeurs on put ouïr des cris de haine et des conjurations proférées par le Vieux de la tour pointue. Et de la colline du sud, il vint un hurlement étrange hurlé par le Maître de l'Or. On eût dit l'aboi d'un loup traqué.

« Voulez-vous boire et danser à présent ? » demanda la Dame.

« Non », répondirent-ils. .

Et, soulevés d'un souffle formidable, ils se précipitèrent dans l'ombre, pareils à un ouragan...

Ils coururent, partie vers la tour aiguë et partie vers la colline où s'étalait le domaine du Maître de l'Or. Les violes et les flûtes dispersaient par la nuit une musique de terreur et les jeunes hommes chantaient un chant guerrier...

IV

Une aube de joie s'épanouit à l'horizon. La terre s'est couverte de fleurs nouvelles et les arbres reverdis font une rumeur fraîche dans le vent du matin. Ceux du bourg, ceux des labours, les Errants et les Pauvres ont renversé la tour au coq de fer. Sous ses ruines le vieillard mauvais gît écrasé. Ils ont aussi renversé la maison du Maître de l'Or et ils ont repris tous les fruits de leur labeur entassés dans son domaine. Pour lui, voulant fuir, il a trébuché sur les pierres glissantes et il s'est rompu le col. Sa tête a été tranchée et, clouée à un pal, elle bave hideusement, toute dégouttante d'un sang trouble.

Chargée des biens communs reconquis, hilare et fière, la foule revient vers le château de Deuil. Et voici qu'elle ne le découvre plus. Le pâle bâtiment farouche, les sapins moroses et l'étang morne ont disparu. Mais en leur place, il y a des bouquets de magnolias, de lilas et de sureaux odorants et un lac ensoleillé où se jouent des flottes de cygnes. Sous les branches parfumées des lilas, parmi l'herbe constellée de roses trémières et de coquelicots, des tables sont dressées où s'entassent des piles de pain blanc et savoureux, des fruits sucrés et juteux et où le vin d'or rit dans les buires. — Or ce vin s'appelle : le Verbe.

Et la Dame en robe blanche, tout enfantine et de teint vermeil, se tient là, offrant ses lèvres pareilles à des framboises, sa chevelure couleur d'aurore en flammes et ses yeux clairs comme l'eau des sources. Et elle élève dans l'air une

fleur de grenade épanouie en gloire qui porte à son cœur cette devise : *Allégresse!*

Tous la contemplant s'écrient : « Qui es-tu ? »

« Hier, répond-elle, j'avais nom Souffrance humaine. Parce que vous vous êtes rachetés vous-mêmes, aujourd'hui je m'appelle Joie humaine. » Et elle les baise tous l'un après l'autre sur la bouche...

Ils s'asseyent autour des tables. Ils mangent le pain et les fruits et ils boivent le vin tandis que les flûtes et les violes rient ingénument et que les jeunes hommes entonnent un chant de triomphe...

V

Ensuite ils se sont aimés dans l'herbe tiède et molle. Leurs femmes ont conçu. Et les enfants qui naquirent au neuvième mois suivant cette Pentecôte étaient beaux et vigoureux et ils portaient au front le signe de Joie humaine.

ADOLPHE RETTÉ.





Novalis à seize ans.

NOVALIS

Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. Dans son pays, il est presque oublié. On le cite encore à titre de curiosité littéraire, à côté de Tieck et des frères Schlegel, comme l'esprit le plus profondément rêveur (*tiefsinnig*) du romantisme, le confondant dans le même dédain avec les chefs de l'Ecole. Quelques-uns se souviennent peut-être de l'ironie tendre de Henri Heine parlant de la muse de Novalis comme d'une « fille blanche et élancée, aux yeux bleus et sérieux, aux cheveux blonds dorés, aux lèvres riantes, et avec un signe maternel, couleur de fraise, sur le côté gauche du menton ». Deux ou trois philologues ont usé leur patience à de lourdes monographies sur la vie du poète, mais la *Bibliothèque universelle* de Reclam n'a pas jugé à propos de donner une édition populaire de ses œuvres. Cependant que des âmes pieuses, penchées sur leur vieux livre de cantiques, chantent parfois, dans la gravité un peu triste des églises luthériennes, ses hymnes spirituelles dont elles ignorent même l'auteur.

Le rapprochement entre les romantiques allemands et les symbolistes français méritait surtout de se faire sur le nom de Novalis. Il fut plusieurs fois tenté, bien que d'une façon imparfaite encore. Maintenant M. Maurice Maeterlinck nous donne une traduction des *Disciples à Saïs* et des *Fragments* (1), M. André Gide prépare une version française de *Henri d'Ofterdingen*,

(1) *Les Disciples à Saïs et les Fragments de Novalis*, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction, par Maurice Maeterlinck (Bruxelles, Paul Lacomblez, 1895).

et M. Paul Gérardy annonce la publication prochaine des *Hymnes à la Nuit,* des *Chants spirituels* et des *Poésies diverses* de Novalis. Le doux poète aura donc la destinée singulière d'être le premier écrivain étranger dont nous possédions les œuvres presque intégralement traduites en un français littéraire. Espérons que quelqu'un de ses traducteurs nous offrira en même temps une étude complète sur Novalis, sur son influence dans l'école romantique, pendant cette période critique de l'Allemagne,troublée par la Révolution et les guerres de l'Empire, ce mouvement de réaction philosophique contre le dix-huitième siècle autrement important que le romantisme français. L'essai que M. Maeterlinck donne comme préface à son volume parle surtout, avec éloquence, d'un mysticisme qui lui est propre, et ne fait qu'ébaucher en des termes très conventionnels l'état d'esprit de l'Allemagne d'alors. La synthétique étude de M. Georges Brandès, pourtant purement négative dans ses conclusions, les patientes recherches un peu sobres de Haym (1),mériteraient d'être reprises, en rapprochant les dernières années de ce dix-huitième siécle allemand avec la fin de notre dix-neuvième siècle français.

Friedrich von Hardenberg signa pour la première fois du pseudonyme de Novalis, nom d'un bien familial, quelques fragments publiés en 1798 dans l'*Athenæum* des Schlegel, sous le titre de « *Blüthenstaub* (« *Pollen* ») — Foi et Amour ».Il naquit le 2 mars 1772 à Wiederstædt, dans l'ancien comté de Mansfeld en Saxe, fils aîné d'une famille de onze enfants. Son père,dont il devait plus tard embrasser la profession, était directeur des salines de Weissenfels. Il fut débile et rêveur. Son intelligence s'éveilla à la neuvième année, après une maladie grave. Dès lors, il étudia avec ardeur et son esprit s'ouvrit largement aux choses de ce monde. L'influence de son père, homme rigide et pieux, converti récemment aux idées des frères moraves, était contrebalancée par celle de son oncle, spirituel et homme du monde,et par la ten-

(1) Georg Brandès.*Hauptstrœhmungen II. Die Romantische Schule* (Berlin, 1887) ; Haym, *Die Romantische Schule* (Berlin, 1870). A comparer aussi les préfaces de Tieck et de Just aux œuvres de Novalis, les études de Dilthey, Beyschlag, Just Bing (*Novalis*, Hambourg, 1893), et surtout la *Nachlese*,publiée par sa famille (Gotta, 1883).

dresse intuitive d'une mère. Etudiant à Iéna et à Leipzig, Novalis se lia d'amitié avec Frédéric Schlegel,qui eut sur lui les premières influences littéraires. L'auteur futur des *Hymnes à la Nuit* n'était alors nullement le mystique que nous connaîtrons plus tard. A Leipzig,il fait des dettes,et à l'université de la petite ville de Wittemberg il rattrape avec peine en quelques mois les connaissances nécessaires à ses examens de droit. Ses études achevées, son père l'envoya à Tennstædt, où, sous la direction du bailli Just qui fut son biographe, il devait étudier les lois saxonnes. C'est alors qu'il connut Sophie de Kühn. Elle avait treize ans. Il l'aima d'un amour infini et elle devint sa fiancée. C'était une petite fille naïve et jolie, un peu femme déjà, qui se laissa adorer avec insouciance. Un an plus tard, elle mourait de la poitrine. De l'époque la plus ensoleillée de sa vie, le jeune Hardenberg passa soudain au plus amer désespoir. Pendant la longue agonie de la petite Sophie, il avait voulu créer en lui la certitude absolue de l'impossibilité de sa fin. Maintenant que l'irrémédiable était arrivé, il n'eut plus que le désir d'aller rejoindre la bien-aimée. De cette langueur extrême se pénètre tout son être. Il ne vit plus que par la pensée de l'au-delà, qui, peu à peu, se transforme en une foi religieuse positive. Quotidiennement il note dans son journal, en les datant d'après le nombre de jours écoulés depuis la mort de Sophie, l'intensité de ses élévations vers elle et vers Dieu. C'est de cette époque de reploiement sur soi-même que naissent les premières *Hymnes à la Nuit*, l'ébauche de ces plus par faits poèmes en prose de la littérature allemande.

Cependant le désir de la mort ne devait pas empêcher Novalis de renaître à la vie. Comme il avait pris du service dans l'administration de son père, le désir de compléter ses connaissances scientifiques le poussa à un séjour d'un an à l'Ecole des Mines de Freiberg (1797). Le géologue Werner y professait ses théories géniales. Ce fut pour Novalis le « maître » des *Disciples à Saïs*, ce fragment de roman de philosophie naturelle qu'il conçut alors. Le jeune homme nous apparaît à ce moment de sa vie bien plus philosophe que poète.Il s'était livré à une étude assidue du *scientifisme* de Fichte ; Hemsterhuys, Jacobi, Hamann, la fréquentation personnelle de Schelling, avaient donné une direction définitive à son esprit, que devait affer-

mir encore la lecture de Zinzendorf et du vieux mystique Jacob Bœhme. Son penchant à la mélancolie ne pouvait que grandir par ces préoccupations. Pourtant, dans ces méditations obscures, un point lumineux qui fit reprendre le dessus au *poète* Novalis. C'est le *Conte Jacinthe et de Feuille-de-Rose* (1), enchâssé comme un pur joyau dans les discours graves des *Disciples à Saïs*, ce point central de toute la production de Novalis dont les *Hymnes* et l'*Ofterdingen* sont les deux pôles. Les *Fragments* vont de l'un à l'autre, fluides et souples, fixant au passage tel moment de la méditation du jeune penseur, que l'âme envolée de Sophie ne semblait plus hanter que de bien loin. Deux ans après la mort de l'inoubliable, nous le trouvons de nouveau fiancé à une jeune fille de vingt ans rencontrée à Freiberg. La bien-aimée glorifiée s'était surélevée dans les hauteurs célestes. Elle était devenue pour lui une Béatrice idéale, un symbole de l'éternel féminin qui bientôt devait verser son parfum sur chaque page du roman d'*Ofterdingen*, cette dernière floraison de son génie, somptueuse et passagère comme une végétation tropicale.

Nous sommes dans les commencements de l'Ecole romantique. Hardenberg, par l'entremise des Schlegel, fait à Iena la connaissance de Tieck (1799). Ce fut une rencontre décisive pour sa destinée littéraire. Par ses *Fragments*, il était entré dans les lettres allemandes comme critique et comme penseur. Les Schlegel, avec leur esprit analytique, leur talent de polémistes, n'avaient su le pousser à la création poétique. Il semble que l'imaginatif Tieck, ce fervent de la nature, lui eût donné cette vaste impulsion qui amena l'artiste à dominer le penseur. Alors il donna, coup sur coup, ses parfaites poésies lyriques et les premiers chapitres de son roman. Mais la mort le guettait. Deux ans après, au moment où on le saluait comme l'espoir de la nouvelle École, il mourait phtisique, n'ayant pas atteint sa vingt-neuvième année.

Ses amis, pieusement, réunirent ses œuvres. Ils lui tressèrent une couronne de gloire qui, pendant trente ans, ne se fana point. De ce qu'il est mort jeune et qu'il était très beau, un charme poétique s'est répandu sur

(1) J'en ai donné une traduction dans l'*Idée Libre* (10 septembre 1893).

sa personne: celui qu'on appelait « la plus aimable apparition du romantisme » devint un être légendaire, plein de douceur et de tendresse. Il agissait puissamment par le charme de sa personnalité. « Il faut que vous le voyiez, écrit Dorathea Veit à Schleiermacher, car si vous lisiez de lui trente volumes, vous ne le comprendriez pas si bien qu'en buvant une tasse de thé avec lui. » « Dans ses yeux profonds il y avait une flamme éthérée... », note Steffens dans ses souvenirs. Et Tieck le décrit : « Novalis était grand, élancé, de nobles proportions... Ses yeux étaient clairs et brillants, et la nuance de son visage, surtout celle de son front spirituel, presque transparente... Les contours et l'expression de sa face ressemblaient beaucoup a ceux de l'évangéliste saint Jean, tel que nous le montre le tableau de Dürer à Munich et à Nuremberg » (1).

L'Ecole romantique avait besoin d'un tremplin. Elle se servit de Novalis dans ses querelles littéraires, comme d'un porte-paroles pour ses théories. Le poète mort dut même éprouver le contre-coup de querelles intestines. Une étude assez superficielle sur la *Chrétienté ou l'Europe*, écrite sous l'inspiration d'une récente lecture des *Discours sur la religion* de Schleiermacher, fut refusée pour l'*Athenæum* sur le conseil de Gœthe, à cause de ses tendances catholisantes. Novalis n'attachait aucune importance à cette boutade, elle ne fut pas recueillie dans les *Œuvres complètes* et tomba dans l'oubli. Mais le vieux Schlegel la reprit en la tronquant dans la quatrième édition des *Œuvres*, et cela à l'insu de Tieck qui l'éloigna de nouveau dans la cinquième édition (1837). Catholiques et protestants n'ont pas encore pu se mettre d accord sur le sens réel de cette étude (2).

Si la valeur littéraire de Novalis dépasse de beaucoup celle de ses contemporains, il ne faudrait pas cependant lui accorder une importance trop considérable. L'auteur des *Fragments* fut, somme toute,

(1) Le portrait que nous donnons a été gravé par Eichen en 1845, d'après un tableau à l'huile représentant Novalis dans sa dix-septième année.

(2) Elle se trouve intégralement en appendice à la correspondance de Novalis avec les Schlegel. — RAICH. *Novalis Briefwechsel mit Friedrich und August Wilhelm, Charlotte und Caroline Schelgel* (Mayence, 1880).

un génie assez mince. Ses aperçus scientifiques sont dépourvus de portée et ne valent que comme corollaires à son « idéalisme magique ». Il appartiendrait donc plutôt aux sciences occultes, s'il n'était, malgré tout, une belle individualité, tourmentée toute sa vie par la recherche d'une conception idéale de l'univers. Longtemps il lut *Wilhelm Meister* avec ferveur. Ce n'est que peu à peu qu'il arriva à la notion que Gœthe, en écrivant cette glorification de l'activité pratique, avait voulu faire un « Candide dirigé contre la poésie ». Et Novalis voulut réagir contre les théories de *Wilhelm Meister*, il fit *Henri d'Ofterdingen*, cette apologie de la poésie.

La poésie comme la concevait Novalis, avec la valeur prophétique qu'il lui donnait, c'est toute la poésie romantique. Elle se résume en deux mots intraduisibles, le *Gemüth* et la *Sehnsucht*. Le *Gemüth*, c'est cette sourde intériorité, ce quiétisme qui préconise la vie végétative, ayant pour idéal l'existence du mineur dans le puits étouffant que Novalis entoure de tant de sympathie. La vie contemplative « se cristallise dans les formes froides des mathématiques » (1) Détachée de tout, circonscrite dans ses limites étroites, elle n'a qu'une seule tendance : la *Sehnsucht*, le désir infini vers une chose vague et lointaine. Cette langueur flottante, chez Novalis, se fixe sur la mort. Il préfère la maladie à la santé, la nuit au jour. « La vie est une maladie de l'âme », écrit-il, et il lutte avec une joie douloureuse pour arriver par la maladie à la mort. Cette volupté de mourir, qui n'est pas une volupté du néant, mais un désir de l'autre rive, fait tout son mysticisme. « Chez Novalis, dit Arnold Ruge, se manifeste avec une force égale le mysticisme, cette volupté théorique, et la volupté, ce mysticisme pratique. » Il songe à une volupté infinie qui ne serait pas bornée par le paroxysme momentané du spasme. Inconsciemment presque et comme malgré lui, il écrit cette parole remarquable et que l'on dirait d'hier : « Il est assez singulier que l'association de la volupté, de la religion et de la cruauté, n'ait pas dès longtemps, rendu l'homme attentif à leur intime parenté et à leurs tendances communes. »

Mais cette aspiration vague, qu'il sut rendre d'une

(1) M. Georges Brandès.

douceur si poétique, se symbolise chez Novalis en une fleur mystérieuse, épanouie en un pays inconnu et inaccessible. La *fleur bleue*, c'est l'énigmatique poisson des premiers chrétiens, c'est la Terre Sainte des Croisades, c'est quelquefois le fruit défendu, l'amour qui donne la connaissance, la beauté... « Fleur bleue, fleur que nul homme n'a vue et qui cependant emplit le monde entier » (1), fleur que seules sentent les créatures élues et dont le parfum enivrant laisse des traces pour la vie, voile de la déesse de Saïs, qui fit mourir à vingt-neuf ans le jeune poète aimé des dieux et des muses, petite fleur bleue, vous vous êtes fanée dans un rêve.

HENRI ALBERT.



(1) FR. SPIELHAGEN, *Problematische Naturen.*

MIROIRS D'AUTOMNE

A Tante Ly.

Mon Amie, me voici revenu, souffrant de notre séparation et revivant nos belles heures. L'arrivée fut morne, il pleuvait ; la boue, le vacarme, Paris que noyait le brouillard, m'attristèrent ; puis, sur toute cette grisaille se détacha bientôt le lumineux souvenir de votre douce maison, du jardin où vous errez. Chez moi, je fermai les persiennes, j'allumai la lampe et j'ouvris votre livre avec l'adoration d'un prêtre pour l'Evangile. J'aurais voulu me blottir dans un boudoir étroit comme mon cœur et cependant large comme lui, afin d'être plus seul vis-à-vis de votre pensée. Je suis demeuré là, le soir entier, et presque la nuit, à lire, à rêver ; aussi, aujourd'hui, mon âme frémit encore du rappel de votre présence et de tant de sensations ; je ne puis donc vous parler de votre œuvre en détail : il me faudrait le calme et le sang-froid d'un sincère camarade.

Quelques idées persistent, veulent que je les exprime; vous les cacher serait manquer de franchise ; elles s'atténueront, sans doute, si j'en remets l'aveu à plus tard ; je préfère vous les dire, tandis qu'elles s'obstinent à déplier et à replier en mon esprit leur éventail bariolé. J'hésite, craignant de vous causer la moindre peine, puisque je ne pourrai l'endormir sous la caresse de ma voix et de mes gestes, mais qui sait si la douleur n'accroîtra pas l'amour déjà si noble que votre bonté fait planer sur ma jeunesse ?

Depuis le jour où votre prescience orienta ma vie, j'élève ma gratitude vers je ne sais quel dieu,

quel hasard qui enlaça nos destinées l'une à l'autre, comme deux anneaux ; grâce à lui, je vous dois tout et plus que la joie ; j'ignorais le signe marqué sur mon front, ou je le cherchais au loin : il fixa vos regards et vous m'avez ainsi donné à moi-même en me révélant mes facultés sommeillantes. D'un homme vous faites un artiste, quelle reconnaissance glorifiera jamais ce don ineffable ! Ah, faut-il que j'en témoigne en vous meurtrissant ?

Hier, penché sur vos pages, ce miroir, j'avisai mon être compliqué réfléchi par cette clarté qui l'embellit. Oui, nos impressions sont presque semblables et l'attrait est irrésistible pour moi et va jusqu'au vertige de voir votre plume décrire ces ténébreuses intimités, les vôtres et les miennes : « Le trésor ! murmurais-je, en frôlant de mes doigts votre volume. Le talent dort aussi en moi — la chère Maître l'affirme — la plante s'élancera, oh ! qu'elle tende sa corolle aux astres favorables ; ils épanouirent le génie suave de Celle dont je suis le disciple, puissent-ils m'être propices ! Ouvrez-vous, mes yeux, sur les horizons que vous découvrirez, sachez atteindre l'invisible que dérobe le rideau de l'habitude et du convenu ; mes rêves, échappez-vous par les contrées vierges d'où je rapporterai la vraie poésie ; que ma main dénoue la gerbe de l'inextricable : à ma très chère et aux hommes, j'en offrirai un bouquet versant avec ses parfums le philtre qui rend égal aux dieux. » Mais le démon de la raison et du matin glaça mon cerveau de son souffle aigu. Je repris ma lecture, ligne à ligne, ne jugeant pas l'auteur véritable de ces contes, non, moi-même qui souhaitais les avoir écrits, et je me raidis contre ma sympathie. Il fut sévère, il fut féroce, votre élève. C'est qu'ils me séduisent les paysages au charme étrange et voulu que vous imaginez ; il me plairait d'ériger l'arcature grimaçante de tels palais ; mes personnages croiseraient les vôtres entre ces colonnades à perspectives sans fin qui dominent

des campagnes funèbres. Cependant, la nature m'attire, puissamment, et, souveraine, me désigne les champs, leur vastitude et leur simplicité si troublantes ; les forêts où le pur mystère est en friche ; la mer qui hurle les plaintes humaines et inouïes. Peints par vous, ici m'invitent vos pelouses à l'herbe changeant de nuance sous le poids de certains regards, des parcs, des labyrinthes non moins tourmentés que leurs promeneurs et qu'illustrent rivières et jets d'eau soupirant de trop fines élégies.

Qui donc hante ces décors ? Des inquiets. Ils usent les jours à soupeser leurs sentiments, explorent le moindre recoin de leur conscience, essaient sur eux-mêmes les poisons du doute, de l'effroi, du soupçon et de la solitude, et se meurent une nuit où leur âme anémiée les quitte et s'évapore avec un nuage, une chanson ou bien un rayon de lune.

Là-bas, sur les routes, dans les villes et les ports, je contemple une foule enivrée de splendeur et de liberté ; pourtant, elle marche à travers l'obscurité, sans espoir de la déchirer ; l'inconnu formidable accable ces milliers de poitrines, il étoufferait la masse tumultueuse, si son idéal n'était le Bonheur au lieu d'un désir sans cesse dressé vers l'impénétrable pour retomber en rosée de symboles ingénieux et peu consolateurs.

Et les femmes ? Elles naquirent, selon vous, afin d'égarer encore vos héros, tous les sortilèges les revêtent, la même harmonie ordonne les plis de leurs robes, et le dessin de leur sourire, on n'a jamais su ce qu'il dissimulait ! Filles de la muette Iolé, l'amante d'Hercule, poupées charmantes, sottes ou terribles, feux follets, reines de la trahison, rien ne les occupe que leurs vêtements, couleur du temps, ou bien un vœu cruel qui achèvera le désastre de leurs adorateurs. Vous blasphémez, poète bien-aimé ; moi, je sais des créatures divines, incarnations des félicités ; elles fleurissent une existence d'homme avec dévotion, ainsi

qu'elles pavoiseraient un reposoir, et, si vous le niez, vous niez votre réalité, et vous, mon idole, ma beauté, mon amie, ne seriez qu'une chimère. Ne me croyez-vous pas? Me tromperais-je ? Vos récits ne sont-ils point pareils à des glaces opposées qui multiplieraient indéfiniment les images venues de vous plutôt qu'à la claire surface où se reproduit un coin de l'humanité?

La veille de mon départ — vous vous en souvenez? — vous étiez assise sous les marronniers, devant le bassin; je posai ma tête sur vos genoux. Nous nous taisions, la nuit tombait. Sa solennité m'envahissait et aussi quelque chose d'ample et d'éternel : le monde, me parut-il, se résumait en nos deux cœurs, leurs battements réglaient le rythme universel, et lorsque vos baisers descendirent sur mon visage, l'infini dut tressaillir de notre double frisson.

Alors, j'aperçus les cygnes qui rasaient de leurs ailes la margelle de pierre, l'un noir, l'autre blanc ; leurs formes répétées par l'onde limpide semblaient une grande lyre d'albâtre, une large tulipe d'ébène à demi immergées. Le premier me rappela votre élégance, le second ma morosité ; je suivis leur vogue harmonieuse. Fraternels, ils longèrent ensemble le sentier d'eau qui conduit au deuxième étang et qu'abritent les arceaux des noisetiers. Le couchant embrasait l'espace. Tout à coup, le sombre oiseau, d'un élan, s'envola vers le soleil ; son ami voulut le rejoindre ; hélas ! ébloui, il rentra, mélancolique, dans l'ombre des arbustes. — Je me sentis troublé ; vous m'avez accoutumé à tirer de menus faits des déductions précieuses. Je cherchai vos regards ; leur tendre et grave lumière baigna les miens, et je tremblai ; car, en vos yeux bleus, semés de points d'encre, je revis le coin de ciel traversé par la fuite enthousiaste du cygne noir.

D'abord, je n'osai vous confier ces présages, mais il vaut mieux m'y hasarder, même au risque de blesser votre affection, que d'attendre l'époque

où votre fidèle ne serait plus qu'un étranger pour vous. Une apaisante songerie berce mes regrets. Toi que j'aime et que je révère, tu la comprendras sans m'accuser de vanité ou d'égoïsme. Certains êtres, d'une immense charité, tels que toi, ne sont-ils pas les avant-coureurs de prédestinés dont ils viennent éclairer et bénir la route ? Les hommes ne doivent-ils point vouer leur admiration aux anges qui firent éclore le génie plutôt qu'aux élus qui le possèdent ?

Dis-le moi, et si tu pleures, mes lèvres seront le ciboire où je recueillerai tes larmes.

Les larmes mouillèrent les cils de l'écrivain ; fière, elle défaillit sous la savoureuse blessure.

— Il a peut-être raison, dit-elle, et je vais lui répondre.

Judith Cladel.



YVELAINE

Le bon Silence où je m'étais ensevelie,
Et l'offrande apportée à ma mélancolie,
De la même chanson des arbres et de l'eau,
Si douce à me sembler du Silence moins haut...

Le bon Silence en qui j'écoutais la lumière
Glisser à travers l'eau jusqu'à ton lit de pierre,
Et, soulevant le voile, autour d'elle, du soir,
Caresser mon image au fond de ton miroir...

Le bon Silence à qui j'aimais d'une voix molle,
En effeuillant des fleurs, confier des paroles !
Mes mains en imitaient le rythme, fleur à fleur,
Et leur geste éloignait peut-être la Douleur...

Le bon Silence en qui s'étaient réfugiées,
Avec leur souvenir, les âmes oubliées...
Je les entendais presque et je sais l'air ancien
Dont l'oubli vêt, hélas ! celui qui se souvient !

Le bon Silence m'a surprise un doigt aux lèvres,
Qui écoutais, filtrant entre les saules mièvres
Et tournant les cyprès épais, le jour faiblir
Autour de moi...

Je sentais dans mon cœur fleurir
L'immense paix qui naît lorsque l'âme confuse
Du soir s'éveille et monte aux confins où, recluses,
Avant de se mêler sous la haute forêt

Près de la vaste mer sur qui passe un vent frais,
L'âme de la Lumière et l'âme du Silence
Consultent du regard le Destin qui s'avance !

Le bon Silence en qui s'apaisent les voix chères
A qui unc douceur, au moment de se taire,
Est venue, ainsi qu'une main ferme les yeux
Dont le dernier regard s'est éteint vers les cieux...

Le bon Silence ,autour de l'âme qui se cherche,
Tombe très doucement comme une ombre se cache,
Et le cœur défaillant d'aimer ce qu'il ne sait
Doit enfin de goûter une suprême paix
Au bon Silence fait de voix qui se sont tues !

On les écoute en toi, comme les clartés bleues
Qu'on devine passer dans la nuit sans les voir,
Chanter, sans les entendre à la chute du soir,
O bon Silence en qui, à côté de la Vie,
Une passe, légère, et du geste convie
Ceux qu'elle voit rire ou pleurer sur son chemin
Où l'ombre est plus épaisse au signe de sa main .

CHARLES HENRY HIRSCH.

Mai 1895.



L'ESCLAVAGE

(ROMAN [1])

DEUXIÈME PARTIE

ASTARTÉ.

I

QUI INTRODUIT LE LECTEUR AVANT LE HÉROS DANS LES JARDINS DE LA DÉESSE.

εἰ γὰρ καθῆμεθ' ἔνδον ἐντετριμμέναι
κἀν τοῖς χιτωνίοισι τοῖς ἀμοργίνοις
γυμναὶ παρίοιμεν, δέλτα παρατετιλμέναι,
στύοιντο δ' ἄνδρες κἀπιθυμοῖεν σπλεκοῦν.

ARISTOPHANE.

Le temple d'Aphrodite-Astarté s'élevait en dehors des portes de la ville, dans un parc immense, plein de fleurs et d'ombres, où l'eau du Nil, amenée par sept aqueducs, entretenait en toutes saisons de prodigieuses verdures.

Cette forêt fleurie au bord de la mer, ces ruisseaux profonds, ces lacs, ces prés sombres, avaient été créés dans le désert plus de deux siècles auparavant par le premier des Ptolémées. Depuis sa mort, les arbres plantés par ses ordres étaient devenus gigantesques; sous l'influence des eaux fécondes, les pelouses avaient crû en prairies; les bassins s'étaient élargis en étangs; la nature avait fait d'un parc une contrée.

---

(1) V. *Mercure de France*, nos 68 et 69.

Les jardins étaient plus qu'une vallée, plus qu'un pays, plus qu'une patrie : ils étaient un monde complet fermé par des limites de pierre et régi par une déesse, âme et centre de cet univers. Tout autour s'élevait une terrasse annulaire, longue de quatre-vingts stades et haute de trente-deux pieds. Ce n'était pas un mur, c'était une cité colossale, faite de quatorze cents maisons. Un nombre égal de prostituées habitait cette ville sainte et résumait dans ce lieu unique soixante-dix peuples différents.

Le plan des maisons sacrées était uniforme et tel : la porte, de cuivre rouge (métal voué à la déesse), portait un phallos en guise de marteau, qui frappait un contre-heurtoir en relief, image du sexe féminin ; et au-dessous était gravé le nom de la courtisane avec les initiales de la phrase usuelle :

Ω.Ξ.Ε
ΚΟΧΛΙΣ
Π.Π.Π

De chaque côté de la porte s'ouvraient deux chambres en forme de boutiques, c'est-à-dire sans mur du côté des jardins. Celle de droite, dite « chambre exposée », était le lieu où la courtisane parée siégeait sur une cathèdre haute à l'heure où les hommes arrivaient. Celle de gauche était à la disposition des amants qui désiraient passer la nuit en plein air, sans cependant coucher dans l'herbe.

La porte ouverte, un corridor donnait accès dans une vaste cour dallée de marbre dont le milieu était occupé par un bassin de forme ovale. Un péristyle entourait d'ombre cette grande tache de lumière et protégeait par une zone de fraîcheur l'entrée des sept chambres de la maison. Au fond s'élevait l'autel, qui était de granit rose.

Toutes les femmes avaient apporté de leur pays une petite idole de la déesse, et, posée sur l'autel domestique, elles l'adoraient dans leur

langue, sans se comprendre jamais entre elles. Lakhmî, Aschthoreth, Vénus, Ischtar, Freia, Mylitta, Kypris, tels étaient les noms religieux de leur Volupté divinisée. Quelques-unes la vénéraient sous une forme symbolique : un galet rouge, une pierre conique, un grand coquillage épineux. La plupart élevaient sur un socle d. bois tendre une statuette grossière aux bras maigres, aux seins lourds, aux hanches excessives et qui désignait de la main son ventre frisé en delta. Elles couchaient à ses pieds une branche de myrte, semaient l'autel de feuilles de rose, et brûlaient un petit grain d'encens pour chaque vœu exaucé. Elle était confidente de toutes leurs peines, témoin de tous leurs travaux, cause supposée de tous leurs plaisirs. Et à leur mort on la déposait dans leur petit cercueil fragile, comme gardienne de leur sépulture.

Les plus belles parmi ces filles venaient des royaumes d'Asie. Tous les ans, les vaisseaux qui portaient à Alexandrie les présents des royaumes tributaires ou alliés débarquaient avec les ballots et les outres cent vierges choisies par les prêtres pour le service du jardin sacré. C'étaient des Mysiennes et des Juives, des Phrygiennes et des Crétoises, des filles d'Ecbatane et de Babylone, et des bords du golfe des Perles, et des rives religieuses du Gange. Les unes étaient blanches de peau, avec des visages de médailles et des poitrines inflexibles ; d'autres, brunes comme la terre sous la pluie, portaient des anneaux d'or passés dans les narines et secouaient sur leurs épaules des chevelures courtes et sombres.

Il en venait de plus loin encore : des petits êtres menus et lents, dont personne ne savait la langue et qui ressemblaient à des singes jaunes. Leurs yeux s'allongeaient vers les tempes ; leurs cheveux noirs et droits se coiffaient bizarrement. Ces filles restaient toute leur vie timides comme des animaux perdus. Elles connaissaient les mou-

vements de l'amour, mais refusaient le baiser sur la bouche. Entre deux unions passagères, on les voyait jouer entre elles assises sur leurs petits pieds et s'amuser puérilement.

Dans une prairie solitaire, les filles blondes et roses des peuples du Nord vivaient en troupeau, couchées sur les herbes. C'étaient des Sarmates à triple tresse, aux jambes robustes, aux épaules carrées, qui se faisaient des couronnes avec des branches d'arbre et luttaient corps à corps pour se divertir ; des Scythes camuses, mamelues, velues, qui ne s'accouplaient qu'en posture de bêtes ; des Teutonnes gigantesques qui terrifiaient les Egyptiens par leurs cheveux pâles comme ceux des vieillards et leurs chairs plus molles que celles des enfants ; des Gauloises rousses comme des vaches et qui riaient sans raison ; de jeunes Celtes aux yeux vert de mer et qui ne sortaient jamais nues.

Ailleurs, les Ibères aux seins bruns se réunissaient pendant le jour. Elles avaient des chevelures pesantes qu'elles coiffaient avec recherche, et des ventres nerveux qu'elles n'épilaient point. Leur peau ferme et leur croupe forte étaient goûtées des Alexandrins. On les prenait comme danseuses aussi souvent que comme maîtresses.

Sous l'ombre large des palmiers habitaient les filles d'Afrique : les Numides voilées de blanc, les Carthaginoises vêtues de gazes noires, les Négresses enveloppées de costumes multicolores.

Elles étaient quatorze cents.

Quand une femme était entrée là, elle n'en sortait plus jamais, qu'au premier jour de sa vieillesse. Elle donnait au temple la moitié de son gain, et le reste devait lui suffire pour ses repas et ses parfums.

Elles n'étaient pas des esclaves, et chacune possédait vraiment une des maisons de la Terrasse ; mais toutes n'étaient pas également aimées, et les plus heureuses, souvent, trouvaient

à acheter des maisons voisines que leurs habitantes vendaient pour ne pas maigrir de faim. Celles ci transportaient alors leur statuette obscène dans le parc et cherchaient un autel fait d'une pierre plate, dans un coin qu'elles ne quittaient plus. Les marchands pauvres savaient cela et s'adressaient plus volontiers à celles qui couchaient ainsi sur la mousse près de leurs sanctuaires en plein vent ; mais parfois ceux-là mêmes ne se présentaient pas, et alors les pauvres filles unissaient leur misère deux à deux par des amitiés passionnées qui devenaient des amours presque conjugales, ménages où l'on partageait tout, jusqu'à la dernière loque de laine, et où d'alternatives complaisances consolaient des longues chastetés.

Celles qui n'avaient pas d'amie s'offraient comme esclaves volontaires chez leurs camarades plus recherchées. Il était interdit que celles-ci eussent à leur service plus de douze de ces pauvres filles ; mais on citait vingt-deux courtisanes qui atteignaient le maximum et s'étaient choisi parmi toutes les races une domesticité bariolée.

Au hasard des amants si elles concevaient un fils, on l'élevait dans l'enceinte du temple à la contemplation de la forme parfaite et au service de sa divinité. — Si elles accouchaient d'une fille, l'enfant naissait pour la déesse. Le premier jour de sa vie, on célébrait son mariage symbolique avec Dionysos, et l'Hiérohpante la déflorait lui-même avec un petit couteau d'or, car la virginité déplaît à l'Aphrodite. Plus tard, elle entrait au Didascalion, grand monument-école situé derrière le temple, et où les petites filles apprenaient en sept classes la théorie et la méthode de tous les arts érotiques : le regard, l'étreinte, les mouvements du corps, les complications de la caresse, les procédés secrets de la morsure, du glottisme et du baiser. L'élève choisissait librement le jour de sa première expérience, parce que le désir est un ordre de la déesse, qu'il ne faut pas contrarier ;

on lui donnait ce jour-là l'une des maisons de la terrasse ; et quelques-unes de ces enfants qui n'étaient même pas nubiles comptaient parmi les infatigables et les plus souvent réclamées.

L'intérieur du Didascalion, les sept classes, le petit théâtre et le péristyle de la cour, étaient ornés de quatre-vingt douze fresques qui résumaient l'enseignement de l'amour. C'était l'œuvre de toute une vie d'homme : Cléocharès d'Alexandrie, disciple et fils naturel d'Apelles, les avait achevées en mourant. — Récemment, la reine Bérénice, qui s'intéressait beaucoup à la célèbre Ecole et qui y envoyait ses jeunes sœurs, avait commandé à Démétrios une série de groupes de marbre afin de compléter la décoration ; mais un seul, jusqu'alors, avait été posé dans la classe enfantine.

A la fin de chaque année, en présence de toutes les courtisanes réunies, un grand concours avait lieu, qui excitait dans cette foule de femmes une émulation extraordinaire, car les douze prix décernés donnaient droit à la plus suprême gloire qu'elles pussent rêver : l'entrée au Cotytteion.

Ce dernier monument était enveloppé de tant de mystères, qu'on n'en peut donner aujourd'hui une description détaillée. Nous savons seulement qu'il était compris dans le péribole et qu'il avait la forme d'un triangle dont la base était un temple de la déesse Cotytto, au nom de qui s'accomplissaient d'effrayantes débauches inconnues. Les deux autres côtés du monument se composaient chacun de dix-huit maisons ; trente-six courtisanes habitaient là, si recherchées des amants riches qu'elles ne se donnaient point à moins de deux mines : c'étaient les Baptes d'Alexandrie. Une fois le mois, à la pleine lune, elles se réunissaient dans l'enceinte close du temple, affolées par des boissons aphrodisiaques, et ceintes des phallos canoniques. La plus ancienne des trente-six devait prendre une dose mortelle du terrible philtre érotogène. La certitude de sa mort prompte

lui faisait tenter sans effroi toutes les voluptés dangereuses devant lesquelles les vivantes reculent. Son corps, de toute part écumant, devenait le centre et le modèle de la tournoyante orgie; au milieu des hurlements longs, des cris, des larmes et des danses, les autres femmes nues l'étreignaient, mouillaient à sa sueur leurs cheveux, se frottaient à sa peau brûlante et puisaient de nouvelles ardeurs dans le spasme ininterrompu de cette lubrique agonie. Trois ans ces femmes vivaient ainsi, et à la fin du trente-sixième mois, telle était l'ivresse de leur fin.

D'autres sanctuaires moins vénérés avaient été élevés par les femmes, en l'honneur des autres noms de la multiforme Aphrodite. Il y avait même un autel consacré à l'Ouranienne et qui recevait les chastes vœux des courtisanes sentimentales; un autre à l'Apostrophia, qui faisait oublier les amours malheureux; un autre à la Chryseïa qui attirait les amants riches; un autre à la Génétyllis qui protégeait les filles enceintes; un autre à la Coliade qui approuvait des passions grossières, car tout ce qui touchait à l'amour était piété pour la déesse. Mais les autels particuliers n'avaient d'efficace et de vertu qu'à l'égard des petits désirs. On les servait au jour le jour; leurs faveurs étaient quotidiennes et leur commerce familier. Les suppliantes exaucées déposaient sur eux de simples fleurs; celles qui n'étaient pas contentes les souillaient de leurs excréments. Ils n'étaient ni consacrés ni entretenus par les prêtres, et par conséquent leur profanation était irrépréhensible.

Toute autre était la discipline du Temple.

Le Temple, le Grand-Temple de la Grande-Déesse, le lieu le plus saint de toute l'Egypte, l'inviolable Astarteïon, était un édifice colossal de trois cent trente pieds de longueur, élevé sur dix-sept marches au sommet des jardins. Ses portes d'or étaient gardées par douze hiérodoules her-

maphrodites, symbole des deux objets de l'amour et des douze heures de la nuit.

L'entrée n'était pas tournée vers l'Orient, mais dans la direction de Paphos, c'est-à-dire vers le nord-est; jamais les rayons du soleil ne pénétraient directement dans le sanctuaire de la grande Immortelle nocturne. Quatre-vingt-six colonnes soutenaient l'architrave; elles étaient teintes de pourpre jusqu'à mi-taille, et toute la partie supérieure se dégageait de ces vêtements rouges avec une blancheur ineffable, comme des torses de femmes debout.

Entre l'épistyle et la corônis, le long zoophore en ceinture déroulait son ornementation bestiale, érotique et fabuleuse : on y voyait des centauresses montées par des étalons, des chèvres bouquinées par des satyres maigres, des vierges saillies par des taureaux monstres, des naïades couvertes par des cerfs en rut, des bacchantes aimées par des tigres, des lionnes saisies par des griffons. La grande multitude des êtres se ruait ainsi, soulevée par l'irrésistible passion divine. Le mâle se tendait, la femelle s'ouvrait, et dans la fusion des sources créatrices s'éveillait le premier frémissement de la vie. La foule des couples obscurs s'écartait parfois au hasard autour d'une scène immortelle: Europe inclinée supportant le bel animal olympien; Léda guidant le cygne robuste entre ses jeunes cuisses fléchies. Plus loin, l'insatiable Sirène épuisait Glaucos expirant; le dieu Pan possédait debout une hamadryade échevelée; la Sphinge levait sa croupe au niveau du cheval Pégase,— et, à l'extrémité de la frise, le sculpteur lui-même s'était figuré devant la déesse Aphrodite, modelant d'après elle dans la cire molle les replis d'un ctéis parfait, comme si tout son idéal de beauté, de joie et de vertu s'était réfugié dès longtemps dans cette fleur précieuse et fragile.

II

Ou Démétrios se prépare a un événement tragique.

Chiron
Sie fasste so mich in das Haar
Wie du es thust.
Faust
O ganz und gar
Verlier'ich mich! Erzæhle wie?
Sie ist mein einziges Begehren!
Woher? Wohin? ach, trugst du sie?
Goethe.

« Purifie-toi, Étranger.

— J'entrerai pur », dit Démétrios.

Du bout de ses cheveux trempés dans l'eau, la jeune gardienne de la porte lui mouilla d'abord les paupières, puis les lèvres et les doigts, afin que son regard fût sanctifié, ainsi que le baiser de sa bouche et la caresse de ses mains.

Et il s'avança dans le bois d'Aphrodite.

A travers les branches devenues noires, il apercevait au couchant un soleil de pourpre sombre qui n'éblouissait plus les yeux. C'était le soir du même jour où la rencontre de Chrysis avait désorienté sa vie.

L'âme féminine est d'une simplicité à laquelle les hommes ne peuvent croire. Où il n'y a qu'une ligne droite ils cherchent obstinément la complexité d'une trame : ils trouvent le vide et s'y perdent. C'est ainsi que l'âme de Chrysis, claire comme celle d'un petit enfant, parut à Démétrios plus mystérieuse qu'un problème de métaphysique. En quittant cette femme sur la jetée, il rentra chez lui comme en rêve, incapable de répondre à toutes les questions qui l'assiégeaient. Que voulait-elle faire de ces trois cadeaux ? Il était impossible qu'elle portât ni qu'elle vendît un miroir célèbre volé, le peigne d'une femme assassinée, le collier de perles de la déesse.

En les conservant chez elle, elle s'exposerait chaque jour à une découverte fatale. Alors pourquoi les demander ? pour les détruire ? Il savait trop bien que les femmes ne jouissent pas des choses secrètes et que les événements heureux ne commencent à les réjouir que le jour où ils sont connus. Et puis, par quelle divination, par quelle prodigieuse clairvoyance l'avait-elle jugé capable d'accomplir trois actions aussi extraordinaires ? Assurément, s'il l'avait voulu, Chrysis enlevée de chez elle, livrée à sa merci, fût devenue sa maîtresse, sa femme ou son esclave, au choix. Il avait même la liberté de la détruire, simplement. Les révolutions antérieures avaient fréquemment habitué les citoyens aux morts violentes, et nul ne se fût inquiété d'une courtisane disparue. Chrysis devait bien le savoir, et pourtant elle avait osé... Plus il pensait à elle, plus il lui savait gré d'avoir si joliment varié le débat des propositions. Combien de femmes, et qui la valaient, s'étaient présentées maladroitement ! Celle-là, que demandait-elle ? ni amour, ni or, ni bijoux, mais trois crimes invraisemblables ! Elle l'intéressait vivement. Il lui avait offert tous les trésors de l'Egypte : il sentait bien, à présent, que si elle les eût acceptés, elle n'aurait pas reçu deux oboles et il se serait lassé d'elle avant même de l'avoir connue. Trois crimes étaient un salaire pour le moins inusité ; mais elle était digne de le recevoir puisqu'elle était femme à l'exiger, et il se promit fermement de continuer l'aventure.

Pour ne pas se laisser le temps de revenir sur ses bonnes résolutions, il alla le jour même chez Bacchis, la trouva sortie, prit le miroir d'argent et s'en fut aux jardins.

Ainsi qu'on l'a lu plus haut, le soleil n'était pas couché quand Démétrios s'avança dans le bois sacré d'Aphrodite, où demeurait la femme du grand-prêtre et les quatorze cents courtisanes.

Fallait-il entrer directement chez la seconde victime de Chrysis ? Démétrios ne le pensa pas.

La prêtresse Touni, qui possédait le fameux peigne d'ivoire, était si charmante et si faible qu'il craignit de se laisser toucher s'il se rendait auprès d'elle sans une précaution préalable. Il retourna sur ses pas et longea la Grande-Terrasse.

Les courtisanes étaient en montre dans leurs « chambres exposées », comme des fleurs à l'étalage. Leurs attitudes et leurs costumes n'avaient pas moins de diversité que leurs âges, leurs types et leurs races. Les plus belles, selon la tradition de Phryné, ne laissant à découvert que l'ovale de leur visage, se tenaient enveloppées des cheveux aux talons dans leur grand vêtement de laine fine. D'autres avaient adopté la mode des robes transparentes, sous lesquelles on distiguait mystérieusement leurs beautés comme à travers une eau limpide on discerne les mousses vertes en taches d'ombre sur le fond. Celles qui pour tout charme n'avaient que leur jeunesse restaient nues jusqu'à la ceinture et cambraient le torse en avant pour faire apprécier la fermeté de leurs seins. Mais les plus mûres, sachant combien le visage vieillit plus vite que le reste, se tenaient assises toutes nues, portant leurs mamelles dans les mains, et elles écartaient leurs cuisses alourdies, comme s'il leur fallait prouver qu'elles étaient encore des femmes.

Démétrios passait devant elles très lentement, et ne se lassait pas d'admirer. Il ne lui était jamais arrivé de voir la nudité d'une femme sans une émotion intense. Il ne comprenait ni le dégoût devant les jeunesses trépassées, ni l'insensibilité devant les trop petites filles. Toute femme, ce soir-là, aurait pu le charmer. Pourvu qu'elle restât silencieuse et ne témoignât pas plus d'ardeurs que le minimum exigé par la politesse du lit, il la dispensait d'être belle. Bien plus, il préférait qu'elle eût un corps grossier, car plus sa pensée s'arrêtait sur des formes accomplies, plus son désir s'éloignait d'elles. Le trouble que lui donnait l'impression de la beauté vivante était

d'une sensualité exclusivement cérébrale qui réduisait à néant l'excitation génésique. Il se souvenait avec angoisse d'être resté toute une heure impuissant comme un vieillard près de la femme la plus admirable qu'il eût jamais tenue dans ses bras. Et depuis cette nuit-là il avait appris à choisir des maîtresses moins pures.

« Ami, dit une voix, tu ne me reconnais pas ?

Il se retourna, fit signe que non et continua son chemin, car il ne déshabillait jamais deux fois la même fille. C'était le seul principe qu'il suivît pendant ses visites aux jardins. Une femme qu'on n'a pas encore eue a quelque chose d'une vierge ; mais quel bon résultat, quelle surprise attendre d'un deuxième rendez-vous ? C'est déjà presque le mariage Démétrios ne s'exposait pas aux désillusions de la seconde nuit. La reine Bérénice suffisait à ses rares velléités conjugales, et en dehors d'elle il prenait soin de renouveler chaque soir la complice de l'indispensable adultère.

« Mousarion !

— Gnathênê !

— Plango !

— Mnaïs !

— Crôbylé !

— Ioessa ! »

Elles criaient leurs noms sur son passage et quelques-unes y ajoûtaient l'affirmation de leur nature ardente ou l'offre d'une pratique anormale. Démétrios suivait le chemin, et il se disposait, selon son habitude, à prendre au hasard dans le troupeau, quand une petite fille toute vêtue de bleu pencha la tête sur l'épaule, et lui dit doucement sans se lever :

« Il n'y a pas moyen ? »

L'imprévu de cette formule le fit sourire. Il s'arrêta.

« Ouvre-moi la porte, dit-il. Je te choisis. »

La petite, d'un mouvement joyeux, sauta sur ses pieds et frappa deux coups du marteau phallique. Une vieille esclave vint ouvrir.

« Gorgô, dit la petite, j'ai quelqu'un ; vite, du vin de Crête, des gâteaux, et fais le lit. »

Elle se retourna vers Démétrios.

« Tu n'as pas besoin de satyrion ?

— Non, dit le jeune homme en riant. Est-ce que tu en as ?

— Il le faut bien, fit l'enfant, on m'en demande plus souvent que tu ne penses. Viens par ici ; prends garde aux marches, il y en a une qui est usée. Entre dans ma chambre, je vais revenir. »

La chambre était tout à fait simple, comme celles des courtisanes novices. Un grand lit, un second lit de repos, quelques tapis et quelques sièges la meublaient insuffisamment ; mais par une grande baie ouverte, on voyait les jardins, la mer, la double rade d'Alexandrie. Démétrios resta debout et regarda la ville lointaine.

Soleils couchants derrière les ports ! gloires incomparables des cités maritimes, calme du ciel, pourpre des eaux, sur quelle âme bruyante de douleur ou de joie ne jetteriez-vous pas le silence ! Quels pas ne se sont arrêtés, quelle volupté ne s'est suspendue, quelle voix ne s'est éteinte devant vous ! Démétrios regardait : une houle de flamme torrentielle semblait sortir du soleil à moitié plongé dans la mer et couler directement jusqu'à la rive courbe du bois d'Aphrodite. De l'un à l'autre des deux horizons, la gamme somptueuse de la pourpre envahissait la Méditerranée, par zones de nuances sans transitions, du rouge d'or au violet froid. Entre cette splendeur mouvante et le miroir tourbeux du lac Maréotis, la masse blanche de la ville était toute vêtue de reflets zinzolins. Les orientations diverses de ses vingt mille maisons plates la mouchetaient merveilleusement de vingt mille taches de couleur, en métamorphose perpétuelle selon les phases décroissantes du rayonnement occidental. Cela fut rapide et incendiaire ; puis le soleil s'engloutit presque soudainement et le premier reflux de la

nuit fit flotter sur toute la terre un frisson, une brise voilée, uniforme et transparente.

« Voilà des figues, voilà des gâteaux, un rayon de miel, du vin, une femme. Il faut manger les figues pendant qu'il fait jour, et la femme quand on n'y voit plus ! »

C'était la petite qui rentrait en riant. Elle fit asseoir le jeune homme, se mit à cheval sur ses genoux, et, les deux mains derrière la tête, assura dans ses cheveux châtains une rose qui allait glisser.

Démétrios eut malgré lui une exclamation de surprise : elle était complètement nue, et, ainsi dépouillée de la robe bouffante, son petit corps se montrait si jeune, si enfantin de poitrine, si étroit de hanches, si visiblement impubère, que Démétrios se sentit pris de pitié, comme un cavalier sur le point de faire porter tout son poids d'homme à une pouliche trop délicate.

« Mais tu n'es pas femme ! s'écria-t-il.

— Je ne suis pas femme ! Par les deux déesses, qu'est-ce que je suis, alors ! un Thrace, un portefaix ou un vieux philosophe ?

— Quel âge as-tu ?

— Dix ans et demi. Onze ans. On peut dire onze ans. Je suis née dans les jardins. Ma mère est Milésienne. C'est Pythias, qu'on appelle la Chèvre. Veux-tu que je l'envoie chercher, si tu me trouves trop petite ? Sa maison n'est pas loin de la mienne.

— Tu as été au Didascalion ?

— J'y suis encore, dans la sixième classe. J'aurai fini l'année prochaine ; ce ne sera pas trop tôt.

— Est-ce que tu t'y ennuies ?

— Oh ! si tu savais comme les maîtresses sont difficiles ! Elles font recommencer vingt-cinq fois la même leçon ! des choses tout à fait inutiles, que les hommes ne demandent jamais. Et puis on se fatigue pour rien ; moi, je n'aime pas ça. Tiens,

prends une figue; pas celle-là, elle n'est pas mûre. Je t'apprendrai une nouvelle manière de les manger : regarde bien.

— Je la connais. C'est plus long et ce n'est pas meilleur. Je vois que tu es une bonne élève.

— Oh! ce que je sais, je l'ai appris toute seule. Les maîtresses voudraient faire croire qu'elles sont plus fortes que nous. Elles ont plus de main, c'est possible ; mais elles n'ont rien inventé.

— Tu as beaucoup d'amants?

— Tous trop vieux; il paraît que c'est inévitable quand on est petite. Les jeunes gens sont si bêtes ! Ils n'aiment que les femmes de quarante ans. J'en vois passer quelquefois qui sont jolis comme des Erôs, et si tu voyais ce qu'ils choisissent ? des hippopotames. C'est à faire pâlir. J'espère bien que je ne vivrai pas jusqu'à l'âge de ces femmes là. Je serais trop honteuse de me déshabiller. C'est que je suis si contente, vois-tu, si contente d'être encore toute jeune. Les seins poussent toujours trop tôt. Il me semble que le premier mois où je verrai mon sang couler, je me croirai déjà près de la mort. Laisse-moi te faire un baiser. Je t'aime bien. »

Ici la conversation prit une tournure moins posée, sinon plus silencieuse, et Démétrios s'aperçut vite que ses scrupules n'étaient pas de mise auprès d'une petite personne déjà si bien renseignée. Elle semblait se rendre compte qu'elle n'était qu'une pâture un peu maigre pour un appétit de jeune homme, et elle déroutait son amant par prodigieuse activité d'attouchements furtifs, qu'il ne pouvait ni prévoir, ni permettre, ni diriger, et qui ne lui laissaient jamais le repos d'une étreinte aimante. Le petit corps agile et ferme se multipliait autour de lui, s'offrait et se refusait, glissait, tournait, luttait. À la fin ils se saisirent. Mais cette demi-heure ne fut qu'un long jeu.

Elle sauta du lit la première, trempa son doigt dans la coupe de miel et s'en barbouilla les lèvres;

puis, avec mille efforts pour ne pas rire, elle se pencha sur Démétrios en frottant sa bouche sur la sienne. Ses boucles rondes dansaient de chaque côté de leurs joues. Le jeune homme sourit et s'accouda :

« Comment t'appelles-tu ? dit-il.

— Melitta. Tu n'avais pas vu mon nom sur la porte ?

— Je n'avais pas regardé.

— Tu pouvais le voir dans ma chambre. Ils l'ont tous écrit sur mes murs. Je serai bientôt obligée de les faire repeindre. »

Démétrios leva la tête : les quatre panneaux de la pièce étaient couverts d'inscriptions.

« Tiens, c'est assez curieux, dit-il. On peut lire ?

— Oh ! si tu veux. Je n'ai pas de secrets. »

Il lut. Le nom de Melitta se trouvait là plusieurs fois répété avec des noms d'hommes et des dessins barbares. Des phrases tendres, obscènes ou comiques, s'enchevêtraient bizarrement. Des amants se vantaient de leur vigueur, ou détaillaient les charmes de la petite courtisane, ou encore se moquaient de ses bonnes camarades. Tout cela n'était guère intéressant que comme témoignage écrit d'une abjection générale. Mais vers la fin du panneau de droite, Démétrios eut un sursaut.

« Qui est-ce ? Qui est-ce ? Dis-moi !

— Mais qui ? quoi ? où cela ? dit l'enfant. Qu'est-ce que tu as ?

— Ici. Ce nom-là. Qui a écrit cela ? »

Et son doigt s'arrêta sous cette double ligne :

ΜΕΛΙΤΤΑ .Λ ΧΡΥΣΙΔΑ
ΧΡΥΣΙΣ .Λ. ΜΕΛΙΤΤΗΝ

« Ah! répondit-elle, ça, c'est moi. C'est moi qui l'ai écrit.

— Mais qui est-ce, cette Chrysis ?

— C'est ma grande amie.

— Je m'en doute bien. Ce n'est pas cela que je

te demande. *Quelle* Chrysis? Il y en a beaucoup.

— La mienne, c'est la plus belle. Chrysis de Galilée.

— Tu la connais! Tu la connais! Mais parle-moi donc! D'où vient-elle? où demeure-t-elle? qui est son amant? dis-moi tout! »

Il s'assit sur le lit de repos et prit la petite sur ses genoux.

« Tu es donc amoureux ? dit-elle.

— Peu t'importe. Raconte-moi tout ce que tu sais, j'ai absolument besoin de le savoir.

— Oh! je ne sais rien du tout. C'est court. Elle est venue deux fois chez moi et tu penses que je ne lui ai pas demandé des renseignements sur sa famille. J'étais trop heureuse de l'avoir, et je n'ai pas perdu le temps en conversations.

— Comment est-elle faite?

— Elle est faite comme une jolie femme, que veux-tu que je te dise? Faut-il que je t'énumère toutes les parties de son corps en ajoutant que tout est beau? Et puis, c'est une femme, celle-là; une vraie femme... Quand je pense à elle, j'ai tout de suite envie de quelqu'un. »

Et elle prit Démétrios par le cou.

« Tu ne sais rien, reprit-il, rien sur elle?

— Je sais... je sais qu'elle vient de Galilée, qu'elle a presque vingt ans et qu'elle demeure dans le quartier des Juives, à l'est de la ville, près des jardins. Mais c'est tout.

— Et sur sa vie, sur ses goûts? tu ne peux rien me dire? Elle aime les femmes puisqu'elle viens chez toi. Mais est-elle tout à fait lesbienne?

— Certainement non. La première nuit qu'elle a passé ici elle avait amené un amant, et je te jure qu'elle ne simulait rien. Quand une femme est sincère, je le vois à ses yeux. Cela n'empêche pas qu'elle soit revenue une fois toute seule... Et elle m'a promis une troisième nuit.

— Tu ne lui connais pas d'autre amie dans les jardins? Personne?

— Si, une femme de son pays, Chimairis, une pauvre.

— Où demeure-t-elle ? Il faut que je la voie.

— Elle couche dans le bois, depuis un an. Elle a vendu sa maison. Mais je sais où est son trou. Je peux t'y mener, si tu le désires. Mets-moi mes sandales, veux-tu ? »

Démétrios noua d'une main rapide les cordons de cuir tressé sur les chevilles frêles de Melitta. Puis il lui tendit sa robe courte qu'elle prit simplement sur le bras, et ils sortirent à la hâte.

En chemin, l'enfant lui expliqua brièvement qui était cette femme qu'ils allaient voir ensemble. Les bergères d'Israël, sur les hauteurs boisées où se trouvent les pâturages, restent tout l'été loin des hommes, privées de la chaleur du lit. Le soleil ardent, la longue solitude, le silence et le désœuvrement excitent en elles des désirs qui, faute d'être soulagés, deviennent bientôt intolérables. Pour assouvir cette soif atroce de leur corps, pour inonder cette brûlure qui les tient éveillées la nuit, elles n'ont qu'un mâle auprès d'elles, leur bouc lascif, toujours dans leurs bras nus ; mais ce n'est pas sans effroi qu'elles s'offrent à lui, car leur dieu défend les unions stériles, et les femmes surprises sous des animaux sont lapidées par les prêtres. Chimairis était bergère sur les montagnes du Carmel quand elle rencontra près d'une source une jeune paysanne phénicienne, gardeuse de chèvres elle aussi, et qui la convertit à la foi d'Astarté. Elle apprit ainsi qu'on l'avait trompée en la persuadant d'obéir à une interdiction divine ; et depuis ce jour les deux jeunes filles arrêtèrent leurs troupeaux nomades devant une caverne écartée où elles pénétraient chaque soir, traînant un grand bouc par les cornes, pour satisfaire à leur passion. A peu de temps de là, la Palestine ayant été conquise par les troupes de Pompée, Chimairis et son amie furent enlevées par des soldats romains, et

si brutalement violées par tant d'hommes en une nuit, que la Phénicienne en mourut. La Juive avait fait vœu, si elle survivait, d'entretenir sept ans un bouc dans un temple de la déesse, et, sortie vivante de ce stupre acharné, elle se vendit aux recruteurs des jardins d'Alexandrie.

Melitta dit toute cette histoire à Démétrios qui n'écoutait pas. Elle ajouta même le récit des malheurs de Chimairis depuis son arrivée au temple, le discrédit jeté sur elle par le bouc noir qui vivait dans sa chambre, le petit nombre des amants à qui ce rival ne répugnait point, la ruine enfin survenue avec la vente de sa maison, et le sort misérable où elle était réduite, de donner en spectacle ses amours bestiales pour gagner les pièces d'argent dont elle avait besoin pour vivre.

« Tu peux le lui demander, dit Melitta. Je l'ai payée pour cela, un soir, et bien d'autres courtisanes comme moi. On la loue quelquefois quand on donne un fête. Il paraît que les Trente-Six sont encore bien pis, dans le Cotytteion ; mais dans les jardins, c'est assez rare. Tu vois qu'ici aussi nous avons deux morales. »

Ils marchèrent longtemps. Le parc était immense. De loin en loin, une fille sous un arbre disait son nom en ouvrant sa robe, puis se recouchait, les yeux sur sa main. Melitta en connaissait quelques-unes, qui l'embrassaient sans l'arrêter. En passant devant un autel fruste, elle cueillit trois grandes fleurs dans l'herbe et les déposa sur la pierre.

La nuit n'était pas encore sombre. La lumière intense des jours d'été a quelque chose de durable qui s'attarde vaguement dans les lents crépuscules. Les étoiles faibles et mouillées, à peine plus claires que le fond du ciel, clignaient d'une palpitation douce, et les ombres des branches restaient indécises.

« Tiens ! dit Melitta. Maman. Voilà maman. »

Une femme seule, vêtue d'une triple mousseline rayée de bleu, s'avançait d'un pas tranquille.

Dès qu'elle aperçut l'enfant, elle courut à elle, la souleva de terre, la prit dans ses bras, et l'embrassa fortement sur les joues.

« Ma petite fille ! mon petit amour, où vas-tu ?

— Je conduis quelqu'un qui veut voir Chimairis. Et toi ? Est-ce que tu te promènes ?

— Corinna est accouchée. Je suis allée chez elle ; j'ai dîné près de son lit.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait ? Un garçon ?

— Deux jumelles, mon chéri, roses comme des poupées de cire. Tu peux y aller cette nuit, elle te les montrera.

— Oh ! que c'est bien ! Deux petites courtisanes. Comment les appelle-t-on ?

— Pannychis toutes les deux, parce qu'elles sont nées la veille des Aphrodisies. C'est un présage divin. Elles seront jolies. »

Elle reposa l'enfant sur ses pieds, et s'adressant à Démétrios :

« Comment trouves-tu ma fille ? Ai-je le droit d'en être orgueilleuse ?

— Vous pouvez être satisfaites l'une de l'autre », dit-il avec calme, et s'approchant de la jeune femme il lui découvrit la poitrine, qu'elle avait blanche et gonflée.

« Embrasse maman », dit Melitta.

Il posa silencieusement un baiser entre les seins. Pythias le lui rendit sur la bouche et ils se séparèrent.

Démétrios et l'enfant firent encore quelques pas sous les arbres, tandis que la courtisane s'éloignait en retournant la tête. A la fin ils arrivèrent, et Melitta dit :

« C'est ici. »

Chimairis était accroupie sur le talon gauche, dans un petit espace gazonné entre deux arbres et un buisson. Elle avait étendu sous elle une sorte de haillon rouge qui était son dernier vêtement pendant le jour et sur lequel elle couchait nue à l'heure où passent les hommes. Démétrios

la contemplait avec un intérêt croissant. Elle avait cet aspect fiévreux de certaines brunes amaigries dont le corps fauve semble consumé par une ardeur toujours battante Ses lèvres musclées, son regard excessif, ses paupières largement livides, composaient une expression double, de convoitise sensuelle et d'épuisement. La courbe de son ventre cave et de ses cuisses nerveuses se creusait d'elle-même, comme pour recevoir ; et Chimairis ayant tout vendu, même ses peignes et ses épingles, même ses pinces à épiler, sa chevelure s'était embrouillée dans un désordre inextricable, tandis qu'une pubescence noire ajoutait à sa nudité quelque chose de sauvage, d'impudique et de velu.

Près d'elle, le grand bouc se tenait sur ses pattes raides, attaché à un arbre par une chaîne d'or qui avait autrefois brillé à quatre tours sur la poitrine de son amie.

« Chimairis, dit Melitta, lève-toi. C'est quelqu'un qui veut te parler. »

La Juive regarda, mais ne bougea point.

Démétrios s'avança.

« Tu connais Chrysis ? dit-il.

— Oui.

— Tu la vois souvent?

— Oui.

— Tu peux me parler d'elle?

— Non.

— Comment, non ? Comment, tu ne peux pas?

— Non. »

Melitta était stupéfaite :

« Parle-lui, dit-elle. Aie confiance. Il l'aime : il lui veut du bien.

— Je vois clairement qu'il l'aime, répondit Chimairis. S'il l'aime, il lui veut du mal. S'il l'aime, je ne parlerai pas. »

Démétrios eut un frisson de colère, mais se tut.

« Donne-moi ta main, lui dit la Juive. Je verrai là si je me suis trompée. »

Elle prit la main gauche du jeune homme et la

tourna vers le clair de lune. Melitta se pencha pour voir, bien qu'elle ne sût pas lire les mystérieuses lignes ; mais leur fatalité l'attirait.

« Que vois-tu ? dit Démétrios.

— Je vois... puis-je dire ce que je vois ? M'en sauras tu gré ? Me croiras-tu, seulement ? Je vois d'abord tout le bonheur ; mais c'est dans le passé. Je vois aussi tout l'amour, mais cela se perd dans le sang...

— Le mien ?

— Le sang d'une femme. Et puis le sang d'une autre femme. Et puis le tien, un peu plus tard. »

Démétrios haussa les épaules. Quand il se retourna il aperçut Melitta fuyant à toutes jambes dans l'allée.

« Elle a eu peur, reprit Chimairis. Pourtant ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, ni de moi. Laisse aller les choses, puisqu'on ne peut rien arrêter. Dès avant ta naissance, ta destinée était certaine. Va-t'en. Je ne parlerai plus. »

Et elle laissa retomber la main.

III

OU DÉMÉTRIOS OBÉIT A DES SCRUPULES PEUT-ÊTRE EXCESSIFS.

> LE DUC
> C'est toi, Renzo ?
> LORENZO
> Seigneur, n'en doutez pas.
> (*Il le tue.*)
> A. DE MUSSET.

« Le sang d'une femme. Ensuite le sang d'une autre femme. Ensuite le tien ; mais un peu plus tard. »

Démétrios se répétait ces paroles en marchant, et, quoi qu'il en eût, la croyance en elles l'oppressait. Il ne s'était jamais fié aux oracles tirés du corps des victimes ou du mouvement des pla-

nètes. De telles affinités lui semblaient trop problématiques. Mais les lignes complexes de la main ont par elles-mêmes un aspect d'horoscope exclusivement individuel qu'il ne regardait pas sans inquiétude. Aussi la prédiction de la chiromantide demeura-t-elle dans son esprit.

A son tour il considéra la paume de sa main gauche où sa vie était résumée en signes secrets et ineffaçables.

Il y vit d'abord, au sommet, une sorte de croissant régulier, dont les pointes étaient tournées vers la naissance des doigts. Au dessous, une ligne quadruple, noueuse et rosée, se creusait, marquée en deux endroits par des points plus rouges. Une autre ligne, plus mince, descendait d'abord parallèle, puis virait brusquement vers le poignet. Enfin, une troisième, courte et pure, contournait la base du pouce, qui était entièrement couvert de linéoles effilées. — Démétrios vit tout cela ; mais n'en sachant pas lire le symbole caché, il se passa la main sur les yeux et changea d'objet sa méditation.

Chrysis. Chrysis. Chrysis. Ce nom battait en lui comme une fièvre. La satisfaire, la conquérir, l'enfermer dans ses bras, fuir avec elle ailleurs, en Syrie, en Grèce, à Rome, n'importe où, pourvu que ce fût dans un endroit où lui n'eût pas de maîtresses et elle pas d'amants : voilà ce qu'il fallait faire, et immédiatement, immédiatement !

Des trois cadeaux qu'elle avait demandés, un déjà était pris. Il restait les deux autres : le peigne et le collier.

« Le peigne d'abord », pensa-t-il.

Et il pressa le pas.

Tous les soirs, après le soleil couché, la femme du grand prêtre s'asseyait sur un banc de marbre adossé à la forêt et d'où l'on voyait toute la mer. Démétrios ne l'ignorait point, car cette femme, comme tant d'autres, avait été amoureuse de lui, et

elle lui avait dit une fois que le jour où il voudrait d'elle, ce serait là qu'il la trouverait.

Donc, ce fut là qu'il se rendit.

Elle y était en effet; mais elle ne le vit pas s'avancer ; elle se tenait assise les yeux clos, le corps renversé sur le dossier, et les deux bras à l'abandon. Démétrios s'assit auprès d'elle, très doucement, et la regarda.

C'était une Égyptienne. Elle se nommait Touni. Elle portait une tunique légère de pourpre vive, sans agrafes, ni ceinture, et sans autres broderies que deux étoiles noires pour marquer les pointes de ses seins. La mince étoffe, plissée au fer, s'arrêtait sur les boules délicates de ses genoux, et de petites chaussures de cuir bleu gantaient ses pieds menus et ronds. Sa peau était très bistrée, ses lèvres étaient très épaisses, ses épaules étaient très fines, sa taille fragile et souple semblait fatiguée par le poids de sa gorge pleine. Elle dormait la bouche ouverte, et respirait doucement.

. . . .

Je ne raconterai pas le meurtre de Touni, malgré tout ce qu'il eut d'émouvant, de tragique et de passionné. Démétrios aurait eu vingt raisons pour ne pas le commettre. Il en trouva vingt pour s'y résigner, et il est assez difficile de décider s'il eut tort ou raison en ceci.

D'abord, il savait bien qu'au prix d'une simple politesse... Mais ce moyen-là n'était pas de ceux auxquels il voulût s'arrêter. Pourtant, cette femme lui aurait donné son peigne et même sa chevelure aussi, par amour. S'il ne le demanda pas, ce fut pur scrupule : Chrysis avait très nettement exigé *un crime* et non pas tel bibelot ancien, piqué dans les cheveux d'une jeune femme. C'est pourquoi il crut de son devoir de consentir à quelque effusion de sang.

Il aurait pu considérer encore que les serments qu'on fait aux femmes pendant les accès amoureux peuvent s'oublier dans l'intervalle sans

grand dommage pour la valeur morale de l'amant qui les a jurés, et que si jamais cet oubli involontaire devait se couvrir d'une excuse, c'était bien dans la circonstance où la vie d'une autre femme assurément innocente se trouvait dans la balance. Mais Démétrios n'admit pas la valabilité de ce raisonnement. L'aventure qu'il poursuivait lui parut vraiment trop curieuse pour en escamoter les incidents violents. Il craignit de regretter plus tard d'avoir effacé de l'intrigue une scène courte mais nécessaire à la beauté de l'ensemble. Souvent il ne faudrait qu'une défaillance vertueuse pour réduire une tragédie aux banalités de l'existence normale. La mort de Casandra, se dit-il, n'est pas un fait indispensable au développement d'*Agamemnon*, mais si elle n'avait pas lieu, toute l'*Orestie* en serait gâtée.

D'ailleurs, une de ses théories familières était qu'il ne faut se commettre avec les gens inconnus que pour leur créer des événements qui varient leur vie monotone. Et certes, depuis la veille il s'était inspiré de cette maxime. Bacchis ne risquait pas d'oublier jamais ce qu'il venait de faire pour elle Jusqu'à sa dernière vieillesse, elle se verrait, soulevant la pierre de son petit autel domestique, et trouvant la place vide où son miroir était caché. La femme du grand prêtre, qui avait vécu jusque-là dans l'ennui du culte officiel et des cérémonies régulières, était morte de la façon la plus dramatique et la plus intéressante ; et s'il est vrai que l'instant où le souffle s'en va semble d'une durée plus longue que toute la vie antérieure, rien n'égalait en agitation l'existence de Touni.

Démétrios se sentit plein de confiance. Il serra dans ses vêtements le miroir et le peigne, et sans réfléchir davantage il entreprit le troisième des travaux commandés par Chrysis : la prise du collier d'Aphrodite.

Il ne fallait pas songer à entrer au temple par la grande porte. Les douze hermaphrodites qui gardaient l'entrée eussent sans doute laissé passer

Démétrios, malgré l'interdiction qui arrêtait tout profane en l'absence des prêtres ; mais il lui était inutile de prouver aussi naïvement sa future culpabilité, puisqu'une entrée secrète menait au sanctuaire.

Démétrios se rendit dans une partie du bois qui était déserte et où se trouvait la necropole des grands prêtres de la déesse. Il compta les premiers tombeaux, fit tourner la porte du septième et la referma derrière lui.

Avec une grande difficulté, car la pierre était lourde, il souleva la dalle funéraire sous laquelle s'enfonçait un escalier de marbre, et il descendit marche à marche.

Il savait qu'on pouvait faire soixante pas en ligne droite, et qu'après, il était nécessaire de suivre le mur à tâtons pour ne pas se heurter à l'escalier souterrain du temple.

La grande fraîcheur de la terre profonde le calma peu à peu.

En quelques instants, il arriva au terme ; il monta, puis il ouvrit.

IV

OU IL FAIT CLAIR DE LUNE

Φάσεις, τὰν μὲν Κύπριν ἀνὰ κραναὰν Κνίδον ἀθρῶν
ἅδε που ὡς φλέξει καὶ θεὸς εὖσα λίθον.

ANTIPATER.

La nuit était claire au dehors et noire dans la divine enceinte. Lorsqu'avec précaution il eut refermé doucement la porte trop sonore, il se sentit plein de frissons et comme environné par la froideur des pierres. Il n'osait pas lever les yeux. Ce silence noir l'effrayait ; l'obscurité se peuplait d'inconnu. Il se mit la main sur le front

comme un homme qui ne veut pas s'éveiller, de peur de se retrouver vivant. Il regarda enfin.

Dans une grande lumière de lune, la déesse apparaissait, toute blanche, sur un piédestal de pierre rose chargé de trésors appendus. Elle était nue et sexuée, tenait d'une main son miroir dont le manche était un priape, et de l'autre adornait sa beauté d'un collier de perles à sept rangs. Une perle plus grosse que les autres, argentine et allongée, brillait entre ses deux mamelles, comme un croissant nocturne entre deux nuages ronds. Et c'étaient les vraies perles saintes nées des gouttes d'eau qui avaient roulé dans la conque de l'Anadyomène.

Démétrios se perdit dans une adoration ineffable. Il crut en vérité que l'Aphrodite elle-même était là. Il ne reconnut plus son œuvre tant l'abîme était profond entre ce qu'il avait été et ce qu'il était devenu. Il tendit les bras en avant et murmura les mots mystérieux par lesquels on prie la déesse dans les cérémonies phrygiennes.

Surnaturelle, lumineuse, impalpable, nue et pure, la vision flottait sur la pierre, palpitait moelleusement. Il fixait les yeux sur elle, et pourtant il craignait déjà que la caresse de son regard ne fît évaporer dans l'air cette hallucination faible. Il s'avança très doucement, toucha du doigt l'orteil rose, comme pour s'assurer de l'existence de la statue, et, incapable de s'arrêter tant elle l'attirait à soi, il monta debout auprès d'elle et posa les mains sur les épaules blanches en la contemplant dans les yeux.

Il tremblait, il défaillait, il se prit à rire de joie. Ses mains erraient sur les bras nus, pressaient la taille froide et dure, descendaient le long des jambes, caressaient le globe du ventre. De toute sa force il s'étirait contre cette immortalité. Il se regarda dans le miroir, il souleva le collier de perles, l'ôta, le fit briller à la lune et le remit peureusement. Il baisa la main repliée, le cou rond, l'onduleuse gorge, la bouche entr'ouverte

du marbre. Puis il recula jusqu'aux bords du socle, et, se tenant aux bras divins, il regarda tendrement la tête adorable inclinée.

Les cheveux avaient été coiffés à la manière orientale et voilaient le front légèrement. Les yeux à demi fermés se prolongeaient en sourire. Les lèvres restaient séparées, comme évanouies d'un baiser.

Il disposa en silence les sept rangs de perles rondes sur la poitrine éclatante, et descendit jusqu'à terre pour voir l'idole de plus loin.

Alors il lui sembla qu'il se réveillait. Il se rappela ce qu'il était venu faire, ce qu'il avait voulu, failli accomplir : une chose monstrueuse. Il se sentit rougir jusqu'aux tempes.

Le souvenir de Chrysis passa devant sa mémoire comme une apparition grossière. Il énuméra tout ce qui était douteux dans la beauté de la courtisane : les lèvres épaisses, les cheveux gonflés, la démarche molle. Ce qu'étaient les mains, il l'avait oublié ; mais il les imagina larges, pour ajouter un détail odieux à l'image qu'il repoussait. Son état d'esprit devint semblable à celui d'un homme surpris à l'aube par son unique maîtresse dans le lit d'une fille ignoble, et qui ne pourrait pas s'expliquer à lui-même comment il a pu se laisser tenter la veille. Il ne trouvait ni une excuse, ni même une raison sérieuse. Evidemment, pendant une journée, il avait subi une sorte de folie passagère, un trouble physique, une maladie. Il se sentait guéri, mais encore ivre d'étourdissement.

Pour achever de revenir à lui, il s'adossa contre le mur du temple, et resta longtemps debout devant la statue. La lumière de la lune continuait de descendre par l'ouverture carrée du toit ; Aphrodite resplendissait ; et, comme les yeux étaient dans l'ombre, il cherchait leur regard...

... Toute la nuit se passa ainsi. Puis le jour vint et la statue prit tour à tour la lividité rose de l'aube et le reflet doré du soleil.

Démétrios ne pensait plus. Le peigne d'ivoire et le miroir d'argent qu'il portait dans sa tunique avaient disparu de sa mémoire. Il s'abandonnait doucement à la contemplation sereine.

Au dehors, une tempête de cris d'oiseaux bruissait, sifflait, chantait dans le jardin. On entendait des voix de femmes qui parlaient et qui riaient au pied des murs. L'agitation du matin surgissait de la terre éveillée. Démétrios n'avait en lui que des sentiments bienheureux.

... Le soleil était déjà haut et l'ombre du toit s'était déplacée quand il entendit un bruit confus de pas légers fouler les marches extérieures.

C'était sans doute un sacrifice qu'on allait offrir à la déesse, une procession de jeunes femmes qui venaient accomplir des vœux ou en prononcer devant la statue, pour le premier jour des Aphrodisies.

Démétrios voulut fuir.

Le piédestal sacré s'ouvrait par derrière, d'une façon que les prêtres seuls, et le sculpteur, connaissaient. C'était là que se tenait l'hiérophante pour dicter à un jeune enfant dont la voix était claire et haute les discours miraculeux qui venaient de la statue le troisième jour de la fête. Par là on pouvait gagner les jardins. Démétrios y pénétra, et s'arrêta devant les ouvertures bordées de bronze, qui perçaient la pierre profonde.

Les deux portes d'or s'ouvrirent lourdement. Puis la procession entra.

V

OU CHRYSIS S'EXPLIQUE AVEC FEU SUR UNE QUESTION QUI L'INTÉRESSE.

> Donc, comme dit Lucian, il est bien plus beau qu'une femme soit virile que non pas un homme soit féminin.
>
> BRANTOME.

Vers le milieu de la nuit, Chrysis fut réveillée par trois coups frappés à la porte.

Elle avait dormi tout le jour entre les deux Corinthiennes, et sans le bouleversement de leur lit on les eût prises pour trois sœurs ensemble. Rhodis était pelotonnée contre la Galiléenne, dont la jambe en sueur pesait sur elle. Myrtocleia dormait sur la poitrine, les yeux sur le bras et le dos nu.

Chrysis se dégagea avec précaution, fit trois pas sur le lit, descendit, et ouvrit la porte à moitié.

Un bruit de voix venait de l'entrée.

« Qui est-ce, Djala ? qui est-ce ? demanda-t-elle.

— C'est Naucratès qui veut te parler. Je lui dis que tu n'es pas libre.

— Mais si, quelle bêtise ! certainement si, je suis libre ! Entre, Naucratès. Je suis dans ma chambre. »

Et elle se remit au lit.

Naucratès resta quelque temps sur le seuil, comme s'il craignait d'être indiscret. Les deux musiciennes ouvraient des yeux encore pleins de sommeil et ne pouvaient pas s'arracher à leurs rêves.

« Assieds-toi, dit Chrysis. Je n'ai pas de coquetteries à faire entre nous. Je sais que tu ne viens pas pour moi. Que me veux-tu ? »

Naucratès était un philosophe connu, qui depuis plus de vingt ans était l'amant de Bacchis et ne la trompait point, plus par indolence que par fidélité. Ses cheveux gris étaient coupés courts, sa barbe en pointe à la Démosthène et ses moustaches au niveau des lèvres. Il portait un grand vêtement blanc, fait de laine simple à bande unie.

« Je viens t'inviter, dit-il. Bacchis donne demain un dîner qui sera suivi d'une fête. Nous serons sept, si tu viens. Ne manque pas de venir.

— Une fête ? A quelle occasion ?

— Pour les Aphrodisies, comme tous les ans. Il y aura des danseuses et des aulétrides. Je crois

que tes deux amies sont commandées, et même elles ne devraient pas être ici. On répète chez Bacchis en ce moment.

— Oh ! c'est vrai, s'écria Rhodis, nous n'y pensions plus. Lève-toi, Myrto, nous sommes très en retard. »

Mais Chrysis se récriait.

« Non ! pas encore ! que tu es méchant de m'enlever mes femmes. Si je m'étais doutée de cela, je ne t'aurais pas reçu. Oh ! les voilà déjà prêtes !

— Nos robes ne sont pas compliquées, dit l'enfant. Et nous ne sommes pas assez belles pour nous habiller longtemps.

— Vous verrai-je au temple, du moins ?

— Oui, demain matin, nous portons des colombes. Je prends une drachme dans ta bourse, Chrysé. Nous n'aurions pas de quoi les acheter. A demain. »

Elles sortirent en courant. Naucratès regarda quelque temps la porte fermée sur elles ; puis il se croisa les bras et dit à voix basse en se retournant vers Chrysis :

« Bien. Tu vas bien.

— Comment ?

— Une seule ne te suffit plus. Il t'en faut deux, maintenant. Tu les prends jusque dans la rue. C'est une jolie existence. Mais alors, veux-tu me dire, mais qu'est-ce qu'il nous reste, à nous, nous les hommes ? Vous avez toutes des amies, et en sortant de leurs bras épuisants, vous ne donnez de votre passion que ce qu'elles veulent bien vous laisser. Crois-tu que cela puisse durer longtemps ? Si cela continue ainsi, nous serons forcés d'aller chez Bathylle...

— Ah ! non, s'écria Chrysis. Voilà ce que je n'admettrai jamais. Je le sais bien, vous faites tous cette comparaison-là. Elle n'a pas de sens ; et je m'étonne que toi, qui fais profession de penser, tu la répètes si légèrement !

— Et quelle différence trouves-tu...

— Il ne s'agit pas de différence. Il n'y a aucun rapport entre l'un et l'autre : c'est bien simple.

— Je ne dis pas que tu te trompes. Je veux connaître tes raisons.

— Oh ! cela se dit en deux mots; écoute bien. La femme est un instrument d'amour admirable. Des pieds à la tête elle est faite uniquement, merveilleusement, pour l'amour. *Elle seule sait aimer. Elle seule sait être aimée.* Par conséquent : si un couple amoureux se compose de deux femmes, il est parfait. S'il n'en a qu'une seule il est moitié moins bien. S'il n'en a aucune, il est purement idiot. J'ai dit.

— C'est ainsi que tu traites Socrate ? et Alcibiade? et Platon ?

— Les grands hommes, pas plus que les dieux, ne sont grands en toute circonstance. Pallas n'entend rien au commerce, Sophocle ne savait pas peindre : Alcibiade ne savait pas aimer. Philosophes, poètes ou rhéteurs, ceux qui se réclament de lui ne valent pas mieux, et si grands qu'ils soient dans leur art, en amour ce sont des imbéciles. Crois-moi, Naucratès, je sens que j'ai raison. »

Le philosophe fit un geste.

« Tu es un peu irrévérencieuse, dit-il ; mais je ne crois nullement que tu aies tort. Mon indignation n'était pas réelle. Il y a quelque chose de charmant dans l'union de deux jeunes femmes, à la condition qu'elles veuillent bien rester féminines toutes les deux, garder leurs longues chevelures, découvrir leurs seins et ne pas s'affubler d'instruments postiches, comme si, par une inconséquence, elles enviaient le sexe grossier qu'elles méprisent si joliment. Oui, leur liaison est remarquable parce que leurs caresses sont toutes superficielles, et leur volupté d'autant plus raffinée. Elles ne s'étreignent pas, elles s'effleurent pour goûter la suprême joie. Leur nuit de noces n'est pas sanglante. Ce sont des vierges, Chrysis. Elles ignorent l'action brutale ; c'est en cela

qu'elles sont supérieures à Bathylle, qui prétend en offrir l'équivalent, oubliant que vous aussi, et même pour cette piètrerie, vous pourriez lui faire concurrence. L'amour humain ne se distingue du rut grossier des animaux que par deux fonctions divines : la caresse et le baiser. Or ce sont les seules que connaissent les femmes dont nous parlons ici. Elles les ont même perfectionnées.

— On ne peut mieux, dit Chrysis ahurie. Mais alors que me reproches-tu ?

-- Je te reproche d'être cent mille. Déjà un grand nombre de femmes n'ont de plaisir parfait qu'avec leur propre sexe. Bientôt vous ne voudrez plus nous recevoir, même à titre de pis aller. C'est par jalousie que je te gronde. »

Ici, Naucratès trouva que l'entretien avait assez duré, et comme il lui importait peu de connaître par le menu les opinions de Chrysis en matière de morale, il se leva.

« Je puis dire à Bacchis qu'elle compte sur toi ? dit-il.

— Je viendrai », répondit Chrysis.

Le philosophe lui baisa les genoux et sortit avec lenteur.

Alors elle joignit les mains et parla tout haut, bien qu'elle fût seule.

« Bacchis... Bacchis... il vient de chez elle et il ne sait pas !... Le miroir est donc toujours là ?... Démétrios m'a oubliée... S'il a hésité le premier jour, je suis perdue, il ne fera rien... Mais il est possible que tout soit fini ! Bacchis a d'autres miroirs dont elle se sert plus souvent. Sans doute elle ne sait pas encore... Dieux ! Dieux ! aucun moyen d'avoir des nouvelles, et peut-être... Ah ! Djala ! Djala ! »

L'esclave entra.

« Donne-moi mes osselets, dit Chrysis. Je veux tirer. »

Et elle jeta en l'air les quatre petits os...

« Oh !... Oh !... Djala, regarde ! le coup d'Aphrodite ! »

On appelait ainsi un coup assez rare par lequel les osselets présentaient tous une face différente. Il y avait exactement trente-cinq chances contre une pour que cette disposition ne se produisît pas. C'était le meilleur coup du jeu.

Djala observa froidement :

« Qu'est-ce que tu avais demandé ?

— C'est vrai, dit Chrysis désappointée. J'avais oublié de faire un vœu. Je pensais bien à quelque chose, mais je n'ai rien dit. Est-ce que cela compte tout de même ?

— Je ne crois pas ; il faut recommencer. »

Une seconde fois, Chrysis jeta les osselets.

« Le coup de Midas, maintenant. Qu'est-ce que tu en penses ?

— On ne sait pas. Bon et mauvais. C'est un coup qui s'explique par le suivant. Recommence avec un seul os. »

Une troisième fois Chrysis interrogea le jeu ; mais dès que l'osselet fut retombé, elle bégaya :

« Le... le point de Chios ! »

Et elle éclata en sanglots.

Djala ne disait rien, inquiète elle-même. Chrysis pleurait sur le lit, les cheveux répandus autour de la tête. Enfin elle se retourna dans un mouvement de colère.

« Pourquoi m'as-tu fait recommencer ? Je suis sûre que le premier coup comptait

— Si tu as fait vœu, oui. Si tu n'as pas fait vœu, non. Toi seule le sais, dit Djala.

— D'ailleurs, les osselets ne prouvent rien. C'est un jeu grec. Je n'y crois pas. Je vais essayer autre chose. »

Elle essuya ses larmes et traversa la chambre. Elle prit sur une tablette une boîte de jetons blancs, en compta vingt-deux, puis, avec la pointe d'une agrafe de perles, elle y grava l'une après l'autre les vingt-deux lettres de l'alphabet hé-

breu. C'étaient les arcanes de la Cabbale qu'elle avait appris en Galilée et qui, par une tradition vénérable, sont devenus notre tarot..

« Voilà en quoi j'ai confiance. Voilà ce qui ne trompe pas, dit-elle. Lève le pan de ta robe ; ce sera mon sac. »

Elle jeta les vingt-deux jetons dans la tunique de l'esclave, en répétant mentalement :

« Porterai-je le collier d'Aphrodite ? Porterai-le collier d'Aphrodite ? Porterai-je le collier d'Aphrodite ? »

Et elle tira le dixième arcane, ce qui nettement voulait dire :

« Oui. »

VI

OU CHRYSIS ENTRE ET SORT, UNE ROSE A LA BOUCHE

> « A quoi penses-tu ? » me dit-elle en me touchant du bout du doigt entre les deux sourcils comme pour arrêter ma pensée.
>
> D'ANNUNZIO.

C'était une procession blanche, et bleue, et jaune, et rose, et verte.

Trente courtisanes s'avançaient, portant des corbeilles de fleurs, des colombes de neige aux pieds rouges, des voiles du plus fragile azur, et des ornements précieux.

Un vieux prêtre, barbu de blanc, enveloppé jusqu'autour de la tête dans une raide étoffe écrue, marchait devant le jeune cortège et guidait vers l'autel de pierre la file des dévotes inclinées.

Elles chantaient, et leur chant traînait comme la mer, soupirait comme le vent du midi, haletait comme une bouche amoureuse. Les deux premières portaient des harpes qu'elles soutenaient au creux de leur main gauche et qui se

courbaient en avant comme des faucilles de bois grêle.

L'une d'elles s'avança et dit :

« Tryphera, ô Cypris aimée, t'offre ce voile bleu qu'elle a tissé elle-même, afin que tu continues à lui être bienveillante. »

Une autre :

« Mousarion dépose à tes pieds, ô déesse à la belle couronne, ces couronnes de giroflées et ce bouquet de narcisses penchés. Elle les a portés dans l'orgie et a invoqué ton nom dans l'ivresse de leurs parfums. O Victorieuse, accueille ces dépouilles d'amour. »

Une autre encore :

« En offrande à toi, Cythérée d'or, Timo consacre ce bracelet en spirale. Puisses tu enrouler la vengeance à la gorge de qui tu sais, comme ce serpent d'argent s'enroulait au haut de ses bras nus. »

Myrtocleia et Rhodis avancèrent, se tenant par la main.

« Voici deux colombes de Smyrne, aux ailes blanches comme des caresses, aux pieds rouges comme des baisers. O double déesse d'Amathonte, accepte-les de nos mains unies, s'il est vrai que le mol Adônis ne te suffit pas seul et qu'une étreinte encore plus douce retarde parfois ton sommeil. »

Une courtisane très jeune suivit :

« Aphrodite Peribasia, reçois ma virginité, avec cette tunique tachée de sang. Je suis Pannychis de Brouchion ; depuis la nuit dernière je me suis vouée à toi. »

Une autre :

« Dorothea te conjure, ô charitable Epistrophia, d'éloigner de son esprit le désir qu'y a jeté l'Erôs, ou d'enflammer enfin pour elle les yeux de celui qui se refuse. Elle t'offre cette branche de myrte parce que c'est l'arbre que tu préfères. »

Une autre :

« Sur ton autel, ô Paphia, Callistion dépose soixante drachmes d'argent, le superflu de quatre mines qu'elle a reçues de Cléoménès. Donne-lui un amant plus généreux encore, si l'offrande te semble belle. »

Il ne restait plus devant l'idole qu'une enfant toute rougissante qui s'était mise la dernière. Elle ne tenait à la main qu'une petite couronne de crocos et le prêtre la méprisait pour une aussi mince offrande.

Elle dit :

« Je ne suis pas assez riche pour te donner des pièces d'argent, ô brillante olympienne. D'ailleurs, que pourrais-je te donner que tu ne possèdes pas encore ? Voici des fleurs jaunes et vertes, tressées en couronne pour tes pieds. Et maintenant... »

Elle défit les deux boucles de sa tunique et se mit nue, l'étoffe ayant glissé à terre.

« ... Me voici tout entière à toi, déesse aimée. Je voudrais entrer dans tes jardins, mourir courtisane du temple. Je jure de ne chercher que l'amour, je jure de ne désirer que l'amour, je jure de n'aimer qu'à aimer, et je renonce au monde, et je m'enferme en toi. »

Le prêtre alors la couvrit de parfums et entoura sa nudité du voile tissé par Tryphera. Elles sortirent ensemble de la nef par la porte des jardins.

La procession semblait finie, et les autres courtisanes allaient retourner sur leurs pas, quand on vit entrer en retard une dernière femme sur le seuil.

Celle ci n'avait rien à la main, et on put croire qu'elle aussi ne venait offrir que sa beauté. Ses cheveux semblaient deux flots d'or, deux profondes vagues pleines d'ombre qui engloutissaient les oreilles et se tordaient sur la nuque. Le nez était délicat, avec des narines minces qui palpitaient quelquefois, au-dessus d'une bouche épaisse et peinte, aux coins arrondis et mouvants.

La ligne souple du corps ondulait à chaque pas, et s'animait du roulis des hanches ou du balancement des seins libres sous qui la taille pliait alourdie.

Ses yeux étaient extraordinaires, bleus, mais foncés et brillants à la fois, changeants comme des pierres lunaires, à demi clos sous les cils couchés. Ils regardaient, ces yeux, comme les sirènes chantent....

Le pretre se tournait vers elle, attendant qu'elle parlât.

Elle dit :

« Chrysis, ô Chryseia, te supplie. Accueille les faibles dons qu'elle pose à tes pieds. Ecoute, exauce, aime et soulage celle qui vit selon ton exemple et pour le culte de ton nom. »

Elle tendit en avant ses mains dorées de bagues et se pencha, les jambes serrées.

Le chant vague recommença. Le murmure des harpes monta vers la statue avec la fumée rapide de l'encens que le prêtre brûlait dans une cassolette frémissante.

Elle se redressa lentement et présenta un miroir de bronze qui pendait à sa ceinture.

« A toi, dit-elle, Astarté de la Nuit, qui mêles les mains et les lèvres et dont le symbole est semblable à l'empreinte du pied des biches sur la terre pâle de Syrie, Chrysis consacre son miroir. Il a vu la cernure des paupières, l'éclat des yeux après l'amour, les cheveux collés sur les tempes par la sueur de tes luttes, ô combattante aux mains acharnées, qui mêles les corps et les bouches. »

Le prêtre posa le miroir aux pieds de la statue. Chrysis tira de son chignon d'or un long peigne de cuivre rouge, métal planétaire de la déesse.

« A toi, dit-elle, Anadyomène, qui naquis de la sanglante aurore et du sourire écumeux de la mer, à toi, nudité gouttelante de perles, qui nouais ta chevelure mouillée avec des rubans d'algues vertes, Chrysis consacre son peigne. Il

a plongé dans ses cheveux bouleversés par tes mouvements, ô furieuse Adonienne haletante, qui creuses la cambrure des reins et crispes les genoux raidis. »

Elle donna le peigne au vieillard et pencha la tête à droite pour ôter son collier d'émeraudes.

« A toi, dit-elle, ô Hétaïre, qui dissipes la rougeur des vierges honteuses et conseilles le rire impudique, à toi, pour qui nous mettons en vente l'amour ruisselant de nos entrailles, Chrysis consacre son collier. Il a été donné en salaire par un homme dont elle ignore le nom et chaque émeraude est un baiser où tu as vécu un instant. »

Elle s'inclina une dernière fois plus longtemps, mit le collier dans les mains du prêtre et fit un pas pour s'en aller.

Le prêtre la retint.

« Que demandes-tu à la déesse pour ces précieuses offrandes? »

Elle sourit en secouant la tête, et dit :

« Je ne demande rien. »

Puis elle passa le long de la procession, vola une rose dans une corbeille et la mit dans sa bouche en sortant.

Une à une, toutes les femmes suivirent. La porte se referma sur le temple vide.

Démétrios restait seul, caché dans le piédestal de bronze.

De toute cette scène il n'avait perdu ni un geste ni une parole, et quand tout fut terminé, il resta longtemps sans bouger, à nouveau tourmenté, passionné, irrésolu.

Il s'était bien cru guéri de sa folie de la veille, et il n'avait pas pensé que rien, désormais, pût le jeter une seconde fois dans l'ombre ardente de cette inconnue.

Mais il avait compté sans elle.

Femmes! ô femmes! si vous voulez être aimées, montrez-vous, revenez, soyez là ! L'émotion qu'il

avait sentie à l'entrée de la courtisane était si totale et si lourde qu'il ne fallait plus songer à la combattre par un coup de volonté. Démétrios était lié comme un esclave barbare à un char de triomphe. S'échapper était illusion. Sans le savoir, et naturellement, elle avait mis la main sur lui.

Il l'avait vue venir de très loin, car elle portait la même étoffe jaune qu'à son passage sur la jetée. Elle marchait à pas lents et souples et ondulant les hanches mollement. Elle était venue droit à lui, comme si elle l'avait deviné derrière la pierre.

Dès le premier instant, il comprit qu'il retombait à ses pieds. Quand elle tira de sa ceinture le miroir de bronze poli, elle s'y regarda quelque temps avant de le donner au prêtre et l'éclat de ses yeux devint stupéfiant. Quand pour prendre son peigne de cuivre elle posa la main sur ses cheveux en levant un bras plié, selon le geste des Charites, toute la belle ligne de son corps se développa sous l'étoffe et le soleil alluma dans l'aisselle une rosée de sueur brillante et menue. Enfin, quand pour soulever et défaire son collier de lourdes émeraudes, elle écarta la soie plissée qui voilait sa double poitrine jusqu'au doux espace empli d'ombre où l'on ne peut glisser qu'un bouquet, Démétrios se sentit pris d'une telle frénésie d'y poser les lèvres et d'arracher toute la robe... Mais Chrysis se mit à parler.

Elle parla, et chacun de ses mots était une cruauté. A plaisir elle semblait insister et s'étendre sur la prostitution de ce vase de beauté qu'elle était, blanc comme la statue elle-même, et plein d'or qui ruisselait en chevelure. Elle disait sa porte ouverte à l'oisiveté des passants, la contemplation de son corps abandonnée à des indignes, et le soin de mettre en feu ses joues à des enfants maladroits. Elle disait la fatigue vénale de ses yeux, ses lèvres louées à la nuit, ses cheveux confiés à des mains brutales, sa divinité labourée.

L'excès même des facilités qui entouraient son approche inclinait Démétrios vers elle, décidé du moins à en user pour lui seul et à fermer la porte derrière lui. Tant il est vrai qu'une femme n'est pleinement séduisante que si elle a un passé.

Aussi, lorsqu'ayant donné à la déesse son collier vert en échange de celui qu'elle espérait, Chrysis s'en retourna vers la ville, — elle emportait une volonté humaine à sa bouche, comme la petite rose volée dont elle mordillait la queue.

Démétrios attendit qu'il fût laissé seul dans l'enceinte ; puis il sortit de sa retraite.

Il regarda la statue avec trouble, s'attendant à une lutte en lui. Mais, comme il était incapable de renouveler à si bref intervalle une émotion très violente, il redevint étonnamment calme et sans remords prématuré.

Insouciant, il monta doucement près de la statue, souleva sur la nuque inclinée le Collier de Perles à sept rangs et le glissa dans ses vêtements pour descendre dans la rue.

VII

OU DÉMÉTRIOS RÉSUME LA PRÉSENTE AVENTURE SOUS LA FORME D'UN APOLOGUE, ENCORE QU'IL SACHE MAL PRÉVOIR LE DÉNOUEMENT QU'IL LUI DONNERA PAR LA SUITE.

> Te tenet, absentes alios suspirat amores.
>
> TIBULLE.

Il marchait très rapidement, dans l'espoir de trouver Chrysis encore sur la route qui menait à la ville, craignant, s'il tardait davantage, de retomber sans courage et sans volonté.

La voie blanche de chaleur était si lumineuse que Démétrios fermait les yeux comme au soleil du Midi. Il allait ainsi sans regarder devant lui, et faillit se heurter à quatre esclaves noirs qui

marchaient en tête d'un nouveau cortège, lorsqu'une petite voix chanteuse dit doucement :

« Bien-Aimé! que je suis contente! »

Il leva la tête : c'était la reine Bérénice accoudée en sa litière.

Elle ordonna :

« Arrêtez, porteurs! »

et tendit les bras à l'amant.

Démétrios fut fort ennuyé; mais il ne pouvait se refuser et il monta d'un air maussade.

Alors la reine Bérénice. folle de joie. se traîna sur les mains jusqu'au fond, et roula parmi les coussins comme une chatte qui veut jouer.

Car cette litière était une chambre et vingt-quatre esclaves la portaient. Douze femmes pouvaient s'y coucher aisément, au hasard d'un sourd tapis bleu, semé de coussins et d'étoffes, et sa hauteur était telle qu'on n'en pouvait toucher le plafond, même du bout d'un éventail. Elle était plus longue que large, fermée en avant et sur les côtés par trois rideaux jaunes très légers, qui s'éblouissaient de lumière; le fond était de bois de cèdre, drapé d'un long voile de soie orangée. Tout en haut de cette paroi brillante, le vaste épervier d'or d'Egypte éployait sa raide envergure; plus bas. ciselé d'ivoire et d'argent, le symbole antique d'Astarté s'ouvrait au-dessus d'une lampe allumée qui luttait avec le jour en d'insaisissables reflets. Au-dessous était couchée la reine Bérénice entre deux esclaves persanes qui agitaient autour d'elle deux panaches de plumes de paon.

Elle attira des yeux le jeune sculpteur à ses côtés et répéta :

« Bien-Aimé, je suis contente. »

Elle lui mit la main sur la joue :

« Je te cherchais, Bien-Aimé. Où étais-tu? Je ne t'ai pas vu depuis avant-hier. Si je ne t'avais pas rencontré je serais morte de chagrin tout à l'heure. Toute seule dans cette grande litière je m'ennuyais tant. En passant sur le pont des Her-

mès, j'ai jeté tous mes bijoux dans l'eau pour faire des ronds. Tu vois, je n'ai plus ni bagues ni colliers. J'ai l'air d'une petite pauvre à tes pieds. »

Elle se retourna contre lui et l'embrassa sur la bouche. Les deux porteuses d'éventails allèrent s'accroupir un peu plus loin, et quand la reine Bérénice se mit à parler tout bas, elles approchèrent leurs doigts de leurs oreilles pour faire semblant de ne pas entendre.

Mais Démétrios ne répondait pas, écoutait à peine, restait égaré. Il ne voyait de la jeune reine que le sourire rouge de sa bouche et le coussin noir de ses cheveux qu'elle coiffait toujours desserrés pour y coucher sa tête lasse.

Elle disait :

« Bien-Aimé, j'ai pleuré dans la nuit. Mon lit était froid. Quand je m'éveillais, j'étendais mes bras nus des deux côtés de mon corps et je ne t'y sentais pas, et ma main ne trouvait nulle part ta main que j'embrasse aujourd'hui. Je t'attendais au matin, et depuis la pleine lune tu n'étais pas venu. J'ai envoyé des esclaves dans tous les quartiers de la ville et je les ai fait mourir moi-même quand ils sont revenus sans toi. Ou étais-tu? tu étais au temple? Tu n'étais pas dans les jardins, avec ces femmes étrangères? non, je vois à tes yeux que tu n'a pas aimé. Alors que faisais-tu, toujours loin de moi? Tu étais devant la statue? Oui, j'en suis sûre, tu étais là. Tu l'aimes plus que moi maintenant. Elle est toute semblable à moi, elle a mes yeux, ma bouche, mes seins; mais c'est elle que tu recherches. Moi, je suis une pauvre délaissée. Tu t'ennuies avec moi, je m'en aperçois bien. Tu penses à tes marbres et à tes vilaines statues comme si je n'étais pas plus belle qu'elles toutes, et vivante, du moins, amoureuse et bonne, prête à ce que tu veux accepter, résignée à ce que tu refuses. Mais tu ne veux rien. Tu n'as pas voulu être roi, tu n'as pas voulu être dieu, et adoré dans un temple à toi. Tu ne veux presque plus m'aimer. »

Elle ramena ses pieds sous elle et s'appuya sur la main.

« Je ferais tout pour te voir au palais, Bien-Aimé. Si tu ne m'y cherches plus, dis-moi qui t'attire, elle sera mon amie. Les... les femmes de ma cour... sont belles. J'en ai douze qui, depuis leur naissance, sont gardées dans mon gynécée et ignorent même qu'il y a des hommes... Elles seront toutes tes maîtresses si tu viens me voir après elles... Et j'en ai d'autres avec moi qui ont eu plus d'amants que des courtisanes sacrées et sont expertes à aimer. Dis un mot, j'ai aussi mille esclaves étrangères : celles que tu voudras seront délivrées. Je les vêtirai comme moi-même, de soie jaune et d'or et d'argent.

» Mais non, tu es le plus beau et le plus froid des hommes. Tu n'aimes personne, tu te laisses aimer, tu te prêtes, par charité pour celles que tes yeux mettent en amour. Tu permets que je prenne mon plaisir de toi, mais comme une bête se laisse traire : en regardant autre part. Tu es plein de condescendance. Ah ! Dieux ! Ah ! Dieux ! je finirai par me passer de toi, jeune fat que toute la ville adore et que nulle ne fait pleurer. Je n'ai pas que des femmes au palais, j'ai des Ethiopiens vigoureux qui ont des poitrines de bronze et des bras bossués par les muscles. J'oublierai vite dans leurs étreintes tes jambes de fille et ta jolie barbe. Le spectacle de leur passion sera sans doute nouveau pour moi et je me reposerai d'être amoureuse. Mais le jour où je serai certaine que ton regard absent ne m'inquiète plus et que je puis remplacer ta bouche, alors je t'enverrai du haut du pont des Hermès rejoindre mes colliers et mes bagues comme un bijou trop longtemps porté. Ah ! être reine ! »

Elle se redressa et sembla attendre. Mais Démétrios restait toujours impassible et ne bougeait pas plus que s'il n'entendait pas. Elle reprit avec colère :

« Tu n'as pas compris ? »

Il s'accouda nonchalamment et dit d'une voix naturelle.

« Il m'est venu l'idée d'un conte »

« Autrefois, bien avant que la Thrace n'eût été conquise par les ancêtres de ton père, elle était habitée par des animaux sauvages et quelques hommes effrayés.

» Les animaux étaient fort beaux ; c'étaient des lions roux comme le soleil des tigres rayés comme le jour, et des ours noirs comme la nuit.

» Les hommes étaient petits et camus, couverts de vieilles peaux dépoilues, armés de lances grossières et d'arcs sans beauté. Ils s'enfermaient dans les trous des montagnes avec des blocs monstrueux qu'ils roulaient péniblement. Leur vie se passait à la chasse. Il y avait du sang dans les forêts.

» Le pays était si lugubre que les dieux l'avaient déserté Quand, dans la blancheur du matin, Artémis quittait l'Olympe, son chemin n'était jamais celui qui l'aurait menée vers le Nord. Les guerres qui se livraient là n'inquiétaient pas Arès. L'absence de flûtes et de cithares en détournait Apollon. La triple Hécate y brillait seule, comme un visage de méduse sur un paysage pétrifié.

» Or un homme y vint habiter, qui était d'une race plus heureuse et ne marchait pas vêtu de peaux comme les sauvages de la montagne.

» Il portait une longue robe blanche qui traînait un peu derrière lui. Dans les molles clairières des bois il aimait à errer la nuit dans la lumière de la lune, tenant à la main une petite carapace de tortue où étaient plantées deux cornes d'aurochs entre lesquelles trois cordes d'argent se tendaient.

» Quand ses doigts touchaient les cordes, une délicieuse musique y passait, beaucoup plus douce que le bruit des sources, ou que les phrases du vent dans les arbres ou que les mouvements des avoines. La première fois qu'il se mit à jouer,

trois tigres couchés s'éveillèrent, si prodigieusement charmés qu'ils ne lui firent aucun mal mais s'approchèrent le plus qu'ils purent et se retirèrent quand il cessa. Le lendemain, il y en eut bien plus encore, et des loups, et des hyènes, et des serpents droits sur leur queue.

» Si bien qu'après fort peu de temps les animaux venaient eux-mêmes le prier de jouer pour eux. Il lui arrivait souvent qu'un ours vînt seul auprès de lui et s'en allât content de trois accords merveilleux. En retour de ses complaisances, les fauves lui donnaient sa nourriture et le protégeaient contre les hommes.

» Mais il se lassa de cette fastidieuse vie. Il devint tellement sûr de son génie et du plaisir qu'il donnait aux bêtes, qu'il ne chercha plus à bien jouer. Les fauves, pourvu que ce fût lui, se trouvaient toujours satisfaits. Bientôt il se refusa même à leur donner ce contentement, et cessa de jouer, par nonchalance. Toute la forêt fut triste, mais les morceaux de viande et les fruits savoureux ne manquèrent pas pour cela devant le seuil du musicien. On continua de le nourrir et on l'aima davantage. Le cœur des bêtes est ainsi fait.

» Or, un jour qu'appuyé dans sa porte ouverte il regardait le soleil descendre derrière les arbres immobiles, une lionne vint à passer près de là. Il fit un mouvement pour rentrer, comme s'il craignait des sollicitations fâcheuses. La lionne ne s'inquiéta pas de lui, et passa simplement.

» Alors il lui demanda, plein de surprise : « Pourquoi ne me pries-tu pas de jouer ? » Elle répondit qu'elle ne s'en souciait pas. Il lui dit : « Tu ne me connais point ? » Elle répondit : « Tu es Orphée. » Il reprit : « Et tu ne veux pas m'entendre ? » Elle répéta : « Je ne veux pas. » — « Oh ! s'écria-t-il, oh ! que je suis malheureux. C'est justement pour toi que j'aurais voulu jouer. Tu es beaucoup plus belle que les autres et tu dois comprendre tellement mieux. Pour que tu m'é-

coutes une heure seulement, je te donnerai tout ce que tu rêveras. » Elle répondit : « Je demande que tu voles les viandes fraîches qui appartiennent aux hommes de la plaine. Je demande que tu assassines le premier que tu rencontreras. Je demande que tu prennes les victimes qu'ils ont offertes à tes dieux, et que tu mettes tout à mes pieds. » Il la remercia de ne pas demander plus et fit ce qu'elle exigeait.

» Une heure durant il joua devant elle ; mais après il brisa sa lyre et vécut comme s'il était mort. »

La reine soupira :

« Je ne comprends jamais les allégories. Explique-moi, Bien-Aimé. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Il se leva.

« Je ne t'ai pas dit cela pour que tu comprennes. Je t'ai conté une histoire pour te calmer un peu. Maintenant il est tard et je vais rentrer. »

Elle se mit à pleurer.

« j'en étais bien sûre ! j'en étais bien sûre ! »

Il la coucha comme un enfant sur son doux lit d'étoffes moelleux, l'embrassa en souriant sur ses yeux malheureux et descendit tranquillement de la grande litière en marche.

Pierre Louÿs.

(*A suivre.*)



LES LIVRES

Le Livre de Jamblique sur les Mystères, traduit du grec par Pierre Quillard ; — **L'Antre des Nymphes**, de Porphyre, traduit par le même ; — 1 vol. et 1 plaquette in-8° (Librairie de l'Art indépendant). — Il n'y a presque pas de langues mortes qui aient été des langues importantes parlées par de larges peuples ; le grec, le latin, le sanscrit, le zend, l'hébreu, le vieux slave, et d'autres, échappées au vulgaire, se gardent liturgiques et servent encore, ici et là, à l'échange des idées.

Il n'y a presque pas de religions mortes ; les religions se succèdent dans le même lit comme des fleuves de différentes eaux, mais le résidu des vieilles ondes se mêle aux flots nouveaux — et le berger qui, muni d'un livre acheté à la foire, évoque les démons, est un lointain disciple de Proclus et un exemplaire atténué de l'éternel païen.

Le platonisme avait singulièrement diminué la valeur des dieux ; de la foule divine un Dieu s'était dégagé, l'Un, mais il ne fut vraiment connu que par les Alexandrins. Après le panpsychisme d'Ammonius Saccas, Plotin affirme l'unité panthéistique : « L'Un est toutes choses et n'est aucune de ces choses » ; ailleurs il corrige : « L'un contient toutes choses » (1).

Cependant l'effort des néo-platoniciens était religieux autant que philosophique ; craignant d'éloigner le peuple par des croyances trop abstraites, ils admirent au cénacle les anciens dieux grecs et orientaux, devenus les Démons ou dieux intermédiaires. Par cette échelle les gens pieux atteindraient facilement l'empyrée où fulgure l'Idée ; beaucoup, même parmi les plus fervents et les plus intelligents, demeurèrent aux premiers échelons et fut fondée la Magie, telle qu'elle se traîne encore en tels coins obscurs des cervelles et des chapelles. Il y eut une minutieuse hiérarchie (2) : les *Archanges*, convoyeurs des âmes vers les régions supérieures ; les *Anges*, qui tirent les âmes de la matière première ; les *Démons* proprement dits, qui les unissent à la matière, sortes de démiurges ; les *Héros* enfin et les *Archontes* (ou dominateurs), qui se mêlent directement à nos affaires

(1) Cette idée était commune à tous ; c'est le fond de la métaphysique rudimentaire de saint Paul. D'ailleurs Chrétiens et Alexandrins se pillaient réciproquement, selon le conseil du redoutable Justin : « Tout ce qui a été enseigné de bon par tous les philosophes nous appartient à nous, Chrétiens. » (*Apologie*, I, 51.)

(2) A laquelle viendront bientôt s'opposer les imaginations, vraiment plus hautes, du pseudo-aéropagite (VIe siècle).

matérielles ou spirituelles. Tous ces Démons sont, en somme, de véritables demi-dieux, et Proclus les distingue en bons et en mauvais : ainsi il regarde Serapis comme mauvais à cause du caractère traditionnel que lui avait donné la théologie égyptienne, et en général il conserve aux néo-démons les qualités qu'ils avaient, dieux. Tel est à peu près le principe de la religion qui lutta plusieurs siècles contre le christianisme et que Julien tenta d'imposer au monde. Il était sincère, comme l'étaient les chrétiens, comme l'étaient les Alexandrins, et rien n'a peut-être manqué au Magisme pour vaincre qu'une théologie plus sérieuse, plus logique, et des livres révélés moins naïvement apocryphes que ce roman picaresque du sceptique Philostrate, la *Vie d Apollonius de Thyane.* Une autre cause les perdit, la confusion que fit le peuple entre eux et les mauvais mages, que la loi pousuivait rigoureusement, à peu près comme plus tard ou traqua les sorciers. Qu'Arnuphis, mage égyptien, fit pleuvoir, en invoquant Thoth, sur l'armée altérée de Marc-Aurèle, ou qu'un coquin, par le pouvoir de Sérapis, se procurât l'impunité d'un crime, c'était toujours sorcellerie ; Porphyre déplore un tel état d'esprit (1), mais il fut impuissant à modifier les tendances populaires. Les magistes « voyaient partout des démons, des génies cachés qu'il fallait adorer ou apaiser; s'efforçant de raviver le sentiment religieux, ils ne parvenaient guère qu'à réveiller et à fortifier la superstition, et de là l'impuissance de la réforme qu'ils tentèrent ». Maury oublie de dire aussi qu'en somme ils n'apportaient rien de nouveau et que le monde voulait du nouveau; que, sauf l'élégant Porphyre (2), ils étaient d'assez médiocres écri-

---

(1) *Du Retour des âmes.* Aussi Jamblique, *Myst.*, X. 2. Cf. Hiéroclès, *Comm. sur les vers dorés de Pythagore.* 68-70. Ces faux mages négligeaient les purgations rituelles et ne se trouvaient ainsi capables que de commercer avec les démons impurs. La purgation de l'âme s'obtient par la méditation; la purgation corporelle, par l'abstinence de certaines nourritures ; mais ces défenses avaient un sens littéral et un sens mystique : *Tu ne mangeras point la matrice de l'animal* et ainsi tu apprendras à renoncer entièrement à tout ce qui a trait à la naissance et à la génération (*Hiéroclès*, *ibid.*). Tout cela pour que l'âme devenue plus pure et peu à peu ailée remonte plus facilement au lieu de son origine, dans l'œther, immédiatement au-dessous de la lune (topographie que conteste Hiéroclès). Saint Augustin (*Cité de Dieu*, X., 9) trouve cette méthode mauvaise, parce qu'elle néglige la partie intellectuelle de l'âme, *intellectualis anima.* La purgation corporelle, active ou passive (flagellations, macérations, jeûnes, abstinences,) n'a cependant pas été négligée par les mystiques chrétiens.

(2) La brochure annoncée plus haut est un bon spécimen de la subtilité de Porphyre. Cette petite dissertation est d'ailleurs merveilleusement traduite. M. Pierre Quillard a encore prêté beaucoup de son talent au pseudo-Jamblique.

vains; enfin qu'ils étaient combattus par de redoutables adversaires, tels qu'Origène, Hippolyte, Justin, et plus efficacement encore par les obscurs et tenaces missionnaires qui couvraient l'empire. « La propagande des chrétiens, dit mélancoliquement Eunape, triomphait et envahissait tout. » C'est en contant la vie de Chrysante, le dernier théurge et qui, grand prêtre en Lydie sous Julien, était forcé de ménager l'esprit public au point de n'oser pas relever les temples.

Quant au livre même, prétexte de ces notes, il est fort intéressant et surtout par son obscurité et son incohérence, témoignage d'une de ces belles périodes troubles où l'intelligence court ingénuement après la fuyante vérité. Postérieur de plus d'un siècle à Jamblique, il fut mis sous son nom selon la pratique fort répandue — et qui dura jusqu'à à la fin du moyen âge — d'attribuer à un homme celèbre des écrits dont on voulait augmenter l'importance. Toutes les sectes usèrent de ce procédé et les Chrétiens se délectèrent longtemps de la lettre du roi Agbare à Jésus-Christ et de la réponse de Jésus.

Cependant, en l'état où il nous est parvenu, le *Livre des Mystères* ne pouvait guère servir une religion déterminée, car il est manifestement interpolé d'opinions gnostiques et chrétiennes. M Quillard croit que certaines de ces interpolations sont de pieuses fraudes destinées à faire confesser par les gentils des vérités qu'ils méconnaissaient. Cela est possible, mais il est possible aussi qu'il soit l'œuvre d'un seul écrivain, d'un de ces hommes qui, dans les temps où plusieurs croyances se heurtent, empruntent à chacune quelques principes. Nous avons vu que saint Justin recommandait cette méthode aux chrétiens; mais ici l'idée est théurgique et le livre l'œuvre probable d'un lointain ami du divin Jamblique. C'est un traité des dieux secondaires, hiérarchisés comme il a été dit La croyance à des êtres supérieurs à l'homme, invisibles et connus seulement par le résultat de leurs interventions, ou, théurgiquement, au moyen de l'évocation, cette croyance n'est pas stupide. Admise par les quatre grandes religions, elle est la base de presque toutes les autres, que ces dieux secondaires soient des êtres incréés (relativement) ou qu'ils soient les âmes des morts. Elle est bonne d'ailleurs, car elle déprécie l'homme et peut lui enjoindre de diminuer sa cruauté envers les faibles, puisque des êtres plus forts que lui le guettent, dominateurs. La peur est le seul principe de morale auquel l'humanité soit accessible. Mais il n'est point question de cela dans Jamblique : pour lui, les démons sont impassibles, et, partant de là, il est assez embarrassé pour expliquer le but des sacrifices qu'il conseille de leur faire. Là et à tout propos il répète : Parmi les rites que l'on observe, les uns ont une cause ineffable et qui dépasse la raison... Il faut croire et il faut pratiquer. Rien de plus : le *Livre des Mytères* est le catéchisme des rites qu'il est nécessaire d'observer pour arriver à la béatitude. Et la béatitude, « après qu'elle a mis l'âme en harmonie avec les diverses parties du tout prises à part et avec les puissances divines qui y

sont éparses, elle l'introduit auprès du démiurge universel... Elle unit l'âme avec la puissance née de soi-même, mue par soi-même, contenant tout, intellectuelle, organisatrice de tout, qui ramène vers la vérité intelligible, parfaite et active, et à toutes les autres puissances démiurgiques de Dieu, de manière à ce que l'âme théurgique subsiste parfaitement dans leurs actes et dans leurs pensées. Et alors elle place l'âme dans le dieu démiurgique universel. »

Il a fallu la patience laborieuse et le savoir insigne de M. Quillard pour mener à bien la translation d'un traité aussi abstrus. C'est peut-être la première fois qu'on le comprend, autant qu'il est possible. — REMY DE GOURMONT.

Les Veber's (E. Testard). — Que vais-je écrire de votre livre, mes chers amis ? Il fait si chaud qu'on ne serait bien que dans une poire. J'ai envie de remettre ça à l'hiver prochain. Jamais les Veber's ne trouveront qu'il est trop tard pour parler encore d'eux.

Vous avez traduit le titre du volume dans toutes les langues pour qu'il ne reste aux traducteurs qu'à continuer.

Afin de ne pas dérouter le public, les masques sur vos visages sont plus ressemblants que nature.

Je compte vos portraits. Ceux que j'oublie ne sont pas les meilleurs.

Il y en a cinquante et un de Jean, et il y en a cinquante et un de Pierre. Voilà deux frères qui s'aiment.

Il n'y en a qu'un de Jules Renard.

On ne sait lequel de vous deux a le plus d'esprit, dit Jules Lemaître qui donne sa langue au chat et retourne à Lamartine. Dirai je qu'on ne sait pas davantage lequel en a le moins ?

C'est le moment de citer quelques traits qui servent de rallonge à ma feuille de papier. Mais ils sont trop.

Oh ! vous arriverez ! vous arriverez par train spécial, et il sera malaisé de vous faire descendre de voiture.

Je plaisante : si vous avez l'air d'aimer trop le bruit, au fond vous vous moquez même de la gloire.

Souffrez, mes chers amis, que je termine là « cet article d'ami », et plaignons les pauvres femmes obligées, par ces chaleurs, de porter leurs seins sur elles.

Pour moi, j'ai l'âme trempée jusqu'aux os. — *9 septembre 1895.* — JULES RENARD.

Daphné, par EMMANUEL SIGNORET (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Douze poèmes — douze nymphes blanches, subitement jaillies des secrètes forêts, bondissant, cheveux aux vents, vers d'harmonieux horizons — dit Emmanuel Signoret dans une préface merveilleuse de grâce, de style et d'allure, qui ouvre son livre.

J'ajouterai : *Et enfin*, une œuvre d'un pur artiste-poète. *Daphné* est une vaste symphonie : pleine d'accords graves : *La Légende d'un Saule*, *Vierge au Cœur grave*, *Invocation*; de prophétiques mélodies : *Une Eau sauvage*; de douces berceuses : *Le Cœur*; de triomphales marches : *Hymne aux Roses* ; de nocturnes bleus : *La Maison des Rossignols* ; symphonie suspendue, de-ci de-là,

d'arrets brusques, comme des points d'orgue, où la belle colère, en songeant aux épreuves passées, fait dire à l'Homme :

Je sais le chant sacré des antiques douleurs,
Et la sève du monde a coulé par mes plaies !
J'ai l'horreur de mon cœur et je n'aime personne.
J'ai le dédain de l'Acte et hais les méprisants,
Mais je me prends à frissonner quand l'heure sonne !

Mais il pardonne :

J'attends, debout, dans l'indulgence de mon geste
— Leurs fautes s'évanouiront dans un baiser —

L'orchestre, un instant en arrêt sur les lèvres du héros, reprend sur plain-chant avec *La Forêt*, *L'amour des Statues*, *Paysage Fluvial*, *Les Cryptes*, *Les Nuages*. Il coule, calme ; et la Vie ne chante plus alors ; elle s'ébat dans un paysage printanier, car le décor atteint les cimes du poème.

Daphné est donc une œuvre musicale avant tout. Les maîtres du poète sont : Beethoven, Wagner, Schumann et César Franck ; et, parallèlement, Alfred de Vigny, Théodore de Banville, Lamartine et Baudelaire, qui lui donnèrent : les deux premiers les grâces poétiques, le troisième la gravité et le calme des

lignes pacifiques des plaines.

Quant au quatrième, Baudelaire, il lui légua le souci de la forme savante et la profondeur de pensée, un peu floue dans *Daphné*.

Ce vague, doit-on l'attribuer à l'influence des œuvres allemandes dont le poète s'est nourri, tant en musique qu'en littérature ? Je le pense. Mais les variations de son rythme — qui lui est propre — à l'infini, la nouveauté des images, nous montrent un esprit poétique supérieur aux deux générations qui le précédèrent :

Vos mains ont précédé nos pas comme des lampes.
....
Si les bouquets d'ormeaux nageant dans les clartés,
Si le couchant d'été sous l'or rouge d'un casque,
Succombant sous les Horizons épouvantés,
Ont rempli jusqu'au bord de molles rêveries
Ton cœur, comme on enivre une coupe en versant
Dans ses flancs d'or le sang des grappes qu'ont nourries,
O Lac ! des cieux, déjà, de ta mémoire absents !...

Nous avons tous, tant que nous sommes, les yeux sur ce jeune homme, et nous le lui avons tous, peut-être, trop dit. Et, au poète comme à la jolie femme, il ne faut pas toujours et toujours jeter des fleurs. — A. IBELS.

En Symbole vers l'Apostolat, par MAX ELSKAMP (Bruxelles, Lacomblez). — « Ce volume troisième et dernier de la série ouverte par DOMINICAL et continuée en SALUTATIONS clôt : LE TRIPTYQUE DE LOUANGE A LA VIE SELON L'AMOUR, L'ESPERANCE ET LA FOI. » Ainsi l'auteur, en cette phrase

liminaire, exprime suffisamment la prétention à la mysticité de ces petites chansons jolies parfois, encore que souvent trop visiblement voulues naïves. Des images gracieuses par endroits et un rythme facile, sinon monotone fréquemment. Et des maladresses de langue trop nombreuses, intentionnelles aussi, car il est remarquable qu'elles aient lieu où une correction ou une simple élocution naturelle et de tous détruirait l'ordonnance des rythmes choisis : il n'y a pas à expliquer autrement la disparition, devant bien des substantifs, de l'article, qui malgré tout et en dépit d'une jalouse attention à ce qu'on lit s'y sous-entend et persiste. Tout cela, faiblesses futiles mais exaspérantes chez qui peut — et doit — mieux, n'empêche pas que des strophes entières soient d'une venue gracieuse :

Or voici comme on met aux pages
Des bons livres quand c'est leur fin :
Des fleurons de fruits et feuillages :

Les ornements de tout mon cœur,
Dits en le simple et vieux langage,
Qui nomme les Saints par leur fleur.

André Fontainas.

Corbeille ancienne, par Henri Degron (Vanier). — Mon très cher Adolphe Retté, de qui je ne pourrai jamais dire tout le mal que (littérairement) il prêche d'exemple, tant il commande d'admiration malgré ses erreurs, tant il inspire d'affection constante malgré le désordre de la sienne, Retté nous présente *Corbeille ancienne* de Henri Degron, un volume de vers qui sera vanté à contresens par tous les à rebours de la critique et de la poésie ; seules, une douzaine de pièces charmantes, harmonieusement soupirées, en peuvent échapper — du moins, je l'espère — à leur approbation : que leur louange soit mon privilège ! Je vais les nommer tout de suite, et dans leur ordre, puisqu'aussi bien j'en aime la tenue disciplinée et classique : *Rêve*, *Roi d'un pays très bleu*, *L'Ile d'amour*, *Propos d'avril*, *Nocturne*, *Chanson d'Automne*, *Soir*, *Matinale*, *Les Fils de la Vierge*, *Frissons*, *La Route*, *Au Parc si bleu*, *Clarté*... Douze pièces ! la rareté jointe à l'originalité, à la subtilité ingénue de l'invention, à la ferme beauté, à la pureté claire de l'inspiration, n'était-ce de quoi composer, d'un goût sûr, une suffisante corbeille ? A la vérité, chaque pièce a sa dédicace. Eh bien, il y eût eu moins de parrains à la fête (nous y sommes quarante, assez mal assurés de l'immortalité).

Ah, Degron, quel Malherbe nous ramènera, de Wagner et d'Ibsen, à l'entendement et à la pratique d'une langue vraiment et uniquement française ! Qui rendra chacun à sa place, les musiciens, les peintres et les sculpteurs à leur art, et nous au nôtre ! Alors, sans doute, tu n'écriras plus de vers libres, où l'oreille et l'intelligence désaccordées ne perçoivent qu'à regret des sensations qui ne sont pas de leur domaine. J'avoue sans peine que les tiens, comme d'autres, me séduisent parfois. Si l'auteur les a déclamés, et que je puisse

l'imiter, la séduction persiste encore. Mais si l'artifice du diseur échappe au simple lecteur, adieu le charme ! tandis que le vers classique ordonne la diction juste, par des coupes apparentes et sensibles, dont la variété est sans limites. Surtout, il impose à l'écrivain le soin de bien écrire, en ne lui permettant pas de tout dire, sans mesure et sans choix. Est-ce imiter Racine, Chénier ou de Vigny ?... C'est les suivre ; et ces héros valent bien nos modernes Childebrands, tes parrains grands et petits, dont je peux sourire : j'en suis. Ces réserves faites, devrais-je louer longuement ta fière sensibilité, ta naïveté précieuse et citer quelques douceurs de tes lèvres frottées de miel, qui ne respirent que pour l'amour de la Nature ? A quoi bon ? Prodigue ton livre et le fais lire : il emportera partout cet éloge. — DAUPHIN MEUNIER.

A Harpa do Vanadio, par HENRIQUE DE VASCONCELLOS (Coimbra, F. França Amado). — « *La Harpe de Vanadium* », comme on dirait : « La Harpe d'Or ». Peut-être n'ignorez-vous pas que ce corps, le *vanadium*, est le plus coûteux des métaux ? Quoi qu'il en soit, ce titre dont je ne veux me soucier ni de blâmer, ni d'expliquer la singularité sans doute un peu pédante, est ce que je trouve de moins heureux dans le recueil de poésies de M. Henrique de Vasconcellos. Je crois bien que notre confrère de Brinn' Gaubast est le seul qui nous ait fourni, jusqu'à ce jour, en sa campagne de *L'Ermitage*, l'occasion de lire, à maintes reprises, le nom de ce jeune « harpeur » : c'est ainsi que nous avons appris que M. de Vasconcellos « est pour ainsi dire un enfant, mais un enfant doué, déjà, d'un talent des plus délicats ». Il me revient, d'un autre côté, que cet « enfant » n'a pas vingt ans, ce qui lui constitue des titres à l'indulgence, et n'empêche que ce volume-ci ne soit le troisième qu'il publie. Je crois y sentir l'influence tour à tour de Jean Moréas et d'Eugenio de Castro, — le Moréas des *Cantilènes*, l'Eugenio de Castro de cet *Oaristos* qui restera toujours sinon le plus parfait, du moins le premier des monuments de la renaissance poétique à laquelle demeure attaché le nom de l'auteur de *Belkiss*. Malheureusement, ce qui, de cet *Oaristos*, semble avoir impressionné le plus notre « harpeur », c'est la magnificence (un peu trop luxuriante pour n'être pas souvent un peu trop extérieure) des images et des métaphores, lesquelles ne « se tenaient » pas encore, suivant le mot connu de Théophile Gautier, comme elles « se tiennent » presque toujours dans *Sylva*, dans *Interlunio*, dans *Belkiss*, dans ce *Sagramor* qui vient de paraître et dont nous parlerons bientôt. Les images et les métaphores de M. de Vasconcellos « se tiennent » hélas ! encore bien moins ; mais c'est un défaut que l'expérience fera disparaître sans doute, comme il est maintenant disparu des œuvres de M. de Castro, devenu le Maître qu'on sait. Pour écrire quelque jour des vers dignes de notre admiration, à l'auteur de *La Harpe de Vanadium* il suffira : de mettre, au service de ses dons incontestables de poète, un peu plus de réflexion et beaucoup de volonté. Surtout, qu'il

ne s'efforce pas de nous étonner ! Je ne doute pas que s'il s'applique à rester naturel, il ne puisse devenir l'un des plus excellents parmi les écrivains de sa génération ; il est, parmi ses poésies, telle ballade du *Bon Chevalier*, tel sonnet liminaire en hommage à Camoens, qui sont presque mieux que des promesses. Ces promesses, voudra-t-il et saura-t-il, à temps, *se recueillir* afin de les remplir ? Nous l'espérons. — E. B.

Os Novos : I. — Moniz Barreto, par Manoel da Silva-Gayo (Coimbra, F. França Amado). — Un délicat petit roman, des articles de critique d'Art, des poèmes à la gloire des rives du Mondego, avaient non seulement consacré, aux yeux de ses compatriotes, le robuste talent, mâle et tendre à la fois, de M. da Silva-Gayo, mais fait de lui, pour ainsi dire, l'évident initiateur d'un jeune groupe d'écrivains surtout *nationalistes*. Il semble évoluer maintenant vers ces théories esthétiques pessimistes (et « cosmopolites » au sens gœthien), dont l'œuvre entière de son ami, M. Eugenio de Castro, restera l'une des expressions les plus géniales. Je regrette de ne pouvoir insister davantage sur les mérites qui font de Manoel Gayo — comme on le nomme familièrement — l'une des plus sympathiques figures du Portugal contemporain. C'est à peine si je dispose, ici, d'assez de place pour expliquer qu'il a entrepris d'étudier, en une série de *monographies*, sous ce titre : *Os Novos* (*Les Jeunes*), l'œuvre et la vie de ceux de ses compatriotes qui, dans les quinze dernières années, lui semblent s'être révélés le plus dignes d'admiration. Ce que je puis dire, c'est qu'il a bien fait de commencer par M. Moniz Barreto, ce jeune homme étant un savant, un philosophe, un critique sûr, à qui les Portugais doivent le meilleur travail que l'on ait publié, chez eux, sur l'ensemble de leur littérature contemporaine, et les remarques les plus profondes sur la triste situation, morale, sociale et politique, de leur infortuné pays. Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que M. da Silva-Gayo flatte celui dont il parle, et qu'on sent son ami ; après avoir lu son étude, œuvre de conscience où s'affirme une rare probité littéraire, plutôt serais-je tenté de dire que le souci de l'impartialité l'a conduit à trop insister sur tels des défauts qu'il signale en un homme que l'Europe entière saluerait à l'égal d'un Taine, si la langue portugaise n'avait point le malheur d'y être si peu répandue. Je n'en souhaiterais pas moins, à beaucoup de nos critiques, pareil excès de loyauté ; celui qui leur en donne l'exemple était connu pour un excellent écrivain : sur ce point, sa *monographie* n'avait rien à nous révéler ; mais ce que nous ignorions et ce qu'elle nous apprend, c'est qu'à son beau talent l'auteur joint un fier et beau caractère. De combien d'hommes de lettres en peut-on dire autant ? — E. B.

Treize Douleurs, par J. de Tallenay (Ollendorff). — On connaît la légende de ce roi hindou qui rêvait pour son fils une existence exempte de douleurs, et qui, pour que la notion

même de la douleur fût évitée au jeune prince, l'avait fait élever dans un palais splendide habité par de beaux jeunes gens chargés de prévenir ses moindres désirs, et chargés aussi de le maintenir toujours dans l'ignorance du malheur, de la maladie et de la mort. Une existence aussi heureuse fût-elle possible, je sais bon nombre d'esprits modernes qui s'en accommoderaient difficilement, passionnés qu'ils semblent être pour la douleur sous toutes les formes qu'elle peut revêtir. M. de Tallenay paraît être de ceux-là. Le recueil de ses nouvelles — au nombre fatal de 13 — offre une étude poignante de douleurs et d'aspirations modernes : déceptions, désillusions, amertumes, rancœurs, désespoirs, toutes les étapes de la douleur y sont successivement étudiées et analysées avec une science cruelle. Toutes les aspirations de M. de Tallenay vont vers la magie et l'occultisme, et la meilleure nouvelle du livre, *Vision astrale*, est l'émotionnant récit d'une conjuration magique dans les ruines d'une abbaye cistercienne. L'auteur de *Treize Douleurs* a des qualités d'analyste qui se rapprochent de celles des romanciers russes ; un style sobre et précis convient parfaitement aux graves et douloureux sujets qu'il traite. Précédé d'une intéressante préface du Sar Péladan, *Treize Douleurs* sera lu par tous ceux qui recherchent les romans d'analyses et que sollicitent les troublants problèmes de l'occultisme. — O.-G. Destrée.

REÇU :

Poésie. — Emma di Rienzi : *Eternelle Chanson* (Vanier) ; Mathias Morhardt : *Le Livre de Marguerite*, pointe-sèche de M. Alexandre Perrier (Bibliothèque Artistique et Littéraire).

Roman. — Tristan Brice et L. de Langle : *Histoire d'aimer...* (Chamuel) ; Camille Lemonnier : *La Faute de Mme Charvet* (Dentu) ; Jules Méry : *La Geste de Russie : La Dégringolade du Diable* (Paul Dupont).

Divers. — Paul Gerardy : *Les Petits Essais d'enthousiasme : A la Gloire de Boecklin* (Liège, Gnusé) ; Maurice Barrès : *Assainissement et Fédéralisme*, discours prononcé à Bordeaux le 29 juin 1895 (Librairie de la « Revue Socialiste ») ; Saint-Georges de Bouhélier : *La Résurrection des Dieux. Théorie du Paysage* (Vanier) ; Ernest Museux : *Ernest Pichio et son Œuvre* (Librairie Socialiste) ; Henri Mazel : *En Cortège* (Bibliothèque Artistique et Littéraire).

Littérature étrangère. — Mario Rapisardi : *XX Settembre*, ode (Catania, Niccolo Giannotta).

JOURNAUX ET REVUES

« Les purs artistes ont trouvé dans l'adoration indistincte des musiques, des couleurs et des mots, une *grâce* mystérieuse qui *touche* leurs œuvres particuliers. Et le rêve de chacun se magnifie et s'exalte, et tout cet univers exaspéré qu'abritent les esprits magnifiques, où flambent les fleurs et les métaux, où les êtres sont plus beaux et plus douloureux, s'enferme, — ô triomphe des luttes avec l'Ange ! — dans une parole, dans l'hymen délicat des nuances, dans la vie personnelle et décisive des sons ! »

Ce que M. Paul Valéry écrivait il y a quatre ans, dans son *Paradoxe sur l'architecte*, il le développe amplement, aujourd'hui,à la **Nouvelle Revue** (N° du 15 Août), dans son *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci* :

« Je me propose d'imaginer un homme de qui auraient paru des actions tellement distinctes que si je viens à leur supposer une pensée, il n'y en aura pas de plus étendue. Et je veux qu'il ait un sentiment de la différence des choses infiniment vif, dont les aventures pourraient bien se nommer analyse. Je vois que tout l'oriente : c'est à l'univers qu'il songe toujours, et à la rigueur. Il est fait pour n'oublier rien de ce qui entre dans la confusion de ce qui est : nul arbuste. Il descend dans la profondeur de ce qui est à tout le monde, s'y éloigne et se regarde. Il atteint aux habitudes et aux structures naturelles, il les travaille de partout, et il lui arrive d'être seul qui construise, énumère, émeuve. Il laisse debout des églises, des forteresses ; il accomplit des ornements pleins de douceur et de grandeur, mille engins, et les figurations rigoureuses de mainte recherche. Il abandonne les débris d'on ne sait quels grands jeux. Dans ces passe temps qui se mêlent de sa science, laquelle ne se distingue pas d'une passion, il a le charme de sembler toujours penser à autre chose... Je le suivrai se mouvant dans l'unité brute et l'épaisseur du monde, où il se fera la nature si familière qu'il l'imitera pour y toucher, et finira dans la difficulté de concevoir un objet qu'elle ne contienne pas.

» Un nom manque à cette créature de pensée,pour contenir l'expansion de termes trop éloignés d'ordinaire et qui se déroberaient. Aucun ne paraît plus convenir que celui de *Léonard de Vinci*. »

Se souvenant que Léonard, dans son *Traité de la Peinture*, écrivit que « la perspective était la raison universelle du dessin », M Valéry le juge alors de façon très abstraite et dit, comparant les *Pensées* aux sublimes cahiers du maître :

« Intérieurement, il y a un drame. Drame, aventures, agitations, tous les mots de cette espèce peuvent s'employer, pourvu qu'ils soient plusieurs et se corrigent l'un par l'autre.Ce drame se perd le plus souvent, tout comme les pièces de Ménandre.

Cependant, nous gardons les manuscrits de Léonard et le sublime cahier de Pascal. Ces lambeaux nous forcent à les interroger. Ils nous font deviner par quels sursauts de pensée, par quelles bizarres introductions des événements et des sensations continuelles, après quelles immenses minutes de langueur se sont montrées à des hommes les ombres de leurs œuvres futures, les fantômes qui précèdent. »

Je me rappelle que M. Maurice Barrès formule quelque part : « la moindre des créatures qui nous est parvenue du Vinci connaît les deux côtés de la tapisserie qu'est l'Univers : de là le sourire de leurs yeux baissés et encore leur calme énigmatique. » M. Valéry coïncide ici avec M. Barrès.

« Il garde, cet esprit *symbolique*, maintenant la plus vaste collection de formes, un trésor toujours clair des attitudes de la nature, une puissance toujours imminente et qui grandit selon l'extension de son domaine. Une foule d'êtres, une foule de souvenirs possibles, la force de reconnaître dans l'étendue du monde un nombre extraordinaire de choses distinctes, et de les arranger de mille manières, le constituent. Il est le maître des visages, des anatomies, des machines. Il sait de quoi se fait un sourire ; il peut le mettre sur la face d'une maison, aux plis d'un jardin. »

M. Valéry examine, ensuite, l'affinité de sentiments visuels et cette manière exacte de saisir les aspects que Léonard apportait à la construction de ses figures et que lui avaient sans doute enseignées les « proportions » de Vitruve :

« Il adore ce corps de l'homme et de la femme qui se mesure à tout. Il en sent la hauteur, et qu'une rose peut venir jusqu'à la levre ; et qu'un grand platane le surpasse vingt fois, d'un jet dont le feuillage redescend jusqu'à ses boucles ; et qu'il emplit de sa forme rayonnante une salle possible, une concavité de voûte qui s'en déduit, une place naturelle qui compte ses pas. Il guette la chute légère du pied qui se pose, le squelette silencieux dans les chairs, les coïncidences de la marche, tout le jeu superficiel de chaleur et de fraîcheur frôlant les nudités, blancheur diffuse ou bronze, fondues sur un mécanisme. Et la face, cette chose éclairante, éclairée, la plus particulière des choses visibles, la plus magnétique, la plus difficile à regarder sans y vouloir lire, le possède. Dans la mémoire de chacun, demeurent quelques centaines de visages avec leurs variations, vaguement. Dans la sienne, ils étaient ordonnés et elles se suivaient d'une physionomie à l'autre, d'une sagesse à une moindre, d'une bonté à une divinité, — par symétrie. Autour des yeux, points fixes dont l'éclat se change, il fait jouer et se tirer, jusqu'à tout dire, le masque où se confondent une architecture complexe et des moteurs distincts sous l'uniforme peau. »

L'auteur étend aussi sa dissertation à la géométrie du Vinci et à sa science des gestes. Déjà Stendhal avait noté tous les motifs de la *Cène* selon que les saisissait sa psychologie précieuse. Le commentateur nouveau reprend la théorie chère au vieux maître sur l'opposition des fonds et le sens des mouvements :

« Une sagacité perpétuelle le guidait. Au fond de la Cène, il y a trois fenêtres. Celle du milieu, qui s'ouvre derrière Jésus, est distinguée des autres par une corniche en arc de cercle. Si l'on prolonge cette courbe, on obtient une circonférence dont le centre est le Christ. Toutes les grandes lignes de la fresque aboutissent à ce point; la symétrie de l'ensemble est relative à ce centre et à la longue ligne de la table d'agape. Le mystère, s'il y en a un, est celui de savoir comment nous jugeons mystérieuses de telles combinaisons; et celui-là, je crains, peut être éclairci.

» Ce n'est pas dans la peinture, néanmoins, que nous choisirons l'exemple saisissant qu'il faut de la communication entre les diverses activités de la pensée. La foule des suggestions émanant du fait de décorer un plan, la ressemblance des premières tentatives de cet ordre avec certaines ordinations naturelles, l'évolution de la sensibilité rétinienne, seront ici délaissées, de crainte d'entraîner le lecteur vers des spéculations bien trop arides. Un art plus vaste et comme l'ancètre de celui-ci servira mieux nos intentions. »

L'auteur du *Traité* réclamait constamment pour l'éclairage d'une œuvre « la lumière universelle du soleil ». Aussi étendait-il sa conception aux monuments et ne se contentait-il pas des seuls tableaux. L'architecture de l'univers le tourmentait.

« (Maint projet d'une église, jamais réalisée, se rencontre dans les manuscrits de Léonard. On y devine généralement un Saint-Pierre de Rome, que fait regretter celui de Michel-Ange. Léonard, à la fin de la période ogivale et au milieu de l'exhumation des antiques, retrouve, entre ces deux types, le grand dessein des Byzantins: l'élévation d'une coupole sur des coupoles, les gonflements superposés de dômes foisonnant autour du plus haut, mais avec une hardiesse et une pure ornementation que les architectes de Justinien n'ont jamais connues.) »

M. Valéry a parlé de la méthode du Vinci avec la lucidité d'une intelligence profonde. Il a compris que le maître de la *Vierge aux rochers* et du *St-Jean-Baptiste* fut un *visionnaire* merveilleux, le seul peut-être qui sut enclore, en une toile restreinte, des espaces compris de paysages, le seul qui put réellement animer les visages de la majesté d'une lumière et de la vie d'une pensée intérieure. Son travail est une belle fenêtre ouverte sur les horizons bleutés de l'artiste. On y apprend à en comprendre le décor et à en saisir la beauté!

Sous la chouette clouée au battant de son seuil et dont le ventre ouvert laisse échapper des larves immondes (symbolisant la féroce et sombre nullité du bourgeois de son pays et d'ailleurs), le **Coq Rouge** répond courageusement aux arguties déplorables que les membres de la Chambre belge opposèrent aux justes revendications littéraires de MM. Jules Destrée et Célestin Demblon :

« Mais où donc étaient vos yeux, en vérité, et vos oreilles, racaille? Il se fait pourtant aujourd'hui, en Belgique, à Liège

comme à Gand, à Charleroi comme à Anvers, un réveil de profonde et très originale poésie dont on eût cru les rayons capables de percer les crânes les plus épais ? On dirait, vraiment, qu'à l'ombre des vieux beffrois des Flandres et dans la fraîcheur gazouillante des bosquets de Wallonie sommeillaient des fées qui portaient en des coffrets clos jusqu'ici, et les enfermant tous, les morceaux du Cœur de la Patrie, dispersés hier encore. Car il n'y a pas plus longtemps, ô gens des Chambres, gens des Barreaux, gens des Magistratures, gens des Journaux, que des jeunes hommes qui abhorraient la factice patrie politicailleuse que vous leur aviez servie,que des jeunes gens doués par le ciel des poètes, les rencontrèrent; ils en reçurent, chacun d'eux, un morceau du pauvre cœur écartelé ; et c'est de ce jour que leur apparut la Patrie brillante comme l'or du soleil, enivrante et chaude comme l'été! Mais c'est alors aussi qu'ils commencèrent de souffrir en même temps qu'ils étaient joyeux. Car le dépôt fait entre leur main, s'il les livrait aux ivresses sacrées du lyrisme et aux douloureux et délicieux enfantemeuts des poèmes, les montrait aussi aux sarcasmes des Philistins. les dénonçait aux colères envieuses des coteries stupides. Et ils gravissent leur calvaire, au milieu des huées, vers la croix de lumière qui flambe là-haut. »

Plus loin, M. Remy de Gourmont voue toute son admiration à Georges Eekhoud. Et ce n'est pas sans une idée très nette de la valeur de ceux dont il parle qu'il écrit ceci :

« Je proclamerai qu'entre les romanciers nouveaux M. Eekhoud est l'un des plus puissants, l'un des deux qui soient puissants; l'autre est M. Paul Adam : ils nous donnent seuls l'impression d'une force balzacienne, mais diversement ménagée et diffusée selon des tempéraments sans doute très dissemblables : l'un obscur et concentre, mais travaillé comme une ruche par une infinité d'idées, et au moindre soleil toutes les abeilles sortent tulmutueuses et se dispersent vers les colzas et les aubépines ; elles se dispersent même un peu trop.

» M. Georges Eekhoud doit apparaître plus clair et plus en dehors, peut-être violent, amateur d'une vie excentrique, avec des nostalgies de sentimalités sous les pins, plus diseur et même capable — au moins en virtualité — des gestes qui font peur dans ses phrases, mais je lui accorde, homme et écrivain, le génie des revirements. Un caractère, puis la vie pèse et le caractère fléchit ; une nouvelle pesée le redresse et le dresse selon sa vérité originelle : c'est l'essence même du drame psychologique, et si le décor participe aux modifications humaines, l'œuvre prend un air d'achèvement, de plénitude, donne une impression d'art inattendu par la logique acceptée des simplicités naturelles. Cela pourrait être un système de composition (pas encore mauvais), mais non pas ici : les chuchotements de l'instinct sont écoutés et accueillis ; la nécessité de la catastrophe s'impose à cet esprit lucide (qui n'a point troublé son miroir en soufflant dessus) et il relate clairement les conséqueuces des mouvements sismiques de l'âme humaine. »

Au même numéro (août), il faut admirer les vers de M. Elskamp, qui nous paraissent compléter ceux que l'**Art Jeune** publia le mois d'avant, un conte d'une très éloquente note flamande de M. des Ombiaux, un *Portail* resplendissant de Ferdinand Herold et des Ballades de M. Paul Fort. De ces dernières, j'extrais celle-ci, d'un fort beau clair obscur de vieille gravure gothique :

« Or, vision folle ! — Propre et luisante de ses os, sur un ciel léger doux pommelé, d'image pieuse, s'est levée du Levant, puis est venue vers moi, la Mort, commère facétieuse, — de l'herbe jaune entre ses dents.

» Au travers du treillis ouvragé de son dos, sous un beau zénith d'or quand Elle fut passée au loin de mon effroi — lors, vision folle ! — du côté du cœur, absent ici depuis des mois, je vis briller, piquée à sa poitrine d'os, un frais bouquet de fleurs des bois.

» Dis-je, lors : Folle vision ! — Mais à quelle gloire, dis, Facétieuse, ces gerbes de fleurs tant précieuses, en artifices de diamants, que courbé vers le soir fuse ton coccyx d'ivoire au travers du Couchant ? Dis, joyeuse Mort, à quelle gloire ?

» Or, vision morte, — dans la fournaise où meurent les jours, *les premières étoiles* me semblèrent plus rieuses que ces martyrs narquois brûlés à grands éclats de soufre et de carmin par ces soldats romains vilains mais d'argent fin, sur les images pieuses. »

Dans la **Revue Blanche** (15 août) M. Paul Adam traite du bonheur d'après les derniers livres de Maizeroy, Vandérem, Mauclair. Il faut avoir toute l'habile dextérité de M. Adam pour savoir accoler ainsi trois noms si différents, et pour en arriver, en parlant de *Couronne de Clarté*, à une conclusion inattendue, réclamant la somme de ces trois manières de voir pour obtenir la félicité :

« La troisième méthode d'acquérir du bonheur, M. Camille Mauclair l'enseigne au cours du très beau livre : *Couronne de Clarté.*

» Elle consiste à créer en soi des décors d'idées. Alors nous demeurons dans le ravissement perpétuel de les voir. C'est le bonheur contemplatif. Le fakir, installé au bord de la route, lui rigide, immobile, une main tendue si obstinément que les muscles se durcissent, cessent de se replier et que les oiseaux y reviennent, à chaque printemps, établir un nid, cet homme, s'étant séparé de la nature, jouit de ce qu'il admire en son cerveau. Il regarde Dieu.

» L'imagination est vraiment efficace pour rendre heureux. Par elle, le bonheur ne dépend plus des hommes, ni des choses, ni du temps. Il appartient au créateur de pensées, dès l'heure où il lui plaît de l'obtenir. C'est le seul bonneur sûr et qui ne faillit point devant la lassitude d'une femme, la répétition des drames sociaux et la banalité des incidents quotidiens.

» Le difficile, en ceci, est de conquérir la force suffisante pour se retrancher des soucis du monde. A qui ne peut deve-

nir l'ascète, le stylite ou le fakir, les bienfaits d'une imagination opulente ne donnent que des raisons de contraste pour se lamenter à propos des algarades.

» Le subjectif de l'esprit lutte contre l'objectif des forces concurrentes, et le bonheur de contempler se ramène au second cas : le bonheur d'agir. On ne tient pas la félicité avant que se constate en vous la suprématie de l'idée ayant aboli toute la puissance réelle du fait.

» A la passion, à l'action, à la contemplation se ramènent toutes les formes du bonheur. On subit l'amour, on agit contre les préjugés des hommes, on contemple des mirages d'idées décoratives.

» Mais, ces trois modes de jouir, à être employés seuls, ne satisfont pas entièrement, car ils donnent, chacun, le regret ou le désir de ne pas connaître les deux autres. La somme de ces expériences mènerait à la théorie de la félicité, si dans le même temps, et sous le même rapport, elles pouvaient être conçues.

» Nous attendons encore les littératures ou les arts qui approcheront notre vie d'une telle lumière. »

Plus haut, M. de Gourmont parlait de M. Paul Adam. Les quelques lignes qu'il lui consacre nous feraient croire ceci : que s'il le voulait, lui, M. Adam serait capable de réaliser le tour de force de cette littérature à triple entente. Qui sait s'il ne l'a fait, déjà ; il a écrit un fragment de *Dieu* où certains personnages semblent parfaitement se livrer, à la fois, à la passion, à l'action, à la contemplation...

A la livraison suivante (1er septembre), M. Gustave Kahn consacre à Jules Case une juste et louable étude.

M. Gabriel Vicaire avait écrit, dans une des livraisons de mai, de la **Nouvelle Revue** :

« Longtemps ignorée, méconnue ou bafouée, traitée par ceux-là mêmes qui, à la dérobée, en avaient pu entrevoir le charme, d'intruse ou d'aventurière, la poésie populaire semble en train de faire, en notre petit monde des lettres, une rentrée quasi triomphale. »

Reprenant la question, M. Robert de Souza va, cette fois, jusqu'à marquer les rapports qui relient la poésie populaire aux poètes novateurs. Il s'en explique tout au long, dans la **Société Nouvelle** de septembre :

« Les poètes traditionnels s'efforcèrent d'acquérir le sens de l'art populaire, pour ainsi dire, par le dehors, par la préoccupation du sujet, par l'exactitude de la mise en scène. C'est par le dedans que les poètes novateurs le retrouvèrent d'instinct, tout d'abord sans y penser, par le seul fait d'une analogique manière de sentir.

» Pour ces derniers, lorsqu'un homme est secoué d'une émotion vive, il n'enchaîne pas ses sensations comme un avocat ses preuves, elles se succèdent et se mêlent, tantôt traversées d'un éclair qui le fait mieux voir en lui-même, tantôt ennuagées d'une brume mystérieuse qu'il préfère ne point pénétrer. Si l'émotion est seulement plaintive, il gémit en quelques mots vagues et expirants. De toute façon, il ne

coordonne pas une déclamation ; il ne sait pas composer avec sa douleur ou sa joie de l'éloquence, de la logique ou de la morale : il sent, simplement, et il n'obéit qu'à l'art naturel qui nous pousse à rendre, en toute son éclosion sincère, notre émotion, pour qu'on l'accueille en sympathie.

» On l'a vu : c'est ainsi que le poète populaire comprend et traduit ce qu'il éprouve ; et le poète novateur s'allie encore à lui par le même dédain des règles trop rigides, qui ne s'adaptent point à toutes les formes de la vie et du rêve.

» M. Paul Verlaine, le premier, après de vagues essais d'Arthur Rimbaud, retrouva le secret de cet art spontané. »

M. de Souza choisit, avec perspicacité, les naïves mélodies de Gérardy, de Mauclair, de Max Elskamp, de Moréas, puis, élargissant le cercle de son étude aux poètes antérieurs, il établit des rapprochements entre les airs populaires et certains refrains de Laforgue. Il commente aussi Kahn, Vielé-Griffin, Mockel, puis Maeterlinck et Verhaeren, et il ajoute judicieusement :

« Nous pourrions ne point fermer ici le cycle symboliste d'inspiration populaire. Il s'agrandit des prosateurs-conteurs tels que M. Pierre-M. Olin en ses *Légendes puériles*, ou M. Maurice Beaubourg en ses *Nouvelles passionnées*, ou surtout M. Marcel Schwob dans le *Livre de Monelle*. Il n'est point jusqu'à nombre d'écrivains magnifiques — pour qui la transfiguration est, plus que l'émotion, le but de toute poésie — dont les œuvres n'offrent des traces particulières de lyrisme rustique. M. Saint Pol-Roux en donne, avec le *Pèlerinage de Sainte-Anne*, un exemple merveilleux. Même certains passages comme inconscients des petits poèmes de M. Henri de Régnier dans *Tel qu'en songe*, le « Voyage d'une nuit d'hiver » dans les *Chevaleries sentimentales* de M. A.-Ferdinand Herold, témoignent de la forte action du génie populaire sur les imaginations qui s'en tiennent le plus éloignées »

Mais pourquoi M. de Souza éprouva-t-il un scrupule à citer ici un des *Petits Poèmes d'Automne* de M. Stuart Merrill, sous prétexte « que leurs contours trop arrêtés l'éloignaient un peu de la véritable inspiration populaire » Il nous semble, pourtant, que plusieurs de ces petits poèmes donnent l'impression d'exquis motifs légendaires. Et qu'est-ce que la légende, sinon une nuance épurée de la poésie populaire ?

Au **Réveil** (N° double), d'un article de M. Joost Terburg, *Dialogues Elyséens*, cet extrait :

« Les similitudes sont nombreuses entre l'actuelle époque et le temps des poètes latins de la « décadence » (un mot sans aucun sens en somme).

» D'intéressantes pages de Remy de Gourmont, des pages splendides de J.-K. Huysmans seraient à lire. Mais les bibliopoles d'ici sont au niveau de ceux de Belgique et nous y chercherions en vain des livres intéressants.

» J'ai souvenir de ces lignes de Gourmont : « L'objection » éternelle et professorale contre de tels poètes, contre tous » les poètes de la Croix, c'est ce qu'on dénomme, en termes » de maître répétiteur ou d'académicien, l'incorrection de leur » latin, c'est-à-dire la non conformité de leur lexique et de » leur grammaire avec les règles verbales et syntaxiques » d'usage aux temps augustes, aux siècles n° o et n° 1, aux » deux siècles qui contiennent, précèdent et suivent le règne » du premier imperator romain. Il ne faut pas mentir ; quel- » ques-uns s'efforcent vers cette écriture-type ; ce sont les » médiocres, les anti-poètes, les versificateurs de proses anté- » rieures, les centonistes. D'autres écrivent le latin que l'on » parlait de leur temps, du moins le latin littéraire tel qu'il » s'était incessamment modifié de livre en livre : là leur mérite » et leur intérêt. » Changez quelques mots et relisez. »

Avec cet article, un conte de M. des Ombiaux, des proses de Henri Mazel, et, de M. Emmanuel Delbousquet, de beaux vers d'où ceux-ci :

« Là, malgré l'heure lasse et l'aïeule filant
sourde à nos voix le lin muet du fuseau lent,
nul ne vient pour offrir à ton désir frivole
contre un peu d'or les doux oiseaux dont l'émoi vole !
et tristes de la joie apparue en eux deux
comme la vision d'un songe hasardeux,
sans plus rêver qu'à la langueur de leur coup d'aile
notre âme sent monter une angoisse fidèle
devant le crépuscule éteint et la nuit d'or
du baiser lent et doux où le désir s'endort. »

Si l'on lut avec attention les œuvres de M. Saint-Georges de Bouhélier, on conçoit facilement que son tempérament ne puisse sympathiser avec celui d'Ibsen et que dans le numéro dernier du **Rêve et l'Idée** il écrive ceci :

« Vraiment ces jeunes gens ne se sont pas élu des dieux insignes. Ibsen, Mallarmé, voilà les pires éducateurs ! L'épaisse lourdeur de leur sensibilité nous fatigue. Ils ont pétri des phrases glacées avec de la poussière des morts. Ils n'ont point réalisé l'impérissable impromptu de la vie. Les cristallisations coriaces et compliquées d'un Mallarmé ne valent guère plus que l'emphase bourgeoise, gonflée et disparate d'Ibsen.

» L'*Ennemi du Peuple*, l'ennuyeuse tragédie ! Je ne sais rien qui atteigne à cette puérilité fantasque. Cela demeure décoloré et sans violence, outré de rhétorique et de sentences. Et il ne s'y trouve pas une phrase d'éclat sauvage, lucide et sain.

» Il n'y a là ni sensibilité, ni émotion des paysages, des roches, ou des eaux. Je n'ai point vu qu'on y ait distingué l'héroïsme admirable et familier des existences pastorales et urbaines ; le miracle et ce qu'il y a de sacré, d'intimité divine et extraordinaire, d'impérissable et d'éclatant dans l'Attitude d'un Moissonneur, d'un Porcher ou d'un Forgeron. Or, il n'y a pas là non plus de héros fabuleux et

angéliques. Les événements n'y sont point prodigieux. Ce que l'on y distingue ne resplendit pas. Ce sont seulement des épisodes exceptionnels de bassesses rugueuses et arides ; les dialogues s'y crispent d'épouvantes fragiles, ou s'apaisent, effrités en poudreuses douceurs ; l'intrigue y est lourde. »

Pourtant Brand, pourtant Stockmann, pourtant Solness ne se haussèrent-ils pas, de par l'éclat de leurs thèses, à de hauts enseignements de Beauté! L'églogueen qu'est M. de Bouhélier eût certainement découvert en eux des Héros, s'il ne s'était arrêté à leur Apparence, mais peut-être est-il trop païen, au sens antique du mot, pour concevoir leur sacrifice et pour entendre leur idéal. Dans *Empereur et Galiléen*, il y a un chœur de femmes qui chante ceci :

« *Dieux mortels d'argent et d'or*
Vous tomberez en poussière! »

Qui sait si ces femmes n'ont pas raison : on ne doit espérer qu'un Dieu de renoncement ! De beaux vers de MM. Paul Verlaine, Léon Dierx et une *Attente nuptiale* d'une harmonie cadencée avec grâce et splendeur de M. de Bouhélier, achèvent de donner du prix à ce fascicule.

C'est dans un même esprit de retour au « naturisme » que M. Maurice Leblond, aux **Essais de Jeunes** (juillet-août) préconise l'esthétique de M. de Bouhélier.

« Cependant, s'il fallait caractériser d'un mot ce que sera l'art de demain, l'épithète plus disante de Panthéisme conviendrait. Car, à considérer les aspirations, chaque jour précisées davantage, des nouveaux poètes, et aussi leur piété pour les maîtres qu'ils se sont élu, Hégel et Novalis, le pastorisant et familier Emerson, Swedenborg, dont la religion est la seule, formulait Balzac, qui puisse convenir à un être supérieur, on pourra se persuader de la justesse de cette expression.

» Panthéisme ! Tous les arts sont, en ce vocable, résumés. Naturisme et Mysticisme s'y synthétisent. Il ne s'agit plus d'allégoriser une passion ou une idée par quelque personnage fabuleux (héroïne, statue ou figurine) aux attitudes taciturnes ou mansuétudinales selon le procédé de M. de Régnier.

» Dans les menus faits de la vie quotidienne, le grand art est de retrouver des émotions divines ; en de frustes objets, de découvrir un symbole toujours changeant d'une loi cosmique et éternelle. »

Dans la **Revue du Midi**, M. Henri Mazel, commentant les questions soulevées à la *Nouvelle Revue* et à la *Revue Internationale* sur la décentralisation, examine les réponses les plus caractéristiques et donne de justes appréciations personnelles sur les projets soumis :

« De même que les peuples, suivant le mot fameux de Joseph de Maistre, n'ont que les gouvernements qu'ils méritent, les associations et les groupes locaux n'ont que la vie dont ils sont capables. La décentralisation dépend donc des décentralisés beaucoup plus que des décentralisateurs. Tous les Congrès régionaux et toute l'agitation électorale imagi-

nable n'auraient pas donné une preuve de la vitalité du Midi aussi précieuse que la reconstitution spontanée des vignobles après le phylloxéra. Que les fils de famille cessent de se précipiter vers les professions libérales et les fonctions publiques, et l'exode vers les grandes villes s'arrêtera, les campagnes ne se dépeupleront plus, les capitaux, qui aujourd'hui ne servent qu'à entretenir l'oisiveté en renforçant les maigres émoluments de l'Etat, trouveront dans l'industrie et le commerce des emplois hardis, et les existences, qui s'écoulent inutilement dans les garnisons ou les cabinets à cartons verts, se développeront plus sainement et plus fécondamment dans le milieu rural. Et que les villes imitent en ceci les individus ; les universités provinciales naîtront quand les provinces le voudront, et les musées régionaux aussi ; mais combien de villes inscrivent-elles à leur budget un crédit quelconque pour achat de tableaux ? elles préfèrent attendre les « dons de l'Etat ». C'est plus économique, soit, mais les villes sont mal venues alors à réclamer la décentralisation ».

A côté de vers de MM. Albert Fleury et Delbousquet et une prose de M. de Larmandie, M. Georges Pioch, dans le numéro août-septembre de la **Renaissance Idéaliste**, donne la suite de sa *Dénonciation au poète futur*, d'où cet extrait :

« L'Androgyne est incorporable. Demain il sera de cette éternelle école de collectivisme et de domesticité, où toute volonté s'étiole, où toute pureté se déflore, de cette géhenne bourbeuse : l'Armée.

» Le droit du Rêve libre sur la servile Réalité, qu'il affirma contre l'élite de l'ambiance, il devra, pour l'épanouissement de son sublime apostolat, l'affirmer contre la masse, toute sensuelle, avachie par des siècles d'inconscience et d'obéissance passive. Finie la lutte opiniâtre, captieuse, mais conservant encore la vague possibilité d'une victoire ; la lutte avec *ce qui ne peut penser* commence, et sa défaite y est certaine.

» Après l'insulte spirituelle, l'ordure. Après les discussions au temple, la Passion.

» Fuir ? L'Androgyne y songea souvent. Ne s'arrogeant aucun droit, il ne se reconnaît aucun devoir, surtout envers une collectivité ; il ne peut, logiquement et sans déchoir, limiter son envol aux frontières d'un territoire ; il ne peut accepter une patrie. Il a faite sienne, — comme étant le plus juste et le plus sublime Verbe qui sut souffleter cette vaste synthèse de la servilité humaine : la Patrie, — la phrase du plus audacieux et du seul génial des penseurs-œuvrants de notre prosaïque époque : le Sar Péladan :

» *La Patrie de toujours s'appelle la Lumière ; quant à ce coin de terre, où nous passons des jours mesquins, s'y attacher nous descend de la dignité d'homme aux séries végétales.* »

A noter :

aux **Pages littéraires** (Genève), des notes sur Edouard

Dubus ; à l'**Echo de Paris**, tous les jeudis, alternativement, la suite de la série de poèmes commencée par M. de Régnier : *Les Roseaux de la Flûte*, et de celle commencée par M. Vielé-Griffin : *Chansons à l'ombre*. — EDMOND PILON.

Le **Magazine international**, à sa troisième saison, s'affirme robuste et musclé, convaincu de sa force et de son importance et, après la première lutte, sis bien à sa place, qu'il fallait remplie. La plupart des revues nouvelles que nous voyons naître et parfois mourir ne répondent à aucun appel ni de l'élite ni du peuple, vains efforts particularistes, villages qui auraient dû se joindre à la ville et se fondre dans son bruit; celle-ci et ce clocher peuvent devenir les motifs d'une cité utile et plaisante : les idées et les littératures étrangères. Sans se borner à l'immédiat, car avec des extraits par exemple du récent *Evergreen* voici l'*Homme pensant* d'Emerson, discours fameux prononcé en 1837 et que Carlyle accueillit par ceci : « Et maintenant,sans transition, j'arrive à votre *Discours*. Mon ami ! vous ne savez pas ce que vous avez fait là pour moi ! Depuis de longues années je n'avais entendu que d'insignifiants bavardages, des querelles et des cris inarticulés; mon âme triste et abattue se disait qu'il n'y avait plus de langage intelligible et qu'elle était isolée au milieu de créatures étrangères. Mais, écoutez, voilà que de l'Occident arrive une parole claire, une voix vraiment humaine, et j'ai un compagnon, un frère ! Que Dieu en soit loué ! J'étais prêt à pleurer en lisant ce discours dont la pure et haute mélodie me pénétrait le cœur.. Je dis à ma femme : lis ceci. Elle le lut et me le rendit. Pour réponse, elle me charge de vous dire que l'on n'a rien lu de semblable depuis que Schille est mort. Mon brave Emerson ! Et tout cela est resté muet et tranquille en lui pendant ces sept dernières années ; la platitude vociférante (*vociferous platitude*) lui écorchait les oreilles de toutes parts et tranquillement il ne répondait rien. Tout un monde de *pensées* s'est silencieusement édifié dans ces calmes profondeurs, et, le jour étant venu, il dit doucement, comme si c'était une chose ordinaire : Oui, je suis là, moi aussi. » Emerson est toujours là ; on s'aperçoit, à la production de certaines « idées nouvelles », qu'il n'est pas inconnu de tous ; mais, éventrée cette mine de sel, je vois tel caravane forcée à de longs détours pour la recherche du trésor inexploité, dans le désert. Emerson et Carlyle entièrement traduits feront comprendre que la philosophie individualiste n'est pas une invention toute récente et que le « culte du moi » a des aspects différents selon qu'il est expliqué par une hautaine intelligence ou parodié par de jeunes et spirituels arrivistes. Le *Magazine* ne donne cette fois que la première partie du *Discours* d'Emerson, traduit avec soin par Léon Bazalgette ; le reste de l'énorme fascicule est encore intéressant : avec les poésies de Conrad Ferdinand Meyer, les essais de Paul Carus, bien d'autres pages et une montagne de notices, de renseignements, d'analyses, résumé très complet de la vie littéraire internationale. — R. DE GOURMONT.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

« Paris, le 31 août 1895.

» Monsieur et cher confrère,

» On me montre dans le dernier *Mercure* une lettre *signée de moi* et qui n'est pas de moi. Je vous serais obligé de publier celle-ci dans votre plus prochain numéro, et

» Je suis votre cordial et confraternel

» P. Verlaine.

» *16, rue Saint-Victor.* »

§

« Le petit renard de Wallotton, disions-nous dans notre dernier numéro (p. 370), qu'on voit d'ordinaire au bas des *Tablettes d'Eloi*, a colligé pour la *Revue Blanche*, etc., etc. » Or, le petit renard n'est pas de M. Wallotton, mais de M. de Toulouse-Lautrec.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* : Paphnutius, comédie de Hrotsvitha, traduite du latin par A.-Ferdinand Herold ; — Un jour, un acte, suivi de poésies, par Francis Jammes ; — César-Antechrist, par Alfred Jarry ; — Emile Verhaeren, par Albert Mockel, avec une note biographique par Francis Vielé-Griffin (Voir tirages et prix page 4 des feuilles d'annonces.)

Notre catalogue n° 7 a été encarté dans tous les exemplaires du présent numéro.

§

La revue *Pan* (9, rue des Beaux-Arts) met en vente une lithographie en huit couleurs de H. de Toulouse-Lautrec (tirage limité à 100 exemplaires) et une série d'eaux-fortes de Sattler, Max Klinger, Geyger, etc.

§

Le n° 5 de l'*Ymagier*, inaugurant le tome II, est sous presse. Il s'ornera, paraît-il, d'une lithographie originale de Whistler.

§

Pour paraître en octobre :

Similitudes, drame en sept journées, en prose, par Adolphe Retté ;

Les Cités futures, par André Ibels, avec une préface de Paul Adam et une sanguine de H.-J. Ibels.

Mercvre.

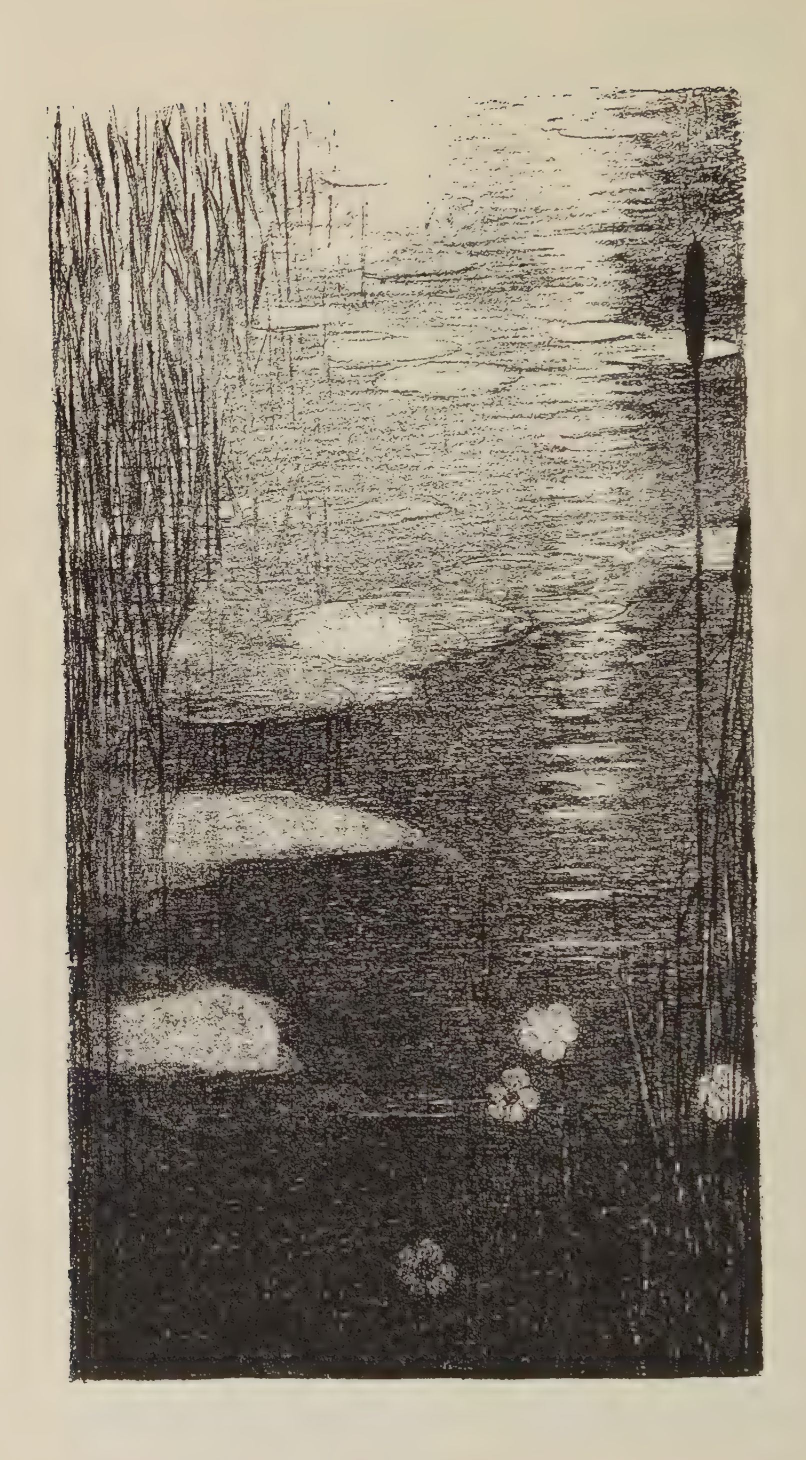
Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

Dessin inédit
de L. Welden Hawkins

pour la

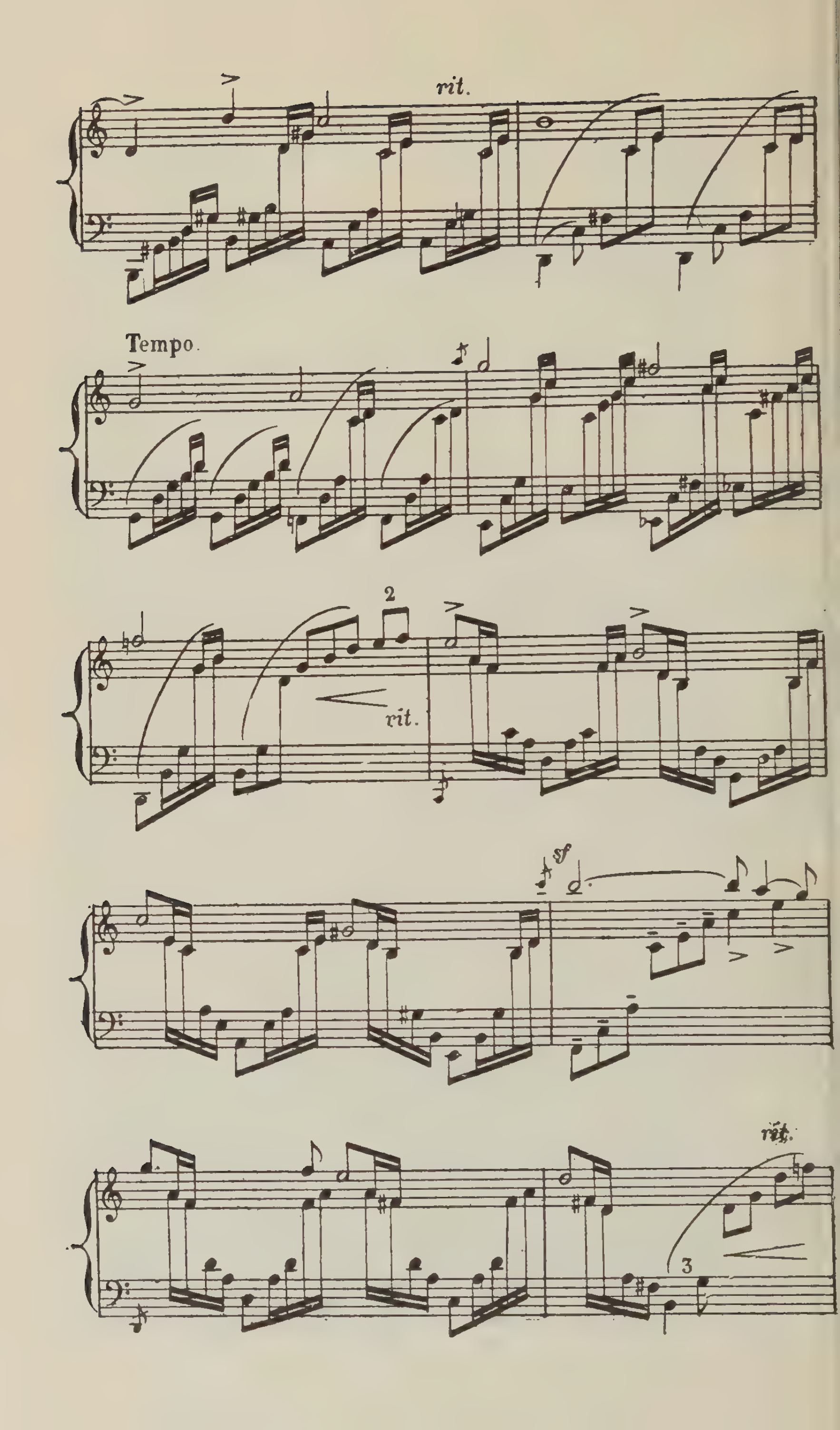
Glose musicale de Gabriel Fabre sur des vers d'Henri de Régnier.



. . . .
Je sais de tristes eaux en qui meurent les soirs !
Des fleurs que nul n'y cueille y tombent une à une...
. . . .

HENRI DE RÉGNIER.





rit.
Tempo.
2
rit.
sf
rit.
3



Champvert. Septembre 1893.

GABRIEL FABRE.

LE DIEU FUTUR

> Je les ai jetés dans le fossé, j'ai coupé leurs membres, je les ai fait manger par des chiens, des bêtes fauves, des oiseaux de proie, les animaux du ciel et des eaux. En accomplissant ces choses, j'ai réjoui le cœur des grands dieux, mes seigneurs.
> (INSCRIPTION D'ASSOUR-BAN-LABAL.)

Du 11 au 27 septembre 1893, cent soixante-dix délégués de religions différentes, réunis à Chicago, pour répondre à l'appel du Révérend John-Henry Barrows (1), s'essayèrent, en toute bonne foi, à mettre en évidence les harmonies des religions entre elles. Il n'y avait dans l'assemblée aucun représentant de l'Eglise anglicane ni du catholicisme européen, et les quatre rites de l'Islam étaient attestés par deux musulmans, nombre fort minime en proportion des adeptes du mahométisme. Mais la présence de prélats catholiques américains et océaniens, de très nombreux pasteurs et fidèles évangéliques, dont dix-huit dames, de Grecs orthodoxes et d'Arméniens, de rabbins israélites, de bouddhistes et de brahmanistes appartenant aux diverses sectes, de Chinois et de Japonais taoïstes, confucianistes et shintoïstes, de Parsis, de peaux-rouges, de nègres et de Polynésiens, conféraient à cette assemblée un caractère presque œcuménique.

Au contraire des anciens colloques entre religions ou sectes adverses et même de quelques conciles passionnés des premiers âges, le congrès de Chicago n'aboutit point au massacre mutuel des assistants. Chacun y put exposer pacifique-

(1) Cf. *The World's parliament of Religions held in Chicago in connexion with the Columbian Exposition of 1893* (11-27 *sept.*), by the Rev. JOHN-HENRY BARROWS, 2 vol. in-8°, Chicago, 1893.

ment ses doctrines, et l'on se découvrit ou on se crut d'accord sur deux principes communs, *Paternité de Dieu*, *Fraternité des hommes*. Je ne sais quelles furent les professions de foi des nègres et des peaux-rouges ; mais le protab hindou Chunder-Mozoumdar, de la secte du Brahmo-Somaj, répudia les innombrables dieux de l'Inde pour s'avouer monothéiste, et un Parsi de Bombay, Jinanji-Jamshedji Mohdi, expliqua comment on considérait à tort la religion de Zarathustra comme dualiste ; cette conception erronée proviendrait d'une confusion purement verbale entre l'archange de la lumière et Ahura-Mazda, le dieu suprême. C'est une curieuse application de la théorie chère à M. Max Müller, qui tient le polythéisme pour une maladie du langage. Mais en admettant même que la thèse philologique soit contestable, la pensée d'y faire appel ne pouvait venir qu'à des esprits favorablement disposés à l'égard de l'unité divine. Ainsi la partie encore croyante des hommes s'acheminerait vers un monothéisme bienveillant et fraternel, qui trouverait son expression à peu près parfaite dans le *Pater noster*. Déjà même quelques personnes, chez qui l'imaginative est puissamment développée, s'émerveillent d'un futur catholicisme universel, assurant le bonheur du monde réconcilié sous le geste de la bénédiction pontificale. Et voici que, peut-être avec le désir secret de hâter cette heure d'or, un prêtre, d'intelligence large et avisée, l'abbé Victor Charbonnel (1), propose de tenir à Paris, en 1900, au seuil du vingtième siècle, un solennel congrès des religions. Les Eglises réformées et israélites de France ont donné leur assentiment à ce projet ; le cardinal Gibbons y est gagné dès longtemps et avec lui les catholiques américains. Quant aux catholiques d'Europe, les plus timides se font avec peine à l'idée d'une

(1) Cf. *Un Congrès universel des Religions*, par l'abbé Victor Charbonnel. (*Revue de Paris*, 1er septembre 1895.)

telle assemblée, et l'archevêché de Paris se montre hostile : mais il semble bien que le pape, dont le rêve poursuit obstinément le chimérique espoir de ramener les Eglises chrétiennes à l'unité primordiale, approuve cette tentative et la juge propre à aider le succès de son entreprise.

On peut donc admettre comme fort probable cette exposition des croyances survivantes, et se demander quelle attitude il convient de prendre aux esprits libérés des dogmes et chez qui le fétichisme de la science n'a pas remplacé le fétichisme religieux. S'il s'agissait simplement pour les promoteurs de l'œuvre de restituer en pleine gloire le vague et pâle déisme où se complurent jadis les belles intelligences de Victor Cousin et de Pierre Jean de Béranger et qui charme encore les âmes séniles de quelques philosophes inoffensifs, le plus généreux silence s'imposerait. Cela n'est pas d'importance et ne se maintient non plus que les méduses échouées à basse mer, qui pourrissent sur le sable entre deux marées ; tant qu'elles flottaient, joyeusement portées par les eaux profondes, les mille jeux de la lumière et des vagues irisaient et coloraient la masse visqueuse et lui prêtaient une sorte d'illusoire beauté ; après l'échouement apparaît le néant sordide, la hideur amorphe et vulgaire de toute cette gélatine. Mais les hommes qui se réuniraient ainsi se donnent pour des hommes *religieux* et non pour de mauvais métaphysiciens Aussi faut-il examiner avec un soin plus inquiet cette résurrection imprévue des dogmes qui ne veulent point mourir et quelles en peuvent être les conséquences pour l'évolution de la pensée.

Aussi bien, quelques-uns de ceux qui ont déjà salué d'un pieux enthousiasme le congrès de Chicago reconnaissent, avec une certaine ingénuité, l'intérêt pratique et immédiat de ces assises religieuses. Ils y voient un signe manifeste de l'instinct conservateur qui pousse les sociétés actuellement organisées à se défendre contre des

adversaires implacables et audacieux; et au vieux cri de guerre d'Auguste Blanqui : *Ni Dieu ni maître!* ils opposeraient volontiers la vocifération récente des catholiques allemands assemblés à Munich : *Pour le pape et pour l'empereur* (1). L'éthique traditionnelle se trouve à leur gré en une fâcheuse posture; le troupeau même qui continue à s'y soumettre commence à concevoir quelques doutes sur la valeur des idées morales destinées à le maintenir dans la bonne voie, et nombre de ceux qui les défendent sont un peu comme des banquiers qui croiraient leurs caisses pleines de fausse monnaie, mais qui craindraient de faire sur les pièces suspectes l'épreuve de la pierre de touche et du trébuchet, et laisseraient circuler, non sans inquiétude, le billon adultéré. Toutes les formes de l'autorité périclitent, et si l'héréditaire hypocrisie des foules, l'atavique respect extérieur de principes intimement méprisés et réellement transgressés et éludés peuvent tromper les observateurs superficiels, quiconque réfléchit constate, avec tristesse ou avec joie, que cette survivance est purement factice et que les pompeuses idoles s'évanouiront en poussière au premier choc un peu violent. Mais la religion restaurée dans les âmes inspirerait de nouveau aux hommes une salutaire humilité et la prodigieuse folie qui les astreint à réprimer en eux toutes les inclinations naturelles de la pensée et de la chair. L'antique Adam qui prend orgueilleusement conscience de lui-même tendrait ses mains résignées aux chaînes déjà rompues, et, reniant la liberté prochaine, abandonnerait derechef la conduite de sa vie infirme aux sauveurs de la hiérarchie honorés par lui d'une secrète concurrence avec les dieux. Ainsi les bêtes domestiques s'offrent au joug et autorisent la servitude par leur servilité.

(1) Cf. *Le Congrès religieux de Chicago*, par M. G. Bonet Maury. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1894.)

Les conseillers d'abdication proclament d'une voix arrogante l'irrémédiable malignité de l'homme, voué par son origine à tous les crimes et à toutes les hontes, si des tortionnaires charitables ne prenaient soin de son salut. M. Ferdinand Brunetière (1) exposait récemment avec son habituelle netteté et sa franchise un peu rude, à qui répugnent les euphémismes adroits, l'opinion commune aux sombres penseurs qui abominent la nature. Il anathématisait une fois de plus la Renaissance, « éruption de l'instinct, révolte de la nature », heureusement vaincue par l'Eglise; puis, en quête d'une religion capable de réduire l'homme indocile à l'obéissance de lois caduques et dépréciées, il trouvait que le catholicisme convient mieux que toute autre parce qu'il est avant tout « un gouvernement ». Or, si nous ne pouvons admettre une autorité établie sur la science, telle que la voudraient instaurer certains de nos contemporains, parce que la science est une explication provisoire et incomplète de l'univers, nous repousserons avec plus d'énergie encore un pouvoir étayé par une doctrine religieuse quelconque, parce que tout système religieux constitue une explication nulle et exprime simplement des hypothèses gratuites sur l'inconnu, par une sorte d'attentat au mystère des choses.

Cependant, prise en soi, tant qu'elle ne prétend pas à outrepasser la conscience individuelle, aucune religion n'est par nécessité un instrument de servitude. A son origine même, elle est presque toujours un cri héroïque de l'homme qui en appelle du présent à l'éternité; et « le phénomène mystique », pour emprunter une excellente manière de dire de l'abbé Charbonnel, se manifeste irréductible et permanent. Hors des terres explorées de la vie, il demeure tout un

(1) Cf. *Après une visite au Vatican*, par M. Ferdinand Brunetière (*Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1895.)

domaine encore clos que la pensée essaie en vain de se représenter comme différent de celui qu'elle connaît; mais les êtres merveilleux et terribles dont elles le peuplera ne sont que des prolongements d'elle-même,et il faut qu'elle soit égarée par l'hallucination de l'infini pour ne plus discerner ses propres créatures dans les fantômes surnaturels que nous appelons des dieux ; quand Jacob lutte avec l'ange jusqu'au matin, c'est sa force personnelle qui s'épuise contre une puissante image de soi mystérieusement projetée dans le miroir de la nuit. Les dieux féroces d'Assour, l'avare Iahveh qui fait lapider Achan dans la vallée d'Achor pour avoir soustrait au butin un manteau rouge et deux cents sicles d'or, les harmonieux Olympiens baignés de lumière et le dernier né des familles divines, le doux Galiléen qui promettait au monde les siècles pacifiques et fraternels, tous exaltent des passions humaines divergentes, mais exclusives et dominatrices.

Le singulier prestige des mythes est tel que le même dieu, selon l'âme qui s'y reflète, prend les formes les plus contradictoires. Ainsi le Christ de charité et de justice redevient en telle pensée brutale et soldatesque le farouche Sabaoth qui plane sur les batailles, et pour la gloire des empereurs souillés de sang, des prêtres proclament à la face du ciel la sainteté des grandes tueries. Au même moment, un obscur martyr meurt en Russie, après avoir été traîné de prison en prison, pour s'être refusé au service militaire parce qu'il est dit dans l'Evangile : « Tu ne tueras point. »

Aussi l'heure semblerait propice, en ce congrès des religions, pour refaire l'unité non des cultes destinés à périr, mais de la pensée humaine qui se dédouble et se mutile cruellement elle-même depuis l'aube des âges, et pour prendre enfin conscience du dieu méconnu, père de tous les dieux évanouis, dieu futur, l'Homme. Le *Pater noster* même transposé selon cette révélation

nouvelle perdrait son caractère présent de mendicité, pour affirmer librement les paroles essentielles. « Donne-moi aujourd'hui mon pain quotidien »; invocation auguste de l'homme à sa propre énergie, c'est-à-dire : « Je prendrai le pain journalier (1) de la chair et le pain suprasubstantiel (2) de la pensée, et j'épanouirai mon être dans la force et dans la joie » Et quand seront ainsi satisfaits les besoins primitifs et sacrés, quelle place resterait-il dans l'âme pour la haine, l'offense et le ressentiment, inévitables et par suite légitimes tant qu'au nom de la hiérarchie un individu croit licite d'anéantir par la faim son semblable ou de le frapper avec la loi. Et non plus nous ne retomberons en tentation : l'acte de foi en nous-mêmes nous interdit de nous vouloir autres que plus libres chaque jour et plus conscients, et de revenir en arrière vers les mauvais songes disparus.

PIERRE QUILLARD.



(1) Evangelium sec. Lucam 11. a. 2.
(2) Evangelium sec. Matthaeum 7. b. 9.

DANS LA VILLE NOIRE

Dans la ville des industries,
Dans la ville noire où bourdonnent
Nuit et jour
Les volants lourds, avec furie,
Dans la ville où les marteaux bruissent en chocs sourds
Et que les hauts fourneaux empanachent de flammes,
Dans la ville où ne chante personne,
Dans la ville et les charbonneux faubourgs
Nous avons erré, ô mon âme.

Et vous, mon âme, qui de la maison fleurie
Etiez partie
Gaie et, aux lèvres,
De claires mélodies,
J'ai vu que vous pleuriez tout à coup
Et que d'inclémentes ténèbres
Attristaient la lumière de vos yeux si doux.

Oui, la ville autour de nous,
Toute la ville semblait morne,
Et vous sentiez que depuis bien longtemps
Les chansons,
Hélas, y étaient mortes ;
Que les hautbois et les violons
Y taisaient depuis bien longtemps
Leurs cadences ;
Que depuis bien longtemps
N'y tournaient plus, en rhythmes vifs ou lents,
Les jeunes danses ;
Que depuis longtemps la ville où s'embrume l'œil
Geint, noir vêtue de fumée et de deuil.

Et vous ne songiez pas au jour
Où, sur la ville,
Un grand soleil joyeux rayonnera,
Un soleil de paix et d'amour ;
Et les bons rires et les chansons agiles
S'éveilleront par les ateliers, çà et là.

Belle, et rouge de feux cléments,
Et sonore
De voix heureuses déjà, et libérées,
Aura lui la nouvelle aurore ;
Et dans le ciel tout éclatant
Montera, glorieux, le soleil
Qui bénira la ville de sa splendeur sacrée :
Et les voix qui grandissent clament venu le temps
Du saint et radieux éveil.

O ville,
O grande délivrée,
Maintenant
Sous les rais du soleil qui brille,
Dans la blonde lumière dont tu es parée,
Tu sais chanter et tu sais rire,
O ville,
Et clairement, clairement
Tes hauts fourneaux flamboient
Et te ceignent d'un rempart de joie.

C'est la fête
Des hommes pauvres qui trop longtemps peinèrent
Parmi la dure tempête
Des roues et des courroies et des fours en colère ;
C'est la fête
Des femmes et des jeunes filles qui peinèrent :
Elles viennent en robes fraîches,
Les chevelures dénouées
Et avec des joyaux de fleurs ;
Et les voici qui passent, saluées
Par les voix d'heureux chanteurs.

Et parfois la belle foule acclame de tous ses cris
Et poursuit de gaies huées
La fuite des vieillards qui défendaient qu'on rît.

C'est la fête attendue, la fête glorieuse, la fête divine.
A travers la ville,
Allègres et vives, résonnent les machines :
C'est la fête, la fête libre
Et vers le ciel et le soleil montent des hymnes.

Dans la ville des industries,
Dans la ville libre et travailleuse,
Alors vous chanterez, ô mon âme ;
Vos yeux se charmeront de lueurs radieuses,
Et vous rirez aux flammes
Qui se mêlent avec les clartés inflétries.

A.-Ferdinand Herold



SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

LIVRE I

CHAPITRE 1

PRÉLIMINAIRES

Sommaire. — Il n'existe pas encore de Philosophie des Habits, bien qu'elle soit toute notre Science. Etrange, que l'on ait oublié que l'homme est, par nature, un animal *nu*. L'esprit anglais trop exclusivement absorbé par les choses pratiques, pour s'intéresser à des questions de cet ordre. Le profond génie germain n'est pas ainsi. Avantage de la Spéculation libre. L'Editeur (1) reçoit du Professeur Teufelsdrœckh son nouvel ouvrage sur les Habits.

A voir l'état avancé de notre culture actuelle, et comme l'on a, pendant cinq mille ans et plus, brandi, promené, avec plus ou moins d'effet, la Torche de la Science; quand on remarque, dans notre époque spécialement, que non seulement la Torche flambe encore et peut-être plus furieusement que jamais, mais que d'innombrables chandelles et rats de-cave allumés à cette torche brillent partout éparpillés, de sorte qu'il n'est pas si petit recoin, si exigu taudis, dans la nature ou dans l'art, qui puisse rester dans l'ombre, — un esprit réfléchi pourrait-être frappé de quelque surprise, en constatant que rien ou à peu près rien d'essentiellement caractéristique, soit au point de vue de la philosophie, soit à celui de l'histoire, n'a été écrit, jusqu'à présent, au sujet des Habits.

(1) L'Editeur, c'est Carlyle, qui est censé traduire de l'allemand, et commenter, l'ouvrage du professeur Teufelsdrœckh.

Notre Théorie de la Gravitation est à peu près parfaite : Lagrange, c'est bien connu, a prouvé que le Système Planétaire, fondé sur cette base, doit durer toujours; Laplace, encore plus malin, devine même que cette base était la seule sur laquelle ce Système pût reposer. C'est, en somme, grâce à cette théorie que l'on tient mieux les livres de loch, de même qu'elle n'est pas étrangère aux progrès de la construction navale. Nos connaissances en Géologie et en Géognosie sont suffisantes : de sorte que grâce aux travaux de nos Werners et de nos Huttons (1), grâce à l'ardent génie de leurs disciples, il est maintenant courant, dans la plupart des académies, de considérer la Création d'un Monde comme à peine plus mystérieuse que la confection d'un pudding; moins mystérieuse même, car, en ce qui concerne le pudding, il peut y avoir vraiment, pour certaines cervelles, quelque difficulté à concevoir : *Comment on s'y est pris pour fourrer les pommes dedans?* Mentionnerai-je nos traités sur le Contrat Social, sur les Origines du Goût, sur la Migration des Harengs? N'aurions-nous pas une Doctrine de la Rente, une Théorie de la Valeur; des Philosophies du Langage, de l'Histoire, de la Faïence, des Apparitions et des Liqueurs fermentées? La vie tout entière de l'homme, l'environnement de l'homme, ont été mis à nu, élucidés; pas une fibre, pour ainsi dire, pas un détail de son Ame, de son Corps et de ses Propriétés qui n'ait été dûment prouvé, disséqué, distillé, desséché, et scientifiquement décomposé : nos Facultés intellectuelles, et elles ne sont pas peu nombreuses à ce qu'il apparaît, ont leurs Stewarts (2), leurs Cousins, leurs Royer-Collards : tout les tissus cellu-

(1). WERNER (Abraham-Gottlob), minéralogiste célèbre, comme on sait (1750-1817). HUTTON (James), médecin et chimiste écossais. Auteur d'une *Théorie de la Terre* (fusion ignée primitive.) (1726-1797.)

(2) STEWART (Dugald), le Psychologue écossais (1753-1828).

laires, vasculaires, musculaires font la gloire des Lawrences. des Magendies et des Bichats.

D'où vient, dès lors, — peut se demander un esprit réfléchi, — d'où vient que le plus incontestable Tissu de tous les Tissus, le seul réel Tissu, a été complètement oublié par la Science, — c'est-à-dire le Tissu à vêtir, lainage ou autre ; dont l'Ame humaine se recouvre comme d'une enveloppe extérieure, comme d'un pardessus ; où sont inclus et abrités tous les autres Tissus, où toutes les autres Facultés fonctionnent, tout le Moi vit, agit, existe en son essence ? Car si, de temps à autre, quelque penseur errant et désailé jette un regard de hibou dans ces régions obscures, la plupart des autres, complètement indifférents, prennent leur essor au-delà ; à leurs yeux, les Habits sont une propriété, non un accident, quelque chose de tout naturel et de spontané, comme les feuilles des arbres, comme le plumage des oiseaux. Dans toutes leurs spéculations, l'homme est tacitement représenté comme un *Animal Vêtu*, alors qu'il est, par nature, un *Animal Nu ;* et que c'est uniquement dans certaines circonstances, dans un but déterminé, qu'il se masque de vêtements. Shakespeare le dit, nous sommes doués de double vue ; il est donc bien surprenant que nous ne regardions pas un peu autour de nous et n'apercevions point ce qui doit frapper nos yeux mêmes.

Mais ici, comme dans tant d'autres cas, l'Allemagne, l'érudite, l'infatigable, la transcendante Allemagne vient à notre aide. C'est, après tout, une bénédiction, que, dans ces temps confus, il existe un pays où l'esprit d'abstraction trouve encore un asile ; que, lorsque le frénétique charivari des Emancipations catholiques (1), et des Bourgs pourris, et des Emeutes de Paris (2) as-

(1) Il s'agit ici du Rappel des lois contre les Non conformistes et même contre les Catholiques (1820-29).

(2) Journées de Juillet. Carlyle écrivait *Sartor* en 1831.

sourdit toute oreille française et anglaise, — l'Allemand puisse se tenir en paix, dans sa scientifique tour d'observatoire; et puisse, aux forcenées multitudes qui se démènent ici et ailleurs, lancer solennellement, d'heure en heure, à son de trompe, un : *Hœrct ihr Herren und lasset s Euch sagen* (1); en d'autres termes, rappeler à l'Univers, qui si souvent oublie ce fait, quelle heure il est réellement. L'on a souvent reproché aux Allemands leur manque de sens pratique; comme s'ils se lançaient loin des chemins frayés, là où il n'y avait rien de certain, que la fatigue d'un rude voyage; comme si, plantant là les mines d'or de la finance et la politique du pot-au-feu, ils étaient faits pour s'en aller, aux lieux incultes, courre des chasses chimériques, et devaient finir engloutis dans des tourbières perdues (2). — Cette absurde

(1) Cri (moyenâgeux) du Veilleur-de-Nuit : *Apprenez, gens que vous êtes, et tenez-vous dit* [*que*] ..

(2) Il serait, dans l'original, impossible de comprendre ce passage, si l'on ne connaissait pas telles circonstances de la vie de Carlyle. Le texte dit : «... *as if, forsaking the gold-mines of finance... they were apt to run goose-hunting into regions of bilberries and crowberries, and be swallowed-up at last in remote peat-bogs.* Littéralement : «... *Comme si, délaissant les mines d'or de la finance... ils étaient aptes à courir chassant l'oie* (c'est-à-dire : *chassant des chimères*; *to go on a goose-chase, on a goose-hunting*, locution : *poursuivre une chose impossible*), *dans les régions des airelles et des baies* (soit : *dans des lieux incultes* : les endroits où viennent ces fruits sauvages étant généralement incultes : bois, taillis, vieux murs, décombres, haies, lieux humides), *et* [*comme s'ils devaient*] *s'engloutir, à la fin, dans des tourbières écartées.* » — Or Carlyle, lorsqu'il écrivait *Sartor*, habitait, avec sa femme, la ferme de Craigenputtoch, en Écosse, dans le comté de Dumfries : un noir pays de tourbières, inhabité à seize milles à la ronde; séjour désolé mais tranquille, où Carlyle, tenu là du reste par sa fière pauvreté, pouvait en paix poursuivre ses idées, que traquaient, partout ailleurs, « les puissances de la Bêtise ». Oui, c'était là, parmi ces tourbières perdues, parmi ces « remote peat-bogs », qu'au risque de s'y ensevelir, il était venu chercher l'isolement nécessaire au développement de ses conceptions. — Ce passage est à peu près le seul où nous ayons été forcé de substituer à la littéralité, impossible ici, une interprétation — suffisamment justifiée, pensons-nous, par les particularités que nous venons de rapporter.

science qui, selon l'expression de notre Humoriste :

« Emploie l'échelle géométrique
A jauger un pot d'ale » ;

cette activité, si l'on veut même, tout à fait mal dirigée, que l'on voit battant en grange, vigoureusement, de purs fétus, il n'y a rien à dire pour sa défense. Qu'on en laisse aux Allemands toute la responsabilité, quelque lourde qu'elle soit. Toutefois, peut-on remarquer, comme la Steppe russe même a des tumuli et des ornements dorés, de même tel site qui semble désolé et rocheux, à le voir de loin, peut se déployer, quand on y pénètre, en vallées idéales. — Que si la Critique voulait, devant l'esprit humain, dresser non seulement des poteaux indicateurs et des tourniquets, mais aussi des grilles aiguës et d'infranchissables barrières ? — Il est écrit : « La Connaissance doit croître par la diversité des efforts. » — Sûrement, voici la Règle la plus claire : A tout chercheur son chemin et la responsabilité de son but. Car ce n'est pas tel ou tel, mais tous les hommes qui constituent le genre humain, et c'est l'ensemble de leurs travaux qui fait le travail du genre humain. Que de fois n'avons-nous pas vu tel aventureux voyageur, à qui, sans doute, ne manquaient pas les blâmes, tomber sur quelque province hors de portée, négligée, bien que d'une importance vitale ; les trésors cachés qu'il y a le premier découverts, et qu'il a inlassablement proclamés, jusqu'à ce qu'ils soient devenus le but de tous les yeux et de tous les efforts, et que la séduction ait été complète ; — plantant ainsi, dans ses excursions en apparence si désorientées, de nouveaux étendards, fondant de nouvelles colonies habitables, dans l'incommensurable royaume circumambiant du Néant et de la Nuit ! Le Sage était celui dont l'avis fut que la Spéculation devrait être libre, et regarder sans crainte dans les trente-deux direc-

tions du compas, n'importe où et n'importe comment elle voudrait.

Peut-être est-ce une preuve du piètre état où languit, chez nous autres Anglais, la Notion pure, spécialement la pure Notion morale ; et combien notre grandeur mercantile et notre inappréciable Constitution, imprimant à toute culture anglaise, à toute activité anglaise une tendance politique, ou immédiatement pratique, agrippent le libre vol de l'Esprit : — ce fait de publier ici, pour la première fois en notre langue, je ne dis pas une Philosophie des Habits, mais la constatation qu'une telle Philosophie nous manque. Quel intellect anglais se préoccuperait d'un tel topique, par élection, ou, par hasard, s'en aviserait ? Certes, sans cette condition indépendante et même retirée des Hommes de Lettres allemands, qui leur permet de pêcher en toutes sortes d'eaux, avec toutes sortes d'engins, qui les y induit, cette abstruse Question, cela semble bien probable, aurait pu continuer, par une tendance plus forte que les résultats, à dormir indéfiniment. L'Editeur de ces feuillets, bien que se vantant, d'ailleurs, d'être un homme aux habitudes spéculatives invétérées, et peut être suffisamment discursives, avoue volontiers que jamais, jusqu'à ces derniers mois, il ne s'était arrêté à des considérations bien nettes sur notre total manque d'une Philosophie des Habits. S'il a senti ce manque, c'est par l'effet d'une suggestion toute du dehors : par l'arrivée, veux-je dire, d'un nouveau livre, du Professeur Teufelsdrœckh, de Weissnichtwo (1); traitant expressément de ce sujet, et dans un style qui, compris ou non, ne saurait passer inaperçu, même du plus aveugle. Dans la manière de penser de l'Editeur de ces feuillets, ce remarquable Traité, avec ses Doctrines, qu'elles

(1) Weissnichtwo, N'importe-où, L'on-ne-sait-où, lieu de résidence fictif du Professeur Teufelsdrœckh.

aient été approuvées ou improuvées en justice, n'est pas démeuré sans effet :

« *Die Kleider, ihr Werden und Wirken* (Les Habits, leur Origine et leur Influence) : *von* Diog. Teufelsdrœckh. *J. U D. etc. Stillschweigen und Cgnie Weissnichtwo*, 1831. (1) »

« Voici », dit le *Weissnichtwo'sche Anzeiger* (2), « voici un de ces vastes tomes aussi compacts, » comme typographie que comme pensée, qui, » l'on peut le dire avec fierté, ne sont possibles » qu'en Allemagne, peut-être même qu'à L'on-ne-» sait-où. Issu de la Firme Stillschweigen et Cie, » que nul reproche n'atteignit jamais, ce Livre, à » tous les progrès matériels, joint une valeur in-» trinsèque telle, que l'Indifférence n'est plus pos-» sible ».... « Un ouvrage », conclut le Reviewer sur un ton presque dithyrambique, « un ouvrage » intéressant également l'antiquaire, l'historien » et une tête à philosophies ; un chef-d'œuvre de » hardiesse, aigu comme l'œil du lynx, abrupt et » indépendant, en son Germanisme, et en sa » sympathie humaine (*derber Kerndeutschheit und » Menschenliebe*) ; qui n'aura pas cours, assuré-» ment, sans opposition, dans les classes élevées ; » mais qui doit exalter et exaltera le nom pres-» que nouveau de Teufelsdrœckh jusqu'aux pre-» miers rangs des Philosophes, dans notre Ger-» manique Temple d'Honneur. »

Soigneux de vieilles amitiés, le distingué Professeur, dans ce premier feu de sa gloire, qui ne

---

(1) *Les Habits, leur Origine et leur Influence : par* Diog. Teufelsdrœckh (*Crotte-du-diable*) *J. U. D.* (*Iéna, Universitæt-Doctor ?*), *etc. Silence et Cie, Wesisnichtwo, 1831* (*Je-ne-sais-où ; L'on-ne-sait-où ; N'importe-où*).

Carlyle, avons-nous dit, par une fiction qu'il pouvait bien se permettre puisque c'est lui qui a initié l'Angleterre à la littérature allemande, est censé traduire de l'Allemand, et commenter, l'ouvrage du Professeur Teufelsdrœckh, ouvrage dont il se fait l'Editeur, en Angleterre. Souvent donc, de prétendues citations allemandes se mêleront au texte, dans le but d'entretenir l'illusion.

(2) *L'Indicateur de L'On-ne-sait-où.*

saurait, en aucun cas, l'éblouir, nous envoie un exemplaire de son Livre, dédicacé de compliments et d'éloges que la modestie nous interdit, à nous, l'Editeur, de répéter ; mais sans exprimer aucun désir, aucun espoir d'aucune sorte, hors celui que peut impliquer la phrase de conclusion : *Mœchte es* (ce remarquable Traité) *auch im Brittischen Boden gedeihein* ! (1).

CHAPITRE II

DIFFICULTÉS D'ÉDITION

Sommaire. — Comment faire connaitre Teufelsdrœckh et son Livre aux lecteurs anglais ; surtout un *tel* livre ? L'Editeur reçoit du Conseiller-Aulique Heuschrecke (2) une lettre promettant des Documents Biographiques. Négociations avec Oliver Yorke. *Sartor Resartus* conçu Assurances et conseil de l'Editeur à ses lecteurs anglais.

Si pour un homme spéculatif, « dont le champ d'ensemencement », suivant les mots sublimes du Poète, « est le Temps », il n'y a de conquête importante que celle des idées nouvelles, dès lors l'arrivée du livre du Professeur Teufelsdrœckh pourrait être marquée à la craie dans le calendrier de l'Editeur. C'est vraiment un « vaste tome », aux matières illimitées, presque informes, un véritable Océan de Pensée ; ni calme, ni clair, si l'on veut ; mais dont un plongeur très vigoureux peut toucher l'extrême fond, pour en rapporter non seulement des débris de naufrages, mais de purs orients.

Dès la première lecture, presque au premier coup d'œil attentif, il fallut reconnaitre que ce livre révélait toute une nouvelle branche de philo-

---

(1) Puisse-t-il (ce remarquable Traité) porter des fruits aussi en terroir britannique !

(2) Heuschrecke ; ce nom propre équivaut à *sauterelle* ou *criquet*. Herr Hofrath Heuschrecke est le famulus ridicule — et touchant — de Teufelsdrœckh.

sophie, menant à des résultats ultérieurs encore inaperçus; et, chose qui nous parut à peine moins intéressante, ce fut aussi la découverte d'une toute neuve individualité humaine, d'une personnalité presque sans précédent : celle, nommément, du Professeur Teufelsdrœckh le Révélateur. De ces deux nouveautés, la philosophie et le philosophe, nous résolûmes de pénétrer, aussi complètement que possible, la signification. Mais comme l'homme est énergiquement porté à vouloir faire des prosélytes, nous n'eûmes pas plutôt résolument tenté ce coup de maître, que surgit cette nouvelle question : Comment faire part aux autres de ce bien acquis, aux autres qui, peut-être, en avaient le même besoin; comment concilier en quelque mesure, chez nous autres Anglais, avec nos affaires et nos préoccupations intimes, la Philosophie des Habits et l'Auteur d'une telle Philosophie? Car si l'argent qu'on vient de gagner brûle, comme on dit, les poches, tant qu'on ne l'a pas largement remis dans la circulation, une idée neuve brûle encore bien plus l'esprit qui la détient.

Ici, les difficultés surgissaient de partout. Ma première idée fut, naturellement, de publier, sur ce remarquable ouvrage, une série d'articles dans une de ces Revues Critiques largement répandues, avec qui je pouvais me trouver en rapports, ou dont il eût été possible de me procurer l'accès, soit par l'effet de telles sympathies, soit moyennant finances. Mais, d'autre part, n'était-il pas clair que ce sujet, tel qu'il doit être ici présenté et traité, pouvait compromettre la circulation de n'importe quel Journal actuel? Certes, si tous les partis qui divisent l'Etat avaient pu disparaître, Wigh, Tory et Radical fusionnant dans une union disparate; tous les Journaux du pays s'amalgamer en un journal unique d'où se fût répandue, en torrents incessants, la Philosophie-des-Habits, l'entreprise eût semblé possible. Mais, hélas, quel recueil de cette sorte avons-nous,

excepté *Fraser's Magazine* (1)? Un véhicule d'idées tout criblé (pour parler par images) des plus enragés Pétards-de-Waterloo (2), éclatant follement et avec force dégâts, où que se gare le passant mystifié ; disons même, pour être compris, un véhicule plein à déborder, et, dans ces dernières années, inexorablement fermé ! En outre, instaurer la Philosophie-des-Habits sans le Philosophe, les idées de Teufelsdrœckh sans quelque chose de sa personnalité, n'était-ce pas assurer Philosophie et Philosophe d'une entière incompréhension ? Quant à une biographie, en eût-on d'ailleurs admis une, je n'avais pas d'espoir de m'en procurer ; je pouvais plutôt désespérer, désespoir peu commun, vu les circonstances, d'en obtenir. De sorte que l'Editeur se vit, pour l'instant, empêché de toute manifestation publique de ces extraordinaires doctrines, et contraint de les ressasser, non sans inquiétude, dans les obscures profondeurs de son esprit.

Cela dura pendant quelques mois ; à force de lire et de relire cet ouvrage nous en comprenions, nous en admirions plusieurs passages ; la personnalité de son auteur devenait aussi de plus en plus étonnante, mais, en dépit de tous nos efforts de mémoire, de toutes nos conjectures, de plus en plus énigmatique ; notre inquiétude du début risquait donc de se préciser en un mécontentement définitif, — lorsque nous reçûmes une lettre bien inattendue que nous adressait le Herr Conseiller-Aulique Heuschrecke, le principal ami, le compagnon de notre Professeur, à l'On-ne-sait-où,

(1) Le *Fraser's* insérait, à cette époque, force pamphlets. C'est là que parut pour la première fois *Sartor*. Cf. cette note des premiers éditeurs *anglais* (1838) de SARTOR : « The Editors have been induced, by the express desire of many persons, to collect the following sheets out of the ephemeral pamphlets (*Fraser's* (London) *Magazine*, 1833-4) in which they first appeared, under the conviction that they contain in themselves the assurance of a longer date... »

(2) Waterloo-Crackers. — ?

avec qui nous n'avions pas précédemment correspondu. Le Conseiller-Aulique, après une foule de choses complètement indifférentes, se mettait à abonder sur « l'agitation et l'attention » que la Philosophie-des-Habits provoquait dans l'Allemande République des Lettres; sur le sens profond, les tendances profondes du volume de son Ami ; là-dessus, enfin, non sans beaucoup de circonlocutions, il faisait allusion à la possibilité de transmettre, sur l'ouvrage et sur l'auteur, quelques données à l'Angleterre, et « par l'Angleterre aux Etats Unis » : un travail sur le Professeur Teufelsdrœckh « serait, sans nul doute, bien accueilli à la *Famille*, au *National*, ou dans quelque autre de ces patriotiques *Libraries* à présent la gloire de la Littérature Anglaise » ; pourrait accomplir une révolution dans les Idées ; et ainsi de suite ; — concluant par donner clairement à entendre que si l'Editeur de ces feuillets se sentait disposé à entreprendre une Biographie de Teufelsdrœckh, lui, le Conseiller-Aulique Heuschrecke, se faisait fort de fournir les Documents voulus.

L'esprit de l'Editeur, à cette offre de Heuschrecke, fut comme quelque mixture chimique, qui a subi une longue évaporation, mais sans se cristalliser, et où cette cristallisation ne s'opère jusqu'à parfait accomplissement que du moment où l'on a fait passer dans le mélange le courant électrique ou un autre agent de synthèse. Une forme se dégagea de la solution (1) vaine et de la discontinuité ; les semblables se conglobant avec les semblables, dans un agencement défini : et, soit aperçus directs et résultats acquis, soit plausibilités dûment raisonnées, l'image de l'entreprise tout entière se fut bientôt façonnée, pour ainsi dire, en une masse solide. Prudemment, bien que non sans courage, j'adressai, pour deux pence, une sollicitation au célèbre et redoutable OLIVER YORKE :

(1) Ce mot a ici son sens chimique.

nous eûmes avec ce singulier homme une entrevue, des entrevues, où, contrairement à nos prévisions, nous apportâmes, nous, toujours plus d'assurance, lui, toujours moins de raillerie (de raillerie ouverte, du moins); — et qui, pour le reste, aboutirent à l'issue qu'on sait à présent Pour ces « patriotiques *Libraries* », l'opinion du Conseiller-Aulique ne pouvait provoquer qu'un silencieux étonnement ; mais nous nous arrangeâmes facilement, presque tout de suite, grâce à son offre de Documents (1). Aussi, dans la sûre attente

---

(1) Ce passage importe beaucoup plus qu'on ne pourrait croire tout d'abord. — Il y a dans ces quelques lignes une première esquisse de l'idéalisme de Carlyle. Carlyle veut une métaphysique que la vie corrobore immédiatement. C'est ainsi qu'il dira plus loin : « Tout ce que peuvent être les métaphysiques et les autres abstraites sciences ayant leur origine dans la tête seule ne saurait empêcher qu'une philosophie de la vie, comme celle des habits en prétend être une, qui a son origine aussi dans le cœur et qui parle au cœur, ne peut atteindre sa pleine signification tant que le cœur lui-même n'est pas connu, à découvert ; tant que le concept du monde particulier à l'auteur ne nous est pas défini, et que nous ignorons comment, spéculations et impressions, l'auteur est arrivé à ce concept ; en un mot, tant qu'une biographie de l'auteur n'a pas été philosophiquement-poétiquement écrite pour être philosophiquement-poétiquement lue. » Il dit encore, dans *Le Passé et le Présent*, page 270 : « Tout vrai travail est Religion; et toute Religion qui n'aboutit pas au travail peut s'en aller et rester parmi les Brahmanes, les Antinomiens, les Derviches tourneurs, partout où elle voudra ; chez moi, elle n'a pas de place. » Il dit encore dans *Sartor* : « Il ne faut pas que l'imagination tisse des vêtements, des apparences, où les inapparentes entités de notre raison soient révélées... et deviennent, d'emblée, toutes-puissantes ; — mieux, si, comme nous le voyons souvent, la main aide l'Imagination, et, par un extérieur d'habits de fil ou autrement, montre ces entités même à nos yeux physiques. »

C'est pourquoi Carlyle insiste, dès l'abord, sur l'importance de l'élément biographique. — « As in some chemical mixture... » Cela signifie que son idéologie restait vague tant qu'il l'avait laissée séparée de sa vie. La vie brûlante, c'est l'éclair qui sort de la nuée métaphysique, l'attestation que cette nuée existe, recèle le fluide. Carlyle dit donc très bien en son affabulation : « Nous nous arrangeâmes facilement, presque tout de suite, grâce à cette offre de documents. » Le sommaire résume ainsi ce passage : *Sartor Resartus* conçu. Et, en effet, ces

de ces documents, pûmes-nous de suite nous mettre à l'ouvrage, et voir avancer indiscontinûment notre livre du *Sartor Resartus*, qui, proprement, représente « la Vie et les Opinions du Professeur Teufelsdrœckh ».

Il serait peut-être superflu d'en dire plus long touchant notre aptitude à l'entreprise pour laquelle on vient de voir tout ce qui nous constitue une autorité. Que le lecteur anglais étudie et goûte à plein cœur ce qui lui est ici présenté ; qu'il applique à cette lecture tout ce qu'il possède de perspicacité métaphysique et d'aptitudes méditatives ; qu'il tâche de se faire un sens libre, ouvert, nettoyé des brumes des préjugés, inaccessible aux atteintes engourdissantes du cant ; et préoccupé plutôt du livre même que de l'Editeur du livre. Que cet Editeur soit ceci, soit cela, ceci doit rester à l'état de conjecture, et même chose insignifiante (1) : c'est une voix publiant des nouvelles de la Philosophie-des-Habits ; indubitablement un esprit s'adressant à des esprits. Que quiconque a des oreilles écoute.

Sur un autre point l'Editeur pense qu'il est nécessaire de donner un avertissement : à savoir qu'il est animé d'un attachemnnt sincère, bien que trop faible peut-être, aux institutions de nos ancêtres ; et qu'il est disposé à les défendre suivant ses moyens, à tout hasard. Ce fut même en partie pour les défendre ainsi qu'il s'engagea dans cette entreprise. Pour refouler, ou, si cela est impossible, pour détourner utilement le courant de l'Innovation,

---

quelques lignes donnent bien la méthode qui a rendu possible la conception de *Sartor*. Carlyle la méditait, sans doute, depuis longtemps, l'idéologie que formule le livre ; longtemps il fut sans trouver de mode d'expression adéquat ; il devait attendre, dans ces transes, que sonnât pour lui l'heure où sa conception métaphysique de l'existence se fût, à force de douleur et de virilité, précisée.

(1) Même avec nous il communique encore sous une sorte de masque, ou de capuchon ; et, nous avons de bonnes raisons de le croire, sous un nom supposé! — O. Y.

un ouvrage comme celui de Teufelsdrœckh, si sa portée pouvait dextrement aller assez profond, constituerait une façon de pilotis, ou d'écluse, non négligeable, parmi tous les barrages qu'offre la logique.

Enfin, il n'est nullement à craindre que nous nous identifiions personnellement avec Teufelsdrœckh, Heuschrecke, ou cette Philosophie-des-Habits, jusqu'à laisser se pervertir notre jugement propre, ou nous laisser aller à atténuer ou exagérer ; sans importance, osons-nous assurer, sont ces éloges privés eux-mêmes. Ils peuvent bien être l'expression de notre gratitude , quelque chose comme la généreuse illusion de l'amitié, comme le doux souvenir des intimités d'autrefois, de ces nuits et soupers de dieux, où, plongé dans les symphonies et dans les harmonies du Verbe spéculatif, qu'accompagnaient toutefois de moins nobles accessoires, l'Editeur de ces feuillets s'abandonnait à ces fêtes de la raison,qui jamais depuis ne lui ont été aussi pleinement permises ! Mais quoi ? *Amicus Plato, magis amica Veritas* ; Teufelsdrœckh est notre ami, le Vrai est notre divinité. En notre qualité d'historien et de critique, nous sommes, espérons-nous, étranger à tout le monde ; nous ne sommes ni bien ni mal avec personne, — sauf, le Diable, certes ! Prince des Artifices et des Ténèbres, avec qui nous soutenons à chaque instant une guerre sans merci. Nous avons pensé que cette assurance, à une époque où le puffisme et le charlatanisme ont atteint des proportions sans précédent dans les annales de l'humanité, et où même les éditeurs anglais, comme des boutiquiers chinois, doivent écrire sur leur enseigne : *Pas de tricherie ici*, — est bonne à donner tout d'abord.

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

HISTOIRE D'UN MARTYR

A Anatole France.

> Si la raison est un don du ciel, et que l'on en puisse dire autant de la foi, le ciel nous a fait deux présents incompatibles et contradictoires.
>
> DIDEROT.

Jonathas Welwood était un ministre dissident pauvre, mais plein d'orgueil et d'autorité. Je ne saurais dire à quelle secte il appartenait et peut-être ne le savait-il lui-même : en tout cas, la sévérité de ses mœurs et de sa doctrine, le ton plaintif ou solennel de sa parole l'eussent fait aimer d'un puritain de l'époque d'Olivier Cromwell, si un puritain avait pu ne point haïr jusqu'à son image. Il se divertissait en plein jour ou aux chandelles à parler, devant une multitude d'yeux fixes et de bouches ouvertes, de Daniel, Moïse, Samson, et autres bibliques personnages. Il réglait d'un beau geste les affaires de ce monde, prophétisait la ruine des méchants et accablait de ses malédictions le roi Jacques II, déjà en exil et qui n'avait plus devant lui une longue existence.

Hélas ! le chemin des apôtres et des prophètes n'est point semé de roses, et il n'est que trop vrai que les annonciateurs des vérités divines sont tous persécutés. Isaïe, pour ne pas vouloir se taire, fut scié en deux par le méchant roi Manassès, et Jonathas, s'il a échappé à de pareils supplices, n'a pu éviter certaines tribulations.

Chaque matin, Mme Welwood, sa femme, qui l'égalait en sagesse et en vertu, venait interrompre la préparation de ses sermons. Elle lui prodiguait les reproches :

— Est-il convenable, disait-elle, pour la famille d'un ministre du Seigneur, d'habiter dans un bouge, au milieu des voleurs et des prostituées ? Considérez ma robe en lambeaux, et voyez notre petite Rébecca étaler sa nudité, faute d'avoir de quoi se couvrir le derrière.

Jonathas alléguait les devoirs de son pieux ministère.

— Et vos devoirs de père et d'époux? continuait la dame en furie, allez-vous les oublier? n'est-il moyen de les concilier avec les autres? Ne pourriez-vous travailler dans la journée et prêcher le soir? N'est ce pas de la sorte qu'agissent beaucoup de pieuses personnes, par exemple le tisserand Samuel Rainsford et Geoffrey Musgrave, le grand orateur, qui est boucher?

Parfois Mme Welwood était si emportée que toute phrase d'apaisement eût été inutile. Le Révérend levait les yeux au ciel sans répondre à ses discours.

— Vouloir retenir la femme querelleuse, se disait-il en lui-même, c'est vouloir arrêter le vent.

Connaissant de l'Ecriture les plus piquantes paroles, il avait ainsi à citer, dans toutes les circonstances pénibles de sa vie, des textes sacrés qui lui en adoucissaient l'amertume. C'était pour lui une consolation de penser que d'illustres prophètes avaient prévu ses malheurs, et qu'en appréciant leur sagesse il n'était pas indigne de leur être comparé.

Dailleurs,les reproches de Mme Welwood ne l'atteignaient point. Il portait avec aisance, et non sans fierté, une misère qui lui donnait le droit de poser en homme intègre devant les foules et qui ne coûtait point de sacrifice à son âme froide et sans passion. Nourri, vêtu, soigné par sa femme, il ne demandait au ciel, pour être heureux, que de la rendre moins irritable.

Cependant il devint impossible à Jonathas de ne point l'écouter. En effet, lassée de discours qui n'avaient aucun résultat, elle ne parlait plus en son nom, mais en celui du Seigneur. Comme son mari, elle citait les prophètes.

Une fois elle le laissa méditer sur le mot de saint Paul :

« Le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent » l'Evangile de vivre de l'Evangile. »

Jonathas demeura fort pensif tout un jour. Le soir, comme Mme Welwood apportait le souper,il découvrit sa résolution.

— Je vais écrire l'histoire d'un martyr, dit-il, et mon livre, tout en servant d'exemple aux hommes, nous procurera l'argent dont nous avons si grand besoin.

A cette déclaration inattendue, Mme Welwood battit des mains, et, avec l'ardeur d'une jeune épousée, elle courut embrasser le Révérend.

Jonathas avait trouvé son héros. C'était un certain Eliézer Dugdale qu'il connut sous le dernier règne. Cet homme vénérable partageait son temps entre la menuiserie, l'éducation de sa fille, qui était fort belle, et les prédications. Jonathas l'avait rencontré plusieurs fois, au moment de la persécution du roi papiste ; il put goûter ses entretiens et reconnaître jusqu'où allait son dévouement à la bonne cause. Puis, un jour, il le vit emmener au supplice ; incapable de se contenir dans un tel moment, il lui avait crié : « Courage, compagnon ! » paroles qui eussent à jamais perdu le Révérend, si la rumeur de la foule ne les eût étouffées.

Le souvenir de sa bravoure excitait Jonathas à entreprendre cette histoire d'une vie à laquelle il était si glorieusement mêlé. Maintenant qu'avec le roi Guillaume les puritains redevenaient à la mode, il ne pouvait retirer de cet ouvrage qu'honneur et profit. Mais une démarche, nécessaire pour mener à bonne fin son travail, l'embarrassait.

De la pieuse existence qu'il allait raconter, mille traits lui étaient inconnus, et seule pouvait les lui révéler une voix à la vérité méprisable, mais que toutefois, en cette occasion, il ne devait pas négliger d'écouter.

Debora, la fille du martyr, loin de suivre l'exemple paternel, avait voué son corps à toutes les débauches, et c'était la bouche souillée de cette créature qui allait lui révéler le secret d'une vertu si haute et si parfaite ! Il lui semblait qu'en s'adressant à cette prostituée il profanait jusqu'au nom vénérable du martyr. Pourtant, comme le livre ne se pouvait passer du concours de cette femme, Jonathas se mit sans retard à sa recherche.

Ce n'était point chose facile. Dans la rue où avait demeuré Eliézer, lorsqu'on vint l'arrêter, on déclara qu'on avait cessé de s'occuper de cette donzelle, du jour où elle avait commencé à regarder avec complaisance les jeunes garçons et à leur montrer l'opulence de sa gorge. Jonathas courut plusieurs jours sans arriver à découvrir sa trace. Dès lors, l'existence de cette fille lui fut précieuse et l'inquiéta.

— Qu'est-elle devenue ? se demandait-il ; sans

doute mêlée à la tourbe des prostituées des rues, peut-être emprisonnée, qui sait? peut-être morte.

Heureusement il se souvint d'un petit pâtissier que Debora avait eu pour amoureux. Le garçon s'était marié, mais les plaisirs et les soucis de sa nouvelle condition n'avaient point effacé en lui la mémoire de son premier bonheur; il avait suivi de loin son ancienne amie, dans ses revers et ses triomphes, et il put apprendre à Welwood quelle était aujourd'hui sa fortune. Debora Dugdale possédait maintenant dans Jermyn street un vaste hôtel qu'avait fait construire pour elle un gentilhomme français, le comte de Lussan.

Comme les deux hommes parlaient de l'invraisemblable succès de cette fille, une voiture toute éclatante de glaces et de dorures, attelée de quatre magnifiques chevaux blancs et conduite par un cocher dont la tête n'était plus qu'une touffe de plumes et de panaches, roula dans la rue avec grand fracas Dans l'intérieur une mignonne figure de femme souriait à l'empressement amoureux de ses deux compagnons.

— C'est elle ! C'est Debora ! s'écria le pâtissier saisi d'admiration Elle est encore plus jolie qu'autrefois, la coquine!

— Ah ! fit Welwoold, on voit bien que l'Injustice règne sur la terre. Le Vice se promène en carrosse et la Vertu manque même de chaussures.

Et le Révérend considéra ses souliers éculés et ses bas qui laissaient entrevoir par leurs déchirures sa peau brune et velue.

Il songea cependant que la fillette d'autrefois, qu'il avait si souvent giflée pour ses espiègleries, était devenue une grande dame, et il avait beau se répéter que sa qualité d'apôtre le dispensait de toilette, il craignait de paraître devant elle ainsi vêtu.

Le lendemain, il loua pour quelques shillings chez un brocanteur juif un vieux costume, qui, heureusement, n'avait ni trou, ni reprise, et qui lui sembla d'une suprême élégance; ainsi nippé, il se dirigea vers l'hôtel de Jermyn street.

Le suisse le prit pour un malfaiteur et ne voulut pas le laisser entrer, mais Jonathas insista pour que cet homme allât prévenir sa maîtresse, prétextant des affaires de famille urgentes, dont il avait à l'entretenir.

— Après tout, se dit le suisse, c'est peut-être son père.

Debora, qui venait de se faire les cartes, était très joyeuse : le sort lui promettait un héritage. Elle crut que le visiteur le lui apportait et elle ordonna de l'introduire.

— Dieu me damne! s'écria-t-elle, si j'ai jamais vu cette vieille peau-là!

Ils ne se reconnaissaient point. L'enfant pâle et fluette était maintenant une belle fille aux fraîches couleurs et d'un aimable embonpoint, tandis que le Révérend Welwood, maigre, voûté, chauve, en quelques années avait beaucoup changé et paraissait toucher à la vieillesse.

— Debora ! commença Jonathas d'un ton solennel après s'être remis de l'étonnement que lui causaient la grâce et l'élégance de la jeune femme.

— Un moment ! dit-elle en l'interrompant, je ne sais qui vous êtes... Je vous prie d'être moins familier avec moi.

Mais Jonathas n'eut pas l'air de l'avoir entendue. Il avait retrouvé toute son assurance de prédicateur.

— Debora, vous avez souillé la terre par vos fornications !

A ce reproche, les joues de la jeune femme s'empourprèrent, ses yeux brillèrent de fureur et elle se précipita vers son interlocuteur, levant sur lui sa main ouverte

— Répétez donc un peu ce vous m'avez dit, espèce de malhonnête.

— Je ne viens point vous adresser des blâmes, mon enfant, continua Welwood sans se troubler. Encore que votre conduite mérite de grands châtiments, je ne veux aujourd'hui que toucher votre âme, s'il est possible, par de pieux souvenirs.

Debora regarda le Révérend, avec un sourire.

— Ainsi vous venez me ramener dans la bonne voie ? Soit. Qu'est-ce que me rapportera ma conversion ?

— La paix du cœur.

— Eh bien, si je n'ai que cela pour me faire vivre !

— Ne plaisantez pas, Debora...

— D'abord, vous m'ennuyez en m'appelant Debora à chaque instant comme si j'étais responsable du vilain nom qu'on m'a donné ! Le comte, mon ami, m'appelle toujours Branche de Lilas. Voilà un nom distingué et qui me convient vraiment. Les branches

de lilas, n'est ce pas, sont fraîches le matin et se flétrissent vite : ainsi en est-il de ma bonne humeur. Il faut me prendre le matin à mon réveil, quand un long sommeil a réparé les fatigues de Vénus. Je suis alors pleine de grâces et d'agréments et personne ne peut se plaindre de mon accueil. Mais ne me voyez pas le soir à souper : je deviens un véritable petit monstre, je dis des sottises à tout le monde, je brise les plats, je bats mes valets et mes amants, bref je suis en ces moments là un être absolument insupportable. Eh bien ! vous ne me croirez pas, c'est alors que le comte me trouve charmante et que je fais des conquêtes parmi ses amis.

— Jetons un voile sur une existence qu'il vaut mieux ne pas connaître, répliqua Jonathas Welwood avec gravité. Aussi bien s'agit-il de quelque chose de plus sérieux et de plus important que votre nom : de la mémoire de votre père !

Le Révérend comptait beaucoup sur l'effet qu'allaient produire ses paroles. Il voyait déjà la jeune femme attendrie et repentante au souvenir du vénérable Eliézer. Mais l'émotion qu'elle ressentit ne fut point celle qu'il attendait.

— Je ne veux pas, dit Debora avec une sorte de colère, entendez-vous, je ne veux pas que vous me parliez de ce personnage.

Welwood demeura stupéfait.

— Misérable enfant ! s'écria-t-il, ce n'est pas assez d'insulter à la mémoire de votre père par vos déportements, il faut aussi que, par vos discours, vous manquiez au respect que vous lui devez. Je n'aurais jamais imaginé qu'on pût être criminel à ce point. Songez donc que votre père mériterait d'être appelé un saint, si ce n'était pas une impiété de donner ce titre à une créature. En effet, nul homme ne m'a paru plus religieux ni plus héroïque.

— Mais, fit la jeune femme, pourquoi tenez-vous à me parler de mon père ? Quelle est la raison de l'intérêt que vous lui portez ? Enfin, qui êtes vous ?

— Je suis Jonathas Welwood, apôtre du Seigneur. Ne vous rappelez-vous pas l'ami de votre père, qui vous causa tant de frayeur, un soir de prêche ? C était du temps du roi papiste Jacques. J'étais venu dans votre maison faire secrètement un sermon aux fidèles. Vous étiez couchée ; vous vous êtes réveillée en sursaut à mes paroles, croyant que j'étais le diable. Vous

en souvenez-vous ? Vous souvenez-vous aussi du bonhomme qui venait le dimanche avec le petit pâtissier Charley vous apporter des gâteaux ?

— Oui ! Oui ! Je me souviens de vous à présent. Même une fois vous m'avez donné une fameuse fessée pour avoir éclaboussé de boue votre manteau.

— Eh bien ! Debora, maintenant que vous me reconnaissez, vous allez savoir le but de ma visite : je viens vous demander de me raconter tout ce que vous savez sur votre père, parce que je suis son biographe et que je n'ai pas sur sa vie tous les renseignements dont j'aurais besoin. Vous voulez bien me rendre ce service, n'est-ce-pas ?

— Dieu nous garde ! s'écria Debora, il veut écrire sa vie !...

Alors, d'une voix vive et résolue, elle l'apostropha :

— Je ne vous dirai rien, absolument rien, pas un mot.

Elle ne se contenait plus ; elle avait tourné presque le dos à son interlocuteur, saisi une dentelle sur une table et elle la froissait dans sa main avec rage. Jonathas devint humble et implorateur :

— Debora, vous aviez bon cœur autrefois. Le livre que je veux écrire apportera l'aisance dans ma pauvre maison. Songez que j'ai une femme et des enfants et que je n'ai pas de quoi les nourrir.

Ces paroles émurent la jeune femme, car elle avait l'âme aussi prompte à la colère qu'à la pitié, et si elle se plaisait à meurtrir tous ceux qui l'approchaient, c'était pour panser ensuite les blessures qu'elle leur avait faites.

Elle tendit une bourse au Révérend, mais celui-ci repoussa son offrande d'un geste de mépris.

— Pourquoi me présenter cet or, dit-il, suis-je venu solliciter des aumônes ? Je vous ai demandé des détails sur la vie de votre père : est-ce donc si difficile de me les donner ? Si j'écris sa biographie, croyez-le bien, ce n'est pas seulement pour gagner de l'argent, c'est pour honorer la mémoire d'un homme que j'aimais et que j'admire.

La jeune femme, qui d'abord semblait contrariée du refus qu'il venait de lui faire, eut, à ces dernières paroles, un singulier sourire, et, s'étant brusquement décidée :

— Au surplus, fit-elle, il m'est indifférent que vous pensiez du bien ou du mal de mon père, et puisque vous désirez savoir son histoire, je vais vous la racon-

ter. Mais avant d'entreprendre ce récit, j'ai besoin de prendre des forces ; peut être ferez-vous honneur à ma collation ?

Welwood jura qu'il n'avait pas faim, mais Debora n'en donna pas moins des ordres à son maître d'hôtel.

Ils passèrent alors dans un petit salon dont le canapé bas, large et moelleux disposait à merveille aux confidences.

Le Révérend n'avait jamais vu une si grande variété de fleurs ni une si luxueuse décoration, mais les peintures qui ornaient les murs, à cause de leurs nudités, le forcèrent à baisser les yeux. Il ne savait d'ailleurs où les diriger, car la tentation se répétait partout et sous toutes les formes.

La jeune femme s'était assise près de lui, le corsage entr'ouvert; une odeur fine montait de ce corps voluptueux dont il observait le doux frémissement de vie : abaissant, puis soulevant les seins dans un mouvement alterné de refus et d'abandon ; des chairs grasses, mais délicatement arrondies, apparaissaient dans l'ombre de sa robe ample et lourde, qu'elle avait retroussée. Welwood, qui n'était pas habitué à de pareils spectacles, se leva, inquiet de lui-même.

— Voulez-vous rester ici ! fit la jolie fille, en le saisissant par la manche de son habit. Maintenant que vous êtes entré, vous ne sortirez pas sans ma permission.

En ce moment, un valet de chambre apporta la collation : des confitures de Constantinople parfumées, un pâté de bécassine et du vin de Chypre. Le Révérend ne voulait toucher à rien, mais Debora s'amusa à lui mettre les morceaux dans la bouche, et, comme il était à jeun, il ne se fit pas longtemps prier.

— Si le martyr nous voyait, fit-il en levant au ciel ses yeux affligés et sa bouche pleine.

Debora ne répondit rien, mais avec une belle ardeur elle se mit à croquer des friandises et à boire le vin de Chypre à grandes lampées ; quand le goûter eut coloré ses joues et allumé son regard, elle se caressa le ventre, secoua les miettes qui couvraient sa robe, s'essuya la bouche d'un revers de main, puis, passant le bras sur l'épaule du Révérend qui recula, scandalisé :

— Maintenant, dit-elle, mon petit papa, je vais vous raconter, de la vie de notre martyr, ce que j'en connais.

Et, comme Welwood semblait disposé à l'écouter avec la plus grande attention, elle commença ainsi :

— Il faut vous imaginer que je ne sors pas de la cuisse de Jupiter. J'ignore même quels sont mes grands parents. Ma mère mourut en me mettant au monde ; quant à mon père, vous l'avez connu, il était menuisier de son état, mais, malheureusement pour lui et pour moi, il s'occupait moins de son travail que de ses prédications. Ce métier-là ne rapporte guère, vous devez en savoir quelque chose, Révérend Jonathas. Je pense même, que loin de profiter, il est fort nuisible à ceux qui s'en occupent. Oui ! je me figure certains jours qu'à lire les Ecritures du matin au soir, à prêcher aux autres ce qu'il ignorait lui-même, mon père est devenu fou.

— Je le vois bien, s'écria le Révérend : vous ne comprendrez jamais le sublime de certaines existences.

— Mon père est devenu fou, continua Debora sans l'écouter, du moins j'espère pour lui qu'il le fut .. Quand il n'avait plus un penny, il allait crier misère dans le quartier. Je vous laisse à deviner comment on l'accueillait. Si les voisins venaient à ses prêches avec plaisir, ils étaient peu satisfaits en ces circonstances-là de le recevoir et de lui ouvrir leur bourse. On lui adressait alors de durs reproches. Vous feriez mieux, lui disait-on, de laisser vos livres et vos sermons et de prendre la scie et le rabot. Mais il avait toujours de bonnes excuses sur les lèvres et il trouvait moyen, pour se justifier, de citer l'Ecriture.

— Avec raison, reprit Jonathas ; Christ n'a-t-il pas dit, comme le rapporte Matthieu : « Ne vous inquiétez » pas de savoir où vous trouverez de quoi manger » pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des » vêtements pour vous couvrir le corps. Considérez » comment croissent les lys des champs ; ils ne travaillent point, ils ne filent point ; et cependant, je » vous déclare que Salomon, même dans toute sa » gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. »

— Personne n'a mieux suivi que papa les préceptes sacrés : il ne faisait œuvre de ses dix doigts. Un jour vint cependant où il eut besoin de prendre femme. Je dois dire à sa louange qu'il parut vraiment désolé à la mort de ma mère. Pensez ! des gens qui l'ont connue m'ont dit qu'elle avait été l'une des plus belles femmes de son temps. Le malheur fut pour elle de ne rien

avoir à se mettre sur le corps. S'il avait pu la remarquer, plus d'un riche seigneur qui entretient des putes sèches et vilaines eût fait sa fortune. Mais ce n'est pas sur le fumier des gueux que viennent pondre les poules aux œufs d'or. Quoi qu'il en soit, mon père ne pouvait rester affligé toute sa vie ; et je le comprends : il était encore jeune et vert gaillard. Devait-il faire un pareil mariage, c'est ce que je me demande. Savez-vous qui il choisit ? Une prostituée que lui fournit une vieille procureuse et qui avait au moins vingt ans festoyé tous les galants de la capitale. La foule de Londres connaissait même la couleur de ses épaules, car elle avait eu le fouet au cul d'une charrette. Mais mon père n'avait-il pas prétendu, en l'épousant, suivre la volonté de Dieu?

— En effet, approuva Jonathas, le Seigneur dit à Osée : « Allez prendre pour votre femme une prostituée et ayez d'elle des enfants nés d'une prostituée. »

— Mon Dieu ! dit Debora, je ne le blâme point. Maman Patty était une bonne pâte de femme, et, quoi qu'on prétende que les belles-mères sont des tyrans pour les enfants de leur mari, je puis vous affirmer que la mienne ne me donna jamais seulement un chiquenaude. Par malheur, papa se chargeait de la remplacer. J'étais en sang, lorsque je sortais de ses mains. Les voisins, qui entendaient mes cris et qui me voyaient toujours les yeux rouges, demandaient grâce pour moi, mais c'était en vain : papa me battait de plus belle.

— Et il avait raison, s'écria Jonathas. Peut-être ne vous a-t-il pas assez battue puisqu'il n'a pu vous préserver du vice ni vous enseigner la vertu. D'ailleurs, il ne faisait en cela que suivre les préceptes sacrés, car il est écrit : « Apprenez vos filles à fondre en larmes. »

— Je ne sais pas ce qui est écrit, mais je sais bien qu'il n'est pas permis de rouer de coups un enfant comme il le faisait chaque jour et pour des motifs aussi futiles. J'étais une petite fille douce et obéissante, eh bien ! je devins une coquine ! je voulus au moins mériter les corrections qu'il m'administrait.

— Quels penchants déplorables !

— Mais non, je vous assure, je n'avais pas de mauvais penchants. Seule la manière dont on m'a élevée m'a rendue ce que je suis. D'ailleurs, je ne le regrette

pas ; et, puisque je ne suis pas une princesse, il vaut autant que je sois catin : c'est un métier comme un autre, et quand on s'y conduit bien, on arrive à avoir dans l'existence une position que plus d'une femme vous envie.

Le Révérend Welwood soupira longuement

— Maman Patty, continua-t-elle, manquait de tenue : c'est ce qui a causé sa perte Autrement elle n'eût pas laissé dévorer toutes ses économies. Elle n'avait point une nature vicieuse, la pauvre femme ! Je m'imagine que si on l'avait condamnée à une continence perpétuelle, elle aurait subi sans trop de peine son châtiment, mais elle était incapable de rompre avec d'anciennes habitudes, et le souvenir du bouge d'où on l'avait retirée l'excitait à y revenir. L'oisiveté de mon père, d'ailleurs, l'y contraignit ; elle n'avait jamais exercé d'autre industrie que celle d'obéir comme un animal docile à tous les caprices des hommes qui l'avaient approchée ; et, lorsque la faim la poussa dehors, elle ne sut encore que s'abandonner. Elle apportait presque chaque soir une pièce d'or à la maison. Mon père feignait de ne point savoir où elle l'avait gagnée ; mais, dès qu'elle arrivait, le visage pâle et les yeux cernés, il fallait qu'elle lui remît son gain, et je l'ai vu la frapper au visage, un jour qu'elle n'avait pu rien lui donner.

— Les enfants, dit Jonathas, n'ont pas le droit de juger leurs parents. Si la colère est souvent un péché horrible, elle est aussi parfois une vertu. Christ se mit en fureur contre les vendeurs du temple ; votre père, de même, devait avoir un pieux motif de s'irriter. Vous m'avez d'ailleurs, sans le vouloir, révélé un trait bien touchant de son existence, c'est le moyen dont se servait sa naïve piété pour suffire aux multiples aumônes qu'elle s'était imposées. L'être vraiment religieux suit parfois des voies étranges et inconnues des autres hommes, mais le Seigneur, qui regarde au fond du cœur et n'estime que l'intention, le protège et le bénit.

— Mon père ne donnait rien à personne ; je l'ai vu, lui qui ne travaillait jamais, une fois que mère venait de lui mettre deux pièces d'or dans la main, répondre à un mendiant qui lui demandait l'aumône : « Va-t'en, » fainéant, tu n'auras rien de moi, car je ne veux pas » encourager ta paresse. » Pourquoi alors encourageait-il la sienne ? Sa bourse n'était pas plus tôt garnie

qu'il courait la vider dans les tavernes, s'emplir d'ale et de xérès, pour venir ensuite, le chapeau sur l oreille, nous accabler d'injures ou nous battre.

— Debora, je crois que vos rancunes vous déguisent la vérité. Vous vous imaginez que votre père était ivre de bière ou de vin, quand il l'était seulement de la divine parole qu'il venait d'annoncer, et, s'il ne vous traitait pas avec douceur, ce n'est point, comme je vous l'ai dit, que sa raison l'abandonnât, mais bien que l'idée de votre corruption indignait son esprit de justice

Debora ne put souffrir d'entendre Jonathas porter un jugement aussi différent du sien.

— Mes vices indignaient son esprit de justice ! répéta-t-elle, presque révoltée, mais vous ne l'avez donc pas connu du tout, votre prédicateur de sermons moisis ! pour parler de lui avec cette admiration. Que pouvaient être mes vices auprès des siens ! Tenez, écoutez comment il a tué maman Patty. Vous apprécierez ensuite l'homme à sa valeur. La chose est arrivée un soir qu'il lui avait demandé de l'argent pour aller à cette taverne du Lion Rouge où il se plaisait à rencontrer tous les bandits de l Angleterre.

Je vous demande pardon, Debora, cette taverne était fort bien fréquentée : j'y allais moi-même quelquefois.

— Alors, votre présence la sanctifiait, — ce dont elle avait grand besoin. Toujours est-il que, ce soir-là, maman Patty ayant les poches vides, mon père dut se passer d'aller au Lion Rouge, et il sortit très irrité de se trouver sans argent. Maman Patty, qui craignait d'être battue à la rentrée de mon père, se désolait fort, quand vint à passer devant la porte le charpentier Jack Bird.

« — Bonjour, commère », dit-il, « vous voilà en prin-
» temps à cette heure ? »

« — Bonjour, vieux », lui répond-elle. « J'espère
» bien, pour votre salut, que les mois de chaleur ne
» vous font plus tourner la tête. »

« – Que si ! » s'écrie le bonhomme en clignant de l'œil.

Voilà une conversation qui s'engage entre maman et Jack, qui jusqu'alors ne s'étaient jamais parlé. Je ne sais ce que ce gaillard avait bu, mais il était entreprenant. Maman Patty avait de l embonpoint, des couleurs et une gorge qui faisait encore envie à beau-

coup de galants,justement elle la portait découverte à cause du soleil qui était brûlant,et le bonhomme promenait ici et là sa grosse main rugueuse. « Allez chercher du lait chez la fruitière », me dit maman. J'obéis, mais,à peine sortie, je m'arrêtai et revins sur mes pas. On avait déjà fermé la porte ; heureusement que les planches en étaient disjointes ; collant un œil à la fissure, je pus suivre les mouvements du charpentier, qui me parurent bien divertissants et extraordinaires. J'étais toute troublée de honte et de désir quand je quittai mon poste d'observation. Sans me rendre compte de ce que j'éprouvais réellement, je me croyais surtout indignée contre maman Patty : je ne lui pardonnais pas d'avoir reçu chez elle un rival de mon père. Hélas ! quelqu'un se chargeait de la punir de ses complaisances. Eliézer revint au moment où Bird, sur le point de quitter sa partenaire, la baisait sur le cou. « Misérable brigand ! » s'écria mon père,et il lui asséna sur le front un coup qui l'étendit à terre ; puis il courut à maman qui tremblait de tous ses membres, et, la jetant à genoux, il la traînait par les cheveux en lui frappant de temps à autre la tête contre la muraille et les meubles. La malheureuse poussait des cris qui eussent ému le diable, mais mon père ne l'écoutait pas et il l'accablait d'injures...

— Oui, il suivait en cela le précepte du prophète Osée, qui a dit : « Elevez-vous contre votre mère, » condamnez ses excès, parce qu'elle n'est plus mon » épouse et que je ne suis plus son époux. Que ses » fornications ne paraissent plus sur son visage, ni ses » adultères au milieu de son sein ! »

— Oh ! mon père ne prononçait point des paroles de ce genre, mais il appelait Patty de toutes sortes de noms malsonnants d'animaux et de choses honteuses, et plus elle demandait grâce, plus il lui donnait de coups. A la fin, il lui frappa la tête si violemment que le sang en jaillit : maman Patty étendit les bras et tomba à la renverse. Je poussai des cris et j'allais appeler au secours quand mon père se jeta sur moi, et,me fermant la bouche à m'étouffer : « Pas un mot », fit-il, « viens avec moi ou je te tue. » Saisie d'épouvante, n'ayant plus de volonté, je le suivis, sans oser porter secours à la pauvre femme. Mon père s'enfuit et traversa Londres pour s'engager, près du théâtre du Globe, dans une enfilade de ruelles puantes et obscures. Bientôt il frappait à la porte de la cure catholique de Saint-Jean-l'Aumônier.

— Il est bien dur, remarqua Jonathas, de ne pouvoir venger son honneur sans être ensuite obligé de demander asile à un papiste.

— Ne dites pas de mal des papistes, s'écria Debora, mon amant, le comte de Lussan, en est un, et vous voyez qu'il est bon à quelque chose, puisque c'est à lui que je dois ma fortune.

— Justement ! c'est parce qu'il a fait votre fortune que je le déclare gibier d'enfer. Si vous n'aviez rencontré sur votre chemin que des hommes du Seigneur comme moi, vous seriez aujourd'hui à Bridewell, ainsi que la justice le réclame, à faire pénitence de vos péchés.

— Est-ce donc un si grand péché d'être tendre pour les hommes ?

Jonathas ne répondant rien, Debora continua son récit :

— Mon père se retirait chez le curé William Coleman, dont il avait fait la connaissance autrefois. Eliézer Dugdale, à ce moment, n'avait pas complètement abandonné son état de menuisier; du moins en gardait-il le titre, et le curé était venu un jour lui demander de réparer une chaire.

« — Je ne travaille pas pour les papistes », avait répondu mon père

— Sublime ! s'écria le Révérend.

— Cependant William Coleman, qui avait, paraît-il, grand besoin d'un menuisier, insista longtemps auprès de mon père, et, pour l'encourager à venir, finit par lui mettre dans la main une pièce d'argent : « C'est un » acompte », fit-il, « allons ! ne me refusez pas, je » vous attends. » Il est inutile de vous dire que mon père garda la pièce, mais qu'il n'alla point chez M. Coleman. Ses principes, ce jour là, furent d'accord avec sa paresse.

Jonathas releva cette injuste appréciation d'un acte si raisonnable.

— Eliézer, dans son extrême dénûment, ne devait pas refuser l'assistance que le Seigneur lui envoyait ; et, d'un autre côté, il eût été criminel de travailler pour ces disciples du mensonge.

— C'est bien ce qu'il pensa. Pourtant il jugea bon de retourner chez « les disciples du mensonge », et, le lendemain même, il se présenta chez le curé Coleman, non, il est vrai, pour lui offrir ses services, mais pour lui demander l'aumône.

— Le Seigneur ne le lui défendait pas.

— Ce vieux curé, dit Debora, était un excellent homme, mais affligé d'une manie singulière et qui lui valut de grandes tribulations. Il se croyait chargé par l'Eternel de convertir tout le monde au catholicisme ; et, quoique ses prosélytes, — qu'il choisissait d'ordinaire parmi les pires malfaiteurs, — n'eussent jamais cessé de lui causer les plus grands ennuis, il ne se fatiguait pas de chercher, partout et sans cesse, de nouveaux disciples pour leur inculquer sa foi.

— Le misérable imposteur ! s'écria Jonathas, déjà animé d'une furieuse jalousie contre ce rival en religion, qui mettait tant d'ardeur à prêcher le mensonge.

— Mon père, reprit Debora, je ne puis m'empêcher de le dire, ne ressemblait en rien à ma mère : non seulement il n'avait aucune beauté, mais il était très laid ; il avait, de plus, un certain regard de côté et un air sournois pour dévisager les gens, qui éloignait la sympathie. Cependant, la première fois que M. Coleman l'aperçut, il se sentit attiré vers lui. « Voilà une » bonne figure de chrétien ! » s'écria-t-il, « vous verrez » que nous ferons de ce brave ouvrier un excellent ca» tholique. » Je vois encore le bonhomme ! chaque pli, chaque fossette de sa grosse face heureuse semblait rire. Eliézer Dugdale ne manqua pas de profiter de la bienveillance que le curé lui témoignait. Il ne se passait point de jour qu'il n'allât lui rendre visite, sous prétexte de s'instruire des vérités de la religion catholique, en réalité afin de demander l'aumône au prêtre, qui, l'imaginant déjà converti, pour l'engager à persévérer dans la bonne voie, non seulement le faisait dîner chez lui, mais ne le laissait jamais partir sans lui avoir remis quelque argent.

Cette heureuse liaison se prolongea jusqu'au jour où le curé apprit par hasard que mon père avait tenu dans le quartier des discours contre les papistes.

Douloureusement surpris à cette nouvelle, il lui adressa de grands reproches, et, bien qu'Eliézer jurât qu'on l'avait calomnié, le prêtre sentit diminuer sa confiance et son zèle peu à peu se refroidir. La maladie d'un parent qu'il aimait beaucoup et qu'il voulut soigner le força même à quitter le quartier ; mon père comprit dès lors qu'il ne pouvait plus compter quotidiennement sur ses charités, et il ne retourna plus chez lui jusqu'au soir de l'assassinat que je viens de vous raconter.

En arrivant chez M. Coleman, mon père se jette à ses pieds, et, sentant qu'une complète franchise, en ces circonstances, toucherait l'âme pitoyable du prêtre, il lui avoue son crime :

« — Sauvez-moi », lui dit-il, « non pour moi, je mérite » tous les châtiments, mais au nom de cette enfant. »

Et, pour attendrir Coleman, mon père me serrait dans ses bras à m'étouffer, il jouait l'affection, lui qui tant de fois m'avait meurtrie de ses coups et m'avait laissée des journées sans nourriture.

« — Malheureux ! malheureux ! » répétait M. Coleman, qui, en entendant la confession de mon père, était devenu tout pâle.

Il resta quelque temps sans prononcer une parole, se promenant à grands pas dans la chambre. Puis, brusquement, comme si cette décision lui eût coûté :

« — J'ai », dit-il vivement, « au fond de mon jardin » un petit pavillon caché par des arbres et qui me ser- » vait de cabinet de travail. Vous pourrez y demeurer » quelques jours. On ne viendra point vous y chercher. » J'espère, d'ailleurs, vous donner bientôt les moyens » de fuir sur le continent. »

Je ne savais si je devais admirer la bonté de cet homme ou déplorer sa faiblesse. Je crus un moment que mon père, au moyen de sorcelleries, était devenu maitre de sa volonté ! Je ne pouvais comprendre qu'Eliézer Dugdale, qui me semblait à moi même un être odieux et redoutable, pût inspirer de la sympathie et que quelqu'un eût l'idée de le soustraire aux poursuites de la justice. Mais, ainsi que je vous l'ai dit, M. Coleman voyait en lui un prédestiné, et même ce meurtre qui, d'abord, l'avait épouvanté, lui parut bientôt un acte providentiel. Il pensa que ce sang, versé involontairement, et dans une minute de folie, allait enfin émouvoir pour le bien une nature dont l'indolence était, à ses yeux, l'unique défaut. Mon père d'ailleurs cherchait à le persuader de son repentir ; avec une adresse de comédien, il feignait une profonde affliction et s'excitait à pleurer.

« — Si grand que soit votre crime », lui dit M. Coleman, « il ne faut pas désespérer de votre pardon. Les larmes » que vous versez me sont une preuve que déjà votre » cœur n'est plus endurci et que Dieu n'a pas encore » détourné de vous son regard. »

Le prêtre prépara lui-même notre chambre dans le pavillon du jardin. Les fenêtres étaient assez hautes

pour qu'on ne pût nous voir du dehors, et par crainte des commérages de sa servante il ferma la porte à clef. Il ne devait nous ouvrir qu'en l'absence de cette femme afin de nous apporter à dîner et nous permettre de prendre l'air un moment sous ses charmilles.

Ces précautions, qu'il avait imaginées pour nous sauver, faillirent lui coûter la vie. Voici comment :

Ce fut trois jours après notre installation chez M. Coleman que Titus Oates découvrit le grand complot des papistes.....

— Et que l'Angleterre fut délivrée, dit Jonathas. Quel beau jour ! Jusqu'alors, par la faute du roi Charles qui, non seulement accordait aux catholiques sa protection, mais encore toutes ses faveurs, nous avions été infestés de ces suppôts de l'enfer. On s'aperçut enfin que ces misérables ne méditaient rien moins que de vendre l'Angleterre à la France et d'assassiner le roi, mais, je m'en flatte, j'ai dénoncé plus de cinquante de ces bandits. L'un d'entre eux peut se vanter d'avoir passé entre mes mains un mauvais quart d'heure. J'aurais voulu tous les tuer.

— Que vous montrez de zèle ! le comte de Lussan m'a affirmé que ce complot était une pure invention des puritains jaloux de l'influence des catholiques.

— Invention ! s'écria Jonathas, indigné de la réflexion de la jeune femme.

— Ah ! fit Debora, je ne connais rien à la politique, moi ; je m'en moque d'ailleurs comme du grand Turc ! Ce n'est pas mon métier de m'occuper de ces choses-là. Je me contente d'être du parti de ceux qui me veulent du bien et encore seulement lorsque je suis en leur compagnie. Comment ! j'ai à être belle, à me mettre une robe comme ceci pour plaire à mon protecteur, une robe comme cela pour rendre heureux mon ami, j'ai à veiller à mon lit pour qu'on y soit bien couché et à ma table pour qu'elle soit bien servie, et il faudrait encore m'occuper de Pierre, Paul, des dissidents, des puritains et de toute la clique ! Quand donc pourrais-je dormir ? Non ! que le pape et le diable s'accordent ensemble ; moi, je ne me mêle pas de leurs querelles : j'ai assez de celles de mes amants.

Debora respira un instant, puis reprit son récit :

— J'aime un homme qui se comporte bien au lit, dit-elle ; qu'il ait la religion qu'il voudra ! je le lui permets lorsqu'il m'a bien fêtée ; j'aime aussi l'homme qui, lorsque vous avez un caprice ou l'envie d'un rien, ne vous dit

point qu'il a oublié sa bourse. Or, je puis vous assurer que le comte de Lussan s'est toujours conduit pour moi en fort galant homme. Quant au curé Coleman, à force d'être bon il en paraissait bête, ce qui ne l'empêcha pas d'être traité comme le dernier des criminels. On l'accusa de complicité avec Edward Coleman, qui venait d'être arrêté et qu'on croyait son parent. Les soldats bouleversèrent tout dans sa maison, cherchant jusque dans les garde-robes des traces de sa culpabilité ; et quoi qu'ils n'eussent rien découvert de suspect, le malheureux prêtre ne fut pas moins arrêté. Pour nous, lorsqu'on nous trouva enfermés dans le pavillon, on nous prit pour des victimes, et mon père, loin de contredire une si fausse prévention, la fortifia encore par les misérables calomnies dont il chargea son bienfaiteur. Ne l'accusa-t-il pas d'avoir été l'amant et l'assassin de sa femme et de nous avoir fait enlever, lui, Eliézer, pour l'empêcher de l'accuser, moi, pour satisfaire de monstrueuses luxures !

De pareils contes, qu'à une autre époque on n'eût même pas voulu entendre, furent acceptés comme des vérités. Au milieu de la haine que l'on portait aux papistes, il n'était pas d'accusation, si étrange qu'elle pût être, qui ne fût bien accueillie. Il suffisait qu'on fût catholique pour qu'on vous crût capable de tous les crimes. L'une de mes amies, fille d'un palefrenier, qui débutait alors dans la galanterie, et qui a fait son chemin depuis ce temps-là (elle est duchesse), m'a dit que lorsqu'elle avait à se plaindre d'un de ses amants, elle n'avait qu'à le menacer d'une dénonciation comme catholique, pour aussitôt le remettre dans le devoir et l'asservir à toutes ses volontés. Elle eut de cette façon un hôtel, des chevaux et une pension de trente mille livres. On n'eut donc pas besoin de nombreuses preuves pour établir la culpabilité de M. Coleman : on en était sûr d'avance. Aussi n'y eut-il d'abord aucune insulte, aucune cruauté qui lui fussent épargnées.

La foule avait envahi sa demeure; on accablait Coleman de coups de poing et de coups de pied, on lui crachait au visage ; des femmes allèrent même chercher des cannes pour le battre, sans que les soldats qui assistaient à son supplice voulussent prendre sa défense. Ce ne fut que lorsqu'il eut le visage en sang

que l'officier qui le conduisait se décida à le protéger et à faire évacuer la maison.

Son interrogatoire eut lieu sur-le-champ, en notre présence, au milieu des rumeurs de la populace qui emplissait la rue et dont les cris de mort parvenaient jusqu'à nous. M. Coleman se contenta de nier tranquillement les crimes qu'on lui reprochait. Parfois, quand les questions qu'on lui posait étaient trop absurdes, il ne répondait rien, et son silence accrut davantage l'exaspération de son juge. Il ne se départit de son habituelle douceur qu'une seule fois, lorsque mon père lui reprocha d'avoir voulu me violer : alors il eut un cri de révolte et il arrêta sur mon père un regard si terrible que je pense ne l'oublier jamais. A ce moment-la, j'eus envie de crier qu'Eliézer avait menti et que ce prêtre était innocent, mais Eliézer devina mon intention; il me saisit à la gorge comme pour m'étrangler et me dit à voix basse qu il me tuerait si j'ouvrais la bouche. J'étais presque morte de frayeur; je n'osai prononcer un mot. D'ailleurs, quelle utilité pouvait avoir mon témoignage, puisqu'ils étaient décidés à trouver M. Coleman criminel? Ils l'emmenèrent enfin, et mon père sortit avec moi, très entouré et tout fier de sa délation.

Dès lors, il oublia la menuiserie pour ne plus s'occuper que d'organiser des réunions où il commentait la Bible en même temps qu'il prêchait la guerre aux papistes. Ses prétendus malheurs avaient intéressé à son sort un grand nombre de personnes, surtout les patriotes ardents qui croyaient au complot. Il put recueillir une petite somme d'argent, se vêtir d une façon décente et prendre un logement dans la Cité, où sa renommée ne tarda pas à s'établir.

On vint en foule, aux soirs de réunion, contempler la victime du curé Coleman dans cette chambre étroite d'Aldersgate street où, la trogne enluminée par le vin, elle évangélisait aux chandelles. Vous devez voir si je suis une fille à écouter des sermons, surtout des sermons comme ceux que faisait mon père Je ne puis donc rien vous en rapporter, mais il paraît qu'il avait une éloquence persuasive, car, à l'écouter, tout son auditoire était en larmes. Des amoureuses, qui eussent pu être grand'mères, se détachaient de la foule, tombaient à genoux devant mon père et se frappaient la poitrine à grands coups de poing en s'accusant d'avoir caressé mille galants,

dont les trois quarts au moins devaient être alors dans la tombe. Il y avait aussi des coquins de l'âge de Mathusalem, qui se sentaient le besoin de nettoyer leur vieille conscience et se mettaient à décrire en détail tous les crimes qu'ils avaient commis : l'un avait assassiné sa mère, l'autre violé sa sœur, tous avaient commis tant de larcins et mis tant de filles à mal qu'ils n'eussent pu dire le nombre de ces péchés de moindre importance.

« — Loué soit le Seigneur », s'écriait Eliézer après avoir entendu leur confession, « loué soit le Seigneur puisque » sa grâce divine a touché l'âme pécheresse ! »

Et il relevait les pénitents, les embrassait, et les deux hommes, un instant, sanglotaient de compagnie. « Nous allons chanter le cantique pour *Les Enfants » prodigues de la vertu* », s'écriait-il ensuite, et tout le monde se mettait à chanter. Puis avait lieu la quête pour les nouveaux convertis, disait-on, mais dont profitait seul le convertisseur C'était l'opération la plus importante et la plus difficile de ces réunions.

Il s'agissait d'abord d'empêcher le public de sortir avant la fin de la cérémonie, d'arracher quelques pièces des bourses qu'on ne voulait point montrer, et enfin de ne point laisser deviner la recette aux nouveaux convertis, auxquels Eliézer, les larmes aux yeux, déclarait que le produit de la quête se montait à peine à un shilling.

Il ne fallait pas décourager ces pénitents de bonne volonté, car le scandale de leurs aveux attirait plus de monde que l'éloquence d'Eliézer. De riches seigneurs venaient avec leurs maîtresses, à ces réunions, sans se soucier de l'air étouffant et fétide qu'on y respirait, et ils s'amusaient tellement à ces confessions publiques qu'ils me donnaient parfois des pièces d'or.

C'était moi, en effet, qui étais chargée de la quête, et je dois dire que mon père, encore qu'il eût toujours négligé de m'offrir des exemples de vertu, n'avait aucun doute sur ma probité. Les malfaiteurs s'imaginent ainsi que leurs voisins pratiquent toutes les vertus qu'ils seraient eux-mêmes si fâchés de cultiver, et ils ressentent la plus sincère indignation quand ils ont un jour à reprocher aux autres une conduite pareille à celle qu'ils jugent si bien leur convenir.

Cependant, afin de préparer notre dîner du lendemain, et pour prévenir des ivresses qui se terminaient

par des batailles, j'essayais toujours de sauver quelque argent du gaspillage et je ne remettais à mon père qu'une partie de la recette.

Mon père ne s'apercevait de rien : il eût craint d'ailleurs, s'il avait eu des soupçons, de m'en faire part, car il savait bien que, si la quête était fructueuse, c'est à moi qu'il le devait. J'avais alors seize ans, le teint frais, des yeux vifs, et, encore qu'aucune parure ne vînt rehausser mes charmes naturels, la foule ne semblait pas mécontente de les considérer. Je ne pouvais me glisser entre les rangs pressés des auditeurs sans avoir à souffrir de leur part toutes sortes d'indiscrètes constatations, et je devais, bon gré, mal gré, les laisser vérifier si c'était bien ma chair qui gonflait ainsi mes jupes et mon corsage. Les plus sages, les plus avares ne résistaient point ensuite à mes prières, d'autant que je ne me lassais pas de les recommencer, jusqu'à ce qu'ils eussent jeté quelques piécettes dans le gobelet d'étain que je leur tendais et où je m'amusais à faire sonner l'argent de la quête. Lorsqu'enfin on se décidait, je répondais à l'aumône par un : « Que c'est peu ! » ou un « Grand merci, » monseigneur », répandant ainsi la honte ou l'orgueil sur les visages. « Elle est jolie et rusée comme une » juive », disait-on autour de moi.

Je gagnai à ce jeu quelques galants, dont l'un fut admis à m'enseigner le plaisir. C'était le fils d'un petit pâtissier de White-Friars, mais quelle ardeur il mettait à me prouver son amour ! Il avait ces façons charmantes et ce secret d'émouvoir qui vous font chérir un homme plus que votre vie et regarder la joie d'être dans ses bras comme la seule qui vaille la peine d'être ambitionnée.

Le Révérend écoutait, sans en perdre une parole, l'histoire de la jeune femme. Elle la contait avec animation, tour à tour souriante et furieuse, illustrant son récit de gestes abondants, et Jonathas Welwood s'intéressait à ces aventures pour les beaux spectacles que son aimable narratrice lui permettait de contempler, tantôt lui montrant entre de larges lèvres de sensuelle des dents pures et éblouissantes, tantôt, en les levant au ciel, découvrant les plus beaux bras du monde.

Jonathas avait oublié son martyr.

— Ne revoyez-vous plus votre petit pâtissier ? lui demanda-t-il.

A cette question, Debora devint tout à coup solennelle.

— Non, répondit-elle, je craindrais de me compromettre avec lui. Puis, les amours ont une fin. Si je le revoyais à présent, peut-être ne me plairait-il plus.

Elle demeura quelques minutes silencieuse, attentive à ces souvenirs d'un passé dont le charme l'enchantait encore Enfin elle céda au désir de son interlocuteur qui la priait de continuer son histoire.

— Mon père, dit-elle, s'aperçut bientôt que j'avais un amoureux, et je crus un moment qu'il allait recommencer à me battre comme autrefois. Il me déplaisait d'éprouver de nouveau la vigueur de son bras. J'eus donc l'idée de fuir, mais comme je me disposais à quitter la maison, prévoyant que j'allais bientôt avoir avec lui une vive explication, je le rencontrai à la porte et il m'empêcha de sortir. J'étais toute tremblante, et cependant mon père avait le regard doux, endormi et sympathique des vieux ivrognes.

« — Bora », dit-il, « tu vas rendre un grand service à » ton pauvre papa qui a sa bourse vide. Tu vas la lui » remplir. »

« — Comment vous donnerais-je de l'argent, répli» quai-je, puisque je n'en ai pas ? »

« — Ne fais pas la maligne », continua-t-il, la langue pâteuse, balbutiant et traînant ses mots, « je sais » bien que tu as un amoureux, et les amoureux ont » l'habitude de donner de petits cadeaux à leurs » gracieuses maîtresses. Le tien serait-il différent » des autres ? »

J'étais indignée. Vous le savez : quand on est jeune, on a sur l'existence des idées singulières.

« — Mon amoureux ne me donne pas d'argent, » m'écriai-je, et s'il m'en donnait, entendez-vous, je » le lui jetterais à la face. »

Mon père, en entendant ces paroles, secoua son ivresse ; ses yeux s'allumèrent et il leva la main sur moi.

« — Ah ! gueuse, ah ! putain ! », s'écria-t-il, « c'est donc » le Diable qui t'a élevée, pour que tu te laisses mon» ter sur le ventre sans demander aux porcs que tu » amuses de payer les saletés qu'ils se font faire ! »

Jonathas, qui depuis quelque temps négligeait son martyr, songea qu'il était bon, en cette circonstance, de le justifier.

— Votre père, mon enfant, dit-il, avait raison de s'indigner contre vous, car si quelque chose peut atténuer l'horrible péché de luxure, c'est le gain qu'il rapporte. Le prophète Ezéchiel me semble avoir en vue une pécheresse de votre genre, lorsqu'il s'écrie :
« Il n'y a jamais eu de fornication semblable à la
» vôtre, car ayant payé, vous-même, le prix de vos
» crimes au lieu de le recevoir, vous avez fait tout le
» contraire de ce que les autres font. »

Mais Debora ne l'écoutait point.

— Je ne pus souffrir de telles insultes, continua-t-elle, je lui lançai à la tête un broc rempli de bière qui se brisa contre son front en mille morceaux et l'inonda. Eliézer poussa un cri et se précipita sur moi, mais j'avais déjà pris la fuite, et je me sauvai si vite qu'il ne put m'atteindre. J'allai retrouver mon petit pâtissier et je me consolai en sa compagnie du malheur d'avoir un père tel que le mien.

Cependant l'Amour, s'il invente pour nos sens d'inépuisables délices, est impuissant à nourrir le corps. Mon ardent ami n'avait à me prodiguer que ses caresses, car ses parents, qui étaient eux-mêmes peu favorisés de la fortune, lui laissaient les poches vides. N'ayant emporté que quelques shillings, je vis venir le jour où j'allais mourir de faim. Je ne voulais pas retourner chez mon père et il m'était impossible de rester plus longtemps avec mon ami.

Que faire ? prendre un métier ? je n'en avais appris aucun ; entrer en condition ? je n'osais me présenter chez des inconnus, et, dans le quartier, on me considérait comme une vaurienne qu'on se fût hâté de jeter à la porte, si elle s'était avisée de venir demander du travail dans une honnête maison.Ce fut alors, par bonheur, que je me souvins de certaines conversations de maman Patty, que j'avais surprises autrefois, ayant toujours été d'un naturel vif et curieux.

Ma belle-mère, quoique mariée, n'avait pas cessé toutes relations avec cette dame chez laquelle s'était écoulée sa plus belle jeunesse. Cette personne, en des toilettes que je trouvais alors magnifiques, mais qui, en réalité, étaient fort extravagantes, fardée, enrubannée, couverte de bijoux, venait de temps à autre chez maman Patty, au grand scandale des voisins. D'ordinaire les discours me semblaient pleins de décence, et je m'imaginais volontiers qu'à la cour les princesses ne devaient pas s'entretenir avec plus

de majesté que ma belle-mère et sa confidente. Mais quelquefois des rires si bruyants secouaient leur ventre, et leur bouche échangeait des paroles si fétides, qu'on eût pris nos deux commères pour des marchandes de poisson de Covent-Garden. Elles se contaient alors des histoires que je rougissais d'entendre, encore que je ne comprisse pas toutes leurs paroles. D'autres jours, leurs propos me rendaient l'âme inquiète et songeuse. Je me rappelle notamment qu'un matin où maman Patty s'était plainte de ses malheurs, j'entendis la dame aux bijoux (c'est ainsi que je désignais cette étrange visiteuse) qui lui disait :

« — Ah ! si vous aviez voulu rester avec moi ! Voyez
» donc Esther Stewart. N'a-t-elle pas fait fortune ! Il
» ne faut, dans ma maison, que des manières affables,
» de la gaieté, et quelque grâce. Les jolies filles qui
» me connurent et suivirent mes conseils n'ont ja-
» mais eu à s'en repentir. »

Ces paroles me causèrent une émotion profonde ; et, plusieurs soirs, au lieu de dormir, me tournant et me retournant sur ma couchette brûlante, je pensais aux richesses promises par cette vénérable femme à toutes les jolies filles qui voulaient bien suivre sa direction. Je me jurai d'apprendre son nom et de savoir où elle demeurait. Bientôt, une lettre que maman Patty me donna l'ordre de lui porter me révéla tout ce que je brûlais de connaître.

La dame aux bijoux s'appelait Elisabeth Bradshaw et elle demeurait dans une petite ruelle noire et infecte qui aboutissait à Southampton square.

La maison, à l'extérieur, avait toute l'apparence d'un repaire de brigands, mais quand on y pénétrait, on était ébloui par les glaces, les lustres de Venise, les riches tentures et les corbeilles de fleurs qui décoraient toutes les pièces, de l'escalier à la chambre de Mme Bradshaw. De la pièce où l'on m'avait introduite, j'entendis venir, d'une salle voisine, des bruits de danse mêlés à un concert de violons et de harpes, à des applaudissements et à des éclats de rire. Tout à coup, par la porte entr'ouverte, j'aperçus une jeune femme très belle et vêtue d'une mince chemise qui laissait transparaître les formes élégantes de son corps et l'éclat de sa peau. Elle courait dans le vestibule, le teint enflammé, les cheveux épars sur le dos, et faisait de grands cris. En même temps un homme ivre, mais vêtu avec un luxe extraordinaire, passa près de moi,

me prit par la taille et sortit en chantant. Tout cela ne laissa pas que de me surprendre, et, quand Mme Bradshaw me remit sa réponse et me renvoya, je fus presqne affligée de quitter un endroit qui excitait aussi vivement ma curiosité, encore que je n'eusse pu m'y défendre de quelque effroi.

C'est ce sentiment de frayeur qui m'empêcha longtemps de retourner voir la dame aux bijoux. L'idée de cette singulière demeure me poursuivait sans cesse, et vingt fois je me promis, avant de m'endormir, de me diriger le lendemain vers la ruelle de Southampton square, mais le jour venu, lorsqu'il fallait me décider, le courage me manquait toujours.

Je ne sais pas pourquoi le souvenir de cette maison et de sa tenancière me revint à la mémoire au moment où, résolue à ne pas retourner chez mon père, je me demandais comment j'arriverais à gagner ma vie. Cette fois, je n'eus aucune hésitation, et si une crainte m'agitait encore, c'était celle de ne plus retrouver Mme Bradshaw.

Heureusement! la maison existait toujours, mais la façade avait subi divers changements; elle ne ressemblait plus à un bouge, mais à l'un de ces élégants pavillons qui servent de pied à terre ou de retraite amoureuse aux grands seigneurs. La porte était entrebâillée et une grosse femme, d'une cinquantaine d'années, à l'air sévère, en gardait l'entrée.

« — Madame Bradshaw ? » demandai-je...

« — Dieu me bénisse ! » s'écria-t-elle, « ma fille ! D'où » venez-vous? Il y a beau temps que Mme Bradshaw » est à battre le chanvre à Bridewell, en expiation de » ses péchés. »

J'allais me retirer, tout émue du sort de l'ancienne amie de ma belle-mère, quand mon interlocutrice, qui m'avait considérée avec attention, crut devoir m'avertir que la maison, pour avoir changé de directrice, n'avait pas perdu sa riche clientèle et que, si je voulais bien entrer, je n'aurais pas à le regretter.

Comme je demeurais étonnée de ces propositions et que j'hésitais à les accepter :

« — Allons! entrez toujours », fit-elle, « vous vous » expliquerez avec Madame Plunket. N'ayez pas peur. » Il n'y a pas ici de diable qui veuille vous dévorer »

Elle parlait sur un ton de commandement qui m'en imposa. Je montai toute tremblante l'escalier qui conduisait à la chambre de Mme Plunket, la te-

nancière de l'établissement. Celle-ci, après avoir paru assez surprise de ma venue, me fit causer, s'amusa beaucoup de ce que je lui dis et enfin me conseilla de rester chez elle, m'assurant qu'elle ferait mon bonheur. Ah! je ne prévoyais point l'emploi qu'on me destinait! Quand j'appris ce qu'on exigeait de moi, je me révoltai et voulus m'enfuir, mais Mme Plunket ne me laissa pas exécuter mon dessein; elle prétendit que j avais signé un engagement avec elle, que je n'avais pas le droit de le rompre et qu'elle saurait bien, si je persistais dans ma révolte, me contraindre à l'exécuter.

Ses menaces m'épouvantèrent. Je compris que je n'avais plus qu'à me soumettre; et le jour même, sous la direction de deux jeunes femmes qui me servaient de professeurs, je dus faire bon accueil aux visiteurs habituels de Mme Plunket et me prêter aux plus bizarres de leurs fantaisies.

— C'est abominable! abominable! s'écria Jonathas en se frappant la cuisse.

— Qu'est-ce qui est abominable? demanda Debora. La maison où j'étais entrée? Mais non, je vous assure, les premiers jours seuls furent pénibles pour moi. J'étais alors une petite jeune fille toute naïve, et qui ne connaissait des passions humaines que celles de mon petit pâtissier. Je fus frappée de stupeur quand je découvris tout d'un coup, comme un monde nouveau, toutes les luxures des hommes. Mais il ne me fallut pas longtemps pour accepter mon sort, d'autant plus que, trois semaines après mon entrée, je faisais la connaissance du comte de Lussan.

— Debora, s'écria Jonathas, pourquoi me parlez-vous toujours de ce papiste perdu de vices et de crimes?

— Je vous prie d'abord de respecter mon ami, dit Debora, et ensuite de ne point porter de jugement sur un homme que vous n'avez jamais vu. D'ailleurs, réjouissez-vous! je vais vous entretenir maintenant de cet homme pour lequel vous professez une si grande admiration : mon père! Oui, Eliézer Dugdale vint aussi dans cette maison dont l'idée vous remplit d'un si louable dégoût.

— Comment, fit Jonathas étonné, comment· Eliézer Dugdale se serait-il départi de cette chasteté qui était, à ce que j'ai observé bien souvent, sa première vertu?

— Il faut donc, dit Debora, que j'aie moi-même

très mal observé mon père, puisque je n'ai jamais remarqué chez lui cette vertu que vous voulez bien me révéler et qui serait, à vos yeux, son principal mérite. Un sentiment chrétien de modestie l'empêcha sans doute d'en faire montre et d'en tirer vanité. Quand je le vis chez Mme Plunket, je vous assure qu'il vous eût été impossible à vous-même de découvrir dans ses gestes et ses attitudes les moindres vestiges de cette fameuse chasteté. On l'introduisit dans une salle où je me tenais avec une autre femme; nous étions toutes deux très légèrement vêtues, puisque mon amie n'avait qu'un voile de tulle sur les épaules et que moi-même je portais pour tout habillement une ceinture de soie autour de la taille. Avant de voir mon visage, mon père regarda mon corps qui lui offrit un spectacle divertissant et inconnu. Déjà, malgré la défense que j'opposais aux entreprises de ses mains, il allait se permettre avec moi certaines libertés, quand voulant savoir si le visage, chez moi, répondait au reste de la personne, il leva les yeux et me reconnut. Ce fut un moment horrible. J'entends encore sa malédiction et le coup de poing terrible qu'il donna sur la table qui se trouvait devant lui. Mon amie en trembla, et je me sauvai épouvantée. La maîtresse ne le fut pas moins que moi, lorsque, me rencontrant dans le vestibule et me demandant pourquoi je courais ainsi affolée, je fus forcée de lui dire la vérité : elle prévit de grands malheurs, un scandale qui provoquerait la fermeture de sa maison et lui attirerait une condamnation toute semblable à celle qui naguère avait frappé Mme Bradshaw. Aussi, voulant conjurer le péril, elle m'avertit qu'elle allait me mettre à la porte avec mon père : « Une » fois dehors tous les deux », dit-elle, « vous pourrez » vous expliquer comme il vous plaira. »

Moi qui redoutais mon père comme la mort, je suppliai la maîtresse de me garder, l'assurant que mon père me tuerait s'il m'apercevait, mais qu'il était facile, si je ne me montrais pas, de l'apaiser : des caresses et du xérès suffiraient à l'entreprise, et je m'offris moi-même de payer sa dépense. On finit par m'écouter, et mon père s'en alla une heure après, un peu plus ivre, mais sans nouvel esclandre : il m'avait déjà oubliée.

Cependant il revint au bout de quelques jours : justement les portes de la maison étaient ouvertes, personne ne lui en défendit l'entrée. J'allais sortir et je

fus la première personne qu'il rencontra. Je tremblai en l'apercevant, mais je sentis tout de suite que ce jour-là il n'était pas mal disposé à mon égard.

« — Bora ! » me dit-il de ce ton plaintif qu'il prenait quand il était gris, « Bora! tu n'as donc pas pitié de » ton vieux père qui se désole de ne plus t'avoir avec » lui ?»

« — Ah ! » fis-je, « pas de phrases, vous savez! » gardez-les pour vos sermons. Ici, elles ne peuvent » servir qu'à nous ennuyer. »

« — Bora! » continua-t-il, « au nom du Seigneur, » au nom de ta pauvre mère, au nom du roi Charles » (que Dieu protège!), retourne à la maison; depuis » que tu m'as quitté personne ne vient plus écouter » mes pieuses instructions. »

Je lui répondis qu'il m'avait déjà trop fait souffrir pour que je voulusse encore accepter de demeurer avec lui.

Alors il me chuchota à l'oreille de singulières paroles, il me demandait d'intercéder en sa faveur auprès de mes compagnes et de la maîtresse pour les prier de diminuer leurs exigences. Il espérait que j'allais remplir sa bourse, car, belle comme j'étais, ajoutait-il, je ne devais pas être négligée, ni malheureuse. Que pensez-vous de pareilles demandes, Révérend Jonathas ?

Welwood se recueillit quelques minutes, soupira longuement, et, comme il n'était jamais embarrassé, il répondit avec tranquillité :

— Nous ne sommes, hélas ! point maîtres de notre chair, mais si la chair nous entraîne sans que l'esprit donne son consentement, nous ne sommes point coupables. L'Apôtre l'a dit : « Si je fais ce que je ne veux » pas, ce n'est plus moi qui le fais, c'est le péché qui » habite en moi.

— S'il en est ainsi, dit Debora, je suis donc une grande sainte. Je comprends maintenant pourquoi mon père avait l'âme si légère, malgré tous les brigandages qu'il avait commis Sans doute il s'en déchargeait sur le dos du diable qui les lui avait inspirés. Quand il voulait prêcher, il s'y mettait lui même, mais quand il lui prenait fantaisie de courir les bordeaux, c'était Satan qu'il envoyait à sa place.

Le diable vint donc plusieurs fois chez Mme Plunket sous la figure de mon père, et comme, ainsi métamorphosée, on ne pouvait deviner sa seigneurie,

qu'il se montrait toujours ivre et couvert de haillons, il y trouva mauvais accueil et se vit fermer la porte au nez. Un soir, pourtant, il parvint à se glisser jusqu'à ma chambre ; je m'esquivai, mais une amie dut accepter ses hommages. Je crois que dans la suite il n'a pas eu à s'en réjouir.

A quelque temps de là, je dormais profondément, fatiguée d'une longue veille et des travaux d'amour de la journée, quand une jeune femme, dont j'avais fait ma confidente, entra brusquement chez moi et me cria de me sauver au plus vite, parce que le feu était à la maison. Vous vous imaginez quel fut mon réveil. Epouvantée, je sautai à bas de mon lit et, sans même avoir l'idée de me vêtir, je courus à l'escalier qu'emplissait déjà une épaisse fumée. Je m'y précipite, au risque d'être étouffée, je descends à la hâte, et je trouve la porte fermée. Je remonte dans ma chambre, au milieu de la fumée, j'ouvre une fenêtre et je m'élance dans la rue. Je tombai sur les matelas que mon amie venait de jeter elle-même pour adoucir sa chute. Par bonheur, je ne me fis aucun mal, je n'eus qu'un léger étourdissement. Comme j'allais me relever, j'entendis le bruit d'un écroulement et je vis de grandes flammes jaillir de toutes parts au milieu d'un tourbillon d'étincelles. Une foule noire et tumultueuse s'agitait autour de moi. Malgré l'horreur de l'incendie, des filles et des jeunes gens avaient le courage de s'égayer au spectacle de ces femmes demi-nues qui s'enfuyaient affolées. Sans m'occuper des plaisanteries de ces personnes, si odieuses en cette circonstance, je cherchais à percer la foule, retenue à chaque instant par une main indiscrète ou une étreinte violente, pincée, meurtrie, donnant au hasard des coups de poing qu'on me rendait avec usure, étouffée par ceux-ci, battue par ceux-là, et en venant à regretter de ne pas avoir péri dans les flammes. Enfin, privée de souffle, couverte de sueur et de sang, j'allais m'abandonner à la vague qui m'entraînait, prête à tomber dans les bras du premier misérable qui voudrait me secourir, quand j'aperçus, à quelques pas de moi, monté sur un tréteau semblable à ceux qu'élèvent les saltimbanques au coin des rues, un homme coiffé d'un vaste chapeau, qui dominait la foule de sa parole et de ses gestes solennels, et qui, aux clartés de l'incendie, semblait un démon de feu.

C'était mon père.

Aussitôt, cet instinct puissant qui dirige nos actes, lorsque la raison nous abandonne, me poussa vers lui, sans que j'aie pu m'expliquer dans la suite par quelle bizarre fascination il agit cette nuit-là sur ma volonté. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa vue me rendit du courage, je tentai un dernier effort, et, grâce à une vigoureuse poussée, j'atteignis le tréteau et j'y montai, et, m'asseyant à ses pieds, j'enlaçai ses jambes de toutes mes forces, pensant qu'on n'oserait venir m'en arracher. Mon père ne fit pas un mouvement pour me prendre ou pour me repouser et ne voulut point interrompre son discours. Heureusement la foule me laissa tranquille, car je doute que mon père m'eût défendue. Je restai, tout le temps qu'il parla, dans la même position ; je ne l'écoutais point ; mais, malgré moi, je l'etendis répéter à plusieurs reprises ces paroles de la Bible, qui me frappèrent :

« — Je vous livrerai entre les mains de vos ennemis ; » ils détruiront votre lieu infâme, et renverseront votre » retraite d'impuretés. »

Il descendit de son tréteau ; je le suivis, lui pris le bras qu'il m'abandonna instinctivement et sans me prêter aucune attention, puis nous partîmes ensemble. Tandis que nous marchions, je le regardai ; son visage était couvert de pustules et de rougeurs, ses cheveux et ses sourcils étaient tombés : il était hideux à voir, et j'eus l'idée de m'enfuir, tant j'éprouvais de dégoût à côté de lui ; la crainte d'être reprise et battue seule me retint. Il semblait préoccupé, et tout le temps que dura le trajet du lieu de l'incendie à sa nouvelle demeure, il ne m'adressa pas une seule fois la parole. Je me demandais s'il ne méditait pas contre moi quelque horrible machination, et je ne me rassurai un peu que lorsque, arrivé devant la maison qu'il habitait, il m'eût ordonné d'y rentrer et qu'il fût parti, après avoir refermé la porte sur moi. Quelque étrange que me parût sa conduite, je ne songeai pas à l'expliquer. Les émotions de la nuit m'avaient brisée de fatigue, je me couchai, et le sommeil, qui s'empara de moi presque aussitôt, m'emporta loin des hontes et des misères de ma vie.

Plus tard, voici ce que j'ai appris : mon père, ayant vu son corps se couvrir d'ulcères, n'avait pas manqué, suivant sa coutume, d'attribuer tous ses maux à une seule cause et d'accuser les papistes de l'avoir, par leurs sorcelleries, empoisonné. Un chirurgien de ses amis

eut soin de le détromper : son mal était simplement une galanterie d'une de ses connaissances ; laquelle ? il n'eût pu le dire. Très nombreuses et également répugnantes, il lui était permis de les soupçonner toutes, interdit d'en accuser aucune. Mon père qui, cette fois, ne pouvait donner son mal au diable, ressentit une irritation extrême, et comme il avait besoin d'épancher sa colère, ce fut contre ce qu'il appelait l'enfer de corruption qu'il tourna toutes ses fureurs. Persuadé qu'il était l'instrument des vengeances divines, ce fut lui-même, comme il l'avoua un jour, qui mit le feu à l'ancienne demeure de Mme Bradshaw, au risque de brûler sa fille, mais le fait eût été pour lui de peu d'importance!

Jonathas jugea convenable, à ce moment, de donner son approbation.

— Ainsi soient détruits, s'écria-t-il, tous les repaires du crime et de la débauche ! C'est servir le Seigneur que d'être incendiaire de cette façon. N'a t-il pas été écrit : « Le partage des fornicateurs sera dans l'étang » brûlant de feu et de soufre. »

— Tout le monde ne pensait pas comme vous, répondit Debora, et Eliézer s'en doutait bien, car, de crainte qu'on n'approuvàt pas sa conduite, il ne se permit pas de la révéler, et personne n'eut connaissance de son exploit avant ce soir fâcheux où, le vin l'ayant rendu indiscret, il fit part de la vérité à un ami qui ne sut point la garder pour lui. Mais il s'établit une entente secrète entre les criminels, qui craindraient, en ne soutenant pas leurs compagnons, de se livrer eux-mêmes. Aussi. n'y eut-il aucune dénonciation et mon père ne fut pas inquiété.

Cependant il avait annoncé dans le quartier la rentrée de l'enfant prodigue à la maison paternelle, mais, ne pouvant tuer le veau gras en mon honneur, il ne sut mieux célébrer mon retour qu'en convoquant le public à un de ces sermons avec quête, dont je vous ai déjà entretenu. Le jour de ce sermon, dès le matin, mon père me recommanda d'être au logis après souper et de m'habiller le mieux que je pourrais. Je ne m'occupai guère de ses ordres ; je ne songeais qu'à retrouver mon ancien ami le petit pâtissier. Heureusement, il demeurait toujours au même endroit, et, ignorant mon séjour chez Mme Plunket, il me reçut avec toute l'émotion d'un amant tendre et passionné. Nous employâmes si bien les heures à nous prouver mu-

tuellement que notre affection n'avait pas changé, qu'en rentrant chez mon père j'étais quelque peu incapable de goûter les charmes de son éloquence.

Cette fois, pourtant, les auditeurs étaient nombreux, et mon père crut devoir user des paroles les plus persuasives, des gestes les plus solennels. N'eus je point le malheur de m'endormir au passage le plus pathétique et d'emplir la salle de soupirs si bruyants qu'ils détournèrent l'attention et provoquèrent des éclats de rire ? Mon père, outré de voir que je compromettais ainsi le succès de son discours, cessa soudain de parler, et, s'étant précipité vers le lit où je m'étais étendue, il m'en fit lever avec force soufflets et me mit à la porte à coups de pied.

La nuit était glaciale, et, comme je m'étais à demi dévêtue pour me coucher, je pensai que j'allais mourir de froid. Je ne pouvais aller retrouver mon ami qui habitait chez ses parents, et je ne savais où passer la nuit. C'est alors que, par une inspiration dont je remercie le ciel, je me dirigeai du côté du théâtre du Globe et que j'eus la bonne fortune de rencontrer M. de Lussan qui montait en carrosse. Le comte me connaissait déjà : il me reconnut, eut pitié de moi et me prit avec lui. Depuis ce jour, il m'est constamment venu en aide, et près de lui je n'ai pas eu de peine à oublier mon père ; je m'étais d'ailleurs juré de ne jamais revoir un homme qui m'avait traitée si cruellement : c'est d'une femme avec laquelle il vécut les dernières années de son existence que j'ai appris son crime, sa condamnation et sa mort. Mais je ne sais si je dois vous les raconter.

— Je vous en prie, s'écria Jonathas, en joignant les mains.

— Aussi bien, fit Debora, je ne suis pas responsable des actions d'Eliézer Dugdale, et je n'ai pas, non plus, à respecter la mémoire d'un homme qui ne s'est jamais occupé de moi autrement que pour me battre et m'insulter. Et puis, j'ai eu pour lui, autrefois, tant de haine, que, si je ne craignais d'accuser ma mère, je dirais que son sang ne coule point dans mes veines. Je vais donc achever, puisque vous le désirez, le récit de cette misérable existence, comme si le héros n'était pour moi qu'un étranger.

L'avènement du roi Jacques remit les catholiques au pouvoir, et, à cette occasion, tous ceux qu'on n'avait arrêtés que sur de vagues soupçons, et

contre lesquels on ne put établir aucune accusation sérieuse, furent remis en liberté. De ce nombre était le curé Coleman. Eliézer n'eut pas plus tôt appris sa sortie de prison, qu'il redouta de la part du prêtre mille vengeances. C'étaient là des craintes bien vaines. M. Coleman n'avait pas d'autres desseins que celui de continuer ses charités. Lié avec quelques hommes riches et influents, il put distribuer des aumônes considérables et accroître de jour en jour le nombre de ses partisans. Les puritains ne lui pardonnèrent pas ses succès. Ils voyaient avec envie, les jours de fête, par les portes ouvertes de sa petite église, la foule qui la remplissait, chantant à pleine voix des cantiques devant l'autel paré de fleurs et environné d'un nuage d'encens. Ils appelaient M. Coleman serviteur de Baal, et ils essayèrent d'exciter le peuple contre lui, en l accusant de s'adonner à la magie. On croyait aussi qu'il gardait des trésors en dépôt, et mon père ne fut pas le seul à les convoiter. Il forma le projet, avec quelques bandits de profession, d'assassiner le prêtre. Comme M. Coleman habitait une maison isolée, dans ce quartier de Lincoln's Innfields peuplé d'aventuriers et de voleurs, Eliézer pensa qu'il lui serait aisé de le faire disparaître. Tuer un catholique lui paraissait, d'ailleurs, un acte héroïque.

Après avoir longuement préparé leur attentat, Eliézer et quatre brigands de sa connaissance se rendent à la maison de M. Coleman. Ils ouvrent la porte sans difficulté, et, tandis que deux des brigands restent au dehors pour ménager la retraite, Eliézer et ses autres compagnons montent à la chambre du prêtre. Là ils rencontrèrent ce qu'ils n'étaient point venus chercher. Des mains les saisissent à la gorge et ils se trouvent face à face avec deux hommes qui les menacent de pistolets. C'étaient le neveu du curé et son domestique, qui, de passage à Londres, étaient descendus chez lui, ils avaient entendu les brigands et avaient couru au secours du prêtre. M. Coleman, réveillé en sursaut, arrive lui-même : « Ah ! l'infortuné ! » s'écria-t-il en reconnaissant Eliézer. Ce renfort inattendu affola les bandits, qui, n'ayant même pas la force de se sauver, se laissèrent désarmer et attacher sans opposer de résistance. Les compagnons qu'ils avaient laissés à la porte s'étaient enfuis au premier bruit de la lutte.

Eliézer et ses complices furent, dès le lendemain,

conduits sous bonne garde en prison. M. Coleman, dont la bonté allait jusqu'à la faiblesse, avait voulu les mettre en liberté, mais son neveu, le domestique et toutes les personnes qui venaient d'apprendre l'aventure, s'y opposèrent. Devant les magistrats, le prêtre eut du moins le plaisir de défendre l'homme dont il avait failli être la victime. Il imagina, pour le disculper, une histoire si extraordinaire qu'on ne put douter un instant de sa fausseté et qu'elle faillit à jamais compromettre son auteur, personne ne voulant croire que la charité pût dicter de pareils mensonges. Encore que les intentions d'Eliézer fussent évidentes et que l'histoire de sa vie semblât, en plus d'une page, souillée de sang, sa cause parut trop obscure pour lui valoir une sentence de mort. Le jugement n'en fut pas moins terrible. Eliézer fut condamné à une prison perpétuelle, et, comme Titus Oates, son rival en calomnie, il devait être fouetté, une fois chaque année, de Newgate à Tyburn, après avoir subi, pendant plusieurs jours et dans différents quartiers de la ville, l'exposition au pilori.

— Arrêtez ! s'écria Jonathas. Vous me dites tenir ces détails d'une femme qui eut autrefois des relations avec le martyr. Cette personne ne fut-elle pas poussée à noircir sa mémoire? Les femmes se vengent toujours de ceux qu'elles ont aimés. Pour ma part, je doute qu'Eliézer ait voulu assassiner le papiste Coleman, mais s'il en a eu l'intention, son intention, soyez en sûre, était vertueuse. Eliézer jugeait avec raison que l'influence des papistes sur les mœurs était déplorable. Il voulut y mettre un terme. Qui pourrait l'en blamer? Ses juges l'accusaient, il est vrai, d'avoir voulu dérober aussi des trésors. Peut-être? Mais c'est parce qu'il les jugeait mal placés entre les mains de ce prêtre et qu'il pensait pouvoir en combler tous les misérables.

Quand, comme moi, on fut témoin de ses derniers moments, on a la certitude de sa vertu. On ne meurt ainsi que lorsqu'on a la conscience pure. Ce n'est pas seulement un innocent, c'est un héros. Il fallait l'entendre chanter les psaumes de David, lorsqu'on le menait au supplice!

Debora demeurait bouche bée à cette explosion d'enthousiasme quand Jonathas eut fini.

— Je vois, dit-elle, que vous n'avez point assisté à sa mort ; sans cela vous n'auriez pas à en rappeler le

souvenir avec tant d'enthousiasme ; elle n'a en effet, rien d'admirable. Eliézer passa une journée au pilori, c'est vrai, et la foule, qui manque rarement l'occasion de montrer combien elle est lâche et cruelle, lui lança des pierres, mais aucune de ces pierres ne l'atteignit et les soldats firent écarter la foule. Il montra une allégresse de bienheureux et il chanta des psaumes tout le jour sous les insultes, j'en conviens, mais une âme charitable avait pris soin d'acheter le geolier qui le grisa avant son départ de la prison, de façon qu'Eliézer n'eut point conscience de sa flétrissure publique.

— Mais le lendemain, je l'ai vu, vous dis-je, je l'ai vu au milieu de ses bourreaux, et je ne crois pas que les premiers martyrs chrétiens aient montré, au milieu des tortures, une constance et un courage si inébranlables.

— Le jour du supplice, reprit Debora, aussi bien que la veille, une âme charitable s'occupa de lui : seulement, cette fois, les soins furent excessifs. A peine Eliézer venait de paraître devant le peuple anxieux, au moment même où le bourreau, au milieu d'une rumeur immense, levait sur ses épaules nues les verges qui devaient le flageller, on le vit chanceler et tomber à la renverse. On voulut le forcer à coups de pied de faire sa marche douloureuse ; on laissa les verges, et des fouets de lanières et de cordes emportèrent des lambeaux de chair, mais ce fut en vain, car il était mort, mort non point sous les coups, comme le bruit s'en répandit dans la foule, mais mort empoisonné.

— Empoisonné? demanda Jonathas, et par qui?

— Empoisonné par ses amis les puritains. Oh ! tranquillisez-vous, ils n'agirent point ainsi par charité, pour le délivrer du châtiment, mais par prudence, pour se sauver eux-mêmes d'une dénonciation. Ils craignirent que, dans l'excès de sa douleur, Eliézer n'en vînt à crier certains noms, les noms de ses discrets complices, qui l'avaient poussé à assassiner le prêtre. Eliézer, en effet, avait beau convoiter les richesses de M. Coleman et détester en lui l'homme qui lui rappelait sa trahison, il n'eût cependant pas risqué sa tête dans cette aventure sans ces lâches conseillers qui l'excitaient à un crime dont eux seuls pouvaient tirer profit.

Telle est l'histoire que vous me demandiez. Vous le voyez : le héros en est un monstre ou un fou. Le malheur veut que sans avoir son âme cruelle, traîtresse,

hypocrite, sans avoir peut-être rien de commun avec lui, le monde me considére toujours comme son enfant.

Jonathas n'écoutait plus. Ne pouvant toucher, comme il l'eût désiré, aux chairs de la belle fille, il se leva tout à coup ; il sentait que dans le volupteux boudoir il lui serait difficile d'échapper à la tentation.

— Maintenant, Debora, dit-il, adieu et merci : je possède les renseignements que je voulais avoir.

— Oh ! s'écria la jeune femme qui commençait à regretter son indiscrétion, j'espère que vous n'en ferez pas usage, que vous n'écrirez pas ce livre. Ce serait une honte pour vous aussi bien que pour moi.

— Mais si ! j'écrirai ce livre, répondit Jonathas, pourquoi ne l'écrirais-je pas ?

— Quoi ! tous ces horribles crimes !... vous auriez le courage de les raconter ?

— Il n'y a de crime qu'en votre imagination. Eliézer a mené la vie d'un juste. Votre récit n'a fait que confirmer l'opinion que j'avais de lui. Malheureusement vous n'avez pas su comprendre les exemples précieux qu'il vous a donnés. Ainsi le Psalmiste a dit : « Ils ont » des oreilles et ils n'entendent point ; ils ont des yeux » et ne voient pas. »

— Jonathas, au nom de Dieu, s'écria Debora, laissez mon père dans sa tombe, ne parlez pas des infamies qu'il a commises, et, puisque vous avez besoin d'argent, prenez plutôt cette bourse que je vous offrais tout à l'heure. Vous y trouverez plus d'or que ne pourrait vous en rapporter votre travail ; seulement, encore une fois, n'écrivez pas ce livre.

— Comme je vous l'ai déjà dit, Debora, ce n'est pas pour gagner des richesses que je méprise, mais pour glorifier le Seigneur, que je veux raconter l'existence d Eliézer Dugdale.

Cependant, Jonathas se rappela le taudis misérable de White-Friars : il songea à cette table vide où il aurait tant de plaisir à voir fumer la soupe, saigner les vastes quartiers de viande rôtie et la fine mousse de la bière couler le long des gobelets d'étain. Alors, craignant que Debora ne renouvelât point sa proposition :

— Je ne veux point, dit-il, dédaigner une générosité si noble, j'accepte cette bourse, puisqu'aussi bien il vous déplairait de la garder pour vous.

Debora fut si étonnée qu'elle le suivit des yeux sans faire un geste, sans prononcer une parole ; elle le vit

saisir la bourse sur la table, la mettre dans sa poche ; elle le vit saluer et sortir : elle demeurait toujours muette et immobile. Mais lorsque Jonathas fut parti, fermant avec violence la porte d'entrée de l'hôtel, comme si le Révérend se fût senti pressé de mettre quelque chose entre sa vertu et ce qu'il regardait comme l'enfer, Debora reprit conscience d'elle-même, elle réfléchit à ce qui s'était passé, et se reprochant ses offres, regrettant sa charité, elle sonna son valet de chambre et lui ordonna de courir aux trousses de Jonathas.

— Attrapez-moi ce voleur, criait-elle, il a pris mon argent ! il a volé ma bourse !

Mais Jonathas était déjà loin quand on s'avisa de le poursuivre. Il s'avançait solennellement, la tête haute, fier de sa mission divine et de la bourse qu'il avait dans sa poche.

— En réalité, se disait-il, je ne me suis engagé à rien. Cette femme m'a offert de l'argent, je l'ai accepté : voilà tout. Mais elle ne peut pas m'empêcher d'écrire la vie d'Eliézer Dugdale. D'ailleurs, ne serait-ce pas un crime de respecter les engagements que l'on prend avec une coquine ?

Malheureusement, les discours de Debora revenaient à sa mémoire. Eliézer Dugdale ne lui apparaissait plus dans l'attitude sublime d'un martyr, mais comme un ivrogne et un coureur de filles sans scrupule, qui savait, au besoin, défoncer les portes et étrangler un gêneur. Chassant cette vision infamante de son héros, il pensa qu'il était puni d'avoir eu confiance dans le témoignage des hommes, alors que seul l'Esprit inspire et ne trompe point.

— Ah ! fit-il, je n'eusse point dû me fier à une bouche vendue au diable, d'où coulent sans cesse les mensonges et les impuretés.

Et il se trouva encore que, dans l'Ecriture, les prophètes avaient prévu cette circonstance de sa vie. Ce fut saint Paul qui lui vint en aide :

« A l'homme, animal misérable », dit l'Apôtre, « les » paroles de l'esprit de Dieu paraissent une folie et il » ne peut les comprendre, parce que c'est seule- » ment par une lumière spirituelle qu'il est possible » de les juger. »

— Cette lumière spirituelle qui manque à Debora, je la possède, grâce au Seigneur, ajouta-t-il.

Et il s'avançait vers White-Friars, heureux d'y ren-

trer avec la richesse, mais attristé déjà d'avoir à en faire le partage. Ah ! s'il eût trouvé chez lui une femme voluptueuse aux formes grasses et élégantes au lieu de sa sèche et irascible compagne ! Il regrettait tant d'avoir à lui montrer son trésor !

Il ne le regretta pas longtemps.

Comme il arrivait devant sa misérable demeure, baissant ses regards qui jusqu'alors, ainsi qu'il convient à un homme fier, étaient restés constamment levés, il remarqua qu il avait un trou à ses chausses et il s'aperçut que la bourse n'était plus dans sa poche.

Cette fois, il ne trouva dans ses souvenirs nulle maxime qui pût l'aider à supporter son malheur; et, tour à tour furieux et désespéré, il se mit à crier : Au voleur ! au voleur ! » d'une voix si pressante que tous les passants s'arrêtèrent et que madame Welwood elle-même, entendant de sa chambre la voix de son mari, descendit en toute hâte, et quoiqu'elle ne comprît guère ce qu'on pouvait lui avoir volé, elle joignit ses plaintes aux siennes pour attendrir les passants.

Autour de lui, on commençait à s'attrouper. D'abord accoururent les promeneuses ordinaires de White-Friars : de grandes filles au teint fané et aux yeux cernés, coiffées de vieux chapeaux défraîchis, et toutes nues sous le châle qui cachait leur corps maigre et maladif ; des galopins aux chausses en lambeaux, des marchands du voisinage ne tardèrent pas à se mêler à ces étranges spectatrices.

Tous considéraient monsieur et madame Welwood avec étonnement ; quelques-uns le prenaient pour un criminel et voulaient le conduire en prison, tandis que des enfants demandaient si c'était le montreur d'ours.

Enfin, un homme grave, l'œil attendri et compatissant, et qui portait un manteau noir, se détacha de la foule, et, s'avançant vers Jonathas, lui demanda quel était le sujet de son affliction.

— Je viens de perdre toute ma fortune, s'écria le Révérend, d'une voix qui se faisait lamentable et désespérée afin de mieux émouvoir l'étranger.

— Eh bien ! mon ami, répondit l'homme grave avec bonté, vous devez remercier le Seigneur, car n'est-il pas écrit : « Ne vous faites point des trésors » sur la terre où la rouille et les vers les mangent et » où les voleurs les déterrent et les dérobent. »

A ces mots, Jonathas baissa la tête ; il connaissait

la citation et il n'eut point l'idée d'en discuter l'authenticité, mais, pour la première fois de sa vie, il osa murmurer contre la parole de Dieu.

Note de l'éditeur.

Je trouvai cette histoire dans les papiers du comte de Lussan, l'ami et le protecteur de Debora Dugdale. Il est probable que le fond en est vrai, mais que le comte, fidèle aux habitudes littéraires de l'époque, a seulement un peu dramatisé l'aventure, afin de la rendre plus agréable au lecteur. J'y ai fait peu de changements et n'y ai enlevé que quelques détails, non qu'ils ne fussent de mon goût, mais parce que les libertés d'esprit et de langage d'un grand seigneur du XVIIIe siècle ne peuvent plus convenir à l'austérité de nos modernes démocrates, et que ces gens, scrupuleux à l'égard des vivacités de la nature, seraient capables de s'en offenser. Je souhaite que ces coupures forcées n'en aient pas détruit la plus délicate fleur et que l'esprit de l'aimable gentilhomme, aussi brave que galant, se conserve dans ma transcription.

Je montrai ce récit à un ecclésiastique de mes connaissances, qui possède l'une des intelligences les plus ouvertes et l'un des caractères les plus nobles que je connaisse. Ayant aimé, ayant combattu, ayant vécu de toutes façons dans sa jeunesse, il a jugé que l'abnégation était la vertu de l'âge mûr et il s'est fait prêtre, voulant ainsi donner un but aux dernières énergies de son être, et distribuer aux autres ce que jusqu'alors il avait pris soin de garder pour lui-même.

Ce brave homme, encore qu'il sache que je n'estime la Bible que comme un document d'histoire, sait me tendre la main avec franchise et cordialité. L'admiration que je professe pour Bossuet et Massillon me l'a conquis. Il ne peut admettre qu'on ait le culte de ces grands écrivains sans avoir en soi un fond d'esprit chrétien. Comme je lui demandais ce qu'il pensait de ce récit et si certaines peintures ne l'avaient point choqué :

« De l'ensemble », me répondit-il, « se dégage une morale qu'on a jusqu'ici trop négligée. C'est cette morale des hiérarchies dont j'énoncerais ainsi les deux grands préceptes : Chacun doit avoir une direction différente. Tous ne doivent pas avoir part à la con-

naissance. Misérable imprimerie ! me suis-je dit souvent, combien de crimes tu as causés ! Les sciences et les arts existaient avant toi et pouvaient se perfectionner sans ton secours. Que nous as-tu apporté ?

» Oui, Gutenberg, tu es l'homme du diable, tu es l'avant-coureur de la Révolution, le précurseur de Calvin, de Robespierre, des socialistes et des anarchistes modernes. Heureusement l'Eglise a lutté victorieusement contre ces invasions de l'esprit d'indiscipline et contre l'orgueil de ces médiocres créatures faites pour servir. L'Eglise, avec sa sagesse accoutumée, en face de l'anarchie protestante, a établi l'autorité de l'Esprit, et, devant l'égalité démocratique, elle a restauré la hiérarchie instituée par Dieu. Ainsi elle a défendu de lire, de traduire et de commenter la Bible sans son autorisation, et elle a créé cette fonction admirable du confesseur.

» Ah ! ce sont vraiment de pauvres philosophes, ceux qui reconnaissent à tous les hommes le droit de se conduire seuls et sans guide. Il me semble voir une mère qui, dans un moment d'orgueil insensé, laisse ses enfants se jeter dans la rivière, parce qu'elle croirait leur faire injure en doutant de leur raison. L'Eglise n'a point ces présomptions. Elle sait au contraire quelle est la faiblesse de la plupart des hommes et elle leur tend la main pour qu'ils ne tombent point dans le précipice. Voici l'enseignement que m'a fourni cette histoire. »

Mon ami l'abbé avait, ce jour-là, l'enthousiasme facile et ne demandait qu'à laisser jouer son imagination ; autrement, il se fût sans doute moins diverti.

A d'autres lecteurs je ne demande point qu'ils prennent tant de goût à ces aventures, mais je serai satisfait s'ils peuvent y découvrir quelque moralité convenable à leur existence.

Hugues Rebell.



LA VIE

A Francis Vielé-Griffin.

Voici les mois d'automne et les cailles graisseuses
s'en vont, et le râle aux prairies pluvieuses
cherche, comme en coulant, les minces escargots.
Il y a déjà eu, arrivant des coteaux,
un vol flexible et mou de petites outardes,
et des vanneaux, aux longues ailes, dans l'air large,
ont embrouillé ainsi que des fils de filet
leur vol qu'ils ont essayé de rétablir, et
sont allés vers les roseaux boueux des saligues.
Puis les sarcelles, jouets d'enfant mécaniques,
passeront dans le ciel géométriquement,
et les hérons tendus percheront hautement,
et les canards plus mols, formant un demi-cercle,
trembloteront là-bas jusqu'à ce qu'on les perde.
Ensuite les grues dont la barre a un crochet
feront leurs cris rouillés, et une remplacée
par une autre, à la queue, ira fendre à la tête.
Vielé-Griffin, c'est ainsi que l'on est poète,
mais on ne trouve pas la paix que nous cherchons,
car Basile toujours saignera les cochons,
et leurs cris aigus et horribles s'entendront,
et nous feront des monstres de petites choses...

Mais il y a aussi la bien-aimée en roses,
et son sourire en pluie, et son corps qui se pose
doucement. Il y a aussi le chien malade
regardant tristement, couché dans les salades,
venir la grande mort qu'il ne comprendra pas.
Tout cela fait un mélange, un haut et un bas,
une chose douce et triste qui est suivie,
et que l'homme aux traits durs a appelée la vie.

FRANCIS JAMMES.

Octobre 1895.

PRÉFACE POUR UNE SECONDE ÉDITION

DE

« PALUDES »

« Un jeune homme plein de passions » — comme disait René brûlant et chaste — après un an de voyage, durant lequel, de parti pris, mais non sans luttes difficiles, il a pu, — tant l'adoration émerveillée de la nature lui semblait préférable, tant l'occupait sa joie volontaire de vivre et son souci de voir *telle quelle* chaque chose — bannir pour un long temps les livres, soulever les rideaux, ouvrir, briser les vitres dépolies, tout ce qui s'épaissit entre nous et l'Autre, tout ce qui ternit la nature, — harmoniant enfin sa vie et ses pensées, selon l'optimisme éperdu où l'avaient conduit son tempérament d'abord, puis son admiration pour Gœthe et la lente méditation de Leibniz. Durant près d'un an, malade, aimant désolément, désespérément la lumière, il goûta ce faisant plus de joies, pense-t-il, qu'il n'en goûta jamais avant, fût-ce dans l'étude — à tout simplement adorer.

Près d'un peuple qui s'invétère, d'une religion différente, d'une morale parfois contraire et pourtant belle, il a pu trouver très étrange et maladif soudain, y repensant, l'état de critique et le besoin de prosélytisme qui l'avait lui-même et souvent tourmenté jusqu'alors — l'agitation de ces hommes du Nord croyant toujours qu'au-dessus du bien se pourrait obtenir quelque *mieux* préférable. Il a pu soudain n'y presque plus rien comprendre, considérant la pensée comme une perplexité non imposée, et l'admiration comme une prière suffisante. Volontiers il eût dit, comme Luther au jeune théologien soucieux : « Va boire ! » — Il fallait, resongeant de là-bas à Paris, à cette agitation sur place, à cette localisation du

bonheur, à cette myopie des fenêtres, à ces contrôles du plaisir, à cette interception du soleil, à cet étouffement des gens qui s'obstinent à ne respirer l'air plus qu'à travers des cigarettes — il fallait certes que lui-même en fût loin et depuis longtemps, pour songer même à en sourire, car il n'a pas l'esprit frondeur et ne rit que de ce qu'il a connu.

N'importe; il écrit un livre, et puisqu'il avait envie de rire, il trouva du même coup ridicule également le contrôlé, le contrôleur, celui qui veut lever les contrôles et celui qui ne sait pas y échapper. Il estimait, soit dit en passant, que ces deux solutions sont simples : ou négliger les contrôles (éviter, supprimer), ou ne pas s'en apercevoir. Il écrit ce livre, l'auteur, et pour plus de rires encore, pour montrer qu'il ne rit pas rien que des autres, il l'écrit à la première personne.— « C'est une confession », pense-t-on aussitôt, et ses premiers livres l'annoncent. — Les vices d'esprit qu'il rappelait ici pour en rire... « Ce sont les siens ! » Et sans souci qu'alors ce livre, si confession c'était, niait ses précédents, l'un dit : « Que vous êtes triste ! » — Mais non ; je suis gai ! — L'autre : « Ah ! que vous êtes psychologue ! » — J'ai l'horreur des psychologies. — « Mais alors, que voulez-vous dire ? » — Précisément, que l'on ne peut rien dire. — « Vous devez bien vous ennuyer ! » — Jamais moi-même. — « Votre livre est trop plein de symboles. » — C'est pour me moquer des symboles. — « L'air n'est pas toujours gris ; il est d'autres belles journées. » — Pourquoi d'*autres* ; toutes les miennes sont belles. Veuillez croire : je ne suis pas celui qui dit *Je* dans *Paludes*, et qui ne porte pas d'autre nom. Je ne me plains de rien, — pas même de moi-même, et je m'estime satisfait. Heureusement je suis heureux. Ce dont je ris, c'est de *Paludes* — c'est pour ce rire que je l'écris... O protestations infinies ! — N'eussé-je pas dû, comme je le désirais d'abord, écrire à la fin de mon livre, pour qui ne

l'eût pas bien compris, pour qui se fût mépris sur moi-même, et pour moi-même, et pour chacun : A un livre factice convenait une aussi factice conclusion ; — mais que le lecteur patient veuille bien ne regarder tout ce livre que comme une préface à celui qu'il sera bientôt heureux de lire sous ce titre : LES NOURRITURES TERRESTRES.

— « Un vilain titre », dit Angèle. — « Tant pis », répartis-je.

*

Certes, c'est une terrible chose que de faire un livre ; vous le savez, Monsieur, vous qui en faites. — Et c'est une des plus irritantes manies de l'esprit que, lecteur, il ne puisse accepter simplement, pour ce qu'on la lui donne, chaque phrase ; qu'il prenne au sérieux la page où l'on plaisante, et, lorsqu'on parle gravement, qu'il sourie finement et dise : « Je vois bien que vous plaisantez ! » — Grâce à ces jugements, le passé compromet l'avenir ; ils n'admettent pas que l'on soit, comme le temps d'azur et de nuées, un composé mal défini de rire et de mélancolie. Pour avoir une fois pleuré, on ne croit plus à notre rire ; on ne croit plus qu'à lui pour avoir une fois plaisanté. A chaque livre, il faut s'en redéfendre ; il doit s'envelopper, naissant, de protections, d'objections, de réfutations, comme Hercule enfant de langes et de serpents étouffés. — Bien peu comprennent que ce que l'on veut faire, après une chose, ce soit précisément une autre. Cette première vous oblige ; on attendait la même un peu autrement habillée. Spécialisations et récidives ! la suite du temps les propose, l'habitude les impose et le public y applaudit. — O monde infiniment renouvelé ! qui donc sous vos aspects divers reconnaîtra votre immortelle ressemblance ? — O Nature perpétuellement semblable à tout et à toi-même, qui donc, qui donc en ta monotonie épuiserait le goût de tes formes nouvelles, l'intaris-

sable élan de tes rires et de tes harmonies — source d'amour que j'aime. — Inépuisable provision ! tout comique naissant du sentiment d'une inadéquation, chaque harmonie nouvelle perçue permet, promet un nouveau rire. Le comique évolue toujours en rapport avec le sentiment de l'harmonie. Le *Voyage d'Urien* permet mon rire de *Paludes* ; *Paludes* me permet mon sérieux d'aujourd'hui.

— Pour avoir fait (avec quelque sourire) une « table des phrases les plus remarquables de *Paludes* », on a cru que je me moquais du lecteur. Qui l'a cru ? — Un lecteur. — Tant pis pour qui l'a cru ; je voulais simplement rire avec lui et de moi-même : il ne faut rire que de soi ; — et c'est déjà bien assez drôle ; — mais on ne le remarque pas... La moquerie est à cause du moqueur, non de la chose persiflée. La moquerie est toujours une profanation. — Qui croit voir en ce monde du médiocre, se trompe ; il n'y en a pas un seul brin ; ce que l'on croyait médiocre d'abord n'est que comprimé par le reste, et souvent gagne en profondeur. Si vous voyez médiocre, c'est que vous regardez de trop près ; reculez ! Elargissez votre vision ; n'isolez pas artificiellement quelque chose pour que médiocre il apparaisse — gris d'un tableau qu'un peu de jaune auprès fera mauve.

— Le médiocre n'existe que dans les œuvres de l'homme, et seules sont sans excuse de l'être les œuvres d'art, parce que leur beauté seule les motive et les justifie — et parce qu'elles sont *isolées*.

Monsieur, je ne suis pas Tityre. Rien ne m'a paru médiocre en la vie. J'eusse sauvé mon apparence si j'eusse dit d'abord pour vous : « *Paludes* ! c'est l'histoire d'un esprit mal fait. » — Ses défauts ? — Un seul lui suffit : il préfère le mieux au bien. C'est pour cela qu'il veut réformer tous les autres. Défauts d'esprit, - vertus chrétiennes... n'insistons pas,— car ce serait pour quoi dire ? — Je ne me moque plus de rien. Toujours est-il qu'en lui, Tityre a tout ce qu'il faut pour ne rien

faire. Pour agir, il faut moins que pour *ne plus* pouvoir agir.

En cette table je voulais, pour qui ne l'eût pas bien compris, par le choix brutal de deux phrases, montrer ce qui m'importait le plus en ce livre. Hubert lui dit : « Tiens ! tu travailles ! » Il dit cela avec stupéfaction. Il le répétera surtout. Je répondis : « J'écris *Paludes* » — Et voilà une idée soulevée. — « Il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève. » — Et voilà le sujet de mon livre. C'est l'histoire d'une idée plus que l'histoire de quoi que ce soit d'autre ; c'est l'histoire de la maladie qu'elle cause dans tel esprit. Toute idée peut, dans un esprit, devenir un élément corrupteur. Elément de vie ? non, de fièvre — d'apparence de vie ; elle est dévoratrice et se nourrit de nous ; nous ne sommes ici que pour lui permettre de vivre. De n'importe quelle autre idée j'aurais pu faire le sujet d'un semblable livre. On considère trop les idées comme des mortes, où la logique peut opérer ; tandis que ce sont elles qui vivent, et qui vivent à nos dépens ; dans le cerveau, toutes chaudes encore, elles ne paraissent plus les mêmes, comme ces algues fluctueuses, lorsqu'on les sort de l'eau, ternissent — et pourtant elles ne nous intéressent que là, palpitantes, vivaces, angoissantes. A quoi comparerai je l'idée ? — au germe cancéreux que voici qu'en un cerveau d'enfant je vais mettre ; il ne grandira pas, je suppose, ou s'il grandit, ce sera puisant à même au cerveau de l'enfant ; c'est là qu'il étendra ses racines ; il l'emplira de maladie, suçant la santé de l'enfant pour sa vie autre et parasite. Nous sommes voués à l'idée.

A quoi comparerai-je encore l'idée ? L'idée est pareille au petit grain dont nous parlait l'Evangile : « C'était la plus petite des semences » — mais quand elle a grandi (et il faut bien qu'elle grandisse) — elle dépasse les grands arbres de la terre, et les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses branches. L'Idée est semblable au royaume de

Dieu, dont aussi bien Jean eût pu dire : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Nous ne nous sauverons pas de cela ; on ne s'échappe pas de Dieu ; Dieu nous possède infiniment. Dévouons-nous donc à l'Idée.

J'aime ainsi que chaque livre porte en lui, mais cachée, sa propre réfutation et ne s'asseoie pas sur l'idée, de peur qu'on n'en voie l'autre face. J'aime qu'il porte en lui de quoi se nier, se supprimer lui-même ; qu'il soit un tout si clos qu'on ne puisse le supprimer que tout entier ; qu'il ne laisse après lui pas de déchets, de résidus, pas de cendres ; soit comme ces compositions chimiques, agglomérats, juxtapositions d'équipotences si parfaites qu'elles se maintiennent en équilibre et tranquilles, mais qu'une plus fervente étincelle va pouvoir à l'instant réduire, supprimer, au moins pour nos yeux, en une disparition volatile, en un gaz subtil, — hilarant. Le monde, j'en jurerais, n'est rien d'autre, et n'en est pas moins pour cela ; — que dis-je ? — ou mieux : que ne dirais-je : et n'est un tout que par cela.

Dans *Paludes*, Monsieur, je vous disais toutes ces choses et bien d'autres ; mais vous n'y avez rien compris — comme je l'expliquais dans *Paludes*. Car il faut aujourd'hui, et c'est une fâcheuse alternative, crier comme à des sourds ou risquer de n'être pas entendu. N'être pas entendu c'est comme parler au désert ; dût-elle éclore dans le désert, moi je préfère l'œuvre d'art.

Ajouterai-je encore pour vous : *Paludes* c'est l'histoire de qui ne comprit pas la vie ; de qui s'inquiète et s'agite pour avoir cru plus d'*une chose* nécessaire.

Eté 1895.

ANDRÉ GIDE.



L'ALCHIMIE

Depuis quelques années, la vieille et sublime Alchimie, l'Art Sacré, commence à renaître de ses cendres, à conquérir lentement, mais sûrement, la place due et qui deviendra prépondérante d'ici peu de temps.

La science analytique moderne, comme le dit très bien M. Jean Tabris dans son bel article : *La Renaissance de l'Astrologie*, — publié par le *Mercure* d'août 1895, – n'a pu aboutir qu'à de stériles discussions, tuée par l'excès même de l'analyse ; et aujourd'hui, l'on se retourne vers la synthèse, particulièrement dans le chapitre de la Chimie; il suffit de citer les magnifiques travaux de M. Marcellin Berthelot et ceux de M. H. Moissan pour s'en convaincre. Or ces études, entreprises par les deux grands professeurs contemporains, conduisent à la certitude suivante : l'homme peut fabriquer artificiellement les corps chimiques, même ceux réputés — à grand tort d'ailleurs — « simples ».

N'est-ce point là œuvre d'Alchimie que de produire le Diamant — du Carbone pur — comme le fait H. Moissan, et comme il produit tous ces multiples éléments par synthèse ? que d'effectuer la formation de la grande série de composés opérée par le génial Berthelot ? Et M. Frémy ne réalisa-t-il point le rêve si longtemps caressé d'obtenir du Rubis au moyen du Chromate de potasse chauffé avec un fluorure ?...

Je sais que ces messieurs se refuseront au titre d'alchimiste que je leur octroie, mais, qu'ils le veuillent ou non, ils dirigent des opérations du domaine de notre chère et belle science.

Lisez d'ailleurs la brochure de M. Daniel Berthelot : *De l'Allotropie des corps simples*, si vous êtes sceptiques. Elle apparaît encore beaucoup plus explicite que les volumes des auteurs précités ; au fur et à mesure que notre siècle avance, les idées se transforment, les chimistes officiels acceptent nos théories sur la Matière.

M. Daniel Berthelot, professeur à l'Ecole Supérieure de Pharmacie, déclare pencher vers l'Unité de la Matière et la transmutation des corps ; plusieurs métaux

lui semblent des dérivés allotropiques d'autre métal, descendre les uns des autres, ne différer que par le groupement et l'orientation moléculaire.

Eh bien, MM. Marcellin et Daniel Berthelot, Henri Moissan, Frémy, etc., ne font que répéter ce qui a été dit depuis très longtemps, des séries de siècles, ils retrouvent ce qui fut trouvé jadis par les sages des vieux temples chaldéens, égyptiens et indous — ils parlent bien après des écrivains obscurs ou méconnus, lesquels gardèrent la tradition alchimique, ce que j'oserai nommer l'ésotérisme alchimique, par opposition à l'exotérisme qui n'est autre que la Chimie analytique.

Oui, oui! cet ésotérisme a traversé les âges (ignoré de la masse), affirmant la réalité de l'enchaînement des corps et des métaux semblable à l'enchaînement zoologique ; et, pieusement recueilli par de rares penseurs, il reprend aujourd'hui sa vaste et fécondatrice expansion ; outre les traditionnels travaux de l'illustre A. Poisson, hélas mort si jeune ! — outre ceux de Tiffereau, d'Auguste Strindberg, de Le Brun de Virloy, successeurs de Cyliani et Louis Lucas, — on voit les savants positivistes, et réfractaires à toute hypothèse préconçue, incliner vers la doctrine de la transmutation et de l'Unité de la Matière — quoique avec regret. M. Marcellin Berthelot le montre notamment dans son livre : *Les Origines de l'Alchimie.*

M. D. Berthelot, déjà nommé, poursuit des recherches assidues sur l'allotropie des corps simples — et Moissan continue ses synthèses de corps qu'il étendra, j'en suis convaincu, jusqu'à celle des métaux. En effet, pourquoi n'arriverait-on point à produire rapidement de l'Or ou de l'Argent, etc., par haute pression, comme on fait du Diamant, du Chrome, du Calcium au four électrique ?

Là sans doute réside l'avenir de la fabrication de l'Or, plus, je crois, que dans les lentes transformations moléculaires opérées d'après les méthodes anciennes [des vieux alchimistes employant le Soufre et le Mercure allié au Vif-argent] et les procédés modernes d'Auguste Strindberg (voir son essai : *Antibarbarus*) et de Théodore Tiffereau (*L'Or et la Fabrication des Métaux*).

Ces derniers ont fabriqué de l'Or, amené des transmutations dans leurs creusets, c'est très vrai ; moi-même, en suivant le transformisme indiqué dans mon livre : *La Vie et l'Ame de la Matière.*

Mais, je le répète, mon avis est que ce sera en faisant agir la chaleur intense et la pression formidable que l'on arrivera couramment, régulièrement et rapidement, au succès désiré : la fabrication des Métaux — l'enchaînement des corps.

Les antiques alchimistes de l'Inde et de l'Egypte obtenaient ces résultats, on le verra plus loin, en opérant d'après les recettes célèbres et mystérieuses ; mais elles sont perdues, tronquées, fragmentées ; puis n'oublions point que le soleil fulgurant de ces pays et les traditions complètes de ces alchimistes nous font défaut ici ; nous devons donc reconstituer l'Alchimie sur des bases modernes (1), plus en rapport avec nos instruments, nos méthodes, et notre ardent désir de *faire vite* et *beaucoup*.

§

Nous allons entrer dans quelques détails nécessaires à la pleine compréhension de cette étude, en tâchant de ne point tomber en des digressions trop techniques ou particulières.

La certitude de l'Unité de la Matière forme la base proprement dite de l'Alchimie, car pour que les corps puissent se muer les uns en les autres, il faut nécessairement que la Substance essentiellement constitutive soit, non point analogue, mais identique ; or il est impossible aujourd'hui, pour tout homme de bonne foi qui se livre à l'étude des sciences, de ne pas se rendre compte de la véracité du système unitaire ; l'hypothèse, si hypothèse il y avait, serait en tout cas incomparablement plus simple et plus logique que celle de la complexité de la Matière, de cette Matière composée faisant aboutir à une analyse perpétuelle aussi stérile qu'anti-scientifique.

L'Ether est universellement admis comme milieu planétaire, remplissant tout espace de sa diffuse essence ; on le considère comme la Matière réduite à sa plus fine proportion — dernier état de la Substance au point de vue analytique, premier stade au point de vue de la synthèse....

(1) Je serais très reconnaissant à tous ceux qui voudraient bien me communiquer des documents sur l'Alchimie et l'Hylozoïsme... anciens ou modernes.

Nul n'en reste plus aux trois états de la Matière, proclamés depuis la venue de la « Chimie moderne » : état solide, état liquide, état gazeux ; car Crookes a découvert, démontré la réalité d'un quatrième mode : la Matière radiante, ce qui, une fois de plus, confirma la profondeur, la subtilité de l'ancienne Alchimie, laquelle indiquait ainsi l'évolution générale de la Substance : « Il y a quatre éléments ou états : la Terre — l'Eau — l'Air — le Feu — plus la Quintessence ». Le Feu représentait la Matière radiante, retrouvée par Crookes, le savant chimiste anglais, et la Quintessence, égale au mouvement, nous savons qu'elle signifiait l'Ether, ce fluide connu de tout temps, appelé Akasa par les Indous — lumière astrale par les Kabbalistes, ou par certains expérimentateurs.

Eh bien ! c'est sur l'Ether que nous nous appuyons — quelque nom qu'on veuille lui donner du reste — pour prouver l'Unité de la Matière, dont la certitude métaphysique et esthétique n'est plus à exprimer, mais dont la certitude expérimentale demeure encore à développer pour le scepticisme peut-être exagéré du public assoiffé de positivisme à outrance...

L'Ether et le principe d'évolution constituent le seul système rationnel d'accord avec l'infini, avec la présence évidente de l'ondulation éthérée, et, j'oserai le dire, avec les données mêmes de la science actuelle. — On peut le formuler ainsi :

La Matière est formée de molécules qui sont composées de particules infinitésimales, insécables, indivisibles, indestructibles, par les poussées effrayantes, formidables du milieu universel : l'Ether. Ces particules, ces atomes sont construits de manière à n'éprouver aucune modification des tourbillons éthériques. Cette particule, c'est l'*atome matériel*, chimique, proprement dit, mais qui représente déjà un degré d'évolution. Ce n'est point encore le *germe*, la *semence matérielle*, le *protoplasme*.

Néanmoins, les agents physiques et chimiques ne peuvent absolument pas le détruire, quelle que soit leur puissance. On peut définir ces atomes indestructibles par les agents physico-chimiques, par l'Energie. Mais ils sont constitués par les particules d'Ether. Il y a donc d'autres atomes que l'atome aggloméré : ce sont les particules éthérées, diffusées, *divisibles à l'infini*, germes de la Matière évolutive, renfermant en eux le premier principe évolutif.

De leur mariage naît l'atome chimique, base des autres et multiples combinaisons, point stable et sans doute inaltérable sous les pressions du milieu.

On voit donc que rien ne s'oppose à ce que la Matière soit divisible à l'infini, si l'on admet une sorte de point fixe qui est l'atome chimique, puisque l'Ether est de la Matière à l'état presque fluidique, formée de particules toujours plus infinitésimales.

Formé par l'Ether, l'atome est provoqué, orienté par lui; il se produit donc une période négative succédant à une période positive, car l'on sait très bien aujourd'hui, grâce surtout aux admirables travaux de M. O. Lodge, que l'Ether contient l'électricité, qui n'est qu'une de ses formes ou modifications. L'électricité y est contenue à l'état neutre, presque latent. Elle s'affirme *positive* d'une part, *négative* de l'autre. Quand se rencontrent ces deux mouvements, ils se fusionnent et alors naît l'électricité vive, proprement dite, laquelle se manifeste en vibrations, physiques, lumineuses, calorifiques auditives, magnétiques, etc... L'Ether est donc bien le Protoplasma de la Matière, son élément le plus simple sans aucun doute. Par ses vortex cycloniques il provoque l'existence de tourbillons atomiques; les atomes, en *perpétuel mouvement*, sont dirigés par les ondulations de l'Ether; mais ils possèdent par eux-mêmes une tendance à pivoter, à la volition, car rien n'est inerte au sein de l'Univers, tout permane en rapport constant avec l'Energie. Nous voyons donc que l'Ether forme la base de tout, le principe, et que sa qualité est l'évolution.

volution des atomes. Évolution de la Matière. Évolution dès lors des éléments chimiques.

Oui, elle apparaît, éclatante presque, l'évolution de la Substance et des composés.

Un composé, écrivais je il y a plus de deux ans déjà, est formé d'atomes diversement *orientés*, *groupés*, *dirigés*. Ce sont ces orientations, groupements, directions différents qui communiquent aux corps leurs divers aspects et leurs diverses qualités. Et cela nous conduit tout droit à l'Unité de la Matière, conséquence logique du système atomique, professé maintenant dans les universités, décrit dans les traités de chimie qui rejettent l'odieuse routine. Le plus grand professeur et chimiste russe, Menderleeff, dont le livre vient de paraître il y a quelques mois, expose ses théories nouvelles au sujet de la Matière, et l'on constate avec

plaisir qu'il accepte presque complètement le principe d'évolution des éléments tel que je le proclame, approchant de l'heure où il dira franchement aussi : Il n'y a qu'une seule sorte d'atomes primitifs.

En effet, les molécules constitutives des différents corps, Fer, Oxygène, Hydrogène, Or, Argent, etc., ne diffèrent que par le nombre, le groupement et les mouvements des atomes qui les composent. Tous les corps sont des modifications polymériques du seul et même élément : l'Ether, lequel se présente sous des condensations inégales infinies... Ou bien, si l'on préfère, on peut écrire : Il n'y a qu'un élément, l'Ether, tous les corps en dérivent, en sont les transformations allotropiques, isomériques et surtout polymériques...

En vérité, les corps sont un. L'Unité règne dans la Matière et l'univers forme une seule unité, une seule harmonie.

La chaîne d'évolution, suivie pas à pas, paraît presque imperceptible de même en zoologie), car tout d'abord les éléments chimiques ne se séparent point et diffèrent extrêmement peu l'un de l'autre. Mais quelle différence lorsque, franchissant les transitions, on considère une formule quelconque : H^{2o} ; C^{12o14} H^{16} ; C^{16} H^{8} $(S^{o3}H^{2})$ Az^{2o2} (acide sulfo-indigotique).

L'étonnement n'est pas moins grand en considérant ces divergences d'une unique souche qu'en comparant un mollusque et un chien.

Evolution chimique, évolution zoologique ; d'ailleurs, double face d'une même question : l'Or descend de l'Argent, comme l'homme de l'anthropoïde.

§

Après avoir proclamé l'évolution de la Matière, il est nécessaire d'étudier les différentes manifestations de ce phénomène, de constater l'Unité de la Substance, et de voir à quelles conclusions nous aboutirons.

Je vais tâcher de montrer en peu de pages la profondeur et la réalité scientifique des recherches alchimiques, me servant des notes consignées dans mon ouvrage sur la Matière pour présenter la théorie générale de la transmutation des métaux, qui repose sur cette idée que tous les corps s'enchaînent depuis l'absolu chimique.

L'explication théorique peut se résumer en ceci :

Le principe du métal — et de tout corps — est l'Hydrogène, l'absolu chimique supposé.

Cet Hydrogène est uni avec de l'Oxygène, de l'Azote, ou de l'Ammoniaque, ou du Carbone, etc., en plus, qui servent de ferment suivant les corps.

Si l'on parvient à séparer l'Hydrogène du métal, de son ferment, et à l'unir avec le ferment d'un autre, on obtiendra un corps présentant les propriétés et les caractères du métal voulu; or ce métal aura été fabriqué artificiellement.

Il faut donc découvrir le mode opérateur, réducteur, intervenant pour favoriser le changement. Quel est-il au juste? C'est ce que l'on ne sait pas encore, puisqu'on cherche et tâtonne. Mais il est certain que la chaleur et la pression constituent les deux agents les plus puissants dont sache disposer le chimiste; grâce à eux, lorsqu'ils seront bien employés, nous verrons se transformer le problème; car, je le disais plus haut, pour obtenir la transmutation d'une manière régulière, donnant des résultats satisfaisants, la pression, telle que la produit Moissan, me paraît seule omnipotente, capable d'agir sur les molécules, sur les atomes, de les séparer d'abord, puis de réunir à l'Hydrogène les ferments métalliques désirés, géniteurs des différents métaux ou des divers corps formant le cycle chimique.

§

En attendant la solution complète de la question ainsi envisagée, et qui ne se résoudra, on le comprend, que dans de grands laboratoires très bien outillés, nous pouvons toujours étudier la fabrication de l'Or sur une petite échelle; l'intérêt purement scientifique, car il ne saurait être question ici d'application industrielle, n'en sera pas moins grand, l'idée pure primant les bienfaits du négoce

La fabrication de l'Or peut se faire au moyen des autres métaux : Argent, Cuivre, Zinc, Fer.

On doit étudier, à cette fin, le cuivre et ses dépôts, l'Argent allié au Cuivre projeté dans l'acide nitrique pur, l'action de l'électricité et du soleil sur le changement en Or.

Dans des bains d'acide nitrique, d'acide sulfurique et nitrique, d'acide et d'acétate d'ammoniaque, l'Argent se transforme en Or; Tiffereau, pour ne citer qu'un nom connu de beaucoup, est arrivé à de bons résultats, puisqu'il a obtenu des lingots d'Or remarquables; de même des alliages se transforment au

sein de ces liquides, composés oxygénés de l'Azote sur lesquels agit la chaleur, la lumière solaire ; l'eau, l'air, la lumière favorisent également cette production naturellement très restreinte. Restreinte, c'est vrai, mais enfin on fait de l'Or. Il s'agit de découvrir une méthode plus rapide et plus complète.

Je ne puis entrer ici dans des détails qui me feraient sortir du cadre de mon étude,destinée a montrer l'Alchimie dans ses grandes lignes; qu'il me suffise de dire que les expériences doivent être faites lentement, les opérations ne se succéder qu'à plusieurs jours d'intervalle ; pour le reste,je renverrai aux écrits de Tiffereau, à ceux d'Auguste Strindberg et de M. Vial,où l'on trouvera des procédés plus ou moins pratiques, plus ou moins précis, mais qui indiqueront les multiples essais à tenter.

Cette transmutation des métaux n'a rien d'extraordinaire. La Chimie offre bien des phénomènes semblables. Et la nature montre cette évolution métallique : on retrouve de l'Or dans l'Argent, de l'Argent dans l'Or; ces corps se succèdent : l'Or vient de l'Argent et peut-être du Cuivre.

Le Fer doit produire l'Argent ou le Zinc ; le Platine vient ensuite.

Ce qui prouve que l'Or a besoin de lumière et d'électricité solaire pour se produire, c'est que les gisements aurifères se trouvent toujours à la surface terrestre, ou peut s'en faut; les mines d'Argent sont au sein de la planète; plus elles sont profondes, moins on trouve d'Or...

Les métaux sont donc des corps composés. La notion de corps simples disparaît davantage chaque jour, comme on peut le voir d'ailleurs par les extraits d'ouvrages que j'ai donnés plus haut, d'après Berthelot, H. Moissan, Crookes, etc. ; on en revient peu à peu aux conceptions des alchimistes, et le symbole du serpent se mordant la queue apparaît comme la personnification du système scientifique moderne.

Ces corps composés, appelés si à tort simples, doivent être formés par les combinaisons variées d'un radical, l'Hydrogène peut-être, avec d'autres corps jouant le rôle de ferments et dont les plus importants doivent être les composés oxygénés de l'Azote.

Cette théorie de la fermentation des métaux est très admissible; toute la Chimie organique repose sur la fermentation, sur les agents microbiens, comme l'ont

magistralement démontré Pasteur, Cl. Bernard et Gautier. Toute la Chimie organique résulte bien de la combinaison du Carbone avec d'autres corps,parmi lesquels justement l'Azote et l'Oxygène jouent le rôle primordial. Or, de l'avis de tous les savants, il ne doit plus y avoir de barrière entre la Chimie minérale et la Chimie organique. Il n'y a qu'une seule Chimie, donc les mêmes phénomènes doivent se produire aussi bien ici que là et l'évolution agit sur les êtres minéraux comme sur les êtres organiques, d'autant plus qu'il n'y a point de minéraux, point de Chimie minérale : il n'y a que des êtres se reliant entre eux comme les anneaux d'une même chaîne, ne différant que par le groupement moléculaire, l'orientation et le nombre des atomes...

La transmutation de l'Argent ou du Cuivre en Or n'est pas le seul problème ouvert à nos investigations ; la production du Fer, du Zinc se présente également, et d'une façon générale l'on a le travail immensément fertile de la transmutation des corps, de leur synthèse en un mot. Voilà, par exemple, la synthèse de l'Iode tentée par Auguste Strindberg, qui pense cet élément dérivé des carbures d'Hydrogène, — la synthèse du Chlore, peut-être, et de beaucoup d'autres corps; la Chimie officielle est absolument bouleversée, j'espère l'avoir montré suffisamment par les lignes précédentes : une grande révolution a secoué la science du XIXe siècle, et cette science si fière en revient aux systèmes des antiques mages — des sublimes Hiérophantes,mariant à un sage Hermétisme l'indépendance suprême.

§

Mais l'Alchimie ne conduit pas qu'à de pratiques travaux ; ce serait peu si elle tombait tout entière dans la grossière industrie ; son rôle est plus noble, plus beau, digne des esprits portés vers la métaphysique. Grâce à l'Alchimie, nos connaissances de l'atome deviennent et deviendront chaque jour plus profondes ; notre intelligence s'élèvera jusqu'à l'intime constitution des corps, de cette mystérieuse substance qui nous enveloppe et nous forme, d'où nous venons et où nous retournerons ; elle suivra les principes évolutifs de la Matière, parvenant à l'idée de la force, du mouvement, parce que là, dans les tourbillons de l'Energie, vient mourir la Matière pour y renaître de ses vortex. Le Cycle, le grand Cycle, nous le comprendrons davan-

tage et nous verrons enfin l'éternelle Métempsycose universelle.

Tel était le but sublime poursuivi par les alchimistes de toute époque lorsqu'ils étaient réellement initiés à l'Hermétisme ; la fabrication de l'Or, ils la considéraient comme secondaire, voulant, avant la gloire et la richesse, l'ivresse du savoir ; la transmutation, c'était la preuve, sensible aux humains vulgaires, des éternelles vérités qu'ils affirmaient ; ils laissaient aux souffleurs inintelligents la soif avide du gain, la composition de ces mixtures imbéciles faites de matières organiques, d'urine, de sang, d'herbes — qui ridiculisèrent l'Alchimie. Eux, les hermétistes profonds, savaient que la copulation chimique n'a lieu qu'entre types de la même espèce, comme la copulation zoologique, et, méditatifs devant leur Athanor où cuisait lentement l'Œuf philosophique, ils songeaient pieusement à la science, priant l'Être de les éclairer, voilant sous de vagues symboles leurs recettes et leurs théories, qu'eussent profanées les chercheurs cupides...

C'est par l'exposé rapide des principaux symboles de l'Hermétisme que je terminerai cet article, conseillant de toutes mes forces la lecture des ouvrages de A. Poisson à ceux qui veulent complètement s'initier aux antiques grimoires pleins de trésors.....

Le Soufre, le Mercure, le Sel, étaient les trois principes de la Matière Une ou Hyle; ils formaient tous les corps. La Terre — l'Eau — l'Air — le Feu, étaient les quatre éléments ou *états* de la Matière.

Par Quintessence, les alchimistes entendaient la Matière radiante, le Sel et le Mouvement; le Sel était encore appelé Arsenic.

La Matière du Grand-Œuvre se composait au moyen d'Or et d'Argent, réunis au Mercure (Vif-argent), préparés d'une façon spéciale; de l'Or ils tiraient une substance qu'ils nommaient Soufre; de l'Argent, le Mercure; du Vif-argent, le Sel; et ces trois principes, mis ensemble dans l'Athanor ou fourneau, constituaient la Matière de l'œuvre ou Mercure des Philosophes.

Voici quelle était la marche des opérations, une fois le Grand Œuvre placé dans le fourneau; on chauffait lentement d'abord, puis de plus en plus fort; alors se produisaient :

1° L'Union du Soufre et du Mercure.

2° La Putréfaction (apparition de la couleur noire).

3° L'Ablution ou Déalbation (apparition de la blancheur)

4° La Rubification (apparition de la couleur rouge).

5° La Fermentation (opération pour accroître la puissance de la pierre). (Traitement par de l'Or.)

6° La Projection (qui transformait le métal en Or).

Le Petit Œuvre servait à transmuer en Argent; nous n'en parlerons point, car il est secondaire.

Ils symbolisaient ainsi les couleurs :

Le Corbeau représentait le noir.
Le Cygne, le Paon, l'Iris, le blanc.
Le Phénix, le rouge.
ou encore :
Saturne ou Plomb = noir.
Lune ou Argent = blanc.
Mars ou Fer = iris.
Cuivre = rouge.

Voici enfin quelques symboles généraux :

Deux dragons : les deux principes métalliques, Soufre et Mercure.

Des oiseaux s'élevant, c'était : la Sublimation.

Des oiseaux tombant : la Précipitation.

L'Aigle était le symbole du volatil (Mercure). Le Lion, le symbole du fixe (Soufre).

Le Soufre égalait l'Or, et le Mercure l'Argent.

Quant à la concordance planétaire, ils l'indiquaient ainsi :

Mars	Vénus	Saturne	Jupiter	Mercure	Lune-Diane-Hécate.
Fer	Cuivre	Plomb	Etain	Mercure	Argent.

Soleil ou Apollon. (1)
Or.

Ces quelques explications de symboles suffiront à déchiffrer tous les traités d'alchimie, et celui qui saura les comprendre s'inclinera avec vénération devant l'omnipotence des Anciens Maîtres.

F. Jollivet Castelot



(1) A. Poisson, ouvrages sur l'alchimie (Chamnol).

VIE

—

A Henri de Régnier.

Mon Frère, en le chemin nostalgique où tu rêves,
Du fond de l'ombre bleue aux vagues de velours
Tu verras apparaître une Figure grave,
Dont le charme ébloui dort sous les cheveux lourds.

Adore à deux genoux, ô mon Frère, elle est belle !
Repose ta douleur sous l'amour de ses yeux,
Mais ne pénètre pas le mystère de Celle
Pour qui sont morts tous les Héros et tous les Dieux.

Contemple seulement le voile de l'Amante.
Sois l'Amant calme et doux qui sait sans épouvante
La gloire de son front et la paix de son cœur.

— Le Soleil disparaît au beau Soir de la Vie :
Reconnaissant, sache mourir, Contemplateur !
Sans remords, et tes yeux fixés à son sourire.

JEAN VIOLLIS.

L'ESCLAVAGE

(ROMAN [1])

DEUXIÈME PARTIE

ASTARTÉ

VIII

BACCHANALE CHEZ BACCHIS

S'il a péché, c'est en lui qu'est le mal ; mais peut-être n'a-t-il pas péché.
MARC-AURÈLE.

Bacchis était courtisane depuis plus de vingt-cinq ans. C'est dire qu'elle approchait de la quarantaine et que sa beauté avait changé plusieurs fois de caractère.

Sa mère, qui pendant longtemps avait été la directrice de sa maison et la conseillère de sa vie, lui avait donné des principes de conduite et d'économie qu'elle avait soigneusement appliqués, étant jeune, et qui lui avaient fait acquérir peu à peu une fortune considérable, dont elle pouvait user sans compter, à l'âge où la magnificence du lit supplée à l'éclat du corps.

C'est ainsi qu'au lieu d'acheter fort cher des esclaves adultes au marché, dépense que tant

(1) V. *Mercure de France*, nos 68, 69, 70. — Quelques lecteurs ayant jugé que *L'Esclavage* était un titre amphibologique qui paraissait annoncer un roman sur la servitude antique, et non pas, comme le souhaitait l'auteur, sur l'esclavage de la passion, cet ouvrage sera publié en volume sous le titre nouveau d'*Aphrodite*.

d'autres jugeaient nécessaire et qui ruinait les jeunes courtisanes, elle avait su se contenter pendant dix ans d'une seule négresse, et parer à l'avenir en la faisant engrosser chaque année, afin de se créer gratuitement une domesticité nombreuse qui plus tard serait une richesse. Comme elle avait choisi le père avec soin, sept mulâtresses fort belles étaient nées de son esclave, et aussi trois garçons qu'elle avait fait tuer, parce que les esclaves mâles donnent aux amants jaloux des soupçons inutiles. Elle avait nommé les sept filles d'après les sept planètes, et leur avait choisi des attributions diverses, en rapport, autant que possible, avec le nom qu'elles portaient. Heliope était l'esclave du jour, Seléné l'esclave de la nuit, Arêtias gardait la porte, Aphrodisia s'occupait du lit, Hermione faisait les emplettes et Cronomagire la cuisine. Enfin Diomède était l'intendante ; elle avait la tenue des comptes et la responsabilité.

Les sept esclaves de Bacchis, toutes de haute taille et admirablement stylées, étaient pour elle un tel sujet de fierté qu'elle ne sortait pas sans les avoir à sa suite, au risque de laisser sa maison vide. C'était à cette imprudence que Démétrios avait dû d'entrer si aisément chez elle ; mais elle ignorait encore ce détail quand elle donna le festin où Chrysis était invitée.

Ce soir-là, Chrysis arriva la première, vêtue d'une robe verte brochée par d'énormes branches de roses qui venaient s'épanouir sur les seins.

Arêtias lui ouvrit la porte sans qu'elle eût besoin de frapper, et, suivant la coutume grecque, elle la conduisit dans une petite pièce à l'écart, lui défit ses chaussures rouges et lava doucement ses pieds nus. Puis, en soulevant la robe ou l'écartant, selon l'endroit, elle la parfuma partout où il était nécessaire; car on évitait aux convives toutes les peines, même celle de faire leur toilette avant de se rendre à dîner. Ensuite elle lui présenta

un peigne et des épingles pour corriger sa coiffure, ainsi que des fards gras et secs pour ses lèvres et ses joues.

Quand Chrysis fut enfin prête :

« Quelles sont les *ombres* ? » dit-elle à l'esclave.

On appelait ainsi tous les convives, sauf un seul qui était l'Invité. Celui-ci, en l'honneur de qui le repas était donné, amenait avec lui qui lui plaisait, et les « ombres » n'avaient d'autre soin à prendre que d'apporter leur coussin de lit, et d'être bien élevées.

A la question de Chrysis, Arêtias répondit :

« Naucratès a prié Philodème avec sa maîtresse Faustine qu'il a ramenée d'Italie. Il a prié aussi Phrasilas et Timon, et ton amie Séso de Cnide. »

Au moment même Séso entrait.

« Chrysis !

— Ma chérie ! »

Les deux femmes s'embrassèrent et se répandirent en exclamations sur l'heureux hasard qui les réunissait.

« J'avais peur d'être en retard, dit Séso. Ce pauvre Aristippe m'a retenue...

— Comment, lui encore ?

— C'est toujours la même chose. Quand je vais dîner en ville, il se figure que tout le monde va me passer sur le corps. Alors il veut se venger d'avance et cela dure ! ah ! ma chère ! S'il me connaissait mieux ! Je n'ai guère envie de les tromper, mes amants J'ai bien assez d'eux.

— Et l'enfant ? cela ne se voit pas, tu sais.

— Je l'espère bien ! j'en suis au deuxième mois. Il pousse, le petit misérable. Mais il ne me gêne pas encore. Dans six semaines je me mettrai à danser. J'espère que cela lui sera très désagréable et qu'il s'en ira bien vite.

— Tu as raison, dit Chrysis. Ne te fais pas déformer la taille. J'ai vu hier Philémation, notre petite amie d'autrefois, qui vit depuis trois ans à

Bubaste avec un marchand de grains. Sais-tu ce qu'elle m'a dit ? la première chose ? « Ah ! si tu voyais mes seins ! » et elle avait les larmes aux yeux. Je lui ai dit qu'elle était toujours jolie, mais elle répétait : « Si tu voyais mes seins ! ah ! ah ! si tu voyais mes seins ! » en pleurant comme une Byblis. Alors j'ai vu qu'elle avait presque envie de les montrer et je les lui ai demandés. Ma chère ! deux sacs vides. Et tu sais si elle les avait beaux. On ne voyait pas la pointe tant ils étaient blancs. N'abîme pas les tiens, ma Séso. Laisse-les jeunes et droits comme ils sont. Les deux seins d'une courtisane valent plus cher que son collier. »

Tout en parlant ainsi, les deux femmes s'habillaient. Enfin, elles entrèrent ensemble dans la salle du festin, où Bacchis attendait debout, la taille serrée par des apodesmes et le cou chargé de colliers d'or qui s'étageaient jusqu'au menton.

« Ah ! chères belles, quelle bonne idée a eu Naucratès de vous réunir ce soir.

— Nous nous félicitons qu'il l'ait fait chez toi », répondit Chrysis sans paraître comprendre l'allusion. Et, pour dire immédiatement une méchanceté, elle ajouta :

« Comment va Doryclos ? »

C'était un jeune amant fort riche qui venait de quitter Bacchis pour épouser une Sicilienne.

« Je... je l'ai renvoyé, dit Bacchis effrontément.

— Est-il possible ?

— Oui ; on dit que par dépit il va se marier. Mais je l'attends le lendemain de ses noces. Il est fou de moi. »

En demandant : « Comment va Doryclos ? », Chrysis avait pensé : « Où est ton miroir ? » Mais les yeux de Bacchis ne regardaient pas en face, et on n'y pouvait rien lire qu'un trouble vague et dépourvu de sens. D'ailleurs Chrysis avait le temps d'éclaircir cette question, quelque brûlante qu'elle fût, et elle se promit de saisir avant la fin de la soirée une occasion plus favorable.

Elle allait continuer l'entretien quand elle en fut empêchée par l'arrivée de Philodème, de Faustine et de Naucratès, qui obligea Bacchis à de nouvelles politesses. On s'extasia sur le vêtement brodé du poète et sur la robe diaphane de sa maîtresse romaine. Cette jeune fille, peu au courant des usages alexandrins, avait cru s'helléniser ainsi, ne sachant pas qu'un pareil costume n'était pas de mise dans un festin où devaient paraître des danseuses à gages semblablement dévêtues. Mais Bacchis ne laissa pas voir qu'elle remarquait cette erreur, et elle trouva des mots aimables pour complimenter Faustine de sa lourde chevelure bleue inondée de parfums brillants, qu'elle portait relevée sur la nuque avec une épingle d'or pour éviter les taches de myrrhe sur ses légères étoffes de soie.

On allait se mettre à table, quand le septième convive entra : c'était Timon, jeune homme chez qui l'absence de principes était un don naturel, mais qui avait trouvé dans l'enseignement des philosophes de son temps quelques raisons supérieures d'approuver son caractère.

« J'ai amené quelqu'un, dit-il en riant.

— Qui cela ? demanda Bacchis.

— Une certaine Dêmo, qui est de Mendès.

— Dêmo! mais tu n'y penses pas, mon ami, c'est une fille des rues. On l'a pour une datte.

— Bien, bien. N'insistons pas, dit le jeune homme. Je viens de faire sa connaissance au coin de la Voie Canopique. Elle m'a demandé de la faire dîner, je l'ai conduite chez toi. Si tu n'en veux pas...

— Ce Timon est invraisemblable, déclara Bacchis. »

Elle appela une esclave :

« Héliope, va dire à ta sœur qu'elle trouvera une femme à la porte et qu'elle la chasse dehors à coups de bâton dans le dos. Va. »

Elle se retourna, cherchant du regard :

« Phrasilas n'est pas arrivé ? »

A ces mots un petit homme chétif, le front gris, les yeux gris, la barbelette grise, s'avança par petits pas, et dit en souriant :

« J'étais là. »

Phrasilas était un polygraphe estimé, dont on n'aurait su dire au juste s'il était philosophe, grammate, compilateur ou mythologue, tant il abordait les plus graves études avec une timide ardeur, et une curiosité volage. Ecrire un traité, il n'osait. Construire un drame, il ne savait. Son style avait quelque chose d'hypocrite, de méticuleux et de vain. Pour les penseurs, c'était un poète ; pour les poètes, c'était un sage ; pour quelques bonnes gens, c'était un grand homme.

« Eh bien, mettons-nous à table ! » dit Bacchis. Et elle s'étendit avec son amant sur le lit qui présidait le festin. A sa droite s'allongèrent Philodème et Faustine avec Phrasilas. A la gauche de Naucratès, Séso, puis Chrysis et le jeune Timon. Chacun des convives se couchait en diagonale, accoudé dans un coussin de soie et la tête ceinte de fleurs. Une esclave apporta les couronnes de roses rouges et de lôtos bleus. Puis le repas commença.

Timon sentit que sa boutade avait jeté un léger froid sur les femmes. Aussi ne leur parla-t il pas tout d'abord, mais, s'adressant à Philodème, il dit avec un grand sérieux :

« On prétend que tu es l'ami très dévoué de Cicéron. Que penses-tu de lui, Philodème ? Est-ce un philosophe éclairé, ou un simple compilateur, sans discernement et sans goût ? car j'ai entendu soutenir l'une et l'autre opinions.

— Précisément parce que je suis son ami, je ne puis te répondre, dit Philodème. Je le connais trop bien : donc je le connais mal. Interroge Phrasilas, qui, l'ayant peu lu, le jugera sans erreur.

— Eh bien ! qu'en pense Phrasilas ?

— C'est un écrivain admirable, dit le petit homme.

— Comment l'entends-tu ?

— En ce sens que tous les écrivains, Timon, sont admirables en quelque chose, comme tous les paysages et toutes les âmes. Je ne saurais préférer à la plaine la plus terne le spectacle même de la mer. Ainsi je ne saurais classer dans l'ordre de mes sympathies un traité de Cicéron, une ode de Pindare et une lettre de Chrysis, même si je connaissais le style de notre excellente amie. Je suis satisfait quand je referme un livre en emportant le souvenir d'une ligne qui m'ait fait penser. Jusqu'ici, tous ceux que j'ai ouverts contenaient cette ligne là. Mais aucun ne m'a donné la seconde. Peut-être chacun de nous n'a-t-il qu'une seule chose à dire dans sa vie, et ceux qui ont tenté de parler plus longtemps furent de grands ambitieux. Combien je regrette davantage le silence irréparable des millions d'âmes qui se sont tues.

— Tu me parais dans l'erreur, dit Naucratès sans lever les yeux. L'univers a été créé pour que trois vérités fussent dites, et notre malechance a voulu que leur certitude fût prouvée cinq siècles avant notre naissance. Héraclite a compris le monde ; Parménide a démasqué l'âme ; Pythagore a mesuré Dieu : nous n'avons plus qu'à nous taire. Je trouve le pois chiche bien hardi. »

Du manche de son éventail, Séso frappa la table à petits coups.

« Timon, dit-elle, mon ami.

— Qu'est-ce ?

— Pourquoi poses-tu des questions qui n'ont aucun intérêt, ni pour moi qui ne sais pas le latin, ni pour toi qui veux l'oublier ? Tu voudrais éblouir Faustine de ton érudition étrangère ? Pauvre ami, ce n'est pas moi que tu tromperas par des paroles. J'ai déshabillé ta grande âme hier soir sous mes couvertures et je sais quel est le pois chiche, Timon, dont elle se soucie.

— Crois-tu ? » dit simplement le jeune homme.

Mais Phrasilas commença un deuxième petit couplet, d'une voix ironique et doucereuse.

« Séso, quand nous aurons le plaisir de t'entendre juger Timon, soit pour l'applaudir comme il le mérite, soit pour le blâmer, ce que nous ne saurions, rappelle-toi que c'est un invisible dont l'âme est particulière. Elle n'existe pas par elle-même, ou du moins on ne peut la connaître, mais elle reflète celles qui s'y mirent, et change d'aspect quand elle change de place. Cette nuit, elle était toute semblable à toi : je ne m'étonne pas qu'elle t'ait plu. A l'instant, elle a pris l'image de Philodème ; c'est pourquoi tu viens de dire qu'elle se démentait. Or elle n'a soin de se démentir puisqu'elle ne s'affirme point. Tu vois qu'il faut se garder, ma chère, des jugements à l'étourdie. »

Timon lança un regard irrité dans la direction de Phrasilas ; mais il réserva sa réponse.

« Quoi qu'il en soit, reprit Séso, nous sommes ici quatre courtisanes et nous entendons diriger la conversation, afin de ne pas ressembler à des enfants roses qui n'ouvrent la bouche que pour boire du lait. Faustine, puisque tu es la nouvelle venue, commence.

— Très bien, dit Naucratès. Choisis pour nous, Faustine. De quoi devons-nous parler ? »

La jeune Romaine tourna la tête, leva les yeux, rougit, et, avec une ondulation de tout son corps, elle soupira :

« De l'amour.

— Joli sujet ! » dit Séso en étouffant une envie de rire.

Mais personne ne prit la parole.

La table était pleine de couronnes, d'herbages, de coupes et d'aiguières. Des esclaves apportaient dans des corbeilles tressées des pains légers comme de la neige. Sur des plats de terre peinte, on voyait des anguilles grasses, saupoudrées d'assaisonnements, des alphestes couleur de cire et des callichthys sacrés.

On servit aussi un pompile, poisson pourpre

qu'on croyait né de la même écume qu'Aphrodite, des boops, des bebradones, un surmulet flanqué de calmars, des scorpènes multicolores. Pour qu'on pût les manger brûlants, on présenta dans leurs petites casseroles un tronçon de myre, des thynnis replets et des poulpes chauds dont les bras étaient tendres; enfin le ventre d'une torpille blanche, rond comme celui d'une belle femme.

Tel fut le premier service, où les convives choisirent par petites bouchées les bons morceaux de chaque poisson, et laissèrent le reste aux esclaves.

« L'amour, commença Phrasilas, est un mot qui n'a pas de sens ou qui les a tous à la fois, car il désigne tour à tour deux sentiments inconciliables : la Volupté et la Passion. Je ne sais dans quel esprit Faustine l'entend.

— Je veux, interrompit, Chrysis, la volupté pour ma part et la passion chez mes amants. Il faut parler de l'une et de l'autre, ou tu ne m'intéresseras qu'à demi.

— Oh ! de grâce ! s'écria Timon, ayons par hasard un banquet, mes chers amis, qui ne soit pas philosophique. Nous savons, Phrasilas, que tu peux soutenir avec une éloquence douce et une persuasion toute mielleuse, la supériorité du Plaisir multiple sur la Passion exclusive. Nous savons aussi qu'après avoir parlé pendant une longue heure sur une matière aussi hardie, tu serais prêt à soutenir pendant l'heure suivante, avec la même éloquence douce et la même persuasion mielleuse, les raisons du contradicteur. Je ne...

— Permets... dit Phrasilas.

— Je ne nie pas, continua Timon, le charme de ce petit jeu, ni même l'esprit que tu y mets. Je doute de sa difficulté, et dès lors, de son intérêt. Le *Banquet* que tu as jadis publié au cours d'un récit moins grave, et aussi les réflexions prêtées par toi récemment à un personnage mythi-

que qui est à la ressemblance de ton idéal, ont paru nouvelles et rares sous le règne de Ptolémée Aulète ; mais nous vivons depuis trois ans sous la jeune reine Bérénice, et je ne sais par quelle volte-face la méthode de pensée que tu avais prise de l'illustre exégète harmonieux et souriant a soudain vieilli de cent années sous ta plume, comme la mode des manches closes et des cheveux teints en jaune. Excellent maître, je le déplore, car si les récits manquent un peu de flamme, si ton expérience du cœur féminin n'est pas telle qu'il faille s'en troubler, en revanche tu es doué de l'esprit comique et je te sais gré de m'avoir fait sourire.

— Timon ! » s'écria Bacchis indignée.

Phrasilas l'arrêta du geste.

« Laisse, ma chère. Au rebours de la plupart des hommes, je ne retiens des jugements dont je suis le sujet que la part d'éloges où l'on me convie. Timon m'a donné la sienne ; d'autres me loueront sur d'autres points. On ne saurait vivre au milieu d'une approbation unanime, et la variété même des sentiments que j'éveille est pour moi un parterre charmant où je veux cueillir les roses sans arracher les euphorbes. »

Chrysis eut un mouvement de lèvre qui indiquait clairement le cas qu'elle faisait d'un homme si habile à terminerles discussions. Elle se retourna vers Timon qui était son voisin de lit, et lui mit la main sur le cou.

« Quel est le but de la vie ? » lui demanda-t-elle.

C'était la question qu'elle posait quand elle ne savait que dire à un philosophe ; mais cette fois elle mit une telle tendresse dans sa voix, que Timon crut entendre une déclaration.

Pourtant il répondit avec un certain calme :

« A chacun le sien, ma Chrysis. Il n'y a pas de but universel à l'existence des êtres. Pour moi, je suis le fils d'un banquier dont la clientèle comprend toutes les grandes courtisanes d'Egypte, et

mon père ayant amassé par des moyens ingénieux une fortune considérable, je la restitue noblement aux victimes de ces bénéfices, en couchant avec elles aussi souvent que me le permet la force que les dieux m'ont donnée. Mon énergie, ai-je pensé, n'est susceptible de remplir qu'un seul devoir dans la vie. Tel est celui dont je fais choix puisqu'il concilie les exigences de la vertu la plus rare avec des satisfactions contraires qu'un autre idéal supporterait moins bien. »

Tout en parlant ainsi, il avait glissé sa jambe droite derrière celles de Chrysis couchée sur le côté, et il tentait de séparer les genoux clos de la courtisane comme pour donner un but précis à son existence de ce soir-là. Mais Chrysis ne le laissait pas faire.

Il n'insista pas, et se tourna vers Bacchis.

« Pourquoi, demanda-t-il, avoir été si dure envers cette pauvre fille que je voulais amener ? C'était une collègue cependant. A ta place, j'estimerais davantage une courtisane pauvre qu'une matrone riche.

— Tu es fou, dit Bacchis sans discuter.

— Oui, j'ai souvent remarqué qu'on tient pour aliénés ceux qui hasardent par exception des vérités éclatantes. Les paradoxes trouvent tout le monde d'accord.

— Voyons, mon ami, demande à tes voisins. Quel est l'homme bien né qui prendrait pour maîtresse une fille sans bijoux ?

— Je l'ai fait », dit Philodème avec simplicité.

Et les femmes le méprisèrent.

« L'an dernier, continua-t-il, à la fin du printemps, comme l'exil de Cicéron me donnait des raisons de craindre pour ma propre sécurité, je fis un petit voyage. Je me retirai au pied des Alpes, dans un lieu charmant nommé Orobia, qui est sur les bords du petit lac Clisius. C'était un simple village, où il n'y avait pas trois cents femmes, et l'une d'elles s'était faite courtisane afin de protéger la vertu des autres. On connaissait sa maison à

un bouquet de fleurs suspendu sur la porte, mais elle-même ne se distinguait pas de ses sœurs ou de ses cousines. Elle ignorait qu'il y eût des fards, des parfums et des cosmétiques, et des voiles transparents et des fers à friser. Elle ne savait pas soigner sa beauté, en s'épilant avec de la résine poissée, comme on arrache les mauvaises herbes dans une cour de marbre blanc. On frémit de penser qu'elle marchait sans bottines, de sorte qu'on ne pouvait baiser ses pieds nus comme on fait ceux de Faustine, plus doux que des mains. Et pourtant je lui trouvais tant de charmes, que près de son corps brun j'oubliai tout un mois Rome, et l'heureuse Tyr, et Alexandrie. »

Naucratès approuva d'un signe de tête et dit après avoir bu :

« Le grand événement de l'amour est l'instant où la nudité se révèle. Les courtisanes devraient le savoir et nous ménager des surprises. Or il semble au contraire qu'elles mettent tous leurs efforts à nous désillusionner. Y a-t-il rien de plus pénible qu'une chevelure flottante où l'on voit les traces du fer chaud ? rien de plus désagréable que des joues peintes dont le fard s'attache au baiser ? rien de plus piteux qu'un œil crayonné dont le charbon s'efface de travers ? A la rigueur, j'aurais compris que les femmes honnêtes usassent de ces moyens illusoires ; car toute femme aime à s'entourer d'un cercle d'hommes amoureux et celles-là du moins ne s'exposent pas à des familiarités qui démasqueraient leur naturel. Mais que des courtisanes, qui ont le lit pour but et pour ressource, ne craignent pas de s'y montrer moins belles que dans la rue, voilà qui est inconcevable.

— Tu n'y connais rien, Naucratès, dit Chrysis avec un sourire. Je sais qu'on ne retient pas un amant sur vingt ; mais on ne séduit pas un homme sur cinq cents, et avant de plaire au lit, il faut plaire dans la rue. Personne ne nous verrait passer si nous ne mettions ni rouge ni noir. La petite paysanne dont parle Philodème n'a pas

eu de peine à l'attirer puisqu'elle était seule dans son village ; il y a quinze mille courtisanes ici, c'est une autre concurrence.

— Ne sais-tu pas que la beauté pure n'a besoin d'aucun ornement et se suffit à elle-même ?

— Oui. Eh bien, fais concourir une beauté pure, comme tu dis, et Gnathène qui est laide et vieille. Mets la première en tunique trouée aux derniers gradins du théâtre et la seconde dans sa robe d'étoiles aux places retenues par ses esclaves, et note leurs prix à la sortie : on donnera huit oboles à la beauté pure et deux mines à Gnathène.

— Les hommes sont bêtes, conclut Séso.

— Non, mais simplement paresseux. Ils ne se donnent aucune peine pour choisir leurs maîtresses. Les plus aimées sont les plus menteuses.

— Que si, insinua Phrasilas, que si d'une part je louerais volontiers... »

Et il soutint avec un grand charme deux thèses dépourvues de tout intérêt.

Le deuxième service touchait à sa fin. On avait servi des faisans, des attagas, une magnifique porphyris bleue et rouge, et un cygne avec toutes ses plumes, qu'on avait cuit en quarante-huit heures pour ne pas lui roussir les ailes. On vit, sur des plats recourbés, des phlexides, des onocrotales, un paon blanc qui semblait couver dix-huit spermologues rôtis et lardés, enfin assez de plats pour nourrir cent personnes des reliefs qui furent laissés, quand les morceaux exquis eurent été mis à part. Mais tout cela n'était rien auprès du dernier plat.

Ce chef-d'œuvre (car depuis longtemps on n'avait rien vu de tel à Alexandrie), était un jeune porc, dont une moitié avait été rôtie et l'autre cuite au bouillon. Il était impossible de distinguer par où il avait été tué, ni comment on lui avait rempli le ventre de tout ce qu'il contenait. En effet, il était farci de cailles rondes, de ventres

de poules, de mauviettes, de sauces succulentes, de tranches de vulve et de hachis, toutes choses dont la présence dans l'animal intact paraissait inexplicable.

Il n'y eut qu'un cri d'admiration, et Faustine résolut de demander la recette. Phrasilas émit en souriant des sentences métaphoriques ; Philodème improvisa un distique où le mot χοῖρος était pris tour à tour dans les deux sens, ce qui fit rire aux larmes Séso déjà grise ; mais Bacchis ayant donné l ordre de verser à la fois dans sept coupes sept vins rares à chaque convive, la conversation dégénéra.

Une à une, douze danseuses parurent, les deux premières jouant de la flûte et la dernière du tambourin, les autres claquant des crotales. Elles assurèrent leurs bandelettes, frottèrent de résine blanche leurs petites sandales, attendirent, les bras étendus, que la musique commençât... Une note... deux notes... une gamme lydienne... et sur un rythme léger les douze jeunes filles s'élancèrent.

Leur danse était voluptueuse, molle et sans ordre apparent, bien que toutes les figures en fussent réglées d'avance. Elles évoluaient dans un petit espace ; elles se mêlaient comme des flots. Bientôt, elles se formèrent par couples, et, sans interrompre leur pas, elles dénouèrent leurs ceintures et laissèrent choir leurs tuniques roses. Insensiblement, elles se rapprochèrent. Leurs corps nus se touchaient en passant par le bout de leurs poitrines secouées, ou la courbe de leurs croupes rondes. Timon eut la main caressée par une cuisse fugitive et chaude.

« Qu'en pense notre ami ? dit Phrasilas de sa voix frêle.

— Je me sens parfaitement heureux, répondit Timon. Je n'ai jamais compris si clairement que ce soir la mission suprême de la femme.

— Et quelle est-elle ?

— Se prostituer, avec ou sans art.

— C'est une opinion.

— Phrasilas, encore un coup, nous savons qu'on ne peut rien prouver ; bien plus, nous savons que rien n'existe et que cela même n'est pas certain. Ceci dit pour mémoire et afin de satisfaire à ta perpétuelle manie, permets-moi d'avoir une thèse à la fois contestable et rebattue comme elles le sont toutes, mais intéressante pour moi, qui l'affirme, et pour la majorité des hommes, qui la nie. En matière de pensée l'originalité est un idéal encore plus chimérique que la certitude. Tu n'ignores pas cela.

— Donne-moi du vin de Lesbos, dit Séso à l'esclave. Il est plus fort que l'autre.

— Je prétends, reprit Timon, que la femme mariée, en se dévouant à un homme qui la trompe, en se refusant à tout autre (ou en ne s'accordant que de rares adultères, ce qui revient au même), en donnant le jour à des enfants qui la déforment avant de naître et l'accaparent quand ils sont nés, — je prétends qu'en vivant ainsi la femme dite honnête perd sa vie, et que le jour de son mariage la jeune fille fait un marché de dupe.

— Elle croit obéir à un devoir, dit Naucratès sans conviction.

— Un devoir ? et envers qui ? N'est-elle pas libre de régler elle-même une question qui la regarde seule ? Elle est femme, et en tant que femme elle est généralement sourde à tout plaisir intellectuel : et non contente d'être ainsi fermée à la moitié des joies de la vie, elle s'interdit par le mariage l'autre face de la volupté ! Ainsi une jeune fille peut se dire, à l'âge où elle est toute ardeur : « Je connaîtrai mon mari, plus dix amants, peut-être douze », et croire qu'elle mourra sans avoir rien regretté ? Trois mille femmes pour moi ce ne sera pas assez, le jour où je fermerai les yeux.

— Tu es ambitieux, dit Chrysis.

— Mais de quel encens, de quels vers dorés,

s'écria le doux Philodème, ne devons-nous pas louer à jamais les bienfaisantes courtisanes! Grâce à elles nous échappons aux précautions compliquées, aux jalousies, aux stratagèmes, aux battements de cœur de l'adultère. Ce sont elles qui nous épargnent les attentes sous la pluie, les échelles branlantes, les portes secrètes, les rendez-vous interrompus et les lettres interceptées et les signaux mal compris. O chères têtes, que je vous aime! Avec vous, point de siège à faire : pour une petite pièce de monnaie vous nous donnez, et au delà, ce qu'une autre saurait mal nous accorder comme une grâce après les trois semaines de rigueur. Pour vos âmes éclairées l'amour n'est pas un sacrifice, c'est une faveur égale qu'échangent deux amants. Aussi les sommes qu'on vous confie ne servent pas à compenser vos inappréciables tendresses, mais à payer au juste prix le luxe multiple et charmant dont, par une suprême complaisance, vous consentez à prendre soin, et où vous endormez chaque soir nos exigeantes voluptés. Comme vous êtes innombrables, nous trouvons toujours parmi vous et le rêve de notre vie et le caprice de notre soirée, toutes les femmes au jour le jour, des cheveux de toutes les nuances, des prunelles de toutes les teintes, des lèvres de toutes les saveurs. Il n'y a pas d'amour sous le ciel, ni si pur que vous ne sachiez feindre, ni si vil que vous n'osiez faire. Vous êtes douces aux disgracieux, consolatrices aux affligés, hospitalières à tous, et belles, et belles! C'est pourquoi je vous le dis, Chrysis, Bacchis, Séso, Faustine, c'est une juste loi des dieux qui décerne aux courtisanes l'éternel désir des amants, et l'éternelle envie des épouses vertueuses. »

Les danseuses s'étaient arrêtées. Une jeune acrobate venait d'entrer, qui jonglait avec des poignards et marchait sur les mains entre des lames dressées.

Comme l'attention des convives était tout entière attirée par le jeu dangereux de l'enfant, Timon regarda Chrysis, et peu à peu, sans être vu, il s'allongea derrière elle jusqu'à la toucher des pieds et de la bouche.

« Non, disait Chrysis à voix basse, non, mon ami. »

Mais il avait glissé son bras autour d'elle par la fente large de sa robe et il caressait avec art la belle peau brûlante et fine de la courtisane couchée.

« Attends, suppliait-elle. Ils nous découvriront. Bacchis se fâchera. »

Un regard suffit au jeune homme pour le convaincre qu'on ne l'observait pas. Il s'enhardit jusqu'à une caresse à laquelle les femmes résistent rarement quand elles ont permis qu'on aille jusque-là. Puis, pour éteindre par un argument décisif les derniers scrupules de la pudeur mourante, il mit sa bourse dans la main qui se trouvait, par hasard, ouverte.

Chrysis ne se défendit plus.

Cependant, la jeune acrobate continuait ses tours subtils et périlleux. Elle marchait sur les mains, la jupe retournée, les pieds pendants en avant de sa tête, entre des épées tranchantes et de longues pointes aiguës. Sa position incommode et peut être aussi la peur des blessures faisaient affluer sous ses joues un sang chaleureux et foncé qui exaltait encore l'éclat de ses yeux ouverts. Sa taille se pliait et se redressait Ses jambes flageolaient par moments. Une respiration inquiète animait sa poitrine nue.

« Assez, dit Chrysis ; tu m'a énervée, rien de plus. Laisse-moi. Laisse-moi. »

Et au moment où Rhodis se levait avec Myrtocleia pour jouer, selon la tradition, *La Fable d'Hermaphrodite*, Chrysis se laissa glisser du lit et sortit fébrilement.

Ces sortes d'absences n'étaient plus rares à la

la fin des longs dîners. Celle-ci n'étonna personne.

La porte à peine refermée, Chrysis appuya la la main sur le centre enflammé de son désir comme on presse un point douloureux pour atténuer des élancements. Puis elle s'épaula contre une colonne et tordit ses doigts en criant tout bas.

Elle ne saurait donc jamais rien!

A mesure que les heures passaient, l'improbabilité de sa réussite augmentait, éclatait pour elle. Demander brusquement le miroir, c'était un moyen bien osé de connaître la vérité. Au cas où il eût été pris, elle attirait tous les soupçons sur elle, et compromettait la suite des événements. D'autre part, elle ne pouvait plus rester là sans parler; c'était pour cela qu'elle avait quitté la salle.

Les maladresses de Timon n'avaient fait qu'exaspérer sa rage muette jusqu'à une surexcitation tremblante qui la força d'appliquer son corps contre la fraîche colonne phallique et monstrueuse.

Elle eut peur d'avoir une attaque subite.

Elle sortit.

La nuit était chaude. Pas un souffle dans l'air n'éventait sur son front ses lourdes gouttes de sueur. La désillusion qu'elle en eut accrut son malaise et la fit chanceler.

Elle marcha en suivant la rue.

La maison de Bacchis était située à l'extrémité de Brouchion, sur la limite de la ville indigène, Rhacotis, énorme bouge de matelots et d'Egyptiennes. Les pêcheurs, qui dormaient sur les vaisseaux à l'ancre pendant l'accablante chaleur du jour, venaient passer là leurs nuits jusqu'à l'aube et laissaient pour une ivresse double, aux filles et aux vendeurs de vin, le prix des poissons de la veille.

Chrysis s'engagea dans les ruelles de cette Suburre alexandrine, pleine de voix, de mouvement

et de musique barbare. Elle regardait furtivement par les portes ouvertes, les salles empestées par la fumée des lampes, où s'unissaient des couples nus. Aux carrefours, sur des tréteaux bas rangés devant les maisons, des paillasses multicolores criaient et s'élastiquaient sur un double poids humain. Chrysis marchait avec trouble. Une femme sans amant la sollicita. Une mère lui offrit sa fille. Un vieillard lui tâta le ventre. Un matelot béat lui baisa la nuque. Elle fuyait, dans une sorte de crainte rougissante.

Enfin, elle s'arrêta au seuil d'une maison où une jeune Arabe se tenait accroupie, la tête ceinte de métal, entre deux lumières.

« Chrysis ! dit la jeune fille. Oh ! qu'il y a longtemps... Je n'ai personne. Entre vite.

— Non, va me chercher un homme. Un matelot robuste, un athlète si tu peux. Je prends ta chambre un instant. Dépêche toi. Je suis pressée. »

Et elle lui remit une drachme neuve à l'effigie de Bérénice.

Puis elle tomba sur le matelas étendu au pied du mur, et crispa les poings, les jambes raidies.

... Quand elle se retrouva devant la porte de Bacchis, elle était envahie de la sensation délicieuse que donnent le répit du désir et le silence de la chair. Son front s'était allégé. Sa bouche s'était adoucie. Seule une douleur intermittente errait encore au creux de ses reins. Elle monta les marches et passa le seuil.

Depuis que Chrysis avait quitté la salle, l'orgie s'était développée comme une flamme.

D'autres amis étaient entrés, pour qui les douze danseuses nues avaient été une proie facile. Quarante couronnes meurtries jonchaient de fleurs le sol. Une outre de vin de Syracuse s'était répandue dans un coin, fleuve doré qui gagnait la table.

Philodème, auprès de Faustine, dont il déchirait la robe, lui récitait en chantant les vers qu'il avait faits sur elle :

« O pieds, disait-il, ô cuisses douces, reins profonds, croupe ronde, figue fendue, hanches, épaules, seins, nuque mobile, ô vous qui m'affolez, mains chaudes, mouvements experts, langue active ! Tu es Romaine, tu es trop brune et tu ne chantes pas les vers de Sapphô ; mais Persée lui aussi a été l'amant de l'Indienne Andromèdè. » (1)

Cependant, Séso, sur la table, couchée à plat ventre au milieu des fruits écroulés et complètement égarée par les vapeurs du vin d'Egypte, trempait le bout de son sein droit dans un sorbet à la neige et répétait avec un attendrissement comique :

« Bois, mon petit. Tu as soif. Bois, mon petit. Bois. Bois. Boïs. »

Seuls, debout derrière une colonne, Naucratès et Phrasilas discutaient avec courtoisie sur la valeur respective d'Arcésilas et de Carnéade.

A l'autre extrémité de la salle Myrtocleia protégeait Rhodis contre un convive trop pressant.

Dès qu'elles virent entrer Chrysis, les deux Corinthiennes coururent à elle.

« Allons nous-en, ma Chrysé. Théano reste ; mais nous partons.

— Je reste aussi », dit la Juive.

Et elle s'étendit à la renverse sur un grand lit couvert de roses.

Un bruit de voix et de pièces jetées attira son attention : c'était Théano qui, pour parodier sa sœur, avait imaginé, au milieu des rires et des cris, de jouer par dérision la *Fable de Danaé* en affectant une volupté folle à chaque pièce d'or qui la pénétrait. L'impiété provocante de l'enfant couchée amusait tous les convives, car on n'était

(1) Philodème. AP. V. 132.

plus au temps où la foudre eût exterminé les railleurs de l'Immortel. Mais le jeu se dévoya, comme on pouvait le craindre. Un maladroit blessa la pauvre petite, qui se mit à pleurer bruyamment.

Pour la consoler, il fallut inventer un nouveau divertissement. Deux danseuses firent glisser au milieu de la salle un vaste cratère de vermeil rempli de vin jusqu'aux bords, et quelqu'un saisissant Théano par les pieds la fit boire, la tête en bas, secouée par un éclat de rire qu'elle ne pouvait plus calmer.

Cette idée eut un tel succès que tout le monde se rapprocha, et quand la joueuse de flûte fut remise debout, quand on vit son petit visage enflammé par la congestion et ruisselant de gouttes de vin, une gaîté si générale gagna tous les assistants que Bacchis dit à Séléné :

« Un miroir ! un miroir ! qu'elle se voie ainsi ! »

L'esclave apporta un miroir de bronze.

« Non ! pas celui-là. Le miroir de Rhodopis. Elle en vaut la peine. »

D'un seul bond, Chrysis s'était redressée.

Un flot de sang lui monta aux joues, puis redescendit, et elle resta affreusement pâle, la poitrine heurtée par des battements de cœur, les yeux fixés sur la porte par où l'esclave était sortie.

Cet instant décidait de toute sa vie. La dernière espérance qui lui fût restée allait s'évanouir ou se réaliser.

Autour d'elle la fête continuait. Une couronne d'iris, lancée on ne savait d'où, vint s'appliquer sur sa bouche et lui laissa aux lèvres l'âcre goût du pollen. Un homme répandit sur ses cheveux une petite fiole de parfum qui coula trop vite en lui mouillant l'épaule. Les éclaboussures d'une coupe pleine où l'on jeta une grenade tachèrent sa tunique de soie et pénétrèrent jusqu'à sa peau. Elle portait magnifiquement toutes les souillures de l'orgie.

L'esclave sortie ne revenait pas.

Chrysis gardait sa pâleur de pierre et ne bougeait pas plus qu'une déesse sculptée. La plainte rhythmique et monotone d'une femme en amour non loin de là lui mesurait le temps écoulé. Il lui sembla que cette femme gémissait ainsi depuis la veille. Elle aurait voulu tordre quelque chose, se casser les doigts, crier.

Enfin Séléné rentra, les mains vides.

« Le miroir? demanda Bacchis.

— Il est... il n'est plus là... il est... il est... volé », balbutia la servante.

Bacchis poussa un cri si aigu que tous se turent et un silence effrayant suspendit brusquement le tumulte.

De tous les points de la vaste salle, hommes et femmes se rapprochèrent : il n'y eut plus qu'un petit espace vide où se tenaient Bacchis égarée devant l'esclave tombée à genoux.

« Tu dis !... tu dis !... » hurla-t-elle.

Et comme Séléné ne répondait pas, elle la prit violemment par le cou :

« C'est toi qui l'as volé, n'est-ce pas? c'est toi? mais réponds donc ! Je te ferai parler à coups de fouet, misérable petite chienne ! »

Alors il se passa une chose terrible. L'enfant, effarée par la peur, la peur de souffrir, la peur de mourir, l'effroi le plus présent qu'elle eût jamais connu, dit d'une voix précipitée :

« C'est Aphrodisia ! Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi.

— Ta sœur !

— Oui ! oui ! dirent les mulâtresses, c'est Aphrodisia qui l'a pris ! »

Et elles traînèrent à Bacchis leur sœur qui venait de s'évanouir.

Aphrodisia était l'esclave favorite, la plus jolie, la plus aimée. Elle partageait souvent le lit de sa maîtresse, sur la demande des amants qui s'éprenaient d'elle. Aussi la dispensait-on de tout

travail servile pour lui conserver des bras délicats, des genoux fins et des mains douces. Par une faveur exceptionnelle, ses cheveux n'étaient pas couverts, si bien qu'on la prenait souvent pour une femme libre, et même un vieil armateur avait parlé de l'affranchir. De cela surtout ses sœurs étaient jalouses et leur haine pour la préférée se doubla de leurs craintes personnelles : toutes ensemble elles répétèrent :

« C'est Aphrodisia qui l'a pris ! Chienne ! Chienne ! Pourriture ! Voleuse ! »

Arêtias la frappa du pied dans la poitrine.

« Où est-il ? reprit Bacchis. Où l'as-tu mis ?

— Elle l'a donné à son amant.

— Qui est-ce ?

— Un matelot opique.

— Où est son navire ?

— Il est reparti ce soir pour Rome. Tu ne le reverras plus, le miroir. Il faut la crucifier, la chienne, la bête sanglante !

— Ah ! Dieux ! Dieux ! » pleura Bacchis.

Puis sa douleur se changea en une colère affolée.

Aphrodisia était revenue à elle, mais, paralysée par l'effroi et ne comprenant rien à ce qui se passait, elle restait sans voix et sans larmes.

Bacchis l'empoigna par les cheveux, la traîna sur le sol souillé, dans les fleurs et les flaques de vin, et cria :

« En croix ! en croix ! cherchez les clous ! cherchez le marteau !

— Oh ! dit Séso à sa voisine. Je n'ai jamais vu cela. Suivons-les. »

Tous suivirent en se pressant. Et Chrysis suivit aussi, elle qui seule connaissait le coupable, et qui seule était cause de tout.

Bacchis alla directement dans la chambre des esclaves, salle carrée, meublée de trois matelas où elles dormaient deux à deux à partir de la fin des nuits. Au fond s'élevait, comme une menace

toujours présente, une croix en forme de T, qui jusqu'alors n'avait pas servi.

Au milieu du murmure confus des jeunes femmes et des hommes, quatre esclaves haussèrent la martyre au niveau des branches de la croix.

Encore pas un son n'était sorti de sa bouche, mais quand elle sentit contre son dos nu le froid de la poutre rugueuse, ses longs yeux s'écarquillèrent, et il lui prit un gémissement saccadé qui ne cessa plus jusqu'à la fin.

Elles la mirent à cheval sur un piquet de bois qui était fiché au milieu du tronc et qui servait à supporter le corps pour éviter le déchirement des mains.

Puis on lui ouvrit les bras.

Chrysis regardait, et se taisait. Que pouvait-elle dire? Elle n'aurait pu disculper l'esclave qu'en accusant Démétrios, qui était hors de toute poursuite et se serait cruellement vengé, pensait-elle. D'ailleurs une esclave était une richesse, et l'ancienne rancune de Chrysis se plaisait à constater que son ennemie allait ainsi détruire de ses propres mains une valeur de dix mille drachmes aussi complètement que si elle eût jeté les pièces d'argent dans l'Eunoste. Et puis la vie d'un être servile valait-elle qu'on s'en occupât?

Héliope tendit à Bacchis le premier clou avec le marteau, et le supplice commença.

L'ivresse, le dépit, la colère, toutes les passions à la fois, même cet instinct de cruauté qui séjourne au cœur de la femme, agitaient l'âme de Bacchis au moment où elle frappa, et elle poussa un cri presque aussi perçant que celui d'Aphrodisia quand le clou se tordit dans la paume ouverte.

Elle cloua la deuxième main. Elle cloua les pieds l'un sur l'autre. Puis, excitée par les sources de sang qui s'échappaient des trois blessures, elle cria :

« Ce n'est pas assez! Tiens! voleuse! truie! fille à matelots! »

Elle enlevait l'une après l'autre les longues épingles de ses cheveux et les plantait avec violence dans la chair des seins, du ventre et des cuisses. Quand elle n'eût plus d'armes dans les mains, elle souffleta la malheureuse et lui cracha sur la peau.

Quelque temps elle considéra l'œuvre de sa vengeance accomplie, puis se retournant vers ses convives :

« Maintenant, la fête continue », dit-elle.

Et elle rentra dans la grande salle avec tous les invités. Phrasilas et Timon, seuls, ne la suivirent pas.

Après un instant de recueillement, Phrasilas toussa quelque peu, mit sa main droite dans sa main gauche, leva la tête, haussa les sourcils et s'approcha de la crucifiée que secouait sans interruption un tremblement épouvantable.

« Bien que je sois, lui dit-il, en mainte circonstance, opposé aux théories qui veulent se dire absolues, je ne saurais méconnaître que tu gagnerais, dans la conjoncture où tu te trouves surprise, à être familiarisée d'une façon plus sérieuse avec les maximes stoïciennes. Zénon, qui ne semble pas avoir eu en toutes choses un esprit exempt d'erreur, nous a laissé quelques sophismes sans grande portée générale, mais dont tu pourrais tirer profit dans le dessein particulier de calmer tes derniers moments. La douleur, disait-il, est un mot vide de sens, puisque notre volonté surpasse les imperfections de notre corps périssable. Il est vrai que Zénon mourut à quatre-vingt-dix-huit ans, sans avoir eu, disent les biographes, aucune maladie, même légère ; mais ce n'est pas une objection dont on puisse arguer contre lui, car du fait qu'il sut garder une santé inaltérable, nous ne pouvons conclure logiquement qu'il eût manqué de caractère s'il se fût trouvé malade. D'ailleurs ce serait un abus que d'astreindre les philosophes à pratiquer per-

sonnellement les règles de vie qu'ils proposent, et à cultiver sans répit les vertus qu'ils jugent supérieures. Bref, et pour ne pas développer outre mesure un discours qui risquerait de durer plus que toi-même, efforce-toi d'élever ton âme, autant qu'il est en elle, ma chère, au-dessus de tes souffrances physiques. Quelque tristes, quelque cruelles que tu les puisses ressentir, je te prie d'être persuadée que j'y prends une part véritable. Elles touchent à leur fin ; prends patience, oublie. Entre les diverses doctrines qui nous attribuent l'immortalité, voici l'heure où tu peux choisir celle qui endormira le mieux ton regret de disparaître. Si elles disent vrai, tu auras éclairé même les affres de la transition. Si elles mentent, que t'importe ? tu ne sauras jamais que je t'ai trompée. »

Ayant ainsi parlé, Phrasilas rajusta le pli de son vêtement sur l'épaule et s'esquiva, d'un pas troublé.

Timon resta seul dans la chambre avec l'agonisante en croix.

Il pleurait silencieusement.

Le souvenir d'une nuit passée sur les seins de cette malheureuse ne quittait plus sa mémoire, mêlé à l'idée atroce de la pourriture imminente où allait fondre ce beau corps qui avait brûlé dans ses bras.

Il pressait la main sur ses yeux pour ne pas voir la suppliciée, mais sans relâche il *entendait* le tremblement du corps sur la croix.

A la fin il regarda. De grands réseaux de filets sanglants s'entrecroisaient sur la peau depuis les épingles de la poitrine jusqu'aux orteils recroquevillés. La tête tournait perpétuellement. Toute la chevelure pendait du côté gauche, mouillée de sang, de sueur et de parfum.

« Aphrodisia ! m'entends-tu ? me reconnais-tu ? c'est moi, Timon ; Timon. »

Un regard presque aveugle déjà l'atteignit pour

un instant. Mais la tête tournait toujours. Le corps ne cessait pas de trembler.

Doucement, comme s'il craignait que le bruit de ses pas lui fît mal, le jeune homme s'avança jusqu'au pied de la croix. Il tendit les bras en avant, il prit avec précaution la tête sans force et tournoyante entre ses deux mains fraternelles, écarta pieusement le long des joues les cheveux collés par les larmes et posa sur les lèvres chaudes un baiser d'une tendresse infinie.

Aphrodisia ferma les yeux. Reconnut-elle celui qui venait enchanter son horrible fin par ce mouvement de pitié aimante ? Un sourire inexprimable allongea ses paupières bleues, et dans un soupir elle rendit l'esprit.

IX

QUI COMMENCE TRIOMPHAL ET S'ACHÈVE SINISTRE.

Ainsi, la chose était faite. Chrysis en avait la preuve.

Si Démétrios s'était résolu à commettre le premier crime, les deux autres avaient dû suivre sans délai. Un homme de son rang devait considérer le meurtre et même le sacrilège comme moins deshonorants que le vol.

Il avait obéi, donc il était captif. Cet homme libre, impassible, froid, subissait enfin l'esclavage, et sa maîtresse, sa dominatrice, c'était elle, Chrysis, Sarah du pays de Génézareth.

Ah ! songer à cela, le répéter, le dire tout haut, être seule ! Chrysis se précipita hors de la maison retentissante et courut droit devant elle, désaltérée en plein visage par la brise enfin rafraîchie du matin.

Elle suivit jusqu'à l'Agora la rue qui menait à la mer et au bout de laquelle se pressaient comme des épis gigantesques les mâtures de huit cents vaisseaux. Puis elle tourna à droite, dans l'immense avenue du Drôme où se trouvait la demeure de Démétrios. Un frisson d'orgueil l'en-

veloppa quand elle passa devant les fenêtres de son futur amant ; mais elle n'eut pas la maladresse de chercher à le voir la première. Elle parcourut la longue voie jusqu'à la porte de Canope et se jeta dans l'herbe à la première prairie.

Il avait fait cela. Il avait fait tout pour elle, plus qu'aucun amant n'avait fait pour aucune femme, sans doute. Elle ne se lassait pas de le redire et de s'affirmer son triomphe. Démétrios, le Bien-Aimé, le rêve impossible et inespéré de tant de cœurs féminins, s'était exposé pour elle à tous les périls, à toutes les hontes, à tous les remords volontiers. Même il avait renié l'idéal de sa pensée, il avait dépouillé son œuvre du collier miraculeux, et ce jour-là, dont l'aube se levait, verrait l'amant de la déesse aux pieds de sa nouvelle idole.

« Prends-moi ! prends-moi ! » s'écria-t-elle, comme s'il était là pour l'entendre. Elle l'adorait maintenant. Elle l'appelait, elle le souhaitait. Les trois crimes, dans son esprit, se métamorphosaient en actions héroïques, pour lesquelles jamais, en retour, elle n'aurait assez de tendresses, assez de passion à donner. De quelle incomparable flamme brûlerait donc cet amour unique de deux êtres également jeunes, également beaux, également aimés l'un par l'autre et réunis pour toujours après tant d'obstacles franchis !

Chrysis se releva dans un éblouissement. Elle étira les bras, serra les épaules, tendit son buste en avant. Une sensation de langueur et de joie grandissante gonflait sa poitrine durcie. Elle se remit en marche pour rentrer...

En ouvrant la porte de sa chambre, elle eut un mouvement de surprise à voir que rien, depuis la veille, n'avait changé sous son toit. Les menus objets de sa toilette, de sa table, de ses étagères lui parurent insuffisants pour entourer sa nouvelle vie. Elle en cassa quelques-uns qui lui rappelaient trop directement d'anciens amants

inutiles et qu'elle prit en haine subite. Si elle épargna les autres bibelots, ce ne fut pas qu'elle y tînt davantage, mais elle appréhendait de dégarnir sa chambre au cas où Démétrios eût formé le projet d'y coucher.

Elle se déshabilla lentement. Les vestiges de l'orgie tombaient de sa tunique, miettes de gâteaux, cheveux, feuilles de rosés.

Elle assouplit avec la main sa taille desserrée de la ceinture et plongea les doigts dans ses cheveux pour en alléger l'épaisseur. Mais avant de se mettre au lit, il lui prit une envie de se reposer un instant sur les tapis de la terrasse, où la fraîcheur de l'air était si délicieuse.

Elle monta.

Le soleil était levé depuis quelques instants à peine. Il reposait sur l'horizon comme une vaste orange élargie.

Un grand palmier au tronc courbé laissait retomber par dessus la bordure son massif de feuilles vertes. Chrysis y réfugia sa nudité chatouilleuse et frissonna, les seins dans les mains.

Ses yeux erraient sur la ville qui blanchissait peu à peu. Les vapeurs violettes de l'aube s'élevaient des rues silencieuses et s'évanouissaient dans l'air lucide.

Tout à coup, une idée jaillit dans son esprit, s'accrut, s'imposa, la rendit folle : Démétrios, lui qui avait tant fait déjà, pourquoi ne tuerait-il pas la reine, lui qui *pouvait* être le roi ?

Et alors...

Et alors, cet océan monumental de maisons, de palais, de temples, de portiques, de colonnades, qui flottait devant ses yeux depuis la Nécropole de l'Ouest jusqu'aux jardins de la Déesse : Brouchion, la ville hellénique, éclatante et régulière ; Rhacotis, la ville égyptienne devant laquelle se dressait comme une montagne acropolite le Paneion couvert de clarté ; le Grand-Temple de Sérapis dont la façade était cornue de deux longs obélisques roses ; le Grand-Temple de l'Aphro-

dite environné par les murmures de trois cent mille palmiers et des flots innombrables ; le Temple de Perséphone et le Temple d'Arsinoé, les deux sanctuaires de Poseidon, les trois tours d'Isis Pharis, les sept colonnes d'Isis Lochias, et le Théâtre et l'Hippodrome et le Stade où avaient couru Psittacos contre Nicosthène, et le tombeau de Stratonice et le tombeau du dieu Alexandre, — Alexandrie ! Alexandrie ! la mer, les hommes, le colossal Phare de marbre dont le miroir sauvait les hommes de la mer ; Alexandrie ! la ville de Bérénice et des onze rois Ptolémées, le Physcon, le Philomêtor, l'Epiphane, le Philadelphe ; Alexandrie, l'aboutissement de tous les rêves, la couronne de toutes les gloires conquises depuis trois mille ans dans Memphis, Thèbes, Athênes, Corinthe, par le ciseau, par le roseau, par le compas et par l'épée ! — plus loin encore, le Delta fendu par les sept langues du Nil, Saïs, Bubaste, Heliopolis ; puis, en remontant vers le sud, le ruban de terre féconde, l'Heptanome où s'échelonnaient le long des berges du fleuve douze cents temples à tous les dieux ; et, plus loin, la Thébaïde, Diospolis, l'île Eléphantine, les cataractes infranchissables, l'île d'Argo... Méroë... l'inconnu ; et même, s'il était permis de croire aux traditions des Egyptiens, le pays des lacs fabuleux d'où s'échappe le Nil antique, si vastes qu'on perd l'horizon en traversant leurs flots de pourpre, et si élevés sur les montagnes que les étoiles rapprochées s'y reflètent comme des fruits d'or, — tout cela, tout, serait le royaume, le domaine, la propriété de la courtisane Chrysis.

Elle éleva les bras en suffoquant, comme si elle pensait pouvoir toucher le ciel.

Et dans ce mouvement elle vit passer, avec lenteur, à sa gauche, un vaste oiseau aux ailes noires, qui s'en allait vers la haute mer.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

PIERRE LOUŸS.

(*A suivre.*)

PETITES CHRONIQUES

Religions. — Le jour historique où un clergé ne se dresse plus élite au-dessus des têtes respectueuses ou craintives; s'il a perdu l'influence intellectuelle; si son pouvoir exorciste et magique est contesté en même temps que l'origine des délégations divines dont jadis il s'auréola; s'il se sent réduit au rôle de pasteur du troupeau inférieur, des brebis qui pâturent les tristes pâturages de la médiocrité; — à ce moment il devra, ou se décourager, ou s'unir aux chefs des autres bergeries, ou s'entêter dans l'orgueil même de sa stérilité candide. Ceux qui s'entêtent peuvent finir dignement, invulnérables sous leur bouclier imaginaire et dressant haut l'affligeante image de celui qu'ils ont peint à leur ressemblance ; ceux qui se découragent (du moins de la lutte) peuvent espérer un enlisement doux dans la discrète habitude des pratiques pieuses et des devoirs anodins : il y a de tels reclus, ils sont sages, ayant d'écrits ces seuls mots au mur de leur cellule : *sacrum silentium*. Les autres se veulent réunis en congrès.

Ne semble-t-il pas qu'on ait vu cela, déjà, non pas à Chicago — qui est plus loin que le pôle nord — mais à Alexandrie, qui fut en Egypte, et à Rome, qui fut à Rome? « Unissons nos dieux », songeaient les prêtres menacés par les nouveautés galiléennes; « Unissons nos morales, demande M. l'abbé Charbonnel, afin de montrer au monde qu'il n'y a qu'une morale et que, sous la diversité des cultes, l'instinct de l'homme s'élève vers un seul Dieu ». Cette préoccupation est plus haute que celle des Isiaques et des Corybantes, mais pourtant Brahma, Fô, Jéhova, Jésus, ne les verra-t-on pas planer, olympe, au dessus de l'assemblée des évêques, brahmes, lamas et talapoins? Y aura-t-il un Bouddha vivant? Le P. Huc eut l'heur de boire une tasse de thé avec un Bouddha vivant et il garda de ce dieu familier un bon souvenir. Aurons-nous cette joie et cette stupeur? A vrai dire, le catholicisme, le protestantisme et le jéhovisme nous sont très suffisamment connus ; ces trois religions, professées en majorité par des peuples de civilisation européenne, n'ont pour nous que des secrets qu'un congrès de dis-

cours ne nous dévoilera pas. La théologie sue, il n'y a d'important dans une religion que son folk-lore : ses superstitions traditionnelles, les surprises de sa lithurgie, ses contes religieux, la vie légendaire de ses saints et de ses martyrs, toute la partie populaire d'une religion, tout ce qui fait qu'une religion est vivante et tenace. Ni la croyance en un seul Dieu ni la morale ne sont les fondements vrais de la religion. Une religion, même le christianisme, n'eut jamais sur les mœurs qu'une influence dilatoire, l'influence d'un bras levé; elle doit recommencer son prêche non pas seulement avec chaque génération humaine, mais avec chaque phrase d'une vie individuelle. N'apportant pas de vérités évidentes en soi, son enseignement oublié, elle ne laisse rien dans les âmes que l'effroi du peut-être et la honte d'être asservi à une peur ou à une espérance dont les chaînes fantomales entravent non pas nos actes, mais nos désirs. Pas davantage le monothéisme n'est une conquête — ou une découverte religieuse; les religions, et surtout le catholicisme, entourent cette foi de tant d'accessoires que ces croyances adventices deviennent des objections contre le dogme même. Qu'est-ce que Dieu pour la petite fille et pour la bonne religieuse, sa maîtresse, et aussi pour les dévots moins naïfs? Dieu, c'est Jésus-Marie-Joseph. Mais voilà justement le point curieux, — et pas de savoir ce que dira un cardinal. Le cardinal dira : *Credo in unum Deum*, affirmation purement théorique. Une religion populaire à Dieu unique est d'ailleurs impossible; ce serait une philosophie. Le Judaïsme actuel n'est plus qu'une secte et une franc-maçonnerie; le vieux judaïsme, qui commença par des dieux, ne passa par le philosophisme à dieu unique des prophètes que pour aboutir au christianisme, qui plaça entre Dieu et l'homme le secours des puissances bienheureuses et l'obstacle multiplié des maudits (1).

En vérité, l'essence spirituelle d'une religion, c'est sa littérature. Or, la littérature religieuse est morte.

Madame Boulton. — Qu'une femme tue son mâle, ou un mâle sa femelle, — qui cela peut-il émouvoir?

(1) J'entends parler de la religion des simples et non des docteurs; au delà des dogmes fondamentaux, ce sont deux religions différentes, la première demeurée très naïvement et très pieusement polythéiste.

Et qui cela peut-il intéresser hormis les statisticiens et quelques philosophes ? Je veux bien que l'on me protège contre des ennemis inconnus, l'escarpe ou le cambrioleur, — mais contre moi-même, vices ou passions, non. L'intervention de la justice en de tel cas est absurde. On n'oserait pas dire qu'il s'agit — ici et partout — de punir ; cette prétention baroque est abandonnée ; il s'agit d'empêcher une récidive : or, quelle apparence que Mme Boulton déclanche un second coup de son revolver sentimental ! Les substituts, avant de requérir, devraient lire l'histoire de *Molly Bliss*, par l'abbé Prévost ; cela tient en six pages et c'est fort édifiant. Aujourd'hui, les hommes ne sentent pas assez la mort autour d'eux ; ils s'habituent à vivre avec la sécurité du cloporte tapi sous une écorce d'arbre ; c'est pourquoi il est bon qu'un cloporte soit taraudé de temps à autre : cela fait réfléchir les autres cloportes.

Opinions. — Les facilités offertes au premier venu ont excité plusieurs pédagogues latents à relater leurs opinions sous des formes impératives. Il y a encore des gens qui lisent et qui disent : il y en a qui pensent et qui jugent. L'une de ces intelligences, sollicitée par la bienveillance linéaire de M. Austin de Croze, a émis qu'à l'heure actuelle, entre tous les écrivains nouveaux, un se dressait, Alpe au-dessus des taupinières, « M. Henri Mazel, ce nouveau Villiers de l'Isle-Adam ». J'ai lu cela écrit et cela m'a fait de la peine, parce que l'auteur de *Flottille dans le Golfe* ne mérite pas que ses petits bateaux sombrent en une tempête soufflée par le ridicule. Quelle niaiserie d'abord et quelle impertinence ! L'exemplaire d'un homme est en un seul tome, avec écrit FIN à la dernière page, et la belle gloire d'être une SUITE stygmatisée du renvoi : Voir *Axël* (*même librairie*) ! Villiers de l'Isle-Adam et Henri Mazel pris au même âge se ressemblaient d'ailleurs si peu : l'un tout imbibé d'esprit anglais et allemand, disciple à la fois de Swift et de Hégel, ironiste terrible au point de se railler lui-même en son amour et en sa croyance, — et le méridional sage, logiquement imaginatif dont le talent (dont j'aime la lucidité, l'ampleur et la franchise) est latin et même — romain

Vraiment, il faut,

Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame,

protester contre les cancres traditionnels qui profitent d'une fissure pour pisser sur le peuple le venin innocent sécrété par leurs organes las. Hélas! oui. ce sont des innocents, des ignorants, de pauvres diables intellectuels. Celui-ci est vieux, soit, mais qu'il se taise. Pas plus que la mort la vieillesse n'est une excuse.

Les Vieux. — Mais il semble que la vieillesse soit la seule aristocratie reconnue par cette République, même des Lettres. La célébrité de M. Sarcey : ancienneté ; la notoriété de M. Silvestre : ancienneté ; la popularité de M. Zola : ancienneté. Ces gens de lettres sont étoilés comme un vieux Saussier.

Cosmopolitisme. — Vraiment, ces aveux, que voici, M. Brunetière les eût-il écrits, il y a cinq ans ? Le kanguroo a pris l'éléphant sur son dos et a bondi plus haut peut-être et plus loin que l'éléphant n'eût voulu. Ses idées (celles de l'éminent critique) s'émancipent et donneront de l'inquiétude aux prudents, mais M. Brunetière a prouvé assez de bravoure et avoué assez de mépris pour dédaigner les prudents.

Donc il proclame l'unité littéraire universelle et raille, en passant, ceux qui ne pardonnent pas à Ibsen et à Tolstoï d'avoir écrit « hors de France ». Sa conclusion, qui n'est qu'un espoir, est vraiment d'un noble esprit : « ... Si le cosmopolitisme littéraire gagnait encore et qu'il réussît à éteindre ce que les différences de race ont allumé de haines de sang parmi les hommes, j'y verrais un gain pour la civilisation et pour l'humanité tout entière. » Malheureusement les littératures n'ont plus guère d'influence ; elles ne parviennent au peuple qu'à l'état de relavures, — ces bonnes relavures dont s'est si âprement réjoui Carlyle (1) — et elles ont plus d'effet sur le ventre que sur le cerveau. Dans la même revue, au suivant fascicule, M. Berthelot, à propos de Papin, semble regretter les temps où la science n'avait vraiment pas de patrie, où un savant passait de Paris à Londres, de Londres à Venise, de Venise à Cassel. Mais depuis la découverte du patriotisme, depuis que les hommes s'abreuvent à ce mauvais lait, on dirait que les tissus de la vie universelle se sont resserrés, tassés sur eux-

(1) Dans l'admirable et effrayante page de *Sartor Resartus*, — laquelle, bréviaire du Cochon, est celle de l'Homme même.

mêmes, emprisonnant les cellules essentielles dans une geôle stricte et jalouse. Pour un Français, être Français prime tout, même le génie, encore que ce peuple soit un des plus clairement métis parmi ceux qui agitent leurs canons sur la vieille terre d'Europe. Le patriotisme a cela de singulier qu'il n'admet pas un patriotisme voisin ; c'est la guerre des dieux ; on finira peut-être par s'apercevoir qu'il n'y en a qu'un, de Dieu, ou qu'il n'y en a pas du tout. En attendant, méditons cette belle réponse d'un maçon à un journaliste qui l'interrogeait sur ses sentiments à propos de la prise de Tananarive : « Monsieur, dans le bâtiment on ne s'occupe pas de ces choses-là ». Et, avec l'enthousiasme amer du scepticisme, propageons l'indifférence

Mais, — (il n'est plus question ici du Patriotisme, ce treizième pseudonyme de la Vanité) des gens songent : que toutes les grandes migrations se firent de l'Est à l Ouest ; que la banquise du Nord, comme un capuchon de glace, tombe sur les épaules du globe, vers le cœur ; — et ces gens nous disent : que les derniers arpents où grouillera la vie seront équatoriaux. et qu'il faut faire fleurir et surgir dans les Afriques la langue et les clochers de France, afin que plus longtemps demeure en l'âme et sur les lèvres des hommes la poésie de nos rêves et de nos voyelles. Peut-être : tourner, girasols, comme et vers le soleil, et s en aller toujours du côté où s'épanouit le plus de lumière, c'est agir en fibre innocente, mais guidée selon un vouloir, même inconscient, infiniment supérieur aux immédiates et précaires gueulades de la bête saccagée par une faim factice et qui a oublié, devenue vraiment la Bête, le chemin du val où l'on cueille à genoux la joie de se vautrer dans la douleur.

Remy de Gourmont.



LE CYCLE WAGNÉRIEN D'AOUT

A MUNICH

—

La lune de l'art, autrement dit la musique, selon V. Hugo, m'eut un peu l'air de décroître au ciel de Munich, ce mois d'août.

Je ne reprocherai pas à M. Vogl son aphonie, incontestable, hélas! quoique non permanente : je rappelle simplement qu'il fut, parmi les artistes wagnériens, un des plus intelligents; qu'on lui doit une des plus belles interprétations, jadis, du rôle de Tristan dans lequel, d'ailleurs, il fut encore admirable cet été. Vogl a un jeu parfait de sobriété, ce qui est rare chez les ténors, et il détache nettement les mots (or Wagner, à cause de son système allitérant, tenait beaucoup à ce que l'articulation fût nette chez ses interprètes). Il faut tenir compte, enfin, que sa tâche fut écrasante : n'a-t il pas joué neuf soirs de suite ?

M. Gura (encore un vieux serviteur!) a donné une interprétation fine du rôle de Hans Sachs. Il en a bien fait le personnage, pénétré d'une ironie calme, souvent un peu dédaigneuse, toujours de très haute allure, que doit être le poète-artisan; il lui a prêté cette noblesse, cette dignité souriante et sympathique par laquelle il s'élève au-dessus de l'ambiance. M. Gura possède un jeu aisé et naturel, une voix souple, bien qu'un peu fatiguée, et sait mettre en valeur chaque mot.

Je dirai beaucoup de mal, avec plaisir, de M. Siehr, le Dahland du *Vaisseau-Fantôme*, que j'estime à l'égal d'un rétameur enroué.

Je dirai beaucoup de mal également de M. Brucks, qui est un Père-la-Victoire (Siegvater) bien déteint. Il ne se donnait souvent pas la peine de chanter, M. Brucks : comme Telramund, on le supportait, mais comme Wotan il fut exécrable, tout simplement : le mugissement des trompes de goitreux du Valais.

Mlle Ternina a une voix d'une incomparable limpidité, surtout dans les notes hautes. Regrettons qu'elle ait eu une petite défaillance en chantant la Prière d'Elisabeth, car elle est une nièce de Landgrave noblement hautaine. Elle est aussi, dans le rôle de Santa, d'un dramatique intense. — Mlle Ternina par-

tage avec M. Vogl le privilège d'exciter la passion (oh! platonique) des jeunes vierges munichoises.

Sucher est toujours l'admirable Sucher; j'imagine que depuis 1886, à Bayreuth, elle ne donna pas de meilleure *leistung* que celle du 25 août. Elle a, comme Yseult, des poses de corps, des abandons, des longueurs et des langueurs de baisers que n'ont pas les autres actrices; sa voix, très forte, domine merveilleusement l'orchestre, mais elle a, ce qui tient à un peu d'usure, trop d'acuité dans les notes hautes.

Je reconnais à Mme Moran-Holden une voix bien timbrée et nourrie, mais c'est vraiment une Brünhilde trop... inesthétique.

Mme Kryzanowsky aura charmé ceux qui sont trop habitués à ne voir, sur les scènes allemandes, que de corpulentes personnes.

Quant au reste ?

M. Fischer préside l'orchestre paternellement; M. Strauss, bien qu'ayant insuffisamment nuancé l'ouverture du Tannhaüser, s'affirme intense et délicat. On regretta l absence d'Hermann Lévy.

Les violons sont exquis et justes; mais que ne livre-t-on à la vindicte des gens à tympans navrés maints cors et autres cuivres qui jouèrent faux, atrocement faux, et à différentes reprises; dans la fanfare de chasse du Tannhaüser, par exemple.

Les décors sont en général très beaux, et particulièrement somptueux dans *Les Fées*. Mais on devrait rajeunir l'arc-en-ciel du Rheingold, qui date de Noë, sans doute, et éviter certains incidents désagréables tels que : rideaux qui s'accrochent, glaives qu'on ne peut pas dégainer au moment pathétique, et cœtera.

Et que nous aurions de la joie, Monsieur Possart, à retrouver un personnel plus neuf, l'an prochain.

CHARLES GUÉRIN.



CHOSES D'ART

La rentrée est plus tardive pour la peinture que pour le théâtre ou les livres, et nos bons paysagistes n'ont pas encore fait encadrer leurs études de l'été sans doute, car on ne voit rien de neuf dans les galeries, ou presque. Il vous faut aller

chez Vollard, rue Laffitte, pour trouver des choses intéressantes. Charles Maurin, dont on sait de consciencieuses pointes sèches et des portraits d'une exécution serrée et d'un dessin net, change de manière, et expose de grandes esquisses de femmes nues à la Besnard, cernées, dans des rouges et des violets en fusées, gerbes, ou horizons à soleils malades ; tels torses cambrés, ou des regards aigus de femmes couchées (celles-ci les meilleures), le tout sur une sorte de papier litho-pointillé pas toujours assez souple — et j'ajoute des gazes, crêpes et tulles de soie vaporisés en couleurs diverses, d'un effet charmant et indécis. Le japonisme s'impose ici au souvenir, mais rugueusement touché par un artiste un peu lourd et par trop vraiment occidental. Peut-être les anciens Maurin étaient plus conformes à Maurin, encore qu'il faille, envers l'homme qui se veut renouveler, tout ensemble respect et circonspection. Les étoffes amuseront les femmes qui s'entendent à ces essais décoratifs par quoi peut devenir paysage, ou marine singulièrement onduleuse, la pourtant stricte toilette de bal ou première de gala — et l'actrice de féerie s'y arrêtera.

Demandez à Vollard l'accès — nécessaire à votre plaisir — d'un arrière-magasin où des pastels de Degas et des ébauches de Manet et de Cézanne vous retiendront...

Je ne dirais rien du centenaire de la lithographie que tous les journaux n'aient déjà dit, bon prétexte à copie pour ces messieurs des quotidiens. Allez donc, à votre gré, voir la complète exposition qu'on fit diligemment de ces planches connues des Daumier et des Raffet, où amuse, mêlée, la couleur vive des Chéret.

— Le salon de Gand a été brillant, et au-dessus de l'attente. J'y suis entré au cours d'un voyage par les Flandres ; le souvenir reste d'une série d'Ecossais et d'Anglais tout à fait étonnants, Lavery, Guthrie, Johnston, Guthrie surtout, admirable. Et un exquis Henri Martin, et un Fernand Khnopff digne de sa bonne époque, et des Belges, Emile Claus, Charles Mertens et Charles Doudelet, de très remarquables œuvres. Claus impressionniste lumineux, Mertens violent et sourd un peu comme un Brangwyn, Doudelet ingénu, minutieux et primitif. Un Jean Delville plein d'intentions, un Aman-Jean grisaillé, des Pointelin pénétrants, des Cottet noirs et verts qui ont charmé Maeterlinck, — et il eût fallu Henry de Groux et William Degouve de Nuncques, mais peut-on tout avoir ? Des Monet, Pissarro, Renoir et Sisley, connus pour nous depuis longtemps chez Durand Ruel, ne représentaient pas très brillamment ces peintres. Et je ne parle pas de la sculpture, où de mauvais envois compromettaient Van der Stappen, où Meunier montrait des œuvres déjà vues, et où Georges Minne n'était pas. Malgré tout, le salon de Gand a été bien mieux qu'on n'eût espéré.

— Sur les étranges pays à jardinets et à peintures versicolores qu'entr'ouvre au visiteur rare l'île lointaine de Walcheren en Zeeland, le peintre Franz Melchers achève une

série d'interprétations d'une minutie incroyable, d'une facture, d'une composition, d'un sentiment profonds et singuliers, que nous verrons en novembre à la galerie Le Barc de Boutteville, et qui révéleront une âme neuve, un talent réel et une nature inconnue des Parisiens. Quand verront-ils aussi des tableaux de Xavier Mellery ?

CAMILLE MAUCLAIR.



MUSIQUE

De belles promesses ont précédé l'ouverture de cette saison musicale : les concerts projetés à l'Opéra vont avoir lieu, et ces séances du dimanche seront exclusivement consacrées aux jeunes musiciens. M. Paul Vidal dirigera *lui-même* leurs œuvres !...

M. Colonne a devancé les réalisations officielles. Voulant, dès le premier concert, affirmer son désir d'offrir à ses abonnés de la musique nouvelle, il a inscrit au programme du 13 octobre le *Prélude à « l'Après-midi d'un Faune »*, composé sur le poème de M. Stéphane Mallarmé par M. Claude Debussy. Le choix est des plus heureux, car le nom de ce très sûr artiste ne figurait sur aucune des listes communiquées par la direction de l'Opéra.

M. Debussy a encouru le reproche d'être « trop original » lorsque, pour la première fois, le *Prélude* fut donné salle d'Harcourt par la Société Nationale en décembre 1894. Certes, la critique n'inflige pas souvent un tel blâme. On y verrait une louange implicite.

La vérité nous paraît que le musicien, s'il n'est pas exactement doué d'une inspiration abondante, sait à merveille les ressources de son art, et que le *Prélude à « l'Après-midi d'un Faune »* est un tableau symphonique plein d'imprévus. Le charme qui s'en dégage est réellement grand, et l'on a un plaisir rare à suivre cette description où, dans le développement d'un motif, des fragments incidents surgissent, qui animent la scène de la plus heureuse manière. Et le lien est étroit qui unit la composition de M. Debussy au magnifique poème de M. Stéphane Mallarmé.

Est-il bien utile de qualifier l'*Ouverture de Phèdre* de M. Massenet? On retrouve là, entier, le procédé de ce musicien, — et l'orchestre de M. Colonne a joué cette ouverture avec toute la passion convenable.

Mme B.Marx Goldschmidt s'est fait entendre dans un *Concerto en ut mineur* pour piano (un peu long, avec de jolies phrases dans l'*andante*) de M. C. Saint-Saëns ; une mélodie russe (le *Rossignol*) de Liszt, qui n'offre plus d'intérêt, et un *Presto* de Scarlatti qui est le comble du banal. Pourquoi donc les

pianistes choisissent-ils avec si peu d'adresse ? Il y a des pièces de clavecin de Rameau, et j'oserai recommander quelques sonates classiques qu'on entendrait avec délices au Concert. Mme B. Marx a des qualités de souplesse, et les nuances précieuses de son jeu en font vraiment une aimable artiste.

Dans la *Symphonie espagnole* de Lalo, et un *Caprice* d'Ernest Guiraud, propres surtout à mettre en relief sa virtuosité, M. Sarasate a remporté un des plus beaux succès qu'on puisse voir. La salle entière trépignait et redemandait le violoniste, qui a bien voulu jouer, « en supplément », une danse espagnole d'une clownerie peu divertissante. M. Sarasate exécute, de plus en plus, à la façon des tziganes. Il est permis — même en applaudissant à ses tours de force — de regretter la sobriété d'un tel artiste que, par exemple, Isaïe.

Belle exécution de la *Symphonie en ut majeur* de Beethoven — un tout petit peu vite peut-être, — et parfaite interprétation de la première partie de *Roméo et Juliette*, la symphonie de Berlioz.

§

Les *Débats* du 12 octobre contiennent une « Revue musicale » de M. E. Reyer qu'il fallait lire. Le maître analyse avec une piquante ironie la *Navarraise* de M. Massenet.

§

M. Gustave Robert vient de publier *La Musique à Paris*, 1894-1895, recueil de critiques parues au cours de cette saison dans la *Revue Illustrée*. L'auteur y a joint « un certain nombre d'idées générales » qu'il propose au jugement des « personnes compétentes », et les programmes des concerts d'orchestre dont nul ne consultera la liste utile sans un souvenir reconnaissant à l'adresse de celui qui eut la patience de la dresser.

M. G. Robert prie modestement que l'on « considère avec toute l'indulgence que réclament de simples articles » les « quelques fragments » qu'il publie aujourd'hui en volume. Nous y acquiesçons volontiers et retenons pourtant un « Portrait comparé de Schumann et de Berliotz », — à propos de l'audition simultanée aux concerts Colonne et chez d'Harcourt du *Faust* et de la *Damnation*, — qu'il est du plus grand intérêt de lire. On peut remarquer la méthode sûre de M. G. Robert dans l'analyse fidèle et savante qu'il a faite de l'*Archet* de Gabriel Fabre. Mais cette précision fait défaut dans une étude, qu'on aurait souhaitée plus développée, sur le « procédé descriptif en musique ».

L'auteur aborde le sujet nettement. Il montre une clarté et un ordre parfait dans l'exposé des idées principales qui seront la base de sa thèse. On s'attend à une démonstration sévère et d'une logique pressante, mais le critique s'échappe soudain.

Il accepte (ailleurs dans le volume) que, dans le prélude du *Rheingold*, « une seule chose est proposée en description : le Rhin sous le soleil naissant ! » (page 77) et, désignant cet exemple pour appuyer ses recherches sur le « procédé des-

criptif en musique », il fait cette distinction peu subtile : Wagner « n'a point *décrit* ce phénomène matériel ; mais il a *traduit* musicalement l'interprétation que nous en faisons. » Et sur cette remarque M. G. Robert se dérobe et prive le lecteur de la preuve qu'il pouvait en attendre, car la longue digression qui suit n'en saurait tenir lieu.

Dans une Lettre-Préface, M.G.Robert a examiné consciencieusement, en lui prêtant même quelque modération, l'article de M. Mortier sur *La Musique et les Dilettantes*, et il a bien voulu hacher férocement, mais avec courtoisie, la réfutation que j'en avais tentée. Ici, je regrette bien sincèrement que M. Gustave Robert n'ai point apporté sa part de lumière dans ce débat où il est intervenu seulement pour constater *mes* erreurs et appuyer les théories que j'ai combattues. Voici un parfait exemple du « relatif ».

Je tiens à assurer M. G. Robert de mon estime pour son livre et j'en recommande vivement la lecture aux assidus des Concerts.

Charles-Henry Hirsch.

LES LIVRES

Mémoires d'un Jeune Homme, par Henry Bauer (Charpentier). — M. Henry Bauër est, dans notre chère, et si estimable, et sacro-sainte, et lettrée, et bienveillante presse française, l'un des trois ou quatre hommes dont, en cas d'ignominie, de déni de justice ou de lâcheté publique, on ose lire les articles sans crainte d'être écœuré une fois de plus. M. Bauër n'a pas les idées des jeunes écrivains, mais il a toujours fait preuve envers eux d'un esprit compréhensif et d'une tolérance franche et large. Il n'a jamais refusé un compte rendu à une œuvre nouvelle, et il a toujours cherché à en dire ce qui lui semblait en être réussi, de préférence à ce qu'il n'en admettait ou n'aimait pas. Enfin, dans les choses de la vie, M. Bauër n'a, depuis des années, pas cessé de témoigner en faveur de tout ce que la jeune génération défendait. Il a écrit au sujet de tous les événements anarchistes des articles d'une énergie et d'une netteté qui pouvaient coûter cher à cette époque-là : il a soutenu Wagner et Ibsen, soutenu l'internationalisme artistique, soutenu Oscar Wilde dans la déroute et le honteux abandon de presque toute la littérature. Ce sont là des traits de caractère assez rares pour lui acquérir une sympathie de ceux qui pensent librement, en dehors des opinions d'art et des questions de personnes Et s'il l'on songe, pour prendre un simple exemple, à la chronique que M. Bauër consacrait ré-

cemment à l'épouvantable assassinat du soldat Chedel par des brutes galonnées, on doit rendre grâces au ciel qu'un journaliste professionnel se trouve encore pour prononcer de telles paroles dans la pourriture de la presse française.

Ce livre-ci, simple mémorial d'un jeune déporté, montre les traces de ce tempérament de protestataire que j'indique ainsi chez M. Henri Bauër. L'absence de haine, en regard des outrages et des tortures subies, y est d'un bel enseignement, et elle donne à tout le livre un ton hautain et très humain, On lira avec intérêt les notes sur l'île Nou, elles ont cette vérité de relation que l'artifice littéraire ne peut atteindre, et elles sont d'une réelle valeur documentaire pour l'étude d'un des plus immondes souvenirs du XIXe siècle. — C. MAUCLAIR.

Mémoires de Madame de Motteville, publiés par Mme CARETTE (Ollendorff). — Dans le choix de mémoires et écrits des femmes françaises aux XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles, biographiées par Mme Carette, née Bouvet, l'historien trouve sans doute à glaner maints détails vus à l'optique contemporaine, une certaine quantité d'aperçus qui, pour n'être pas d'un intérêt palpitant, peuvent prendre place dans la peinture d'une époque ; mais l'idéologue ne rencontre que l'aridité du désert.

Cette Madame de Motteville, plus ou moins protégée et dame d'honneur d'Anne d'Autriche, potine agréablement sur la reine, le roi, leur caractère, leurs relations, Buckingham ; Richelieu, dont elle fait un portrait peu sympathique ; Henriette d'Angleterre, fille de cette coquette qui fut un peu cause du billot de son mari, comme plus tard l'Autrichienne Marie-Antoinette devait l'être de l'échafaud de Louis XVI ; Mazarin, qui semble autant l'amant que le ministre de la Régente ; et sur bien d'autres caractères que l'Histoire juge largement sans les noyer dans de petits faits, ni les entourer de petits levers. — LEON RIOTOR.

Le Baron Robert de Billing. *Vie*, *Notes*, *Correspondance*, par la baronne de BILLING (Savine). — A côté de détails qui n'ont d'intérêt que pour la famille de Billing, beaucoup de choses curieuses, notamment sur le boulangisme, sur le rôle de M. Roustan en Tunisie et sur les relations de Bismarck avec la Commune. — Y. RAMBOSSON.

L'Ame en Exil, par GEORGES MARLOW (Collection du *Réveil*. Bruxelles, E. Deman). — Notations délicatement rythmiques d'imperceptible et d'impalpable. Jolie musique câline et douce, avec de la paresse un peu, et de la cendre blonde, à des ailes de baisers. Il neige et il tourbillonne avec une souple et aimable ordonnance, en brise, des parfums, souvenances et corolles. Et de tout cela, âme frileuse et dont l'exil se mire en d'exquis miroitements de rosée ou d'opales des anciens jours, c'est un poème tremblant, frais, jeune et délicieux, notations d'imperceptible ou d'impalpable, rythmiques délicatement. Début dont peut s'enorgueillir l'espoir du poète nouveau, et qui le classe sans conteste aux côtés de

ses deux grands aînés : Grégoire Le Roy, Charles van Lerberghe. — A. Fontainas.

Chères Madames, par Maurice Donnay (Ollendorff). — Dialogues spirituels, d'une philosophie légère, d'une grâce sautillante et moderne. Les historiens qui plus tard s'occuperont de notre demi-siècle sont assurés de trouver dans *Chères Madames* un excellent *petit traité des mœurs* de notre haute bourgeoisie. Tout au moins, ce ne seront pas là documents pénibles à feuilleter. De plus : « Ce livre n'est pas immoral, est-il dit dans la préface, car il n'y est question que d'adultères ». — Y. Rambosson.

Les Rêves de la Belle au Bois dormant, par Jacques Yvel (Lemerre). — Ceux qui aiment les lis, les roses, les marjolaines, les petits ruisseaux, le bel azur et le joyeux printemps, sont, dans ces contes de jeune homme, très copieusement servis. Il faut vivre assuré que tout est au mieux dans le meilleur des mondes pour se laisser aller à écrire des choses aussi tendres ; mais, réflexion faite, rêver debout en bon français et avec un brin d'imagination parfumée n'est pas une œuvre blâmable. Bonne lecture de banc de jardin pour demoiselles timides. — Rachilde.

Souvenirs d'un Auteur dramatique, par Henry Becque (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — « Enfin, on me permettra bien de le dire, il y a chez moi un révolutionnaire sentimental. Je me figure par moments que les difficultés de ma vie sont venues de là. »

Si les divers critiques et chroniqueurs qui ont rendu compte des *Souvenirs* de M. Becque avaient lu cette phrase attentivement, ils auraient, pour la plupart, mieux compris. Ne voir dans ces *Souvenirs* que des rancunes échauffées et comme des rages de génie qui eussent été, par des pièces nouvelles, remplacées avec avantage, est d'une compréhension étroite. Ils sont l'œuvre d'un homme qui, en ne croyant pas à la justice de son temps, croit à la possibilité de la justice. A ceux qui diront que tout artiste novateur souffre ce que M. Becque a souffert, plus ou moins, je répondrai que si l'on ne se fâche point, si l'on ne crie point, c'est par lâcheté d'abord, par manque de passion ensuite (car on ne comprend plus aujourd'hui les colères d'un Cellini), par certitude enfin que cela ne peut pas être autrement

Evidemment M. Becque n'a pas cette certitude. Il est de plus un admirable passionné. Il n'a pas envisagé la formation de ces œuvres comme une succession d'actes diplomatiques. Il n'a jamais été le joueur calculé qu'est le littérateur contemporain. L'art de conduire sa vie ne constitue pas pour lui le talent de l'artiste, — art qui, entre tous, cependant, a, dans notre siècle, atteint de plus près la perfection. C'est ainsi que M. Becque est un optimiste passionné de vérité. Il entend que les directeurs de théâtres ne soient pas d'incapables valets ; les critiques dramatiques, de malfaisants imbéciles ; les amis, des fourbes ; et les grands hommes, de si petits esprits. Dès qu'il voit clair, il distribue de droite et de

gauche ses fameux *coups de bec...que* pour aider au triomphe du talent et du droit. Ce ne sont donc pas des méchancetés, mais des révoltes, des attaques d'indignation. « Quand je lis tout ce qui s'imprime, quand j'écoute tout ce qu'on raconte, quand je vois ces pauvres auteurs dramatiques exposés à des milliers de blagues, il me prend des envies folles d'écrire ce que je sais et de nous défendre contre les vivants et les morts. » Et comme corollaire de cette phrase on l'entendait un jour dire en riant : « Je suis le Décius de la littérature contemporaine ! » Mais le sacrifice de Décius sauva l'armée romaine : quel dévouement illustre pourrait sauver celle des artistes que déciment les incessantes atteintes des ignares et des faux-frères !

Ces *Souvenirs* sont donc œuvre superbe et inutile à ce point de vue. Car ils resteront comme des modèles de portraits à la pointe-sèche et un des documents les plus curieux et *les plus profondément véridiques* de nos mœurs littéraires — Robert de Souza.

Le Banditisme en Kabylie, par Emile Violard (Savine). — Petit livre peu littéraire, mais bourré de documents sur les us Arabes, les *Kanouns* locaux, des reportages sur Areski, Abdoun, etc., des diatribes violentes sur les Juifs usuriers qui détiennent le pays ; — en somme, livre intéressant parce qu'il donne une idée *locale* de contrées peu connues. — L. Riotor.

Le Théâtre moderne en Danemark, Edouard Brandès, par le vicomte de Colleville et Fritz de Zépelin (Savine). — Il n'était pas urgent, semble-t-il, de révéler au public français le génie douteux de M Edouard Brandès, le frère de Georges. MM. de Colleville et de Zépelin, cependant, s'y appliquent depuis plusieurs années. Ils ont réuni en volume quelques pièces traduites par eux et précédées d'un ancien article de la *Revue Indépendante* assez médiocrement informé. Deux de ces pièces, *Une Visite* et *Sous la Loi*, avaient affronté la rampe. On n'y vit que les louables efforts d'un élève de M. Dumas fils. Espérons que les traducteurs de M. Ed. Brandès se souviendront maintenant qu'il y a dans la littérature danoise des artistes comme Jacobsen, Topsoe et Drachmann, qui, bien qu'ils n'aient pas travaillé dans le théâtre naturaliste, n'en font pas moins parti des lettres européennes — H. Albert.

A Coups d'Estompe, par Joseph Bouchard (Lemerre). — Livre de poésies comme nous en avons tous rimé dans les environs de la vingtième année, dédié à Mme la Comtesse de Lesseps. La petite pièce de début : « Aux ennemis des poètes », est spirituellement tournée, et on trouve dans la suite maints tableautins délicats.

M. Bouchard, entre temps, se permet des licences (?)... incompréhensibles : « Elle s'en va, sitôt le vent du soir glapi... », « le pêcheur, abrité sous ses voiles », « l'enfant qui mène au nid son long troupeau d'oisons », « la terre

endormie au repu de tout rêve disait », « Dans l'enfant du naufrage il salue un grand homme ». — L. RIOTOR.

Avril demeure, par RAPHAEL THÉROUARD (hors commerce).

Un soir d'épis coupés et de soleil qui tombe

M. Raphaël Thérouard se laisse aller à la mélancolie qui courbe si puissamment certains poètes de ce temps. Mais il se reprend bientôt à espérer et à vouloir vivre, car il voit monter le printemps factice d'une aurore boréale

A l'horizon du soir irradié du rire
Des miraculeuses toisons.

Avril demeure est le livre d'un poète qui semble beaucoup promettre. — Y. RAMBOSSON.

Le Voile de Flamme, par MADELEINE LÉPINE (Bibliothèque de l'Association). — Les femmes-poètes ont le privilège du sentiment. Le sentiment est leur bien. Elles l'exploitent donc, comme elles peuvent, avec autant d'art que cette *maladie* le leur permet. Madeleine Lépine nous donnait l'année dernière *La Bien-Aimée*, elle nous offre aujourd'hni *Le Voile de Flamme*. C'est l'Amour sous toutes ses formes, avec toutes ses gammes ; depuis l'amour d'Enée pour Anchise jusqu'à ce besoin inné chez l'homme, besoin que M. Paul Bourget analysa si mal.

Tous les poètes qui essayèrent de fiancer ce sentiment à l'Art se fourvoyèrent jusqu'ici. La poésie de l'amour est restée toujours au-dessous de l'Amour même.

Madeleine Lépine, avec des influences romantiques, et, en particulier, des influences lamartiniennes, semble vouloir s'élever vers de plus paradisiaques réalités. Elle a chanté à l'instar de Mme Desbordes-Valmore et d'Alfred de Musset. Et, avec autant d'art que ses prédécesseurs, elle a touché heureusement une corde qui, jusqu'ici, n'a su vibrer qu'avec la Vie... et loin de toute poésie. — A. IBELS.

Vigiles, par EDOUARD MICHAUD (Bibliothèque Française). — Les anciens avaient élevé un autel au Dieu inconnu; M. Michaud en élève un à Jean Richepin et dédie sa plaquette au maître... (C'est vrai qu'on peut toujours être maître de quelque chose. Il y en a même qui sont maîtres d'étude). — J'ouvrais la plaquette de M. Michaud, par devoir bibliographique, sans enthousiasme, avec défiance, et je confesse que, parmi des banalités et surtout des inexpériences, j'ai trouvé un nombre honorable de vers de poète. — Y. RAMBOSSON.

Au Royaume d'Eve, par EUGÈNE SOUBEYRE (Edmond Girard). — Ce volume de vers est, croyons-nous, le début de M. Eugène Soubeyre, et c'est un début fort honorable. M. Soubeyre a fait un loyal effort pour nous donner un livre qui soit composé, et il cherche l'originalité dans le vocabulaire et dans le rythme. Peut-être quelques poèmes ne sont-ils pas à leur place, peut-être quelques mots rares sont-ils employés sans grande nécessité, peut-être, çà et là, le rythme de quelques strophes est-il difficile à percevoir. Mais M. Eugène

Soubeyre a les plus louables tendances, ses idées sont d'un poète, et l'on peut bien augurer de ses prochains vers. — A.-Ferdinand Herold.

Comment elles se donnent, par J. Marni (Ollendorff). — Une série de récits dialogués d'une observation peut-être un peu trop parisienne, c'est-à-dire superficielle, mais excessivement juste et gaie. En justice, on ne saurait d'ailleurs demander plus à ces *conversations*. Elles suscitent devant nous, avec une louable sûreté de croquis, des silhouettes — bien nippées nonobstant leur ridicule — de vicieux benêts et de névrosées dont la réunion constitue le Tout-Paris. Ces élégants seront contents du portrait ; les autres trouveront la peinture consolante. Tout le monde y gagne. — Y. Rambosson.

Tamar, par Michel Lorenzi de Bradi (Librairie de l'Art Indépendant). — L'auteur nous conte une sorte d'inceste biblique entre Amnon, fils de David, et sa demi-sœur Tamar. L'affabulation est bien conduite, le récit a de l'énergie, mais on sent l'inexpérience du *mot* dans un style qui s'inspire de maints contes analogues, des plus mauvais passages de *Salammbô*, de Marion Crawford dans *Zoroastre*, de Richepin dans *Le Mage*, etc. Maintes phrases étonnent : « Il marchait sans bruit, car ses sandales étaient fines »... « il refréna son volcan » ... « sa chevelure avait des échevèlements... » ... « La paix avait déployé ses ailes rêveuses de douceur... » ... Il s'ensuit que de trop chercher la force de l'image, on tombe quelquefois dans le pathos. — L. Riotor.

Le Respect de la Femme dans la Société moderne, par Paul Guerrier (Savine). — Brochure mal écrite par un avocat qui gémit sur l'impudeur des journaux où collabore Armand Silvestre, déplore l'influence du nu dans les Arts et proclame les bienfaits de la Ligue contre la Licence. Pourquoi, monsieur Guerrier, possédant déjà une licence, vous montrer si jaloux de la licence des autres ? — Y. Rambosson.

La Volonté du Bonheur, par Jules Case (Ollendorff). — Deux pénétrantes nouvelles d'une intimité qu'il faudrait dire posthume, aussi bien il y est question d'amours vivaces au-delà de la mort. *La Petite Guerre* surtout est un récit où la simplicité et l'émotion s'unissent heureusement — Y. Rambosson.

Entre Rayons et Ombres, par Gabriel Le Prévost (Paris, Lucien Duc. — Londres, Hachette et Cie). — D'abord, la préface (de M. Max O'Rell), par quoi nous sommes informés que G. Le Prévost habite l'Angleterre et où je cueille : « *C'est sur les bords brumeux de la Tamise que Handel et Haydn ont composé plusieurs de leurs plus beaux oratorios ; pourquoi un Français n'y pourrait-il pas faire de jolis vers ?* » Pardon, Monsieur, pourquoi n'en pourrait-il pas faire de mauvais ? Et plus loin : « *La France a reconnu le beau talent de Gabriel Le Prévost, car, il y a quelques années, il était pro-*

clamé lauréat d'honneur de l'Académie de la Province... ». — Aux Grands Hommes la Patrie reconnaissante, quoi !

Quant au lyrisme, jugez. J'ouvre au hasard.

Printemps, printemps chéri, réveil de la nature...

Vous m'en voudriez de continuer. Il me faut cependant mentionner l'illustrateur, qui eut le talent d'harmoniser la sénilité de sa conception avec l'enfantillage des poésies. Je parierais un cheveu coupé en quatre que l'auteur des délicats dessins signés Faustin est une vieille demoiselle. Eh ! Eh ! ces petites « choses » feraient l'ornement d'un prospectus d'ornithologue ou de l'Almanach Vilmorin (Fleurs et graines). — Y Rambosson.

REÇU :

Poesie. — Antoine Sabatier : *Casques fleuris* (Lyon, Bernoux et Cumin) ; Dauphin Meunier : *Bréviaire pour mes Dames*, avec 2 lithographies d'A.-E. Sterner (Bibliothèque Artistique et Littéraire) ; André Ruijters : *Douze petits Nocturnes* (Bruxelles, Lacomblez) ; A.-Jacques Ballieu : *Les Navrements* (Ollendorff) ; Abel Letalle : *La Poésie de l'Enfance* (Fischbacher) ; Georges François : *L'Ame errante* (Vanier) ; Albert Fleury : *Paroles vers Elle* (Librairie de l'Art Indépendant) ; Michel Abadie : *Le Pain qu'on pleure* (Bibliothèque de l'Association) ; Alcanter de Brahm : *Eros chante*, Icônes de Marc Mouclier et Léon Lebègue (Vanier).

Roman. — Edouard Estaunié : *L'Empreinte* (Perrin et Cie) ; Pierre Valdagne : *Variations sur le même air*, avec des dessins de Lucien Métivet (Ollendorff) ; J.-H. Rosny : *Résurrection* (Plon).

Divers. — William Ritter : *L'Art en Suisse*, *Arnold Bœklin* (Charles) ; Léon Riotor : *Le Sceptique loyal* (Bibliothèque Artistique et Littéraire) ; Marius Decrespe : *Les Microbes de l'Astral* (Chamuel) ; Marius Decrespe : *L'Eternel Féminin et le Mécanisme de l'Amour* (Chamuel) ; *Almanach socialiste illustré pour 1896* (Bibliothèque Socialiste) ; Henri Coulon : *Jésus et la Femme*, étude (Ollendorff) ; Ernest Hello : *Le Siècle, les Hommes et les Idées*, avec une lettre-préface de M. Henri Lasserre (Perrin et Cie) : Divers : *Ce qu'il faut connaître de Madagascar* (Population, Ressources, Commerce et Avenir de l'Ile), avec 93 photographies d'après nature et 9 cartes spéciales (Ollendorff) ; Mecislas Golberg : *L'Immoralité de la Science* (Giard et Brière).

JOURNAUX ET REVUES

Au numéro du 1er octobre de la **Revue Blanche**, la suite des précieux inédits de Laforgue, dont la publication semble avoir été entreprise par cette Revue. Cette fois, Laforgue, devenu philosophe aussi sérieux que profond, traite de l'art moderne et de son principe esthétique en Allemagne. Autre-

fois la *Revue Libre* et la *Revue Indépendante* avaient donné déjà de rares fragments de notes transrhénanes par le même, et pour les lettrés c'est une joie de constater avec quelle compréhension ce doux génie se meut à travers la philosophie compliquée de la nation germaine et envisage, avec pittoresque, le parti pris de ses tendances et la gaucherie parfois sublime de ses efforts :

« L'Allemagne pure est, avant tout, la terre bénie de ce que nous avons appelé les préoccupations immédiates de la Loi, mysticisme, religion, science, rêveries sociales, et du seul art qui y confine jusqu'à s'y confondre, la musique.

» Il est une épithète qui a toujours chatouillé l'Allemagne au bon endroit, et dont elle a elle-même encore volontiers plein la bouche, à tout propos, bien que de plus en plus intimement pénétrée de la qualité tout opposée, la volonté tenace de sa dominatrice la Prusse, c'est l'épithète de *naturkind*. L'Allemagne pure est à tous égards, en effet, la fille immédiate de la Nature, de cet inconscient soupçonné par tous les penseurs ses vrais fils et révélé chez elle. Le seul de ses génies païens et conscients, Gœthe, le premier qui, se sentant beau et sain dans cette race renfermée et gauche, proclama le droit à la jouissance en dehors de la famille et du protestantisme, avoua toujours d'autre part que la musique lui restait un monde absolument fermé.

» Qu'on songe à la nature, mère et berceau du Germain pur. Vraie terre de Védas du Nord, c'est la forêt panthéiste — comme le désert est monothéiste, selon le mot de M. Renan, — la forêt sacrée des théories nationales de Wagner ; « où la grande voix mélodique de la forêt est faite des symphonies à mille voix des arbres et des choses et les domine », et peuplée de cette mythologie fantasque et fuyante d'un songe d'une nuit d'automne ou de Noël, spectres du Brocken, sapins, clairs de lune, willis de Novalis, etc. La décevante infinité de ses voix et de ses rêves, la luxuriance de vie abstraite de ses solitudes, en font les vrais tropiques de l'Europe, mais tropiques du Nord, où le despotique et débilitant soleil des Hindous est remplacé par la tyrannie du climat qui exige que la créature se gave, boive et fume lentement, qui émousse ses nerfs dans la lymphe et la laisse prostrée, perdue, avec ses yeux bleu-lavé jamais changeants, en des nirvânas digestifs, en des hallucinations chastes et froides, au lieu des catalepsies et des corruptions ascétiques de ses frères du Rhin oriental, le Gange, ruminant, en une langue riche et insaisissable, d'interminables rêveries cosmogoniques, panthéistes, inconscientes, des salades de nature naturante et de nature naturée, des confusions voluptueuses du moi et du non-moi, et se résorbant finalement en une sorte de Brahma protestant ! »

Encore une fois s'appliquerait volontiers à Laforgue cette pensée que nous croyons exacte, à le voir si subtilement juger l'art d'Allemagne, de Bopp à Kant et de Leibniz à Gœthe : *il spiritualise les sujets*, fussent-ils moins immatériels.

A la livraison du 1er septembre de la **Nouvelle Revue**, c'est d'abord ce *Dialogue en Zélande* d'un délicieux parfum de terroir,

de M. Gustave Kahn : l'imprévu en est d'un charme tel que nous le rattachons, à bon escient, au cycle de ballades de récentes poésies populaires dont nous entretint M. Robert de Souza :

Bonjour, mynheer ; bonjour, myffrau : —
La bière a pâti de l'orage. —
Aujourd'hui le vent a fait rage. —
Le chariot rouge des Trois-Rois
Est venu, ce matin si froid ; —
Aussi l'ai-je vu repartir :
Il était dix heures, je crois.

Dimanche on se mariera :
Nous verrons les beaux bijoux d'or.
Ce nouveau carillon tintera ;
Nous irons voir, myffrau ?
Mynheer, à l'auberge on dînera ;
On tuera poulets, agneaux gras,
Mynheer, irez-vous là-bas ?
Oui, peut-être bien, myffrau.

Mynheer, le temps est triste encore.
Myffrau, le temps est au froid.
L'orage fait tort à la bière. —
Mais voici sur une civière
Le vieux maçon du quai, voilà
Ce qu'on lui prédisait tant ;
Il était bien vieux, mynheer :
Un baptême, un enterrement !

Le fossoyeur est vieux, myffrau ;
Donnez-moi une chope de bière.
Les belles roses qu'avez là, myffrau !
C'est le voiturier des Trois-Rois
Qui les apporta, mynheer.
La bière est bonne malgré l'orage. —
Ah ! qu'importe l'orage au sage !
Adieu, mynheer ; adieu myffrau.

Puis, à la livraison du 15 septembre, une importante *Critique de la Peinture*, par M. Camille Mauclair. Après le travail de M. Valéry sur la méthode du Vinci, cette étude dont il fut parlé ici la dernière fois et où semblèrent s'unir, pour déjouer l'énigme du maître, la profondeur métaphysique d'un Wronski et la précision d'un Hegel au concept architectural d'un Flaubert, ce nouvel article nous semble arriver à son heure. La façon de parler peinture de M. Mauclair ferait volontiers souvenir de celle de Baudelaire ou des Goncourt. Mais toutefois avec quelque chose d'un sentiment nouveau qui caractérise davantage le technicien et qu'on peut certainement nommer le *sens mystique de l'art*. Ainsi Schiller déduisant la géométrie des lignes avec la grâce d'un poète qui s'enthousiasme, ainsi Joshua Reynolds détaillant les péroraisons élégantes de son *Discours*. M. Mauclair remarque clairement l'état visible d'une décadence ; toutefois il en différencie les symptômes de ceux de l'évolution :

« La décadence en art a été souvent confondue, par ignorance ou par dogmatisme, avec la transformation, et l'on a pris maintes fois le commencement du jour pour la corruption de la nuit. Toutefois, si cet état est réellement visible, et si l'on ne doit le constater qu'avec précaution, il est. L'afflux du génie humain ne se projette pas toujours avec la même violence dans tous les moyens d'expression où il se prouve : ce sont comme des organes spirituels, il arrive qu'ils se fatiguent, et que la force et la sève de vie se portent plus volontiers dans les unes que dans les autres. »

Cette livraison de la *Nouvelle Revue* s'offre encore remarquable par deux proses courtes, l'une de Jules Renard, l'autre vraiment belle de M. Paul Claudel, *Le Cocotier*. Voici cette dernière :

« Tout arbre d'Europe se tient debout comme un homme, mais immobile ; enfonçant ses racines dans la terre, il demeure les bras étendus. Ici, le sacré banyan ne s'exhausse point unique : avançant son bois contre une poutre, des fils en pendent par où ils retournent chercher le sein de la terre, semblable à un temple qui s'engendre lui-même. Mais c'est du cocotier que je veux seulement parler.

» Il n'a point de branches ; au sommet de sa tige il érige seulement une touffe de palmes.

» La palme est l'insigne du triomphe, elle qui, aérienne, parure de la cime, s'élançant, s'élargissant dans la lumière où elle joue, participe à une liberté sublime. Dans le jour chaud et le long midi, le cocotier ouvre, écarte ses palmes dans une extase heureuse,et,au point où elles se séparent et divergent comme des crânes d'enfants, s'appliquent les têtes grosses des cocos. C'est ainsi que le cocotier fait le signe de montrer son cœur. Car les palmes inférieures, tandis qu'il s'ouvre jusqu'au fond, se tiennent affaissées et pendantes, et celles du milieu s'écartent de chaque côté tant qu'elles peuvent, et celles du haut, relevées, comme quelqu'un qui ne sait que faire de ses mains ou comme un homme qui montre qu'il s'est rendu, font lentement un signe. La hampe n'est point faite d'un bois inflexible, mais annelé, et comme une herbe souple, longue, elle obéit au désir de la terre, soit qu'elle se porte vers le soleil, soit que, sur les fleuves rapides et terreux ou au-dessus de la mer et du ciel, elle incline sa touffe énorme.

» La nuit, revenant le long de la plage battue avec une écume formidable par la masse tonitruante de ce léonin océan Indien que la mousson du sud-ouest pousse en avant, comme je marchais sur cette rive jonchée de palmes pareilles à des squelettes de barques et d'animaux, je voyais à ma gauche les cocotiers, comme d'énormes araignées, grimper contre le ciel crépusculaire. Vénus, telle qu'une lune trempée des plus purs rayons, faisait un grand reflet sur les eaux. Et un cocotier, se penchant sur la mer et sur l'étoile, comme un être accablé d'amour, faisait le geste d'approcher son cœur du feu céleste. Je me souviendrai de cette nuit alors que, m'en allant, je me retournai. Je voyais pendre de

grandes chevelures, et, à travers le haut péristyle de la forêt, je voyais le ciel où l'orage posant ses pieds sur la mer s'élevait comme une montagne, et au ras de la terre la couleur pâle de l'Océan.

» Je me souviendrai de toi, Ceylan! de tes feuillages et de tes fruits, et des gens aux doux yeux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux quand, les larmes aux yeux, accablé d'une touchante douceur, j'allais sous ton ciel pluvieux en mâchant une feuille de cinnamome! »

Le numéro de septembre du **Coq Rouge** s'ouvre sur un délicieux fragment de M. Demolder, sur de beaux vers de M. Verhaeren, un conte triste et doux de M. Louis Delattre. Egalement à ce numéro, un remarquable *Essai de Philosophie* de M. Hippolyte Fierens-Gevaert :

« Dès la première révélation esthétique — que M. Spencer appelle le *choc*, — la vie de l'objet perçu se traduit par une image abstraite dans le cerveau de l'artiste. L'harmonie et l'accord immanents des formes lui suggèrent des visions idéales. Elles se fixent en lui, s'incorporent avec son être, s'augmentent de toutes les vibrations organiques de l'individu et, à un moment donné, jaillissent matérialisées et vivantes des mains du poète, du peintre, du musicien ou du sculpteur. La faculté de reproduire tout ce qui *est* dans la nature prend donc naissance dans la vertu affective qui rattache les êtres au système des générations et des faits successifs. En somme, le mouvement initial de l'art est dépendant d'une extrême sensibilité d'amour. Il est donné aux artistes d'aimer avec des sens plus perfectionnés tout ce que l'homme perçoit, devine, suppose — les formes apparentes aussi bien donc que les principes indiscernables — tout ce qui, par conséquent, est relié à la chaine de la vie universelle, tout ce qui se répercute en nous, soit par la matière soit par l'esprit.

» *C'est la vie qui est le but de l'art*, et cette vie, l'artiste la puise dans son âme où viennent se refléter et se combiner toutes les impressions reçues du dehors. Ces impressions, aussi bien que les éléments constitutifs de la vie, sont de deux ordres différents : les unes s'éveillent au contact de nos sens avec la matière ; les autres, plus vagues, plus indéterminées, sont le fruit d'une union entre la pensée et l'organisme incorporel des mondes. « La face de l'Univers était devant Léonard de Vinci », a dit M. Séailles. Il entend par là que le grand artiste de la Renaissance non seulement a compris et aimé les formes sensibles, matérielles, mais qu'il s'était pénétré de l'idée du cosmos qui embrasse l'infini détail de choses « et fait apparaître dans le monde l'harmonie de la pensée divine ».

» Quelques rares et grands artistes ont pu transcrire dans leurs œuvres ce sentiment de ce qu'on appelle l'inconnaissable. Plus l'art donne à l'esprit les qualités de la matière, moins il est apte naturellement à rendre l'imperceptible et l'absolu. La sculpture n'offre pas d'exemple de cette préoc-

cupation. Deux grands peintres, le Vinci et Rembrandt, ont découvert la vie « en dehors des surfaces de la vie réelle ». De tout temps les penseurs et les poètes ont pourtant eu l'intuition de cette connexité entre l'homme et l'Infini. C'est la base même des Religions; Tolstoi l'appelle le sens de la vie. »

Et, ce sens de la vie, M. Hippolyte Fierens-Gevaert sait fort bien en apprecier la valeur, lorsqu'il dit : « Il faut que l'art s'appuie largement, ouvertement, sur les indestructibles liens qui nous rattachent au passé et au présent. »

Le cinquième numéro de l'**Epreuve Littéraire** contient des poèmes de MM. Stuart Merrill, Fontainas, de Souza, Hirsch et Lebey. Voici le sonnet de M. Stuart-Merrill :

D'avoir, roi, ravagé les rivages de cette mer
Où ses galères, tremblant du tonnerre des trompettes,
Mordaient, dans l'écume et le sang, de leurs rostres de fer
Les tours en feu d'où sifflaient les flèches des arbalètes,

Il se lassa. Donc, dans ses palais, loin des flots amers,
Il laissa mourir son âme au son des flûtes de fête,
Esclave des enchanteresses qui parfument l'air
De danses, et des bouffons qui poussent des cris de bêtes.

Mais l'Archange noir qui veille à l'horloge du destin
Cria ! La couronne chut sur la pourpre avec le sceptre,
Et l'on vit aux doigts du roi les écailles de la lèpre.

Et quand ses funérailles étonnèrent le matin
De musiques et d'étendards, nul sous le char qui grince
Ne lança de fleurs, sauf un enfant fou, le futur Prince.

Le dernier sommaire, fort compliqué et fort choisi, de **l'Idée Moderne**, commence par une traduction de M. Charles-Henry Hirsch de fragments des *Propos de Table* de Coleridge. Au premier de ces fragments le poète établit un parallèle entre le *Faust* de Gœthe et le *Michel Scott* qu'il se proposait d'écrire. Le jugement de l'auteur anglais sur le maître allemand n'est pas dépourvu d'intérêt, toutefois la base de son drame, comme celle de l'ouvrage de Gœthe, pourrait bien remonter à la même source, celle de l'*Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, grand magicien, et sa vie épouvantable*, du vieux Palma Cayet : les intentions à la sorcellerie en font foi. — Dans sa traduction des *Sonnets* de Shakespeare, François-Victor Hugo rappela l'intervention de Coleridge en faveur de la mémoire outragée du grand poète. Le second fragment traduit par M. Hirsch semble faire partie de cette page généreuse et digne. Le même fascicule de l'*Idée Moderne* contient des poèmes de MM. Verlaine, Kahn, Vielé-Griffin, Maeterlinck, celui-ci de M. Albert Samain :

Ce soir, ta chair malade a des langueurs inertes ;
Entre tes doigts fiévreux meurent tes beaux glaïeuls.
Ce soir, l'orage couve ; et l'odeur des tilleuls
Par instants fait pâlir tes lèvres entr'ouvertes

Les yeux plongeant au noir des campagnes désertes,
Nous sentons croître en nous, sous la nue en linceuls,
Cette solennité tragique d'être seuls,
Et nos voix d'un mystère anxieux sont couvertes.

Parfois brille, livide, un éclair de chaleur,
Et son éclat subit, inondant ta pâleur,
Te donne la beauté fatale des Sibylles.

L'ombre devient plus chaude et plus sinistre encor ;
Et, brûlant dans l'air noir, nos âmes immobiles
Sont comme deux flambeaux qui veilleraient un mort.

Et des vers et des articles signés : Albert Saint-Paul, Camille Mauclair, Paul Fort, etc...

A l'**Art Jeune** (Septembre) de courts mais très beaux fragments de M. André Gide, d'où cet extrait :

Je sais la source où j'irai rafraîchir mes paupières,
Le bois sacré, j'en connais le chemin.
Les feuilles, la fraîcheur de cette clairière,
J'irai le soir quand tout saura s'y taire
Et que déjà la caresse de l'air
Nous invitera plus au sommeil qu'à l'amour.

Source froide où toute la nuit va descendre,
Eau de glace où le matin transparaîtra
Grelottant de blancheur. Source de pureté.
N'est-ce pas que je vais retrouver dans l'aurore,
Lorsqu'elle paraîtra,
La saveur qu'elle avait quand j'y voyais encore,
Avec étonnement, les clartés et les choses,
Quand j'y viendrai laver mes paupières brûlées.

Plus loin, des vers de MM. Verhaeren, Roussel et Toisoul. Deux proses robustes ; l'une, abondante de vie, de M. Henri Van de Putte ; une autre, admirable, de M. Eekhoud : *le Tribunal au chauffoir*, avec, en tête, cette dédicace lapidaire, d'un beau courage :

A Monsieur OSCAR WILDE,
au Poète et au Martyr Païen,
torturé au nom de la
Justice et de la Vertu Protestantes

Une revue nouvelle vient de se créer à Verviers, sous le titre **L'Art Wallon.** Au programme, les collaborateurs manifestent la noble intention de continuer la tâche commencée par *Floréal* et par cette *Wallonie*, parmi nous de glorieuse mémoire. Les deux premiers numéros de l'*Art Wallon* ne démentent certes pas cette belle promesse. On y lit des proses de MM. Paul Gerardy, Léon Paschal, Delchevalerie, Daxhelet, et des poèmes de MM. Richard Ledent et Edmond Rassenfosse. Celui-ci, également, de M. Emile Verhaeren : *La Barque* :

Il gèle — et des arbres ornés de givre clair
Montent au loin, ainsi que des faisceaux de lune ;
Au ciel purifié, aucun nuage ; aucune
Tache sur l'infini silencieux de l'air.

Le fleuve où la lueur des astres se réfracte
Semble dallé d'acier et maçonné d'argent.
Seule, une barque est là, qui veille et qui attend
Les deux avirons pris dans la glace compacte.

Quel ange ou quel héros les empoignant, soudain
Dispersera ce vaste hiver à coups de rames
Et conduira la barque en un pays de flammes
Vers les océans d'or du paradis lointain ?

Ou bien doit-elle attendre à tout jamais son maître,
Prisonnière du froid et du grand minuit blanc,
Tandis que des oiseaux libres et flagellant
Les vents, volent, là-haut, vers les printemps à naître ?

Tous nos souhaits de bienvenue à ce nouveau confrère.

EDMOND PILON.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

« Monsieur le Directeur,

» Quelques petites erreurs à relever dans la biographie de M. Jonathan Sturges parue dans votre numéro d'août : 1° M. Sturges est de plusieurs années plus jeune que ne le veut son biographe, les registres de la mairie du VIIIe en font foi ; 2° M. Sturges fut *rédacteur* en chef, et non « fondateur », de la *Nassau Literary Magazine* : celle-ci fut fondée au XVIIIe siècle, sinon « en 1672 » ; — 3° et Enfin ! M. William Archer « parlait » d'Ibsen, à Londres, avant même le voyage de M. Sturges dans le Nord : celui-ci, d'ailleurs, n'a nullement la prétention d'avoir *découvert* Ibsen et autres Scandinaves, je pense.

» Le souci d'exactitude qui distingue le *Mercure* excusera ces rectifications.

» Bien à vous,

» ALARIC THOME. »

§

Vient de paraître au *Mercure de France* : POÈMES 1887-1892, par Henri de Régnier, volume contenant *Poèmes anciens et romanesques*, *Tel qu'en songe*, augmentés de plusieurs poèmes ; — POÈMES ET POÉSIES, par Francis Vielé-Griffin, volume contenant *Cueille d'Avril*, *Joies*, *Les Cygnes*, *Fleurs du Chemin et Chansons de la Route*, *La Chevauchée d'Yeldis*, augmentés de plusieurs poèmes ; — *Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie*, par A.-Ferdinand Herold, orné de 57 dessins inédits de Paul Ranson ; — *Le Sang des Crépuscules*, par Charles Guérin,

avec un Prélude en musique de Percy Pitt ; — *Le Verger doré*, par Yvanhoé Rambosson ; — *Introduction à une Chimie unitaire (première esquisse)*, par Auguste Strindberg ; — *Les Raisons de Pascalin* (en volume), par Léon Riotor (V. p. 4 des feuilles d'annonces).

Sous presse : un recueil de *Ballades*, par Paul Fort, avec bois et dessins originaux par Emile Bernard, Maurice Dumont, Guérard.

Pour paraître le 15 novembre : *Poèmes*, par Emile Verhaeren, un vol. in-18 contenant *Les Bords de la Route*, *Les Flamandes*, *Les Moines*, augmentés de plusieurs poèmes.

Nous rappelons que nous tirons sur papiers désignés, au choix, avec mention du tirage spécial au nom du souscripteur en tête du volume, tous les ouvrages de notre collection in-18 ; le prix de ces exemplaires est de 15 francs.

On peut dès maintenant nous désigner des papiers pour le *Trésor des Humbles*, de Maurice Maeterlinck, *Aphrodite (L'Esclavage)*, de Pierre Louys, et *De mon Balcon*, de Hugues Rebell.

§

Nous commencerons dans notre prochaine livraison la publication d'un roman de M. Louis Dumur : *Pauline, ou la Liberté de l'amour.*

Nous devons déclarer, au sujet de la décision que nous avons prise d'insérer d'une façon suivie des romans, que notre intention n'est point de restreindre la place aux autres matières : toutes les fois que l'utilité en apparaîtra, nous ajouterons des pages, *sans augmentation des prix du recueil.* C'est ainsi que la présente livraison est tirée sur 144 pages au lieu de 128, et que la suivante, dans laquelle nous publierons la fin du roman de M. Pierre Louys et le commencement de celui de M. Louis Dumur, sera de 160 pages. Nous donnerons par ce moyen dans l'année les matières de *plus de douze forts volumes* in-18.

§

Le nº 5 de l'**Ymagier** vient de paraître, en même temps que le tome I, broché sous couverture spéciale. Voir, parmi nos pages d'annonces, le sommaire du nº 5 et les conditions de vente du tome I, dont l'édition complète, avec les primes, est presque épuisée, et ne se délivre plus, meme à prix majoré, qu'aux souscripteurs du tome III. Cette édition, conservée en fascicules, titre et couverture à part, sera, sur commande seulement, brochée avant livraison.

§

Notre collaborateur Laurent Tailhade rentre à Paris, après une saison passée à Barèges, et se dispose à « vitupérer les arsouilles » à l'instar de son ami Tybalt, dont l'humeur redoutable s'épanche hebdomadairement à l'*Echo de Paris* en de si délicieuses phrases.

§

M. Pierre Louys prépare un nouveau roman : *Le Ravissement de Psyché.*

Dans le courant du mois de novembre, au Théâtre Mondain, cité d'Antin, Mme Eugénie Nau donnera une audition des poèmes de : Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, A. C. Swinburne, Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Jules Laforgue. Jean Moréas, Gustave Kahn, Pierre Louys, Henri de Régnier. Une causerie de M. Camille Mauclair précédera et commentera la récitation de l'artiste.

Pour renseignements, écrire au Théâtre Mondain, cité d'Antin, ou à Mme Eugénie Nau, 4, rue des Bauches, à Passy.

§

Théâtre de l'Œuvre. *Paris, 23, rue Turgot, et Bruxelles, Amsterdam.* — Le Théâtre de l'Œuvre s'est imposé à Paris comme à l'étranger par son éclectisme et la bonne volonté de son effort d'art. Lors de sa fondation, il fut déclaré qu'il serait ouvert à toutes les tendances : il s'établit cette année régulièrement à Bruxelles et à Amsterdam, mais il subsiste à Paris dans sa forme primitive. Huit soirées seront données, comme par le passé, à ses membres honoraires. Chaque spectacle, cette saison, appartiendra à l'un des huit grands cycles du théâtre : chinois, hindou, grec, du moyen âge, de la renaissance anglaise et espagnole, du mouvemant contemporain félibre et nordiste). Voici d'ailleurs les pièces au programme :

Inde. — *Çakountala*, adaptation par A.-Ferdinand Herold.

Grèce. — *L'Assemblée des Femmes*, d'Aristophane, adaptation de M. Tristan Bernard.

Moyen age. — *Le Mystère de la Reine de Hongrie. Le Jeu d'Adam.*

Renaissance espagnole. — *L'Alcade de Zulaméa*, de Calderon.

Renaissance anglaise. — *Venise sauvée*, d'Otway.

Mouvement contemporain. — Une pièce provençale. *Peer Gynt*, de Henrik Ibsen, musique de scène de Grieg. *La Mort de Tintagiles*, de Maurice Maeterlinck. *Le Songe du Roi Witlaw*, de Jean Lorrain. *Heraklea*, drame en vers, de M. E. Villeroy. *Le Balcon de Gunnar Hedberg*, traduction du comte Prozor.

Le Théâtre parisien de l'Œuvre reste donc le meme ; il continue sa route vers le beau en puisant pour la saison 1895-1896 aux grandes sources de l'histoire : de la Chine à Aristophane, de l'Inde à Calderon, du moyen-âge au mouvement contemporain.

L'adhésion des membres honoraires est reçue aux mêmes conditions que l'année dernière, soit (pour les huit représentations) :

Fauteuil d'orchestre et de balcon.. ...	100 fr.
Loge ou baignoire.....	500 fr.
Fauteuil de première galerie	60 fr.
Autres places...	40 fr.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. J.-M. Gros, Administrateur du Théâtre de l'Œuvre, 23, rue Turgot.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



PAULINE

OU

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR

I

— Vous n'avez pas de cheveux qui tombent, Pauline ?

La jeune femme était à sa toilette.

Elle se retourna vers son mari, qui la contemplait, et répondit en souriant :

— Non, mon ami, cet accident ne m'est pas encore arrivé.

— C'est curieux : moi, je m'aperçois depuis quelque temps que je deviens chauve.

Un silence, et Facial reprit :

— Quel âge avez-vous, Pauline ?

— Ne le savez-vous pas ? Vingt-neuf ans.

— C'est juste. Je ne sais pourquoi j'ai toujours dans l'esprit que vous avez trente ans. Oh ! vous n'en avez pas l'air ! Vous ne paraissez même pas avoir vingt-neuf ans. Mais moi, je deviens vieux. J'ose à peine me figurer que dans six mois j'aurai quarante ans. Quarante ans ! La moitié de la vie d'un octogénaire ! Deviendrai-je octogénaire ? Je l'espère : on vit longtemps dans ma famille. Et puis, je suis encore plein de santé. Tu as connu Derollin ? A quarante ans, c'était un homme fini. C'est qu'aussi personne ne s'est surmené comme

lui. Il passait les nuits, mangeait beaucoup, s'alcoolisait, n'avait aucune régularité de travail. Il n'était pas marié, et changeait de maîtresse trop souvent : c'est mauvais. Bref, il est mort avant-hier dans une maison de santé ; nous l'enterrons aujourd'hui. Ce pauvre Derollin ! Ah ! je me félicite d'avoir été plus sage. Je n'ai point eu de ces aventures ébouriffantes, mais je puis me rendre le témoignage que je suis resté très jeune. Je suis très jeune. N'est-ce pas, Pauline, que j'ai vingt ans ?

Pauline, qui avait écouté le monologue de son mari sans cesser de sourire, quoique avec une nuance d'irritation, répondit :

— Vous avez bien peur de vieillir, mon ami !

Une inquiétude glissa sur le visage de Facial.

— C'est vrai, dit-il. Quelle déplaisante chose que la vieillesse !

— Au fond, dit Pauline, ce sont vos idées qui sont vieilles. Car pour votre personne physique, je suis persuadée, comme vous l'êtes, qu'elle ira sans encombres jusqu'aux extrêmes limites. Mais votre caractère a toujours été vieux ; vous étiez déjà vieux à trente ans, lorsque vous m'avez épousée. Vos habitudes strictes, vos débats perpétuels sur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire, vos jugements implacables sur tout ce qui effraie vos principes font de vous le sage morose, ou simplement, peut-être, le bourgeois timoré que j'ai toujours connu. Avez-vous jamais su ce que c'était qu'un élan de cœur ? Vous taxez cela de folie, et vous avez raison. C'est la sagesse qui constitue la félicité : mais c'est elle aussi qui rend vieux.

— Suis-je si sage que cela ? dit Facial.

— Entendons-nous : vous n'êtes point un philosophe, mais un de ces esprits pondérés qui se figurent planer au-dessus des passions humaines, alors qu'ils ne font que ramper au-dessous. Vous êtes un sage parce que vous n'êtes pas à la hauteur de la folie, et non point parce que vous foulez les sommets tranquilles de la raison.

— Tranchez le mot : un égoïste.

— Plus que cela : un prudent.

— Vous êtes injuste, Pauline. Vous oubliez mon amour pour vous. Si j'étais tellement un égoïste et un prudent, vous aurais-je choisie comme compagne de ma vie ? Mon choix a été heureux, je le veux bien : mais il aurait pu ne pas l'être. Ai-je pesé alors le pour et le contre du mariage ? Non, certes. Je vous aimais. Un égoïste aime-t-il?

— Un égoïste n'aime pas, mais il épouse.

— Alors vous prétendez que je ne vous aime pas?

— Si, vous m'aimez, à votre façon ! Vous ne pouvez pas aimer autrement. Ce n'est pas de l'amour cela, c'est du mariage.

— Comment?

— Mon Dieu, vous insistez ! Ne voyez-vous pas que notre situation est celle de deux plantes qui végètent côte à côte, parce que quelque hasard les a fait pousser dans le même terrain ? Nous habitons une seule maison, nous mangeons à une seule table, nous avons l'habitude de nous voir et de nous sentir, mais nous ne nous sommes point nécessaires l'un à l'autre. Il n'existe pas entre nous cette attraction invincible qui lie fatalement deux êtres et ne peut sans déchirures épouvantables être contrariée ou rompue. Vous m'aimez, je vous aime, comme on aime un appartement lorsque l'on y est confortablement installé et que l'on a l'horreur des déménagements.

— Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Il nous est agréable de vivre en commun : c'est là l'amour, et c'est aussi le mariage. La passion n'a qu'un temps, heureusement. Elle passe comme un accès de fièvre, pour faire place à un tranquille état de bien-être à la fois plus raisonnable et plus doux. Oseriez-vous dire que, même à l'heure qu'il est, je ne suis pas un bon mari ?

— Oh ! vous remplissez vos devoirs.

— Ai-je jamais eu la velléité de chercher ailleurs des satisfactions que je suis accoutumé à trouver chez moi ?

— Votre fidélité n'est pas discutable.

— Avouez donc que je vous aime ?

Pauline secoua la tête. Ce geste de doute exprimait encore plus l'agacement causé par une discussion où elle mettait peu d'intérêt, que le chagrin de n'être pas convaincue par les protestations de son mari.

Facial se leva, s'avança vers Pauline, dont la toilette n'était pas encore terminée, la prit par la taille et posa ses lèvres sur son épaule nue.

— Tenez, dit-il, faut-il que je sois assez jeune !

La porte s'ouvrit, et un petit garçon se précipita dans la chambre :

— Bonjour, maman ! bonjour, papa !

Pauline courut à lui et le pressa dans ses bras.

— Mon cher enfant ! mon Marcelin adoré ! Comment te portes-tu ce matin, mon petit charmeur ?

— Bien, maman.

— As-tu déjà pris ton chocolat ?

— Oui, et je vais aller à l'école. Ma gouvernante m'attend dans l'antichambre.

— C'est très bien, dit Facial d'un ton sentencieux. La nourriture spirituelle est encore plus nécessaire aux enfants que le chocolat.

— As-tu soigneusement préparé tes devoirs ? demanda Pauline. Récite-moi ta déclinaison latine.

L'enfant se campa d'un air grave, concentra son attention et commença :

— *Saluber, salubris, salubre; salubris,* pour les trois genres ; *salubri,* idem ; *salubrem, salubre ; salu...*

Il hésita.

— Eh bien ! dit Pauline, l'ablatif des adjectifs est en *i* : *salubri,* par conséquent.

— Comment, vous savez le latin ? s'écria Facial stupéfait.

— Mais oui, répondit-elle ; du moins ce que Marcelin en sait lui-même. Il m'arrive souvent de le faire étudier.

— Quelle drôle de femme vous êtes !

Lorsque Marcelin fut parti, Facial reprit :

— Nous n'avons eu que cet enfant : c'est tant mieux pour votre beauté et pour l'économie de notre fortune ; mais, en réalité, c'est un tort. Il faut que les femmes soient fécondes ; c'est leur rôle dans la société, et c'est aussi l'intérêt des maris, qui ne tiennent bien leurs femmes que par la maternité.

— Pensez-vous que celui-ci ne suffise pas à défrayer mes devoirs de mère ?

— Oh ! vous êtes admirable. Mais l'enfant devient grand ; il vous échappera bientôt. Ne regretterez-vous pas de ne pas en avoir d'autres qui puissent occuper vos soins ?

— Décidément, c'est à votre tour de me tenir en suspicion ! Mon amour maternel comporte heureusement autre chose que le simple emploi de mon temps ; et lorsque le lycée et plus tard la vie m'enlèveront mon fils, je ne l'en aimerai pas moins et n'en serai pas moins toujours prête à me sacrifier pour lui.

— Ce sont de nobles paroles assurément, et tant que vous serez dans ces sentiments je ne saurai que vous louer. L'amour d'une femme pour son mari et ses enfants est la meilleure garantie du mariage.

Pauline ne put s'empêcher de rire.

— Ne riez pas ! dit Facial. Qu'est-ce que l'amour hors du mariage ? Une passion déréglée dont les conséquences sont terribles pour la société, navrantes pour les individus...

— Oh ! pas de discours ! interrompit Pauline. Qu'est-ce aussi que le mariage sans l'amour ?

— Pardon ! répliqua Facial en s'excitant, le mariage est une institution si solide, qu'il subsiste par lui-même, même sans l'amour. Je soutiens d'ailleurs, comme corollaire à ce que je disais à l'instant et dont vous aviez le mauvais esprit de rire, que le mariage est encore la meilleure garantie de l'amour.

— Ce mot est à double sens, prenez garde.

— Qu'insinuez-vous ?

— Le mariage n'est-il pas souvent un couvert d'honnêteté à l'abri duquel hommes et femmes se livrent tranquillement aux amours les plus libres ?

— C'est que l'institution est abominablement faussée.

— Sans doute, mais il faut compter avec l'hypocrisie des mœurs. Voyez ce que devient alors le mariage : un simple trompe-l'œil.

— L'apparence de l'honnêteté est au moins sauvegardée. C'est déjà quelque chose ; et ne fût-ce qu'à ce titre...

— Où en arrivez-vous ? Vous conserveriez encore le mariage, s'il vous était prouvé qu'il ne sert qu'à favoriser les liaisons irrégulières ?

— Oui. Mais ce n'est là qu'une dernière conséquence de principes fermement arrêtés chez moi. En réalité, le mariage maintient les mœurs.

— Regardez autour de vous. Voyez-vous beaucoup d'époux dont on ne puisse dire : ils ont édifié le mariage légitime comme un mur entre le public et leur vie privée, et, derrière ce mur, il se passe des choses qui ne sont plus légitimes du tout ?

— Il y a nous d'abord, dit Facial.

— Il y a nous, acquiesça Pauline, mais non sans un instant d'hésitation. Ensuite ?

Facial chercha, puis hasarda :

— Les Chandivier.

Pauline se pinça les lèvres.

— Etes-vous bien sûr de la loyauté de M. Chandivier ? demanda-t-elle.

— Chandivier ! assura Facial, c'est un parfait honnête homme !

— Ne protège-t-il pas avec une bienveillance... comment dirai-je ?... exagérée cette jeune comédienne... comment l'appelez-vous ?... Rebecca ?

— Vous savez cela !

— Il ne le cache pas trop.

Facial prit son parti de cette déconvenue.

— Oui, dit-il, c'est vrai. Ou plutôt, ce doit être

vrai : car je ne voudrais pas porter d'accusation qui risquât d'être calomnieuse contre un homme comme Chandivier, que je respecte infiniment. Mais a-t-il bien en sa femme l'épouse qu'il mérite ?

— Julienne ? Elle est charmante.

— Charmante, d'accord, mais peut-être pas irréprochable.

— Que lui reprochez-vous ? Quelques coquetteries !

— L'euphémisme est joli. Voyons, vous qui la connaissez bien : elle a une intrigue avec Sénéchal, le sénateur ?

— Sénéchal ? Dites que Sénéchal est très empressé auprès d'elle.

— C'est ce que je pensais. Et Réderic ? Quelles sont exactement les relations de Réderic avec Mme Chandivier ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je crois qu'entre les deux son cœur balance.

— En somme, est-ce Réderic ou Sénéchal ?

— Ma foi, tantôt l'un, tantôt l'autre.

Facial et sa femme se regardèrent, comprenant tout à coup ce que la conversation avait de ridicule.

— Comme ce que je disais est pourtant vrai ! s'écria Pauline, retrouvant alors le fil des idées. Comme le mariage n'est qu'un trompe-l'œil ! Il en impose tellement, que nous-mêmes, dans un entretien intime, nous nous laissons abuser par la situation légale de deux personnes dont nous connaissons pertinemment les mœurs : vous défendez Monsieur pied à pied, je défends Madame avec non moins de discrétion, et nous savons fort bien l'un et l'autre que Monsieur a une maîtresse et que Madame a deux amants.

— Chut ! chut ! ménagez vos expressions.

— Encore ! Sentez-vous l'effet du mur, même quand nous perçons à travers ?

— Je vous en prie, Pauline, observez un peu plus les conventions. Il y a une manière d'exprimer les choses, des réticences que nous devons employer lorsque nous parlons de gens honora-

blement connus et qui de plus sont nos amis. Leur réputation est absolument intacte.

— Oh ! je le sais : le public ne se doute de rien, les précautions sont prises. Et quand même ce serait le secret de Polichinelle — et peut-être l'est-ce — tant qu'il n'y a pas de scandale, les époux adultères ont droit à tous les respects d'un monde qui n'exige que les formes et devant qui l'on peut à plaisir jouer des gobelets, pourvu qu'on fasse passer muscade.

— Vous êtes sévère !

— Tout à l'heure, c'est vous qui l'étiez.

— Que disais-je ? Que l'amour dans le mariage était le seul vraiment utile et vraiment sain. Je le maintiens. De toute ma conscience d'honnête homme, je flétris ceux qui contreviennent à cette loi fondamentale. Mais je ne puis, sous le prétexte que l'adultère se glisse malheureusement jusque dans les unions en apparence les plus correctes, prêter la main aux fauteurs de désordre, qui veulent saper par la base les institutions et bouleverser la société. Si le mariage est parfois mal compris, s'ensuit-il qu'il soit un mal ? Et si ceux qui le comprennent mal comprennent cependant qu'ils doivent en respecter les usages, n'avons-nous pas à les estimer au moins pour leur savoir-vivre et leur bonne tenue ?

— Estimons, je le veux bien : quoique, pour ma part, l'estime n'aille qu'à la franchise.

— Ma chère Pauline, vous êtes trop indisciplinée d'esprit. Dans ce monde tout ne va pas à notre fantaisie ; les principes qui nous règlent nous-mêmes ne sont pas nécessairement ceux des autres. Il faut savoir s'accoutumer à ces contrariétés de la conscience. Qu'avons-nous à exiger, en somme ? La décence : la décence de la vie extérieure, des paroles, des actes publics, des relations civiles. Ce qui se passe derrière ce mur dont vous parlez ne nous regarde pas. Surtout, défions-nous des personnalités. Libre à nous d'avoir des théories et de les appliquer à ce qui nous concerne ; quant au

voisin, il est maître chez lui, et tant qu'il ne heurte pas violemment et de parti pris notre religion, nous sommes tenus envers lui à la même déférence. Le juste milieu, ma chère, en tout le juste milieu ! Vous manquez en général du calme et de la souplesse qui conviennent à l'existence. Vous êtes exaltée, Pauline, et rien n'est plus nuisible au bon équilibre des facultés morales et intellectuelles que cette perpétuelle excitation contre ce qui froisse tant soit peu les sentiments. Certes, votre âme est noble ! Mais elle est d'une susceptibilité exagérée. Vous prenez parti pour ce que vous croyez généreux avec une ardeur qui vous honore : mais vous oubliez trop que la vie est faite de concessions. Souvenez-vous du juste milieu!

Et heureux d'avoir infligé à sa femme cette leçon de juste milieu, Facial respira, prit son air gai des heures où il était content de lui, s'apaisa dans son triomphe.

Pauline ne se donna pas le plaisir de jongler avec les contradictions et les lieux communs qui composaient, comme d'habitude, la conversation de son mari. Elle préféra garder pour elle ce qu'elle aurait pu répondre et qui n'aurait servi qu'à égarer Facial dans un nouveau discours. Elle le connaissait. Maintes fois déjà elle avait essuyé ses exhortations. Elle savait d'avance et par le menu ses propos. Pourquoi parler ?

Lorsqu'elle fut habillée :

— Déjeunerez-vous avec moi, mon ami ? demanda-t-elle.

— Non, pas aujourd'hui, dit Facial. Nous enterrons ce pauvre Derollin, comme je vous l'ai appris. C'est à midi. Ne m'attendez pas..... A propos, votre soirée est-elle libre, lundi ?

— Pourquoi ?

— Chandivier a une loge au Théâtre-Français ; il nous invite.

— Que joue-t-on ?

— Je ne sais pas. La petite Rebecca débute.

— Ah ! ah ! fit Pauline.

— Au reste, continua Facial, ce n'est qu'un bout de rôle insignifiant. Mais Chandivier jubile d'avoir réussi à pousser Rebecca jusque dans la Maison de Molière. Et il faut avouer qu'il a lieu d'être fier de son influence. Un accessit de comédie et deux fours noirs à l'Odéon étaient un peu durs à faire avaler comme antécédents ! La petite n'a pas plus de talent qu'une borne.

— Madame y sera ?

— Madame y sera, cela va sans dire.

— C'est étrange.

— Mais non.

— Vous tenez beaucoup à cette soirée?

— Oui. Pourquoi n'irions-nous pas ?

— Oh ! je n'y vois aucun inconvenient.

— Les Chandivier sont des gens très bien.

— Des gens très bien.

Pauline prononça ces derniers mots avec une ironie mal dissimulée. Il lui était difficile, malgré son habitude de la société, de rester impassible devant ces compromis incessants entre la morale et les mœurs.

— Sapristi ! s'écria Facial en tirant sa montre. Onze heures et demie ! Et ce pauvre Derollin qu'on enterre ! Il ne faut pas que je manque les obsèques. J'espère y rencontrer Sénéchal ; je le tâterai au sujet de ma décoration.

— Celui-là, dit Pauline, vous le rencontrerez comme vous voudrez chez les Chandivier.

— Je sais : mais aux cérémonies funèbres les gens sont toujours beaucoup plus abordables.

Et Facial partit, après avoir donné un baiser rapide à sa femme.

II

« Quel mari ! songeait Pauline. Comme il est différent de moi ! Il a des idées étroites que je n'ai pas et de larges tolérances dont je suis incapable. Il aime le bel ordre social ; et je souffre de le savoir superficiel et menteur. Il s'applaudit de ce qui me navre, se lamente de ce qui me console. Nos âmes

sont aux antipodes. Il a peut-être raison, mais je sens la vie avec une telle divergence, que je ne puis que lui donner tort. Jadis, j'essayais de le comprendre; maintenant, je fuis jusqu'aux discussions avec lui. Quelle âme banale! comme il se repaît avec plaisir de cette existence frelatée! Je l'ai bien jugé, lorsque je l'ai appelé un égoïste et un prudent. S'est-il rendu compte de ce que cela signifiait ? Un égoïste : un homme qui non seulement n'aime et ne satisfait que lui, mais entend imposer ses goûts et ses doctrines, et n'admet pas qu'on puisse se mouvoir dans un autre ordre d'idées que le sien ; un prudent : c'est-à-dire un médiocre, dont par conséquent ni les goûts, ni les doctrines ne sont originaux, mais qui ramasse dans le domaine public les formules les plus usées pour en confectionner sa personne morale. Un égoïste encore, dans la pratique de la vie, par le souci qu'il a de sauvegarder ses plus minces intérêts, fût-ce aux dépens de ses dogmes, lorsqu'ils se trouvent en opposition ; et un prudent toujours, par sa pusillanimité devant ceux qui ont l'opinion pour eux. Comment se fait-il que j'aie supporté pendant dix ans un homme qui m'est si étranger ? Je sais qu'autrefois je ne réfléchissais pas sur moi-même avec l'intensité d'aujourd'hui. Je n'ai cependant jamais été docile à me plier aux servitudes. Mais l'habitude nous maîtrise : on commence à céder par bienveillance, on continue par amour de la paix ; jusqu'au moment où l'exaspération même de cette résignation déchaîne une tempête d'autant plus violente qu'elle a été plus longtemps retenue. Il y a des jours où je suis sur le point de haïr mon mari. Ce que je sais, en tout cas, c'est que je ne l'aime plus. L'ai-je jamais aimé ? »

Sur cette interrogation douloureuse, d'anciens souvenirs se firent jour.

Elle vivait alors chez une vieille tante, qui l'avait recueillie elle et les rentes qu'elle tenait de son père. Elle était quasi orpheline. Son père mort, sa

mère internée dans une maison de santé. A dix-huit ans, l'existence retirée qu'elle avait menée jusqu'ici changea. On lui fit voir du monde. La vieille tante rouvrit pour elle son salon. Parmi les hommes qui lui furent présentés se trouvait Facial. Elle l'avait aperçu jadis dans la maison de ses parents, alors qu'elle courait encore en robe courte. Facial, qui en était à sa première moustache, se mêlait dejà d'être sérieux. La fillette n'avait eu que peu de rapports avec lui. Lorsqu'elle le revit chez sa tante, elle le reçut cependant avec moins de froideur que les autres, pour la raison qu'il ne lui était pas complètement inconnu. Ils se dirent les choses d'usage :

— Comme vous voilà transformée ! Je ne faisais guère attention à vous, autrefois. Maintenant, vous êtes une demoiselle accomplie, d'une éducation parfaite. Vous devez avoir bien des admirateurs !

— En vous comptant ?

— Le tout premier.

Quelques soirées musicales, un ou deux bals, où il fut empressé. Ils jouèrent une fois la comédie.

Un jour enfin :

— Mademoiselle Pauline — permettez-moi de vous donner ce nom en une circonstance aussi solennelle — je voudrais vous faire une question, à laquelle je vous prie de répondre avec la gravité qu'elle comporte. Que pensez-vous du mariage ?

— Mais, ce que tout le monde en pense, repondit la jeune fille : le mariage est un lien sacré unissant deux personnes qui s'aiment.

— Très bien, et c'est ainsi que je l'entends moi-meme. Malheureusement, tout le monde ne pense pas comme nous. Trop de gens ne font du mariage qu'une affaire et engagent leur existence sans engager aussi leur cœur. Les hommes recherchent une dot, une alliance utile à leur carrière ; les femmes un nom, l'indépendance, que sais-je ? Je ne suis pas plus de ceux-là, que vous n'êtes, je

l'espère, de celles-ci. Certes, un mariage doit toujours présenter quelque chose d'honorable pour les deux parties : mais la raison principale de cet acte important ne saurait être que l'amour. Est-ce bien là votre opinion ?

— Oui, Monsieur.

— J'en suis heureux, car je ne vous cacherai pas, Pauline, que je vous aime ; et si ce sentiment trouve quelque écho dans votre cœur, mon vœu le plus cher serait de vous épouser.

A cette déclaration attendue, Pauline ne se troubla pas trop. De la meilleure foi du monde, elle mit sa main dans celle de Facial et lui avoua que, de tous les hommes qu'elle avait vus jusqu'ici, lui seul avait su lui plaire.

— Vous m'aimez donc ! s'écria celui-ci avec une douce joie.

Et le « oui » fatal, aussi sincère qu'il pouvait l'être alors, sortit sans inquiétude des lèvres de la jeune fille.

Le lendemain, Facial la demanda officiellement en mariage à la vieille tante et fut agréé.

Deux mois après, ils étaient unis.

« Extraordinaire illusion, pensait Pauline, que celle de la vierge qui se figure qu'elle aime, lorsqu'elle ne sait pas ce que c'est que l'amour ! De gaieté de cœur, elle se lie pour la vie avec un homme pour lequel elle n'éprouve pas d'aversion, sans se demander ce qui arrivera, une fois liée, si elle en rencontre un autre qu'elle aime. A-t-on le droit d'exiger d'elle qu'elle connaisse son avenir et qu'elle discerne du premier coup celui qui doit être son véritable époux ? Hélas ! comme tant d'autres, j'ai cru faire un mariage d'amour ! Je me serais révoltée contre qui aurait osé me dire que je n'aimais pas mon fiancé. Mais était-ce de l'amour, le sentiment que j'avais pour lui ? Ce sentiment n'a fait depuis que décroître : et mon expérience actuelle de la vie me force à reconnaître que, même à cette époque, ce n'était pas de l'amour. Et c'en eût été, de l'amour, était-ce une

raison pour me lier pareillement? L'âme demeure-t-elle tellement pétrifiée, qu'elle ne puisse se transformer, découvrir en elle d'autres besoins, être agitée de désirs nouveaux ? Nous sommes si instables que c'est se moquer de la destinée que de se contraindre à la stabilité. Où en arrivons-nous alors ? A l'indifférence, si nous ne sommes pas doués d'une trop vive impressionnabilité ; à la rébellion, au crime, au martyre, si nous ne pouvons effacer en nous notre qualité d'êtres sensibles. »

Les premiers mois du mariage passèrent sans peine. Pauline s'amusait de son changement de position plus encore qu'elle ne s'intéressait à la personne de son mari. Le choix d'un appartement, l'ameublement, le train de maison, la toilette dissipèrent son attention sur une foule de sujets extérieurs et récréatifs. Grâce aux revenus de sa dot et à l'argent que gagnait Facial, elle n'était point tenue à des économies irritantes ; et, comme ses goûts n'étaient pas dispendieux, elle pouvait aisément subvenir à ses fantaisies. Puis, ce furent les relations mondaines, les dîners, les réceptions, les visites, ce premier hiver d'un jeune ménage à Paris, si chargé et si captivant. Elle n'eut guère le temps de réfléchir, encore moins celui de rêver.

L'heure vint cependant où, blasée sur ces joies éphémères, elle désira participer à une vie plus intime et plus profonde. Elle reprit possession d'elle-même, discerna ses vrais besoins, reconnut en elle une source imprévue de tendresse et presque de passion. Sans qu'elle s'en doutât, son éducation de femme s'était achevée par le mariage : elle était mûre pour aimer, pour se dévouer et pour souffrir.

Sa première pensée fut son mari. Honnête et simple, aurait-elle pu déjà douter que le seul homme qui eût reçu jusqu'ici ses baisers ne fût capable de lui assurer les ivresses dont son cœur était avide ? Elle remarqua, cependant, que ce qui l'animait était moins une attraction spéciale

de lui à elle, que cet instinct vague et puissant qui pousse la femme aimante à aimer, même sans objet précis qui s'impose irrésistiblement à son amour. Quoique Facial ne lui déplût point, elle ne l'eût point distingué de son propre mouvement. Mais il était son mari : et cette situation en faisait nécessairement aux yeux de Pauline l'être privilégié auquel devaient aller ses caresses, tant qu'il n'existait pas de raison violente pour les détourner sur un autre.

A le connaître de plus près et à vouloir vivre de sa vie, bien des désillusions l'attendaient. Elle s'aperçut vite que leurs deux âmes n'habitaient pas la même région. Celle de Pauline, subtile, idéaliste, eut à souffrir au contact de l'âme empesée, matérielle de Facial. Nul doute que Facial ne fût un homme foncièrement honorable, saturé de bonnes intentions : mais ces qualités ne suffisaient point à constituer le bonheur à deux. Celles, par contre, qui eussent pu captiver Pauline, lui manquaient. Il ignorait les sentimentalités exquises de l'amour, et aux heures rares où il consentait à oublier la terre, son vol court et maladroit l'y faisait continuellement retomber. Peu d'imagination, un sens étroit et rassis des choses, un respect inné pour ce qui est admis, aucune culture personnelle de l'esprit, le désir de paraître et la crainte de se distinguer, autant de dispositions négatives et désagréables qui composaient la vertu de cet homme estimable et contribuaient, plus que de graves manquements, à lui aliéner petit à petit l'affection que sa femme était d'abord bien décidée à lui porter.

Ah ! si elle l'eût aimé ! On ne discute pas celui qu'on aime, on le subit. Mais elle ne l'aimait pas. Il avait donc à la conquérir : conquête facile, puisqu'à ce moment elle n'aimait personne. Encore y fallait-il une dévotion de sentiments et un appareil de séductions dont Facial était vraiment incapable !

Pauline était trop bien élevée pour que son res-

sentiment croissant se manifestât, sinon par de fréquentes lassitudes ou de cruels mots d'esprit ordinairement peu entendus. Mais la tête de la jeune femme travaillait. A cette défaillance du sort, qui, en pâture à ses désirs, lui offrait un mari qu'elle ne pouvait aimer, n'avait-elle à opposer que l'amertume d'une incomprise ou la résignation d'une sainte ?

Une catastrophe menaçait.

Pauline en était là de ses souvenirs, lorsqu'on annonça Mme Chandivier.

— Bonjour, Julienne. Vous me surprenez dans de tristes rêveries.

— Vraiment, chère amie ? Que vous arrive-t-il ?

— Peu de chose : je songe à ma vie.

— Et vous voilà toute mélancolique ! Moi, lorsque je me raconte mon histoire — cela se trouve d'abord rarement, et puis je ne m'en souviens pas bien — j'y vois plus sujet à rire qu'à pleurer. C'est gai, la vie : ou du moins, c'est amusant. Je sais qu'il y a beaucoup de misère dans le monde ; mais quand par la naissance, la fortune, l'éducation, on appartient aux classes privilégiées, que l'on n'a eu ni chagrins sérieux, ni contrariétés humiliantes, et que l'on jouit d'une bonne santé, il faut avoir l'esprit vraiment mal tourné pour ne pas être charmé de l'aventure. Auriez-vous l'esprit mal tourné, Pauline ?

— Peut-être ; j'envie parfois les femmes du peuple, qui, moins favorisées, exigent moins de l'existence.

— Et quelles sont vos exigences ?

— Une seule : le bonheur.

— Nous tournons dans un cercle vicieux.

— Je m'en aperçois.

— Ah ça ! dit Julienne avec enjouement, que vous faut-il de plus ? Un mari ? Vous l'avez. Un enfant ? Vous l'avez. De l'argent ? Vous en avez. Des distractions ? des goûts ? des relations ? Vous avez tout cela. Il ne tient qu'à vous d'en profiter pour votre plus grand plaisir. Peut-être, ajouta-t-

elle malicieusement, n'êtes-vous pas très heureuse en ménage? Mais non, vous m'avez toujours assurée du contraire.

— C'est vrai, répliqua Pauline qui ne voulait pas se laisser interroger par Julienne; c'est vrai, et lorsque je cherche des raisons valables à mon mécontentement, je n'en trouve pas. Attribuez-le à mon caractère, moins propice que le vôtre, ou aux idées noires qui, sans qu'on sache pourquoi, troublent les meilleures volontés, et n'en parlons plus. Parlons de vous, continua-t-elle pour prendre à son tour l'offensive : qu'avez-vous fait toute cette semaine que je ne vous ai pas vue?

J'ai bien des choses à vous raconter. Vous savez que je n'ai pas de secrets pour vous, et que je me plais à vous tenir au courant des moindres événements. Imaginez-vous que je suis réconciliée avec Arthur.

— Arthur? fit Pauline sans comprendre.

— Oui, Sénéchal, le sénateur. Vous ne saviez pas qu'il s'appelle Arthur?

— J'ignorais même que vous fussiez brouillés.

— A mort, depuis deux mois. Je ne le voyais plus. Hier, enfin, il me revient, contrit, repentant, implorant son pardon pour la scène ridicule qui avait été cause de notre querelle. Je le lui accorde délibérément. Là-dessus, il tire de sa poche un écrin, l'ouvre, m'exhibe un charmant bracelet de turquoises et me l'offre pour sceller la paix. Je me drape alors de toute la dignité que je puis rassembler, je le considère calmement et je lui dis en propres termes : « Pour qui me prenez-vous, Monsieur? Je n'ai pas l'habitude de recevoir des présents de mes amis, surtout dans de pareilles circonstances. Mon mari gagne assez d'argent pour me donner des turquoises quand j'en ai envie. Si j'ai eu quelques bontés pour vous et si je suis disposée à oublier le passé, ce n'est pas pour d'autres intérêts que celui de votre personne. Je ne veux pas qu'il y ait dans nos rapports l'ombre d'une vénalité. » Ce petit discours a fait le

meilleur effet. Il m'a appelée une Danaé armée d'un parapluie. Je ne sais pas ce que cela veut dire, mais ce doit être un compliment. Néanmoins, comme les turquoises étaient jolies, j'ai fini par les accepter. « Allons ! a dit Arthur, vous fermez votre parapluie : il fait de nouveau beau temps. » Comment trouvez-vous mon histoire ?

— J'en suis heureuse pour vous. Mais quel était le sujet de la querelle ?

— Arthur était jaloux de Réderic. De quoi venait-il se mêler ? Réderic est un charmant garçon. Ne suis-je pas libre de le recevoir chez moi comme je veux et autant que je veux ?

— Et M. Chandivier ?

— Mon mari ?... Mon mari n'entend pas que je sois chez lui comme au couvent. Nous recevons beaucoup. Parmi les hommes qui fréquentent notre maison, il y en a naturellement qui me plaisent plus que les autres. Ceux-là reviennent plus souvent. Mon mari a d'autant moins à s'en offusquer, qu'il les trouve lui-même très agréables. Le reste ne le regarde pas.

— J'adore votre sérénité.

— Mais, ma chère, le mariage n'est pas un enfer. C'est un état-civil. Pourquoi voulez-vous que nous autres femmes aliénions notre liberté sous prétexte que nous échangeons notre nom contre celui d'un homme ? Cet acte nous vaut, au contraire, l'indépendance. En règle avec la société, nous avons le droit désormais d'écouter les propos flatteurs murmurés à nos oreilles par de séduisants amis, nous montrons nos épaules et nos gorges dans les bals, nous conversons avec aisance sur les sujets qui piquent notre curiosité et qui nous étaient auparavant défendus, nous lisons les livres jadis mis sous clé, tous les rêves que créait subrepticement notre imagination deviennent la réalité, nous sommes maîtresses de nous donner à qui nous aime et d'aimer qui nous semble aimable. Qu'y a-t-il là de si triste, et comment peut-on souffrir du mariage ? Il y a des maris

tyrans, jaloux, insupportables, j'en conviens ; et les femmes qui en sont affligées me paraissent fort malheureuses. Mais le cas est relativement rare : ce n'est, au moins, ni le vôtre, ni le mien. Et puis, une femme de quelque intelligence sait toujours se tirer d'affaire.

— Rien n'est facile, en effet, comme de tromper son mari, si jaloux qu'on le suppose.

— Tromper ! tromper ! C'est un mot bien gros et surtout bien démodé. Qui trompe-t-on ? Personne. Il ne s'agit point, sans doute, de mener ostensiblement une vie déréglée : nous avons trop le sens des proportions et de ce qui sied à notre rang et à notre monde ! Mais en voilant discrètement les mystères de notre cœur, nous n'avons en aucune façon l'intention de tromper. Le sentiment qui nous retient est plutôt une pudeur qu'une hypocrisie. Vous imaginez-vous le charivari que cela ferait, si chacun criait ses petites affaires sur les toits ! Ma chère, nous restons silencieuses tout simplement, sans y mettre de mauvais desseins, parce que l'amour s'effarouche du bruit et ne s'épanouit qu'à l'ombre. L'amour conjugal lui-même agit-il autrement ? Non, n'est-ce pas : nous ne faisons guère part au public des relations plus ou moins intimes que nous avons avec nos époux. Le public ne voit le mari que dans ses fonctions de cavalier, au bal ou au théâtre, de maître de maison et de père de nos enfants ; le reste lui echappe et doit lui échapper. N'est-ce point aussi par un esprit de délicate charité que nous cachons aux hommes à qui nous nous donnons, époux ou amants, que nous nous sommes données à d'autres ? Chacun d'eux, s'il est intelligent, doit se douter qu'il n'est pas seul : mais à quoi bon le lui faire savoir ? Ce serait d'une extrême incivilité.

— Cela est très naturel, fit Pauline, surtout quand vous le dites. *Pour vous*, accentua-t-elle, cela n'offre vraiment aucune difficulté. Je comprends qu'avec de pareilles idées vous vous sentiez libre. Vous me faites l'effet d'être très heureuse.

— Très heureuse, je vous le jure.

— Vous avez résolu là un grave problème.

— Et, comme vous le voyez, la solution est à la disposition de tout le monde.

— C'est-à-dire de ceux pour qui *liberté* n'implique rien de plus que la simple possibilité de satisfaire leurs caprices.

— Que vous faut-il d'autre ?

— La liberté morale.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est juste, répondit Pauline; j'oubliais que vous êtes heureuse : vous ne pouvez pas savoir ce que c'est.

— Ne cherchez-vous pas un peu midi à quatorze heures, ma chère ?

— Que voulez-vous ! Chacun n'habite pas sous le même méridien.

— Je crois que ce qui vous trouble est l'apparente hypocrisie qu'il y a à ce que nous gardions le secret de nos amours. Vous voudriez l'amour au grand soleil. Ne voyant dans l'amour qu'un bien, vous vous demandez pourquoi on le cache comme le mal. Vous avez raison, et dans le pays d'Utopie on doit aimer comme vous le desirez. Mais vous ne tenez pas compte de ces affreuses passions humaines qui s'appellent la jalousie, l'amour-propre, la médisance, la domination, l'intolérance. Concevez-vous les précautions à prendre pour n'offenser personne, ne pas provoquer une mêlée générale et faire régner un peu de paix sur cette pauvre terre, où il y a d'ailleurs tant d'occasions de se battre ?

— Oui, dit Pauline, et cela revient justement à ce que je disais, c'est qu'il faut manquer de sens moral pour ne pas s'apercevoir que cette liberté de l'amour dont vous vous prévalez n'est, en réalité, que la pire des tyrannies.

— Voyez, pourtant, ce qui m'arrive, reprit Julienne, qui n'était pas d'humeur à soutenir longtemps une discussion de principes et préférait s'en référer aux incidents de la vie quotidienne.

Vous savez que je ne m'inquiète guère de ce que fait mon mari hors de ma maison. Je ne suis ni jalouse, ni curieuse. Il doit avoir, comme tous les hommes, ses aventures. Je ne l'en blâme point. Je ne demande de lui que les égards et le respect auxquels une femme a droit. M. Chandivier a, du reste, toujours observé vis-à-vis de moi une réserve dont je le loue. Ce n'est pas que je n'aie parfois surpris quelques indices de ses infidélités probables. Mais, jusqu'à présent, je ne lui connaissais pas de maîtresse. Or, hier, en même temps que je me réconciliais avec Arthur, j'apprenais, par le plus grand des hasards, que mon mari avait une liaison. Voici comment : enchanté, éperdu, l'âme au paradis, ainsi qu'il me l'affirmait, Arthur était en train de me baiser les mains avec une devotion presque contagieuse, lorsque, sur un mouvement qu'il fit pour se jeter à mes pieds, des papiers s'échappèrent de sa poche, dont un entre autres qui s'ouvrit juste sur mes genoux et où je lus distinctement ce qui suit : « Mon cher sénateur, j'ai le plaisir de vous annoncer que, sur votre pressante recommandation, Mlle Rebecca, artiste dramatique, vient d'être engagée comme pensionnaire à la Comédie. » La lettre était signée du ministre. Je ne fis ni une, ni deux : « Monsieur, dis-je, une honnête femme n'admet pas dans son intimite un homme qui ose lui déclarer qu'il l'aime, lorsqu'il porte dans sa poche la preuve écrite de ses relations avec une actrice. » Que vouliez-vous qu'il fît ? Qu'il trahît ! Il n'y manqua pas. Doucement, il reprit ses papiers eparpillés, les rangea dans son portefeuille, puis en choisit un, qu'il me tendit en disant : « Vous m'y forcez, ma chère ; ne m'en veuillez pas. » C'était une lettre de mon mari : « Mon cher Sénéchal, mille mercis pour votre aimable intervention. Grâce à vous, ma charmante Rebecca va être au comble de ses vœux. Depuis six mois elle ne rêvait qu'au jour où je lui apporterais, au lieu de bouquet, ce bienheureux engagement... » Bref, il ressortait

clairement de ce billet que, loin d'être la maîtresse d'Arthur, Mlle Rebecca était celle de mon mari...

— Il fallait s'y attendre.

— Et je m'y attendais si bien, que, le premier moment de surprise passé, j'ai à peine éprouvé l'ombre d'un dépit. Lorsque j'ai revu M. Chandivier, rien n'eût pu lui faire soupçonner que j'étais au courant de son intrigue. Faut-il tout dire ? Eh bien, je lui sais un gré infini de ne m'avoir jamais laissé deviner par ses paroles ou sa conduite qu'il possédait une maîtresse. Voilà comme je comprends le mariage ! Pensez-vous que cela ne vaut pas mieux que s'il m'eût brutalement annoncé, sous prétexte de franchise, qu'il aimait une autre femme ? A ce compte-là, il y aurait bientôt plus de divorces que de mariages !

— Vous avez raison, Julienne, et vous êtes excellemment conditionnée pour vivre à l'aise dans notre état de société. Que ne suis-je comme vous !

— Vous y viendrez. En attendant, je compte sur vous pour lundi.

— Cette représentation au Théâtre-Français ? Irez-vous vraiment ?

— J'irai. Ne sera-ce point très amusant de voir Mlle Rebecca ? Mon mari m'a beaucoup vanté la pièce : mais je me doute des vraies causes de son subit enthousiasme pour la comédie sérieuse, lui qui, jusqu'à présent, ne fréquentait que les petits théâtres !

— Et vous êtes décidée à ne lui faire aucune observation ?

— Aucune. Tant qu'il reste correct vis-à-vis de moi et vis-à-vis du monde, je ne saurais lui reprocher de prendre des libertés que je suis la première à revendiquer pour moi-même.

— C'est bien là l'idéal du mariage moderne, dit Pauline en manière de conclusion.

Elles causèrent encore de choses et d'autres, puis Julienne se leva pour partir.

— Bien entendu, ma chère, pas un mot de tout

cela à personne. Du reste, je vous sais un tombeau.

Comme Julienne sortait, Marcelin revenait de l'école.

— Oh! le bel enfant! C'est votre fils? Comme il a grandi! Je ne le reconnaissais pas.

Pauline, toute fière, souriait.

— Il vous ressemble, dit Julienne, mais en homme.

Elle le regarda, comme si elle le voyait pour la première fois, admirativement. Et, se penchant vers lui :

— On peut encore vous embrasser, Monsieur?

L'enfant, rougissant, reçut le baiser de la jeune femme.

« C'est curieux, pensa Pauline, il me semble que je suis jalouse. »

Julienne partie, Pauline effaça ce baiser sous les siens. Puis elle s'occupa longuement de son fils, le questionna sur l'emploi de sa journée, causa amicalement avec lui, s'intéressant à ses récits d'école. Attentive et douce, à la fois comme une mère et comme une institutrice, elle lui fit préparer ses devoirs pour le lendemain. Une de ses plus réelles joies était de suivre pas à pas les progrès de cette jeune intelligence. Quand il eut terminé, miss Dobby, sa gouvernante, vint prendre possession de lui pour la leçon d'anglais, et Pauline se trouva de nouveau seule.

« Hélas! pensa-t-elle, moi aussi je le connais, l'adultère, l'adultère louche, faux, dissimulé, tissu d'expédients infimes et d'abdications de conscience! J'ai savouré jusqu'au cœur ce fruit douceâtre et pervers de l'amour qu'on cache. Je sais ce que c'est que les courses furtives à travers Paris vers l'appartement meublé où, précipitamment, l'on jouit d'un bonheur limité au temps vraisemblable d'une visite à sa couturière; je n'ignore point les rendez-vous élaborés comme les combinaisons d'une diplomatie compliquée; j'ai ressenti les inquiétudes que fait naître tout

regard où l'on croit deviner un soupçon! Ah! l'adultère! — car il faut bien lui conserver ce nom à cet amour qui prend les allures du crime — l'adultère m'est familier! L'enfant que je viens de caresser, cet enfant que j'aime, que j'adore, mon enfant, est un enfant adultérin. »

Et poursuivant le pélerinage de ses souvenirs, avivés encore par la conversation qu'elle venait d'avoir avec Julienne Chandivier, Pauline revécut rapidement l'histoire peu gaie de sa liaison avec le comte Auguste de Hartwald.

Ce fut à l'époque où, Facial lui devenant odieux, elle s'apercevait amèrement de l'erreur qu'elle avait faite en l'epousant, qu'apparut dans sa vie celui qui allait remuer en son cœur de nouvelles couches de sensibilité. On le lui présenta dans un bal officiel :

M. le comte de Hartwald, secrétaire d'ambassade à l'ambassade d'Autriche-Hongrie.

Au premier regard, il la charma. Elle reçut un petit coup électrique, qu'elle reconnut de suite, quoiqu'elle ne l'eût jamais éprouvé. Facial n'avait pas produit cet effet. Jeune, aimable, élégant, Hartwald exerça sur Pauline une action dont il se rendit compte; et il faut croire qu'à son tour la jeune femme ne lui déplut pas, car il s'occupa de la revoir, lia connaissance avec son mari et ne tarda pas à se faire inviter chez eux.

Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis leur rencontre, que Pauline devenait sa maîtresse.

Quelle joie que cette lune de miel de l'adultère, bien plus fertile que l'autre en ivresses aiguës! Dans l'adultère, Pauline mettait de sa volonté, de son désir, de sa personnalité; dans le mariage, elle ne constatait que son inertie, sa faiblesse, son enrôlement. Elle participait à l'adultère; elle subissait le mariage. Cette conviction de la conquête de son indépendance fut si vive, qu'elle en oublia longtemps la fausse position où elle se trouvait, pour ne s'abandonner qu'à son bonheur.

Elle aimait enfin!

Lorsqu'elle pensait à ces deux hommes qui la possédaient, et qu'elle mesurait la distance qu'il y avait de la lassitude ressentie avec l'un, au monde de volupté créé par l'autre, elle ne pouvait que s'écrier avec enthousiasme : J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! Sa sensualite avait été éveillée par ce bel Autrichien, au regard velouté, aux gestes résolus. Elle se livrait à lui avec des frémissements de jeunesse, et son être entier fondait sous ses baisers. N'étaient-ce point là ces délices après lesquelles elle avait soupiré si souvent ?

Son âme n'était point non plus étrangère à cette aventure. Hartwald lui devenait cher chaque jour davantage. Elle eût aimé causer longuement avec lui sur mille sujets, afin de pénétrer sa vie intellectuelle ; elle eût voulu connaître son cœur et partager sa vie morale. Malheureusement Hartwald ne s'ouvrait guère à elle, soit que son caractère froid, sous son masque aimable, le rendît peu communicatif, soit qu'il ne considérât sa liaison avec Pauline que comme une intrigue sans conséquence. Ce manque de confiance causa un réel chagrin à la jeune femme.

Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était grosse de lui, elle le lui annonça avec une douce espérance. L'enfant ne serait-il pas entre eux un lien plus effectif que les heures d'amour ? Hartwald n'en parut pas trop charmé. Ce lien que Pauline cherchait à nouer, il s'employa à le défaire insensiblement. Avant même que Marcelin fût venu au monde, il espaça petit à petit ses rendez-vous, prétextant tantôt d'absorbants travaux, tantôt des voyages à l'étranger. Toujours correct cependant, il s'appliquait à ne donner prise à aucun reproche. Pauline ne pouvait décemment exiger qu'il lui fît le complet sacrifice de sa vie, de ses ambitions, de ses talents.

Peu de temps après la naissance de Marcelin eut lieu un mouvement diplomatique. M. de Hartwald fut nommé ministre d'Autriche à Athènes. C'était la séparation. Quelque chose se brisa

dans le cœur de Pauline. Un pressentiment l'avertit que l'adieu serait éternel. Leur dernière entrevue fut pour elle d'une tristesse profonde. Hartwald se montra particulièrement affectueux, comme s'il comprenait le vide que son absence allait laisser chez cette femme qui l'avait aimé ; quelques larmes d'émotion coulèrent même le long de ses joues d'habitude si calmes. Il promit de rester son amant à distance, de penser à elle, de lui ecrire, de revenir le plus souvent qu'il le pourrait à Paris. Hélas !...

Pauline reçut quelques lettres. Puis, plus rien : un silence de mort.

Un an s'était écoulé, lorsqu'elle apprit le mariage du comte Auguste de Hartwald avec l'héritière d'une des familles les plus aristocratiques de Vienne.

« Quel triste roman ! songeait-elle. Et pourtant, je ne me repens pas d'avoir été la dupe de mon cœur. Il fallait ce dérivatif à la duperie plus grande encore de mon mariage. J'y ai expérimenté ma faculté d'aimer et de souffrir ; j'y ai pris conscience de moi-même. Mais j'y ai vu aussi la vanité de l'adultère. »

Personne ne s'était jamais douté de sa faute. Elle avait évité les confidences auxquelles les femmes se laissent si facilement aller, les imprudences de langage si vite commises, les allusions si tentantes. Rien n'eût pu même faire soupçonner qu'elle avait un secret à cacher. Son mari avait été trompé avec l'habileté la plus consommée.

Le remords ? Pauline ne l'avait pas connu. Il lui aurait fallu se sentir coupable : et vraiment, pleine de sa dignité, de son droit, elle ne pouvait considérer que comme légitime le don d'elle-même fait à l'homme aimé. Sa philosophie était nette à ce sujet; et ce n'était point là une philosophie d'occasion imposée à sa conscience par sa raison ou ses passions et en contradiction avec elle : elle lui apparaissait comme souverainement juste. En quoi était-elle liée à Facial? Le mariage qui les

unissait avait uni leurs corps, leurs biens, leurs noms, non leurs âmes. En conséquence, elle se trouvait libre, à supposer même qu'elle n'eût pas eu le droit de délier son âme si celle-ci avait été liée. Facial l'eût ardemment aimée, qu'elle eût pu éprouver à son égard un sentiment de pitié qui l'eût fait hésiter : mais ce n'était point le cas. Facial était un amoureux trop superficiel, et s'il avait découvert que sa femme le trompait, il eût été blessé bien plus dans son amour-propre que dans son cœur.

Ni le danger, ni le remords ne constituaient donc pour Pauline le vice de l'adultère.

Sa vraie souffrance avait été de sentir sur elle la main de fer de la société, cet étau qui comprime les aspirations, empêche les émotions d'éclater librement et sincèrement, meurtrit ce qu'il y a de meilleur dans l'âme, avilit le caractère, supprime le courage. Alors qu'elle aurait voulu faire couler à pleins bords son ivresse, elle avait dû la contenir et n'en pas laisser filtrer une goutte. Radieuse, il lui avait fallu arrêter les rayons trop ardents qui partaient de ses yeux. Et quand, plus tard, sa sensibilité douloureusement multipliée aurait eu besoin de se répandre en larmes apaisantes, c'est le visage sec et impassible qu'elle s'était vue obligée de faire face au monde qui exigeait d'elle le mensonge d'une attitude. Oh ! feindre ! toujours feindre ! quel supplice pour son âme droite ! Que de fois elle aurait désiré émanciper son amour, briser autour de lui ces barrières qui le retenaient captif, bousculer cet attirail irritant de stratagèmes et vivre à sa fantaisie, comme l'oiseau vole dans les espaces qui lui plaisent. Mais il ne fallait pas y songer : tant de mailles l'enserraient ! Hartwald, le premier, n'aurait point consenti à s'évader avec elle hors des lois. Aux quelques allusions que sa maîtresse avait faites à une vie plus libre, il avait manifesté un tel effroi, que Pauline, intimidée, avait elle-meme eu peur de son audace. Et ses précautions avaient redoublé pour que l'adultère restât bien ce qu'il devait être, le plaisir secret,

défendu, silencieux, qu'on prend à l'insu de tous, dont on rougit de se murmurer l'aveu et dont la divulgation publique serait le déshonneur.

Si c'était là la liberté de l'amour, quelle ironie !

Aussi, après le départ de Hartwald, était-elle restée privée de courage pour tenter de nouvelles expériences et courir à d'autres désastres. Elle avait renoncé à l'amour. Ce qu'elle voyait autour d'elle, le triste spectacle de l'adultère contemporain, contribuait à la maintenir dans la détermination qu'elle avait prise. Il semblait qu'on ne pût pas aimer autrement que de cette façon avilissante. Plutôt ne pas aimer ! se disait-elle.

Les années avaient passé.

Cependant, Pauline avait beau se faire illusion sur sa tranquillité présente, elle sentait bien, au fond, qu'elle n'avait pas encore réellement pris congé de la vie. Elle était jeune, l'avenir s'ouvrait toujours devant elle. Partagée entre sa volonté bien arrêtée de ne plus tomber dans le piège de l'adultère et les aspirations de son cœur qui ne pouvait pas s'abstenir de battre, elle demeurait incertaine d'elle-même, inquiète d'être femme, irritable et sans fondement moral. Lorsque Facial l'avait par trop énervée, elle se laissait aller aux plus amères pensées de révolte. Il fallait que le souvenir de son fils, le visage aimé de son Marcelin s'interposât et l'exhortât à la patience. Pour lui, elle taisait ses griefs. Puis, d'autres fois, dans les périodes d'indifférence, elle s'estimait relativement heureuse. Son mari était bon, commode. Avec lui, elle jouissait d'une douce sécurité. A tout prendre, cela valait mieux, peut-être, que d'être livrée aux hasards du cœur.

Des pas se firent entendre. Pauline tressaillit, arrachée aux souvenirs, qui, malgré tout, sont encore du rêve. C'était Facial qui rentrait.

Il arrivait d'excellente humeur.

— Quelle belle journée ! fit-il. Il faut croire que ce pauvre Derollin avait invité le soleil à son enterrement. Cette promenade m'a fait du bien.

— Y avait-il beaucoup de monde ?

— Oui, oui : Derollin avait des amis. J'ai vu Sénéchal. Nous avons causé pendant le trajet. Mon affaire va très bien. Je compte figurer à l'*Officiel* au nouvel an. Il y a déjà longtemps que j'en ai assez de cette petite fioriture, dit-il en envoyant une chiquenaude sur sa boutonnière, où était noué un ruban de chevalier : c'est le moment de remplacer ça par une rosette.

Facial se mit à raconter par le menu sa journée. Il s'extasia sur le déjeuner qu'il avait fait, avec Sénéchal, à la sortie du cimetière, dans un cabaret du boulevard Montparnasse.

— Il y a des coins ignorés dans Paris !

Les huîtres, le perdreau, le fromage, tout s'était trouvé exquis. On avait servi un cassoulet provençal dont il se pourléchait encore les lèvres. Et quel Chambertin !

— A propos, dit-il négligemment, une nouvelle qui vous intéressera peut-être : les journaux annoncent la mort de M. de Hartwald, décédé à Constantinople... Vous savez, ce M. de Hartwald qui a été ici secrétaire d'ambassade et qui, pendant quelque temps, venait assez souvent chez nous.

— Pauline pâlit. Une violente émotion serra ses tempes. Un instant, tout tourna dans sa tête. Puis, brusquement, elle sentit que des larmes allaient jaillir.

III

Le rideau se levait, lorsque Facial et Pauline arrivèrent. Ils trouvèrent dans la loge M. et Mme Chandivier déjà installés. Pauline prit place à côté de Julienne, tandis que Chandivier, après un rapide serrement de main à Facial, lui soufflat dans l'oreille :

— Attention, elle va faire son entrée.

Facial regarda la scène. La comédienne qui jouait le rôle principal venait de donner un coup de timbre. Une femme de chambre parut : c'était Rébecca.

— « Mademoiselle est auprès de M. le vicomte », eut-elle à dire.

Puis elle sortit.

Facial se tourna vers Chandivier qui rayonnait :

— Mes félicitations, fit-il, elle a très bien dit ça.

— Ces petits rôles n'ont l'air de rien, dit Chandivier ; mais le difficile n'est pas tant de parler que de se tenir en scène, d'effectuer convenablement les entréés et les sorties. Du reste, attendez-la à sa grande scène du deuxième acte : vous verrez qu'elle n'est pas trop deplacée sur les planches du Théâtre-Français.

A la vue de Rébecca, Julienne n'avait pas sourcillé. Lorsqu'elle eut disparu, un fin sourire erra sur ses lèvres. Elle toucha du bout de son éventail le bras de Pauline et, tandis que les deux hommes chuchotaient derrière elle, lui demanda à voix basse.

— Comment la trouvez-vous ? Jolie fille, n'est-ce pas ?

La pièce se poursuivait.

— « Je ne suis pas de celles qui se figurent » qu'un autre homme peut faire oublier à une » femme l'homme qu'elle aime et qui la trahit, » débitait la première actrice à une seconde qui servait à la fois de confidente et de mentor ; « à » ce compte-là, on ne s'arrêterait plus ; car il n'y » a aucune chance que le second vaille mieux que » le premier et l'inévitable troisième que le second. » Ou nous aimons notre mari, et alors celui qui » prétend le supplanter nous apparaît comme un » simple imbécile, ou nous n'aimons plus notre » mari, et alors, si, ayant épousé librement, » comme nous l'avons fait, toi et moi, un homme » qui nous plaisait plus que les autres, nous arri- » vons à ne plus rien lui inspirer, à ne plus rien » éprouver pour lui, c'est démence ou dévergon- » dage de risquer une nouvelle épreuve avec un » monsieur qui vient vous offrir secrètement, » sans respect, sans sacrifice, sans amour, je » ne sais quel passe-temps honteux, quelle

» compensation dégradante de fiacre et d'hôtel » garni. »

Julienne se mit à rire à cette tirade qu'elle était si peu faite pour goûter.

— Ce personnage est un peu bête, glissa-t-elle à Pauline. Comme si l'on n'aimait qu'un seul homme dans la vie, et comme si ce seul homme devait nécessairement être le mari ! On aime ou on n'aime pas son mari, c'est certain : mais, si on l'aime, rien n'empêche qu'on ne puisse en aimer d'autres aussi ; et si on ne l'aime pas, c'est une raison majeure pour chercher ailleurs ce qu'on ne trouve pas chez lui. Avant tout l'amour !

Pauline était mieux en situation de comprendre. Mais, dans sa pensée, elle rapportait ces paroles bien plus à Hartwald qu'à Facial, et le sens en était ainsi complètement dénaturé. D'ailleurs, elle n'admettait pas cet exclusivisme de l'amour. Et si, pratiquement, les « nouvelles épreuves » lui faisaient peur, c'était pour le peu de dignité que l'adultère lui semblait comporter dans la société actuelle, et non point par fidélité à quelque souvenir que ce soit. Qu'est-ce que le souvenir, une fois que l'amour est mort ? Et qu'était-ce que le souvenir pour elle qui — elle s'en rendait bien compte maintenant — n'avait pas même connu le véritable amour ?

— « Et si Lucien est infidèle », continuait l'actrice, « je me vengerai, c'est certain, mais pas comme » les autres... Il faudra bien que je sache la vérité. » Si elle est ce que je crois, je te réponds que j'en » aurai vite fait et que je ne resterai pas longtemps » au partage. Tout ou rien ! »

C'était donc une femme jalouse de son mari, et qui, pour peu que ses soupçons fussent fondés, méditait de se venger de lui, non point par les procédés ordinaires, l'amant consolateur, mais par l'adultère brutal, sans plaisir, pour la seule satisfaction de lui crier après : Voilà, je t'ai rendu la monnaie de ta pièce.

Un quart d'heure de dialogue entre divers per-

sonnages, et les soupçons se changeaient en certitude.

Suivait alors la scène avec le mari :

— « Tu sors ?

— « Oui.

— « A cette heure-ci ? Où vas-tu ?

— « Au cercle.

— « Qu'est-ce que tu vas faire au cercle ? »

Lucien s'embrouillait et finissait par avouer qu'il allait au bal de l'Opéra. Là-dessus, l'ultimatum, sur lequel allait, sans doute, pivoter la pièce :

— « Regarde-moi bien. Je t'aime passionnément ;
» j'adore l'enfant né de cet amour, je suis une très
» honnête femme et je n'ai qu'une idée, c'est de
» continuer à l'être ; mais, comme je tiens le ma-
» riage pour un engagement mutuel, comme nous
» nous sommes volontairement juré respect et
» fidélité, que je te suis fidèle et que tu n'as à me
» reprocher que d'avoir fait mon devoir, je te donne
» ma parole que, si jamais j'apprends que tu as
» une maîtresse, une heure après que j'en aurai
» acquis la certitude...

— « Une heure après ? » interrogeait l'acteur.

— « J'aurai un amant, » répondait sa partenaire.
» Et je te promets, moi, que tu seras le premier à
» le savoir. Œil pour œil, dent pour dent ! »

— Quelle effrontée ! murmura Facial, froissé dans ses principes.

Julienne haussait les épaules. Elle trouvait cette femme de plus en plus bête.

Chandivier n'écoutait pas.

Pour Pauline, la pièce prenait décidément une tournure déplaisante. La jalousie était un sentiment si peu conforme à sa notion moderne de l'amour. Cet homme n'avait-il pas le droit d'avoir une maîtresse, si sa femme le laissait indifférent ? Celle-ci, par contre, pouvait se detacher tranquillement de lui et se donner à un autre, pour peu que le cœur lui en dît. Mais cette menace de prendre un amant par dépit, cette vengeance mesquine, ridicule, folle, comme cela était peu digne,

comme cela était bas! La tyrannie du mariage s'étalait là cruellement. Non, certes, jamais il ne fût venu à l'idée de Pauline d'imposer de la sorte son amour.

Elle jeta un coup d'œil sur la salle.

Ces hommes, ces femmes entrés ici au sortir de l'existence quotidienne, apportant avec eux leurs désirs, leurs souffrances, le secret de leurs passions et le trouble de leurs besoins inapaisés, que pouvaient-ils bien penser de ces théories étroites et rudes prêchées à leurs oreilles et mises en action sous leurs yeux? Ecoutaient-ils sérieusement, ou ne se laissaient-ils pas plutôt distraire du fond par le prestige du style, l'ingéniosité de l'intrigue et le charme de l'interprétation? S'ils réfléchissaient, accepteraient-ils avec des applaudissements ces doctrines si contraires à celles qu'ils devaient pratiquer réellement? Mais la plupart ne cherchaient évidemment pas à discuter; ils étaient venus au théâtre pour se délasser : et, pourvu que la pièce fût bien faite et leur offrît un amusement suffisant, ils se déclaraient satisfaits.

Elle aperçut, à l'orchestre, Sénéchal. Aux bons passages, il hochait la tête avec satisfaction. Il ne se faisait cependant pas faute de détourner à tout moment sa lorgnette de la scène pour la braquer sur Julienne. Non loin de lui se trouvait Réderic. Par quel hasard? Ou plutôt n'étaient-ils pas tous deux prévenus de la présence de leur maîtresse au théâtre? Julienne avait envoyé de leur côté un léger signe d'intelligence. Auquel s'adressait-il?

A l'orchestre, plus personne de connaissance. Mais, en face d'elle, elle reconnut le vicomte et la vicomtesse de Béhutin qui occupaient une loge. Ils étaient, comme d'habitude, froids, corrects, silencieux : impossible de distinguer si le spectacle les intéressait.

Vers la fin de l'acte, un monsieur entra dans leur loge et prit place derrière eux.

Pauline se demanda en vain qui ce pouvait être. Ce n'était pourtant point, lui semblait-il, la première

fois qu'elle le voyait. Où s'était-elle déjà sentie troublée sous cette prunelle douce et sombre?

Un instant, elle eut l'idée d'interroger Julienne. Celle-ci saurait mettre un nom sur ce visage. Mais une pudeur retint la question. Soudain, Pauline rougit : l'inconnu venait de la lorgner.

— « Célestin ! Célestin ! » disait sur la scène Rébecca qui avait reparu, « prends ton chapeau, vite, » vite ! dis au portier que tu accompagnes madame » la comtesse et trouve le moyen de la suivre sans » qu'elle te voie. Elle est à pied. Sache où elle va » et ne dis rien à personne. »

Elle poussa Célestin dehors. Elle sonna. Un domestique parut.

— « On peut éteindre », fit-elle.

Le rideau tomba lentement.

Chandivier applaudit avec bruit. Puis, il se précipita hors de la loge pour aller dans les coulisses.

Facial sortit aussi. Un moment après, Pauline le voyait apparaître dans la loge des Béhutin, présenter ses hommages à la vicomtesse et toucher la main aux deux hommes.

« Mon Dieu ! pensa-t-elle, ils vont venir ici me rendre cette politesse. »

Sénéchal et Réderic étaient déjà accourus. Julienne, radieuse, causait beaucoup, les amorçait l'un et l'autre à tour de rôle. Elle se savait désirable jusqu'au moindre de ses gestes. Mais sa force principale était encore d'être amoureuse elle-même. Amoureuse superficielle, qui avait moins des passions que des caprices : amoureuse cependant, s'éprenant tantôt de celui-ci, tantôt de celui-là, mettant sa joie à satisfaire ces fantaisies de cœur et son charme à les provoquer.

Pauline était à la fois plus sérieuse, plus sensible, plus sensuelle et plus retenue.

Ce ne fut donc point sans un tressaillement, mais immédiatement enfoui sous une couche apparente d'indifférence, qu'elle vit entrer dans la loge le vicomte de Béhutin suivi de son compagnon.

Le vicomte la salua ainsi que Julienne.

— Permettez-moi de vous présenter mon beau-frère, M. Odon de Rocrange.

Pauline se souvint tout à coup des circonstances où pareille présentation lui avait été faite. C'était deux ans auparavant, dans une vente de charité, où elle tenait une boutique. La vicomtesse de Béhutin, dont elle venait alors de faire la connaissance, s'était arrêtée quelques instants, au bras de son frère, devant son étalage. Odon de Rocrange lui avait payé cent francs un bouquet de violettes. Depuis lors, bien que ses relations avec les Béhutin se fussent poursuivies, elle ne l'avait jamais revu.

« Quelle impression curieuse, se dit-elle, tandis qu'Odon s'inclinait, que de se trouver soudainement en présence d'un homme que l'on a rencontré une fois, il y a longtemps, dont on avait conservé le souvenir latent, mais auquel on ne pensait plus. »

— Vous avez, sans doute, oublié, madame, dit Odon, que j'ai eu une fois l'honneur de vous acheter des violettes. Il est vrai qu'elles ont eu le temps de se faner depuis.

— Je me le rappelle, répondit Pauline.

— Le temps passe à la fois bien lentement et bien vite. J'ai été absent de Paris ; j'ai beaucoup voyagé : alors que j'habitais l'étranger, absorbé par de nouveaux spectacles, je croyais être loin depuis une éternité, et maintenant que me voici de retour, il me semble que je vous achetais hier ces fleurs, et j'en sens encore le parfum.

— Vous connaissez mon mari? demanda à brûle-pourpoint Pauline, qui avait remarqué leur poignée de main dans la loge de la vicomtesse.

— Nous nous sommes vus, M. Facial et moi, la semaine dernière, à l'occasion d'une triste cérémonie. C'était aux obsèques de Jacques Derollin. Quel charmant garçon, quel cœur d'or que Derollin ! Je ressens vivement sa perte. J'étais arrivé depuis quelques jours à peine et j'ignorais sa maladie. Je n'aurai pas eu la joie de le revoir

vivant. La mort est toujours une surprise, quoiqu'elle soit la fatalité.

— Moi, je n'ai pas peur de la mort, dit Pauline.

— Moi, beaucoup, dit Odon.

— Qu'avez-vous à craindre ? N'est-elle pas la même pour tous ?

— Qui sait ? Peut-être pas plus que la vie.

— En tout cas, nous devons la subir. Le mieux est de s'accoutumer à cette perspective, puisque les choses dont on a l'habitude ne sont plus capables d'effrayer.

— Cette nécessité de la mort, dit Odon, est justement ce qui me blesse. En face de ce qui est nécessaire, l'homme perd toute dignité ; il se sent ravalé au rang de la machine inerte. De quoi lui servent, là contre, son énergie, ses talents, sa science ? Il lui faut en passer par là. La liberté, dont nous sommes si fiers, et qui est, en somme, notre seule prérogative, ne se trouve plus alors qu'un vain mot. Et je ne parle pas seulement de la mort, mais de tout ce qui, dans la vie, porte le sceau de la nécessité. Ne sommes-nous pas humiliés de traîner un corps invariable, qui a ses tares et ses maladies ? Mais ce qui me paraît insupportable, c'est le joug des nécessités artificielles, dont l'homme, auquel ne suffisaient pas les nécessités physiques, s'est ingénié à se charger, pour avoir encore plus à courber la tête. Que nous n'ayons pas la liberté du corps, c'est triste, mais que nous n'ayons pas celle de l'âme, c'est irritant.

— Vous voulez parler des conventions sociales ?

— En général de tous ces liens spirituels, moraux, mondains, qui jettent autour de nous leur trame inextricable. Là où les lois ne nous tiennent pas, nous sommes assujettis par les habitudes, les manières de voir, les jugements du milieu où nous sommes nés. Voyez, par exemple, la religion. En principe, je le sais, nous jouissons de la liberté religieuse : mais sommes-nous libres ? Songez aux obstacles presque insurmontables que rencontre celui qui veut changer de religion. Il

faut qu'il ait une foi bien ardente ou un intérêt bien puissant pour braver l'animadversion, la colère, la haine, le mépris que son entreprise ne manquera pas de soulever autour de lui. Que de déboires éprouvera à suivre Voltaire le jeune homme qui appartient à une famille catholique, ou à prendre le voile la jeune fille dont les parents sont voltairiens ! L'intolérance règne. Voyez la politique, voyez les arts, voyez les castes professionnelles. Partout nous sommes les jouets d'une artificielle destinée, qui est encore plus implacable que l'autre.

— C'est vrai, dit Pauline, nous nous sentons dominés par l'énorme puissance des mœurs et trop faibles pour oser résister.

— Nous cédons même contre notre conscience.

— Et en cédant, nous contribuons au développement de cette tyrannie.

— N'avez-vous pas remarqué , Madame, que chacun, en secret, manifeste son horreur du régime d'oppression morale sous lequel nous vivons, et que cependant il n'y a personne qui par ses actes, par ses paroles, par sa conduite publique et quelquefois même particulière ne fasse partie de cette fameuse opinion commune que l'on craint tant de se mettre à dos ? Tous complices ! N'est-ce point là le titre de la tragi-comédie que nous jouons ?

— Pour les hommes peut-être : mais les femmes, ces sacrifiées, ont trop à souffrir de cet état de choses pour y consentir autrement que par impuissance.

— Les femmes comme les hommes, répartit Odon : ne sont-ce pas elles qui font et qui défont les mœurs ? En morale, je crois les femmes plus puissantes que les hommes. C'est au public féminin que s'adressent de préférence nos littérateurs, lorsqu'ils entreprennent de traiter quelque question de morale. Et ils ont raison : la femme est le grand juge de ce qui est bien et de ce qui est mal, et l'homme qui, sans la femme, serait

peut-être disposé à faire assez bon marché de ce qu'on appelle la décence, avec elle devient le plus rigoureux des censeurs.

— Avec elle, ou plutôt devant elle : car je pense qu'il y a là surtout un moyen de la tenir en dépendance.

— Il faut, au moins, avouer qu'elle s'y prête de bonne grâce. Croyez-vous que si les femmes ne scellaient pas de leur approbation cette morale sociale, parfois si immorale, les hommes songeraient à la leur imposer? Voyez en amour : la liberté de l'amour, dont les hommes usent jusqu'à un certain point, quoiqu'il ne faille point confondre la liberté de l'amour avec la liberté de la débauche, n'a pas de plus farouches ennemis que les femmes. Elles condamnent celle d'entre elles qui succombe. Et l'envie ne leur manque pas de condamner aussi l'homme! Nous y viendrons ; le progrès des mœurs l'exige. Les signes précurseurs de cette réforme se font déjà sentir, et les auteurs nous offrent des pièces comme celle de ce soir, où l'homme et la femme sont mis sur le même pied, non de liberté, mais de vasselage. Vous connaissez la pièce ?

— Je ne la connais pas, fit Pauline, mais, d'après le premier acte, je me doute de ce qu'elle sera.

— En effet, car la pièce est bien construite. Vous avez donc entendu Francillon déclarer la guerre à son mari. S'il la trompe, elle le trompera : ou plutôt elle le déshonorera, ne songeant nullement à le tromper, puisque son premier soin, une fois souillée, sera de lui faire un récit complet de l'adultère. Au bal de l'Opéra où elle vient de se rendre, seule, suivant de près son écervelé de Lucien, elle a toutes les facilités du monde pour s'apercevoir qu'elle est, comme l'on dit, abominablement trahie : et, qui pis est, pour une ancienne maîtresse, ce qui, paraît-il, constitue le comble de l'ignominie. Elle tiendra parole. Elle se jette à la tête du premier venu, l'emmène souper en cabinet particulier, dans le restaurant même où Lucien

termine la fête avec sa belle, et, le lendemain, raconte tout à celui-ci avec de tels détails qu'il lui est impossible de douter de son malheur. Bien entendu, et pour la satisfaction du public, les choses s'arrangent. Francine n'a été, matériellement, la maîtresse de personne. Mais, dans la réalité, elle n'aurait pu faire autrement que d'aller jusqu'au bout : et la morale de cette comédie ne s'en dégage pas moins avec une implacable rigueur. La thèse, Madame, ce n'est pas, comme on pourrait le croire sur une audition distraite, que la femme a le droit d'avoir des amants du moment que l'homme a des maîtresses, mais, au contraire, que l'homme n'a pas plus le droit d'avoir des maîtresses que la femme des amants. C'est donc l'indissolubilité absolue du mariage qui est représentée ici comme la loi. Ailleurs, dans des pièces que vous vous rappelez probablement, le même auteur, qui semble s'être donné pour mission de diriger la société moderne dans l'amour, revendique pour la femme le droit de tuer l'homme qui lui est infidèle. Inutile d'insister sur celui de l'homme de tuer la femme qui le trompe : ce droit est acquis depuis longtemps. Ailleurs encore, il veut que l'homme vierge épouse la femme vierge. Que devient l'amour dans tout cela? On se le demande; cependant, chacun applaudit: les femmes d'abord, les hommes ensuite, sans penser que l'amour n'est pas une matière inerte sur laquelle on puisse contracter, stipuler, engager sa parole et sa signature comme pour un marchandage, mais la vie elle-même, la passion, avec toute sa mobilité, ses métamorphoses, ses secousses et son incertitude, le mouvement perpétuel de notre âme en quête du bonheur, l'agitation folle de l'être dans sa course vers l'idéal. Mais quoi, c'est la morale, ce qu'on croit la morale, la morale sans laquelle tout serait perdu. Et on applaudit ; on n'oserait pas ne pas applaudir. Et vous aussi, Madame, vous applaudissez : et moi aussi, j'applaudis.

Très surprise, Pauline regardait cet homme

qu'elle connaissait à peine et qui exprimait si bien ce qu'elle sentait elle-même. Il lui semblait qu'il la pénétrât, qu'il lût en elle, pour pouvoir conformer ses paroles à sa pensée et se rendre sympathique, et que, de ce fait étrange, une intimité subite vînt de se former entre elle et lui.

Elle ne voulut cependant pas se laisser si facilement deviner.

— Non, Monsieur, dit-elle, vous vous trompez : je suis plus franche que cela. Jamais je n'applaudirai quelque chose que je n'approuve pas. Mais le mariage est une chose si complexe ! En un cas tel que celui dont il est question dans la pièce, on ne peut que souscrire aux angoisses de l'épouse et à son héroïque résolution. Car là, il y a véritablement amour : Francine adore son mari; celui-ci, on le sent, aime aussi sa femme, et cette maîtresse qu'il va rejoindre n'est pour lui qu'un simple amusement. Dans de pareilles circonstances, un homme est inexcusable de se conduire comme il fait.

— Mais certainement, Madame a raison, s'écria Sénéchal qui avait entendu ces dernières phrases. Voudriez-vous vraiment, de Rocrange, que ce grand sot de Lucien abandonnât impunément son exquise Francillon pour Dieu sait quelle demoiselle ? Quand on a la bonne fortune de plaire à une charmante femme, ajouta-t-il avec son sourire le plus flatteur à l'adresse de Julienne, on mérite tous les châtiments si on ne la cultive pas avec dévotion.

— Que vous devenez sentimental, mon cher sénateur ! dit Julienne. Il faut vous soigner.

— Que voulez-vous, Madame : mon mal m'est cher, et je mets ma volupté à l'entretenir.

— Et vous, Réderic, que pensez-vous des infidélités de Monsieur Francillon ? dit Julienne.

Réderic, debout derrière la chaise de Julienne, tordait sa moustache avec humeur.

— Je n'ai pas écouté la pièce, répondit-il.

— Comme vous êtes désagréable, ce soir, observa-t-elle.

— Il y a de quoi.

Le vicomte de Béhutin restait impassible.

— Si Francillon écrase tellement de sa supériorité l'insipide demoiselle qui lui est préférée, dit Odon, c'est pour le seul intérêt de la pièce, et il ne s'ensuit pas que la thèse soit plus juste. Ne peut-il pas se trouver, et ne se trouve-t-il pas souvent dans la vie, que la femme intéressante, la femme qui aime, la femme séduisante et noble soit justement l'illégitime ? Lucien serait-il encore inexcusable, si c'était Francillon sa maîtresse, si c'était Francillon qu'il allait rejoindre, laissant se morfondre à la maison quelque peu captivante matrone, dans le genre de cette madame Smith, par exemple ? Ne voyez-vous pas que la thèse du mariage indissoluble s'effondrerait alors dans l'absurde?

— Oui, dit Pauline : car la sympathie va toujours à l'amour, quoi qu'on fasse.

— Et il faut présenter le mariage sous les couleurs de l'amour pour le rendre acceptable.

— En effet.

— Ce qui revient à dire qu'il n'y a qu'une seule morale possible : celle de l'amour.

— Et le mariage ?

— Mon Dieu, Madame, il me semble que le mariage, dès qu'il n'est pas l'amour, est immoral.

— C'est une conclusion à laquelle nous ne sommes pas habituées, nous autres femmes, mais qui, je l'avoue, s'impose presque.

— Et comme l'amour, poursuivit Odon, n'obéit point à des lois humaines et n'est point sujet aux prescriptions d'un code, il s'ensuit que l'amour libre seul est moral.

— Ce qu'il fallait démontrer ! dit Julienne en riant. Mes compliments, Monsieur de Rocrange : vous entortillez les choses si bien, qu'à vous entendre on se laisserait aller à vivre comme des sauvages.

— Votre présence, Madame, suffirait cependant à établir l'immense avantage de la civilisation.

Tous sourirent ; Julienne pinça les lèvres ; Pau-

line fut incroyablement heureuse de cette impertinente riposte.

La sonnette de l'entr'acte mit fin à l'entretien.

« C'est extraordinaire ce que cet homme, en dix minutes de conversation, s'est emparé de moi ! » pensait Pauline, tandis qu'Odon prenait congé d'elle.

Et Odon de Rocrange, regagnant sa loge, légèrement troublé, se disait :

« Je vais l'aimer... je l'aime déjà... O mon pauvre cœur ! »

Un instant, Julienne et Pauline se trouvèrent seules.

— Comment trouvez-vous M. de Rocrange ? demanda Julienne avec un clignement d'œil intrigué.

Pauline eut envie de la souffleter.

— Indifférent, répondit-elle.

Chandivier arrivait tout essoufflé. Dans le couloir, il rencontra Facial.

— Je viens de voir Rébecca. Nous soupons après le théâtre. Vous en êtes ?

Facial fronça le sourcil.

— Non, dit-il, je dois rentrer avec Pauline. Je suis un homme marié, moi.

— Et moi, donc ?

— Que faites-vous de Mme Chandivier ?

— Oh ! un de ces messieurs la reconduira.

Ils reprirent leurs places.

Chandivier, se penchant vers Facial, lui chuchota :

— Vous allez voir la scène du deux : vous m'en direz des nouvelles !

Le rideau se leva.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

SOIR PAIEN

C'est un beau soir couleur de rose et d'ambre clair.
Le temple d'Adonis, en haut du promontoire,
Découpe sur fond d'or sa colonnade noire ;
Et la première étoile a brillé sur la mer.

Pendant qu'un roseau pur module un lent accord,
Là-bas, Pan accoudé sur les monts se soulève
Pour voir danser, pieds nus, les nymphes de la grève ;
Et des vaisseaux d'Asie embaument le vieux port...

Des femmes, épuisant, tout bas, l'heure incertaine,
Causent, l'urne appuyée au bord de la fontaine,
Et les bœufs accouplés désertent le sillon.

La nuit vient, parfumée aux roses de Syrie...
Et Diane, sur la mer semant ses pierreries,
Au fond des grands bois noirs, qu'argente un long rayon,

Baise ineffablement les yeux d'Endymion.

TÉNÈBRES

Les Heures de la nuit sont lentes et funèbres.
Frère, ne trembles-tu jamais en écoutant,
Comme un bruit sourd de mer lointaine qu'on entend,
La respiration tragique des ténèbres?

Les Heures de la nuit sont filles de la peur;
Leur souffle fait mourir l'âme humble des veilleuses,
Cependant que leurs mains, froides et violeuses,
S'allongent sous les draps pour saisir notre cœur.

... Une âme étrangement dans les choses tressaille,
Murmure ou craquement, qu'on ne définit point.
Tout dort; on n'entend plus, même de loin en loin,
Quelque pas décroissant le long de la muraille.

Pâle, j'écoute au bord du silence béant.
La nuit autour de moi, muette et sépulcrale,
S'ouvre comme une haute et sombre cathédrale
Où le bruit de mes pas fait sonner du néant.

J'écoute, et la sueur coule à ma tempe blême,
Car dans l'ombre une main spectrale m'a tendu
Un funèbre miroir où je vois, confondu,
Monter vers moi du fond mon image elle-même.

Et peu à peu j'éprouve à me dévisager
Comme une inexprimable et poignante souffrance,
Tant je me sens lointain, tant ma propre apparence
Me semble en cet instant celle d'un étranger.

Ma vie est là pourtant, très exacte et très vraie,
Harnais quotidien, sonnailles de grelots,
Comédie et roman, faux rires, faux sanglots,
Et cette herbe des sens, folle comme l'ivraie...

Et tout s'avère alors si piteux et si vain,
Tant de mensonge éclate au rôle que j'accepte,
Que le dégoût me prend d'être ce pître inepte,
Et de recommencer la parade demain!

Les Heures de la nuit sont lentes et funèbres.
L'angoisse comme un drap mouillé colle à ma chair;
Et ma pensée, ainsi qu'un vaisseau sous l'éclair,
Roule, désemparée, au large des ténèbres.

De mortelles vapeurs assiègent mon cerveau...
Une vieille en cheveux qui rôde dans des tombes
Ricane en égorgeant lentement des colombes;
Et sa main de squelette agrippe mon manteau...

Cloué par un couteau, mon cœur bat, mon sang coule...
Et c'est un tribunal au fond d'un souterrain,
Où trois juges, devant une table d'airain,
Siègent, portant chacun une rouge cagoule.

Et mon âme à genoux, devant leur trinité,
Râle, en claquant des dents, ses hontes, sa misère.
Et leur voix n'a plus rien des pitiés de la terre,
Et les trous de leurs yeux sont pleins d'éternité.

... Mais soudain, dans la nuit d'hiver profonde encore,
Tout mon cœur d'un espoir immense a frissonné,
Car voici qu'argentine, une cloche a sonné,
Par trois coups espacés, la messe de l'aurore.

ALBERT SAMAIN

LES MYSTIQUES

DANS LA LITTÉRATURE PRÉSENTE

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉCURSEURS

Il n'y a plus de religion, comme chacun sait. Or, quand il n'y a plus de religion, le mysticisme court les rues. Hier encore on parlait d'un mysticisme dans la littérature. Je ne sais si on en parle aujourd'hui. C'est, en tout cas, une histoire à conter.

Voici quelque dix ans, tout poète eût été un parnassien ; tout romancier, un naturaliste ; tout penseur, un positiviste. Il fallut peu à peu que poète, romancier et penseur, fussent des mystiques. Et le maître, — Sarcey, — finit par jeter le cri d'alarme. « Je ne sais quel vent de mysticisme souffle sur la France ! » s'écria-t-il certain soir où l'avaient trop effaré les dévots fanatiques d'Ibsen.

En effet, comme un vent de Pentecôte passa, il fut un temps, sur les jeunes cénacles. De ces cénacles, des apôtres partirent, qui avaient le don des langues les plus diverses. Ils prétendirent annoncer au monde l'Evangile, qu'ils venaient de découvrir. Ils eurent le zèle enflammé des néophytes. Ils parlèrent aux foules, ils parlèrent aux aréopages, aux académies. A tous ils s'adressèrent par cette appellation expressive : « Horrible bourgeois ! » — « Bourgeois » était un euphémisme. — Cela étonna les foules, troubla les aréopages, et inspira quelque épouvante des apôtres mystiques.

Eux n'eurent que du dédain. Ils voulurent qu'on ne pût pas les confondre avec une humanité odieuse qui ne savait pas les comprendre, les admirer. Ils s'efforcèrent à des pâleurs neurasthéniques. Si parfois, aux fins de jour, ils daignèrent traverser les places publiques, ce fut en laissant flotter au vent quelque chevelure sombre et rebelle. Ils parurent sur la terrasse des brasseries, graves, hiératiques. Ou bien, ils s'enfoncèrent dans la crypte des caveaux. Là, parmi une fumée

d'encens qui n'était qu'une fumée de pipes, ils levèrent haut les chopes, burent au génie d'une humanité nouvelle, et célébrèrent les mystères de l'esthétique.

Or, toute religion, et plus encore toute secte, se fonde par l'irrésistible attrait de l'inconnu. Ce furent les catacombes de l'église mystique, les sous-sols où coulaient les libations de bière. Le monde des profanes, ayant entendu dire qu'une révélation vraiment surnaturelle de l'art, de la beauté, de l'amour, de la mystique piété, était faite à des initiés dans le secret de ces catacombes, s'en émut. Il tenta d'en franchir le seuil. Des paroles magiques, hérissées d'imprécations, incompréhensibles, arrêtèrent les profanes. Il parut alors que ceux-là étaient forts, qui repoussaient si méprisamment la foule, et que leur langage devait être divin, puisque les hommes ne le comprenaient pas. Le génie, l'art, la gloire, sortiraient des catacombes de brasserie. Toute la littérature serait mystique.

Voilà pourquoi des prophètes coururent le pays des lettres, disant : « Le mysticisme n'est point un si grand secret. Il s'obtient par des procédés que nous aurons vite trouvés. Puisque nous fîmes, quand cela avait cours de vente, du naturalisme, nous ferons tout aussi bien, si la mode le veut, du mysticisme. »

Et ils en firent. Ils en firent partout : dans les revues, dans les jeunes et dans les vieilles revues ; dans le livre et dans le journal ; dans la poésie, dans le roman, dans la critique, dans la chanson ; au théâtre, au concert, au café-concert, dans les revues de fin d'année, dans des tragi-comédies spéciales, dans tous les genres. Enfin, du jour où Anatole France, ce bon chrétien à la manière de l'abbé Coignard, alla se faire conter par le révérend père Adoné Doni, à la margelle du puits de Sainte-Claire, des histoires doucement édifiantes, on en fut réduit aux *Demi-Vierges* pour être bien sûr d'une lecture dont les langueurs ne fussent pas mystiques.

Ils furent la plaisante mode d'un jour, ces hiérophantes à la chevelure hérissée ou aux bandeaux lissés et plaqués comme de sacerdotales bandelettes, et aussi ces trafiquants de littérature, ces « snobs » qui proclamèrent par les rues la rénovation mystique des lettres et des arts. Ils furent risibles. Cela, reconnaissons-le.

Il n'en reste pas moins qu'au travers de la confusion bruyante que firent des cabotins et des bateleurs pour achalander leurs tréteaux, de vagues indices marquèrent comme un réveil des inquiétudes religieuses.

Oui, il y eut hier, autour de nous, une renaissance du mysticisme, et, bien qu'il s'agisse d'aspirations obscures, indécises, souvent perdues dans les confins vagues du dilettantisme et de la fantaisie, on peut dire qu'il y eut une renaissance de l'Idée religieuse. C'est l'heure peut-être, avant que le souvenir même s'en efface, d'étudier une des plus étranges crises de l'âme contemporaine.

I

En 1886, parut le *Roman russe*, de M. le vicomte de Vogüé.

Le livre était fait d'une réunion d'articles que les abonnés avaient pu lire dans la *Revue des Deux-Mondes*, au cours des deux années précédentes, et d'un *Avant-propos* dont la nouveauté sembla si vaillante, et fit si grande sensation, qu'on le compara bien, je crois, à la *Préface* de *Cromwell*. Les articles devaient révéler à la France la littérature russe, Dostoïewski et Tolstoï, sinon Tourguénew. L'*Avant-propos* déclarait en des métaphores embarrassées de respect, comme on en a déclaré d'autres depuis, mais plus nettement, la « faillite » ou la « banqueroute » du naturalisme.

De cette date de l'apparition du *Roman russe*, on fait volontiers une date mémorable, fatidique, qui marquerait le commencement de l'ère néo-chrétienne, de l'ère néo-mystique, et volontiers on fait de M. de Vogüé le Chateaubriand d'une nouvelle renaissance religieuse. Le *Génie du Christianisme*, — ce chef-d'œuvre d'occasion, — n'est point un tel livre que nous devions contester les raisons d'un rapprochement qui n'est que juste pour le *Roman russe*, et qui peut faire tant de plaisir à M. de Vogüé. Il y a bien, si l'on veut, dans le *Génie du Christianisme*, un peu plus de dialectique et quelque plus grand effort de pensée que dans le *Roman russe*. La Trinité y est prouvée par les trois Grâces, et la croix du Christ y est proclamée divine par le résultat d'une comparaison avec la constellation de la croix du Sud. Mais au travers du *Roman russe*, les affirmations, exclamations et morceaux de bravoure abondent sur l'« invisible », sur l'« inconnu », sur le « mystère universel », sur « ce lointain sans bornes qui appelle à lui », sur la « pitié, l'évangélique pitié des humbles, des déshérités et des souffrants », sur « ces bas-fonds de la grande plainte résignée et fraternelle »,

enfin sur le « pleur universel ». Si les âmes ne sont point encore, comme il semblera à M. de Vogüé plus tard, des cigognes qui errent autour des clochers, « elles tournoient, cherchant un guide, comme les hirondelles rasent le marais sous l'orage, éperdues dans le froid, les ténèbres et le bruit ». Essayez de leur dire, à ces âmes, qu'il est « une retraite où l'on ramasse et réchauffe les oiseaux blessés ; vous les verrez s'assembler toutes, monter, partir à grand vol, par delà vos déserts arides, vers l'écrivain qui les aura appelées d'un cri de son cœur ». Et, sans doute, tout cela n'est pas une démonstration religieuse à la manière de Pascal ou de Bossuet. Mais puisque la génération des romantiques s'était laissé persuader par les sonorités creuses de Chateaubriand que « les divinités du paganisme, comme il dit, ont poétiquement la supériorité sur les *divinités chrétiennes* », et qu'il fallait revenir à ces dernières pour écrire *Notre-Dame de Paris;* tout de même, la génération des mystiques se plut un instant, à proclamer pour maître M. de Vogüé, qui, à grand fracas de rhétorique et de poétique, venait de lui annoncer qu'elle avait une âme, qu'il fallait revenir à l'Evangile, et croire, croire sans savoir à quoi, et être « néo-chrétien », — pour faire de la littérature.

Car, en ce qui est de l'incontestable influence du livre et de l'écrivain sur les esprits de notre temps, il y a plus d'une confusion à démêler, dont la critique moutonnière et la légende caqueteuse des salons feraient une tradition définitive.

Le *Roman russe* fut un livre de critique, tout simplement. C'est vrai, nous lui dûmes de voir se répandre dans le monde où on lit, où on lit sans trop penser, les puissantes œuvres de Dostoïewski et de Tolstoï. Je sais bien que Tourguénew répétait sans cesse, depuis longtemps : « Ah ! si vous connaissiez le lion — Tolstoï — ». Et *La Guerre et la Paix* avait été traduit en français, si je ne me trompe, dès 1880. Quelques jeunes hommes de lettres, que n'opprimait pas la pompeuse et tyrannique gloire de Zola, avaient même tenté, par divers travaux, de révéler Tolstoï. Mais tout cela ne dépassait pas le cercle étroit de la littérature et n'allait pas dans le monde. Tout changea, quand M. de Vogüé, gentilhomme de lettres, fit son entrée à la *Revue des Deux-Mondes,* avec l'extraordinaire succès dont on se souvient, et pour la reconnaissance duquel il parut, du premier coup, que ce ne serait point assez de l'Aca-

démie elle-même. Dès lors, les « russes » existèrent. Ce monde que nous savons bien, monde fort distingué qui erre entre la vieillerie routinière et le le « snobisme », et qui ne croit au talent, surtout au génie, que sur la foi de la *Revue* ou de l'Académie, parla fort, en ses salons, des études de M. de Vogüé, un peu même des œuvres de Tolstoï, et s'efforça, sans toujours y parvenir, de lire *Anna Karénine*. Au gré de ce monde, Tolstoï n'était pas loin d'avoir du génie, puisque M. le vicomte de Vogüé l'avait dit, en si belles et redondantes périphrases.

Mais, bien à distance du bruit que firent des succès de revue et de salons, les études du *Roman russe* ne semblent avoir ni la force d'analyse, ni la profonde et pénétrante intuition de l'âme et du génie, ni la rigoureuse précision, ni même la sûreté d'informations et de jugements, qui en eussent fait des travaux de grande critique.

Ce sont d'agréables articles. L'auteur avait dit : « On ne met pas le public en appétit en lui donnant du premier coup une indigestion. Il veut être apprivoisé peu à peu aux connaissances nouvelles, pris au piège de son plaisir. » Et, d'abord, il y a quelque agrément à rencontrer de ce style qui, vraiment, ne doit pas être de la meilleure tradition académique. Puis, on lit, racontée comme dans les classiques analyses bibliographiques, l'« histoire » des divers romans, avec quelques digressions solennelles et molles sur les pays slaves, « pays d'âmes vagues ». Enfin, pour charmer la rêverie des lectrices, les couplets lyriques reviennent souvent sur « la foi, l'amour, l'éternelle inquiétude de l'âme ». Quelle foi ? quel amour ? et quelle éternelle inquiétude de l'âme? En vérité, je comprends ceux qui, pour le seul agrément, préfèrent Anatole France et sa *Vie littéraire*.

Ce sont des articles éloquents. Il passe, au travers de toutes les pages, un souffle de générosité oratoire. Et, parfois, c'est un déroulement majestueux d'oripeaux romantiques. Ainsi, tels morceaux d'éloquence parce que ce sont des morceaux d'éloquence sacrée. Cela rappelle un peu trop l'éloquence de l'illustre M. de Pontmartin : car il faut aller jusque parmi les morts pour trouver à M. de Vogüé son pareil.

Et aussi ce sont des articles patriotiques. L'auteur nous en prévient dès la première page de l'*Avant-propos*. « On ne trouvera point dans ce volume, dit-il,

l'histoire d'une littérature... Mon ambition est autre. Pour des raisons littéraires, pour des motifs d'un autre ordre que je tairai, parce que chacun les devine, je crois qu'il faut travailler à rapprocher les deux pays par la pénétration mutuelle des choses de l'esprit. Entre deux peuples, comme entre deux hommes, il ne peut y avoir amitié étroite et solidarité, qu'alors que leurs intelligences ont pris le contact. » Le *Roman russe* n'aurait donc été, dans les intentions de l'écrivain, en des jours où l'on parlait davantage de de guerres et d'alliances, qu'une œuvre de propagande en faveur de l'alliance franco-russe, quelque chose comme un « Cronstadt » littéraire. Au fait, pourquoi Déroulède, l'ineffable auteur de *Messire Duguesclin*, ne ferait-il pas de la critique ?

Mais, vraiment, l'essayiste si préoccupé de plaire à des dilettantes de revue ou d'académie, l'annonciateur si préoccupé de proclamer oratoirement dans les salons la découverte des « russes », le patriote si préoccupé de rapprocher deux pays, était-il dans de telles conditions d'esprit et de volonté qu'il pût voir clair et profond dans l'œuvre des Dostoïewski, des Tolstoï, et, à travers cette œuvre, pénétrer le génie, l'inspiration, l'âme de ces maîtres, comme aussi le génie, les aspirations, l'âme d'une société, d'un peuple, d'une race ? Embarrassé de mille soucis et mille fins diverses, le critique ne pouvait étudier l'œuvre pour l'œuvre, dans un plein désintéressement. Et c'est pourquoi, faisant un livre de lyrisme ou de propagande, il n'a pas la ferme et nette sérénité qui convient aux études littéraires. M. de Vogüé est orateur. Mais il n'a rien de la large et puissante pénétration de Taine, et rien de sa logique sobre, vigoureuse, judiciaire. Il n'a rien de la finesse, de l'acuité d'analyse de Bourget. Il n'a rien de la rigoureuse et tenace méthode d'Emile Hennequin. Il annonce les « russes », les fait aimer de confiance, et ne les fait pas connaître.

Et donc, le *Roman russe* fut-il le livre initiateur que l'on pourrait prétendre? Eut-il l'importance et la valeur d'un livre de révolution? C'était, hier encore, une opinion irréformable : le *Roman russe* aurait initié l'âme française à la religion de la souffrance humaine, et à un évangélisme mystique ; il aurait provoqué une rénovation de la philosophie, de la pensée religieuse, et même de ce qui demeure le plus intangible dans le mystère des esprits et le mystère des consciences, — la foi ;

pour tout dire, il aurait établi parmi nous cet état d'âme bizarre d'une foi sans objet, qu'on a appelé le « néo-christianisme ».

Que de choses pour un livre, et pour un livre de critique! Jamais une œuvre de critique, pas même l'*Histoire de la Littérature anglaise,* n'eut si puissante prise sur les intelligences et sur les cœurs. Quelques bons articles de la *Revue des Deux-Mondes,* qui, pour avoir été réunis en volume, auraient changé l'humanité! On se résigne mal à cette conviction. Il est vrai que le livre de critique est, cette fois, d'ordre assez composite. Les aspirations mystiques, les idées sociales de Dostoïewski et de Tolstoï y répandent un mouvement de vie et une ardeur généreuse. Mais il s'y mêle les inquiétudes précieuses, les considérations vaguement philosophiques de M. de Vogüé lui-même. Il y a de tout, et tout est épars, sans jamais une construction systématique qui ramène le détail à une unité précise et forte. Et l'on ne saurait dire quelle est au juste l'« idée » du *Roman russe.* « Imagination étincelante et fumeuse », a-t-on dit de M. de Vogüé. Si par les étincellements d'une imagination quelquefois fumeuse il est possible de jeter sur les regards des hommes le prestige d'éphémères visions, encore n'est-ce que par une idée nette, par une « idée volontaire », qu'on agit sur leur âme.

Et, enfin, ce serait sans son aveu qu'on ferait de M. de Vogüé un apôtre soucieux de renouveler le monde. Nulle part, dans son œuvre, ne se révèlent de si graves prétentions d'un prosélytisme « néo-chrétien » ou mystique. En vérité, le Chateaubriand de notre mysticisme l'aurait été sans le vouloir. Ce qu'il voulut, ce fut écrire d'excellentes études sur les romanciers russes, et voilà tout. Si, dans les larges chefs-d'œuvre de ces romanciers, une inquiète mysticité et d'évangéliques aspirations se trouvent éparses, le critique en tire une matière oratoire. Mais ce furent bien les œuvres originales, ce furent bien Dostoïewski et Tolstoï, — le Tolstoï surtout de Constantin Levine et d'Anna Karénine, — qui déterminèrent, il y a quelque dix ans, une évolution si profonde de la pensée contemporaine qu'elle ne saurait assez s'expliquer que par l'étrange puissance de pareils écrivains qui, eux, prétendirent être et furent des apôtres. M. de Vogüé introduisit dans le meilleur monde de France Dostoïewski et Tolstoï, ces rénovateurs barbares. Présentés par un

littérateur de salon, dans toutes les formes de l'élégance et de la solennité, Dostoïewski et Tolstoï semblèrent moins slaves, moins le prisonnier de Sibérie, et moins le bûcheron de Yasnaya Poliana. Cela ranima la foi de ceux qui avaient lu dans le secret des cénacles *Crime et Châtiment* et *Anna Karénine*, que le grand monde voulût bien penser des romanciers russes ce qu'en disait l'auteur du *Roman russe*. On se prit à rivaliser d'admiration, des cénacles à l'Académie. Et dès lors, peu à peu, Dostoïewski et Tolstoï changèrent nos bohêmes, nos réalistes, nos athéniens de lettres, en «néo-chrétiens» ou mystiques. Ce fut bien d'eux, ce miracle. N'attribuons donc pas au charmant critique, qui fit de la littérature, le rôle inaccessible des maîtres, qui firent une résurrection d'âmes.

« Triples littérateurs que nous sommes! » a dit quelque part M. de Vogüé. Oh! oui, triple littérateur, celui qui nous ayant révélé paraît-il, le « roman russe », nous révélait naguère une « renaissance latine », et qui, s'étant fait l'introducteur de l'évangélique Tolstoï, a mis autant d'oratoire ardeur à introduire parmi nous, « au son des cloches de la nuit de Noël », au son des cloches « qui sonnaient l'aube salutaire », un italien à la sensualité exaspérée, ce génial, mais pervers Gabriele d'Annunzio.

II

En me mettant ainsi de l'avis même, il me semble, d'un excellent homme de lettres, en lui retirant ce titre d'apôtre du mysticisme dont on l'accable et qui, ayant fait son temps de gloire, pourrait devenir gênant, je vais tellement contre un sentiment établi et contre le parler courant, que je dois avoir l'air de m'attarder à un paradoxe. C'est ce qui me rend timide pour un paradoxe plus grave que je voudrais hasarder.

Oui, je sais, et je me hâte de le rappeler, que Renan, ce fut l'incrédule, l'impie, l'apostat, le sceptique, le dilettante. J'en passe, de ces qualificatifs de polémique, et pas des meilleurs. Et je le sais encore, son œuvre dissolvante exerça d'effroyables ravages dans la pensée contemporaine. Il mena, par une jonglerie d'illusions, où il semble bien qu'il y ait eu parfois comme un méphistophélique plaisir, les intelligences, — mais des intelligences sans vigueur, — à un agnosticisme désespéré, et les volontés — mais des volontés sans ressort, — à une lâche inertie. Et je le sais surtout, il prétendit

que « la foi ne doit jamais être une chaîne », qu' « on est quitte envers elle, quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

Mais, soyons justes. Il me paraît, aux moments de franche et sincère réflexion, que si l'auteur de la *Vie de Jésus,* — un pamphlet, à coup sûr, — fut le perfide ennemi de l'Eglise aux jours de lutte, il trouva en des recoins de son âme, parmi des souvenirs attendris, aux jours de paix, je ne sais quelle vague sympathie pour la Religion. Dirai-je trop en lui reconnaissant un esprit incrédule, et une âme religieuse? Il combattit, par la science et par l'ironie, l'absolutisme affirmatif des dogmes, qu'il jugeait une injustifiable oppression des intelligences. Il eut des dédains, humoristiques jusqu'au mauvais goût, pour ce Dieu que se font les hommes et qu'ils encombrent de leur ritualisme vain, de leur formalisme hypocrite. Mais, constamment, il affirma la valeur morale des religions, de toutes les religions. Il prêcha aux âmes d'élite, en qui la perte de la foi devenait une détresse et une douleur, une sorte d'idéalisme mystique. La religion, ce fut pour lui « la beauté dans l'ordre moral », et Dieu, ce fut « le divin, la catégorie de l'idéal ». S'il fut en dehors de la foi, il ne fut pas de parti pris contre la foi. On pourrait même dire qu'il en garda comme le sens et le respect, ayant une fois connu la vertu consolante et élevante du christianisme. Quand il sortit de l'Eglise, il le fit sans tapage, sans colère, et sans rancune. Ce ne fut ni une désertion, ni un reniement, mais une séparation loyale. Pour ses anciens maîtres il professa un culte que les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ont noblement exprimé. Et, tout au long d'une vie digne et sereine, incroyant, mais point férocement hostile à ceux qui croient, observateur bienveillant et admiratif de l'action morale que détermine par le monde la foi, ou, comme il eût dit, l'illusion religieuse, il créa cette tradition de respectueuse tolérance et d'attentive sympathie pour l'idée chrétienne, dont l'élite intellectuelle de ce temps maintient fidèlement l'honneur.

Mais Renan ne fut pas anticlérical. Homais ne peut pas le revendiquer pour un des siens, et n'a pas le droit de dresser en buste, sur les pendules, son sourire bienveillant à côte du ricanement haineux de Voltaire. C'est Renan, — une critique impartiale en vient à le remarquer, — qui a détruit les derniers restes de l'esprit

voltairien, esprit de dénigrement, esprit de sotte et insultante raillerie, et qui a appris aux jeunes hommes d'à présent un respect sévère de la pensée religieuse, même quand cette pensée n'est pas la leur.

Jules Lemaître, un jour, s'est élevé de toute son âme émue contre la légende béotienne d'un Renan sceptique, dilettante et irréligieux. Il a écrit :

« Il n'est que trop vrai, le nom même de M. Renan est devenu, aux yeux des esprits superficiels, synonyme de scepticisme et de dilettantisme, ces mots étant pris, d'ailleurs, dans leur sens le plus grossier...

» Le plus triste, c'est que cette opinion des béotiens n'est pas sans avoir déteint sur la génération nouvelle... Ils sont là une petite bande qui, sous la conduite de M. de Vogüé, vont répétant, à journée faite : « Croyons ! croyons ! » sans nous dire à quoi, comme on chante à l'Opéra : « Marchons ! marchons ! » Le « scepticisme » de M. Renan paraît tout à fait sec et affligeant à ces tendres cœurs.

» A la vérité, ces novateurs ont découvert que l'âme avait son prix, et qu'il faut avoir pitié des humbles et des souffrants. Or, je puis leur affirmer que cela même, avec quelques autres choses, est dans les ouvrages de M. Renan, et notamment dans l'*Avenir de la Science*.

» Car s'il est un livre de foi, c'est bien celui-là. Je ne pense pas que personne, dans aucun temps, ait pris plus sérieusement la vie que ce petit Breton de vingt-cinq ans, dont l'enfance avait été si pure, l'adolescence si grave et si studieuse, et qui, au sortir du plus tragique drame de conscience, seul dans sa petite chambre de savant pauvre, continuait à s'interroger sur le sens de l'univers, — et cela, dans un tel détachement des vanités humaines, que ces pensées devaient rester quarante ans inédites par la volonté de leur auteur...

» Cet esprit de foi éclate dans le premier livre écrit par Renan. Et, d'autre part, vous pouvez constater que cet esprit est celui de son œuvre entière. Oui, si vous savez lire, vous verrez qu'il l'a gardée, sa foi.

» Je voudrais que les bons boulevardiers, qui tour à tour accusent ou félicitent M. Renan de ne pas croire, et ceux de l'école évangélique qui commencent à le renier, nous donnassent un peu leur *credo*, mais là, d'une façon précise et sérieuse, article par article. On le comparerait avec celui qu'on peut extraire de l'œuvre de M. Renan... »

Ainsi parle Jules Lemaître, en ses *Contemporains*.

Que si l'on craint que le disciple, par cette protestation énergique, n'ait pris trop chaudement le parti du maître, voici un avis moins suspect. M. René Doumic, qui n'en est pas à la filiale piété des « renanistes », dit aux premières pages de son livre *Les Jeunes* :

« La philosophie de M. Renan a été le point de départ du mouvement actuel. Sans doute on en a répudié certaines parties. Le dilettantisme n'a été qu'une mode passagère. L'optimisme n'avait guère chance d'être accueilli dans un temps tel que le nôtre, où la vie est devenue si difficile, où la société est si inquiète du lendemain. Mais la pensée de M. Renan est par essence idéaliste. De plus, M. Renan ne s'est jamais débarrassé de ses origines ecclésiastiques. Il a conservé jusqu'à la fin le goût des choses religieuses. Il a ainsi ouvert la voie à toute une série d'idées, à tout un ordre d'émotions. Comme il est de la nature de la pensée de ne s'arrêter jamais à mi-chemin, mais d'aller toujours jusqu'au bout d'elle-même, nous la voyons aboutir aujourd'hui au mysticisme. »

Vous verrez que toute la critique y passera, et que tous les manuels d'histoire littéraire où ne paraîtra pas l'« empreinte » dont M. Estaunié a parlé, répandront quelque jour, jusque dans les classes, l'idée d'un Renan « idéaliste religieux » et « précurseur du mysticisme ».

En attendant, on continue à reprocher à ce croyant de l'idéal, à ce chrétien malgré lui, avec la même ténacité que la *Vie de Jésus,* quelques pages d'un paganisme sensuel ou esthétique. Pour ne pas rappeler ici ces discours d'après boire, par lesquels l'optimiste vieillard mit comme une coquetterie philosophique à se faire prendre pour un épicurien souriant même à l'éternité, je veux me souvenir seulement de la *Prière sur l'Acropole*. Je m'en souviens bien, en effet, de la *Prière sur l'Acropole*, et que cette prière est une invocation à la Beaute, déesse de l'Hellade, déesse aux yeux bleus, et que cette prière est toute païenne. Mais il y a, dans cette prière païenne, un cri de regrets qui est d'une âme encore chrétienne :

« Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever, ô Déesse. Ces prêtres étaient sages et saints... Leurs temples me plaisaient ; je n'avais pas étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer... Reine de

ceux qui gémissent en cette vallée de larmes ». Ou bien : « Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Etoile du matin... » Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue. »

III

Il y a dix ans donc, la jeunesse lisait beaucoup Renan, et le tenait pour son maître.

A cette lecture, plus d'une âme croyante perdit la foi intégrale. Par contre, plus d'un esprit rebelle aux soumissions que la foi exige y gagna la tolérance des sages et cette chose vague qu'on pourrait appeler la religiosité intellectuelle. On communia, par un rapprochement fait de curiosité et de respect, dans un mysticisme sans Dieu et dans l'inquiétude du divin.

Sur des esprits ainsi préparés, on sent combien dut être rapide et profonde l'action de la littérature russe. Ce fut, l'un appelant l'autre, la rencontre du Renanisme et du Tolstoïsme qui, en dépit des influences positivistes et spencériennes, en dépit de la tyrannique oppression du réalisme, façonna toute une génération de mystiques. Et si tout étiqueter de grands noms n'était pas un danger de classification trop absolue, nous pourrions ainsi marquer les trois promptes périodes de l'histoire de notre mysticisme : de Renan à Tolstoï, de Tolstoï à Ibsen, d'Ibsen à... Gabriele d'Annunzio, peut-être. Mais il faut indiquer à la hâte les origines incertaines de cette surprenante transformation des âmes qui demeure encore le fait le plus clair de notre littérature présente.

Ivan Tourguénew était fort connu en France. Il vivait, de la vie littéraire, parmi nos écrivains. Il s'était fait nôtre. Et tout le monde des lettres s'intéressait à ce Slave, à ce « géant débonnaire et lent », qui fut si bien « l'élégiaque du réalisme ». Tout le monde aimait « le bon Tourguénew » de Flaubert. Mais aussi tout le monde, comme Flaubert, trouvait le bon Tourguénew un « vrai artiste ». — « Voilà deux hommes que j'aime beaucoup et que je considère comme de vrais artistes, Tourguénew et Zola.»—Et Taine n'avait-il pas coutume de dire que l'auteur de *Terres Vierges* était « un des

artistes les plus parfaits que le monde eût possédés depuis ceux de la Grèce »?

Or, Tourguénew allait partout répétant les noms de quelques Slaves de génie, de son cher Léon Nicolaïévitch Tolstoï surtout. Mais *La Guerre et la Paix*, traduit vers 1880, parut longtemps un livre lourd, long, et sans littérature, aux lecteurs de Georges Ohnet. Ils laissèrent aux jeunes de quelques revues qui furent des chapelles le culte timide du chef-d'œuvre et de l'auteur. Tolstoï ne fut même point traité comme un « scandinave » : les Sarcey firent la conspiration du silence, jusqu'à ce qu'enfin M. de Vogüé parlât.

Aussitôt, de 1884 à 1886, les chefs-d'œuvre de Dostoïevski et de Tolstoï furent traduits. Ils se répandirent dans un emportement d'enthousiasme. *Humiliés et Offensés, Crime et Châtiment, L'Idiot, Les Possédés, Les Souvenirs de la maison des morts,* parurent coup sur coup. Et l'on sait quels transports suscitèrent dans une jeunesse généreuse, lassée de naturalisme, opprimée par la despotique gloire de l'auteur de *Germinal,* des œuvres libératrices telles que *La Guerre et la Paix* (1880 et 1885), *Anna Karénine* (1885), *Ma Religion* (1885), *Les Cosaques* et *La Puissance des ténèbres* (1887). Les jeunes revues, de plus en plus, célébrèrent l'âme slave, et ce n'est que par l'engouement échevelé avec lequel nos éplèbes ont opposé Ibsen à Gandillot et tout, en France, que nous pouvons imaginer de loin les admirations délirantes de l'âge héroïque où l'on opposa Tolstoï à Zola.

La *Revue Contemporaine,* que venaient de fonder Adrien Remacle et Édouard Rod, proclama le génie des « russes », de ce ton prophétique dont d'autres, depuis, ont proclamé le génie des « scandinaves ». Avec un zèle très averti, M. Rod y tint une chronique de la littérature russe. Il signala très exactement, à mesure qu'elles paraissaient, les grandes œuvres des maîtres. Mais on était jeune. Dans cette bonne volonté qui s'efforçait à l'enthousiasme, il y avait beaucoup d'inexpérience et une compréhension encore hésitante.

Ce qui valait mieux, la revue publia des poésies de Lermontoff, des contes de Gogol, des lettres de Tourguénew, diverses traductions que M. Halpérine venait de faire de la *Krotkaïa* de Dostoïewski et du *Cierge* de Tolstoï, enfin les *Frères Karamasoff.*

L'art violent, confus, souvent bizarre de ces œuvres, et plus encore l'âme étrange qu'elles révélaient, une

nouvelle conception de la vie qu'elles exposaient, déconcertèrent jusqu'aux admirateurs les plus décidés. De ce temps-là ,déjà, il y eut ceux qui ne comprenaient pas.

C'est alors qu'un jeune et pénétrant critique, Emile Hennequin, fort d'une méthode scientifique dont il alla jusqu'à exagérer la rigueur, analysa, dans des études qui portent par endroits l'irrécusable marque de la maîtrise souveraine, ceux qu'il appelle les « écrivains francisés ». Celui-là ne fut point à coup sûr, un vulgarisateur. Il ne se soucia guère de parler pour la foule. Il eut des efforts, des tourments d'expression, pour serrer de toute la nerveuse vigueur d'un style acharné les complications de sa pensée subtile. et profonde. Et, parfois, il fut obscur. Mais il le fut comme le sont tous ceux qui, ayant du nouveau à dire, répugnent à la fade, à la dégénérescente banalité d'une langue que le vulgaire a abâtardie. Il le fut comme jamais ne le sont les médiocres.

Ce qu'on reconnaît d'abord à Emile Hennequin, et qui attache, c'est une grande passion des lettres, de l'art, de la pensée. Il aime les maîtres, il aime leur travail et leur psychologie, qu'il regarde un peu trop comme un rare mécanisme ou comme un cas compliqué de pathologie mentale, mais si curieusement et profondément. Et il aime les maîtres pour eux-mêmes, pour leur cérébralité, pour leur œuvre. En lui, point de souci d'extraire, à l'usage d'un vulgaire qui se renseigne pour se dispenser de lire, le contenu de productions diverses, et point de souci de développer, à propos de livres, des fantaisies de dilettante, des considérations de philosophe, des gloses de grammairien, ou simplement des périphrases de rhéteur. Il est le critique de l'œuvre pour l'œuvre. Rien d'étroit à cette préoccupation systématiquement exclusive. Car, pour l'auteur de la *Critique scientifique,* toute œuvre d'art est un « signe », sous lequel il faut apercevoir « la chose signifiée », c'est-à-dire l'homme. Et l'homme, c'est sans doute l'artiste ; mais c'est aussi l'ensemble des hommes, « qui peuvent être considérés comme les semblables et les analogues de l'artiste producteur », ou parce que la « race » et le « milieu » auront déterminé l'état psychologique de l'artiste, ou parce que l'artiste lui-même aura réagi sur sa « race » et sur son « milieu ».

On voit quelle large et sûre compréhension un si sincère, un si logique et rigoureux critique, dût se

faire du génie des Tourguénew, des Dostoïewski, des Tolstoï. Mieux que cela, à travers les œuvres littéraires et sans les quitter jamais, il sut apercevoir, selon qu'il s'exprime lui-même, les « faits psychologiques généraux à la base de la littérature », et, si l'on veut, l'étrange humanité slave qui vit toute frémissante en ses grands écrivains.

La génération littéraire qui a fait l'âme française de ce temps, et qui la dirige, doit beaucoup à l'auteur des *Ecrivains francisés*. Elle l'a regardé comme un maître. Elle s'est pénétrée de ses travaux. Elle en a pris les vues fécondes, et je dirais volontiers l'âme, si je n'avais à regretter que, par un parti pris de positivisme spencérien et d'impassibilité intellectuelle, ce ferme esprit se soit défendu d'éprouver, ou même de comprendre, l'émotion religieuse, et qu'il ait fait au grand Tolstoï le reproche d'avoir déserté l'intelligence pour le sentiment, l'art pour la religion, et de « s'être réduit aux pensées étroites d'un religieux qu'inquiètent seulement la pratique et la prédication d'une doctrine selon les pauvres d'esprit. »

Dès que les « russes » eurent été ainsi lus, étudiés, par la jeunesse littéraire, le Tolstoïsme, même par delà ou contre la prévision des initiateurs, domina la littérature, l'art, et jusqu'à la philosophie. Dans les temples silencieux de la conscience, Renan avait fait taire la voix du dogmatisme confessionnel, mais sans affranchir les âmes de la peur que répandait la désolation de ce silence.

Et c'est alors que fut annoncé, pour la paix des âmes, l'évangile de Tolstoï.

Victor Charbonnel

(*A suivre.*)



CELUI QUI VIENT

O beau jeune homme pâle assis près de la ville,
enfant rêveur de races chastes aux yeux bleus,
le bruit des mers berça ta jeunesse pensive
et les oiseaux du nord ont frôlé tes cheveux.

Tes songes furent doux comme une belle histoire,
et chaque soir, devant le port où tu naquis,
un départ de vaisseaux laissait dans ta mémoire
le songe aventureux d'aller dans les pays...

Et souvent tu rêvais d'être celui qui porte
le bon espoir à ceux qui n'en attendent plus
et de laisser tomber de tes longs doigts d'apôtre
sur les péchés humains la manne de vertu.

— Or, un matin, tu pris le bâton des voyages
et tu marchas le long des fleuves et des blés
pour secouer, un soir, au vent des jeunes âges
la poussière de tes souliers sur nos cités...

Passant, que portes-tu sous ton manteau de toile?
Les hommes d'aujourd'hui sont des vieillards méchants
mène-les contempler au grand soleil des champs
ta beauté de barbare amoureux des étoiles.

Coupons la branche morte à l'arbre des regrets...
Le soleil s'est couché sur nos adolescences
et nous avons laissé perdre dans la forêt
le chemin qui conduit aux sources de Jouvence.

Viens voir le mal fleurir à l'ombre des maisons.
— Les prêtres qui vendaient leur Dieu devant le temple,
Les poètes sans foi mettant leur rêve à vendre
comme dans un marché les fruits de la saison,

et les mauvais croyants encensant les Idoles
et les femmes offrant leur chair au carrefour,
écouteront au crépuscule les paroles
de l'étranger pensif qui leur parle d'amour...

Puis va-t'en jusqu'au seuil de la maison du pauvre :
L'âme, gardienne antique, a déserté le toit,
mais sur la table on met le pain comme autrefois
lorsque le voyageur vient frapper à la porte.

Le feu dans l'âtre s'est éteint, le père est vieux ;
contre le mur en vain le buis bénit se sèche :
Ta voix pour les enfants sera la bonne crèche
où fleurit le foin frais et la paille de Dieu.

Tu diras d'être simple et d'être charitable,
de marcher sans gémir sur le chemin pareil,
qu'il faut aimer et que l'espoir, cette cigale,
chante éternellement la chanson du soleil.

— L'eau du ciel en courroux a couvert la montagne,
car du fruit du péché l'homme s'était nourri.
Voici que la colombe a rapporté vers l'arche
le rameau d'olivier où la vie a fleuri !

MAURICE MAGRE

VENISE SAUVÉE

CONFÉRENCE DE RÉOUVERTURE DU THÉATRE DE L'ŒUVRE

SAISON 1895-1896[1]

A mon ami Lugné-Poe

Mesdames,
Messieurs,

Si jamais entreprise d'art fut digne de son nom, c'est bien la tentative de renaissance dramatique et littéraire que M. Lugné-Poe, secondé par votre faveur et par l'intelligent concours prêté à ses efforts, mène victorieusement depuis deux années. L'*Œuvre!* c'est l'œuvre, en effet, l'œuvre tout entière sans acception d'école, de race ou de parti, que ce fervent prédicateur du Beau se flatte d'incarner a vos yeux. Du théâtre de l'Inde, inextricable, mystérieux et fleuri comme une forêt vierge, aux sobres et pessimistes rêveries des scandinaves contemporains, son audace va chercher tous les drames, toutes les comédies, tous les mystères. La

---

(1) Certain idiot obscur, dont l'existence me fut révélée, ce soir, par M. Edmond Sée, rédacteur à l'*Evénement*, a pris la peine d'évacuer une diatribe en plusieurs colonnes pour établir... que j'ai consulté Larousse afin de préparer la conférence sur *Venise Sauvée* que j'ai faite à l' « Œuvre » mercredi et jeudi dernier.

Par un hasard divertissant, il advient que logé à l'hôtel, n'ayant pas sous la main ce copieux lexique, et, par le mauvais état de ma santé, fort peu dispos à courir les bibliothèques, j'ai dû, pour la préparation de ma causerie, employer les documents très complets et, pour ainsi parler, uniques, dont les rédacteurs de la compilation Larousse donnèrent aussi, en leur répertoire, de nombreux extraits.

Ce sont les notices et la traduction d'Otway, publiées chez Ladvocat, en 1827, par M. de Barante, dans la collection : « Chefs-d'Œuvre des théâtres étrangers », — ouvrage presque introuvable aujourd'hui et, comme toutes les éditions romantiques, fort recherché des amateurs.

Au surplus, comme Sarcey qui s'en vante (il est bon, parfois, d'attester l'ingénuité de ce vieillard !), comme tant d'autres qui en font mystère bêtement, j'use de Larousse, ô plumitif! et de Boissière et de Delvau, de Quicherat aussi et même d'Alexandre, — de vingt autres répertoires enfin, car je suis loin d'avoir la science d'original, les humanités robustes et la documentation infaillible qui distinguent les pisseurs d'encre embrigadés au *Paris*. — L. T. (*Echo de Paris*, 13 novembre 1895).

Beauté seule est requise pour figurer sur ces tréteaux les plus éclectiques du monde : car le goût y manque de trivialités, de platitudes et de cette affectation de hideur qui fut, quelques années durant, comme une préciosité à rebours du théâtre contemporain.

En me commettant l'inutile honneur de prononcer la causerie d'ouverture pour sa troisième campagne, M. Lugné-Poe, dont l'œuvre n'a plus besoin d'être expliquée ou commentée, après tant de pages éloquentes d'Henry Bauër, d'Octave Mirbeau, de Marcel Schwob, d'Alfred Vallette, de Lucien Muhlfeld, de tant d'autres critiques jeunes et renseignés, M. Lugné-Poe a bien voulu fêter, en ma personne, l'ami de la première heure, un fidèle, dont l'ardente sympathie accompagne tous ses efforts.

Aussi, malgré ce que peuvent avoir d'aride ces sortes de nomenclatures, essaierai-je de récapituler, en quelques rapides souvenirs, les précédentes batailles, les victoires par quoi le jeune directeur de l'Œuvre a fondé son empire dramatique. Ces récits de journées où vous eûtes votre part (le spectateur n'étant point ici l'inerte et sommeillant numéro des théâtres où l'on digère), ces récits nous conduiront à *Venise Sauvée,* l'inégale et forte tragédie d'Otway, qu'un auditoire français ouïra, tout à l'heure, dans sa langue, pour la première fois.

Ab jove principium ! comme disent les maîtres d'école. Saluons d'abord le sombre génie qui a marqué d'une si forte empreinte les générations nouvelles ; ce Shakespeare boréal, dont l'œuvre incomparable nous a révélé tant de neuves douleurs et d'angoisses inconnues. Si MM. Antoine et Lugné-Poe se partagent l'honneur d'avoir fait connaître Ibsen au public français, on peut dire que l' « ibsénisme » date des grandes soirées de l'*Œuvre*. Malgré les *Revenants,* malgré le *Canard sauvage,* interprétés avec une entente merveilleuse de l'art si nouveau, malgré la création magistrale des principaux rôles, par le maître du lieu, le spectateur n'était pas conquis encore. Il écoutait Ibsen par genre ou par curiosité, suivant l'esprit dont il était pourvu : mais c'est aux représentations de l'Œuvre qu'il apprit à l'aimer. Ah ! les belles soirées aux Bouffes-du-Nord, quand la troupe nouveau-née s'essayait en ces quartiers lointains, n'ayant pas encore obtenu ses grandes lettres de naturalisation parisienne. Un souffle de combat, une humeur guerroyante des beaux jours

d'Hernani, magnifiait le théâtre faubourien, dont les échos n'étaient guère formés à de telles paroles. Encore que j'aie eu l'honneur d'être sifflé, en cet endroit, plus qu'homme de France et qu'hormis lapin vivant on merluche salée, j'ai connu là toutes les émotions de Mme Harding ; sans compter l'agrément de voir certains confrères s'exercer, dans leurs clefs, à la musique vipérine, je garde une impérissable gratitude à ces nobles solennités de l'*Ennemi du Peuple* et de *Romersholm*. Combien grande aussi la mémoire de ce lugubre « *Au-delà des forces* », la tragédie où Bjœrnson n'emploie d'autre ressort pour la terreur ou la pitié que le couflit entre la Foi et la Réalité. Tout ce théâtre de Norvège, si plein de tristesse et d'au-delà, semble fait à l'image des sites parmi lesquels évoluent ses fictions. La mélancolie éternelle des fiords, le pâle azur du ciel polaire ont marqué de leur empreinte les sauvages et plaintives héroïnes de Bjœrnson ou d'Ibsen. La grande voix de la mer, toujours présente dans ces drames, prête à leurs accents une étrange solennité, tandis que la véhémente explosion du printemps scandinave semble déchaîner en leurs veines une irrésistible fureur de vivre et d'être aimées.

L'admiration d'Ibsen devint bientôt une mode, Paris ayant le don de rapetisser et d'avilir tout ce qu'il touche. Mainte cocodette embellit sa « maison de poupée » de ce nouveau joujou. Les belles préraphaëlites se convertirent à l'Ibsénisme et le rayon de Botticelli céda la place, dans les magasins de Nouveautés, au Pessimisme norvégien. Les drames sourcilleux du vieux mysogine prirent place au répertoire des comédies de salon, et nous pûmes lire, non sans quelque stupeur, cette annonce mirobolante dans le plus mondain des papiers publics, à savoir que la délicieuse vicomtesse de Z... jouerait prochainement *Une dame à la mer*, entre certaine farce de Labiche et la plus nouvelle cocasserie de Gandillot.

Par contraste aux noires inventions d'Ibsen, d'Hauptmann, de Strindberg, de Bjœrnson, amères et suprêmes fleurs de la pensée germanique, Lugné-Poe entr'ouvrit, l'an dernier, la porte ensoleillée du théâtre indou.

Le Chariot de terre cuite, fort ingénieusement adapté par Victor Barrucand et commenté devant vous avec une érudition si neuve par M. de Wizewa, raconte, non pour la première fois sans doute, car l'histoire est aussi vieille que l'amour, la passion de la courtisane bien

éprise, renouvelant son cœur dans les chastes désirs d'une pure tendresse.

Mais, si intéressante que puisse être la révélation des dramaturges étrangers, qu'est-elle, pour nous, au regard des artistes jusqu'alors inconnus que Lugné-Poe nous a fait applaudir? Les « jeunes revues », comme les appellent, avec un soupçon d'acrimonie, ceux qui n'ont pas plus de jeunesse dans l'esprit que dans leur état civil, les jeunes revues, telles que le *Mercure de France,* la *Revue Blanche,* la *Revue Indépendante,* et leurs imitateurs : *Plume, Ermitage,* bien d'autres encore, avaient manifesté aux curieux plus d'un talent original, plus d'un poète né, autour duquel la presse, fidèle à ses coutumes, faisait soigneusement la conspiration du silence.

Seul, Maurice Barrès, une fois sorti du rang, avait eu le courage de nommer Jean Moréas, son intime d'autrefois, et de lui consacrer dans le *Figaro* un panégyrique de première grandeur. Le Chef de l'Ecole Romane lui rendit la politesse en décentralisant le vers français. Mais cette courtoisie, sans exemple et sans imitateur, quelque retentissante qu'elle fût, ne pouvait égaler en puissance la prodigieuse diffusion du théâtre.

En deux ans, M. Lugné-Poe a transplanté en France Maurice Maeterlinck, dont la gloire, jusqu'à lui, était demeurée quelque peu brabançonne, malgré les qualités souvent exquises et toujours hautement originales du poète de l'*Intruse*.

Avec l'*Araignée de Cristal*, Lugné-Poe montrait aux admirateurs de Rachilde que, chez le romancier à outrance du *Mordu* et de l'*Animale,* existait aussi le plus délicat des fantaisistes. La même indépendante qui, si cavalièrement, déchirait plus d'un voile, sans souci des conventions papelardes ni de la morale convenue, apparaissait, soudain, comme un Fée troublante et malicieuse, habile à souffler au soleil des bulles chatoyantes. La grâce restait seule, que Rachilde porte en tous ses écrits, cette fine goutte de « parisine », parfum ou poison, dont les effluves capiteux grisent délicieusement.

La Vie Muette ainsi que *L'Image,* de Maurice Beaubourg, firent mieux que présager un écrivain dramatique, plein de vigueur, d'invention et de sève, tandis que *La Gardienne,* d'Henri de Régnier, rendait sensible aux yeux le noble rêve d'un poète. Henri de Régnier, auteur des plus incontestables vers donnés par les écrivains de sa génération et des générations suivantes,

semble fait pour réaliser ce théâtre de musique et de fantasmagorie où il serait bienfaisant d'oublier les hontes du vaudeville et la mécanique ingéniosité des comédies modernes. Décors de pierreries, clairs de lune, étoiles et soleils pour éclairer la scène : des voix d'on ne sait où pour dire le poème, n'est-ce pas là le vrai, le seul spectacle qui convienne aux esprits lassés par les calembredaines des faiseurs habituels?

Tel est le bilan de Lugné-Poe, au cours des années 1893 et 94. Norvège, Allemagne, Indoustan, sa curiosité cosmopolite a déja fait connaître, acclimaté chez nous, bien des chefs-d'œuvres ignorés jusqu'à lui.

Au mois de novembre dernier, il interprétait l'*Annabella* de Ford, un précurseur de Shakespeare, dont Marcel Schwob, avec son érudition coutumière, commenta les ouvrages, tout en narrant sa vie.

Aujourd'hui, c'est la *Venise Sauvée* d'Otway qu'il propose à votre jugement. L'ouvrage passa longtemps pour un chef-d'œuvre. Lord Byron, hautement, l'admirait. Balzac y revient plusieurs fois avec éloge,et, quand Vautrin offre à Rastignac sa redoutable amitié, ce sont les héros d'Otway qu'il lui propose comme exemple.

Alexandre Dumas nous apprend, dans ses *Mémoires*, que la représentation de *Venise Sauvée*, donnée en Anglais, par Kemble, en 1827, décida sa vocation dramatique. Henriette Smithson jouait le rôle de Belvidéra, à ces représentations de l'Odéon qui fixèrent aussi la destinée de notre grand Berlioz, en lui faisant épouser miss Smithson, la « *fair Ophelia* », la divine Juliette de son Shakespeare bien-aimé.

Avant de parler de l'œuvre, parcourons ensemble les tristes souvenirs de l'homme.

Donnons à la mémoire de cet infortuné, qui ne connut la gloire qu'aux derniers instants de sa vie, un sacrifice propitiatoire de condoléance et de pieux souvenir.

Les contemporains d'Otway nous ont laissé peu de détails sur l'auteur de *Venise Sauvée*, et ce peu qui nous fut transmis est à proprement parler un roman de désolation.

Eternelle aventure du Génie aux prises avec la faim! Odyssée du poète le long des routes douloureuses! Combats obscurs pour le pain quotidien et la bestiale indifférence du riche, et l'hypocrite férocité des compagnons : tous les âges, de Rutebeuf à Vintras, nous ont laissé quelque tableau de ces misères.

Plus souvent encore à l'hôtellerie de la belle Etoile

qu'au cabaret de la Pomme de Pin, le grand ancêtre Villon élabora son Testament. Et, pour la honte éternelle de notre siècle, c'est sur un lit d'hôpital que le plus grand poète contemporain écrivit les strophes de *Sagesse* et de *Bonheur*.

L'auberge du « Taureau », où Thomas Otway se vint rembûcher loin d'une meute de juifs et de créanciers, fut un de ces logis de misère, dernier abri offert aux poètes mal rentés, quand sonne l'heure bienfaisante de la mort.

Mais, premier que d'en venir à ce précaire asile, combien de tourmentes et d'orages dût essuyer l'infortuné.

C'est à Trotting, dans le comté de Sussex, que Thomas Otway naquit, le 3 mars 1651. Son père, Humphrey Otway, était recteur de Woolbeding. Après avoir étudié le rudiment à l'école de Winchester, Thomas entra, comme boursier, au collège du Christ, d'Oxford. Il en sortit, peu de temps après, sans avoir pris ses degrés. Fut-ce manque d'argent, impatience du joug, désir prématuré de se pousser dans le monde? On ne sait quel motif l'empêcha de mener à bien ses études. Ces indécisions de la misère si souvent, si durement reprochées aux artistes pauvres par les doctrinaires et les tartufes de chaque siècle, n'allaient pas, il faut l'avouer, sans quelque goût de crapule chez Thomas Otway, qui, dès le début, se montra fidèle aux habitudes tavernières, à la hantise des mauvais lieux. En quittant Oxford, le jeune homme passa quelque temps au collège Saint-Jean à Cambridge, que son inconstance naturelle lui fit bientôt déserter.

Comme Menaldo (1), de tragique mémoire, il semble que le jeune homme ait un moment balancé entre les professions les plus contradictoires : acrobate ou clergymen? Il ne semblait pas autrement fixé.

Venu à Londres pour essayer d'y trouver quelques ressources, il se fit d'abord comédien.

(1) Pour insignifiante qu'elle soit, je prends congé de rappeler ici la manifestation dont certains drôles égayèrent la répétition de *Venise Sauvée*. Ces arsouilles, reporters de cuisine, journalistes de boxon, jésuites de robe courte, avaient comploté d'étouffer ma voix au premier prétexte venu. Le souvenir (assez heureux) de Menaldo trucidé par le marquis de Nayve, escarpe et maquereau congréganiste, parut aux ligueurs un point de départ suffisant. Mais la mèche fit long feu. Le pétard s'éteignit, si bien que, par consolation, les souteneurs en question ne purent que toussoter et remâcher pendant une heure leurs copieux mollards. — L. T.

Sans doute, il eut peu de succès et ne se sentit point appelé aux gloires du théâtre : car il ne tarda point à quitter cette carrière pour s'adonner exclusivement à la littérature.

A vingt-quatre ans, il fit représenter *Alcibiade*, sa première tragédie. Cette pièce était-elle imitée, comme le prétend Johnson, de notre comique Palaprat, ou bien de Campistron, autre dramaturge français enseveli dans le néant? Toujours est-il que la pièce d'Otway ne manquait pas d'analogie avec celles des mauvais tragiques de son temps. On retrouve dans *Alcibiade* ce romanesque froid des œuvres de Mairet, de Quinault ou de Pradon. Le vers ridicule du cardinal de Richelieu :

« Non, non, ce sont vos yeux qui font cette lumière »

est resté dans toutes les mémoires, sans doute à cause de son illustre auteur. Il donne assez bien la note du marivaudage alors en faveur chez les précieuses, et, peut-on dire, dans toute l'Europe où sévit pendant la première moitié du XVIIe siècle le goût immodéré des pointes, concetti et autres agréments insipides. Ces élégances pedantesques entachent jusqu'aux plus belles pages de Cervantès et rendent, parfois, la lecture de Shakespeare aussi pénible que celle du Chevalier Marin ou de l'Achillini. Avec l'euphémisme du langage, Otway importait dans le drame anglais les événements invraisemblables, les ressorts accumulés sans effet, les mœurs baroques mis à la mode par La Calprenède ou Scudéry.

Nul souci de la vérité historique dans les faits, dans les caractères ni dans le langage. Cette première tragédie d'Otway ne se distinguait de notre théâtre que par une indécence plus crue et, vers la fin de la pièce, par un délire d'inventions dont nos auteurs, déjà, n'offraient plus d'exemple. C'est une prodigalité d'estafilades, une averse d'empoisonnements que l'on ne saurait imaginer, à moins que d'avoir lu cette bizarre et glaciale production.

Ecoutez plutôt : la reine de Sparte, foudroyée à première vue, brûle d'amour pour Alcibiade. Après une scène où le fils de Clinias, que nous ne savions pas si vertueux, joue avec cette reine incandescente le rôle de Joseph près de la Putiphar, voici que la dame espasdonne le roi son conjoint, et sert à la femme d'Alcibiade un breuvage mortifère, tant est furieux son désir de convoler en justes noces avec l'irrésistible et pudique athénien. Mais Alcibiade se tue de

désespoir et la reine en fait autant. Il faut ajouter à cela des fêtes, des romances, des ballets, des apparitions, des songes, où figure l'enchanteur Merlin : et toute cette fantasmagorie sans un mot vrai, sans un mouvement théâtral !

Deux ans après *Alcibiade*, et sans grand éclat, Otway publia une traduction de *Bérénice* et des *Fourberies de Scapin*.

Peu de temps après, une pièce en prose, l'*Amitié à la mode*, lui valut quelque succès. Dans cette farce, nulle comme intrigue et pourtant d'une longeur excessive, l'auteur, à ce que disent les biographes, voulut peindre les mœurs faciles de la cour de Charles II, la réaction d'élégance débraillée, de galanterie et même de débauche amenée par la Restauration de 1660. Mais on ne retrouve pas, en ce tableau toujours vulgaire, et souvent ignoble, les grâces légères dont l'exquis Hamilton a, pour jamais, paré cette cour de Charles II, si corrompue et si charmante.

La comédie anglaise est, en général, un peu forcée, tournée vers la caricature et se présente plutôt comme parodie que comme représentation des mœurs.

Mais dans l'*Amitié à la mode* ce défaut est poussé jusqu'aux dernières limites de l'extravagant. Le cynisme du théâtre de Le Sage ou de Dancourt, contemporains d'Otway, prend comme un air de berquinade comparé aux ordures dont foisonne l'*Amitié à la mode*. Cette comédie, où les lieux communs de la plus sale débauche apparaissent exempts de toute espèce de voiles, obtint d'abord un grand succès : mais lorsqu'on essaya de la reprendre, soixante ans après la première et cinquante après la mort de son auteur, elle révolta le public par son indécence et fut sifflée à l'unanimité.

Aimé de la jeunesse royaliste dont il partageait les passions politiques, Otway fréquentait dans la compagnie des modèles que sa comédie essayait de reproduire. A cette époque, un homme d'esprit, bon poète et joyeux convive, avait accès dans le domestique, jusqu'à un certain point, même, dans la familiarité des grands ; d'ailleurs sans qu'un tel privilège le sortît peu ou prou de son néant. Il lui fallait essuyer, en outre, de cruelles avanies, témoin la charge de tabac d'Espagne que le grand Condé fit boire à Santeul dans son vin de champagne et dont le digne homme trépassa, au grand amusement de cette fleur de noblesse assise à la table de Monsieur le Duc.

Parfois, l'humour des gentilshommes s'épanchait en simples rebuffades. Les nobles personnages faisaient au vilain cet insigne honneur de *décharger leur catharre sur sa barbe*, comme dit Shylock.

Voici, par exemple, comment ce gracieux comte de Rochester se divertissait avec la misère de Thomas Otway, son hôte, son convive et son protégé :

« Tom Otway — dit-il dans sa *Session des poètes*,— le » bouffon chéri de Sadwel, venait après et jurait que » ses vers héroïques l'emportaient sur tous les autres. » *Don Carlos* avait rempli sa bourse, au point qu'il » s'était fait guérir de la gale et avait exterminé la » vermine qui le rongeait. Mais Apollon qui avait vu » sa figure sur les planches, pensa avec raison que le » rebut du théâtre ne pouvait pas être l'honneur du » siècle. »

Pour mériter ces chevaleresques avanies et la gloire d'être insulté par un arsouille féodal, Thomas Otway avait été le compagnon de débauche des courtisans à la mode sous Charles II. Ces aimables jeunes hommes, qui bâtonnaient les femmes, lardaient les bourgeois à coups d'épée et brûlaient de temps à autre une maison pour se distraire, ne dédaignaient pas d'encourager les arts à leurs moments perdus. Dans les loisirs de la boxe et de l'ivrognerie, ils chantaient volontiers des chansons françaises, en s'accompagnant sur la guitare, et, comme les marquis de Versailles, se piquaient d'impromptus, d'acrostiches ou de bouts-rimés.

Otway, reçu parmi eux sur un pied d'infériorité, que les mœurs d'alors rendaient toute naturelle, applaudissait aux âneries, souriait aux nasardes et n'était pas, en somme, beaucoup plus ladre qu'un grand nombre de « chers maîtres » contemporains. On lui payait son écot, lorsqu'on voulait rire et boire avec lui. Si, d'aventure, on crachait dans son verre, cela passait pour une privauté, dont il eût été malséant de ne pas apprécier toute la grâce. Les bontés qu'on lui faisait paraître n'allaient pas, au demeurant, jusqu'à la bienveillance, et cette familiarité, pour une espèce, n'avait rien d'amical. Otway quittait ces enfants prodigues, ces gentilshommes fortunés, avec la mine déconfite du babouin jouant avec le léopard à la main chaude. Et, quand il regagnait son misérable taudis, nul parmi ses compagnons d'ivresse ne s'enquérait si ce joyeux buveur ne manquait pas de pain !

Nous avons vu avec quel dédain superlatif le traitait

Rochester, ce même Rochester auquel il adressait des épitres dédicatoires, en lui disant qu'il voulait *apprendre à l'univers combien son patron était bon et généreux, en dépit d'un peu de malice !*

Hélas ! ce n'est pas le seul, Otway, qui brûlait ainsi le honteux encens de la mendicité. Notre pauvre grand Corneille ne compara-t-il pas Montmauron à Auguste, dans une dédicace que l'on voudrait effacer pour la gloire du fier poète, pour l'honneur de l'homme de bien ?

Le comte de Plymouth, fils naturel de Charles Ier, fut pour Otway un protecteur moins indifférent que Rochester. Il lui procura un brevet de cornette dans un régiment de Flandre. Mais la chose militaire ne réussit pas mieux à notre auteur que les planches ou la cléricature. Après quelques mois, il revint à Londres, où la misère le ressaisit, plus abominable que jamais.

Malgré son dénuement, il fit, en 1680, représenter l'*Orpheline*, qui, depuis, est en possession de plaire, à chaque nouvelle reprise. Ce drame a été traduit en français par M. Barante, dans les premières années de ce siècle, et publié chez Ladvocat, l'illustre éditeur de l'école romantique.

En même temps que l'*Orpheline*, Otway donna *La chute de Caïus Marius*, indigeste mélodrame, qui n'a de romain que le titre et où l'auteur, sans qu'il soit possible de comprendre ses raisons, a intercalé (cinquante ans seulement après Shakespeare !) non seulement l'intrigue, la charpente, mais encore des scènes entières de *Roméo et Juliette*. En vérité, le démarquage de Victorien Sardou, lui-même, est beaucoup plus discret !

A *Marius* succéda la *Fortune du Soldat*, une peinture de mœurs encore plus ignoble que celles dont regorgeait l'*Amitié à la mode*. Il faudrait remonter, chez nous, aux origines de la comédie, à ces farces de Larrivey, où la proxénète règne en souveraine

« Son œil tout papelard n'y pleurant qu'eau bénite »

pour trouver une pareille impudeur. Rien de piquant, au surplus, ne tempère le dégoût provoqué par d'interminables dialogues entre officiers réformés, chevaliers d'industrie, ruffians, gourgandines et filles de joie.

A cette comédie si peu comique, Otway donna pourtant une suite. Titre : l'*Athée*. Quelques allusions aux circonstances politiques, aux mœurs de la Restauration, aux souvenirs du Protéctorat, donnent à cette

pièce une valeur documentaire la rendant curieuse comme témoignage historique, sinon comme œuvre dramatique.

La Fortune du Soldat ainsi que l'*Athée* sont, depuis longtemps, entièrement oubliées en Angleterre.

Enfin, en 1685, Otway fit jouer son chef-d'œuvre, le seul de ses ouvrages qui ait donné quelque lustre à son nom : *Venise Sauvée*.

Mais, comme Torquato Tasso, couronné sur son lit de mort, le malheureux poète ne survécut pas à son triomphe. Contraint de se retirer dans le quartier franc de la Tour de Londres, accablé de dettes et harcelé par d'immondes créanciers, il rendit l'âme en la trente-quatrième année de son âge, sur un grabat que lui accordait par pitié l'aubergiste du « Taureau ».

Certains biographes racontent que, n'ayant plus un denier et pressé, depuis plus d'un jour, par la faim, il sortit à demi nu de son logis, entra dans un café et demanda la charité à la première personne qu'il rencontra. On lui donna une guinée. Il courut acheter du pain. Mais trop tard. Cette longue abstinence l'avait rendu incapable d'avaler, et les premières bouchées l'étouffèrent.

Cet effroyable récit manque, heureusement, de vraisemblance.

Le succès de *Venise Sauvée* avait dû rapporter quelque argent à son auteur. Nous voyons aussi, par l'épître dédicatoire à la duchesse de Portsmouth, qu'elle avait contribué à améliorer sa position.

Pope, qui vivait presque à la même époque, attribue une cause moins épouvantable à la fin d'Otway, encore qu'il lui laisse une allure tragi-comique des moins réjouissantes. D'après cet écrivain, Thomas Otway, poursuivi par un voleur, fut ému d'une telle épouvante, que la fièvre le prit et qu'il ne tarda pas à succomber.

Quelle que soit la cause immédiate de sa mort, il n'en est pas moins constant que le chagrin et le mauvais état de sa fortune emportèrent le pauvre poète, à l'heure où son génie s'affirmait pleinement. Au lieu de le frapper d'un seul coup, la misère le fit périr en détail, comme tant d'autres, comme notre Villiers, par exemple, emporté prématurément et lorsque tant de chefs-d'œuvre hantaient encore son prestigieux cerveau.

L'ingratitude, cette vertu royale, non moins fréquente chez les Stuarts que chez les Bourbons, eut l'occasion de se montr r fréquemment à propos de Thomas

Otway. Royaliste fervent, il avait célébré, tour à tour Jacques II, Charles et le duc d'York, sans qu'aucun de ces princes, dont les largesses enrichissaient un peuple de bouffons, de courtisanes et de jésuites, aient trouvé pour récompenser les nobles louanges du poète l'aumône qui l'eût empêché de mourir de faim !

Un sonnet garde pour toujours de l'oubli la mémoire de Félix Arvers. Une tragédie : *Venise Sauvée*, ouvrit à son auteur le Panthéon dramatique. Les critiques, certes, sont nombreuses, que l'on pourrait objecter à cette apothéose. L'emphase, les tirades, le mauvais goût de Shakespeare, sans le génie de Shakespeare, toute cette Venise de mélodrame qui semble annoncer déjà Maquet et Bouchardy ; le fatras romantique, en un mot, si répugnant à notre culture s'étalent d'une façon extravagante dans ce poème à tous crins.

Mais Otway avait un don, le premier de tous chez un homme de théâtre, celui de créer des types et de les faire mouvoir.

Saint-Réal, dans sa *Conspiration des Espagnols contre Venise,* a popularisé le fait historique sur lequel repose la fable d'Otway. C'est au profit du Roi Très Chrétien que son ambassadeur, le marquis de Bedmar, intriqua les fils de cette mystérieuse affaire, secondé par une élite d'aventuriers prêts à toute besogne et dont la redoutable épée était acquise au plus offrant. Ces condottieri, dont le Castrucio Castracceni de Machiavel offre le type idéal, furent les sans-patrie de l'héroïsme, les internationalistes de la guerre et — si je l'ose dire — les anarchistes de la discipline militaire.

Comme les Mercenaires de Carthage, comme les modernes Compagnons, la prospérité de ceux qu'ils avaient défendus sur les champs de bataille excitait en eux de furieuses convoitises pendant les loisirs de la paix : toute occasion leur semblait bonne d'emprunter au bourgeois son épouse ou ses deniers.

A cet élément guerrier, que représente dans *Venise Sauvée* le personnage de Pierre, se joignaient les mécontents, les déclassés ou les infâmes, qui n'ayant plus aucun lien dans la cité ne pouvaient que gagner aux convulsions d'un mouvement populaire.

En sa *Conjuration de Catilina*, modèle de toutes les conjurations présentes et à venir, Salluste, faisant le portrait des conspirateurs attachés au grand factieux

romain, semble avoir décrit, par une intuition merveilleuse, les agitateurs de *Venise Sauvée*.

« Au sein d'une ville si grande et si corrompue, dit-il,
» Catilina (*et rien n'était plus naturel*) vit se grouper
» autour de lui tous les vices et tous les crimes.
» C'était là son cortège. Le libertin, l'adultère, qui, par
» l'ivrognerie, le jeu, la table ou la débauche, avait
» dissipé son bien; tout homme qui s'était abîmé de
» dettes, pour se racheter d'une bassesse ou d'un crime;
» en un mot tout ce qu'il pouvait y avoir dans la Répu-
» blique de parricides, de sacrilèges, de repris de justice
» ou qui, pour leurs méfaits, redoutaient ses sentences;
» tous ceux, enfin, que tourmentaient la misère, l'infa-
» mie ou le remords, c'étaient là les compagnons, les
» familiers de Catilina. »

Les conspirateurs qui, en mai 1618, pensèrent donner des lois à la sérénissime République, *pour le compte de l'Espagne*, ne valaient guère mieux que cette écume du vieux monde latin. Ces désespérés, ces hors la loi se retrouvent les mêmes, chaque fois qu'un monde est à la veille de mourir. Ils sont le ferment qui hâte la décomposition des anciennes mœurs, la fange d'où sortiront les moissons futures de justice et de liberté!

Encore que Thomas Otway ait passablement embelli ses personnages, les héros de *Venise Sauvée* sont loin d'être de petits saints. Mais l'auteur dramatique n'a pas à se préoccuper de la moralité, non plus que de la sympathie qu'inspirent ses personnages. Pourvu qu'ils soient vivants et présentés avec logique, l'artiste n'a rien à se reprocher. Une objection plus grave, que l'on pourrait soulever à propos de *Venise Sauvée*, c'est l'idée assez fâcheuse qu'eut l'auteur de réduire à une simple anecdote d'amour cette conspiration contre un pouvoir inique et monstrueusement autoritaire; cette vengeance d'un peuple entier qui rappelle en quelque façon le complot du doge Faliéro contre la seigneurie et le conseil des Dix.

Dans le drame d'Otway, les protagonistes sont deux couples d'amants dont les peines d'alcôve mettent en jeu la puissante machine qui doit anéantir la noblesse, rendre au peuple le pouvoir si abusivement détenu par l'odieuse oligarchie des sénateurs.

Un soldat de fortune, Jaffier, a suborné la fille d'un patricien, le vieux Priuli, comme Othello, jadis, enleva Desdémone. Mais les victoires du Maure emportèrent son absolution, tandis que Jaffier, traqué par la vin-

dicte d'un beau-père orgueilleux, endure, avec sa femme Belvidéra, jeune la plus infame pauvreté. Mais l'amour allège leurs souffrances. Des nuits heureuses consolent ces parfaits amants des douleurs quotidiennes.

L'ami de Jaffier, cet ami qui, selon le mot d'un ancien, est la moitié d'une âme, l'ami jusqu'à la mort, l'ami jusqu'à la bourse, est un soldat du nom de Pierre, moins aventureux que Jaffier et moins délicat dans le choix de ses amours.

Aimé « pour lui-même » d'une courtisane grecque, il règne en toute privauté sur la fière Aquilina, dont l'humeur hautaine s'accorde bien avec ce nom provocateur. Bien qu'exaspéré par la présence d'un sot opulent qui s'est rendu acquéreur de ses droits, Pierre supporte les assiduités rémunératrices du vieil Antonio, libertin hors d'âge et « protecteur » de sa maîtresse. Le hideux paillard se fait donner les étrivières et cracher dans la barbe. Il jappe comme un chien, il mugit comme un bœuf, au grand dégoût d'Aquilina, qu'apaisent, toutefois, au moment opportun, les sequins du bonhomme.

Ce rôle d'Aquilina, que la pudeur anglaise supprime toujours à la représentation comme trop « objectionable », ne comporte guère qu'une scène d'une révoltante crudité. Il ne faut pas moins que la vigueur terrifiante de Gémier et l'allure impériale de Mme Lina Munte pour sauver cette peinture, un peu trop véridique, des séniles amours.

Afin de délivrer Aquilina, tout en ouvrant la succession d'Antonio; afin de châtier, aussi, l'inclémence de Priuli, Pierre, aidé par Bedmar, ambassadeur d'Espagne, organise son personnel de réfractaires, une conjuration énorme, ne tendant à rien moins qu'à férir d'un coup tous les patriciens de Venise, surpris en pleine tranquillité.

Mais un accident vulgaire fait échouer leur dessein titanique. Un conjuré, que l'animosité d'Otway pour la nation française voulut nommer Renaud, un conjuré manque de respect à Belvidéra, confiée à sa garde sous les plus augustes serments. Rien n'est, d'ailleurs, moins clair, dans la fable d'Otway, que ce dépôt de Belvidéra, notifié aux conjurés avec des mots aussi confus que solennels. Toujours est-il qu'indigné par la trahison de Renaud, le trop sensible Jaffier dénonce ses complices et, pour la faute d'un seul, condamne à mort un peuple tout entier.

La femme, une fois de plus, la femme, *aussi amère*

que la Mort, fait échouer les résolutions magnanimes, avorter les sublimes projets. La tyrannique Circé, l'empoisonneuse Dalila, sème l'éternelle moisson de lâchetés, de crimes et de deuils, conduit au désespoir sans remède l'homme impuissant à briser ses rêts.

Pour venger l'affront d'un instant, l'injure faite au lit de volupté, ce n'est pas trop que l'exécrable hécatombe : Jaffier livrera le complot aux sénateurs.

Telle est la charpente de ce drame, qui paraîtrait assez banal sans les deux derniers actes, où l'amitié de Pierre et de Jaffier, restés seuls en présence, élève l'action aux derniers degrés du pathétique. Après avoir frappé le délateur et reproché sa félonie à Jaffier abîmé de repentir, généreusement son ami lui pardonne. Un double coup de poignard arrache Pierre à la torture et Jaffier aux souffrances d'une vie désormais intolérable. Leurs âmes jumelles quittent, sans un regret, ce monde exécrable d'où Belvidera est déjà partie. Elles entrent dans le néant, avec des cris de délivrance et de joie.

Avec ses rugosités, son âpre, inégal et parfois cynique langage, *Venise Sauvée* mérite, certes, une place entre les Œuvres maitresses du Théâtre anglais.

Outre cette peinture forte de l'amitié virile, son finale, suffisant à le mettre hors de pair, le drame d'Otway, bien que d'un auteur royaliste, à chaque vers étincelle d'une haine farouche contre la tyrannie et d'un amour sans bornes pour la liberté.

C'est un effet paradoxal de nos études libérales et de notre éducation autoritaire d'exécrer dans la réalité, sans cesser d'admirer, en principe, les « meurtres sublimes » dont regorge l'histoire des peuples anciens.

Le coup de couteau que nous exaltons avec emphase, porté par Harmodios, Brutus ou Chéréa, nous paraît déjà fort contestable quand c'est Charlotte qui le donne, et tout à fait scélérat quand Alibaud, par exemple, Ravachol ou Caserio « frappent le tyran ».

Aussi, tant que les mœurs et la police le daignent tolérer, applaudissons, dans *Venise Sauvée*, l'appel vers un monde nouveau de justice, d'indépendance et de bonheur ! Saluons, à travers les discours enflammés des amis légendaires, cet idéal qui tourmente les nobles âmes d'aujourd'hui, ce départ de la caravane humaine pour les cités miséricordieuses de l'amour et de la paix.

7 novembre 1895

LAURENT TAILHADE

SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite*[1])

LIVRE I

CHAPITRE III

RÉMINISCENCES

Sommaire. — Teufelsdrœckh à Weissnichtwo (N'importe-Où). Professeur de Sciences-en-tous-genres, à l'Université, là. Aspect physique et caractère. Mémorables discours de brasserie. Domicile et tour d'observation. La Vie de la Ville vue de là, de jour et de nuit; réflexions qui s'ensuivent. La vieille Liza, ses façons (2). Caractère du Conseiller aulique Heuschrecke; ses rapports avec Teufelsdrœckh.

L'apparition de ce singulier Livre sur les Habits ne doit avoir produit guère moins de surprise sur l'entourage intime de l'auteur que sur le reste du monde. Pour nous, du moins, peu de choses ont été plus inattendues. Le Professeur Teufelsdrœckh, à l'époque de nos relations avec lui, semblait mener une vie tout à fait silencieuse et concentrée : un homme voué, sans doute, aux plus hautes Philosophies ; mais plutôt qualifié pour publier, s'il publiait jamais quelque chose, une réfutation, par exemple, de Hegel et de Bardili (3), qu'il comprenait l'un et l'autre, chose assez étrange, dans une commune réprobation, que pour descendre, comme il l'a fait ici, dans le furieux brouhaha du Forum, avec une thèse qui ne peut qu'exaspérer et diviser. Jamais, que nous nous rappelions, il ne fut question entre nous de la Philosophie des Habits. Si à travers le haut, silencieux, méditatif transcendentalisme de notre Ami nous découvrions quelque sorte de tendance pratique, c'était une tendance tout au plus politique, et à

(1) V. *Mercure de France*, n° 71.
(2) *Old 'Liza.* C'est la gouvernante de Teufelsdrœckh.
(3) Bardili, né à Blaubeuren, en 1761, se fit connaître par divers écrits philosophiques, spécialement dans le domaine de la logique. Mort en 1806.

certain radicalisme en perspective, mais tout à fait spéculatif pour le moment ; comme ceci perçait, du reste, de temps à autre, dans sa correspondance avec Herr Oken (1) d'Iéna ; encore que sa collaboration particulière à l'*Isis* n'ait jamais pu donner lieu qu'à des conjectures à ce sujet. Quoi qu'il en soit, on ne s'attendait pas, de sa part, à un écrit de morale, encore moins à quelque chose de didactico-religieux.

Nous nous rappelons fort bien les derniers mots qu'il prononça devant nous ; ces paroles, ainsi que la nuit où elles furent prononcées, ne sont certainement pas de celles qu'on oublie facilement. Levant son énorme chope débordande de *Gukguk* (2), et abaissant un moment sa pipe, il se dressa au milieu de la brasserie bondée de monde (c'était *Zur Crünen Gans* (3), la plus grande brasserie du Weissnichtwo, où certain soir étaient assemblées toute la Virtuosité et presque toute l'Intellectualité de l'endroit) (4) ; et là, avec une intonation profonde, venue de l'âme, et un vrai regard d'ange, d'ange blanc ou d'ange noir? il proposa ce toast : *Die Sache der Armen in Gottes und Teufels Namen* (A la Cause du pauvre, au nom du Ciel et de l'Enfer) (5)! Une éclatante acclamation lui répondit : un plein hourra rompant le lourd silence ; puis un glouglou d'innombrables rasades avalées, encore suivi d'un universel vivat. C'était le finale de la nuit. Reprenant ses pipes ; dans le plus haut enthousiasme, parmi les épaisseurs de la fumée du tabac ; triomphante, les têtes dans les nues, physiquement et moralement,

---

(1) Il s'agit de Lorenz Oken, le célèbre professeur de médecine d'Iéna. Il publia le périodique, en partie politique, *Isis*, que mentionne ci-dessus Carlyle, et mourut en 1851, à Zurich.

(Notes de la traduction allemande de SARTOR*)*.

(2) Le Gukguk n'est malheureusement qu'une bière — universitaire.

(Note de l'auteur).

Il est question, dans le *Quintus Fixlein* de Jean-Paul, d'une bière universitaire, comme ici dénommée Gukguk.

(Note de la traduction allemande).

(3) La brasserie de l'*Oie verte*.

(4) ... All the Virtuosity, and nearly all the Intellect...

(5) Il appert des remarques de M. Thomas A. Fischer, le traducteur allemand de *Sartor*, que les (prétendues) citations allemandes qui reviennent à chaque instant dans ce livre ne sont pas toujours correctes. La citation ci-dessus doit être ainsi corrigée : « *des* (du) devant *Teufels*. » De même, ce qui suit : *Bleibt doch ein echter Spass-und Galgen-vogel*, est inacceptable sans un « *Es* » *(Il, cela)* au début. Du reste, ces incorrections ne sont sans doute pas imputables a Carlyle, les citations allemandes variant suivant les éditions : celle parue en 1841, chez Fraser, contient plus de fautes que l'édition populaire Chapman.

l'assemblée se dispersa, chacun, sur son oreiller, s'en alla rouler ses pensées. *Bleibt doch ein echter Spass-und Galgen-vogel* (1), dirent plusieurs ; signifiant par là qu'un jour ses démocratiques sentiments pourraient bien le faire pendre. *Wo steckt doch der Schalk ?* (2) ajoutèrent-ils, en regardant à la ronde : mais Teufelsdrœckh s'était retiré par une issue réservée, et le Compilateur de ces pages ne le vit plus.

C'est dans de telles scènes qu'il nous a été donné de vivre avec ce Philosophe, et de nous former ce jugement sur ses vues et sur ses facultés. Et pourtant, brave Teufelsdrœckh, qui pourrait dire tout ce qui se cachait en toi ? Sous ces boucles drues dont s'agrémentait ta personne si longue et sèche, sous ces boucles drues recouvrant comme un toit la face la plus grave que nous ayons jamais vue en ce monde, il y avait le plus actif des cerveaux. Et tes yeux, enfoncés sous leurs sourcils touffus, et regardant si tranquilles et rêveurs, n'y avons-nous pas aperçu des lueurs d'un feu divin, à moins qu'il ne fût infernal, et n'avons-nous pas mi-imaginé que leur calme n'était que cette fixité même où se résout l'infini mouvement, quelque chose comme *l'immobilité* d'une vertigineuse rotation? (3) Ta grêle apparence, comme la voilà, lorsque, en un débraillé peu brossé, râpé, parmi le fouillis et le fatras, tu restais assis des journées entières à « méditer et à fumer », renfermait un puissant cœur. Les secrets de la Vie humaine étaient à découvert pour toi ; tu voyais plus loin que nul autre dans le mystère de l'Univers ; tu étais, *in petto*, l'auteur de ce remarquable Livre sur les Habits. N'y avait-il pas, à vrai dire, dans ton lumineux Transcendentalisme, si logiquement motivé ; mieux encore, dans ton paisible, silencieux, profond Sans-culottisme, combiné avec la distinction vraiment princière de ta nature intime, n'y avait-il pas là les visibles éléments d'une telle spéculation? Mais les grands hommes sont trop souvent inconnus, où, ce qui est pire, méconnus. Déjà, quand nous n'y songions guère, la matière de ton remarquable ouvrage était placée sur le métier ; et, silencieusement, de mystérieuses navettes circulaient dans la trame !

(1) Vrai farceur et Gibier de potence.

(2) Où donc a passé le Coquin ? — (Sans doute quelques gens de police mêlés à ces réunions subversives).

(3) Littéralement : the *sleep* of a spinning-top, le *sommeil* d'une toupie.

On peut être curieux de savoir comment, dans cette occurrence, le Conseiller aulique Heuschrecke doit fournir des données biographiques ; la réponse n'est, en tout état de cause, heureusement pas notre affaire, mais la sienne. Il nous apparut, à nous, après des efforts répétés, qu'il n'y avait pas à espérer recueillir, à Weissnichtwo, dans les archives ou les mémoires des classes le mieux informées, une Biographie de Teufelsdrœckh ; on risquait beaucoup plus d'en rencontrer une fausse. Teufelsdrœckh était un étranger à Weissnichtwo, amené jusque-là par ce que l'on appelle le cours des circonstances ; sa famille, son lieu de naissance, ses projets, ses occupations, autant de points que la curiosité avait naturellement voulu élucider, mais sur lesquels elle avait dû se contenter des réponses les plus évasives. Quant à lui, c'était un homme tellement silencieux, si complètement en dehors, que lui adresser des questions, même ne concernant point de tels détails, devenait une affaire dépassant ce que permet la délicatesse courante : en outre, dans ses façons en dedans, il ne se départait jamais de certaine attitude apprêtée et qui n'allait pas sans une pointe de causticité, de manière à écarter de telles intrusions, et à vous détourner de toute chose analogue. On parlait de lui, secrètement, entre beaux esprits, comme d'une façon de Melchissédec, sans père ni mère d'aucune sorte ; parfois, en faisant allusion à ses immenses connaissances historiques et statistiques, et à son éclatante manière de s'exprimer, comme un témoin oculaire de scènes et d'événements lointains, ils l'appelaient *Das Ewige Jude,* le Juif-Eternel, ou, comme nous disons, le Juif-Errant.

Pour la plupart, en vérité, il était devenu moins un Homme qu'une Chose en soi ; une Chose qu'ils s'étaient évidemment accoutumés à voir, et non sans plaisir ; mais il ne leur venait pas plus à l'idée d'expliquer cette Chose que la fabrication de leur quotidienne *Allgemeine Zeitung,* ou ce qui se passe d'ordinaire dans le Soleil. Soleil et Gazette étaient là, bienvenus ; le monde jouissait de ce qu'ils avaient de bon, et ne se préoccupait pas autrement de l'affaire. L'homme Teufelsdrœckh allait et venait, dans son petit cercle, comme un de ces êtres originaux et indéfinissables qui sont plus fréquents dans les Universités allemandes qu'ailleurs ; bien qu'on les voie très en vie et sente comme chose à peu près certaine qu'ils doi-

vent avoir une histoire, ils vous font l'impression de n'avoir pas d'histoire qu'on puisse découvrir; ou qu'il faut absolument faire leur histoire comme celle des formations géologiques et des ruines antédiluviennes : admettre qu'ils ont été créés par des pouvoirs inconnus, plongent dans une graduelle décomposition, tandis que leur actuelle surface reflète la lumière et résiste à la pression; c'est-à-dire qu'ils affleurent comme visibles et tangibles objets dans ce monde fantôme, où il y a tant d'autres mystères.

Bien qu'il fût dûment, par titres et diplômes, *Professor der Allerley-Wissenschaft,* ou, comme nous dirions en anglais, « Professeur de Choses-en-général », il était à noter qu'il n'avait jamais fait de Cours; peut-être n'y avait-il jamais été invité par quelque demande ou appui publics. Selon toute apparence, l'éclairé Gouvernement de Weissnichtwo, en fondant sa Nouvelle Université, s'imaginait avoir assez fait, si « dans des temps comme les nôtres », pour employer les expressions du programme semi-officiel, « où toutes choses, soit rapidement, soit lentement, retombent au Chaos, une Chaire de ce genre était instituée; une chaire qui, suivant l'occasion, pût faciliter, ne fût-ce que légèrement, la tâche de dégager de nouveau d'un tel Chaos quelque organisation ». Quant à instituer d'actuelles Conférences et des Cours publics sur la « Sciences-des-Choses-en-général », on considéra cela sans doute comme encore prématuré. C'est pour ce motif aussi qu'on avait créé seulement mais point doté la Chaire; de sorte que Teufelsdrœckh, « recommandé par les plus hauts titres », avait été promu à un titre, purement et simplement.

Grande était, dans les classes les plus éclairées, l'admiration de cette nouvelle Chaire : un Gouvernement bien inspiré avait compris le Besoin de l'Epoque *(Zeitbedürfniss)* ; on allait avoir enfin, au lieu du Déni et de la Destruction, une science d'Affirmation et de Reconstruction; et l'Allemagne et Weissnichtwo se trouveraient là où elles devaient être : dans l'avant-garde de l'Humanité. Le nouveau Professeur, entré assez opportunément dans la naissante Université, ne provoquait pas un émerveillement moindre. Il allait enfin avoir l'occasion de prouver ses aptitudes si grandes à cette Chaire ; il n'était pas moins capable, d'ailleurs, de continuer à garder indéfiniment le silence; mais un Gouvernement éclairé devait estimer qu'il

ne fallait pas lui fournir le prétexte de faire éclater ce dernier talent. Toutefois cette admiration et cet émerveillement, n'étant suivis d'aucun acte qui les entretînt, ne durèrent pas plus d'une semaine; et bien avant notre visite, l'enthousiasme était complètement tombé. Les plus fins virent dans tout cela une suprême manœuvre vers la popularité tentée par un Ministre que des embarras intérieurs, des intrigues de Cour, la vieillesse et l'hydropisie ne tardèrent pas à chasser définitivement du pouvoir.

Quant à Teufelsdrœckh, hors ses nocturnes apparitions au *Grüne Gans*, Weissnichtwo le voyait peu, se ressentait peu de lui. Là, sa chope de Gukguk devant soi, il était assis lisant les journaux; parfois contemplant les nuages de sa pipe, sans autre visible occupation : c'était toujours là que, contrairement à ses douces habitudes (1), notre philosophe, par un agréable phénomène, desserrait les lèvres pour discourir; dans ces occasions, toute la brasserie s'empressait de faire silence, comme sûre d'entendre quelque chose de remarquable; d'entendre peut-être même toute une suite, tout un torrent de paroles absolument mémorables; un torrent tel, que Teufelsdrœckh, une fois dégelé, se serait étendu des heures durant devant l'auditoire tout préparé : et, c'était là le plus inoubliable, comme jaillissant d'une tête en apparence aussi peu intéressée à l'auditoire, aussi inconsciente de lui, que peut l'être le scuptural mascaron d'une fontaine publique, dont la bouche, par un tube de bronze, vomit l'eau à tout venant, indifféremment, sans se soucier si c'est pour cuire des victuailles, ou pour éteindre des incendies; l'œil toujours grave et fixe, que l'eau coule ou ne coule pas.

Au jeune Anglais enthousiaste qu'était, bien qu'indigne, l'Editeur de ces feuillets, Teufelsdrœckh s'ouvrait peut-être plus qu'à la plupart. Il est dommage seulement que nous n'ayons alors pu soupçonner toute l'importance de cet homme, et appliquer à le scruter la puissance de vision qu'il y fallait! Nous jouissions d'un certain accès au domicile particulier du Professeur, chose dont il n'y avait pas, à Weissnichtwo, trois personnes qui pussent se vanter. C'était la mansarde de la plus haute maison, dans la Wahngasse (2); et

(1) *douces* est ici par antiphrase, avec le sens de *taciturnes*.
(2) C'est-à-dire : la Rue de l'Illusion.

l'on pouvait certes l'appeler le pinacle de Weissnichtwo, car elle se dressait tout d'un coup par dessus les pignons contigus, qui s'élevaient eux-mêmes sur une hauteur. En outre, les fenêtres donnaient vue sur les quatre points cardinaux, *Orte*, ou, comme on dit en Écossais, et comme nous devrions dire, *Airts* (1) : le cabinet de travail, à lui seul, en commandait trois; la chambre à coucher *(schlafgemach)*, à l'autre extrêmité, prenait vue sur le quatrième; sans parler de la cuisine, qui n'offrait, en quelque sorte, que deux copies des mêmes tableaux et aucun point de vue nouveau (2). De sorte que ce logis était en fait l'observatoire, la tour du guet de Teufelsdrœckh; il y était à l'aise, et il pouvait voir de là tout le mouvement de vie de cette grande ville; presque toutes ses rues et ruelles; avec leurs affaires et leurs affairements *(Thun und Treiben)*.

« Ma vue, » lui ayons-nous entendu dire, « plonge dans » tout ce guêpier, cette ruche, si l'on veut ; je les vois » faisant leur cire, fabriquant leur miel, amalgamant » leurs poisons, suffoquant dans une atmosphère sul- » fureuse. Depuis l'Esplanade-du-Palais, où la musique » joue, pendant que dîne délicatement son Altesse » Sérénissime, jusqu'à la ruelle basse, où, sur son » seuil, la vieille femme veuve, tricotant pour gagner » sa chétive existence, est assise à sentir le soleil de » l'après-midi, je vois tout : car, excepté le coq des » girouettes, nul bipède ne perche si haut. Les postil- » lons arrivent, bien bottés, bien sanglés, apportant » Joies et Chagrins, ensachés, là-haut, sous la bâche de » cuir ; là, roulent avec lourd bagage, au train de » quatre chevaux vites, le gentilhomme campagnard et » sa famille ; plus loin, sur sa jambe de bois, le » Soldat stropiat se traîne péniblement, la main vers » l'aumône ; mille charrois s'engouffrent dans la ville, » apportant des approvisionnements, les primeurs des

(1) *Orte* est le vocable qui désigne, en allemand, les points cardinaux. Quant à *Airts*, ce mot les désigne également, en Écossais. Il appartient, si nous ne nous trompons, au dialecte du Comté d'Ayr, patrie de Burns; ce qui, chez un enthousiaste de Burns tel que Carlyle, expliquerait le *and we ought to say, et comme nous devrions dire*.

(2) Nous nous sommes conformés pour ce dernier détail, d'ailleurs insignifiant, à l'interprétation de la traduction allemande. Il y a, dans le texte anglais, souligné, le mot *duplicates*, précédé de *two*, deux. Voici notre interprétation : cette cuisine a deux fenêtres ouvertes sur les mêmes points de vue (tous les points de vue des quatre points cardinaux s'encadrant, vient-on de voir, dans les fenêtres des autres pièces) qui n'y font donc que se répéter.

» campagnes, tous les produits naturels, vivants ou
» non, et s'en retournent avec des produits manufac-
» turés. Ce flot de vie, roulant à travers ces rues, et où
» se confondent toutes les conditions, tous les âges,
» sais-tu d'où il vient, où il va ? *Aus der Ewigkeit, zu
» der Ewigkeit hin :* de l'Eternité vers l'Etermité ! Ce
» sont des Apparitions : quoi d'autre ? Ne sont-ce pas,
» en des Corps, des Ames rendues visibles, qui ont pris
» une figure et qui la perdront de nouveau en se dis-
» solvant en air ? Le solide Pavé qu'elles foulent n'est
» qu'une représentation des sens ; elles marchent au
» sein du Néant, le Temps vide est derrière elles et
» devant elles. Te figures-tu donc que ce Costume posé
» en écran (1), là-bas, rouge et jaune, avec des éperons
» aux talons et des plumes au chapeau, ne date que
» d'Aujourd'hui, qu'il n'a pas d'Hier, pas de Lendemain ;
» et qu'il ne remonte pas plutôt à un Ancêtre, qui
» vivait au temps où Hengist et Horsa envahirent ton
» Ile ? Ami, tu vois ici une vivante chaîne de ce Tissu
» de l'Histoire, où s'enlace toute Existence : regarde
» bien, ou cela t'échappera, invisible à jamais désor-
» mais. »

« *Ach, mein Lieber!* (2) » nous dit-il une fois, à minuit, lorsque nous fûmes rentrés de la brasserie dans une conversation assez véhémente, « c'est véritablement
» une chose sublime que d'habiter ici. Ces franges
» de lumière de lampe, s'agitant pendant quelques
» toises, à travers la fumée et mille replis d'exhalations,
» dans l'antique royaume de la Nuit, que pense d'elles
» le Bootès (3), quand il mène ses Chiens de chasse
» par le zénith, dans leurs laisses de feu sidéral ? Cette
» rumeur étouffée de Minuit, lorsque tout Trafic est
» livré au repos ; que des voitures, roulant encore çà

---

(1) *Clothes-screen.* Littéralement : *écran d'habits, costume-écran.* Le mot *écran* a, dans le vocabulaire de Carlyle, un sens tout philosophique ; c'est un de ses mots pour désigner l'Apparence, le Décor qui cache l'Abstraction. C'est ainsi qu'il dira plus loin : *Clothes gave us individuality, distinctions, social polity ; Clothes have made Men of us ; they are threatening to make Clothes-screens of us. Individualité, attributions, constitution sociale, le Costume nous les donna ; le Costume a fait de nous des Hommes ;* LE VOICI QUI MENACE DE FAIRE DE NOUS DES ÉCRANS. Au surplus, n'eût été la nécessité de reproduire exactement le vocabulaire de Carlyle, nous aurions employé le mot *mannequin.*

(2) Ah ! mon Cher !

(3) *Bootes,* le Bouvier, la constellation bien connue du ciel boréal.

» et là, par les rues lointaines, emportent la Vanité (1) » vers des demeures lambrissées et éclairées, pour elle, » d'une lumière savamment ménagée ; et que, seuls, le » Vice et la Misère sont dehors, à rôder ou à gémir, » comme des oiseaux de Nuit : oui, cette rumeur, » soupir qu'exhale la vie inquiète en son sommeil » tourmenté, est entendue dans les Cieux ! Oh, sous » ce hideux couvercle de vapeurs, d'exhalaisons pesti- » lentielles et d'inimaginables gaz, quelle cuve fer- » mente et mijote, cachée ! Là sont les joies et les dou- » leurs ; là, les hommes sont enfantés, les hommes » sont à l'agonie ; les hommes sont en prières, ou, de » l'autre côté d'une cloison de briques, sont à blas- » phémer ; et autour d'eux, partout, la vaste, la vaine » Nuit. L'orgueilleuse Seigneurie s'attarde en ses salons » parfumés, où repose sous des courtines de damas ; » la Misère se blottit sur ses grabats, ou grelotte la » faim, dans ses cahutes de torchis : au fond de lou- » ches tapis-francs, *Rouge-et-Noir* signifie languissam- » ment ses arrêts fatidiques à d'affamés et hagards » pauvres diables ; cependant que les Conseillers d'Etat » siègent, complotant et jouant leurs hautes parties » d'échecs, dont les pions sont des hommes. L'amant » chuchote à sa maîtresse que le coche est prêt ; et » la belle, pleine d'espoir et d'émoi, se glisse dans » la rue, pour s'enfuir avec lui par delà la frontière : » encore plus silencieusement, le voleur fait jouer » pinces et leviers, ou se tient aux aguets, jusqu'à » ce que les sentinelles ronflent leur premier somme » dans leurs guérites. Des maisons où l'on s'amuse, » où il y a bal et buffet, sont pleines de lumière, » de musique et de cœurs épanouis ; mais, dans les » Cellules des Condamnés, la pulsation de la vie » bat, tremblotante, défaillante, et des yeux injectés » de sang regardent au dehors à travers les ténè- » bres qui continuent à l'entour celles du cachot, » guettant la lueur d'un lugubre dernier matin. Six » hommes doivent être pendus demain : un bruit de

(1) *Chariot-wheels of Vanity*. Il y a ici comme une réminiscence de ces vers de Milton, consacrés au passage de la Mer Rouge. Ces « chariots de la Vanité », roulant encore dans l'« antique royaume de la Nuit », n'évoquent-ils pas, en effet, les chars du Pharaon engloutis dans la Mer Rouge :

Then through the fiery pillar and the cloud,
God looking forth will trouble all his host,
And craze their *chariot-wheels*...

» coups de marteau n'arrive-t-il pas du *Rabenstein*? (1)
» on doit construire en ce moment même leurs potences.
» Plus de cinq cents mille animaux à deux pieds, sans
» plumes, se trouvent tout autour de nous, dans la
» position horizontale, la tête enfouie dans le bonnet
» de nuit, et pleine des rêves les plus fous. L'orgie
» rugit et chancelle, et se pavane, dans ses fétides antres
» d'opprobre ; et la Mère, sous ses cheveux épars,
» s'agenouille sur son pallide enfant à l'agonie, dont
» les lèvres gercées ne s'humectent plus maintenant
» que de ses larmes. Et tout cela, entassé et pressé,
» divisé seulement par un peu de charpente et
» de maçonnerie ; — serré là comme harengs en
» caque ; ou plutôt, grouillant, pour ainsi dire, comme
» un de ces pots d'Egypte qu'emplit un nœud de vi-
» pères apprivoisées, chacune luttant à qui aura *la tête*
» *le plus haut; ainsi* va l'affaire sous cette courtepointe
» de fumée ! Quant à moi, *mein Werther* (2), je suis
» au-dessus de tout cela ; je suis seul avec les étoiles. »

Nous regardions sa figure pour voir si, dans le flot de cette extraordinaire vaticination nocturne, quelque sentiment ne s'y reflétait point ; mais, avec le luminaire dont nous disposions, lequel consistait à vrai dire en une simple chandelle de suif, posée assez loin de la fenêtre, nous n'apercevions, comme toujours, qu'une face calme et fixe.

C'étaient là les accès de parole du Professeur : le plus souvent, il s'exprimait par strictes monosyllabes, ou se tenait absolument silencieux dans la fumée de sa pipe : pendant que le visiteur avait la liberté soit de dire ce qu'il voulait, recevant pour réponse, à l'occasion, un grognement ; soit de déguerpir, après avoir, pendant un moment, tourné ses yeux de-ci de-là. C'était une étrange chambre ; pleine de livres et de papiers en lambeaux, d'un fouillis de toutes sortes de substances, « réunies dans un commun élément de poussière ». Il y avait des livres sur les tables et sous les tables : ici voltigeait un feuillet de manuscrit, là un mouchoir déchiré, ou un bonnet de nuit jeté à la hâte ; des encriers alternaient avec des croûtes de pain, des cafetières, des pots à tabac, des périodiques littéraires et des souliers-bottes. La vieille Liesken (Lisekin, 'Liza), qui lui faisait son lit, lui allumait son poêle, le blan-

(1) Lieu de supplice.
(2) Mon digne Ami.

chissait, lui faisait sa cuisine, ses commissions, qui était l'intendante générale du grand homme, et en tout une très ordonnée créature, perdait sa souveraine autorité dans ce dernier retranchement de Teufelsdrœckh; une fois par mois seulement, elle s'y faisait place, presque de force, avec un torchon et un balai; et (Teufelsdrœckh sauvant à la hâte ses manuscrits) elle effectuait un dégagement partiel, donnait issue à tout le fatras qui n'était pas Littérature. Elle faisait là comme des *Erdbeben* (des tremblements de terre), que Teufelsdrœkh redoutait pire que la peste: il avait été forcé néanmoins de se plier jusqu'à ce point. Il eût été heureux de se tenir là, philosophant à perpétuité, où jusqu'à ce que le fouillis, à force d'être accumulé, l'eût mis à la porte. Mais Liesken était son bras droit, et sa cuiller (1), son nécessaire de vie enfin, et il eût été impossible de le contrecarrer tout à fait. Nous pouvons encore nous rappeler cette vieille bonne femme; silencieuse à ce point que plusieurs la croyaient muette: on l'aurait également souvent supposée sourde; pour Teufelsdrœckh, et pour Teufelsdrœckh seulement, elle consentait à être serviable et attentionnée; c'était surtout par signes qu'elle semblait communiquer avec lui; si ce n'était pas plutôt par quelque secrète intuition qu'elle devinait ses besoins et y pourvoyait. Assidue vieille bonne femme! elle écurait, et triait, et balayait, dans sa cuisine, en faisant le moins de bruit possible; mais tout y était sévèrement tenu; le café toujours au moment voulu se trouvait à point; et la muette Liesken elle-même vous jetait, de dessous sa blanche coiffe immaculée, dont les barbes prenaient sa figure nette et ratatinée, un regard secourablement entendu, presque bienveillant.

Peu d'étrangers, comme nous l'avons plus haut donné à entendre, étaient reçus chez Teufelsdrœckh: le seul que nous y vissions jamais, à part nous-même, était le Conseiller aulique Heuschrecke, dont les lecteurs de ces pages connaissent déjà le nom, et sur qui ils attendent des détails. Herr Heuschrecke, à cette époque, nous fit l'effet d'un de ces êtres pacifiques, à la bouche plissée en bourse, au cou de grue, aux habits méticuleusement brossés, dont toute la marque distinctive dans le monde consiste peut-être « à ne jamais appa-

(1) *And [his] spoon.* Quelque locution populaire locale, et dont le sens est d'ailleurs fort clair.

raître sans leur parapluie », qu'il fasse sec ou mouillé. Si nous n'avions pas su avec quel « peu de bons sens » le monde est mené ; et que, en Allemagne comme ailleurs, sur cent Hommes Publlics, quatre-vingt-dix-neuf ne sont autre chose que les porte-queue, les hommes de paille du centième, ses dupes volontaires ou involontaires, il eût pu sembler prodigieux que Herr Heuschrecke eût pu être nommé Conseiller aulique, même à Weissnichtwo. Quel conseil, à qui que ce soit, homme ou femme, pouvait donner ce Conseiller privé? Sur sa vague figure en zigzag, sur son chétif visage qui allait se tirant en tous sens, dans une menue fluctuation incessante, on voyait plutôt confusion pire que confusion (1) ; Timidité et Froideur physique, tout au plus? On n'en disait pas moins qu'il était « l'Essence même de l'Amour incarné » : de fervents yeux bleus, pleins de tristesse et de tendresse ; la bourse toujours ouverte, et ainsi de suite ; tout cela, nous devons, pour maintes raisons, l'espérer maintenant, n'était pas tout à fait sans motif. Néanmoins l'esquisse que trace de lui l'ami Teufelsdrœckh, qui maniait vraiment le burin comme peu en pareil cas, était probablement la plus ressemblante : *Er hat Gemüth und Geist, hat weinigstens gehabt, doch ohne Organ, ohne Schicksals-Gunst ; ist gegenwærtig aber halb-zerrüttet, halb-erstarrt.* « Il a du sentiment et de l'intelligence, tout au moins en posséda-t-il : mais il lui a manqué, pour les manifester, un organe adéquat, de la chance aussi ; et le voilà maintenant à moitié détraqué, à moitié engourdi. » — Ce que le Conseiller aulique pensera de ceci quand il le verra, pourra étonner les lecteurs : pour nous, en sûreté dans la forteresse de l'historique véracité, nous sommes sans inquiétude.

Le point essentiel, qui ne fait de doute pour personne, c'est son amour pour Teufelsdrœckh ; cet amour était, en effet, de beaucoup le trait dominant de Heuschrecke. Nous pouvons dire qu'il était attaché au Professeur par une tendresse pareille à celle d'un Boswell pour

---

(1) *Confusion worse confounded.*

Milton emploie, dans la description du Chaos, cette expression hyperbolique :

I saw and heard ; for such a numerous host
Fled not in silence through the frighted deep,
With ruin upon ruin, rout on rout,
Confusion worse confounded...

son Johnson (1). Et peut-être était-il payé de retour; car Teufelsdrœckh avait pour son grêle admirateur de petits égards extérieurs, comme on peut en avoir pour un ami à demi raisonnable, ou même complètement fou, et l'aimait du mieux par reconnaissance et par habitude. D'un autre côté, il était curieux d'observer avec quelle tendresse déférente, et quelle sorte de paternelle protection, notre Conseiller aulique, étant l'aîné, le plus riche, et, comme il se l'imaginait généreusement, de beaucoup le plus influent des deux au point de vue pratique, dorlotait son petit Sage, qu'il semblait considérer comme un vivant oracle. A peine Teufelsdrœckh ouvrait-il la bouche, celle aussi de Heuschrecke se déplissait, en une entrée de portail, sans compter qu'il était tout yeux et tout oreilles, de sorte que rien ne pouvait se perdre : et alors, à chaque point d'orgue de la harangue, il gloussait, épanoui, un rire intérieur et toussottant (car la mécanique du rire mettait quelque temps à entrer en mouvement, semblait forcée et lâche); ou bien nasillait aigument : *Bravo! Das glaub' ich* (2); mais toujours son approbation exprimait tout son cœur. Bref, si Teufelsdrœckh etait le Dalaï-Lama, ce dont, à part peut-être, dans sa rigoureuse intussusception et son indifférence toute divine, il n'y avait pas de symptôme, alors Heuschrecke pouvait représenter son premier Talapoin, pour lequel chaque pilule de pâte qu'il pouvait malaxer et mettre en vente était nécessairement tout à fait sacrée et salutaire.

C'est donc dans cet environnement social, domestique, physique, que Teufelsdrœckh, à l'époque où nous le connûmes, vivait et méditait, et qu'il vit et médite encore très probablement. C'était là, perché sur sa haute tour d'observation de la Wahngasse, et souvent, dans la solitude, veillant plus avant que la Grande-Ourse, c'était là que l'indomptable Investigateur livrait toutes ses batailles contre la Sottise et les Ténèbres; là, selon toute probabilité, qu'il écrivit ce surprenant ouvrage sur les *Habits*. Particularités

(1) Boswell (James), 1740-95. Il a écrit la biographie de Johnson, le célèbre moraliste et écrivain; livre consacré pour classique, d'une fidélité absolue, vivant, dramatique, et d'une affectueuse abnégation. Carlyle a défendu avec succès, contre Macaulay, les talents et le caractère de Boswell, sans pour cela déguiser ses défauts, notamment sa grande vanité.

(Note de la Traduction allemande.)

(2) Bravo! je crois bien!

supplémentaires : pour son âge, qui était de cette espèce d'âges qui se tiennent entre les deux, on ne pouvait faire que des conjectures ; quant à sa large redingote, quant à la couleur de son pantalon, à la façon de son haut chapeau à larges bords, et ainsi de suite, nous préférons taire tout ce que nous en pourrions dire. C'est celui qui a le plus de Connaissance qui, de nos jours, est en fait le Plus Grand ; il s'ensuit qu'une curiosité éclairée laisse à eux-mêmes les rois et leurs pareils, et se tourne de plus en plus vers la classe des philosophes : et toutefois, quel est le lecteur qui attend de nous, malgré tout ce que nous pourrions écrire et rapporter, que nous lui dnnnions de Teufelsdrœckh une idée exacte, avant l'arrivée des Documents? Sa Vie, ses Vicissitudes, sa Présence matérielle, tout cela nous est encore caché, ou, tout au plus, le sujet de timides conjectures. Maïs, d'autre part, son Ame n'est-elle pas incluse dans ce remarquable Livre, beaucoup plus authentiquement que celle de Pedro Garcia dans le Sac de Doublons enfoui (1)? Nous revenons donc pour le moment avec plaisir à l'âme de Diogène Teufelsdrœckh, c'est-à-dire à ses opinions sur « l'Origine et l'Influence des Habits. »

THOMAS CARLYLE

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)



(1) L'âme de Pedro Garcia était, comme l'on sait, l'argent (Cf. Avant-propos de *Gil Blas.*)

IDÉALISME SOCIAL

Qu'est ce que l'idéalisme? Selon les aigles de l'idéal, tels que Platon, Hegel ou Berkeley, ainsi qu'à l'avis du menu peuple idéaliste, de l'affable Cousin, du rigide Royer-Collard, du sénateur-fusilleur Challemel-Lacour, du soporifique Paul Janet et de l'éternel François Coppée, l'idéalisme forme l'ensemble des systèmes philosophiques qui, grâce aux idées élevées et aux principes généraux, opposent à *l'antre* des erreurs et à la science des apparences le dogme généreux et pur de la connaissance irréductible et... inaliénable. L'idéalisme, c'est encore la suprématie de la raison; l'élément ordonnateur de l'anarchie universelle. Toutes les promesses coulent à flots de la bouche d'or de l'idéalisme. La bonté, la perfection, la générosité, la vertu, l'immortalité, la charité et la vérité sont monopolisées par lui. Rien de grand en dehors de la conception idéaliste! rien de divin hors de la cité de Dieu. Et cet accaparement par l'idéalisme de toutes les belles fleurs qui charment les êtres simples est si puissant, qu'en vain nous les chercherions dans la vie! L'idéalisme les a ravies! L'idéalisme a dépossédé la vie pour illustrer les pages in-4° de ces vignettes admirables de la grandeur humaine.

Et cependant la réalité, bafouée et dépouillée, est plus générale que l'idéalisme, qui, comme fait existant, n'exprime qu'une partie du réel — l'idéal. La réalité, supposons-le pour l'instant, c'est le bien et le mal, la grandeur et la décadence, l'arrêt et la perfection, le vice et la vertu. L'idéalisme n'est que le bien, la grandeur, la perfection et la vertu. Il n'est donc que la réalité mutilée, et, comme toute partie, il ne peut être supérieur à l'autre dont il est détaché. S'il y a supériorité, elle ne peut être dans le mal ou dans le bien, dans l'idéal ou dans le réel, mais dans l'ensemble qui constitue tout et duquel émanent les anémiques élucubrations des systèmes philosophiques.

Je dirai même plus! Puisque l'idéalisme s'efforce de prouver sa virginité vitale et sa somptueuse grandeur, c'est que les preuves manquent d'évidence, et que

l'idéalisme comme système philosophique est obligé d'arranger les faits et de dominer la raison dans un but quelconque. En effet, l'idéalisme, maître répétiteur de l'univers, pion de la force, de l'âme, de la matière et de la volonté, gendarme incorrigible du salut par devoir, ne peut être que l'effet de la raison faussée par les mauvais usages. C'est la pensée mise au service des intérêts et arrangée en rhétorique de sensiblerie.

Analysons seulement l'idéalisme tel qu'il est, sa littérature mise à part. Toute conception idéaliste a un caractère spécial qui lui appartient : et c'est la contradiction entre l'acte et la pensée. Toute idée idéaliste se manifeste dans la réalité comme le contraire de ses promesses... intellectuelles.

L'amour platonique, c'est la sénilité abusive des sens. La beauté divine des religions mène Galilée à l'auto-da-fé. La générosité des princes et des nobles devient la loi contre le vagabondage. La lutte contre l'esclavage, c'est le commerce établissant le salariat et la famine. La célèbre colère nationale et civilisatrice des Anglais contre la Chine n'était qu'une spéculation ayant pour but direct l'importation du mauvais opium, à bon marché chez les Chinois. La lutte de la race blanche contre les Mongols s'appelle « l'opium pour toutes les bourses ». L'idéalisme théorique est donc négation pratique, l'idée mise au service du principe, l'intelligence rendue tributaire des passions antisociales.

Il faut, par conséquent, pour mieux comprendre l'idéalisme, jeter un coup d'œil sur son histoire, sur le contingent des idéalistes et la pratique de l'idéal.

L'idéalisme a pour prophètes deux groupes : celui des maîtres troublés et celui des esclaves soumis. Le brigand armé et le tigre ignorent les théories idéalistes. Le despote, qui domine bien ses sujets, est franc dans sa brutalité tyrannique. « Je le veux », « tel est mon bon plaisir », « ma garde n'est pas loin », voilà le langage des maîtres forts. Le casque, le fouet et le silence de la plèbe écartent la nécessité de l'idéalisme. L'Ilote révolté ignorait les portiques. Spartacus méprisait les philosophes, et les théories de Rousseau n'étaient pour rien dans la révolte des sans-culottes. L'esclave athénien, peu prompt à la résistance, aimait s'oublier sur les paroles caressantes des cyrénaïques. La plèbe et l'esclave affranchi des derniers tyrans de Rome fournissaient des prosélytes ardents au stoïcisme. L'esclave, le juif chassé de Jérusalem, la matrone aux seins

flétris, adoraient les mystères enivrants du christianisme. La populace des grandes villes modernes, minée par la faim et brûlée par l'alcool, aime s'enivrer de la vue du panache, symbole de l'ordre et de la patrie.

Cherchons maintenant l'idéalisme chez les maîtres! Quand l'homme devient rebelle, il faut, pour le dominer, trouver une arme meilleure que les fusils et les prisons. Il faut parler à sa raison, la troubler et la dompter. C'est l'ère de l'idéalisme des maîtres. Par un langage fleuri qui flatte l'oreille des faibles d'esprit, on discipline le sang et la pensée. Le mot trop plein ou trop vide — ce qui, du reste, revient au même — assomme les cervelles fatiguées qui s'enivrent de leur propre agonie et dansent avec joie autour du temple où on les immole. Et l'idéalisme des maîtres, fin et grandiose, ne diffère pas ici de celui des esclaves. L'antagonisme de la pensée et de la réalité, basé sur les antagonismes de la domination, apparaît sous une forme appropriée à la faiblesse et à la nervosité de la plèbe. L'assassinat des concitoyens s'appelle l'amour de l'ordre; l'obéissance, c'est le service pour la patrie; la foire de la chair humaine s'appelle le mariage, le foyer sacré. La tyrannie du père devient l'amour filial; les sacrifices de la mère, la généreuse maternité. Les rapports des diplomates, ayant pour but de se duper mutuellement, d'assassiner et de voler des millions d'hommes, sont courtois, mondains; la parole de l'ambassadeur est généreuse, sa conversation élevée. Le progrès, l'intérêt de la nation, la fin de l'humanité, le devoir du citoyen, la gloire de la patrie, le respect de l'Eglise, l'amour de Dieu, la charité pour les pauvres, sont répandus à profusion dans les discours mesurés, à la véracité desquels aucun des auditeurs ne croit et auxquels chacun acquiesce avec un sourire aimable : c'est le sourire idéaliste!

Et quels sont les dessous de ces faces souriantes et que cache la parole mielleuse de ces chefs de la nation? Les consciences vendues et achetables, l'espionnage, la délation, la trahison.

Il y a encore d'autres périphrses sonores au service des grands pour le bien des petits.

L'asservissement des cerveaux s'appelle l'éducation. Les tripotages, l s lentes infamies, les atroces cruautés de l'homme fort contre l'enfant impuissant à se défendre, s'appellent le développement des jeunes intelligences, la formation des intègres citoyens et des

bonnes mères de famille. La jeune fille, modelée pendant des années pour être vendue à un vieux, qui a taché tous les draps des maisons de passe de France et de Navarre, et qui apporte le blason, s'appelle « une jeune fille modeste et aimante », si elle se livre passivement à ce régénérateur du prestige de la famille. La conspiration tacite de deux êtres, mère et père, aidés par d'autres affamés, appelés parents, pour former un être docile à leurs infamies, s'appelle l'éducation convenable. La prise brutale, le viol d'un être rendu inoffensif par de longues applications antérieures, s'appelle le couronnement de la destinée d'une jeune fille qui devient gardienne du foyer et mère.

Voilà l'idéalisme des faibles et des forts ! Les esclaves s'enivrent de mots et de mirages pour tromper la cruelle réalité, les maîtres caressent par la parole, pour donner plus de liberté au poing. L'idéalisme dont nous avons parlé (et malheureusement... nous n'en connaissons point d'autre), n'est que l'alcoolisme moral chez les uns, le sourire des bourreaux chez les autres. « Rôtis ou bouillis », tel est le principe essentiel de l'idéalisme. Les plus grands idéalistes du siècle ne sont-ils pas les rois de la Bourse, les ministres du commerce et de la guerre. Et la voltigeante action, et le souriant billet de banque, qui ne répondent jamais au « fond de réserve », ne sont-ils pas les « idéaux » types, les incarnations de l'idéalisme ?

Fixons donc, sans crainte des répétitions, la valeur exacte de l'idéalisme, car peut-être toute l'erreur de l'histoire et l'impuissance de la pensée n'ont qu'une seule origine : le mystère attrayant de l'idéalisme.

L'idéalisme, comme conception philosophique ou ligne de conduite, avons-nous dit plus haut, a pour but d'agir d'une façon littéralement opposée aux conceptions énoncées. C'est l'antinomie de la pensée et de la volonté directe, pour l'intérêt de la volonté indirecte. Il n'est donc pas le résultat de la raison, mais l'effet de l'adaptation de cette raison aux affaires les plus méticuleuses de la boutique d'épicier. Il est contraire à ce que prétendent les idéalistes ! Car il ne sépare pas l'homme des animaux, mais le range parmi les bêtes à la fois les plus rusées et les plus cruelles. Il est l'équivalent de la patte silencieuse du tigre et du jeu gracieux du chat qui étrangle la souris.

Jusqu'à ce moment, nous avons analysé seulement les formes expérimentales de l'idéalisme et ses condi-

tions d'existence chez les maîtres et chez les esclaves. Pour nous rendre bien compte que l'idéalisme n'est qu'un auxiliaire du pouvoir, examinons la transformation simultanée des esclaves en maîtres, des révoltés en dominateurs, et du réalisme ou plutôt de la négation philosophique en idéalisme. L'histoire nous offre trois cas de ces transformations : le christianisme, la bourgeoisie et le socialisme.

Le christianisme avant saint Paul ignorait les philosophies idéalistes. Après saint Paul, le christianisme, devenu Eglise, se lance dans les notions idéalistes du salut, du devoir et du péché, pour aboutir bientôt à deux choses : à la protection de Constantin et à la constitution de la métaphysique chrétienne, tirée de la doctrine néoplatonicienne. Les évêques, protégés par les princes et les doctrines de la haute science théologale, apparaissent presque dans le même siècle.

La Bourgeoisie, entrant dans la vie publique, grave sur les murs : « Liberté, Egalité, Fraternité »; auxquels mots correspond suivant l'heureuse expression de Karl Marx ; « cavalerie, infanterie, artillerie ». Les déclamations de Robespierre, les discours de Danton, les longues thèses de Saint-Just, aboutissent au code de Napoléon, protégé ensuite par le sabre des rois, des empereurs et des républicains. La philosophie alléchante de la liberté qui, avant le pouvoir, s'appellait simplement l'abolition des jurandes, la diminution des impôts et la suppression des douanes intérieures au moment de la victoire devient une philosophie nouvelle, un idéalisme glorifiant l'empire de la raison contre la superstition.

Il nous reste encore à examiner un fait plus récent, c'est l'évolution idéaliste du socialisme contemporain. Les socialistes de l'Internationale, entrés dans la vie en simples révoltés, méprisaient la métaphysique et la philosophie. Des faits! criaient-ils, des faits! Ils raillaient la justice, la légalité, la morale, le travail! Ils ne demandaient que le droit à vivre. Aujourd'hui, ils exercent déjà un pouvoir indirect, ils représentent des intérêts du jour, ils ont acquis quelque chose qu'ils voudraient conserver à tout prix, même au détriment des autres. Et voici que sur les ruines du socialisme scientifique, matérialiste, apparaissent les fantômes de l'idéalisme, Jaurès et Millerand. En même temps, viennent à l'ordre du jour les coalitions politiques, les mensonges électoraux, et la fraude. Calvignac, — Jaurès, — Millerand; —

La gratte, — la fanfare, — la chicane; tels sont les principes pratiques de l'idéalisme socialiste qui se réclame de l'intégrité, de l'honnêteté, de la justice, de la morale et du devoir. Et le voilà constitué pour amener le monde dans quelques broussailles diablement réalistes, où sans gêne on dépouille les voyageurs confiants !

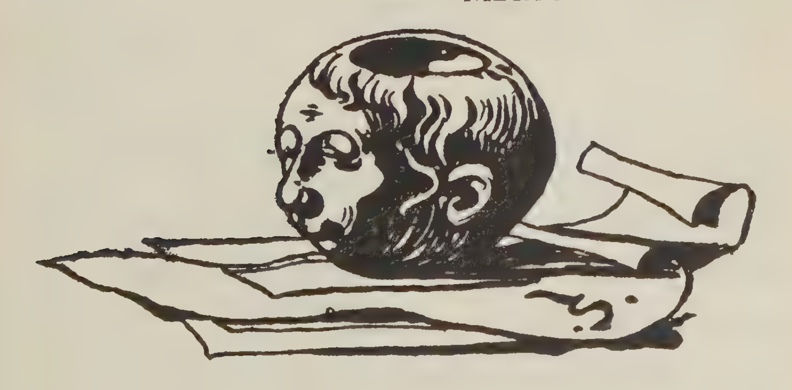
Ces trois exemples nous prouvent le rapport de l'idéalisme et du pouvoir, par ordre d'apparition : la naissance du premier est inséparable de celle du second la transformation des révoltés en opportunistes est inséparable de la transformation intellectuelle des simples expérimentalistes en acharnés champions de l'idéal.

Donc, concluons : l'idéalisme est l'indice intellectuel du pouvoir. Il émane des fonds reptiliens de la pensée et aide de son mieux l'action efficace de la Justice, de l'Ordre et de la Patrie, du magistrat, du militaire et du policier. Sous mille formes, il n'est que l'auxiliaire de la force brutale. Ah! si l'humanité était muette et sourde, si l'hypnose intellectuelle ne dominait pas les cerveaux, la civilisation marcherait d'une façon plus nette et d'un pas plus accéléré, car, ayant à combattre la force ou l'action, l'homme ne serait pas chargé comme aujourd'hui de combattre le mot, ce deuxième sabre, entre les mains de brigands de tout ordre.

Quel malheur, en effet, que les idéalistes suivant les traces de Zénon le stoïque, ne crachent pas leur langue, après l'avoir coupée de leurs dents de fauves.

La besogne serait simplifiée !

MÉCISLAS GOLBERG



OCTOBRE

Deux jeunes filles ont passé, ce soir, pensives,
Avec des marjolaines blanches dans les mains;
« Notre seigneur, enseignez-nous le bon chemin,
Nous sommes lasses et les heures sont tardives! »

Elles ont dit, les jeunes filles, en pleurant :
« Prenez nos fleurs puisque vos colombes sont mortes. »
Et se sont reposées sur le seuil de la porte
Et sont parties avec le coche maintenant...

...Le vieux contait qu'on a tué des voyageurs
Et que la route est sans village et sans auberge.
Alors, donnez la marjolaine à Sainte Vierge
Et puis mourons, si vous voulez, ma bonne sœur.

GABRIEL SOULAGES

L'ESCLAVAGE

(ROMAN [1])

TROISIÈME PARTIE

L'INDÉPENDANCE

I

LE SONGE DE DÉMÉTRIOS

Or, avec le miroir, le peigne et le collier, Démétrios étant rentré chez lui, un rêve le visita pendant son sommeil, et tel fut son rêve :

Il va vers la jetée, mêlé à la foule, par une étrange nuit sans lune, sans étoiles, sans nuages, et qui brille d'elle-même.

Sans qu'il sache pourquoi, ni qui l'attire, il est pressé d'arriver, d'être *là* le plus tôt qu'il pourra, mais il marche avec effort et l'air oppose à ses jambes d'inexplicables résistances, comme une eau profonde entrave chaque pas.

Il tremble, il croit qu'il n'arrivera jamais, qu'il ne saura jamais vers qui, dans cette claire obscurité, il marche ainsi, haletant et inquiet.

Par moments la foule disparait tout entière, soit qu'elle s'évanouisse réellement, soit qu'il cesse de sentir sa présence. Puis elle se bouscule de nouveau plus importune, et tous d'aller, aller, aller, d'un pas rapide et sonore, en avant, plus vite que lui.

Puis la masse humaine se resserre; Démétrios

(1) V. *Mercure de France*, n°s 68, 69, 70, 71.

pâlit; un homme le pousse de l'épaule; une agrafe de femme déchire sa tunique; une jeune fille pressée par la multitude est si étroitement refoulée contre lui, qu'il sent contre sa poitrine se froisser les boutons des seins, et elle lui repousse la figure avec ses deux mains effrayées...

Tout à coup il se trouve seul, le premier, sur la jetée. Et comme il se retourne en arrière, il aperçoit dans le lointain un fourmillement blanc qui est toute la foule, soudain reculée jusqu'à l'agora.

Et il comprend qu'elle n'avancera plus.

La jetée s'étend devant lui, comme l'amorce d'une route inachevée, qui aurait entrepris de traverser la mer...

Il veut aller jusqu'au Phare et il marche. Ses jambes sont devenues subitement légères. Le vent qui souffle des solitudes sablonneuses l'entraîne avec précipitation vers les solitudes ondoyantes où s'aventure la jetée. Mais à mesure qu'il s'avance, le Phare recule devant lui; la jetee s'allonge interminablement. Bientôt la haute tour de marbre où flamboie un bûcher de pourpre touche à l'horizon livide, palpite, baisse, diminue, et se couche comme une autre lune.

Démétrios marche encore.

Des jours et des nuits semblent avoir passé depuis qu'il a laissé dans le lointain le grand quai d'Alexandrie, et il n'ose retourner la tête, de peur de ne plus rien voir que le chemin parcouru : une ligne blanche jusqu'à l'infini, et la mer.

Et cependant il se retourne.

Une île est derrière lui, couverte de grands arbres d'où retombent d'énormes fleurs. L'a-t-il traversée en aveugle, ou surgit-elle au même instant, devenue mystérieusement visible? Il ne songe pas à se le demander. Il accepte comme un évènement naturel l'impossible...

Une femme est dans l'île. Elle se tient debout devant la porte de l'unique maison, les yeux à demi fermés et le visage penché sur la fleur d'un iris monstrueux qui croît à la hauteur de ses

lèvres. Elle a les cheveux profonds, de la couleur de l'or mat, et d'une longueur qu'on peut supposer merveilleuse, à la masse du chignon gonflé qui charge sa nuque languissante. Une tunique noire couvre cette femme, et une robe plus noire encore se drape sur la tunique, et l'iris qu'elle respire en abaissant les paupières a la même teinte que la nuit.

Sur cet appareil de deuil, Démétrios ne voit que les cheveux, comme un vase d'or sur une colonne d'ébène. Il reconnait Chrysis.

Le souvenir et du miroir et du peigne et du collier revient à lui vaguement; mais il n'y croit pas, et dans ce rêve singulier la réalité seule lui semble rêverie...

« Viens, dit Chrysis. Entre sur mes pas. »

Il la suit. Elle monte avec lenteur un escalier couvert de peaux blanches. Son bras se pend à la rampe. Ses talons nus flottent sous sa jupe.

La maison n'a qu'un étage. Chrysis s'arrête sur la dernière marche.

« Il y a quatre chambres, dit-elle. Quand tu les auras vues, tu n'en sortiras plus. Veux-tu me suivre? As-tu confiance? »

Mais il la suivrait partout. Elle ouvre la première porte et la referme sur lui.

Cette pièce est étroite et longue. Une seule fenêtre l'éclaire, où s'encadre toute la mer. A droite et à gauche, deux petites tablettes portent une douzaine de volumes roulés.

« Voici les livres que tu aimes, dit Chrysis, il n'y en a pas d'autres. »

Démétrios les ouvre : ce sont *l'Oïneus* de Chérémon, *le Retour* d'Alexis, *le Miroir de Laïs* d'Aristippe, *la Magicienne*, *le Cyclope* et *le Boucolisque* de Théocrite, *Œdipe à Colone*, les *Odes* de Sapphô et quelques autres petits ouvrages. Au milieu de cette bibliothèque idéale une jeune fille nue, couchée sur des coussins, se tait.

« Maintenant, murmure Chrysis en tirant d'un long étui d'or un manuscrit d'une seule feuille,

voici la page de vers antiques que tu ne lis jamais seul sans pleurer. »

Le jeune homme lit au hasard :

Οἱ μὲν ἄρ' ἐθρήνεον, ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες.
Τῇσιν δ' Ἀνδρομάχη λευκώλενος ἦρχε γόοιο,
Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο κάρη μετὰ χερσὶν ἔχουσα
Ἀνερ, ἀπ' αἰῶνος νέος ὤλεο, καδδέ με χήρην
Λείπεις ἐν μεγάροισι· πάϊς δ'ἔτι νήπιος αὔτως,
Ὃν τέκομεν σύ τ'ἐγώ τε δυσάμμοροι...

Il s'arrête, jetant sur Chrysis un regard attendri et surpris :

« Toi? lui dit-il. C'est toi qui me montre ceci?

— Ah! tu n'as pas tout vu. Suis-moi. Suis-moi vite! »

Ils ouvrent une autre porte.

La seconde chambre est carrée. Une seule fenêtre l'éclaire, ou s'encadre toute la nature. Au milieu, un chevalet de bois porte une motte d'argile rouge, et dans un coin, sur une chaise courbe, une jeune fille nue se tait.

« C'est ici que tu modèleras Andromède, Zagreus et les Chevaux du Soleil. Comme tu les créeras pour toi seul, tu les briseras avant ta mort.

— C'est la Maison du Bonheur », dit tout bas Démétrios.

Et il laisse tomber son front dans sa main.

Mais Chrysis ouvre une autre porte.

La troisième chambre est vaste et ronde. Une seule fenêtre l'éclaire où s'encadre tout le ciel bleu. Ses murs sont des grilles de bronze, croisées en losanges réguliers à travers lesquels se glisse une musique de flûtes et de cithares jouée sur un mode mélancolique par des musiciennes invisibles. Et contre la muraille du fond, sur un trhône de marbre vert, une jeune fille nue se tait.

« Viens! viens! » répète Chrysis.

Ils ouvrent une autre porte.

La quatrième chambre est basse, sombre,

hermétiquement close et de forme triangulaire. Des tapis sourds et des fourrures l'habillent si mollement du sol au plafond, que la nudité n'y étonne point, tant les amants peuvent s'imaginer avoir jeté dans tous les sens leurs vêtements sur les parois. Quand la porte s'est refermée, on ne sait plus où elle était. Il n'y a pas de fenêtre. C'est un monde étroit, hors du monde. Quelques mèches de poils noirs qui pendent laissent glisser des larmes de parfums dans l'air. Et cette chambre est éclairée par sept petits vitraux myrrhins qui colorent diversement la lumière incompréhensible de sept lampes souterraines.

« Vois-tu, explique la jeune femme d'une voix affectueuse et tranquille, il y a trois lits différents dans les trois coins de *notre* chambre. Souvent, dans les fêtes nocturnes, une courtisane s'est unie à trois amants à la fois... »

Demétrios ne répond pas. Et il se demande en lui-même :

« Est-ce bien là le dernier terme? Est-ce vraiment le but de l'existence humaine? N'ai-je donc parcouru les trois autres chambres que pour m'arrêter dans celle-ci? Et pourrai-je, pourrai-je en sortir si je m'y couche toute une nuit dans l'attitude de l'amour qui est l'allongement du tombeau? »

Mais Chrysis parle...

« Bien-Aimé, tu m'as demandée, je suis venue, regarde-moi bien... »

Ellelève les deux bras ensemble, repose ses mains sur ses cheveux, et, les coudes en avant, sourit.

« Bien-Aimé, je suis à toi... Oh! pas encore tout de suite. Je t'ai promis de chanter, je chanterai d'abord. »

Et il ne pense plus qu'à elle et il se couche à ses pieds. Elle a de petites sandales noires. Quatre fils de perles bleuâtres passent entre les orteils menus dont chaque ongle a été peint d'un croissant de lune de carmin.

La tête inclinée sur l'épaule, elle bat du bout des doigts la paume de sa main gauche avec

l'autre main en ondulant les hanches à peine.

« Sur mon lit, pendant la nuit,
J'ai cherché celui que mon cœur aime,
Je l'ai cherché, je ne l'ai point trouvé...
Je vous conjure, filles d'Iérouschalaïm,
Si vous trouvez mon amant,
Dites-lui
Que je suis malade d'amour.

« Ah! c'est le chant des chants, Démétrios! C'est le cantique nuptial des filles de mon pays. »

J'étais endormie, mais mon cœur veillait,
C'est la voix de mon bien-aimé...
Il a frappé à ma porte.
Le voici, il vient
Sautant sur les montagnes
Semblable au chevreuil
Ou au faon des biches.

Mon bien-aimé parle et me dit :
— Ouvre-moi, ma sœur, mon amie,
Ma tête est pleine de rosée.
Mes cheveux sont pleins des gouttes de la nuit.
Lève-toi, mon amie ;
Viens, belle fille.
Voici que l'hiver est passé
Et que la pluie s'en est allée.
Les fleurs naissent sur la terre,
Le temps de chanter est arrivé,
On entend la tourterelle.
Lève-toi, mon amie.
Viens, belle fille!

Elle jette son voile loin d'elle et reste debout dans une étoffe étroite qui serre les jambes et les hanches.

— J'ai ôté ma chemise ;
Comment la remettrai-je ?
J'ai lavé mes pieds ;
Comment les souillerai-je ?

Mon bien-aimé a passé la main par la serrure
Et mon ventre en a frissonné.

Je me suis levée pour ouvrir à mon amant.
Mes mains dégouttaient de myrrhe,
La myrrhe de mes doigts s'est répandue
Sur la poignée du verrou.

— Ah ! qu'il me baise des baisers de sa bouche !

Elle renverse la tête en fermant à demi les paupières.

Soutenez-moi, guérissez-moi,
Car je suis malade d'amour.
Que sa main gauche soit sous ma nuque
Et que sa droite m'étreigne.

— Tu m'as pris, ô ma sœur, avec un de tes yeux,
Avec une des chaînettes de ton cou.
Que ton amour est bon,
Que tes caresses sont bonnes,
Meilleures que le vin.
Ton odeur me plaît mieux que tous les aromates.
Tes lèvres sont toutes mouillées :
Il y a du miel et du lait sous ta langue.
L'odeur de tes vêtements est celle du Liban.

Tu es, ô ma sœur, un jardin secret,
Une source close, une fontaine scellée.
Lève-toi! vent du nord!
Accours! vent du sud!
Soufflez sur mon jardin
Pour que ses parfums s'écoulent.

Elle arrondit les bras, et tend la bouche.

— Que mon amant entre dans son jardin
Et mange de ses fruits excellents.

— Oui, j'entre en mon jardin,
O ma sœur, mon aimée,
Je cueille ma myrrhe et mes aromates,
Je mange mon miel avec son rayon.
Je bois mon vin avec ma crême.

— Mets-moi comme un sceau sur ton cœur,
Comme un sceau sur ton bras,
Car l'Amour est fort comme la Mort ». (1)

Sans remuer les pieds, sans fléchir ses genoux serrés, elle fait tourner lentement son torse sur ses hanches immobiles. Son visage et ses deux seins, au-dessus du fourreau de ses jambes, semblent trois grandes fleurs presque roses dans un porte-bouquet d'étoffe.

Elle danse gravement, des épaules et de la tête et de ses beaux bras mélangés. Elle semble souffrir

(1) Extrait du *Cantique des Cantiques.*

dans sa gaîne et révéler toujours davantage la blancheur de son corps à demi-délivré. Sa respiration gonfle sa poitrine. Sa bouche ne peut plus se fermer. Ses paupières ne peuvent plus s'ouvrir. Un feu grandissant fait rougir ses joues.

Parfois ses dix doigts croisés s'unissent devant son visage. Parfois elle lève les bras. Elle s'étire délicieusement. Un long sillon fugitif sépare ses épaules haussées. Enfin, d'un seul tour de chevelure enveloppant sa face haletante comme on enroule le voile des noces, elle détache en tremblant l'agrafe sculptée qui retenait l'étoffe à ses reins et fait glisser jusqu'aux tapis tout le mystère de sa grâce.

Démétrios et Chrysis...

Leur première étreinte avant l'amour est immédiatement si parfaite, si harmonieuse, qu'ils la gardent immobile pour en connaître pleinement la multiple volupté. Un des seins de Chrysis se trouve moulé sous le bras qui l'accole avec force. Une de ses cuisses est brûlante entre deux jambes resserrées, et l'autre, ramenée par dessus, se fait pesante et s'élargit. Ils restent ainsi sans mouvement, liés ensemble mais non pénétrés, dans l'exaltation croissante d'un inflexible désir qu'ils ne veulent pas satisfaire. Leurs bouches seules, d'abord, se sont prises. Ils s'enivrent l'un de l'autre en affrontant sans les guérir leurs virginités douloureuses.

On ne regarde rien d'aussi près que le visage de la femme aimée. Vus dans le rapprochement excessif du baiser, les yeux de Chrysis semblent énormes. Quand elle les ferme, deux plis parallèles subsistent sur chaque paupière et une teinte uniformément terne s'étend depuis les sourcils brillants jusqu'à la naissance des joues. Quand elle les ouvre, un anneau vert, mince comme un fil de soie, éclaire d'une couronne de couleur l'insondable prunelle noire qui s'agrandit outre mesure sous les longs cils recourbés. La petite chair rouge d'où coulent les larmes a des palpitations étranges.

Ce baiser ne finira plus. Il semble qu'il y ait sous la langue de Chrysis, non pas du miel et du lait comme il est dit dans l'Ecriture, mais une eau vivante, mobile, enchantée. Et cette langue elle-même, multiforme, qui se creuse et qui s'enroule, qui se retire et qui s'étire, plus caressante que la main, plus expressive que les yeux, fleur qui s'arrondit en pistil ou s'amincit en pétale, chair qui se raidit pour frémir ou s'amollit pour lécher, ronde ou aigüe, inerte ou agile, Chrysis l'anime de toute sa tendresse et de sa fantaisie passionnée... Puis ce sont des caresses qu'elle prolonge et qui tournent. Le bout de ses doigts suffit à étreindre dans un réseau de crampes frissonnantes qui s'éveillent le long des côtes et ne s'évanouissent pas tout entières. Elle n'est heureuse, a-t-elle dit, que secouée par le désir ou énervée par l'épuisement : la transition l'effraie comme une souffrance. Dès que son amant l'y invite, elle l'écarte de ses bras tendus ; ses genoux se serrent, ses lèvres deviennent suppliantes. Démétrios l'y contraint par la force.

...Aucun spectacle de la nature, ni les flammes occidentales, ni la tempête dans les palmiers, ni la foudre, ni le mirage, ni les grands soulèvements des eaux ne semblent dignes d'étonnement à ceux qui ont vu dans leurs bras la transfiguration de la femme. Chrysis devient prodigieuse. Tour à tour cambrée ou retombante, un coude relevé sur les coussins, elle saisit le coin d'un oreiller, s'y cramponne comme une moribonde et suffoque, la tête en arrière. Ses yeux éclairés de reconnaissance fixent dans le coin des paupières le vertige de leur regard. Ses joues sont resplendissantes. La courbe de sa chevelure est d'un mouvement qui déconcerte. Deux lignes musculaires admirables, descendant de l'oreille et de l'épaule, viennent s'unir sous le sein droit qu'elles portent comme un fruit.

Démétrios contemple avec une sorte de crainte religieuse cette fureur de la déesse dans le corps

féminin, ce transport de tout un être, cette convulsion surhumaine dont il est la cause directe, qu'il exalte ou réprime librement, et qui, pour la millième fois, le confond. Sous ses yeux, toutes les puissances de la vie s'efforcent et se magnifient pour créer. Les mamelles ont déjà pris jusqu'à leurs bouts exagérés la majesté maternelle. Et ces plaintes, ces plaintes lamentables qui pleurent d'avance l'accouchement!

II

OU L'ON ENTEND LA FOULE

Dans la matinée où prit fin la bacchanale chez Bacchis, il y eut un événement à Alexandrie : la pluie tomba.

Aussitôt, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire dans les pays moins africains, tout le monde fut dehors pour recevoir la pluie.

Le phénomène n'avait rien de torrentiel ni d'orageux. De larges gouttes tièdes, du haut d'un nuage violet, traversaient l'air. Les femmes les sentaient mouiller leurs poitrines et leurs cheveux hâtivement noués. Les hommes regardaient le ciel avec intérêt. Des petits enfants riaient aux éclats en traînant leurs pieds nus dans la boue superficielle.

Puis le nuage s'évanouit parmi la lumière; le ciel resta implacablement pur, et peu de temps après midi la boue était redevenue poussière sous le soleil.

Mais cette averse momentanée avait suffi. La ville en était égayée. Les hommes demeurèrent ensemble sur les dalles de l'agora et les femmes se mêlèrent par groupes en croisant leurs voix éclatantes.

Les courtisanes seules étaient là, car le troisième jour des Aphrodisies étant réservé à la dévotion exclusive des femmes mariées, celles-ci venaient de se rendre en grande théorie sur la route de l'Astarteïon, et il n'y avait plus sur la place que des robes à fleurs et des yeux noirs de fard.

Comme Myrtocleia passait, une fille nommée Philotis, qui causait avec beaucoup d'autres, la tira par le nœud de sa manche.

« Hé, petite! tu as joué chez Bacchis, hier? Qu'est-ce qui s'est passé? qu'est-ce qu'on y a fait? Bacchis a-t-elle ajouté un nouveau collier à plaques pour cacher les vallées de son cou? Porte-t-elle des seins en bois, ou en cuivre? Avait-elle oublié de teindre ses petits cheveux blancs des tempes avant de mettre sa perruque? Allons, parle, poisson frit!

— Si tu crois que je l'ai regardée! Je suis arrivée après le repas, j'ai joué ma scène, j'ai reçu mon prix et je suis partie en courant.

— Oh! je sais que tu ne te débauches pas!

— Pour tacher ma robe et recevoir des coups, non, Philotis. Il n'y a que les femmes riches qui puissent faire l'orgie. Les petites joueuses de flûtes n'y gagnent que des larmes.

— Quand on ne veut pas tacher sa robe, on la laisse dans l'antichambre. Quand on reçoit des coups de poing, on se fait payer double. C'est élémentaire. Ainsi tu n'as rien à nous apprendre? pas une aventure, pas une plaisanterie, pas un scandale? Nous bâillons comme des ibis. Invente quelque chose si tu ne sais rien.

— Mon amie Théano est restée après moi. Quand je me suis réveillée tout à l'heure, elle n'était pas encore rentrée. La fête dure peut-être toujours.

— C'est fini, dit une autre femme. Théano est là-bas, contre le mur céramique.»

Les courtisanes y coururent, mais à quelques pas elles s'arrêtèrent avec un sourire de pitié.

Théano, dans le vertige de l'ivresse la plus ingénue, tirait avec obstination une rose presque défleurie dont les épines s'accrochaient à ses cheveux. Sa tunique jaune était souillée de rouge et de blanc comme si toute l'orgie avait passé sur elle. L'agrafe de bronze qui retenait sur l'épaule gauche les plis convergents de l'étoffe pendait

plus bas que la ceinture et découvrait la boule mouvante d'un jeune sein déjà trop mûr qui gardait deux stigmates de pourpre.

Dès qu'elle aperçut Myrtocleia, elle partit brusquement de cet éclat de rire singulier que tout le monde connaissait à Alexandrie et qui l'avait fait surnommer la Poule. C'était un interminable gloussement de pondeuse, une cascade de gaieté qui redescendait à l'essoufler, puis reprenait par un cri suraigu, et ainsi de suite, d'une façon rhythmée, dans une joie de volaille triomphante.

« Un œuf! un œuf! » dit Philotis.

Mais Myrtocleia fit un geste :

« Viens, Théano. Il faut te coucher. Tu n'es pas bien. Viens avec moi.

— Ah! ha!... Ah! ha!... » riait l'enfant.

Et elle prit son sein dans sa petite main en criant d'une voix altérée :

« Ah! ha!... le miroir...

— Viens! répétait Myrto impatientée.

— Le miroir... il est volé, volé, volé! Ah! haaaa! Je ne rirai jamais tant quand je vivrais plus que Cronos. Volé, volé le miroir d'argent! »

La chanteuse voulait l'entraîner, mais Philotis avait compris.

« Ohé! cria-t-elle aux autres en levant les deux bras en l'air. Accourez donc! on apprend des nouvelles! Le miroir de Bacchis est volé! »

Et toutes s'exclamèrent :

« Papaïe! le miroir de Bacchis! »

En un instant trente femmes se pressèrent autour de la joueuse de flûte.

« Qu'est-ce qu'on dit?

— Comment?

— On a volé le miroir de Bacchis; c'est Théano qui vient de le dire.

— Mais quand cela?

— Qui est-ce qui l'a pris? »

L'enfant haussa les épaules :

« Est-ce que je sais!

— Tu as passé la nuit là-bas. Tu dois savoir.

Ce n'est pas possible. Qui est entré chez elle? On te l'a dit sans doute. Rappelle-toi, Théano.

— Est-ce que je sais?... Ils étaient plus de vingt dans la salle... Ils m'avaient louée comme joueuse de flûte, mais ils m'ont empêchée de jouer parce qu'ils n'aiment pas la musique. Ils m'ont demandé de mimer la figure de Danaë et ils jetaient des pièces d'or sur moi, et Bacchis me les prenait toutes... Et quoi encore? C'étaient des fous. Ils m'ont fait boire la tête en bas dans un cratère beaucoup trop plein où ils avaient versé sept coupes parce qu'il y avait sept vins sur la table. J'avais la figure toute mouillée. Même mes cheveux trempaient, et mes roses.

— Oui, interrompit Myrto, tu es une fort vilaine fille. Mais le miroir? Qui est-ce qui l'a pris?

— Justement! quand on m'a remise sur mes pieds j'avais le sang à la tête et du vin jusqu'aux oreilles. Ha! ha! ils se sont tous mis à rire... Bacchis a envoyé chercher le miroir... Ha! ha! il n'y était plus. Quelqu'un l'avait pris.

— Qui? on te demande qui?

— Ce n'est pas moi, voilà ce que je sais. On ne pouvait pas me fouiller : j'étais toute nue. Je ne cacherais pas un miroir comme une drachme sous ma paupière. Ce n'est pas moi, voilà ce que je sais. Elle a mis une esclave en croix; c'est peut-être à cause de cela... Quand j'ai vu qu'on ne me regardait plus, j'ai ramassé les pièces de Danaë. Tiens, Myrto, j'en ai cinq, tu achèteras des robes pour nous trois. »

Le bruit du vol s'était répandu peu à peu sur toute la place. Les courtisanes ne cachaient pas leur satisfaction envieuse. Une curiosité bruyante animait les groupes en mouvement.

« C'est une femme, disait Philotis, c'est une femme qui a fait ce coup là.

— Oui, le miroir était bien caché. Un voleur aurait pu tout emporter dans la chambre et tout bouleverser sans trouver la pierre.

— Bacchis avait des ennemies, ses anciennes amies surtout. Celles-là savaient tous ses secrets. L'une d'elles l'aura fait attirer quelque part et sera entrée chez elle à l'heure ou le soleil est chaud et les rues presque désertes.

— Si c'était un de ses amants? On dit qu'elle prend des portefaix, maintenant.

— Oh! elle l'a peut-être fait vendre, son miroir, pour payer ses dettes.

— Non, c'est une femme, j'en suis sûre.

— Par les deux déesses! c'est bien fait! »

Tout à coup, une cohue plus houleuse encore se poussa vers un point de l'agora, suivie d'une rumeur croissante qui attira tous les passants.

« Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? »

Et une voix aiguë dominant le tumulte cria par dessus les têtes anxieuses :

« On a tué la femme du grand-prêtre! »

Une émotion violente s'empara de toute la foule. On n'y croyait pas. On ne voulait pas penser qu'au milieu des Aphrodisies un tel meurtre était venu jeter le courroux des dieux sur la ville. Mais de toutes parts la même phrase se répétait de bouche en bouche :

« On a tué la femme du grand-prêtre! La fête du temple est suspendue! »

Rapidement les nouvelles arrivaient. Le corps avait été trouvé, couché sur un lit défait, dans une chambre vide du Cotytteion. Une longue aiguille d'or traversait le sein gauche; la blessure n'avait pas saigné; mais l'assassin avait coupé tous les cheveux de la jeune femme, et emporté le peigne antique de la reine Nitaoucrît.

Après les premiers cris d'angoisse, une stupeur profonde plana. La multitude grossissait d'instant en instant. La ville entière était là, mer de têtes nues et de chapeaux de femmes, troupeau immense qui débouchait à la fois de toutes les rues pleines d'ombre bleue dans la lumière éclatante de l'agora d'Alexandrie. On n'avait pas vu pareille affluence depuis le jour où Ptolémée Aulète avait

été chassé du trône par les partisans de Bérénice. Encore les révolutions politiques paraissaient-elles moins terribles que ce crime de lèse-religion, dont le salut de la cité pouvait dépendre. Les hommes s'écrasaient autour des témoins. On demandait de nouveaux détails. On émettait des conjectures. Des femmes apprenaient aux nouveaux arrivants le vol du célèbre miroir. Les plus avisés affirmaient que ces deux crimes simultanés s'étaient faits par la même main. Mais laquelle? Des filles, qui avaient déposé la veille leur offrande pour l'année suivante, craignirent que la déesse ne leur en tînt plus compte, et sanglotèrent assises, la tête dans leur robe.

Une superstition ancienne voulait que deux évènements semblables fussent suivis d'un troisième plus grave. La foule attendait celui-là. Après le miroir et le peigne, qu'avait pris le mystérieux larron? Une atmosphère étouffante, enflammée par le vent du sud et pleine de sable en poussière, pesait sur la foule immobile.

Insensiblement, comme si cette masse humaine eût été un seul être, elle fut prise d'un frisson qui s'accrut par degrés jusqu'à la terreur panique et tous les yeux se fixèrent vers un même point de l'horizon.

C'était à l'extrémité lointaine de la grande avenue rectiligne qui de la porte de Canope traversait Alexandrie et menait du Temple à l'Agora. Là, au plus haut point de la côte douce où la voie s'ouvrait sur le ciel, une seconde multitude effarée venait d'apparaître et courait en descendant vers la première.

« Les courtisanes! les courtisanes sacrées! »

Personne ne bougea. On n'osait pas aller à leur rencontre, de peur d'apprendre un nouveau désastre. Elles arrivaient comme une inondation vivante, précédées du bruit sourd de leur course sur le sol. Elles levaient les bras, elles se bousculaient, elles semblaient fuir une armée. On les reconnaissait, à présent. On distinguait leurs

robes, leurs ceintures, leurs cheveux. Des rayons de lumière frappaient les bijoux d'or. Elles étaient toutes proches... Le silence se fit.

« On a volé le collier de la Déesse, les vraies perles de l'Anadyomène! »

Une clameur désespérée accueillit la fatale parole. La foule se retira d'abord comme une vague, puis s'engouffra en avant, battant les murs, emplissant la voie, refoulant les femmes effrayées, dans la longue avenue du Drôme, vers la sainte Immortelle perdue.

III

OU, QUELQUE BONNES RAISONS QU'ON EN PUISSE DONNER, IL N'Y AVAIT RIEN, NI A QUOI LES ESPRITS FUSSENT MOINS PRÉPARÉS, NI A QUOI ILS DUSSENT MOINS L'ÊTRE, QU'AU REVIREMENT DE LA PÉRIPÉTIE

> A la fin, ce jeune amoureux, de la grande affection et désir qu'il en avoit, songea une nuict qu'il estoit couché auprès d'elle et qu'il en prenoit son plaisir, tellement que, pour l'appréhension et satisfaction du plaisir qu'il eust en dormant, son envie et son désir lui en passa quand il fut esveillé.
>
> PLUTARQUE

Et l'agora demeura vide, comme une plage après la marée.

Vide, non pas complètement : un homme et une femme restèrent, ceux-là seuls qui savaient le secret de la grande émotion publique, et qui, l'un par l'autre, l'avaient causée : Chrysis et Démétrios.

Le jeune homme était assis sur un bloc de marbre près du port. La jeune femme était debout à l'autre extrémité de la place. Ils ne pouvaient se reconnaître; mais ils se devinèrent mutuellement; Chrysis courut sous le soleil, ivre d'orgueil et enfin de désir.

« Tu l'as fait! s'écria-t-elle. Tu l'as donc fait!

— Oui, dit simplement le jeune homme. Je te l'avais promis. »

Elle se jeta sur ses genoux et l'embrassa dans une étreinte délirante.

« Je t'aime! je t'aime! Jamais je n'ai senti ce que je sens. Dieux! je sais donc ce que c'est que d'être amoureuse! Tu le vois, mon aimé, je te donne plus, moi, que je ne t'avais promis avant-hier. Moi qui n'ai jamais désiré personne, je ne pouvais pas penser que je changerais si vite. Je ne t'avais vendu que mon corps sur le lit, maintenant je te donne tout ce que j'ai de bon, tout ce que j'ai de pur, de sincère et de passionné, toute mon âme, qui est vierge, Démétrios, songes-y! Viens avec moi, quittons cette ville pour un temps, allons dans un lieu caché, où il n'y ait que toi et moi. Nous aurons là des jours comme il n'y en eut pas avant nous sur la terre. Jamais un amant n'a fait ce que tu viens de faire pour moi. Jamais une femme n'a aimé comme j'aime; ce n'est pas possible! ce n'est pas possible! Je ne peux presque pas parler, tellement j'ai la gorge étouffée. Tu vois, je pleure. Je sais aussi, maintenant, ce que c'est que pleurer : c'est être trop heureuse... Mais tu ne réponds pas! tu ne dis rien! Embrasse-moi... »

Démétrios allongea la jambe droite afin d'abaisser son genou qui se fatiguait un peu. Puis il fit lever la jeune femme, se leva lui-même, secoua son vêtement pour aérer les plis, et dit doucement avec un petit sourire assez énigmatique :

« Non... Adieu. »

Et il s'en alla, d'un pas tranquille.

Chrysis, au comble de la stupeur, restait la bouche ouverte et la main pendante.

« Quoi?... quoi... qu'est-ce que tu dis?

— Je te dis : adieu, articula-t-il sans élever la voix.

— Mais... mais ce n'est donc pas toi qui...

— Si. Je te l'avais promis.

— Alors... je ne comprend plus.

— Ma chère, que tu comprennes ou non, c'est assez indifférent. Je laisse ce petit mystère à tes méditations. Si ce que tu m'as dit est vrai, elles menacent d'être prolongées. Voilà qui vient à point pour les occuper. Adieu.

— Démétrios! qu'est-que j'entends?... D'où t'est venu ce ton là? Est-ce bien toi qui parles? Explique-moi! Je t'en conjure! Qu'est-il arrivé entre nous?... C'est à se briser la tête contre les murailles...

— Faut-il te répéter cent fois les mêmes choses! Oui, j'ai pris le miroir; oui, j'ai tué la prêtreses Touni pour avoir le peigne antique; oui, j'ai enlevé du col de la déesse le grand collier de perles à sept rangs. Je devais te remettre les trois cadeaux en échange d'un seul sacrifice de ta part. C'était l'estimer, n'est-il pas vrai? Or j'ai cessé de lui attribuer cette valeur considérable et je ne te demande plus rien. Agis de même à ton tour et quittons-nous. J'admire que tu ne comprennes point une situation dont la simplicité est si éclatante.

— Mais garde-les, tes cadeaux! Est-ce que j'y pense! c'est toi que je veux, toi seul...

— Oui, je le sais. Mais encore une fois, je ne veux plus, de mon côté; et comme, pour qu'il y ait rendez-vous, il est indispensable d'obtenir à la fois le consentement des deux amants, notre union risque fort de ne pas se réaliser si je persiste dans ma manière de voir. C'est ce que j'essaye de te faire entendre avec toute la clarté de parole dont je suis susceptible. Je vois qu'elle est insuffisante; mais comme il ne m'appartient pas de la rendre plus parfaite, je te prie de vouloir bien accepter de bonne grâce le fait accompli, sans pénétrer ce qu'il a pour toi d'obscur, puisque tu n'admets pas qu'il soit vraisemblable. Je désirerais vivement clore cet entretien qui ne peut avoir aucun résultat et qui m'entraînerait peut-être à des phrases désobligeantes.

— On t'a parlé de moi!

— Non.

— Oh! je le devine! On t'a parlé de moi, ne dis pas non! On t'a dit du mal de moi! J'ai des ennemies terribles, Démétrios! Il ne faut pas les écouter. Je te jure par les dieux, elles mentent!

— Je ne les connais pas.

— Crois-moi! crois-moi, Bien-Aimé! Quel intérêt aurais-je à te tromper, puisque je n'attends rien de toi que toi-même? Tu es le premier à qui je parle ainsi... »

Démétrios la regarda dans les yeux.

« Il est trop tard, dit-il. Je t'ai eue.

— Tu délires... Quand cela? Où? Comment?

— Je dis vrai. Je t'ai eue malgré toi. Ce que j'attendais de tes complaisances, tu me l'as donné à ton insu. Le pays où tu voulais aller, tu m'y as mené en songe, cette nuit, et tu étais belle... ah! que tu étais belle, Chrysis! Je suis revenu de ce pays-là. Aucune volonté humaine ne me forcera plus à le revoir. On n'a jamais le bonheur deux fois sur le même petit coin de terre. Je ne suis pas insensé au point de gâter un souvenir heureux. Je te dois celui-ci, diras-tu? mais comme je n'ai aimé que ton ombre, tu me dispenseras, chère tête, de remercier ta réalité. »

Chrysis se prit les tempes dans les mains.

« C'est abominable! c'est abominable! Et il ose le dire! Et il s'en contente!

— Tu précises bien vite. Je t'ai dit que j'avais rêvé : es-tu sûre que je fusse endormi? Je t'ai dit que j'avais été heureux : est-ce que le bonheur pour toi consiste exclusivement dans ce grossier frisson physique que tu provoques si bien, m'as-tu dit, mais que tu n'as pas le pouvoir de diversifier, puisqu'il est sensiblement le même auprès de toutes les femmes qui se donnent? Non, c'est toi-même que tu diminues en prenant cette allure inconvenante. Tu ne me parais pas bien connaître toutes les félicités qui naissent de tes pas. Ce qui fait que les maîtresses diffèrent, c'est qu'elles ont chacune des façons personnelles de préparer et de conclure un évènement en somme

aussi monotone qu'il est nécessaire, et dont la recherche ne vaudrait pas, si l'on n'avait que lui en perspective, toute la peine que nous prenons pour trouver une maîtresse parfaite. En cette préparation et en cette conclusion, parmi toutes les femmes, tu excelles. Du moins, j'ai eu plaisir à me le figurer, et peut-être m'accorderas-tu qu'après avoir pensé l'Aphrodite du Temple, mon imagination n'a pas eu grand'peine à se représenter la femme que tu es? Encore une fois je ne te dirai pas s'il s'agit d'un songe nocturne ou d'une erreur éveillée. Qu'il te suffise de savoir que rêvée ou conçue ton image m'est apparue dans un cadre extraordinaire. Illusion; mais, sur toutes choses, je t'empêcherai, Chrysis, de me désillusionner.

— Et moi, dans tout cela, que fais-tu de moi, moi qui t'aime encore malgré les horreurs que j'entends de ta bouche? Ai-je eu conscience de ton odieux rêve? Ai-je été de moitié dans ce bonheur dont tu parles, et que tu m'as volé, volé! A-t-on jamais ouï dire qu'un amant eût un égoïsme assez épouvantable pour prendre son plaisir de la femme qui l'aime sans le lui faire partager? Cela confond la pensée. J'en deviendrai folle. »

Ici Démétrios quitta son ton de raillerie, et dit, d'une voix légèrement tremblante :

« T'inquiétais-tu de moi quand tu profitais de ma passion soudaine pour exiger, dans un instant d'égarement, trois actes qui auraient pu briser mon existence et qui laisseront toujours en moi le souvenir d'une triple honte?

— Si je l'ai fait, c'était pour t'attacher. Je ne t'aurais pas eu si je m'étais donnée.

— Bien. Tu as été satisfaite. Tu m'as tenu, pas pour longtemps, mais tu m'as tenu néanmoins, dans l'esclavage que tu voulais. Souffre qu'aujourd'hui je me délivre!

— Il n'y a d'esclave que moi, Démétrios.

— Oui, toi ou moi, mais l'un de nous deux s'il aime l'autre. L'Esclavage! L'Esclavage! voilà le vrai nom de la passion. Vous n'avez toutes

qu'un seul rêve, qu'une seule idée au cerveau : faire que votre faiblesse rompe la force de l'homme et que votre futilité gouverne son intelligence! Ce que vous voulez, dès que les seins vous poussent, ce n'est pas aimer ni être aimée, c'est lier un homme à vos chevilles, l'abaisser, lui ployer la tête et mettre vos sandales dessus. Alors vous pouvez, selon votre ambition, nous arracher l'épée, le ciseau ou le compas, briser tout ce qui vous dépasse, émasculer tout ce qui vous fait peur, prendre Hèraclès par les naseaux et lui faire filer la laine! Mais quand vous n'avez pu fléchir ni son front ni son caractère, vous adorez le poing qui vous bat, le genou qui vous terrasse, la bouche même qui vous insulte! L'homme qui a refusé de baiser vos pieds nus, s'il vous viole comble vos désirs. Celui qui n'a pas pleuré quand vous quittiez sa maison peut vous y traîner par les cheveux, Votre amour renaîtra de vos larmes, car une seule chose vous console de ne pas imposer l'esclavage, femmes amoureuses! c'est de le subir.

— Ah! bats-moi, si tu veux! mais aime-moi après! »

Et elle l'étreignit si brusquement qu'il n'eut pas le temps d'écarter ses lèvres. Il se dégagea des deux bras à la fois :

« Je te déteste. Adieu », dit-il.

Mais Chrysis s'accrocha à son manteau :

« Ne mens pas. Tu m'adores. Tu as l'âme toute pleine de moi; mais tu as honte d'avoir cédé. Écoute, écoute, Bien-Aimé! S'il ne te faut que cela pour consoler ton orgueil, je suis prête à faire, pour t'avoir, plus encore que je ne t'ai demandé. Quelque sacrifice que je te fasse, après notre réunion je ne me plaindrai pas de la vie. »

Démétrios la regarda curieusement; et comme elle, l'avant-veille, sur la jetée, il lui dit :

« Quel serment fais-tu?

— Par l'Aphrodite, aussi.

— Tu ne crois pas à l'Aphrodite. Jure par Iahveh Sabaoth. »

La Galiléenne pâlit .

« On ne jure pas par Iahveh.

— Tu refuses?

— C'est un serment terrible.

— C'est celui qu'il me faut. »

Elle hésita quelque temps, puis dit à voix basse :

« J'en fait le serment par Iahveh. Que demandes-tu de moi, Démétrios? »

Le jeune homme se tut.

« Parle, Bien-Aimé! dit Chrysis. Dis-moi vite. J'ai peur.

— Oh! c'est peu de chose.

— Mais quoi encore?

— Je ne veux pas te demander de me *donner* à ton tour trois cadeaux, fussent-ils aussi simples que les premiers étaient rares. Ce serait contre les usages. Mais je peux te demander d'en *recevoir,* n'est-ce pas?

— Assurément, dit Chrysis joyeuse.

— Ce miroir, ce peigne, ce collier que tu m'as fait prendre pour toi, tu n'espérais pas en user, n'est-ce pas? Un miroir volé, le peigne d'une victime et le collier de la déesse, ce ne sont pas là des bijoux dont on puisse faire étalage.

— Quelle idée!

— Non. Je le pensais bien. C'est donc par pure cruauté que tu m'as poussé à les ravir au prix des trois crimes dont la ville entière est bouleversée aujourd'hui? Eh bien, tu vas les porter.

— Quoi!

— Tu vas aller dans le petit jardin clos où se trouve la statue d'Hermès Stygien. Cet endroit est toujours désert et tu ne risques pas d'y être troublée. Tu enlèveras le talon gauche du dieu. La pierre est brisée, tu verras. Là, dans l'intérieur du socle, tu trouveras le miroir de Bacchis et tu le prendras à la main; tu trouveras le grand peigne de Nitaoucrît et tu l'enfonceras dans tes cheveux; tu trouveras les sept colliers de perles de la déesse Aphrodite, et tu les mettras à ton cou. Ainsi parée,

belle Chrysis, tu t'en iras par la ville. La foule va te livrer aux soldats de la reine; mais tu auras ce que tu souhaitais et j'irai te voir dans ta prison avant le lever du soleil. »

IV

OU UNE STATUE D'HERMANUBIS EST MINUTIEUSEMENT DÉCRITE

Le premier mouvement de Chrysis fut de hausser les épaules. Elle ne serait pas si naïve que de tenir son serment!

Le second fut d'aller voir.

Une curiosité croissante la poussait vers le mystérieux endroit où Démétrios avait caché les trois dépouilles criminelles. Elle voulait les prendre, les toucher de la main, les faire briller au soleil, les posséder un instant. Il lui semblait que sa victoire ne serait pas tout à fait complète tant qu'elle n'aurait pas saisi le butin de ses ambitions.

Quant à Démétrios, elle saurait bien le reprendre par une manœuvre ultérieure. Comment croire qu'il était détaché d'elle à jamais? La passion qu'elle lui supposait n'était pas de celles qui s'éteignent sans retour dans le cœur de l'homme. Les femmes qu'on a beaucoup aimées forment dans la mémoire une famille d'élection, et la rencontre d'une ancienne maîtresse, même haïe, même oubliée, éveille un trouble insurmontable d'où peut rejaillir l'amour nouveau. Chrysis n'ignorait pas cela. Quelque ardente qu'elle fût elle-même, quelque pressée de conquérir ce premier homme qu'elle eût aimé, elle n'était pas assez folle pour l'acheter du prix de sa vie quand elle voyait tant d'autres moyens de le séduire plus simplement.

Et cependant... quelle fin bienheureuse il lui avait proposée! Sous les yeux d'une foule innombrable, porter le miroir antique où Sapphô s'était mirée, le peigne qui avait assemblé les cheveux royaux de Nitaoucrît, le collier des perles marines qui avaient roulé dans la conque de la

déesse anadyomène... Puis du soir au matin connaître éperdument tout ce que l'amour le plus emporté peut faire éprouver à une femme... et, vers le milieu du jour, mourir sans effort... Quel incomparable destin!

Elle ferma les yeux... Mais non; elle ne voulait pas se laisser tenter.

Elle monta en droite ligne à travers Rhacotis la rue qui menait au Grand Serapeion. Cette voie, percée par les Grecs, avait quelque chose de disparate dans ce quartier de ruelles angulaires. Les deux populations s'y mêlaient bizarrement, dans une promiscuité encore un peu haineuse. Entre les Egyptiens vêtus de chemises bleues, les tuniques écrues des Hellènes faisaient des passages de blancheurs. Chrysis montait d'un pas rapide, sans écouter les conversations où le peuple s'entrenait des crimes commis pour elle.

Devant les marches du monument, elle tourna à droite, prit une rue obscure, puis une autre dont les maisons se touchaient presque par les terrasses, traversa une petite place en étoile où près d'une tache de soleil deux fillettes très brunes jouaient dans une fontaine, et enfin elle s'arrêta.

Le jardin d'Hermès Anubis était une petite nécropole depuis longtemps abandonnée, une sorte de terrain vague où les parents ne venaient plus porter les libations aux morts et que les passants évitaient d'approcher. Au milieu des tombes croulantes, Chrysis s'avança dans le plus grand silence, peureuse à chaque pierre qui craquait sous ses pas. Le vent, toujours chargé de sable fin, agitait ses cheveux sur les tempes, et gonflait son voile de soie écarlate vers les feuilles blanches des sycomores.

Elle découvrit la statue entre trois monuments funèbres qui la cachaient de tous côtés et l'enfermaient dans un triangle. L'endroit était bien choisi pour enfouir un secret mortel.

Chrysis se glissa comme elle put dans le passage étroit et pierreux : en voyant la statue, elle pâlit

légèrement. Le dieu à tête de chacal était debout, la jambe droite en avant, la coiffure tombante et percée de deux trous d'où sortaient les bras. La tete se penchait du haut du corps rigide, suivant le mouvement des mains qui faisaient le geste de l'embaumeur. Le pied gauche était descellé.

D'un regard lent et craintif, Chrysis s'assura qu'elle était bien seule. Un petit bruit derrière elle la fit frissonner; mais ce n'était qu'un lézard vert qui fuyait dans une fissure de marbre.

Alors elle osa prendre enfin le pied cassé de la statue. Elle le souleva obliquement et non sans quelque peine, car il entraînait avec lui une partie du socle évidé qui reposait sur le piédestal. Et sous la pierre elle vit briller tout à coup les énormes perles.

Elle tira le collier tout entier. Qu'il était lourd! elle n'aurait pas pensé que des perles presque sans monture pussent peser d'un tel poids à la main. Les globes de nacre étaient tous d'une merveilleuse rondeur et d'un orient presque lunaire. Les sept rangs se succédaient, l'un après l'autre, en s'élargissant comme des moires circulaires sur une eau pleine d'étoiles.

Elle le mit à son cou.

D'une main elle l'étagea, les yeux fermés pour mieux sentir le froid des perles sur la peau. Elle disposa les sept rangs avec régularité le long de sa poitrine nue et fit descendre le dernier dans l'intervalle chaud des seins.

Ensuite elle prit le peigne d'ivoire, le considéra quelque temps et le plongea dans ses cheveux plusieurs fois avant de le fixer où elle le voulait.

Puis elle tira du socle le miroir d'argent, s'y regarda, y vit son triomphe, ses yeux éclairés d'orgueil, ses épaules parées des dépouilles des dieux...

Et sans retirer les bijoux terribles, elle s'enveloppa même les cheveux dans sa grande cyclas écarlate en sortant de la nécropole.

V

COMMENT CHRYSIS, ACCOMPLISSANT LES PROPHÉTIES, PORTA AUTOUR DE SON COU LA RICHESSE ET LA FOI D'UN PEUPLE

Quand, de la bouche des hiérodoules, le peuple eut appris pour la seconde fois la certitude du sacrilège, il s'écoula lentement à travers les jardins.

Les courtisanes du temple se pressaient par centaines le long des chemins d'oliviers noirs. Quelques-unes répandaient de la cendre sur leur tête. D'autres frottaient leur front dans la poussière, ou tiraient leurs cheveux, ou se griffaient les seins, en signe de calamité. Les yeux sur le bras, beaucoup sanglotèrent.

La foule redescendit en silence, dans la ville, par le Drôme et par les quais. Un deuil universel consternait les rues. Les boutiquiers avaient rentré précipitamment, par frayeur, leurs étalages multicolores, et des auvents de bois fixés par des barres se succédaient comme une palissade monotone au rez-de-chaussée des maisons closes.

La vie du port était arrêtée. Les matelots assis sur les bornes de pierre restaient immobiles, les joues dans les mains. Les vaisseaux prêts à partir avaient fait relever leurs longues rames et carguer leurs voiles aiguës le long des mâts balancés par le vent. Ceux qui voulaient entrer en rade attendaient au large les signaux, et quelques-uns de leurs passagers qui avaient des parents au palais de la reine, croyant à une révolution sanglante, sacrifiaient aux dieux infernaux.

Au coin de l'île du Phare et de la jetée, Rhodis, dans la multitude, reconnut Chrysis auprès d'elle.

« Ah! Chrysé! garde-moi, j'ai peur. Myrto est là; mais la foule est si grande... j'ai peur qu'on ne nous sépare. Prends-nous par la main.

— Tu sais, dit Myrtocleia, tu sais ce qui se passe? Connaît-on le coupable? Est-il à la torture? Depuis Herostrate on n'a rien vu de tel. Les Olym-

piens nous abandonnent. Que va-t-il advenir de nous? »

Chrysis ne répondit pas.

« Nous avions donné des colombes, dit la petite joueuse de flûte. La déesse s'en souviendra-t-elle? La déesse doit être irritée. Et toi, et toi, ma pauvre Chrysé! toi qui devais être aujourd'hui ou très heureuse ou très puissante...

— Tout est fait, dit la courtisane.

— Comment dis-tu!

— Regarde bien, ma Rhodis; regarde, Myrtocleia. Ce que vous verrez aujourd'hui, les yeux humains ne l'ont jamais vu, depuis le jour où la déesse est descendue sur l'Ida. Et jusqu'à la fin du monde on ne le reverra plus sur la terre. »

Les deux amies, stupéfaites, se reculèrent, la croyant folle. Mais Chrysis perdue dans son rêve, marcha jusqu'au monstrueux Phare, montagne de marbre flamboyant à huit étages hexagonaux. Elle poussa la porte de bronze, et profitant de l'inattention publique, elle la referma de l'intérieur en abaissant les barres sonores.

Quelques instants s'écoulèrent.

La foule grondait perpétuellement. La houle vivante ajoutait sa rumeur aux bouleversements des eaux.

Tout à coup, un cri s'éleva, répété par cent mille poitrines :

« Aphrodite!!!

— Aphrodite!!! »

Un tonnerre de cris éclata. La joie, l'enthousiasme de tout un peuple chantait dans un indescriptible tumulte d'allégresse au pied des murailles du Phare.

La cohue qui couvrait la jetée afflua violemment dans l'île, envahit les rochers, monta sur les maisons, sur les mâts de signaux, sur les tours fortifiées. L'île était pleine, plus que pleine, et la foule arrivait toujours plus compacte, dans une poussée

de fleuve débordé, qui rejetait à la mer de longues rangées humaines, du haut de la falaise abrupte.

On ne voyait pas la fin de cette inondation d'hommes. Depuis le Palais des Ptolémées jusqu'à la muraille du Canal, les rives du Port Royal, du Grand-Port et de l'Eunoste regorgeaient d'une masse serrée qui se nourrissait indéfiniment par les embouchures des rues. Au-dessus de cet océan, agité de remous immenses, écumeux de bras et de visages, flottait comme une barque en péril la litière aux voiles jaunes de la reine Bérénice. Et d'instant en instant s'augmentant de bouches nouvelles, le bruit devenait formidable.

Ni Hélène sur les portes Scées, ni Phryné dans les flots d'Eleusis, ni Thaïs faisant allumer l'incendie de Persépolis n'ont connu ce qu'est le triomphe.

Chrysis était apparue par la porte de l'occident, sur la première terrasse du monument rouge,

Elle était nue comme la déesse, elle tenait des deux mains les coins de son voile écarlate que le vent gonflait vers le ciel du soir, et de la main droite le miroir où se reflétait le soleil couchant.

Avec lenteur, la tête penchée, par un mouvement d'une grâce et d'une majesté infinies, elle monta la rampe extérieure qui ceignait d'une spirale la haute tour vermeille. Une flamme brûlait ses yeux demi-clos. Le crépuscule embrasé rougissait le collier de perles comme une rivière de rubis. Elle marchait, et dans cette gloire, sa peau éclatante arborait toute la magnificence de la chair, le sang, le feu, le carmin bleuâtre, le rouge velouté, le rose vif- devant les grandes murailles de pourpre, en montant vers le ciel foncé.

PIERRE LOUYS

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

(*La fin au prochain numéro.*)

EPILOGUES

PETITES CHRONIQUES

Otway. — Si cette note que j'ai demandée à un littérateur anglais — de renom parmi les nouveaux venus — M. Charles Whibley, avait paru avant la « première », elle nous eût sans doute épargné la lecture de bien des à peu près. Venue si tard, elle causera des regrets; la voici (1) :

« Thomas Otway représente la décadence de la tradition shakespearienne. Comme beaucoup d'autres hommes de talent, il essaya d'imiter un modèle bien au dessus de ses moyens : vivant et écrivant sous la Restauration, il voulut, dans sa *Venise Sauvée,* s'efforcer de singer les poètes du siècle d'Elisabeth, et ne réussit pas plus à créer un théâtre vivant et sincère que ne devait y réussir Robert Browning en sa triste dévotion aux chefs-d'œuvre de Shakespeare. Il est vrai que Shakespeare, suprême expression du génie anglais, a créé à la fois et détruit le théâtre de son pays. Si la valeur d'*Hamlet* est immense, ses défauts, travestis par l'industrieuse médiocrité, deviennent énormes. L'auteur d'*Othello* était la loi pour lui-même; il s'empara de la vie humaine, il saisit dans ses deux mains la langue anglaise, et de l'une et de l'autre il fit ce qu'il voulut. Sa violence même est une vertu; mais pourvu qu'on ne vienne pas la sortir de son atmosphère héroïque pour la jeter dans l'air raréfié d'un théâtre de troisième ordre. Et c'est ainsi qu'Otway échoua si douloureusement. Il comprit les vices, il manqua les vertus de son maître incomparable. Une fois, dans *Caius Marius,* il mit une main sacrilège sur *Roméo et Juliette*, et par ce vol manifeste priva pendant cinquante ans Shakespeare d'une partie de son œuvre. C'est lui qui écrivit le vers le plus infâme de la poésie anglaise :

Marius! Marius! Pourquoi es-tu Marius? (2)

» — Et pourtant il échappa au bourreau !

(1) Traduite.
(2) Ou « ... Pourquoi es-tu Marius ? »
Marius, Marius, wherefore art thou Marius?

» Otway était industrieux et persévérant. Il étudia le théâtre français, traduisit Molière; il aurait imposé au vers anglais les misérables rimes plates, si ses échos raciniens n'avaient été aussi ratés que ses plagiats shakespeariens. Mais il n'est pas même digne d'être comparé aux plus minces de ses contemporains : ses comédies, bien composées dans l'esprit du temps, sont aussi inférieures à celles de Congreve que son *Don Carlos* aux pièces de Dryden,sur lesquelles il est d'ailleurs modelé. En fait, il ne possédait ni l'esprit ni la délicatesse, qui sont essentiels à la comédie. Sa *Fortune du Soldat,* qui prétend au vrai comique, n'est rien de plus qu'une bruyante farce. Bref, ce n'est pas à Otway qu'il faut s'adresser pour avoir un épitomé de la littérature de la Restauration.

» La tragédie n'était pas alors à la mode, mais là encore Dryden est un poète bien supérieur à l'auteur de l'*Orphelin*. Dans la comédie, Otway fut vaincu par tous ses rivaux; il n'avait ni l'incomparable esprit de Congreve ni la grosse jovialité de Farquhar; il était aussi incapable de dessiner un caractère comme celui de Sir John Brute, que d'écrire une demi-page de *The Way of the World*. Son style est sec et négligé. C'est seulement dans *Venise Sauvée* qu'il atteint à une distinction momentanée, et, en somme, c'est la tumultueuse brutalité de cette pièce qui lui valut ce qu'elle a de réputation. Dryden, en un moment de mauvaise humeur, l'appela « un simple illettré », et quoique le jugement de Dryden soit un rien dur, il n'est pas difficile d'expliquer l'oubli dans lequel est tombé Otway. Il vécut au milieu de poètes comiques qui avaient plus d'esprit que lui, et sa meilleure œuvre est un essai dans le gigantesque style shakespearien : or, à partir de la restauration de Charles II, nul ne put manier ce style-là sans se vouer à un désastre.

» La scène anglaise a oublié Otway et peut-être n'était-il pas bien nécessaire de le faire revivre sur la scène française, — car il représente une décadence, non de curiosité, mais de fatigue. »

Plagiat. — Toujours Otway : M. Zola avoue avoir imité de *Venise Sauvée* la scène entre Nana et Muffat; il avoue même avoir quasi copié la scène — dans Taine : « Il n'y a que les mots de changés ». Ensuite il prétend que c'était « son droit » et invoque Molière. Cela voudrait dire qu'il l'a « fait exprès », tandis qu'une réminiscence semble au contraire évidente.

Voulu ou non d'ailleurs, ce petit plagiat serait insignifiant s'il ne témoignait très haut de l'inconscience ou de l'absence de conscience de M. Zola. Le naturalisme, se permettant de telles adaptations, perd toute valeur « documentaire »; le procès-verbal est un simple faux, et l'auteur des *Héritiers Rabourdin* (scènes pillées dans le *Volpone* de Ben Jonson) n'est que l'huisser Couchot de la littérature.

Nayve. — Ce qui fut amusant surtout le long de ce procès : la naïve course des bons magistrats, avocats, jurés, public et journalistes à la recherche de la vérité. Deux ans, ils ont couru, presque deux ans, pour finir par avouer, tout essoufflés, leur impuissance et leur sottise. On dira que la justice fut instituée pour cela, la recherche de la vérité. — Est-ce bien sûr? Il faudrait en tout cas opérer cette manœuvre pénible avec moins de foi et ne pas s'imaginer qu'en interrogeant sur un fait cinquante témoins on trouvera la Vérité; cinquante témoignages font cinquante vérités, voilà tout. Mais pas plus que la philosophie,la justice n'en démord. Elle cherche la Vérité. *Tot capita, tot sensus,* Messieurs, et chaque opinion est une vérité, et chaque opinion et chaque vérité est la bonne et la vraie Vérité. Pour jouer la tragi-comédie humaine il faut un sérieux mitigé de sourires.

Poètes lauréats. — Tout comme le Royaume-Uni, la République Française à ses poètes lauréats, des espèces de poètes lauréats; elle a Prudhomme, elle a Silvestre, elle a Aicard, elle a Coppée. Au Centenaire de l'Institut, Jean Aicard mugissait et Prudhomme coassait. Celui-ci est vraiment effrayant; bien le poète officiel, le poète qui manque aux Comices de *Madame Bovary*; il est inférieur à tout; les sous-préfectures recèlent des bardes moins désuets; il est honteux; il est augiesque. Le *Temps* nous a régalé de quelques fragments du poème commandé :

« Le poème de M. Sully Prudhomme, dit par Mounet-Sully, a été fréquemment interrompu par les applaudissements. Voici comment il débutait :

Déjà l'Institut compte un siècle, la durée
Au plus vieux des vivants ici-bas mesurée.
L'âme cent ans au plus reste fidèle au corps.
Ainsi les fondateurs de l'œuvre séculaire
N'ont vu que le lever du grand jour qui l'éclaire.
L'hommage à ce qui dure est un hommage aux morts.

Salut donc, gloire à vous, nos aïeux de l'An quatre,
Législateurs qui, las de briser et d'abattre,
Osiez en plein tumulte exalter les penseurs,
Les maîtres dans les arts qu'effarouche la guerre,
Imposer cette élite au respect du vulgaire
Et rendre un noble asile aux neuf divines sœurs !
... A leurs cultes divers ouvrant un même temple,
Depuis cent ans la France offre au monde en exemple,
Chez ces zélés chercheurs, le plaisir fraternel
Des seuls bravos humains dont le triomphe assure
A notre insigne espèce un rôle à sa mesure,
Et force l'infini d'exaucer son appel.

» M. Sully Prudhomme a ensuite énuméré les travaux divers des membres de l'Institut, savants, historiens, poètes, etc...

Les uns se sont voués à scruter la Nature ;
Ils arrachent au fait qui meurt sa loi qui dure.

» D'autres s'efforcent d'amener le règne de la justice

Qui tient une balance et non pas un niveau.
..... D'autres ont affronté la tâche aventureuse
D'explorer le tombeau que sans relâche creuse
Aux siècles entassés leur fossoyeur, l'oubli.

» Les académiciens sont les gardiens de la langue française :

Cette langue est loyale et l'univers l'honore.
Sans rivale naguère, elle illumine encore... »

Augier. — Augier, augiesque. Voici le Maître, car viennent de choir les derniers voiles de lustrine. Augier en marbre ! Augier en bronze ! Jamais tel affront ne fut fait à la gloire, — mais il fallait bien compléter le vers mnémotechnique :

Augier, Chappe, Dolet, Raspail et Bobillot.

Augier ! Tous les lucratifs rêves de la bourgeoise économe ; tous les soupirs des vierges confortables ; toutes les réticences des consciences soignées ; toutes les joies permises aux ventres prudents ; toutes les veuleries des bourses craintives ; tous les siphons conjugaux ; toutes les envies de la robe montante contre les épaules nues ; toutes les haines du waterproof contre la grâce et contre la beauté ! Augier, crinoline, parapluie, bec-de-corbin, bonnet grec... Mais les plus récalcitrants avouent presque tout cela, à

preuve que M. Maurice Spronck vient de le proprement démolir, dans la *Revue*, avec modération et quiétude, avouant son œuvre inexistante. C'est clos.

Carmaux. — Ces pauvres ouvriers, vraiment, sont d'une intelligence trop rudimentaire! Les voilà en grève, sans refléchir que s'ils sont six cents fiers entêtés, il y a là, à vingt lieues plus loin, un demi-millier de sans-travail qui se réjouissent de prendre leurs places. Un ouvrier qui gagne huit ou dix francs par jour à souffler en des tubes ignés intéresse les sableurs, mais celui qui ne gagne rien du tout n'est peut-être pas tout à fait indigne. A chacun son tour. Si les verriers de Carmaux (ces derniers gentilhommes) ont été remplacés si facilement, c'est que leurs voisins manquaient de pain. A chacun son tour. Votez ! votez ! La dame blanche vous regarde, la bonne Sociale aux yeux vagues. Votez! votez! Cependant M. Jaurès, ayant bien parlé, se retire dans ses terres.

P. S. — Quant aux cent mille francs d'une autre bonne dame, plus positive, les verriers n'en jouiront jamais : libérés par ce don et leur volontaire travail, ils pourraient devenir des hommes, — des anarchistes, des individus; on saura bien les maintenir troupeau de citoyens.

Les Etrangers. — La philologie est une science trompeuse, car à Sedan la France était représentée par le général de *Whimpfen* et l'Allemagne par le général *Bronsart*, mais l'Université ne se laisse pas duper : elle exige des papiers vergés et timbrés sur quoi il y a des mots géographiques, — et à tout être humain né au delà de la Ligne des Douanes l'entrée de la Sorbonne sera durement interdite. M. Barrès a préconisé un tel ostracisme contre les ouvriers étrangers ; son heure viendra : d'abord les étudiants. Nous voilà loin du Collège des Quatre Nations où fraternisait l'Europe entière. Mais cela encore nous paraît logique : un gouvernement démocratique n'a de devoirs qu'envers l'électeur. L'étranger, inapte au vote, est rejeté par la République au rang de l'Artiste et de la Femme, ces deux out-laws de la Démocratie laborieuse et électorale.

Le Drapeau. — On ne lit pas assez le *Polybiblion*, qui, avec un candide courage, rend compte de *tous* les livres. On y trouverait de ces drôleries :

« 21. — Un cultivateur de Lorraine, en prévision d'un voyage de l'empereur d'Allemagne sur la frontière,

divise son champ en trois parties, trois longues bandes égales, semant chacune d'elles de plantes qui, au même moment, fleuriront bleues, blanches et rouges. Le champ ne fera plus ainsi qu'un immense *Drapeau tricolore* — c'est le titre du poème de M. Somveille, qui dépeint ainsi le travail de son laboureur :

Il a semé du lin, car bleue en est la fleur :
Et le drapeau de France est bleu près de la hampe;
Il sème du blé noir au centre; sa couleur
Est celle de la neige éparse sur les plaines :
Et le drapeau de France est blanc dans le milieu;
Il sèmera du trèfle au bout du champ, car Dieu
Trempa la fleur de trèfle au sang pur de nos veines :
Et le drapeau de France est rouge dans le bas.

» Au jour prévu, l'Empereur vient et voit ce grand drapeau français qui couvre la frontière. D'abord il s'irrite, mais il a l'estime du patriotisme, et il envoie féliciter le cultivateur. Le poète termine par un appel à la paix. L'œuvre est dédiée à M. Coppée, qui félicite l'auteur de ses vers et lui écrit : « Votre vieillard et son champ à trois couleurs, à la fois symbole et manifestation, restera une des notes les plus originales de la poésie que nos malheurs auront inspirée. » Les vers sont fermes, expressifs, bien frappés. »

La feue crise. — Paroles mémorables de M. Rouanet, lutteur parlementaire : « Un ministère, quels que soient ses membres, constitué pour appliquer la politique de réformes et d'épuration affirmée samedi, est certain de trouver une majorité compacte. »

— Une *Majorité Compacte*, Monsieur n'avons-nous pas vu cela déjà dans Ibsen ?

— Oui, Monsieur. Les idées marchent, les idées marchent !

Arton. — Quand M. Cavaignac acquiesça vers un portefeuille, il posa plusieurs conditions et celle-ci : qu'on arrêterait Arton. Pourquoi les journalistes n'ont-ils pas dit cela ? Peut-être parce qu'ils l'ignoraient. Ils semblent de même ignorer ce Cavaignac et son importance. En le prenant, M. Bourgeois s'est donné un maître terrible; c'est un janséniste politique capable de toutes les austérités et de toutes les férocités; honnête et têtu, tel un saint de bois, il est inaccessible au sentiment comme au compromis : seul le feu aurait raison de lui; mais si on le brûlait, sa cendre crierait, — et puis, il est peut-être incombustible.

Religions. — L'abbé Charbonnel rêve toujours de son Congrès ; il l'a fait savoir à Son Eminence par une *Lettre* qui, franchement, place son auteur tout à fait au premier rang des écrivains d'aujourd'hui. Que les voies de l'Esprit sont tortueuses ! C'est un ecclésiastique qui nous donne des leçons de liberté et de philosophie. Lamennais a repris sa robe noire et revient nous troubler. Cependant, à la façon dont il parle de la liberté et de l'individualisme intellectuel, on dirait qu'il a lu Emerson; il est devenu idéaliste. Mais l'Eminence, qu'aura-t-Elle compris à ceci, qu'il y a « des âmes pareillement sincères qui croient avoir les unes la vérité, et les autres telle autre vérité... »? Alors, songe l'Eminence, il y aurait plusieurs vérités? C'est la fin du monde ! — Non, Eminence, la fin de votre monde, seulement.

Bon mot de M. Peyron. — « Les pauvres m'embêtent. Qu'ils s'arrangent pour avoir des maladies *circonscriptionnelles!* »

Perle. — Une vieille madame, directrice d'une ample revue, corrigea et allongea ainsi, de sa main, la « page courte » d'un jeune écrivain :

... gazon glacé. | ... gazon emperlé de rosée.

REMY DE GOURMONT

THÉATRES

THÉATRE LIBRE

La Fumée, puis la Flamme, *pièce en quatre actes, en prose, par* JOSEPH CARAGUEL.

24 octobre 1895. Minuit.

Mon cher Vallette,

Voulez-vous permettre, à un ami personnel de l'auteur et à un vieil ennemi de ses idées, quelques observations sur cette pièce, *La Fumée, puis la Flamme,* que nous venons de voir ensemble mal jouer, bafouer, respecter çà et là, et mal comprendre d'ensemble?

L'idéal de M. Caraguel, tout bas qu'il se révèle, est encore, n'est-ce pas? infiniment trop élevé pour le public auquel il a eu, après tant d'autres, la bizarre idée de soumettre un drame d'idées. Autant exposer un enfant nouveau-né aux hyènes et aux chacals et solliciter leur attendrissement en leur lisant du Clotilde de Surville.

Et d'abord, n'est-ce pas, les monologues? Les fameux monologues continuels et interminables. « Pourquoi alors, dit un opposant, ne pas en revenir aux confidents, aux récits de Théramène, enfin au complet de la tragédie XVII[e] siècle? » Hé bien, vous le dirais-je? j'estime que ce qu'il y a de plus neuf dans la pièce de ce soir, ce sont précisément les monologues. Les quelques spectateurs intelligents ont peut-être un peu oublié qu'un monologue n'est nullement une confession faite au public, et que le personnage qui le récite, au théâtre, est censé ne point parler, mais *penser* tout haut. Or M. Caraguel s'est servi du monologue systématiquement, cela est évident, pour un usage assez inconnu avant lui sur la scène : il l'a employé à exprimer toute la psychologie *réelle* de son monde. Il a présenté des personnages qui, se connaissant eux-mêmes, n'essayent point de se mettre eux-mêmes dedans en *pensant tout haut*, ne mentent point, mais bien constatent duement les petites infamies dont leur vie est tissue.

Et voilà précisément ce qui a choqué d'abord, comme au Gymnase, les abonnés et invités de ce libre théâtre, l'unité-public étant exactement la même, devant le mensonge, dans nos petits théâtres artistiques que Boulevard Bonne-Nouvelle. Ces gaillards-là sont tellement accoutumés à mettre de la cendre dans les petits coins de ce qui leur sert d'âme, sur les petites ordures perpétuelles dont empuantit leur petite vie, et, oubliants volontaires, à se déclarer à eux-mêmes que toutes leurs actions fleurent le benjoin ou le foin coupé, qu'ils ont été dérangés dans leurs habitudes par un type comme ce Gelyès. Songez donc, un homme, ce mari, lâche sensuel et canaille comme eux, le spectateurs, qui se sait cocu, et qui ne tue, ni ne chasse, ni ne s'en va, qui ne fait rien, qui reste, au contraire, après avoir résolu de partir, parce que sa maison et ses aises lui sont douces, ses fauteuils moelleux, et même parce que le retiennent, pour leur part, les agréables satisfactions que lui procure commodément, à domicile, une jeune servante soumise, grassouillette, et corsage bien tassé; cet homme qui se dit, lorsqu'il est seul : « Je ne m'en vais pas à cause de tout ça. » Vous conviendrez que c'est ridicule, je veux dire « rigolo ». En pareil cas, ce sont bien les longues habitudes, les médiocres joies, les aises, l'égoïsme et la lâcheté qui retiennent, mais on se garde bien de *se* le dire; on *se* parle de *l'honneur*, comme le marquis de Nayve, de délicatesse, d'amour paternel prévoyant, d'esprit de sacrifice, enfin d'une quantité de sentiments seigneurs à qui on ne fut jamais présenté dans le monde de sa conscience. Voilà pourquoi les monologues réalistes et psychologiques de *La Fumée, puis la Flamme* ont été mal reçus.

Maintenant, que dire du fond, des idées, de « la thèse » et de la forme adoptée? M. Caraguel — comme M. Hervieu, tenez, et avant lui, car celui-là a écrit bien avant ce dernier— a prétendu nous montrer des messieurs et dames comme tout le monde, ni entièrement bons, ni foncièrement mau-

vais, des êtres humains, inégaux et faibles, très éloignés des héros de l'habituelle convention théâtrale ou romanesque. Il a eu raison, étant donné le genre de pièces « arsouille » qu'il voulut élire, mais il a dépassé la vraisemblance, à ce qu'il nous semble ; nous affirmons, sans naïveté excessive, qu'on ne mène pas généralement une vie aussi polichinelle, même en province. Or, Gelyès, Bastide (l'hyène et le chacal), Clotilde et le beau Léonce même, se conduisent comme des malpropres et ont en eux un idéal d'amour, de loyauté, de délicatesse, de bonté, extrêmement haut. La bonne, Jeannette, est aussi une délicate petite amoureuse. Ce monde, surtout le commerçant et sa femme, déplore ses faiblesses, et s'exprime souvent dans un langage de poètes, de philosophes, de grands amants. Le commerçant Gelyès atteint le lyrisme — au dernier acte, où des parties adorables. L'écart entre le langage et les actes, entre les pensées et les misères agies, a paru disparate, trop contradictoire, et l'est en effet. Il est vrai, les hommes sont un fumier mélangé de minerai d'or, où se cachent de très rares pierres précieuses. M. Caraguel — un résolu naturaliste-positiviste-Laffitien, l'horreur de l'horreur ! — étant un esprit foncièrement noble, d'une imagination généreuse et active, n'a pu faire moins, pour son naturalisme de conviction que de nous agiter le fumier, un fumier d'une purulence exagérée. Seulement, naturaliste imparfait, il n'a point, comme les Zola, semé à côté des fleurettes de vertu romance ; l'âme qu'il a s'est exprimée en nobles rêves et a dû les mettre coûte que coûte dans la bouche des pantins nauséabonds imposés par ses convictions littéraires. On peut se demander, dès lors, s'il ne serait pas préférable et plus simple de choisir des types d'humanité dans la poésie, ou, si l'on veut de la vie réelle jusque pour les détails, de les choisir dans une sélection, dans l'exception. Ces personnages-là, tout aussi vrais, parleraient alors leur langue, celle de M. Caraguel, sans rougir, et sans que nous sursautions.

L'amour, l'idée de l'amour vivant et d'une indulgence suprême, comme elle s'élève en ce drame au-dessus des protagonistes, et les suprime, et les dissout comme de vagues fumées, dans les bas-fonds dont ils n'auraient jamais dû sortir ! La femme s'est donnée successivement, par un donjuanisme romantique plus fréquent qu'on ne croit chez les bourgeoises actuelles, à un imbécile, puis à un grotesque. Le mari le sait, il sait que, la nuit précédente, c'est avec sa femme que le beau lieutenant l'a passée, promettant pour le lendemain de s'évader à deux vers le pur et libre délice, d'aller cacher du bonheur sans mensonge dans quelque retraite lointaine ; la ravissante et absurde folie, enfin. Le matin, au sortir du lit de Clotilde, l'amant a enlevé une héritière du pays ; la misérable femme qu'il a trompée est là, à terre, brisée de la chute, à l'agonie. Le mari sait tout cela, et elle n'ignore point qu'il le sait, et il va la consoler sans dire un mot de ses fautes, il s'accusera de ses propres méfaits, il mettra son cœur offert ingénuement comme un baume sur

la blessure saignante de l'aimée : « Pleure, va, pleure, monologue-t-il auparavant. Faut-il que je t'aie fait souffrir pour que ton âme, si noble et fière, ait pu accepter des consolations si basses? Mais, quand on a soif, une goutte d'eau, on la tirerait de la boue!... Pleure, oui, pleure encore! Que le désespoir te bouleverse et te lave comme un orage; et que mes baisers de tout à l'heure se purifient à cette innocence que t'aura rendue le martyre! »

Il est délicieux, ce négociant à filles et à bonnes. Mais, invraisemblable, nous aimons mieux qu'il soit tel. Que l'amour plane au-dessus de toutes souillures, de toutes laideurs et les couvre des larges ombres de ses ailes, voilà ce qu'il est bon d'exprimer en beauté, ce qui est vrai, et au delà de tout naturalisme. Je souhaiterais seulement que les écrivains qui pensent de ces choses y associassent l'idée que les hommes, des immondes, peuvent par volonté s'évader en partie de l'immondice, et ne voulussent pas proclamer, en résumé social, qu'étant des porcs, nous ne saurions que rester ce que nous sommes et aménager nos toits scientifiquement en vue du plus de commodités possibles.

C'est trop demander à des positivistes. En attendant, en voici un qui a écrit une pièce archi-idéaliste. Je n'en suis pas étonné. Il faut bien que les naturalistes s'en mêlent, car, en vérité, mon cher Vallette, nos idéalistes, symbolistes, rêvistes, réduisent leurs types de fiction à une telle platitude, à une sécheresse si inhumaine, à une grosseur à ce point simpliste que, vraiment, nous nous prenons a avoir soif de personnages ayant lieu sur le pavage en bois et dans des appartements à ascenceurs.

A. Remacle

THEATRE DE L'ŒUVRE

Venise Sauvée, *pièce en cinq actes, d'*Otway, *adaptation de* Gyl Pène, *décors de* Louis Hayet.

On a lu plus haut la conférence de M. Laurent Tailhade sur la pièce, et — citée par M. Remy de Gourmont dans ses *Epilogues* — l'opinion de M. Charles Whibley sur Thomas Otway : il ne nous reste qu'à féliciter M. Lugné-Poé d'avoir entrepris, pour la saison 1895-1896, une série de spectacles où revivra un soir le théâtre de tant d'époques et de tant de peuples divers. Il n'y aurait rien à dire de l'interprétation de *Venise Sauvée*, ni meilleure ni plus mauvaise que celle des gros drames dans les théâtres réguliers, si M. Gémier n'avait fait un chef-d'œuvre de la scène du sénateur chez Aquilina. Et ce fut une joie de retrouver l'excellent acteur, dont le talent et l'effort ne purent — ne pouvaient — rien dans *La Fumée, puis la Flamme.*

A. V.

ODÉON

La Demande, *un acte en prose, par* Jules Renard *et* Georges Docquois; **Crise conjugale,** *pièce en trois actes, de* M. Berr de Turrique.

De *La Demande*, nouvelle de Jules Renard, parue dans le premier numéro du *Mercure* (quel honneur pour le *Mercure* et... pour Jules Renard!), l'auteur et M. Docquois ont tiré un intéressant petit acte que l'Odéon vient de jouer. Contrairement à ce qui arrive toujours en pareil cas, le collaborateur s'est efforcé de garder à l'œuvre toute sa saveur originale, de lui laisser sa *littérature* et de mettre heureusement en valeur les mots si profondément drôles de son humoristique confrère. Mal interprétée par des acteurs soucieux seulement de charger les choses fines, la piécette a cependant réussi devant le grand public, car *La Demande* n'est ni du naturalisme, ni de ce qu'il est d'usage (combien désuet) d'appeler du Théâtre Libre. C'est simplement la paysannerie la plus proche de la vie réelle qui ait été présentée, jusqu'à présent, au faux jour de la rampe. Deux sœurs sont à marier, leurs dots sont égales. M. Répin, leur père, désire, naturellement, que l'aînée y passe la première; mais M. Gaillardon, en en demandant une, *n'importe laquelle*, ne veut pas du tout de *l'autre*, l'aînée, qui est laide et « trop oie », ainsi qu'elle le déclare elle-même. On dîne dans l'indécision, mais on s'explique au dessert, où tout s'arrange : la cadette épousera, et on tâchera de caser *l'autre* un peu plus tard, Gaillardon s'en charge. On lui tapote sur les joues pour la consoler. Rien de poignant comme la photographie de cette grande fille laide, demeurée pour compte et piétinée avec indifférence par la Vie, la douce et cruelle Vie. C'est odieusement triste, de la tristesse morne d'un jour de pluie persistante pendant lequel on échangerait des jovialités autour d'un feu éteint.

Au même spectacle de l'Odéon, trois actes de M. Berr de Turrique, *Crise conjugale*, qu'il est inutile d'analyser : on sait trop bien le genre de crise qui sévit dans les théâtres subventionnés, et même ailleurs! Il s'agit encore (toujours!) de l'adultère assaisonné de vieux mots, de vieilles tirades et de tout le cortège voulu des phrases d'Alexandre Dumas ou d'Aurélien Scholl. Bref, un bon devoir d'élève. Des acteurs y parlent comme chez eux. Interprétation excellente. Ils savaient tout avant de l'avoir appris... A signaler Mlle Lara, qui nous promet décidément une comédienne hors ligne. Sa beauté, sa diction pure, son allure exquisement honnête, ses pleurs vrais ont, à mon avis, sauvé la pièce. M. Paul Franck, une autre nouvelle recrue de l'Odéon, a esquissé, en quelques touches habiles, une silhouette d'amoureux logique et élégant pleine de charme. M. Paul Franck est à la fois un joli homme (ils sont rares sur les planches) et un artiste spirituel. Il ne faudra pas craindre de lui confier des rôles plus lourds.

CABARET DES QUAT'-Z-ARTS

Les Soliloques du Pauvre, par GABRIEL RANDON.

Très long, très doux, la voix pleine d'une esquise mansuétude, comme le prétend M. Jules Lemaître, l'ange Gabriel Randon annonce... des vers aux *Quat'-z-arts!* La nouvelle est terrifiante, car elle est une sommaire notification de l'état d'âme actuel de la société vis-à-vis des poètes. Sans

l'estrade de la brasserie, sans l'histrionisme, elle n'écouterait pas. Jusqu'à présent, Gabriel Randon avait *paresseusement* fait de tres belles choses, et, activement, cherché sa place au soleil. Puis, un peu las du *dilettantisme* de certains amis, le voici qui rêve de devenir le poète qui vit de ses vers. (Il y en a bien d'autres et qui ont moins de talent!) Naturellement, il est obligé de passer par n'importe quelles Fourches Caudines de la publicité. Comme Bruant, il *engueulera le monde*, puisque ça réussit, et le monde applaudira parce qu'il aime à être *engueulé* apres boire ; ce lui est un puissant digestif. Randon se moquera des Séverine qui tendent l'aumônière... et la partagent probablement, des crocodiles de tous les sexes versant le pleur traditionnel, sans d'ailleurs s'apercevoir que s'il a du succès en ce genre il fera peut-être le même métier. Ses *Soliloques du Pauvre* sont très bien, mais nous regrettons toujours le temps où leur auteur songeait à achever la *Dame de Proue*.

RACHILDE

CHOSES D'ART

Chez Le Barc de Boutteville, s'est ouverte depuis le 15 novembre, pour un mois, l'exposition de vingt-cinq tableaux de M. Franz Melchers. M. Melchers est, comme Xavier Mellery, un solitaire et un concentré : ce que le grand peintre d'intimités a fait pour l'île de Marken, M. Melchers l'a fait pour l'île de Walcheren. Mais la nature de l'île de Marken en Zuyderzée, que les inoubliables dessins de Mellery ont si merveilleusement décrite, est une nature sauvage. Celle de Walcheren en Zélande, est douce et singulièrement colorée. M. Franz Melchers est un jeune homme de race demi-hollandaise et demi-créole, qui habite Veere, un des petits ports les plus exquis et les plus dissimulés de ce pays de féerie, où l'on dirait que la vie a été réglée par Andersen : il aime l'Ile peu visitée, il en connaît l'âme, et c'est cette âme qu'avec un grand prestige et une grande profondeur il a figée en la série des petits panneaux qu'il révèle pour la première fois aux amateurs parisiens.

M. Maurice Maeterlinck, en une préface que tout le monde voudra lire, présente si complètement, en son habituelle simplicité de style et avec les beautés voilées du mystique, le sens d'art de cette exposition, qu'il m'est difficile d'ajouter à ses paroles, et de dire mieux et plus sur le primitif raffiné et sagace qu'est M. Melchers. J'expliquerai seulement que ses tableaux, si proches des miniatures orientales, ne sont pas des interprétations de la nature en ses aspects, mais simplement une suite de sensations nées de ces aspects eux-mêmes, très exactement reproduits. Et c'est là l'étonnant, à voir ces tableaux : l'idée que la nature et la coloration y sont déformées

et poussées à l'orientalisme s'impose. Or, il n'en est rien. Je le croyais, connaissant quelques œuvres de M. Melchers, avant d'aller à Walcheren : depuis que j'y allai, je sais qu'il n'y a là qu'un réalisme minutieux et surtout une identité absolue aux tons des choses. On dirait que dans ce petit coin, sous le ciel européen, gris et doux, une sorte de colonie japonaise ou javanaise, un ressouvenir de Ceylan ou des Philippines, a développé insolitement son efflorescence de couleurs vives et son art minusculement systématique. Est-ce le commerce constant des Hollandais avec les archipels exotiques qui a créé là un exil d'Orient ? Je ne sais : cela est possible, et pourtant c'est spécial à Walcheren. Le reste de la Hollande n'a pas ce caractère d'enluminure violente. Il y a chez les Zélandais un goût vivace et sûr dans la plus étrange hardiesse, de colorer toutes choses et de ramener la vie à des intimités puérilement heureuses. Tout ce que peint M. Melchers est documentairement vrai. J'ai tenu à dire cela, parce que ceux qui ne connaissent point son île ne pourraient croire à la vraisemblance des maisons et des jardinets de poupées qu'il nous montre.

Mais si M. Melchers n'était que le découvreur et l'interprète pictural d'un étrange pays, quelque maîtrise qu'il appportât à l'exprimer, ce ne serait pas suffisant. Ce qui fait de lui un beau, un très beau peintre et un artiste de cerveau lucide, c'est ce que M. Maeterlinck a fait sentir mieux que je ne le puis faire, c'est le sentiment de l'âme d'une race anormale, c'est la corrélation intellectuelle de l'artiste avec le divin Memling, c'est la puissance d'impression mentale naissant de l'exactitude absolue de la copie, de cela seul en apparence, et pourtant il n'y aurait rien si M. Melchers n'avait pas en outre une sensibilité mystique suraiguë, on ne sait quelle association de la pensée et des mains qui en fait *un artiste,* qui l'élève au-dessus de l'impressionniste le plus brillant. Regardez ces œuvres anciennes, que le peintre n'aime presque plus, vous verrez que l'*exécutant* n'en a rien à apprendre de personne. La distinction de ces nocturnes, ces harmonies de portrait ou de paysage sourdes et chaudes sont irréprochables. Mais dans la série de Walcheren, œuvre de maturité du peintre, vous sentirez bien qu'à la perfection du virtuose s'est jointe une sensibilité nerveuse très extraordinaire. Elle se devinait dans *Fleurs de Londres*, cette intense vision en grisaille de jadis. Elle s'est ici harmonisée jusqu'à n'avoir plus besoin de vie autre que celle de l'atmosphère sur les objets. Voyez la petite porte où attendent les sabots blancs, ou le coin de port, ou la nuit sur un quai, ou une fenêtre close. De l'aspect exact de miniaturiste parfait sourd lentement une révélation mentale. Le silence prend un sens, il y a magnétisme de l'inerte sur votre contemplation, et véritablement vous pénétrez, vous comprenez, vous *savez* l'âme de ce pays. Si vous y allez un jour, vous reconnaîtrez non seulement ses formes et ses couleurs, mais en vérité son mutisme, et vous *reconnaîtrez* ce que vous n'avez jamais

vu et ce qui n'est pas visible si un artiste ne le dit pas.

La facture de M. Melchers est celle d'un primitif extrêmement habile et ingénu. Ses tableaux ne sont pas des impressions bâclées, des hasards de palette ni des bouquets de tons, les *déjeûners de soleil* qui paraissent être l'art aux trois quarts de nos peintres. Cette série de vingt-cinq petit cadres, en ce magasin où passèrent tant de séduisants faiseurs, donne un sévère et haut exemple de ténacité, de travail, de composition lente et raisonnée, pour arriver à une impression très rare avec le minimun d'effets picturaux. M. Melchers ne cherche pas à briller, il cherche à faire sentir et à recréer. On voit à peine que son adresse est très grande, tant il a su la soumettre à l'impression *morale* de son tableau. C'est pourtant, avec Mellery et M. Granié, l'ouvrier d'art que je vois le plus vraiment expert dans les peintres nouveaux. Mais s'il se différencie absolument de M. Granié et de ses admirables dessins par le sentiment tout japonisant de sa couleur (M. Granié étant très près d'Holbein), M. Melchers approche beaucoup de la conception de M. Mellery. Ce sont des âmes assez voisines, M. Melchers plus vif, plus étroit aussi, M. Mellery très noble et très contenu. J'insiste pour qu'on aille voir ces tableaux. Ils donneront une heure de rêve et d'échappée aux songes vers un pays insoupçonné, et ils donneront aussi l'idée d'un des plus personnels manieurs de pinceau de ce temps-ci. M. Melchers prend une place importante dans cette série déjà si curieuse des peintres de la Hollande récente : Jan Toorop, Thorne Prikker, et surtout ces étonnants frères Maris, dont l'aîné, Thys, retiré à Londres, a signé des chefs-d'œuvre, sorte de Gustave Moreau des légendes grises qu'on connaîtra un jour ici avec éblouissement.

— Diverses expositions privées, ce mois-ci, ne dépassèrent pas le talent connu, le fameux talent que tout le monde finira par avoir, et dont aussi on finira par être excédé. MM. Tornley, Luce, Eymonnet, Bellenger, Osbert, en des tendances différentes, témoignent d'une égale bonne volonté et sont pareillement à encourager : mais ils ne nous apprennent rien de nouveau. On a aussi parlé de M. Rosso le sculpteur. Ceci est plutôt une petite plaisanterie. M. Rosso est un fondeur adroit, expert aux trucs divers de son état. Mais de ce que M. Rodin eut un jour la courtoisie de répondre à une offre de M. Rosso en lui envoyant un bronze, il ne s'ensuit pas que cette politesse du maître, tambourinée par les naïfs, suffise à prôner cet ouvrier malin qui n'existe, artistiquement parlant, à aucun degré. M. Rosso étonne les bourgeois en leur vendant avec mystère des cires qui ne supportent qu'un seul éclairage, qui sont de mauvaises parodies, tripatouillées et teintées, des lithographies d'Eugène Carrière, et qui n'ont aucune qualité plastique durable. Cet impressionniste de la sculpture est encore un fervent du vague symbolique et de l'imprécis sentimental. Il ne faudrait rien exagérer : dans ces choses où rien n'est fait mais se

devine, et où, avec rouerie, le praticien profite du hasard facile de l'esquisse en esquivant tout ce qui est malaisé, il n'y a pas de quoi nous recommencer les boniments de cénacle dont on nous a déjà tant de fois importunés.

J'aime mieux finir sur une mention d'artiste qui, lui, montre paisiblement aux adroits qu'on peut mêler le charme de l'esquisse à la science d'achèvement la plus consommée, et à l'intellectualité la plus fortement systématique : allez voir chez Durand-Ruel les quatre cadres de M. Puvis de Chavannes.

CAMILLE MAUCLAIR

MUSIQUE

On prête à M. Lamoureux de vastes projets : il doterait Paris d'un nouveau théâtre, construit sur le modèle de l'Opéra de Bayreuth, et où son orchestre et une troupe à réunir donneraient des auditions de quelques-uns des chefs-d'œuvre de la Musique que les gens de goût se plaignent de n'entendre pas assez. Mais c'est l'avenir ! Pour le moment, il n'y a qu'un orgue de plus au Cirque d'Eté. Voici une heureuse amélioration à laquelle, en attendant mieux, on ne saurait qu'applaudir. N'est-ce pas la promesse tacite de donner, durant cette saison, quelque des oratorios célèbres — comme le *Judas Macchabée* de Haendel, pour n'en citer qu'un seul,— que les musiciens connaissent seulement pour les avoir lus en partition et qu'on n'exécute que de temps en temps, et à Londres !

M. Lamoureux a rendu à ses abonnés deux nouveautés de la dernière saison, l'ouverture de *Sapho* de Goldmark et le poème symphonique de Balakireff : *Thamar*. Ce sont des exemples de ce qu'est la musique bien faite, et « neutre », comme il nous plaît de qualifier celle qui ne mérite point d'éloges ni d'être blâmée. Encore y aurait-il quelques injustices à pareillement associer les talents différents de ces deux compositeurs : l'un est savant, formellement maître de lui, et s'écarte soigneusement de la formule wagnérienne qu'une longue habitude lui a rendue trop familière, et il doit tout à l'empire sur soi et à une très admirable connaissance de ses forces, tandis que Balakireff a conquis à son art un grand nombre d'amateurs par la seule saveur exotique de sa composition. «C'est barbare comme une natte de Chinois», ni beau, ni laid, on ne discute pas : on applaudit ou l'on se tait.

Le prélude du 1er acte de l'*Armor* de M. Sylvio Lazzari, qu'on donnait pour la première fois au Cirque, vaudrait qu'on l'étudie très à fond. C'est une page touffue qui débute par une surprenante partie de cymbales ponctuée par le triangle. L'effet n'est pas indifférent, mais le dommage est qu'il soit immédiatement abandonné et laisse la place au chant de cloche le plus banal. « Le motif d'Armor, le héros,

» apparaît majestueusement aux quatre cors, puis aux trom- » bones : il varie en passant par la série complète des instru- » ments à vent pour arriver aux violons », écrit M. Alfred Ernst. Ce procédé vous est bien connu. C'est aussi la méthode systématique de M. Lazzari. Il traite de cette manière le motif des korriganes et laisse le thème de la mer se renouveler ou se répéter au gré de la période. On prend sans doute quelque plaisir à cette musique, mais il possible de regretter que la forme en soit trop peu neuve. Est-ce l'analogie de la légende bretonne et du cycle des Nibelungen ?

Il y a tout un public de mandolinistes pour aimer la sérénade de *Namouna* et la rejouer, hélas ! aux gens qui ne la goûtent pas, même sans l'affreux instrument qui l'aggrave.

M. Lamoureux a donné une audition excellente de l'ouverture de *Manfred*. Schumann est le musicien des rythmes compliqués. Comme il suivait fidèlement son âme, l'œuvre qu'il a édifiée apparaît pourtant d'une simplicité grandiose. Il n'y a pas de beauté à l'exclusion de cela, et sans doute pas d'émotion possible. Voilà un maître et de ceux qu'on n'imite pas et de ceux chez qui il y a bien à apprendre...

Wagner était représenté au programme des concerts Lamoureux par les « Murmures de la Forêt » de *Siegfried*, l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* et la *Huldigungs Marsch*, qui ont été joués parfaitement. De même, l'ouverture de *Gwendoline*, qui reste une des plus belles pages de Chabrier.

La nouveauté substantielle, pour ce début de la sai on musicale, chez M. Lamoureux, a été la symphonie en *ut mineur*, de M. C. Saint-Saëns. On avait eu soin de distribuer une longue notice, à dire vrai, une analyse thématique de cette œuvre, qui était bien utile à son intelligence. Ce n'est pas que dans cette composition, M. Saint-Saëns se montre plus généreusement inspiré que d'ordinaire, mais l'idée s'y développe parfois sans netteté. La première partie est terne et languissante. Il y a une torpeur d'Orient, une nonchalance dans le rythme, qui mèneraient au sommeil le plus inconvenant, si l'*adagio* se prolongeait à peine. Cette impression d'Orient s'accuse dans l'*allegro moderato*, par quoi débute la seconde partie, mais elle se charge d'un coloris intense. Jusqu'à la fin, avec le concours mesuré de l'orgue et du piano, l'expression s'élargit et gagne une hauteur que le musicien n'atteignit peut-être pas ailleurs que dans *Samson et Dalila*. La phrase initiale est exposée, aussi simple qu'au début, par toutes les voix de l'orchestre et traversée par la nouveauté d'un thème épisodique, puis, comprimée, elle forme l'objet d'une étincelante *coda* dont l'énergie rappelle la manière de terminer qui fut souvent choisie par Beethoven.

§

Tandis qu'au Cirque on jouait la 3e symphonie de M. C. Saint-Saëns, au Châtelet M. Colonne lui cédait la place au pupitre, et le compositeur en personne dirigeait l'exécution du 2e acte de sa *Proserpine*. Le « drame lyrique » de M. Louis Gallet est plat et la musique de M. Saint-Saëns n'est pas

idoine à lui donner de relief. Des cloches encore, un madrigal badin, un chœur de pélerins et de mendiants qui manque d'originalité, se résolvent dans un ensemble final qui n'est pas sans grandeur. Les motifs d'inspiration, menus et très indifférents tout à l'heure, se représentent d'une façon plus intéressante et l'on ne remarque alors presque pas que le trait le plus caractéristique de l'accompagnement on l'avait entendu autrefois dans *Mireille*. Mlle Blanc prêtait le charme de sa voix délicieuse au rôle pâle d'Angiola et M. Warmbrodt, peu dispos, a chanté sans éclat.

Si nous ajoutons que l'orchestre de M. Colonne a fait entendre la *Danse Macabre*, ne penserez-vous aussi que les directeurs des concerts font à M. de Saint-Saëns la partie un peu belle?

Au Châtelet, comme nouveautés : les *Vaux de Vire*, par M. A. Gédalge, musique vulgaire, violente et tapageuse, et deux chœurs de Mlle C. Chaminade : *Pardon breton* (toujours des cloches, avec, en plus, des *repons* d'office religieux, des bouches qui marmonnent sans oser s'ouvrir), et *Noël de Marins* (thème commun de la mer, coups de vent, des rafales s'enflent et s'apaisent, et l'antithèse « bien connue » d'une prière qui s'élève au milieu de ce chaos).

M. Colonne a l'heureuse idée de donner dans leur ordre les symphonies de Beethoven. C'est ce qu'il conviendrait de faire toujours, et, la série épuisée, on recommencerait.

Jusqu'à la cinquième — celle en *ut mineur* — c'est une marche ascendante et triomphale, car il n'y a vraiment à placer au-dessus que la neuvième symphonie (avec chœurs), celle où le génie de Beethoven s'est donné libre carrière et où il se perd au plus haut du ciel, au plus profond du sublime! la *Pastorale*, venant en sixième lieu, admirable, mais qu'un souci descriptif retient trop près de terre, puis la septième symphonie, une des plus pures, et la huitième qui peut sembler une défaillance comparée aux précédentes et surtout à celle qui la suit...

La *Symphonie héroïque* a été donnée aux deux concerts, à l'intervalle d'une semaine, et, si bien qu'on la connaisse, c'était un exercice précieux de l'entendre, un dimanche après l'autre, pour qui voulait mesurer les deux chefs d'orchestre rivaux : évidemment, au cirque, on est plus précis, on n'a pas la même hâte, et...

Berlioz a reparu sur l'affiche du Châtelet, après un fragment de *Roméo*, avec l'ouverture de *Benvenuto Cellini* qui a été interprétée avec une admirable exactitude.

On n'en peut pas dire autant, hélas! de l'exécution du poème symphonique de César Franck, *Psyché*, — la faute en est aux chœurs et à la malheureuse « dame » chargée des *soli*. Bien que ces concours imparfaits aient nui à la belle et intacte exposition de cette œuvre grandiose, l'effort de M.Colonne et de ses collaborateurs n'a pas été totalement perdu et l'on doit savoir gré au directeur de la Société des Concerts d'avoir remis à l'étude une des plus

belles inspirations du saint compositeur des *Béatitudes*.

Devant un public compact, l'orchestre Colonne a donné, avec une troisième audition du second acte de *Proserpine*, la *Symphonie Pastorale* et d'importants fragments du *Rheingold*. La musique de Wagner — ici particulièrement, où s'expose et se noue toute la Tétralogie — nécessite une patiente étude, une longue fréquentation, de grands efforts de la part des interprètes. Ils doivent, chanteurs, exécutants et le chef-d'orchestre surtout, se conformer aux volontés écrites du Maître et s'informer scrupuleusement des traditions pieuses observées à Bayreuth, quant au mouvement exact. Tant que l'on ne sera pas pénétré de ces *devoirs*, les exécutions seront infidèles, — et le public applaudira tout autre chose que *Das Rheingold*. M. Colonne s'applique sans doute à rechercher la perfection, puisqu'aux versions fantaisistes d'autrefois il a substitué la savante et prodigieuse traduction de M. Alfred Ernst. Il ne faut plus que tendre à une aussi minutieuse exactitude musicale. Cette fois, il n'y avait vraiment pas d'applaudissements à donner, sinon à Mlles E. Blanc et Marcella Prégi.

§

On a exécuté des œuvres de MM. d'Indy et C. Erlanger aux deux premiers concerts de l'Opéra.

CHARLES-HENRY HIRSCH

LES LIVRES

La Société Future, par JEAN GRAVE (P. V. Stock). **La Douleur Universelle,** par SÉBASTIEN FAURE (Savine). **Psychologie du Militaire professionnel,** par A. HAMON, édition nouvelle augmentée d'une défense (Savine). — Voici trois livres conçus par des esprits très différents et qui cependant aboutissent, implicitement ou explicitement, à des conclusions analogues. Un théoricien de l'anarchie, un orateur subtil et passionné, un criminologue consciencieux et bien informé, sans qu'il y ait eu entente commune, avec des méthodes très dissemblables, nous obligent à penser ou nous persuadent qu'en nous et autour de nous s'accomplit douloureusement la nécessaire révolution qui libérera l'humanité. Jean Grave, dans un précédent volume, *La Société Mourante et l'Anarchie*, avait montré tous les maux que comporte la présente période de crise et comment le plus absolu des autocrates voit son omnipotence limitée par la haine, par la misère, par l'ignorance de ceux qu'il écrase; il suffit que les hommes prennent conscience de l'abominable iniquité sociale, et le vieil édifice s'écroulera subitement. Le nombre de ceux qui comprennent augmente chaque jour, et en même temps le nombre des actes de révolte, individuelle ou collective. Il est permis de se représenter dès maintenant sur

quels principes pourrait s'établir une autre convention sociale. Jean Grave au communisme autoritaire oppose le communisme anarchique, selon lequel l'individu serait laissé libre de s'isoler absolument, si l'instinct de société et les avantages de la vie commune ne lui inspiraient pas le désir de s'agréger à l'un des groupes librement constitués.

Sébastien Faure, même lorsqu'il écrit, reste un orateur, avec toutes les qualités et tous les défauts qu'implique cette définition. Son livre est beaucoup plus un plaidoyer qu'une étude rigoureuse et logiquement ordonnée. Selon un procédé d'exposition très commode et très connu, il met violemment en lumière une idée générale, à laquelle il ramène et subordonne tout. Ici il s'en prend à l'idée d'autorité et en fait découler toutes les imperfections sociales. Certes, le monstre est haïssable; mais à le dénoncer seul on risque d'oublier à tort ses collaborateurs les plus dangereux, la détresse économique par exemple, qui désarme et abrutit des millions d'individus, tandis que d'autres, souffrant sans doute, ne fût-ce que pour être des hommes, sont affranchis du moins des formes les plus élémentaires de la douleur, telles que la faim.

A. Hamon, au contraire, par scrupule d'observateur scientifique, s'est astreint à classer simplement un certain nombre de faits qui élucident les habitudes acquises de toute une classe d'individus et montrent à quelles déformations mentales elles les exposent : brutalité sauvage, survivance des instincts primitifs de déprédation, folie de l'autorité indiscutable, il a rassemblé avec patience un amas de menus faits que l'on ne peut interpréter de deux manières. On lui pourrait objecter le sophisme du dénombrement imparfait et de conclure arbitrairement du particulier au général, s'il ne prenait soin de dire que l'examen des exemples significatifs qu'il a choisis permet d'inférer que sinon en acte, du moins virtuellement, toute personne soumise à cette existence anormale est condamnée à un tel état psychologique, au même degré que les ouvriers travaillant dans les fabriques d'allumettes sont prédisposés à être atteints de nécrose phosphorée. D'autres monographies montreraient sans peine que les autres institutions fondamentales de la société ne servent, sous couleur d'utilité générale, qu'à sauvegarder la suprématie de quelques privilégiés.

Ainsi, synthèse philosophique, intuition sentimentale, analyse patiente des faits particuliers, conduisent à des conclusions identiques. Ce n'est pas le lieu ici de discuter en ces livres tel ou tel point de doctrine, telle interprétation plus ou moins exacte de phénomènes sociaux. Mais il en fallait donner un aperçu impartial : car ce sont toutes œuvres sereines, écrites avec une belle et louable tranquillité, en toute franchise envers soi et envers autrui, et les plus déterminés adversaires des idées qu'elles propagent ne sauraient refuser toute leur estime aux hommes qui les ont conçues. — PIERRE QUILLARD.

La Vie héroïque des Aventuriers, des Poètes, des

Rois et des Artisans. — *Théorie du pathétique pour servir d'introduction à une tragédie ou à un roman,* par Saint-Georges de Bouhélier (Vanier). — Il en est de M. Saint-Georges de Bouhélier comme de beaucoup de jeunes poètes qui ont laissé s'épanouir leur adolescence dans l'exégèse mystique et s'y sont jetés à corps perdu. A une imagination vive, à une dialectique riche en mots et en tournures, il ne manque que la raison et la vérité, pour que l'écriture soit remarquable. M. Saint-Georges de Bouhélier n'a pas assez vécu pour être vrai et parler à l'esprit, il n'a pas encore assez écrit, et avec le souci de l'art, avec le soin de la forme, pour être un artisan-artiste.

Mais ce sont de belles, de radieuses promesses, en ce jeune écrivain : l'avenir puisse-t-il les tenir ! — Léon Riotor.

REÇU :

Critique. — René Doumic : *Les Jeunes* (Perrin et Cie).

Mémoires. — *Mémoires de Bourienne sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration,* précédés d'une Étude de M. H. d'Almeras, II et III (Savine); Zo d'Axa : *De Mazas à Jérusalem,* dessins de Lucien Pissarro, Steinlen, F. Vallotton (Chamuel).

Poésie. — Michel Abadie : *Le Pain qu'on pleure* (Bibliothèque de l'Association); Arsène Thévenot : *Les Rurales* (Troyes, Léopold Lacroix).

Roman. — Henri Datin : *L'Enfant abandonné* (Savine); Pierre de Bouchaud : *Vie manquée* (Lemerre); Maurice Leblanc : *L'Œuvre de Mort* (Ollendorff); Fernand Vanderem : *Le Chemin de Velours* (Ollendorff); Samuel Cornut : *Miss* (Perrin et Cie); Jules Bois : *La Douleur d'aimer* (Ollendorff); Henry de Braisne : *Vers le bleu* (Lemerre); Paul Perret : *Les Demoiselles de Liré* (Ollendorff) ; Bill Sharp : *Dans les Coins,* préface de Pierre Veber (Simonis Empis); Catulle Mendès : *Le Chemin du Cœur* (Ollendorff); M. Reepmaker : *Purification* (Tresse et Stock); Jehan Maillart : *Contes chimériques* (Bruxelles, Lacomblez); Martial Moulin : *La Confession d'un Paysan* (Perrin et Cie).

Théatre. — Horace de Consthenn : *Soir d'Hiver,* 1 acte en vers, Lettre-Préface de F. Mistral (Lecène, Oudin et Cie); Georges Lorin : *Pierrot voleur,* fantaisie sur le pouce, oubliée au Théâtre Libre (Ollendorff).

Divers. — Jean Baffier : *Les Marges d'un Carnet d'ouvrier,* Objections à Gustave Geffroy sur le Musée du Soir et la Force créatrice (chez l'auteur, 6, rue Lebouis); Gustave Robert : *La Musique à Paris, 1894-1895* (Fischbacher); Jehan Rictus : *Les Soliloques du Pauvre* (Au Cabaret des Quat'-z-Arts); Saint-Georges de Bouhélier : *Discours sur la Mort de Narcisse ou l'Impérieuse Métamorphose,* théorie de l'amour (Vanier).

Littérature étrangère. — Henrik Ibsen : *Empereur et Galiléen,* trad. de Charles de Casanove (Savine); A. Lange : *Poezye* (Krakow); Vittorio Pica : *L'Arte Europea à Venezia* (Naples, Luigi Pierro); : Divers *The Evergreen, The Book of Autumn* (Edimbourg, Patrick Geddes and Colleagues); Comte Léon

Tolstoï : *Les Evangiles,* traduits du russe par T. de Wyzewa et G. Art (Perrin et Cie); Giuseppe Gramegna. : *Le Poète de la Mort,* psychologie léopardienne (Bibliothèque des Modernes).

JOURNAUX ET REVUES

Le supplément français de **Pan** (3e fascicule, octobre) s'ouvre sur un court fragment de M. Vielé-Griffin, des vers de M. Ferdinand Herold et par cette chanson, *Celle du Dimanche,* de M. Max Elskamp :

A présent c'est encor Dimanche,
et le soleil, et le matin,
et les oiseaux dans les jardins,
à présent c'est encor Dimanche,

et les enfants en robes blanches,
et les villes dans les lointains,
et, sous les arbres des chemins,
Flandre et la mer entre les branches.

Or, c'est le jour de tous les anges :
Michel ouvre ses hirondelles
et Gabriel toutes ses ailes,
or, c'est le jour de tous les anges ;

puis, sur terre, les gens heureux,
les gens de mon pays, tous ceux
allés par un, allés par deux,
rire à la Vie aux lointains bleus ;

à présent c'est encor Dimanche,
meuniers dormant à leurs moulins,
à présent c'est encor Dimanche,
et ma chanson, lors, a sa fin.

Le même numéro contient, sous la signature discrète de Tancrède, de délicieux chapitres, d'une autobiographie concise et d'images comme juxtaposées par l'émotion, des *Ballades* de Paul Fort, et d'Arsène Alexandre une étude sur Toulouse-Laubrec.

Voici, du *Tancrède* par Tancrède, ce *Prologue ou le vol du bracelet d'or :*

« Méchant ! »

» Disait la petite prostituée rouge. Mais Tancrède n'avait touché vite que pour démettre, persuasif, avec lenteur, son bracelet d'or. Les autres faisaient le guet. Elle ne parut point autrement vexée que lorsqu'un breuvage vous déplaît. Tancrède, exempt de politique, sans projet de sortie, remarqua les petits aspects. L'allumette mal prise fit un myosotis, la

lampe éteinte une petite fraise des bois. Lui se rappelle un peu de souffrance, les parlotes singulières, sa ville et ses amis, ce qu'il vient de quitter, une gare balafrée, un vaisseau tremblant, certaine musique disciplinée.

» Ils ne pensèrent point de l'aube convalescente qu'elle fût autre chose qu'une passe de la nuit. Il y eut un petit bruit de qui se gratte. L'heure sonna, celle où le coq nargue et chante. Et tout cela fut réservé. L'aurore au lustre indolent déclara la petite malheureuse dormante. Au cran du rideau, le matin noua froidement ses faveurs bleues. Parmi les objets usuels exquis du fait de sa fievre (on dirait qu'une chapelle privée brûle au cimetière et se dorlote en plein jour), la veilleuse trembla. Comme haletant de courir, au milieu de son troupeau, le petit berger. L'enfant parlait. L'enfant rêvait. Sous la croisée pâle au compliment bleu. Comme on prie à l'église en dormant. Lorsque le soleil sur l'autel aux cils d'or sème ses beaux palets tremblants. Une araignée crépue débusqua, souple au mur, touffe de lampe fumeuse, étoile filante sans bruit, comme le duvet s'envole au printemps, plus cadencée que le flocon de neige tremblant.

» Lorsqu'il vit qu'il faisait grand jour : « Elle dort comme si elle devait être en blanc demain », dit-il. « Elle dort comme si elle avait trop tard souri. On dort comme cela lorsqu'on est riche immensément depuis la veille ou lorsqu'une effrayante félicité vient de vous frapper. Faire en sorte de ne pas la troubler. Elle est trop heureuse, elle ne s'éveillera jamais. Je pars. Puisque j'ai résumé. L'ombre esquissée d'un oiseau glisse au volet. Sur la vitre, une mouche écrit, déjà. Laitier qui viens, philosophe, auteur classique, et vous tous, les autres marchands de fleurs, taisez-vous ! » Comme la mer, haleine tremblante au flanc d'une conque rose et creuse, règne le silence des léthargies. La lampe douce où s'ébruite un petit soupir sévère demeure seule avec ses pensées. Vers midi, l'on est venu, l'on a chuchoté. Au fait, est-ce qu'elle va mourir ? Viendras-tu voir aussi, Tancrède, et remettre le bracelet d'or ? »

Dans une *Pathologie des Peuples,* parue à la **Revue Blanche** du 1er novembre, M. Paul Adam, commentant les opinions des savants qui parlèrent, ces temps derniers, au congrès de sociologie, après un éloquent plaidoyer sur les systèmes de l'Epoque, appelle à des tâches moins vaines que celles littéraires les jeunes hommes nouveaux. Il y a de l'injustice dans la futilité avec laquelle M. Adam traite les poètes rares. Mais, en même temps, il y a une revendication si énergique, qu'elle mérite, pensons-nous, d'être entendue. Les temps nouveaux n'ont que faire d'œuvres stériles. Et l'art serait grave et beau, dont le souci ne serait plus celui de la sexualité ordinaire. Ainsi :

« Quoi de plus ahurissant que l'insuccès des œuvres de Laforgue ou d'Elémir Bourges, alors que plane Alexandre Dumas ? Sur la table, voici un livre nouveau : *Le Roman en France au XIXe siècle*, où un compilateur renseigné, M. Gil-

bert, a réuni les opinions courantes sur ce genre de littérature, Elémir Bourges est cité, à peine dans une foule. Jules Laforgue n'est même pas connu. Mais la médiocrité de Georges Sand, de Bourget, acquiert ses soins. Aux plus intelligents, comme Mauclair, l'auteur accorde à peine la mention. Aux plus quelconques, aux imitateurs, aux analystes méticuleux du seul adultère, aux triomphants médiocres, il voue la ferveur de sa critique.

» Comment croire qu'il en advienne autrement pour la science ?

» En philosophie déjà, Cousin ne l'a-t-il pas emporté sur Comte, Janet sur Renouvier ?

» Très probablement les inventeurs de génie restent inconnus de nous, niés par les savants officiels.

» Les audacieux, dans ce congrès de sociologie, prétendirent que les littérateurs prendraient le pouvoir, parce que leur métier, les écartant de la spécialisation expérimentale, leur vaut des vues générales indispensables au gouvernement.

» Or les écrivains, pour complaire à l'abominable public qui, sans cela, les ignorerait d'ailleurs, se bornent à décrire exclusivement les petites misères de la fonction sexuelle. Certains le font avec un talent heureux. Mais, en tant que spécialisation obtuse de métier, il semble bien que l'hypnotisme exercé par le bas-ventre des femmes sur le cerveau des poètes ou des romanciers offre un mince gage de leur entente générale.

» Il faut espérer mieux. De la sociologie, une science va naître, que les philosophes et les historiens conduiront à l'adolescence ; et, durant qu'elle se développera, des intelligences s'adapteront à sa théorie pour la réaliser efficacement.

» Il siérait que les jeunes gens fissent moins de vers, et donnassent plus à la méditation sur le sort des races. Maeterlinck, par ses belles études concernant les métaphysiciens, montre la route au nouvel effort. Que la jeunesse laisse cette besogne d'entremetteur, d'excitation au coït sentimental que couvrent les différents masques de l'art contemporain.

» Il reste de plus nobles tâches pour l'espoir d'un esthète, et où l'habileté d'une plume digeste saurait aussi bien paraître. »

M. Edouard Julia (**Nouvelle Revue** du 15 octobre) consacre à l'*Art Japonais* un précieux article, d'où cet extrait, explicite nettement du beau passé d'art de l'Empire du Soleil :

« Des artistes japonais, le plus grand est Hokousaï. Il est le maître de l'école vulgaire qui, à l'hiératisme de l'art des XIVe et XVe siècles, assez proche du primitif italien, opposa de simples études de nature. Ses élèves, Hokkeï, Hiroshsigé, Kounisada, Keisaï ont peu différencié son génie. Le Louvre possède quelques estampes qui suffisent à nous laisser pénétrer son âme torturée.

» Comme tous les grands passionnés, il donna aux choses la valeur vivante des êtres. Il ne sut restreindre ses désirs à

qui en avait vers lui : dans l'immobilité de la nature inanimée, il sentit quelque chose de mort que ressuscita sa fureur d'aimer. Il avait cette forme des génies en qui l'amour, selon l'expression de Novalis, crée un *pluriel* intérieur. L'œuvre érotique de Hokousaï nous enseigne comment et pourquoi il faut tant posséder, et lorsqu'on étudiera l'enfer de nos grands artistes, qui jusqu'ici fut négligé, les bases et la finalité de l'intelligence seront peut-être entrevues.

» Un tel esprit se développe en analogies : les qualités ne sont que l'amour des choses entre elles, et les nénuphars sont jaunes, parce que l'eau est verte qui les mire. Ces concordances saisies, l'âme s'enrichit d'appétits corporels, et il y a en elle des millions d'épanouissements. Ce sont de bleus enthousiasmes dans des pays de chaux qui animent toute la nature ; il semble que les choses aient plus que nous cette souplesse constante vers l'inconnu : tous les fourmillements sourds des herbes et des montagnes sont d'audacieuses tentatives, et l'obstination même de la matière est libre.

» Cette nature convulsée qui se menace et s'assoupit nous apprend qu'il faut dépasser la timidite de notre âme et tendre en folie amoureuse au delà de nous-mêmes. Il ne faut pas être de ceux qui sont condamnés au bonheur comme en une maison close. Il y a des oiseaux renversés qui se crispent sur des fleurs d'abîme, des libellules qui veulent se fondre dans l'air léger avec des aubépines lucides, des cigales qui choisissent pour s'y poser des feuilles élancées d'iris, parce qu'elles sont coupantes comme leurs ailes. Il faut trouver dans la nature les bijoux qui pareront notre âme ; ils la signifieront aussi comme la femme cuivrée de Baudelaire. »

Venant après les travaux de M. de Goncourt, l'essai de M. Edouard Julia laisse apprécier plus intimement le rôle métaphysique de l'art si pittoresque des peintres des vieilles dynasties, et, en particulier, de cet Hokousaï, le vieillard fou de dessin.

Notre regret est de ne pouvoir citer, vu l'espace restreint, un fragment du conte que M. Eekhoud publie au **Coq Rouge** d'octobre : l'*Aventure d'un buveur de bière dont les pintes ne moussaient plus*. Le verbe en est toujours lucide et vibrant et le sujet d'une teinte légendaire, pareille à celle de plusieurs des admirables *Contes nocturnes*, d'Hoffmann, si beaux et que si peu connaissent. Au même numéro du *Coq Rouge*, cette *Prose* de claire et large impression de M. Vandeputte :

« C'étaient des bras de feuilles, très aplanis, dans du soleil. Une source chantait dessous en un chant si ineffable et glouglouté qu'on aurait voulu l'embrasser. Ah ! oui ! te baiser sur tes glouglous chantés, o source !

» Et sous les arbustes grêles à l'infini, l'eau douce et rapide et musicale sinuait de candeur.

» Il continuait sa route, essentiellement en joie de posséder son âme belle. Des brises s'insinuaient en caresses délicates parmi les arbres, et dans leurs crêtes tout le soleil bruissait avec les feuilles.

» Lointain et pur, sautelait un chant d'oiseau, lointain et pur, dénoué et parfait, et perpétué dans les ramures. Quelques troncs d'arbres de-ci de-là dormaient leur vie dans une béatitude de lumière. Une teinte exquise et un peu rose chérissait les feuilles sèches.

» Il y avait au ras du sol un crissement vital, musique de grillons, si merveilleuse que son âme vibrait, y éperdue, en longs arrêts dans le crissement vital de la musique des grillons au ras du sol.

» Une paix grande, une intense jeunesse, faisaient saillir son âme du même essor que les arbustes sveltes tout autour. Et c'était vers le ciel d'azur...

» Et dans les mares, des choses si belles qu'il eût voulu s'y noyer dans du ciel !

» Il s'arrêtait. Un tronc lui servait de soutien. (On y frémit avec du vent.) La forêt vallonnée et énorme, avec l'éclaircie lointaine d'un coin de plaine très morcelé, lui donnait l'idée de la terre entière, grande ! Et la fuite incessante et lente des nuages, et l'inexprimable profondeur du ciel, et la souvenance éblouie de nuits étoilées de jadis, revenues on ne sait comme, on ne sait par quelle harmonie de forêt, lui disaient également l'infinitude des mondes.

» Il sentait toutes choses belles, et graves. Heureux ! puisqu'il se sentait vivre !

» Il regardait un insecte bleu, aux lumineuses élytres, qui se mouvait sur le chemin...

» Et il songeait aussi qu'il serait bon, quelque plus tard, un soir de calme, en face de l'aimée en lecture paisible, de se souvenir de ces choses belles. »

La livraison de sept.-octobre du **Livre des Légendes** abonde en pages fleuries de poésies précieuses et de proses délicates. Des trois *lais* qu'y publie M. Klingsor, voici le dernier :

Comme une fleur sur l'eau bercée
A la chanson des dames du lac,
C'est ma frêle fiancée
Qui se berce au joli tic-tac
Des rainettes rieuses du lac.

Les rainettes l'ont faite reine
Du domaine enchanté du lac
Et lui ont mis une traîne
D'iris et de marjolaine
Pour la marier au roi du lac.

Et maintenant, toi qui passes sous les saules,
Ne viens pas regarder au fond du lac
Mais va-t'en sans ouïr les rainettes folles
En corsets verts babiller sous les saules,
Pour t'enjoler et te faire prendre aux lacs
De la maligne dame du lac.

A la **Renaissance Idéaliste** (octobre), un bon article de M. Albert Fleury, à propos de l'enquête plutôt ridicule faite ces temps-ci sur le vers libre :

« Je parle ici de M. Coppée parce qu'il me semble être le plus typique du bourgeoisisme littéraire, mais que ne pourrait-on dire de maints autres oracles, qui, pour être plus contournés, n'en sont pas moins vides! M: Edmond Haraucourt comparant la Poésie française à un Nègre (!?), M. Jules Bois discutant sur la rime, et tous ceux qui viennent joliment babiller sur le Symbolisme, le Mysticisme, le Parnasse, l'école Romane et toutes sortes de futilités dont la Poésie n'a que faire; voilà de bien vaines paroles.

» Et le plus merveilleux, c'est que tous ces gens-là s'imaginent avoir découvert quelque chose de neuf. On se croirait au milieu d'un peuple en seconde enfance qui radote sans cesse les verbes des aïeux.

» Toutes ces enquêtes ne servent donc à rien, car aujourd'hui l'on ne peut plus rien dire qui ne l'ai été déjà depuis l'éternité. La route est maintenant ouverte — et depuis longtemps — que les œuvres viennent! Mais pour cela, il faut d'abord exterminer tous les parasites grotesques et terribles qui prennent plaisir à ces jeux de l'esprit, il faut d'abord supprimer cette nation de vieilles commères, aux petits papotages fatigants, cette tourbe illusoire et malsaine des *gens de lettres*. Et qui claironnera l'alarme vengeresse de nos espoirs déçus? Quel ciel empourprera les triomphes prochains? »

EDMOND PILON

§

Dans la **Neue deutsche Rundschau** (septembre), un Monsieur Robert Saitschick consacre une assez longue étude aux récentes publications de la littérature française. Après avoir dit quelques mots sur les derniers romans de MM. Alphonse Daudet, Hervieu et Marcel Prévost, et sur un volume de vers de M. Louis Duchosal, l'extraordinaire critique consacre la majeure partie de son article à l'analyse des *Œuvres de M. François Coppée*. Les *Intimités* sont pour lui « les plus beaux poèmes d'amour que le sol parisien ait jamais produits. » Pourtant, ne peut s'empêcher de continuer M. Saitschick, « le talent de Coppée ne connaît pas l'effusion libre et sans entraves du sentiment lyrique, même dans ses poésies lyriques, son lyrisme garde un côté essentiellement épique et l'on remarque que l'âme dont elles découlent, rongée de doutes, n'est plus capable d'impulsions fraîches et immédiates... » Je n'insiste pas... Il est regrettable qu'une revue ayant la prétention d'être la plus littéraire de l'Allemagne se documente si mal sur ce qui se fait à l'étranger et semble ignorer entièrement tout notre mouvement littéraire contemporain. Cette absence totale d'optique dans le jugement, ce manque complet de *flair* artistique se retrouve d'ailleurs généralement dans les recueils périodiques d'outre-Rhin. Parfois d'excellentes études sur une individualité

dégagée de son ambiance, mais bien rarement des aperçus d'ensemble sur un mouvement d'art qui ne soit pas encore entièrement du domaine public. — Par contre, la *Neue deutsche Rundschau* insère dans ses derniers fascicules quelques excellentes études scientifiques. A relever surtout dans sa livraison d'octobre la fin d'une étude sur Thomas Huxley, par M. Alexandre Tille, et de très curieuses notes sur *l'Art de diriger*, par le musicien Félix Weingartner.

Le **Magazine für Litteratur** vient de nouveau de changer d'éditeur. C'est depuis cinq ans la quatrième transformation dans ce genre que nous lui connaissons. Pendant trois ans, tout en s'éditant à Berlin, il avait été la propriété de l'« Union » la grande maison d'édition de Stuttgart, qui englobait à la fois les maisons Krœber et Speemann et dirigeait en même temps les destinées de la vieille officine des Cotta et la publication de la *Gartenlaube* par la maison Keil de Leipzig. L' « Union » s'était surtout servie du *Magazine,* en même temps que le Supplément quotidien de la *Gazette universelle de Munich,* l'organe des Cotta, pour lancer quelques écrivains d'avenir et de bonne vente, comme MM. Sudermann et Louis Fulda. Maintenant le *Magazine,* dans sa soixante-quatrième année, a été acheté par un bouquiniste de Berlin, M. Conrad Skopnick. M. Otto Neumann-Hofer, qui l'a suivi déjà dans bien des vicissitudes, en reste le directeur et, s'il tient ses promesses, la rédaction n'en sera pas considérablement changée. Le baron de Torresani, l'excellent écrivain viennois, y commence un roman : *Les Murs gris,* qui « joue, comme dit l'éditeur, dans le monde de la bohême et de la décadence parisienne ». MM. Alfred Kerr et Félix Poppenberg continuent leurs sagaces critiques littéraires et dramatiques, ce qui fera garder toute son importance à la revue. Mais pourquoi, diable, M. Paul Remer appelle-t-il *Parisiana* l'analyse d'un méchant livre de M. Pawlosky?

Der Sozialist, l'organe des libertaires allemands, reparaît depuis quelques semaines sous la direction de M. Oscar Witzke, dans format des *Temps Nouveaux* et avec un supplément littéraire analogue à celui du journal de M. Grave. De la partie politique rien à dire, sinon que le compagnon Witzke s'est déjà fait arrêter pour crime de lèse-majesté à cause de quelques phrases très anodines. Quant au *Supplément,* il affirme dès son premier numéro sa haute valeur littéraire par la réimpression des fameuses *Veillées de Nuit* que le philosophe Joseph Schelling publiait en 1805 sous le pseudonyme de Bonaventura. Ces seize fantaisies satiriques, peut-être plus encore du Rimbaud que du Hoffmann. n'était connues jusqu'à présent que de quelques rares curieux par une reproduction dans la *Bibliothek deutscher Curiosita,* où je les découvris il y a quelques années.

Une nouvelle revue d'art bi-mensuelle parut à Berlin le 1er octobre sous le titre de **Die Kunst-Halle.** M. Georges Galland, son directeur, fait un nouvel effort pour acclimater l'art dans l'Athenes de la Sprée. Y arrivera-t-on jamais? Les

principaux critiques d'art de l'Allemagne ont assuré leur collaboration. Nous reviendrons sur cette revue quand quelques livraisons permettront de juger de ses tendances.

The Senate, « revue de la pensée moderne et progressive », publié à Westminster sous la direction de M. Cranmer-Bynge, st surtout consacré dans ses derniers numéros à la glorification de la France et des écrivains français. Les articles politiques (« la Solidarité européenne », « si les Français savaient », etc.) réclament un raprochement entre l'Angleterre et la France, et, parmi les vers que publie la revue, ceux de M. Arthur A. Sykes sont intitulés : « Platitude d'Outre-Mer » et datés de Saint-Malo, ceux de M. Arthur Symons : « Absinthe » et datés de Dieppe. Paganus(?) dédie un poème dithyrambique à Paul Verlaine, et M. Paul Verlaine lui-même consacre de fort belles pages à la mémoire d'Arthur Rimbaud.

HENRI ALBERT

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Vient de paraître au *Mercure de France* : L'ALMANACH DES POÈTES, ANNÉE 1896, vol. orné de vingt-cinq dessins en couleur d'Auguste Donnay, contenant douze poèmes de Robert de Souza, André Fontainas, André Gide, A.-Ferdinand Herold, Albert Mockel, Francis Vielé-Griffin, Gustave Kahn, Saint-Pol-Roux, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Charles van Lerberghe, Emile Verhaeren; — LE CAHIER ROSE ET NOIR, par André Lebey; — L'ALCHIMIE, par F. Jollivet Castelot. (V. page 4 des annonces tirages et prix).

L'ANNEAU DE CAKUNTALA, traduit par A.-Ferdinand Herold, sera mis en vente le jour de la représentatation de la pièce au Théâtre de l'Œuvre.

Tous les ouvrages publiés par le *Mercure de France* étant annoncés ici en même temps que, pour les tirages et les prix, à la page 4 de nos feuilles de couleur, et comme d'ailleurs nous joignons maintenant un extrait de notre catalogue à chacune des livraisons du Recueil, nous n'encarterons plus le catalogue complet dans les numéros. Nous prions donc ceux de nos lecteurs qui désireraient le recevoir de vouloir bien nous en aviser : le service leur en sera régulièrement fait.

§

Vient de paraître dans la série des *Albums de l'Ymagier :*

GEORGES D'ESPAGNAT : Cahier de gravures sur bois, 6 planches et 2 vignettes pour timbrer la couverture. Très grand in-folio. Tirage à 50 exemplaires numérotés et signés, savoir : 40 ex. sur vélin blanc, à 30 francs; 10 ex. sur Japon impérial, à 40 francs.

MERCVRE

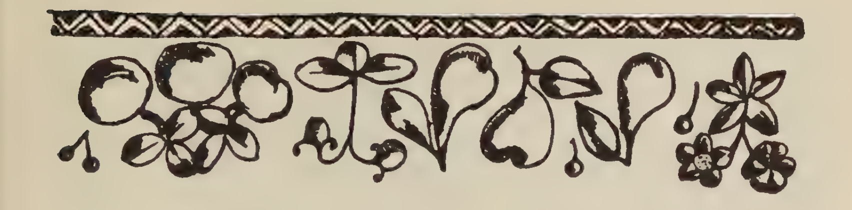


TABLE DES MATIÈRES

(TOME XVI)

N° 70. — OCTOBRE 1895

N° 71. — NOVEMBRE 1895

N° 72. — DÉCEMBRE 1895



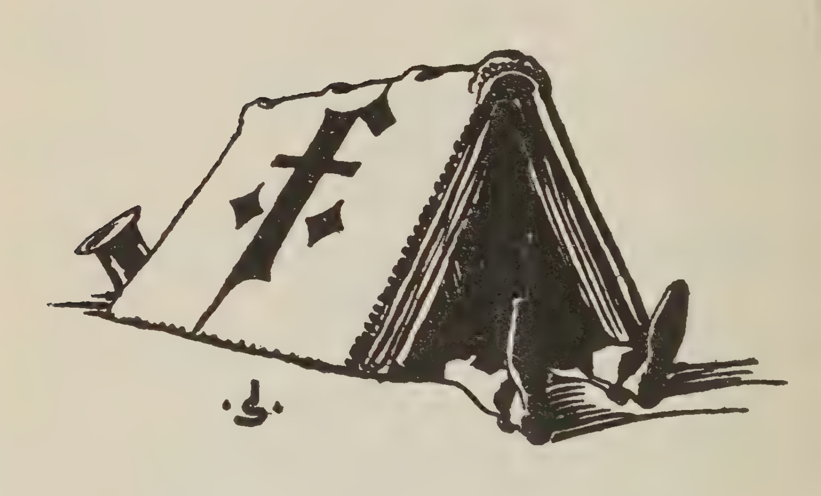
TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(TOME XVI)

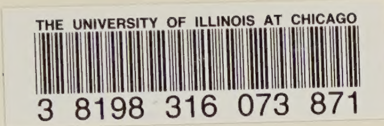
---

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.



Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, 17, rue Friant.


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 073 871